VIE DES SAINTS

DU

DIOCÈSE DE TROYES.

ÉVÊCHÉ DE TROYES.

Troyes, le 10 juillet 1865.

Monsieur le Curé,

Je vous félicite de tout mon cœur de la pensée que vous avez eue de donner une publication nouvelle de la Vie des Saints du Diocèse de Troyes. Le rapport qui m'a été remis sur cet ouvrage me fait espérer qu'il sera lu avec intérêt et avec profit par les fidèles.

† E.-J., *Evêque de Troyes.*

VIE DES SAINTS

DU

DIOCÈSE DE TROYES

ET

HISTOIRE DE LEUR CULTE

JUSQU'A NOS JOURS;

Par l'abbé E. DEFER.

> Mirabilis Deus in Sanctis suis, in quibus et præsidium nobis constituit et exemplum. (S. Leo, PP.)
>
> Dieu est admirable dans ses Saints; il nous a donné en eux un secours et un modèle.

TROYES,

BRÉVOT-LEBLANC, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

5, rue de l'Hôtel-de-Ville.

1865.

AVERTISSEMENT.

Un ancien biographe, dans le langage hyperbolique de son siècle, comparait le nombre des Saints et des Saintes du diocèse de Troyes à la multitude d'étoiles qui peuplent le firmament (1). Ce qui est certain, c'est qu'on trouverait difficilement d'autres contrées qui aient donné à l'Eglise autant de Saints et d'illustres personnages. Cependant cette gloire particulière à notre pays est assez peu connue. Si l'on excepte quelques pieux fidèles et les savants qui s'occupent de notre histoire locale, on ignore généralement et le nom et la vie de ces incomparables serviteurs de Dieu, qui ont édifié nos pères du spectacle de leurs vertus, et qui, du haut du ciel, nous environnent aujourd'hui d'une protection aussi puissante que dévouée.

Ce n'est pas toutefois que nous manquions de récits capables de donner un aliment à notre dévotion. Le *Promptuarium* du docte chanoine Camusat, l'*Ephemeris* et la *Sainctetė chrestienne* du pieux historiographe Des Guerrois, la *Vie des Saints du diocèse de Troyes* par le savant

(1) P. Binet. *De la Saincte Hiérarchie de l'Eglise et la Vie de S. Adérald, Archidiacre de Troyes.*

abbé Courtalon, sont là pour attester que la foi de nos ancêtres n'a pas laissé tomber dans l'oubli les faits importants qui ont signalé le passage de nos Saints sur la terre. Mais le premier de ces auteurs, qui a écrit en latin, est inaccessible à la classe la plus nombreuse des lecteurs; le style du second n'est plus tolérable de nos jours, et le travail du troisième n'est pas séparé d'un ouvrage plus important en trois volumes, connu sous le nom de *Topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes*. Tous, d'ailleurs, très-rares et très-incomplets, se vendent excessivement cher. Il manquait donc un recueil, qui, d'un format portatif et d'un prix inférieur, pût remplacer ces anciens biographes et combler les lacunes qu'on y pouvait regretter. C'est le but que je me suis proposé dans le volume que je livre aujourd'hui à la publicité.

J'aurais voulu pouvoir élever à la gloire de nos Saints un monument digne de leurs mérites et du rang qu'ils occupent dans les cieux. Mais si mes efforts n'ont pas répondu à ma bonne volonté, je compte sur la bienveillance des pieux lecteurs, qui ne pourront voir dans cet ouvrage une œuvre littéraire à laquelle je n'ai même pas pensé, mais le désir de faire mieux connaître et aimer davantage nos puissants et illustres protecteurs.

Nos vieux légendaires nous ont transmis un grand nombre de faits merveilleux. Loin de les exclure tous indifféremment, à l'exemple d'une certaine école, je me suis fait un devoir de rapporter ceux que ne saurait désavouer une sage et judicieuse critique. En agissant ainsi, j'ai souscrit à ces justes observations de l'éloquent

et regrettable professeur d'histoire Ecclésiastique de la Sorbonne :

« Les Actes des Martyrs, dit-il, nous parlent souvent de leurs prisons dans un langage qui étonne l'esprit et remplit l'âme d'une émotion solennelle. C'étaient des lumières divines, qui tout-à-coup resplendissaient dans les cachots; c'étaient des chants célestes qui s'y faisaient entendre; c'étaient de radieuses visions qui venaient consoler les martyrs et transformer leurs sommeils en départs bienheureux de la terre pour le vrai monde de leurs espérances et de leurs désirs. Libre à la critique de reléguer ces admirables faits dans le monde des légendes; pour moi, j'y vois la main de mon Dieu; et si Pascal déclare qu'il en croit des témoins qui se font égorger, je déclare, moi, que j'en crois des visions qui soutenaient le cœur des martyrs (1). »

La *Vie des Saints du diocèse de Troyes* se divise en deux parties. La première comprend exclusivement la vie des Saints qui sont nés ou qui ont vécu dans le diocèse actuel. J'y ai fait entrer aussi quelques illustres personnages, tels que le Pape Urbain IV, le Cardinal de Bérulle, M. de Lantages, qui, pour n'être pas inscrits au Martyrologe, n'en sont pas moins à jamais l'honneur de notre patrie par l'éminence de leurs vertus et la grandeur des services qu'ils ont rendus à l'Eglise.

La seconde partie, plus restreinte, renferme une courte notice sur les Patrons peu connus des paroisses. Un astérisque fait connaître ceux dont le nom se rat-

(1) L'abbé H. Perreyve. *Discours d'ouverture*, 23 *Décembre* 1863.

tache par quelque point à notre histoire locale et religieuse. L'ouvrage se termine par quelques mots sur les plus célèbres Pélerinages du diocèse, et la liste des Evêques de Troyes.

Pour ne point détourner l'attention du lecteur par de fréquents renvois, je citerai ici les principaux auteurs dont je me suis servi pour la rédaction de cet ouvrage :

BOLLANDISTES.	— *Acta Sanctorum.*
	— *Gallia Christiana.*
CAMUSAT.	— *Promptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ Diœcesis.*
DES GUERROIS.	— *Saincteté chrestienne.*
ID.	— *Ephemeris Sanctorum insignis Ecclesiæ Trecensis.*
COURTALON.	— *Topographie historique de la ville et du Diocèse de Troyes.*
ID.	— *Vie de Sainte Savine.*
COUSINET, mss.	— *Thesaurus antiquitatum Basilicæ S. Lupi Trecensis.*
HENRIQUEZ.	— *Fasciculus S. S. ordinis Cisterciensis.*
ID.	— *Menologium Cisterciense.*
BREYER.	— *Vie de Sainte Maure et de Saint Prudence.*
ID.	— *Divers autres opuscules.*
BLAMPIGNON.	— *Vie de Sainte Germaine.*
	— *Procès-verbaux des visites des SS. Reliques.*

ROHRBACHER. — *Histoire universelle de l'Eglise Catholique.*

LONGUEVAL, etc. — *Histoire de l'Eglise Gallicane, etc.*

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — *Répertoire archéologique du département de l'Aube.*

ID. — *Divers autres ouvrages.*

SOCARD ET BOUTIOT. — *Supplément au Répertoire archéologique du département de l'Aube.*

ARNAUD. — *Voyage archéologique dans le département de l'Aube.*

Enfin, un grand nombre d'autres opuscules sur l'histoire locale, qu'il serait trop long d'énumérer.

Les Noës, le 24 janvier 1865, Fête de Saint Savinien, Apôtre de Troyes.

E. D.

PREMIÈRE PARTIE.

SAINTS DU DIOCÈSE

DE TROYES.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES SAINTS DU DIOCÈSE DE TROYES.

SAINTS.	DATE de la mort.	SÉJOUR habituel.	PAPES.	ÉVÊQUES DE TROYES	Empereurs Romains ou ROIS DE FRANCE.	COMTES DE TROYES ou de CHAMPAGNE.
S. Potentien et S. Sérotin, MM.	IIe ou IIIe s.	Troyes et Sens.	. . . . . .	. . . .	. . . . . .	Montan, comte de Troyes.
S. Oulph, M.	IIe au IIIe s.	Environs de Méry.	. . . . . .	. . . .	. . . . . .	. . . .
S. Patrocle, M.	v. 259	Troyes.	S. Denis.	Eusèbe, Archiprêtre.	Valérien, E. R.	. . . .
S. Savinien, M.	275	Troyes.	S. Eutychien.	. . . .	Aurélien, E. R.	. . . .
Ste Jule, S. Claudien et leurs compagnons, MM.	275	Troyes.	S. Eutychien.	. . . .	Aurélien, E. R.	. . . .
S. Vénérand, M.	275	Troyes.	S. Eutychien.	. . . .	Aurélien, E. R.	. . . .
Ste Savine, V.	288	Samos.	S. Caius.	. . . .	Dioclétien et Maximien, E. R.	. . . .
Ste Syre, Veuve.	298	Arcis-sur-Aube.	S. Marcellin.	. . . .	Dioclétien et Maximien, E. R.	. . . .
S. Amateur, Ev.	346	Troyes.	S. Jules 1er.	S. Amateur, 1er Evêq.	Constance II, E. R.	. . . .
S. Ursion, Abbé.	375	Isle-Aumont.	S. Damase 1er.	Optatien, 2e évêque.	Valentinien 1er E. R	. . . .
Ste Exupérance, V.	380	Troyes, Isle-Aumt	S. Damase 1er.	Héraclius, 3e évêq.	Gratien, E. R.	. . . .
S. Mélain, Ev.	400	Troyes.	S. Anastase 1er.	S. Mélain, 3e évêq,	Honorius, E. R.	. . . .
S. Baussange, M.	v. 407	Arcis-sur-Aube.	S. Innocent 1er.	Aurélien, 6e évêq.	Honorius, E. R.	. . . .
S. Urse, Ev.	426	Troyes.	S. Célestin 1er.	S. Urse, 7e évêque.	Maxime, E. R.	. . . .

SAINTS.	DATE de la mort.	SÉJOUR habituel,	PAPES.	ÉVÊQUES DE TROYES	Empereurs Romains ou ROIS DE FRANCE.	COMTES DE TROYES ou de CHAMPAGNE.
Ste Germaine et Ste Honorée, VV. MM.	451	Bar-sur-Aube.	S. Léon 1er.	S. Loup, 8e évêque.	Maxime, E. R.	. . . .
S. Mesmin et ses compagnons, MM.	451	Troyes.	S. Léon 1er.	S. Loup, 8e évêque.	Maxime, E. R.	. . . .
S. Loup, Ev.	479	Troyes.	S. Simplicius.	S. Loup, 8e évêque.	Childéric, roi de France.	Aristarchus, comte de Troyes.
S. Evre, Ev. de Toul et Ste Evronie, sa sœur.	502	Trancault, Toul.	S. Symmaque.	S. Camélien, 9e évêq.	Clovis.	
S. Camélien, Ev.	536	Troyes.	S. Agapit 1er.	S. Camélien, 9e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Aventin, Abbé.	537	Troyes.	S. Sylvère.	S. Vincent, 10e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Romain, Ev. de Reims.	537	Mantenay, Reims.	S. Sylvère.	S. Vincent, 10e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Maurèle, Prêtre.	545	Isle-Aumont.	Vigile.	S. Vincent, 10e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Lyé, Abbé.	545	Mantenay.	Vigile.	S. Vincent, 10e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Vincent, Ev.	546	Troyes.	Vigile.	S. Vincent, 10e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Phal, Abbé.	549	Isle-Aumont.	Vigile.	Ambroise, 11e évêq.	Childebert 1er.	. . . .
S. Bouin, Solit.	570	Saint-Mards.	Jean III.	Gallomagne, 12e évêq.	Chilpéric 1er.	. . . .
S. Lupien, M.	584	Mende.	Pélage II.	Agrèce, 13e évêque.	Clotaire II.	. . . .
S. Pouange, Solit.	VIe siècle.	Envirs de Troyes.	. . . . . .	. . . .	. . . .	. . . .
S. Vinebaud. Abbé.	623	St-Pierre-de-Bossenay, Troyes.	Boniface V.	Loup II, 14e évêque.	Clotaire II.	. . . .
S. Flavit, Prêtre.	630	Marcilly-le-Hayer.	Honorius 1er.	Ragnégisile, 17e év.	Dagobert 1er.	. . . .
Ste Tanche, V. M.	637	Environs d'Arcis.	Honorius 1er.	Ragnégisile, 17e év.	Dagobert 1er.	. . . .
S. Victor, Prêtre.	640	Plancy.	Séverin.	Ragnégisile, 17e év.	Dagobert 1er.	. . . .

SAINTS.	DATE de la mort	SÉJOUR habituel	PAPES.	ÉVÊQUES DE TROYES	ROIS DE FRANCE.	COMTES DE TROYES ou de CHAMPAGNE.
S. LEUÇON, Ev.	656	Troyes.	S. Eugène 1er.	S. Leuçon, 18e évêq.	Clotaire III.	. . . .
S. FROBERT. Abbé.	668	Troyes, Ile-Germaine, (St-André)	S. Vitalien.	Abbon, 20e évêque.	Clotaire III.	. . . .
S. BOBIN, Ev.	766	Troyes.	S. Paul 1er.	S. Bobin, 28e évêque.	Pépin-le-Bref.	. . . .
Ste MAURE, V.	850	Troyes.	S. Léon IV.	S. Prudence, 34e év.	Charles II le Chauve.	. . . .
S. PRUDENCE, Ev.	861	Troyes.	S. Nicolas 1er.	S. Prudence, 34e év.	Charles II le Chauve.	Aledran, comte de Troyes.
S. ADALRIC, M.	v. 925	Cunfin.	Jean X.	Anségise, 40e évêq.	Raoul.	Richard, comte de Troyes.
INVENTION du corps de Ste MATHIE, V.	980	Troyes,	Benoit VII.	Milon 1er, 43e évêq.	Lothaire.	Boson, comte de Troyes.
B. MANASSÈS Ier, Ev.	993	Troyes	Jean XV.	Manassès 1er, 44e év.	Hugues Capet.	Etienne 1er de Vermandois, 3e comte de Champagne.
S. ADÉRALD, Archid.	1004	Troyes.	Jean XVIII.	Frotmond 1er, 46e év.	Robert II le Pieux.	Etienne 1er de Vermandois, 3e comte de Champagne.
S. SIMON, Moine.	1082	Bar-sur-Aube.	S. Grégoire VII.	Milon II, Philippe de Pont, 52e évêque.	Philippe 1er.	Thibaut 1er, 6e comte de Champ.
S. ROBERT, Abbé.	1108	Troyes, Molesme, Citeaux.	Pascal II.	Milon II, Philippe de Pont, 52e évêque.	Philippe 1er.	Hugues 1er, 7e comte de Champ.
Ste ÉLISABETH, Abbesse.	1130	Chelles, Rosoy.	Innocent II.	Hatton, 54e évêque.	Louis VI le Gros.	Thibaut II le Grand, 8e comte de Champagne.
Ste HOMBELINE, Abbesse.	1135	Jully-sur-Sarce.	Innocent II.	Hatton, 54e évêque.	Louis VI le Gros.	Thibaut II le Grand, 8e comte de Champagne.
B. PIERRE de Jully.	1136	Jully-sur-Sarce.	Innocent II.	Hatton, 54e évêque.	Louis VI le Gros.	Thibaut II le Grand, 8e comte de Champagne.

SAINTS.	DATE de la mort.	SÉJOUR habituel.	PAPES.	ÉVÊQUES DE TROYES	ROIS DE FRANCE.	COMTES DE TROYES ou de CHAMPAGNE.
S. Malachie, Ev.	1148	Irlande, Clairvaux	Eugène III.	Henri de Carinthie, 55e évêque.	Louis VII le Jeune.	Thibaut II le Grand, 8e comte de Champagne.
S. Bernard, Abbé.	1153	Clairvaux.	Anastase IV.	Henri de Carinthie, 55e évêque.	Louis VII le Jeune.	Henri 1er le Libéral, 9e comte de Champagne.
Ste Béline, V. M.	1153	Landreville.	Anastase IV.	Henri de Carinthie, 55e évêque.	Louis VII le Jeune.	Henri 1er le Libéral, 9e comte de Champagne.
B. Ménard, Abb.	1169	Mores.	Alexandre III.	Henri de Carinthie.	Louis VII le Jeune.	Henri 1er le Libéral, 9e comte de Champagne.
B. Herbert, Archev.	Fin du XIIe siècle.	Mores, Torre.	. . . .	. . . .	. . . .	. . . .
Translation du corps de Ste Hélène, v.	1209	Grèce.	Innocent III.	Hervée, 60e évêque.	Philippe II Auguste.	Thibaut IV le Chansonnier, 12e comte de Champagne.
Translation du corps de la B. Jeanne la Récluse.	1246	Larrivour.	Innocent IV.	Nicolas de Brie, 62e é.	S. Louis IX.	Thibant IV le Trouvère, 12e comte de Champagne.
Urbain IV, Pape.	1264	Troyes, Rome.	Urbain IV.	Nicolas de Brie, 62e é.	S. Louis IX.	Thibaut V dit le Jeune, 13e comte de Champagne.
B. Jean de Gand.	1439	Troyes.	Eugène IV.	Jean II Léguisé, 75e é.	Charles VII.	. . . .
V. Pierre de Bérulle, Cardinal.	1629	Paris.	Urbain VIII.	René de Breslay 83e é.	Louis XIII.	. . . .
M. de Lantages, Prêtre.	1694	Paris, Le Puy.	Innocent XII.	Denis François 1er, Bouthilier de Chavigny, 86e évêq.	Louis XIV.	. . . .

CALENDRIER DES SAINTS

DU

DIOCÈSE DE TROYES.

JANVIER.

8 S. FROBERT, abbé de Montier-la-Celle.
19 S. PARRE ou PATROCLE, m. Ste GERMAINE et Ste HONORÉE, vv. mm.
22 S. OULPH, m.
24 S. SAVINIEN, apôtre et martyr de Troyes.
28 Ste SAVINE, vierge.
31 S. BOBIN, évêque. S. POUANGE, solitaire.

FÉVRIER.

6 S. AVENTIN, abbé.
19 Ste BÉLINE, vierge-martyre.
28 B. HERBERT, archev. de Torre.

MARS.

13 S. MÉLAIN, évêque.

AVRIL.

1 S. LEUÇON, évêque.
6 S. PRUDENCE, évêque. S. VINEBAUD, abbé de St-Loup.
26 Ste EXUPÉRANCE, vierge.
28 S. ROMAIN, évêque de Reims.
29 S. ROBERT, abbé et fondateur de Citeaux.

MAI.

1 S. AMATEUR, évêque.
4 Ste HÉLÈNE, vierge et patronne du diocèse.
7 Invention du corps de Ste MATHIE, vierge.
15 S. PHAL, abbé.
21 S. MAURÈLE, prêtre.
26 S. LYÉ, abbé.

JUIN.

6 B. MÉNARD, abbé de Mores.
8 Ste SYRE, veuve.
23 B. PIERRE DE JULLY, prieur.

JUILLET.

12 Ste EVRONIE ou APRONIE, v.
21 Ste JULE et ses Compagnons, mm.
26 S. URSE, évêque.
28 S. CAMÉLIEN, évêque.
29 S. LOUP, évêque.

AOUT.

16 S. BAUSSANGE, m.
20 S. BERNARD, abbé de Clairvaux.
21 Ste HOMBELINE, abbesse de Jully.

SEPTEMBRE.

7 S. MESMIN et ses Compagnons, mm.
15 S. EVRE, évêque de Toul.
22 S. SÉROTIN, m. Ste MAURE, v.
28 S. BOUIN, solitaire.
29 S. URSION, abbé. S. SIMON, comte de Bar-sur-Aube. B. JEAN DE GAND.

OCTOBRE.

2 V. PIERRE DE BÉRULLE, cardinal.
10 Ste TANCHE, v. m.
11 S. VICTOR, confesseur.
13 S. LUPIEN, martyr.
20 S. ADÉRALD, chan.-archidiacre.

NOVEMBRE.

3 S. MALACHIE, évêque d'Armach.
14 S. VÉNÉRAND, martyr.

DÉCEMBRE.

13 Ste ÉLISABETH, abbesse.
16 S. FLAVIT, anachorète.
31 S. POTENTIEN, martyr.

LES PREMIERS APOTRES

DES

CONTRÉES QUE NOUS HABITONS.

Parcourez le monde entier ; prêchez l'Evangile à toute créature.

(MARC. XVI, 15).

Il est hors de doute que la foi a été prêchée dans les Gaules au temps même des Apôtres. Ce qui n'a pas la même évidence aux yeux de tous, c'est l'époque précise où le pays des Tricasses fut évangélisé. Deux opinions sont en présence, et les partisans de chacune d'elles apportent des raisons graves et puissantes. Nous ne pouvons entrer dans une discussion complètement étrangère au but de cet ouvrage. Contentons-nous de bénir le Seigneur qui daigna prendre en pitié le triste état de nos pères encore idolâtres et inspira au Pontife Romain l'heureuse pensée d'envoyer au milieu d'eux des ouvriers évangéliques pour y répandre les paroles de la vie éternelle.

Le chef de la colonie sainte à qui fut confiée une si belle mission, s'appelait Savinien (1).

Arrivés à Sens, ces messagers de la Bonne Nouvelle se mirent à l'œuvre sans retard, et les merveilleux succès qui répondirent à leurs travaux animèrent de plus en plus leur zèle infatigable.

(1) Il est différent du Saint de même nom que l'Eglise de Troyes honore comme l'un de ses premiers Apôtres.

Dévorés du feu sacré de la charité, qui, semblable à un incendie, ne demande qu'à embraser et à s'étendre, ils résolurent de se séparer pour multiplier leurs efforts sur plus de points à la fois.

Nous empruntons à Des Guerrois, le pieux et naïf agiographe de notre diocèse, le récit de leur dispersion :

« Savinien, pressé par l'Esprit saint, rassembla ses compagnons et leur dit : Bénissons Dieu, mes Frères et bien-aimés coopérateurs, et rendons-lui mille actions de grâces, de ce que sa bonté nous a choisis pour annoncer la foi dans les Gaules. Déjà, cette ville de Sens s'est soumise à Jésus-Christ, et porte avec bonheur le joug aimable du saint Evangile. Mais il ne convient pas que nous restions tous en un même lieu. Il nous faut, au contraire, propager au loin cette plante bénie de la parole divine et faire participer les villes voisines à la même faveur. Je demeurerai donc ici, afin d'y poursuivre le bien que nous avons commencé; vous irez dans les autres villes et les convertirez par vos prédications. Vous Potentien et Sérotin, soyez les Apôtres de Troyes; et vous, Altin et Eodal, allez à Orléans; ainsi le veut le Seigneur. »

Savinien a parlé. Ses compagnons s'inclinent devant sa volonté qu'ils regardent comme la volonté de Dieu lui-même, et chacun d'eux prend la direction qui lui est assignée.

SAINT POTENTIEN ET SAINT SÉROTIN,

(Martyrs).

> Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ? Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés. . . . . ni aucune créature ne pourra nous détacher de l'amour de Dieu, qui est en Notre Seigneur Jésus-Christ.
> (Rom. viii, 35-38).

SOMMAIRE.

Saint Potentien et saint Sérotin construisent un oratoire. — Conversions qu'ils opèrent. — Montan les persécute. — Ils quittent Troyes et vont rejoindre saint Savinien à Sens. — Saint Potentien succède à ce dernier sur le siége de Sens. — Son martyre. — Martyre de saint Sérotin. — Leurs reliques.

Ce n'est pas sans raison que saint Potentien et saint Sérotin sont regardés comme les fondateurs de l'Eglise de Troyes, puisque les premiers, ils prêchèrent l'Evangile dans cette cité jusque-là païenne.

Potentien était disciple de saint Savinien, archevêque de Sens, et remplissait lui-même les fonctions épiscopales. Sérotin était un gentilhomme de la même ville, converti à la foi chrétienne par les soins de saint Savinien. Ce prélat l'avait élevé à la dignité de diacre, à cause de sa grande piété, de son zèle ardent pour le salut des âmes et de plusieurs autres qualités éminentes.

Potentien et Sérotin n'eurent pas plutôt reçu leur mission, qu'ils s'empressèrent d'aller travailler à la conquête des âmes. Arrivés à Troyes, ils se choisirent une modeste habitation à l'orient de la ville, près de l'un des deux bras de la Seine qui enfermait alors la cité. Et ce n'est pas sans une disposition particulière de la divine Providence que nous les voyons prendre leur retraite dans ce quartier oriental, dit le pieux Des Guerrois; car ils devaient jeter les premiers fondements de la foi et de la connaissance de Jésus-Christ, vrai Orient qui éclaire les âmes assises à l'ombre de la mort et dans les ténèbres de l'idolâtrie !

Leur premier soin fut de construire, au lieu même de leur demeure, un petit oratoire qu'ils dédièrent à Notre Sauveur, sous l'invocatiou et le nom des SS. Apôtres Pierre et Paul (1). C'est

(1) C'est aujourd'hui la chapelle du Sacré-Cœur, à la cathédrale.

là qu'intrépides en face des ennemis de la vérité, ils annoncèrent la doctrine du salut, vérifiant en leur personne cette parole de Jésus-Christ : « Voilà que je vous envoie comme de tendres agneaux au milieu des loups. »

Leur prédication rencontra plus d'un obstacle de la part de nos pères, les Tricasses, qui examinaient curieusement la parole sainte sans vouloir se rendre à l'évidence. Mais qui peut résister à la volonté du Seigneur? Le grand nombre des miracles qu'opéraient Potentien et Sérotin, leur douceur inaltérable et leur invincible patience à travers les contradictions et les épreuves donnèrent un tel crédit à leur voix, que les plus indifférents et les plus opiniâtres demandaient le baptême avec instance, s'avouant vaincus par la grâce de l'Esprit saint.

Le démon ne pouvait voir son culte et ses autels disparaître d'un pays qui les avait favorisés sans employer ses ruses et ses efforts pour amener une réaction. Il se servit, pour retarder les progrès toujours croissants de la foi, de la personne et de l'influence du comte Montan, qui gouvernait alors nos contrées au nom de l'empire romain qui les avait conquises. Ce haut seigneur, idolâtre obstiné et capital ennemi des chrétiens, voyant le nombre prodigieux de conversions qui s'opéraient chaque jour, et l'admiration qu'excitait de toutes parts la sainteté des nouveaux convertis, se fit amener les saints prédicateurs, et, d'un ton courroucé, leur dit :

« Qui vous a fait venir en cette ville, vous autres Grecs, or-
« gueilleux magiciens? Qui vous a autorisés à prêcher votre
« Crucifié et toutes ses superstitions? Pourquoi vos assemblées
« secrètes, sinon pour conspirer contre nos augustes empereurs
« et l'adoration de nos dieux tout-puissants! Prédicateurs d'un
« crucifié, vous mériteriez la croix aussi bien que lui; cepen-
« dant, je consens à ne pas user contre vous du droit de justice
« et de puissance qui est entre mes mains. Mais je vous ordonne
« de partir au plus vite, sous peine d'encourir les plus sévères
« châtiments. »

Les officiers du comte blasphémateur et impie ne réalisèrent que trop bien ses menaces, et nos deux saints furent entraînés hors de la ville, au milieu des injures et des mauvais traitements des païens. Toutefois, le troupeau désolé comme ses

pasteurs ne resta pas tout-à-fait abandonné. Ainsi, nous voyons, en 275, des diacres et des prêtres dispenser aux fidèles les mystères sacrés et les encourager dans les épreuves supportées pour la foi.

Quant à saint Potentien et à saint Sérotin, ils retournèrent à Sens auprès de saint Savinien, qu'ils avaient quitté sur son désir, et lui firent part de la manière douloureuse dont s'était terminée leur mission, d'ailleurs si consolante. Le saint archevêque les reçut comme un père, leur prodigua tous les encouragements de sa tendresse et de sa foi, et, quand il eut terminé sa carrière si bien remplie par la gloire du martyre, saint Potentien fut élu pour lui succéder dans ses hautes fonctions. Revêtu de tant de dignités, il fit briller dans de nouvelles proportions son zèle et ses vertus, et le ciel couronna ses généreux efforts par d'éclatantes et nombreuses conversions.

La nation idolâtre et obstinée dans ses erreurs se révolta de voir la religion de Jésus-Christ prendre de si rapides accroissements. Elle demanda à grands cris la mort de celui qu'elle appelait avec méchanceté *un autre magicien grec*, plus redoutable encore, à son avis, que le premier, condamné au supplice l'année précédente. Le comte Sévère, président de la ville, fit donc arrêter saint Potentien et ses compagnons, les chargea de chaînes, et ne leur permit pas d'abord de se justifier; mais, craignant ensuite d'être taxé d'injustice, s'il ne leur accordait la parole pour s'expliquer devant leurs juges, il permit à saint Potentien de prendre sa défense. Notre illustre Saint exposait depuis quelque temps les vérités chrétiennes, et commençait à faire tomber les préjugés, à calmer les cœurs sous l'onction de ses paroles, quand l'un des bourreaux, sans égard au lieu où il se trouvait, déchargea sur le bras de Potentien un coup si violent, qu'il le sépara en deux parties. Ce fut comme le signal du massacre des innocentes victimes; car, au même moment, chacun des assistants se précipita sur les futurs martyrs, et leur sacrifice eût été consommé, leur palme conquise, si le cruel Sévère n'eût apaisé la fureur du peuple pour préparer de plus effrayants supplices à ceux qu'il ne voulait pas, disait-il ironiquement, envoyer si doucement au Paradis.

Ils furent donc étendus et tiraillés en tous sens avec tant de barbarie que leurs os en étaient tout disloqués; mais il n'échappa aucune plainte à leur constance, et le Seigneur, pour l'amour de

qui ils ambitionnaient les souffrances et la mort, leur envoya du ciel des Anges pour les consoler et les préparer par des forces nouvelles à de nouveaux combats. Oh! quelle sainte allégresse pour ces vaillants défenseurs de la foi, quand ils virent près d'eux les esprits célestes accourus à leur secours! Quelle jubilation au fond de ces cœurs pieusement ravis, quand ils les contemplèrent essuyant les plaies qu'avaient faites les bourreaux, et recueillant dans des vases d'or tant de sang répandu! Aussi c'était en vain que la persécution sévissait plus furieuse, la douceur toute divine qui les charmait faisait oublier la douleur, et l'on pouvait bien leur appliquer ce que saint Augustin disait de l'héroïque saint Laurent : « Embrasés de l'amour de Jésus-Christ, ils ne sentaient pas les supplices du tyran; *dum Christi ardet desiderio, persecutoris pœnam non sentit.* » Ils furent ensuite exposés aux bêtes pour en être dévorés; mais plus humaines que les bourreaux, elles épargnaient leurs corps sacrés, quand arriva l'ordre du gouverneur de trancher la tête à saint Potentien et à ses compagnons. Cette sentence fut exécutée le dernier jour de décembre, au lieu même où saint Savinien avait enduré le martyre l'année précédente.

Les Anges qui avaient assisté et consolé dans leurs supplices les intrépides confesseurs de la foi, voulurent aussi chanter leur triomphe. On entendit dans le ciel une harmonie mélodieuse célébrant la gloire des héros du Christ. Oh! qu'il fait bon endurer quelque chose pour Jésus-Christ! Qu'il sait bien nous envoyer des consolations abondantes et des récompenses infinies!

Saint Sérotin n'avait point partagé les tourments de saint Savinien et de saint Potentien : aussi était-il saintement jaloux de leur sort glorieux. Chaque jour, il allait au tombeau des martyrs : il les priait d'obtenir de Dieu qu'il fût le compagnon de leur bonheur, comme il l'avait été de leurs travaux. Ses vœux furent exaucés; car, un jour qu'il était en oraison, les bourreaux le surprirent, le traînèrent au tribunal du juge, et il fut estimé digne du supplice et de la mort. Il périt sous les coups de scorpions (1), et il fut enterré auprès de saint Savinien.

Les reliques de saint Potentien furent élevées de terre et placées dans un lieu honorable, d'abord par Hugues, évêque de

(1) Fouets garnis de pointes.

Sens, et plus tard par Pierre, l'un de ses successeurs. Ce ne fut qu'en 847, que l'archevêque Wénilon, pour répondre aux pieux désirs de l'abbesse de Jouarre, sa sœur, lui donna pour sa communauté la plus grande partie des reliques de saint Potentien, qui furent renfermées dans une châsse de vermeil, enrichie de pierres précieuses. Il est probable que c'est à la même époque que l'église cathédrale de Troyes reçut, comme le don le plus précieux, une des côtes de saint Savinien et de saint Potentien, et la collégiale de Saint-Etienne, dans la même ville, une partie considérable du corps de saint Altin.

Quant aux reliques de nos deux saints, que se réserva l'archevêque Wénilon, il les transporta dans l'église de Saint-Pierre-le-Vif, et les mit dans des coffres de plomb, faute d'une matière plus précieuse. Elles y restèrent jusqu'à ce qu'en 1026, la reine Constance, femme du roi de France, Robert-le-Pieux, les fit placer dans une châsse d'argent travaillée avec art et ornée de figures en relief. C'était un témoignage de sa reconnaissance pour un insigne bienfait obtenu par l'intercession de saint Savinien.

Les reliques de saint Sérotin furent également partagées entre plusieurs églises. La paroisse de Longpont, près de Paris, en possède encore aujourd'hui une portion considérable.

Le Martyrologe romain fait mention de saint Potentien, le 31 décembre, et de saint Sérotin, le 22 septembre.

RÉFLEXIONS.

Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut et dire : O Sion! ton Dieu règnera sur toi! Par eux la grâce est descendue sur nos contrées; le nombre des croyants s'est multiplié; la docilité, la foi de nos pères ont réjoui le cœur de Dieu, et leur terre, long-temps stérile, a enfin porté ses fruits de sainteté! Mais, hélas! qui nous rendra cette ferveur de notre Eglise naissante, cet éclat des premiers jours? La peinture que faisait Fénélon de la société de son temps, ne peut-elle pas encore convenir à notre époque? « Un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, des hommes *profanes et téméraires* blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Pro-

dige réservé à nos jours! l'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile, si l'impiété l'osait..... L'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ comme les Pharisiens. En même temps, l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. »

Mettons un terme à nos iniquités, et craignons que, las de notre ingratitude, le Seigneur ne transporte chez d'autres peuples ce flambeau de la foi qui, pendant tant de siècles, a fait le bonheur de nos pères et fera le nôtre aussi, pourvu qne nous marchions à sa lumière.

PRIÈRE.

Seigneur! qui nous avez appelés à la connaissance et à l'amour de la vérité, aidez-nous du puissant secours de votre grâce, afin que, pratiquant ce que nous croyons, nous méritions de recevoir dans le ciel la récompense que vous destinez à vos fidèles serviteurs.

Ainsi soit-il.

SAINT OULPH,

(Martyr.)

IIe ou IIIe siècle.

Le temps viendra où quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu.
(JEAN, XVI. 2.)

SOMMAIRE.

Ce que l'on sait de saint Oulph. — La mort des Martyrs était une instruction et pour les fidèles et pour les païens. — Réflexions de saint Ephrem.

La tradition rapporte que saint Oulph vivait dans les premiers temps de la religion en Gaule; mais les détails bien précis nous manquent sur le lieu de sa naissance et de sa mort. Nous avons pourtant des raisons pour admettre l'opinion de ceux qui le font naître et mourir au pays qui porte son nom, près de Méry-sur-Seine, et qui, chaque année, le 22 janvier, en célèbre la fête avec autant de piété que de joie.

La fin prématurée et violente des Martyrs était, dans les premiers jours du Christianisme, d'une plus grande utilité que n'aurait pu l'être une vie plus longue et plus calme. Car, disait un des plus illustres Martyrs de l'Eglise, saint Ignace, ce que le chrétien doit montrer dans les temps de persécution, ce n'est pas de l'éloquence, mais de la force et de la fermeté. « C'est qu'en effet, rien n'était plus instructif pour les chrétiens et les païens eux-mêmes que ce témoignage du sang rendu par des chrétiens à la foi qu'ils professaient. Quel exemple pour les fidèles que cette constance de leurs frères en face de la mort la plus terrible qu'ils bravaient! Quel autre enseignement eût pu égaler celui-là en force et en clarté? Et pour les païens eux-mêmes, s'ils voulaient y réfléchir, quelle preuve frappante de la divinité du Christianisme qu'ils poursuivaient de leur mépris et de leur haine! Ces millions d'hommes de tout âge et de toute condition qui font à Dieu, sans hésiter, le sacrifice de leur vie; qui tombent tour à tour sous le fer des bourreaux; qui, placés entre l'apostasie et

les supplices, se retranchent dans l'asile inviolable de leur conscience pour confesser à haute voix le Dieu qu'ils adorent; cette lignée d'hommes nouveaux et inconnus à la terre, qui, au milieu de leurs tourments, n'opposent à leurs persécuteurs, dont ils lassent la fureur et les bras, que le calme de la patience et la sérénité du devoir; qui enfin, au sortir d'une vie qu'ils abandonnent sans faiblesse comme sans ostentation, ne trouvent sur leurs lèvres et dans leur cœur qu'une prière pour leurs tyrans et une bénédiction : quel spectacle pour le paganisme! Et ne conçoit-on pas que Tertullien ait pu dire aux magistrats romains : « Vos cruautés sont inutiles : c'est un attrait de plus pour notre religion. Plus vous nous moissonnez, plus nous nous multiplions. et le sang de nos martyrs est une semence de chrétiens (1). »

Saint Ephrem, touché de l'invincible constance des Martyrs, faisait les réflexions suivantes : « La sagesse des philosophes, l'éloquence des orateurs sont déconcertées par le spectacle extraordinaire qu'offrent les nobles combats des saints Martyrs. Les tyrans et les juges sont saisis d'étonnement à la vue de la foi invulnérable, du courage mêlé de joie et de douceur de ces incomparables athlètes. Quelle sera notre excuse au tribunal de Jésus-Christ, si, ayant été à l'abri des persécutions et des tortures. nous avons cependant négligé d'aimer Dieu et de travailler à la sanctification de nos âmes? Quel contraste tout-à-fait à notre honte! D'un côté, les martyrs, inséparablement attachés à leurs devoirs de chrétiens, malgré les contradictions et les épreuves sanglantes; de l'autre, des hommes qui, jouissant d'une paix profonde et à l'abri de toute contestation et de tout empêchement sérieux, refusent à Dieu un cœur qu'ils lui doivent aux titres magnifiques de Créateur et de Rédempteur. Que dirons-nous, que ferons-nous en ce jour terrible du jugement qui fixera nos destinées? Et tandis que les martyrs, pleins d'une sainte confiance, montreront à Jésus-Christ les cicatrices de leurs blessures, qu'aurons-nous à lui présenter pour attirer sa clémence? Aurons-nous à lui offrir une foi vive, une charité sincère, un détachement entier des choses terrestres, des victoires remportées sur nos passions, des âmes accoutumées au silence et au recueillement, des cœurs doux et pacifiques, des biens versés dans le sein des pauvres, des prières, des veilles, des larmes? Heureux l'homme

(1) Freppel. *Les Pères Apostoliques et leur époque*, 18e leçon.

qu'accompagnent ces bonnes œuvres! Il paraîtra avec confiance devant Jésus-Christ et les Anges. Saints Martyrs, qui avez mérité par vos triomphes d'être intimement unis à Dieu dans le Ciel, daignez vous intéresser en notre faveur. Nous ne sommes que de misérables pécheurs; mais si vous nous accordez le secours de vos prières, la grâce de Jésus-Christ éclairera nos âmes et embrasera nos cœurs du feu sacré de l'amour divin. » (Hom. *in Mart.*)

PRIÈRE.

Faites, s'il vous plait, Dieu tout-puissant, que par l'intercession de saint Oulph, votre bienheureux martyr, dont nous honorons la naissance éternelle, nous soyons affermis dans l'amour de votre saint nom.

Ainsi soit-il.

DENIS,
Pape.
EUSÈBE,
Archiprêtre de Troyes

AURÉLIEN,
Empereur romain.

SAINT PATROCLE,

VULGAIREMENT

SAINT PARRE (1).

Vers l'an 259 de J.-C.

C'est par la foi que nous triomphons du monde.
(I. JEAN V, 4).

SOMMAIRE.

Famille de saint Parre. — Il se retire du monde. — Son interrogatoire par Aurélien. — Son martyre. — Translation de ses reliques à Cologne.

Patrocle ou Parre appartenait à l'une des plus illustres familles de Troyes, que relevait encore sa franche et sincère piété. L'éducation de notre saint répondit à la hauteur de son rang. Mais s'il ne négligea point les sciences profanes, il s'appliqua avec un soin plus vigilant encore à la pratique des vertus cachées du christianisme. Il était jeune lorsqu'il perdit ses parents; le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de suivre l'attrait puissant qui l'appelait dans la solitude. Il se retira à deux kilomètres de la ville, dans une maison de campagne qu'il s'était réservée et où fut bâti plus tard le couvent de Foicy.

Là, il partageait son temps entre le jeûne, la prière et l'aumône. Les richesses qu'il avait reçues de sa famille, il les employait en bonnes œuvres, se regardant envers les indigents comme le dispensateur de la Providence. Dieu lui avait donné le talent de la parole : il ne s'en servait que pour défendre les veuves et les opprimés, ou pour entretenir ceux qui le visitaient des choses du Ciel, dont il parlait en termes aussi édifiants que nobles. Il était d'une taille avantageuse, d'une figure agréable : à ces dons de la nature, il joignait une humeur douce et une affabilité peu

(1) Patron de Fralignes, Onjon, Saint-Parre-les-Tertres, Saint-Parre-les Vaudes.

commune. Ses vêtements étaient modestes, et sa piété lui attirait l'estime et la vénération de tout le pays.

Aurélien était alors dans les Gaules et dirigeait contre l'Eglise la plus cruelle persécution qu'elle eût encore éprouvée. Arrivé de Sens à Troyes, il entendit bientôt parler de Patrocle et de la réputation qu'il s'était faite. Il ordonna qu'on l'amenât en sa présence, et après lui avoir demandé son nom, il continua :

« Quel Dieu adorez-vous, Patrocle? »

Patrocle : « J'adore le Dieu vivant qui habite au plus haut des cieux, et qui jette ses regards sur ce qu'il y a de plus humble sur la terre. »

Aurélien : « Quittez cette folie et adorez nos dieux qui peuvent vous combler d'honneurs et de richesses. »

Patrocle : « Je ne connais de Dieu que celui qui a fait le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent. »

Aurélien : « Prouvez ce que vous dites. »

Patrocle : « Ce que je dis est vrai; mais le mensonge hait la vérité. »

Aurélien : « Je vous livrerai aux flammes, si vous n'immolez à nos dieux. »

Patrocle : « Que m'importe! Je m'immole comme une hostie vivante à celui qui, pour la gloire de son nom, daigne m'appeler au martyre. »

A ces paroles, Aurélien, transporté de colère, donna l'ordre de décharger sur son corps une grêle de coups, et, après avoir fait mettre à ses pieds de lourdes entraves et à ses mains des chaînes rougies au feu, il l'envoya en prison, jusqu'à ce qu'il eût décrété le genre de supplice auquel il le condamnerait.

Patrocle profita de sa captivité pour s'encourager à combattre vaillamment les combats du Seigneur, et il puisa dans la prière la force et la confiance en Dieu dont il avait besoin pour achever heureusement sa course pénible : « Seigneur, s'écriait-il souvent, consolez-moi par le retour de votre miséricorde, car vous êtes mon protecteur et mon asile, ma force et mon refuge. Vous haïssez les adorateurs des vanités et du néant; pour moi, j'ai espéré en vous et je triompherai par votre miséricorde; je ne serai point confondu, parce que je vous ai invoqué; mais vous imposerez silence à ces lèvres menteuses, qui, pleines d'orgueil et de mépris, profèrent l'outrage contre le juste. » (Ps. xxx.)

Le courage de Patrocle n'avait point faibli au premier interrogatoire; il devait rester inébranlable quand, trois jours après, on l'amena de nouveau en présence du juge.

« Il en est temps encore, dit Aurélien; vous pouvez, par une sage détermination, *racheter* la folie de votre conduite passée. »

Patrocle : « Le Seigneur *rachetera* les âmes de ses serviteurs, et il n'abandonnera pas ceux qui espèrent en lui. »

Et comme en récompense de son apostasie, Aurélien offrait au saint martyr sa faveur et ses bienfaits : « Acceptez plutôt de moi, répondit Patrocle, acceptez les trésors que je vous offre, car vous êtes dans une désolante pauvreté. »

« Que dites-vous là? reprit Aurélien; je possède d'immenses richesses! »

Patrocle : « Vos richesses sont de cette terre; mais vous êtes pauvre du vrai trésor, de la foi en notre Seigneur Jésus-Christ, que vous ne voulez point recevoir en votre cœur. Aussi, je vous le déclare, vous serez damné avec Satan, votre père. »

Aurélien : « Voilà bien des injures qui n'appellent point ma compassion! »

Patrocle : « Le Dieu que je sers dès ma jeunesse aura pitié de moi; mais, pour vous, vous ne sauriez vous appuyer sur des richesses et des honneurs qui passent en un instant. Aussi, je vous plains; car d'éternels et intolérables tourments vous attendent en la compagnie des démons. »

Aurélien : « Je ne sais ce que vous dites; mais que vous le vouliez ou non, vous êtes sous ma puissance, et nul au monde ne saurait vous arracher d'entre mes mains. »

Patrocle : « Vous pouvez, il est vrai, torturer mon corps; mais il n'est pas en votre pouvoir de déchirer mon âme : Dieu seul en est le maître. Pour vous, quittez un culte superstitieux; abandonnez de vaines idoles, et craignez Celui qui, après avoir réduit le corps en poussière, peut envoyer l'âme dans le lieu des supplices éternels. »

Aurélien : « Croyez-vous donc que nos dieux soient impuissants? Ne sont-ce pas eux qui vous ont laissé la vie jusqu'à ce jour? »

Patrocle : « Et quels sont ces dieux? »

Aurélien : « Le divin Apollon, le puissant Jupiter et Diane, la mère des dieux. »

Patrocle : « Votre Apollon que vous décorez du nom de Dieu, nos ancêtres nous ont appris qu'il gardait les troupeaux du roi Admète. Ce Jupiter, que vous adorez, n'était qu'un scélérat, un voleur, un adultère; séditieux toute sa vie, il se livra à tous les crimes et entraîna les hommes à sa suite, même après sa mort. Quant à Diane, que vous appelez la mère des dieux, chacun sait que ce n'est qu'un infâme démon. O misérable folie des hommes, qui se prosternent aux pieds de vaines idoles, inutiles à elles-mêmes et aux autres! »

Aurélien : « Quelle patience il me faut pour écouter vos audacieux propos; mais si vous n'adorez à l'instant Apollon, Jupiter et Diane, je vous ferai périr dans d'effroyables tortures. »

Sur le refus de Patrocle, Aurélien prononça cette sentence : « Patrocle, ennemi des dieux, coupable de lèse-majesté, qui a couvert nos dieux d'injures et nous-même de confusion, périra par le glaive. Qu'il soit conduit en un lieu humide, et que son corps tombe en pourriture à travers les marécages. »

Remis entre les mains des bourreaux, Patrocle fut mené sur les bords de la Seine, du coté occidental, à quelques pas de la maison qu'il habitait. Il se sentit alors inspiré de demander un miracle à la puissance divine. Il pria donc le Seigneur de ne pas permettre que son sacrifice se consommât en ces lieux de marécage, mais de lui accorder le moyen de traverser le fleuve pour subir la mort sur le mont consacré aux idoles. Il voulait ainsi combattre les faux dieux par son trépas comme il les avait combattus pendant sa vie, et encore, sanctifier une terre profane par le martyre enduré pour la gloire du vrai Dieu. Le Ciel peut-il refufuser quelque chose à la prière du juste? Favorisé par un épais brouillard et par la négligence des gardes, il passa le fleuve à pied ferme et parvint sans obstacle au mont des idoles, où il se mit en oraison.

Quelques moments après, les gardes, ne l'apercevant plus, furent inquiets et alarmés, et ne savaient que penser de l'évasion de leur victime qu'ils croyaient si bien tenir. Plusieurs y virent le doigt de Dieu, qui protégeait visiblement son serviteur, et rendirent gloire à sa religion; mais le plus grand nombre s'opiniâtra à n'apercevoir dans ce miracle qu'un effet de la magie dont on accusait méchamment les chrétiens.

Sur ces entrefaites, une femme idolâtre s'approcha d'eux et leur dit : « Je viens de voir celui que vous cherchez avec tant de

sollicitude : il est sur la colline, de l'autre côté du fleuve, et il adore son Dieu, la face contre terre. » Ils s'y rendirent aussitôt et trouvèrent effectivement Patrocle en prière. Le chef de la troupe, nommé Eligius, tenta un dernier effort pour obtenir de l'intrépide confesseur qu'il renonçât à sa religion ; mais ses sollicitations furent encore inutiles. Aussi, irrité d'une fermeté qui, à ses yeux, n'était qu'une opiniâtre folie, Eligius fit lier Patrocle avec des cordes, et commanda de le frapper avec le glaive, ce qui fut exécuté.

Sur la gauche de la route de Saint-Parre-aux-Tertres, à quelque distance des maisons, une croix de fer, sur un socle de pierre, indique au voyageur et au pieux pélerin l'endroit où saint Parre reçut le coups mortel. On y lit cette inscription :

D. O. M.
HIC PRO CHRISTO
MARTYR OCCUBUIT
SANCTUS
PATROCLUS
ANNO 259.

On dit que le saint Martyr recueillit sa tête dans ses mains et la porta jusqu'au tertre le plus élevé de la montagne, où il reçut la sépulture et où fut bâtie depuis l'église qui porte son nom et qui se glorifie d'avoir un tel patron.

Cette mort bienheureuse arriva le vendredi, 21 janvier de l'an 259.

Deux pauvres vieillards avaient été témoins de ce spectacle : ils levèrent le corps et le cachèrent jusqu'au soir. A cette nouvelle, l'archiprêtre Eusèbe et son diacre Libère vinrent la nuit suivante l'ensevelir et l'inhumèrent sans bruit. Quand la persécution eut cessé et que la paix fut rendue à l'Eglise, ce même Eusèbe fit bâtir un petit oratoire en l'honneur du Saint, et désira même y être placé après sa mort. Ce ne fut qu'en 543 que saint Vincent, 10e Evêque de Troyes, voulant propager le culte de saint Parre, fit bâtir l'église qui possède encore aujourd'hui les reliques du premier martyr troyen.

Durant 700 ans, le corps de saint Parre reposa tout entier au lieu même où il avait souffert, et reçut les hommages religieux des fidèles. De nos jours, chaque année, le dimanche qui suit le 19 janvier, de pieux pélerins se transportent à l'église du Mar-

tyr (1) ; mais ils n'y vénèrent plus qu'une partie de ses ossements sacrés : une circonstance particulière nous a privés du trésor entier.

C'était en 960 : Anségise, 40e Evêque de Troyes, avait été chassé de son siége par le comte Robert de Vermandois. L'archevêque de Cologne, Brunon, frère de l'empereur Othon-le-Grand, était venu au secours d'Anségise et l'avait aidé à recouvrer son trône pontifical. Il avait entendu parler de saint Parre et des miracles nombreux opérés par son intercession. Il crut qu'il serait assez généreusement payé de ses services, s'il pouvait obtenir de l'Evêque de Troyes le corps du saint Martyr. Il le lui demanda donc, et Anségise, vaincu par ses prières et poussé par la reconnaissance, crut devoir le lui accorder, en prenant toutefois le consentement du peuple et l'avis favorable du clergé. Brunon envoya à Troyes Evarchaire, évêque de Liège, accompagné de clercs et de moines, pour recevoir les saintes reliques. Une grande foule de peuple s'assembla alors au lieu de la sépulture du martyr. Mais le sol était couvert de marbre, et aucun signe extérieur ne faisait reconnaître l'endroit précis où se trouvait l'incomparable trésor. L'Evêque exhorta le peuple à se mettre en prières, tandis qu'on travaillerait à découvrir le tombeau. La foi des fidèles reçut aussitôt sa récompense ; car, une délicieuse odeur de parfums, se dégageant du corps du bienheureux, guida les travailleurs et les aida à parvenir aux restes tant désirés. Ils furent donc tirés du sépulcre et portés en triomphe à Cologne.

Quelque temps après, l'an 963, Brunon les fit transporter à Soest, ville du comté de Marck, en Westphalie, où ils furent déposés dans une église que l'Archevêque avait fait construire et qu'il avait dotée libéralement.

Saint Parre y devint l'objet de la vénération des citoyens et des populations voisines. En 1447, leur ville ayant été délivrée d'un siége par son intercession, les habitants le reconnurent pour leur protecteur et leur patron particulier ; ils lui érigèrent une statue, et, chaque année, au jour anniversaire de leur délivrance, ils célébraient une fête solennelle.

(1) Nous parlerons, dans la 2e partie de ce livre, du pèlerinage de Saint-Parre.

Avant ce temps, le saint Martyr était représenté en habits de sénateur; mais depuis, on l'a peint tenant une épée à la main. C'est ainsi qu'il était figuré sur les sceaux du chapitre de Soest, et sur une colonne érigée dans l'église en son honneur. On lisait l'inscription suivante :

Susa, Patroclus ego tibi sum Dux atque Patronus
Prædones feriant gladio, vindex tibi fiam :
Hæc loca deffendam ; pravis mala facta rependam.

C'est-à-dire : Ville de Soest, je suis ton chef et ton patron : si l'ennemi t'attaque de l'épée, je serai ton vengeur, je défendrai ces lieux et je donnerai aux méchants la juste punition de leurs crimes.

Le tableau qui représentait saint Parre était placé dans le palais de justice de la même ville, et les juges le saluaient avant que de prononcer sur des affaires importantes (1).

La paroisse de Saint-Parre-les-Tertres possède un fragment du crâne de son illustre patron. Le 30 mai 1830, M. l'abbé Roisard en fit la translation solennelle dans une châsse nouvelle imitant un tombeau, et couverte dans sa partie supérieure d'une glace en forme de voûte, qui permet de voir à découvert l'intérieur de la châsse. La sainte relique est fixée sur un coussin richement décoré de pierreries et d'ornements d'or.

Plusieurs autres paroisses ont quelques parcelles du corps du saint Martyr; citons entre autres : Lusigny, Fralignes, Saint-Mards-en-Othe, Neuvy-l'Abbesse, près de Sézanne, etc.

L'Eglise de Troyes célèbre la fête de saint Parre le 19 janvier.

RÉFLEXIONS.

Admirons en saint Parre l'irréfutable lucidité de ses réponses au tyran, son intrépide courage au milieu des supplices. C'est qu'il avait la foi qui fait triompher du monde les plus humbles serviteurs de Jésus-Christ. La foi! Cette incomparable vertu du ciel remplit l'esprit de ceux qui la possèdent d'une multitude de connaissances aussi brillantes que certaines. Elle met au-dessus des plus beaux génies de l'antiquité le jeune enfant des écoles et

(1) Courtalon.

le simple habitant des campagnes. Elle éclaire l'intelligence, fait voir toutes choses sous leur véritable point de vue, comme Dieu lui-même les voit; elle en fait juger comme Dieu lui-même en juge. Celui qui a la foi ne craint, n'espère, ne désire, ne délibère, n'agit que d'après les notions et selon les inspirations de la foi. Il est ce juste de Dieu qui ne vit que de sa foi. (Héb. x. 18.) « La foi élève ses pensées, règle sa volonté, échauffe son cœur, dirige ses affections, ennoblit ses sentiments, réforme ses inclinations, réprime ses passions, l'éloigne des occasions du péché, l'encourage dans les dangers, le fortifie dans les combats. » Si le monde, pour le séduire, étale ses richesses, ses honneurs, ses plaisirs; si, pour l'intimider, il le menace de ses mépris, de ses calomnies, de ses persécutions, Dieu députe à son secours la foi, qui lui apporte des espérances bien supérieures aux flatteuses promesses du siècle, et à ses efforts d'intimidation par menaces ou par supplices. Enfin, la foi descendue du ciel pour éclairer notre route ici-bas ne quitte ses enfants qu'après les avoir introduits dans le sanctuaire éternel.

Telle est l'utilité, telle est la puissance de la foi!

Mais pour opérer ces prodiges, la foi ne doit pas être seule; il faut qu'elle soit accompagnée des œuvres. Le vaisseau qui porte les navigateurs peut seul les sauver au milieu des tempêtes et des écueils, mais il ne les sauve au milieu des périls que parce qu'ils emploient pour réussir leur art et leurs forces. « La foi est nécessaire aux œuvres, et les œuvres à la foi. Les œuvres rendent la foi salutaire, et la foi rend les œuvres méritoires. » De même que le corps est mort lorsqu'il est sans âme, dit l'apôtre saint Jacques, ainsi la foi sans les œuvres est une foi morte.

Pensez-vous que le Fils de l'homme, en revenant sur la terre, y retrouve de la foi? (Luc, XVIII. 8.) Assurément, la foi n'est pas entièrement éteinte au milieu de nous. Malgré nos froideurs et notre indifférence, malgré nos péchés sans nombre, il reste encore une étincelle qui pourra entretenir ce feu sacré dans nos cœurs. Mais ne nous faisons pas illusion. C'est peu de porter le titre de chrétien, si nous n'en menons pas la vie. Chrétiens de nom, le sommes-nous vraiment de cœur? Rentrons en nous-mêmes, et examinons-nous sur ce point essentiel avec une exacte impartialité, avec l'attention la plus sérieuse. Le moyen de connaître quelle est notre foi, c'est de voir quels sont ses effets. Avons-nous la sincérité, l'intégrité, la pureté, l'humilité, la vivacité, la fer-

meté, la plénitude de la croyance de l'Eglise, toutes qualités nécessaires à la foi chrétienne? En faisons-nous les œuvres, qui en sont la marque la plus sûre?

PRIÈRE.

O Dieu! qui donnez la constance à la foi et la force à la faiblesse, faites-nous éprouver les effets de votre miséricorde par l'intercession de votre bienheureux martyr, saint Parre, afin qu'admirant ses exemples, nous puissions marcher sur ses traces, et imiter sa foi. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

SAINT SAVINIEN (1),

S. EUTYCHIEN, Pape.
EUSÈBE, Archiprêtre de Troyes

Apôtre & Martyr
DE TROYES.
Vers l'an 275 de Jésus-Christ.

AURÉLIEN, Empereur romain.

Sors de ta patrie, de ta parenté et de la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai.
(GEN. XII, 1.)

SOMMAIRE.

Patrie de Savinien. — Sa conversion. — Son arrivée à Troyes. — Son baptême. — Ses prédications. — Son interrogatoire. — Ses divers supplices. Conversion de ses gardes et de ses bourreaux. — Sa mort. — Invention de son corps.

Savinien, différent, quoiqu'avec le même nom, du saint dont nous avons parlé au commencement de ce livre, naquit à Samos, dans l'île de ce nom, vers les premières années du IIIe siècle. Son père, Savin, était gentil. Il avait pris un soin particulier de faire instruire son fils dans les belles-lettres, et lui avait fait fréquenter les écoles de philosophie les plus célèbres. Doué d'un esprit et d'un jugement droits, Savinien ne tarda pas à s'apercevoir du néant et de la fausseté des divinités païennes, et à comprendre qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses. Comme il cherchait à s'éclairer sur ce point important, il lui tomba entre les mains le livre des Psaumes de David. Il l'ouvrit au hasard, et rencontra ce verset du psaume 50e : « *Asperges me hyssopo, et mundabor; lavabis me et super nivem dealbabor;* vous m'arroserez d'hyssope et je serai purifié; vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige. » Malgré ses efforts, il désespérait de pénétrer le sens de ces paroles, quand un ange de lumière lui apparut, et lui expliqua que l'eau du baptême que recevaient les chrétiens efface les péchés, et rend leur âme plus blanche que la neige; puis il disparut aussitôt.

(1) Patron de Balnot-sur-Laignes et Sainte-Syre.

Consolé par cette vision, Savinien s'adonna avec ardeur à l'étude de la piété; il entreprit même de prêcher au peuple la doctrine évangélique. A cette nouvelle, son père fut enflammé de colère; il dissimula cependant ses sentiments, et employa tour à tour caresses, menaces, promesses, pour ramener son fils au culte des idoles; mais tout fut inutile. Il possédait la vérité : pouvait-il l'abandonner, après l'avoir si long-temps cherchée?

Le commerce journalier de ses parents idolâtres, qui ne négligeaient rien pour ébranler sa foi, parut à Savinien une dangereuse tentation : il résolut, pour l'éviter, de quitter sa patrie et d'aller où le conduirait l'inspiration divine (1). L'Esprit Saint le guida vers les Gaules, et il arriva, vers l'an 271, près de la ville de Troyes, sur les bords de la Seine. FOI-CY ! s'écria-t-il, en plantant son bâton en terre; et le bâton prit racine, symbole mystérieux de la foi catholique, qui implantée déjà parmi nous, allait prendre de nouveaux accroissements par la parole apostolique de l'ardent prédicateur. Un couvent de religieuses, d'abord hospitalières sous la règle de saint Augustin, s'établit en ce lieu au XIIe siècle, et porta le nom de Foicy : en 1475, elles s'unirent à l'ordre de Fontevrault et en suivirent la règle jusqu'en 1793.

Cependant Savinien n'avait pas encore reçu le baptême. Un jour qu'il était en prière dans la cabane qu'il s'était construite sur la rive du fleuve, il fut tout-à-coup environné d'une nuée lumineuse, d'où une personne inconnue lui conféra le baptême. D'autres, reculant de quelques années la date de cet évènement, prétendent que saint Savinien rencontra saint Parre, citoyen de

(1) La pieuse reconnaissance de nos pères a confié aux admirables vitraux de notre cathédrale le soin de redire aux générations futures dans leur brillant et riche langage la vie et la mort de saint Savinien. A la troisième fenêtre du transsept, près du chœur, il est représenté tenant à la main un bâton de voyageur, pour montrer qu'il est étranger et venu de loin; son nom est écrit en lettres d'or près de sa tête; il est vêtu d'une robe jaune-brun, que recouvre un manteau rouge, doublé de violet. Ailleurs, à la deuxième verrière, du côté gauche du chœur, on voit le saint plongé dans une cuve baptismale; dans le haut paraît la main de Dieu, pour marquer que c'est par l'inspiration divine qu'il se convertit. Puis il est étendu sur un gril ardent; un bourreau attise le feu avec un instrument de fer. Le saint est amené devant Aurélien, qui l'excite à sacrifier aux idoles; puis il est attaché à un poteau et condamné à être percé de flèches. L'une de ces flèches se retourne vers Aurélien et lui crève l'œil. Savinien est flagellé, puis décapité. On le voit enfin tenant, comme saint Denis, sa tête coupée entre ses mains. (*Voy. Arch.*)

Troyes, et qu'il reçut de lui, ou du moins par ses soins, le sacrement de la régénération spirituelle. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à partir de ce moment, Savinien commença à mener sur la terre une vie toute céleste. Les jeûnes, les veilles, la prière étaient son unique occupation : aussi le bruit de sa sainteté se répandit bientôt de toutes parts.

Il ajouta encore à la gloire de son nom par le nombre et la force de ses prédications. Tantôt, il démontrait la vanité de la philosophie païenne, la frivolité du culte des idoles, l'impossibilité de la pluralité des dieux; tantôt, il établissait la nécessité de la foi en un seul Dieu, en son Fils crucifié, la beauté de la philosophie chrétienne, ses avantages, sa sûreté, sa récompense; et, Dieu appuyant sa doctrine par l'éclat des miracles, il y eut, en une seule fois, près de onze cents païens qui embrassèrent la foi et furent baptisés par son ministère.

L'empereur Aurélien était alors dans les Gaules et persécutait les chrétiens. Il apprend que Savinien fait quitter à des multitudes le culte des idoles, qu'il annonce la religion de Jésus-Christ et porte un coup fatal à la religion de l'empire. Irrité des succès de l'apôtre, il ordonne au président Crispin de l'arrêter, d'empêcher ses prédications, de le ramener lui-même à l'idolâtrie ou de lui préparer les tourments les plus cruels. Crispin, accompagné de quatre-vingt-dix-neuf soldats déterminés, se rend auprès du saint pour exécuter les ordres de l'empereur. Lorsqu'ils arrivèrent, Savinien était en prières; mais arrêtés par une puissance secrète qui s'échappait de toute la personne du saint, ils n'osèrent porter la main sur lui, et se retirèrent. Aurélien, l'ayant appris, accusa le président et ses soldats de crainte et de lâcheté, et envoya une autre compagnie de quatre-vingt-dix-neuf hommes. Ils trouvèrent également Savinien en oraison, et, comme les premiers, n'osant l'interrompre, ils se mirent à prier avec lui. L'oraison finie, le chef des soldats envoyés pour le prendre lui demanda d'où il venait, et s'il n'avait point été chassé de sa patrie pour quelque grand crime :

« Non, répondit Savinien; la charité de Dieu seule m'a amené « dans ce pays, et c'est pour servir mon Dieu que je sème au « milieu de vous les semences du Ciel. »

Les soldats l'interrompirent et le prièrent humblement de vouloir bien les accompagner auprès de l'Empereur.

Tout rempli de joie à cette nouvelle, Savinien leur répondit :

« Le soldat qui tremble quand il faut voler au combat n'est
« pas digne de la victoire. Je me hâte donc d'aller avec vous,
« parce que je sais que je vais bientôt recevoir la couronne de
« la vie éternelle. »

Il se rendit donc avec eux à la ville.

A sa vue, Aurélien fut d'abord pénétré d'un respect profond, et s'étant assis sur un trône au milieu de son conseil :

« Quel est votre nom? lui dit-il; de quel pays et de quelle religion êtes-vous? »

« Samos est ma patrie, répondit le serviteur de Dieu; Savinien est mon nom et je professe le christianisme. »

« Maintenant, dit Aurélien, parlons un peu religion; car, il
« paraît que, sur ce point, vous êtes dans une profonde erreur.
« Vous ne craignez pas de mépriser et de blasphémer nos dieux,
« dont la sagesse régit le monde entier, dispose l'ordre des sai-
« sons et gouverne le genre humain. Consultez les siècles passés :
« ils vous apprendront ce que vous devez croire. Voyez Rome,
« cette grande maîtresse des nations, qui renferme tant de sages
« et de philosophes, et gardez-vous de réprouver ce qu'elle
« approuve, de mépriser les dieux qu'elle adore. Faites droit à
« mes conseils, et suivez les exemples du reste des hommes. »

Savinien lui répliqua :

« Vous avez dit bien des paroles, empereur; mais vous avez
« semé sur le sable et ne m'avez donné que des conseils qu'il m'est
« impossible de pratiquer. Ecoutez plutôt ce que j'ai à vous
« dire, et vous obtiendrez du Seigneur le salut éternel. Il n'est
« pas permis d'annoncer, encore moins de croire qu'ils soient
« dieux ou déesses ceux ou celles que vous adorez; car ce n'est
« que devant de vaines images que vous vous prosternez. Ce n'est
« qu'à des troncs de bois ou à des morceaux de métal, travaillés
« par la main de l'artisan, que vous offrez de l'encens et des sa-
« crifices. En agissant ainsi, n'êtes-vous pas les plus insensés
« des hommes? Ecoutez donc un salutaire avis : abandonnez vos
« idoles et suivez Jésus-Christ. »

Aurélien, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir par ses paroles, eut recours aux tourments. D'abord, il le fit jeter au fond d'un cachot ténébreux, sous la garde de douze soldats. Mais Savinien leur annonça la doctrine de Jésus-Christ, les convertit et les baptisa. Le bruit en vint aux oreilles d'Aurélien, qui, transporté

de colère, les fit amener en sa présence. Mais n'ayant pu les dissuader, et les voyant inébranlablement affermis dans la foi, il leur fit trancher la tête.

Il ordonna ensuite de tirer Savinien de son cachot, et dès qu'il parut en sa présence :

« Eh bien! lui dit-il; je vous propose la vie ou la mort; choi-
« sissez. Vous aurez la vie, si vous sacrifiez aux dieux; sinon,
« la mort par les plus cruels supplices. »

« Vous pouvez vaincre la chair en la meurtrissant, répondit
« Savinien; mais vous ne pouvez rien sur l'âme qui résiste à vos
« ordres injustes. »

Impuissant à rien gagner sur son esprit, l'empereur le fit battre de verges et de bâtons avec tant de cruauté, qu'il ne resta pas un endroit sur son corps qui n'eût sa propre plaie; mais le saint ne laissait échapper aucune plainte :

« Ce ne sont là que les prémices des tourments qui vous atten-
« dent, lui dit Aurélien. Plus vous vous obstinerez dans votre
« erreur, plus je m'obstinerai, moi aussi, à redoubler vos supplices. »

« Plus la terre est cultivée, plus elle produit de fruits, lui répli-
« qua Savinien. Laboureur infatigable, sillonne mon corps de
« blessures profondes; fais-le passer par le feu de la tribulation,
« afin qu'épuré de toute souillure, je produise des fruits de
« patience et j'obtienne cette couronne, qui est le but de tous mes
« désirs et la récompense de tous mes travaux. »

Alors l'impie Aurélien lui fit couvrir la tête d'un casque embrasé. Mais Dieu lui adoucit tellement les rigueurs de ce supplice, que le saint n'en reçut aucun dommage. Tant de cruauté attendrit cependant trois des bourreaux, qui osèrent se déclarer pour Savinien, remontrèrent hardiment à l'empereur le mal qu'il faisait en traitant de la sorte un homme si vénérable, et méritèrent sur-le-champ d'être mis à mort pour le nom de Jésus-Christ.

Notre saint, encouragé par ces faveurs du Ciel et soupirant après la couronne de gloire promise aux soldats qui combattent vaillamment les combats du Seigneur, reprochait au tyran la faiblesse de ses tourments :

« Où donc est votre puissance, lui disait-il. Ne voyez-vous pas
« combien est grande la force des serviteurs de Jésus-Christ et
« que la main du bourreau ne peut rien contre elle? »

Devenu furieux à ce discours, Aurélien fit mettre Savinien sur

un lit de fer, sous lequel on alluma un grand brasier, et pour activer davantage l'ardeur de la flamme, on y jeta une quantité considérable d'huile.

Mais par un prodige de la toute-puissance de Dieu, semblable aux enfants dans la fournaise de Babylone, Savinien n'éprouve aucun mal : le lit de fer fond comme la cire; mais le feu respecte le corps du martyr.

Ce spectacle toutefois adoucit l'empereur, si obstiné jusque-là :

« N'auras-tu donc pas pitié de toi? dit-il à Savinien. Il faudra « bien que tes maléfices cèdent à mes tourments. Pourquoi « veux-tu perdre la vie? Ne te suffit-il pas que tant d'autres de « tes semblables aient déjà subi la mort? »

Savinien lui répondit :

« Que ne comprenez-vous, Aurélien, que la vie que vous pro- « mettez, c'est la mort; et la mort des martyrs, c'est la vie. « Notre religion nous ordonne d'aimer en Dieu nos ennemis « mêmes; aussi, quoique vous me menaciez de la mort, moi, je « vous souhaite la vie et le salut éternel. Croyez-moi; faites-vous « baptiser, et, par un heureux échange, pour un empire terrestre « vous recevrez l'empire du Ciel. »

« Ne cherche point à me séduire, répondit Aurélien; et ne « crois pas pouvoir m'envelopper dans tes filets. Cesse au plus « vite tes discours frivoles, je vais faire parler mes supplices. »

Aussitôt, par ordre de l'empereur, on enfonce en terre un énorme poteau; on y attache le martyr, et une grêle de traits est lancée contre lui. Mais les flèches ne respectent pas moins le serviteur de Dieu que les flammes du brasier : elles sont emportées à droite et à gauche, sans qu'une seule atteigne son corps. Il y en eut une, au contraire, qui, changeant brusquement de direction, alla frapper l'empereur et lui fit perdre l'œil gauche. Cet accident redoubla la fureur d'Aurélien; il commanda à ses soldats de reconduire Savinien en prison, de le charger de chaines et de le garder avec soin.

Arrivé à sa prison, Savinien se mit en prière, et aussitôt ses gardiens furent frappés d'aveuglement : ses chaines tombèrent d'elles-mêmes et il s'échappa de leurs mains barbares.

L'empereur, courroucé de cette évasion, mit à sa poursuite un grand nombre de soldats, avec ordre, non pas de le ramener en sa présence, mais de le décapiter sans autre forme de procès, en

quelque endroit qu'il tombât en leur pouvoir. Notre saint s'était rendu sur les bords de la Seine, et, apercevant les satellites d'Aurélien, il se mit à genoux et pria Dieu de lui accorder la grâce de passer le fleuve et de recevoir la couronne du martyre au lieu même où il avait été baptisé.

Sa prière fut exaucée. Dieu renouvela pour lui le miracle qu'il avait autrefois opéré en faveur de saint Pierre; il affermit les eaux sous ses pas, et Savinien, traversant la Seine, arriva au village de Rilly, nommé aujourd'hui Sainte-Syre.

Cependant les soldats, après de longs détours, finirent par trouver Savinien; mais, pénétrés de crainte et de respect en le revoyant, ils n'osaient encore lui parler. Savinien, qui n'avait pas fui pour éviter la mort, s'avança au-devant d'eux :

« Eh bien, soldats! leur dit-il, que faites-vous là? Vous, tout-à-« l'heure si ardents, vous restez maintenant calmes et tran-« quilles! C'est moi que vous cherchez, me voici; exécutez vos « ordres. En obéissant à notre empereur, nous mériterons tous « ses éloges; vous, en me poursuivant; moi, en mourant. Mais « nous recevrons aussi chacun la récompense de nos actes : à « moi, la vie éternelle; à vous, la mort éternelle; à moi, un « bonheur sans fin; à vous, un malheur et une confusion qui « n'auront point de terme. Ne retardez donc pas davantage ma « récompense; tirez l'épée et frappez. Mais en répandant mon « sang, prenez soin d'en porter quelques gouttes à l'empereur, « afin que, les appliquant sur son œil malade, il recouvre la « vue et reconnaisse la puissance de Jésus-Christ. »

Alors un des soldats ne pouvant supporter plus long-temps le discours du saint, le frappa de son épée et lui trancha la tête. Le martyr, pour vérifier en sa personne cette parole du Sauveur : *Celui qui croit en moi vivra, même après sa mort,* se releva de terre et porta sa tête l'espace de quarante pas, au lieu où il devait être enseveli. A ce spectacle, quelques soldats se convertirent, et, ayant recueilli du sang de Savinien sur un linge, ils le portèrent à l'empereur qui, le plaçant sur sa plaie, recouvra la vue et rendit gloire au Dieu des chrétiens.

La mort de ce saint arriva le 24 janvier de l'an 275, et l'église de Troyes en célèbre solennellement la fête, le dimanche qui suit ce jour, bien que le martyrologe romain en fasse mention le 29 du même mois.

Long-temps le lieu de la sépulture de saint Savinien resta

inconnu, à cause de la violence de la persécution. Cependant, une femme veuve, nommée Syre, que quelques-uns disent à tort être la sœur de saint Fiacre, mais qui demeurait aux environs de Troyes, entendant parler des nombreux miracles qui s'opéraient en faveur de ceux qui réclamaient la protection de notre saint, se fit conduire à Rilly, où l'on savait qu'avait eu lieu son martyre, et conjura Savinien de lui obtenir la grâce de recouvrer la vue qu'elle avait perdue depuis de longues années. Elle n'avait pas achevé sa prière, que déjà elle était exaucée. Ce miracle attira de toutes parts à Rilly une foule de personnes. On fouilla la terre à l'endroit où l'aveugle s'était agenouillée, et l'on trouva le corps de saint Savinien, exempt de toute corruption et exhalant partout une odeur de parfums délicieux.

En reconnaissance du bienfait signalé qu'elle avait reçu de Dieu par l'intercession de son serviteur, Syre, aidée des offrandes des fidèles, fit bâtir une chapelle en l'honneur de saint Savinien et lui éleva un tombeau, auprès duquel elle passa le reste de ses jours dans les exercices de la piété. C'est de cette veuve que le village de Rilly porte aujourd'hui le nom de sainte Syre : nous en parlerons sous la date 298.

Le corps de saint Savinien fut transporté à la Cathédrale par les soins de l'évêque Ragnégisile; nous n'en possédons plus qu'une faible partie.

Quelques paroisses du diocèse en ont aussi reçu de petites parcelles, entre autres celles de Sainte-Savine et Saint-Parre-aux-Tertres *(ex capite et brachio)*.

RÉFLEXIONS.

1. Que la fête de nos saints apôtres renouvelle en nous le désir de profiter de leurs instructions et de vivre conformément à l'Evangile qu'ils nous ont annoncé. Ne serait-ce pas les déshonorer que de ne point mettre en pratique les leçons et les exemples qu'ils nous ont si courageusement laissés?

2. Reproduisons en nous les principales vertus de saint Savinien : son généreux amour des ennemis, son inaltérable patience, son angélique douceur. Rappelons souvent à notre mémoire les vérités des Livres saints et nourrissons-en notre cœur. Apprenons enfin du glorieux patron de notre diocèse à fuir

avec le plus grand soin les mauvaises compagnies. Sa foi lui semble en péril au sein du foyer paternel : il n'hésite pas à s'en éloigner au plus vite et à mettre entre l'occasion dangereuse et lui d'immenses et lointaines contrées. Il avait compris la faiblesse du cœur humain. L'homme a, dès sa jeunesse, une forte inclination au mal; il lui faut une exacte vigilance pour ne pas glisser dans l'étroit sentier de la vertu. Qu'il prenne garde de ne pas ajouter à la puissance du penchant naturel la tentation des mauvaises paroles et des exemples contagieux; mais qu'il se souvienne de cet oracle de l'Esprit Saint : Fuyez ceux qui vivent d'une manière déréglée; éloignez-vous d'eux comme on s'éloigne d'un lieu où la peste exerce ses ravages.

PRIÈRE A SAINT SAVINIEN.

(Extraite du *Manuel du Sacré Cœur*, page 283).

O Jésus, auteur et consommateur de notre foi! Vous en avez prêché le premier les vérités saintes à la terre, vous l'avez confirmée par vos miracles, vous nous en avez mérité la grâce par votre sacrifice, et c'est encore vous qui le répandez dans les âmes par votre Esprit.

Mais pour planter dans votre champ cette céleste racine de la foi, ô Jésus! vous qui pouvez fixer tout par vous-même, vous daignez vous servir de vos créatures et les associer à vos œuvres de zèle et de miséricorde. C'est ainsi que vous avez envoyé vos Apôtres porter jusqu'aux extrémités de l'univers la parole de votre Evangile, cette divine semence de la foi; et elle a été prêchée par leur ministère aux nations que Dieu le Père vous donnait pour votre héritage.

C'est pour nous assurer à nous-mêmes l'honneur de devenir votre héritage, ô Jésus! que vous avez jeté sur cette ville et ce diocèse des regards de miséricorde..., vous nous avez envoyé votre serviteur Savinien; vous l'avez pris dans une terre étrangère et lointaine; vous l'avez associé à votre œuvre, après lui avoir fait connaître à lui-même l'Evangile du salut.... Vous avez béni dans sa bouche et fait fructifier dans les cœurs cette divine semence de la foi; vous avez fécondé, par ses sueurs et son sang, et fait passer jusqu'à nous, par une succession perpétuelle, cette parole de vie et de salut; et ce magnifique héritage

de la foi, dont nos pères avaient reçu le dépôt, ils nous l'ont transmis, et nous en jouissons nous-mêmes aujourd'hui.

Vous êtes donc notre apôtre, ô grand saint! et nous sommes votre conquête pour Dieu! Vous êtes notre Père, et nous sommes vos enfants! Nous sommes votre ouvrage dans le Seigneur; nous sommes la récompense de vos travaux et le fruit de votre martyre!

Aidez-nous à remercier dignement le Seigneur de la grâce qu'il nous a faite, comme vous l'en remerciez vous-même dans le Ciel. Obtenez-nous de ne pas dégénérer de la foi vive de nos ancêtres; demandez à Dieu qu'il lui plaise de conserver la foi catholique dans cette ville, dans ce diocèse, dans tout cet empire chrétien; qu'il rende la nôtre féconde en bonnes œuvres; que notre vie réponde à notre croyance, afin qu'au dernier jour, notre foi ne porte point témoignage contre nous et ne devienne pas notre condamnation.

Demandez encore pour nous, ô illustre saint Savinien! que Dieu nous donne l'esprit de sagesse et d'intelligence pour le connaître de plus en plus; qu'il éclaire les yeux de notre cœur sur les biens que nous espérons, sur la gloire de l'héritage des saints dont vous jouissez, et qu'il nous destine à nous-mêmes; afin que, par notre fidèle correspondance à la grâce, par nos bonnes œuvres, nos saints exercices, nos ferventes communions, nous affermissions, nous rendions de jour en jour plus certaine notre vocation à l'Evangile, et que nous devenions de plus en plus dignes d'avoir part à l'infinie miséricorde de Dieu et à ses récompenses éternelles.

Ainsi soit-il.

SAINTE JULE, SAINT CLAUDE ou CLAUDIEN

S. EUTYCHIEN, Pape.	ET LEURS COMPAGNONS,	AURÉLIEN,
EUSÈBE, Archiprêtre de Troyes	(Martyrs.)	Empereur romain.
—	L'an 275 de Jésus-Christ.	—

Seigneur, vous avez orné sa tête d'une couronne de perles précieuses.

(Ps. xx, 4.)

SOMMAIRE.

Pieuse jeunesse de Jule. — Sa captivité. — Propositions de Claude. — Réponses de Jule. — Vénération de Claude pour Jule. — Retour à Troyes. — Martyre de Jule. — Martyre de Claude. — Reliques et culte de sainte Jule, et de saint Claude.

Sainte Jule naquit à Troyes, un peu avant le milieu du IIIe siècle. Ses parents, chrétiens fervents, l'élevèrent avec soin dans la crainte de Dieu et la religion de Jésus-Christ. Elle fit de si rapides progrès dans toutes les vertus chrétiennes, qu'on la renommait partout pour sa tendre piété, sa grande sagesse et sa prudence précoce, et qu'on la citait comme un parfait modèle parmi les jeunes personnes de son temps.

Elle n'avait que dix ans, lorsqu'elle prit la généreuse résolution de garder la pureté virginale, de ne servir que Dieu seul, et de n'accepter aucune alliance, si noble et si attrayante qu'elle pût être. Elle se retira dès lors dans la maison de ses parents; elle les servait avec obéissance et affection et elle s'éloignait de toutes les compagnies mondaines. Elle ne vivait qu'avec Dieu et pour Dieu et marchait sans cesse dans les voies de sa crainte et de son amour.

A cette époque, les Allemands faisaient des courses fréquentes dans les Gaules, tantôt pour piller, tantôt pour conquérir. Dans une de ces expéditions, un prince, nommé Claude ou Claudien, qui avait la conduite d'une troupe de ces pillards, dirigea, vers 247, sa marche sur Troyes, qui était alors sous la domination des Romains. Il y fit plusieurs captifs, entre autres Jule, âgée

de dix-huit ans, et remarquable par la beauté de sa figure, que rehaussait encore une angélique modestie. Les attraits de la jeune fille touchèrent le cœur du prince : il résolut de l'épouser. Mais il ne lui découvrit ses desseins que lorsqu'arrivé dans son propre pays, il se persuada que la mollesse et les plaisirs du palais feraient impression sur la jeune vierge. Il s'attendait à un triomphe. Mais la servante de Jésus-Christ lui répondit avec autant de courage que de douceur :

« Depuis long-temps, j'ai choisi mon Epoux, mon Seigneur et « mon Maître; c'est à lui que j'ai consacré ma vie entière, à lui « que j'ai confié mon âme. Son ange est toujours avec moi, et « si un amour impur vous faisait attenter à ma personne, il « vengerait bientôt sur vous l'injure que vous m'auriez faite. »

A ces mots, Claude entra en fureur :

« Et quel est donc cet époux plus noble que moi? s'écria-t-il. « Quel est celui qu'il a chargé de venger sur moi l'injure que je « pourrais te causer? D'ailleurs, quel tort puis-je te faire en te « prenant pour épouse, toi qui n'es que mon esclave! »

Mais l'intrépide vierge lui répondit sans s'émouvoir :

« Mon Epoux et mon Maître, c'est Jésus-Christ, qui est dans « les cieux, et dont la noblesse et la puissance surpassent celles « des plus grands monarques. C'est à lui que j'ai voué ma virgi- « nité. Ne serait-ce pas lui faire affront que de lui enlever celle « qu'il a daigné choisir pour son épouse? »

« Tu es donc chrétienne? lui demanda Claude.

« Vous l'avez dit, je suis chrétienne, répondit Jule; et si vous- « même embrassez la religion de Jésus-Christ, il vous assistera « dans toutes les circonstances de votre vie. »

Ces réponses, pleines d'une noble indépendance, pénétrèrent Claude de respect et de crainte. Il commença dès lors à honorer sa captive. Il lui fit préparer dans son palais un appartement retiré, avec un oratoire, et il en interdit l'entrée aux officiers de sa maison. Il eut des attentions plus délicates encore, et, afin de permettre à Jule de vaquer plus librement à ses pieuses pratiques. il lui donna plusieurs jeunes filles de haute naissance pour lui tenir compagnie et lui rendre les services dont elle pourrait avoir besoin.

Notre sainte devint apôtre au milieu de ces jeunes idolâtres, et bientôt le palais du prince infidèle fut comme un temple du

vrai Dieu, d'où s'élevaient jusqu'au ciel l'harmonie des cantiques sacrés et le pur encens de la prière.

Les ombres de la nuit apportaient aux compagnes de Jule le repos et le sommeil; mais la ferveur de la jeune vierge prolongeait encore le temps de l'oraison. C'était alors qu'elle répandait librement son âme devant le Seigneur, qu'elle le bénissait mille fois d'avoir daigné la regarder jusque dans son exil, de l'avoir préservée du danger de perdre et sa foi et sa chasteté au milieu d'un peuple infidèle, et d'avoir inspiré à son maître tant de bonté et de prévenances pour elle. Jamais, en effet, le prince n'entreprenait rien sans consulter sa captive Il aimait à converser avec elle, et bien qu'il ne partageât pas encore ses croyances religieuses, il ne laissait pas que de se recommander souvent à ses prières.

Il devait bientôt éprouver les effets de sa conduite à l'égard de Jule. Ses ennemis débordaient de toutes parts sur ses terres; ils allaient l'attaquer jusque dans son palais, s'il ne leur opposait promptement des armes victorieuses. Il lui fallut partir. Mais il ne voulut pas se mettre en campagne avant de s'être assuré des prières de Jule :

« Vous savez, lui dit-il, le repos que je vous ai donné dans « mon palais et l'honneur que je vous ai rendu, sans vous « inquiéter jamais. Aujourd'hui, je dois aller à la guerre : des « ennemis, jaloux de ma couronne, veulent me la ravir. Implorez « donc pour la prospérité de mes armes le Dieu que vous servez; « si je reviens victorieux et sans blessure, je vous honorerai plus « que jamais à mon retour, je vous en donne ma parole. »

« Marchez avec confiance, lui répondit Jule; je vais prier mon « Dieu, et vous reviendrez couvert des lauriers de la victoire. »

Claude se mit en campagne, rencontra ses audacieux ennemis et les tailla en pièces. Il revint triomphant à son palais, proclamant partout qu'il devait aux prières de Jule plus qu'à sa vaillance, d'avoir vaincu des adversaires dont la multitude devait écraser la faiblesse de ses troupes. Dès lors, sa vénération pour Jule s'accrut tous les jours, et il la regarda, non plus comme son esclave, mais comme sa protectrice et sa souveraine.

Il serait trop long de rapporter toutes les bénédictions qu'attira sur Claude la présence de la vierge troyenne; qu'il suffise de dire que toutes les fois qu'il entreprenait quelque guerre, il remportait toujours sur ses ennemis une éclatante victoire, parce que Notre Seigneur exauçait toujours son humble et fidèle servante.

Vingt-huit ans se passèrent ainsi. Enfin le Seigneur apparut à Jule :

« Lève-toi, lui dit-il ; ne reste pas plus long-temps en ce lieu ; « mais retourne en la ville de Troyes, d'où tu as été emmenée « captive ; c'est là qu'à la couronne de la virginité tu joindras la « palme du martyre. »

Jule se lève aussitôt, et pleine d'un nouveau courage après cette céleste vision, elle va trouver le prince et lui communique les desseins de Dieu sur elle :

« Quoi ! répond Claude avec tristesse ; vous vous en allez ! A « qui donc me laissez-vous en garde ? Que deviendrai-je ? N'êtes- « vous pas mon ange tutélaire ?... Si vous partez, mes ennemis, « ne craignant plus votre prière, fondront sur moi comme sur « une proie facile, et ils me mettront bientôt à mort... Non ! « J'aime mieux tout abandonner et marcher à votre suite. »

« Laissez donc vos biens et venez avec moi, lui répliqua Jule ; « car j'espère que le Seigneur mon Dieu jettera sur vous et sur « vos gens un regard favorable. »

Aussitôt Claude abandonne sa maison, sa femme et ses enfants, son or et ses nombreuses possessions et se met en route avec la servante de Dieu. Ce n'est plus un barbare, c'est un chrétien fidèle ; ce n'est plus un loup cruel, c'est une brebis docile qui se met sous la direction d'une vierge.

Enfin, ils arrivent à Troyes où la persécution d'Aurélien sévissait avec une extrême violence. Dans sa ville natale, le zèle de Jule ne resta point inactif. Elle consolait les fidèles emprisonnés pour la foi ; elle leur adoucissait par ses paroles et ses secours les rigueurs du tyran. Son intrépide courage fut bientôt remarqué, et les satellites de l'empereur la saisirent un jour et l'amenèrent en présence de leur maître. Le président Elidius fut chargé de l'interroger :

« Tu adores le Christ, que tu dis être ton époux ? lui demanda-t-il. »

« Oui, répondit Jule ; je confesse que Jésus-Christ est mon « Seigneur, car je n'adore point des démons impurs. »

« Allez, dit le président à ses soldats ; étendez-la sur un che- « valet et mettez sur son dos des charbons ardents. »

Mais à peine fut-elle placée sur l'instrument du supplice que ses bourreaux furent frappés d'aveuglement et s'écrièrent : « Jule,

« secourez-nous! » D'autres vinrent pour l'assommer à coups de nerfs de bœuf; mais leurs efforts furent inutiles. L'impie Aurélien, voyant la constance de la vierge, lui dit :

« Sacrifie aux dieux, ou, je le jure, tu mourras aujourd'hui « même par le glaive. »

« La mort d'amour qu'a endurée l'Homme-Dieu pour mon « salut, répliqua Jule, exige de moi la mort pour son amour. « Aussi je suis prête à tout souffrir pour mon Seigneur Jésus, et « j'espère qu'après ces légers combats, il voudra bien me donner « une impérissable couronne de vie. »

Alors l'empereur lui fit trancher la tête.

Dès que Claude apprit la terrible exécution, il alla trouver Aurélien et lui dit :

« Ordonnez que je meure avec elle, car elle m'a servi de maître « dans sa religion. »

« Qui êtes-vous? » lui dit Aurélien.

« Je m'appelle Claude, répondit-il, et j'ai emmené Jule en « captivité, lorsque je combattais contre les Romains. Son Dieu « m'a comblé de bienfaits par son intercession; j'adore ce Dieu « unique et j'ai tout quitté pour Jésus-Christ. »

« Mais vous n'êtes pas chrétien? répliqua Aurélien. Comment « pouvez-vous mourir pour cette religion?

« Il est vrai, répondit Claude, que je n'ai pas été baptisé; mais « je crois fermement que si je répands mon sang pour le nom de « Jésus-Christ, je serai véritablement chrétien, et que, grâce aux « mérites et aux prières de sa glorieuse martyre sainte Jule, Dieu « ne dédaignera pas de m'admettre en présence de sa souveraine « majesté. »

Alors Aurélien prononça sa sentence et le fit décapiter, hors des murs de la ville. au lieu même où sainte Jule avait enduré le martyre quelques heures auparavant. C'était le 12 des calendes d'Août, c'est-à-dire le 21 juillet de l'an 275.

De retour au prétoire, l'empereur Aurélien trouva vingt autres chrétiens, compagnons de sainte Jule et de saint Claude; il les condamna également à la mort et ils reçurent la palme de gloire à l'endroit même où sainte Jule fut inhumée. Les noms de plusieurs d'entre eux nous ont été conservés; c'étaient : Juste, Juconde. Ternus, Antoine, Hérénus, Théodore, Denys. Apollonius, Apamie, Pionicus, Custion, Papyras, Saturius et Secun-

dinus : les noms des six autres sont inscrits au livre de l'Agneau, qui a daigné leur accorder la couronne de la vie éternelle.

Dès que sainte Jule et saint Claude eurent été martyrisés, les chrétiens de Troyes creusèrent une fosse au lieu même de leur supplice, et enterrèrent les saints corps, laissant entre eux l'espace de dix pas environ. Plus tard, les précieuses dépouilles furent exhumées et placées dans un sépulcre de pierre.

Au XIIe siècle, on voyait à côté de ces tombeaux un monastère, dont les religieuses, appelées les *Filles-Dieu* (1), s'étaient vouées à la garde de ces reliques sacrées. Mais comme les guerres fréquentes, dont la ville de Troyes était le théâtre, troublaient souvent leurs pieux exercices, elles résolurent de chercher des contrées plus paisibles. Elles jetèrent les yeux sur le monastère de Jouarre, au diocèse de Meaux, et s'y retirèrent avec les ossements de la martyre troyenne : c'était vers l'an 1233.

Alise, abbesse du couvent, fit déposer le corps dans une châsse artistement travaillée, enrichie de lames d'argent et de pierres précieuses. On y voyait représentées les diverses circonstances de la vie de sainte Jule. Sa tête fut enchâssée à part dans un reliquaire de vermeil qu'on voyait encore figurer, au siècle dernier. parmi les richesses de la collégiale de Saint-Etienne.

Cent ans plus tard, les restes de saint Claudien furent aussi transportés au même lieu : il semblait qu'on ne dût pas séparer après leur mort ces deux serviteurs de Jésus-Christ, qui, après avoir partagé les mêmes combats, avaient mérité le même triomphe. L'abbesse Hersende alla avec le clergé de Jouarre, audevant du courageux martyr de Dieu. La procession était ouverte par la châsse de sainte Jule; puis venaient les chanoines de l'église de l'abbaye, revêtus de surplis. Ils étaient suivis des religieuses en habit de cérémonie, et l'abbesse, précédée de sa crosse, fermait la marche avec une foule immense de peuple. Dès qu'on aperçut le saint corps, le chœur des chanoines et celui des religieuses commencèrent à chanter; mais leurs mélodies furent plus d'une fois interrompues par les larmes de joie et de dévotion que ce spectacle édifiant faisait répandre à tous. Enfin, on plaça les deux châsses l'une à côté de l'autre et l'on put

(1) Elles ont laissé leur nom au passage qui conduit du faubourg de Preize à la rue des Cinq-Cheminées ; c'est là que fut martyrisée sainte Jule.

dès lors appliquer à sainte Jule et à saint Claude ces paroles des Livres sacrés : *Ita et in morte non sunt divisi*. (2 Rois. 1. 13.)

On invoquait sainte Jule dans les nécessités publiques, surtout dans les temps de contagion : saint Claudien exauçait particulièrement les prières des guerriers exposés aux hasards des combats.

Entre autres guérisons remarquables dues à l'intercession de sainte Jule, Des Guerrois en rapporte deux qu'il dit avoir apprises de la bouche même de la révérende mère et abbesse, l'illustrissime princesse Jeanne de Lorraine, sœur du duc de Guise. En 1628, deux religieuses de son monastère moururent de la peste qui faisait alors de nombreuses victimes. Alarmée des ravages du fléau, l'abbesse fit porter solennellement la châsse de sainte Jule au milieu du cloître, et soudain la peste disparut.

L'autre miracle n'est pas moins éclatant. Une religieuse, malade depuis fort long-temps, était tellement affaiblie qu'elle ne pouvait prendre aucune nourriture, ni prononcer aucune parole. Cet état durait depuis cinq semaines. Jeanne de Lorraine fait appliquer sur la malade des reliques de sainte Jule, et la religieuse, naguère aux portes de la mort, accepte quelques aliments, profite de cette amélioration pour se confesser; elle reçoit le saint Viatique, et s'endort paisiblement dans le Seigneur.

Ces miracles et d'autres encore augmentèrent considérablement la vénération des religieuses de Jouarre pour la vierge de Troyes : aussi célébraient-elles solennellement sa fête avec octave.

Quoique le corps de sainte Jule reposât à Jouarre, le peuple de Troyes n'était pas entièrement privé des reliques de sa noble martyre : les *Filles-Dieu,* en se retirant, en avaient laissé plusieurs fragments. En 1590, les guerres civiles dispersèrent ces restes de notre bien-aimée compatriote. Les habitants du faubourg Saint-Martin députèrent alors quelques-uns d'entre eux à l'abbesse de Jouarre. Ceux-ci rapportèrent, le 3 septembre 1599, une portion des reliques de la sainte qu'ils placèrent dans une petite chapelle qui subsista jusqu'en 1833. A cette époque, on transporta les précieux restes à l'église paroissiale de Saint-Martin, où ils reçoivent chaque année des fidèles le tribut d'une ardente et tendre dévotion. Enfin, tout récemment, Mgr Allou, évêque de Meaux, répondant aux pieux désirs de Mgr Ravinet, s'est empressé de lui offrir de nouveaux fragments des reliques de sainte Jule et de son intrépide compagnon, saint Claudien;

ils ont été partagés entre la Cathédrale, Saint-Martin-ès-Vignes et la chapelle du Lycée.

A quelque distance de la chapelle dont nous venons de parler, était la source d'eau vive qui avait jailli de terre à l'endroit même où le sang de la martyre avait coulé : on l'appelait le *Puits de sainte Jule*. Les personnes atteintes de la fièvre venaient avec confiance en puiser l'eau, et Dieu récompensait souvent la foi ardente des malades en leur rendant la santé. *Le Puits de sainte Jule* était couvert d'une arcade en forme de voûte avec l'image de la sainte au frontispice : ce pieux témoignage de la dévotion de nos pères fut plusieurs fois renouvelé, et le dernier état en remontait à l'an 1671 ; il a disparu avec le modeste oratoire. Chacun sait que c'est presque sur son emplacement que s'élève la chapelle actuelle du Lycée.

Le seul monument qui rappelle aujourd'hui la vie et la mort de sainte Jule est à l'église paroissiale de Saint-Martin-ès-Vignes. C'est avec l'autel dédié à la vierge-martyre une magnifique verrière, dont nous nous contenterons de citer les légendes :

1° Saincte Jule, de Troyes native,
Des barbares est menée captive.

2° A espouse Claude la demande
Mais Jule repousse son offrande.

3° Lempereur converti feit faire un oratoire
Ou la saincte faisoit prière méritoire.

4° En oratoire priant pour lempereur
Il retournoit de la guerre vainqueur.

5° Par une vision à Troyes s'en retourne
Ou Claude la suivit négligent sa couronne.

6° Exercant charité, en tourmente on l'a mise
Pour lui faire quiter son Dieu et son Eglise.

L'Eglise de Troyes célèbre sa fête le 21 juillet.

RÉFLEXIONS.

1. Plus une personne est avantageusement douée des qualités du corps, plus elle est exposée à la tentation; plus aussi elle doit redoubler de vigilance et de modestie pour ne pas succomber.

2. C'est à l'ardeur du désir que se mesure l'effet de la prière

(S. Aug.). Pourquoi la prière de sainte Jule était-elle si puissante? C'est qu'à une grande ferveur elle joignait une confiance sans borne.

3. Celui-là n'est pas vraiment chrétien qui se renferme dans sa piété et se veut sanctifier seul. Chacun de nous, quel qu'il soit, prêtre de Jésus-Christ comme simple fidèle, doit devenir apôtre, à l'exemple de sainte Jule, et chercher, dans les limites de son influence, à répandre autour de lui l'amour divin et la pratique des devoirs et des vertus du christianisme.

4. Qu'il est avantageux de trouver des amis dont la vie et les discours excitent à la dévotion et ramènent à Dieu! Est-ce là ce que nous cherchons dans nos amitiés!

PRIÈRE.

Nous implorons votre miséricorde, Seigneur! par l'intercession de sainte Jule, vierge et martyre, qui vous a toujours été agréable et par le mérite de la chasteté et par la profession de votre nom. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

SAINT VÉNÉRAND,

(Martyr).

L'an 275.

S. EUTYCHIEN,
Pape.
EUSÈBE,
Archiprêtre de Troyes

AURÉLIEN,
Empereur romain.

Heureux l'homme qui souffre la tentation; car, après l'épreuve, il recevra la couronne de vie.
(JACQ. 1.)

SOMMAIRE.

Naissance de Vénérand. — Son éducation. — Sa conversion. — Ses prédications. — Son interrogatoire. — Ses supplices. — Sa mort.

Saint Vénérand naquit à Troyes, dans le sein de l'idolâtrie, vers le milieu du IIIe siècle. Son père se nommait Fabien : c'était l'un des plus nobles et des plus riches citoyens de la ville. Fier des heureuses dispositions de son fils, il voulut les développer utilement et l'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres et des sciences profanes. Vénérand faisait les plus rapides progrès. Il était la joie de son père, l'orgueil de ses maîtres. Dieu le préparait ainsi aux desseins de miséricorde qu'il avait sur lui.

Le Christianisme commençait à se répandre dans la ville, et le courage héroïque de nos premiers martyrs avait excité déjà l'attention de Vénérand. Un jour qu'il lisait par hasard les livres des chrétiens, la beauté de l'Ecriture sainte étonna son esprit. Il prit goût à cette lecture, et il ne tarda pas à reconnaître que nos livres sacrés renferment des maximes bien supérieures à celles qu'on trouve dans la philosophie d'Aristote ou dans les fables du paganisme. Comme il cherchait la vérité de bonne foi, Dieu la fit briller à ses yeux. Bientôt il se convertit sincèrement à Jésus-Christ; et en récompense de ce louable empressement, il reçut le baptême d'une manière miraculeuse, comme on le rapporte de saint Savinien.

Dès lors, il ne montra plus que du mépris pour le culte des dieux et pour les dieux eux-mêmes, qu'il regardait à bon droit comme de vaines chimères. Son père, ardent païen, entra dans

un violent courroux et lui fit les plus amers reproches; mais rien ne fut capable d'ébranler la résolution de Vénérand. Tout au contraire, le triste aveuglement de ses concitoyens enflamma l'ardeur de son zèle, et on le vit, parcourant les quartiers populeux, annoncer publiquement un seul Dieu et son Fils unique, Rédempteur des hommes. Les miracles confirmaient sa parole, et une foule immense embrassa la religion de Jésus-Christ.

Un jour, entre autres, voulant prouver à la multitude qui l'écoutait la vérité de la nouvelle doctrine, il planta dans la terre un bâton sec qu'il tenait à la main, et soudain, ce bâton, nouvelle verge d'Aaron, poussa des branches et de la verdure, s'épanouit en feuilles et en fleurs. Huit cent dix hommes, témoins de ce prodige, confessèrent à haute voix la divinité de Jésus-Christ et reçurent le baptême.

Cependant l'empereur Aurélien fut bientôt informé du zèle et des succès de Vénérand. Irrité de voir que les tourments auxquels il condamnait les chrétiens ne faisaient qu'en augmenter le nombre, il commanda à ses archers de se saisir de l'Apôtre troyen et de le lui amener tout garotté. Dès qu'il fut en sa présence :

« Es-tu, lui dit-il, ce vénérable chrétien Vénérand, si renommé? Qui donc t'a fait renoncer à la religion de tes pères et mépriser nos dieux? »

« Il est vrai, je m'appelle Vénérand, dit le saint; mais Jésus-Christ seul est vénérable et digne d'être adoré, car seul il est Dieu. Vos idoles, au contraire, qui n'ont rien de divin, méritent plutôt le mépris que l'honneur. »

Aurélien n'en voulut pas entendre davantage, mais il le fit attacher avec de lourdes chaînes sur un banc de fer rougi au feu; et, comme ce supplice ne laissait aucune trace sur le corps de l'intrépide confesseur, Aurélien le fit descendre dans un humide et noir cachot, ordonnant à des satellites dignes de lui, d'abreuver le saint martyr d'injures et d'outrages.

Le lendemain, Vénérand servit de but aux flèches des archers; mais Dieu semblait se plaire à multiplier les miracles en faveur de son serviteur, qui ne reçut aucune blessure. On le conduisait à de nouveaux supplices, quand tout-à-coup ses chaînes tombent d'elles-mêmes, ses gardes sont saisis, malgré eux, d'un sentiment de respect si profond pour leur prisonnier, qu'ils le laissent s'échapper, sans chercher à le poursuivre. Ils se contentent de le

suivre à distance, jusqu'à ce que le saint, arrivé à l'autre rive de la Seine, qu'il avait traversée à pied sec, comme saint Savinien, se prosternât contre terre et fit à Dieu cette prière :

« Seigneur, mon Dieu! c'est pour vous que je vais mourir; « vous m'aviez donné la vie, je vous offre ma mort; je remets « mon esprit entre vos mains, vous suppliant d'exaucer tous « ceux qui, dans leurs besoins, imploreront votre secours en « mon nom. »

Puis, sur l'invitation de la victime, les bourreaux s'approchent, et la tête du martyr tombe sous le tranchant du glaive : c'était le 14 novembre 275.

L'Eglise de Troyes ne fait pas mention de ce saint dans son calendrier, bien que le martyrologe romain en indique la fête au jour même de son glorieux triomphe.

RÉFLEXIONS.

1. Nous ne sommes pas dignes, sans doute, de nous sacrifier à Dieu par le martyre; mais nous pouvons lui offrir le sacrifice d'une pénitence humble et sincère. Pour n'être pas sanglant, il n'en sera pas moins agréable à ses yeux.

2. Ne craignons pas de montrer notre foi par nos actes et par nos paroles. Si quelqu'un rougit de Jésus-Christ en ce monde, Jésus-Christ rougira de lui devant son Père.

PRIÈRE.

Seigneur! nous n'avons pas l'occasion de défendre la vérité devant les tyrans, mais nous avons tous les jours à lutter contre le monde, véritable tyran de la vertu. Donnez-nous la force de remporter la victoire, et de ne jamais rougir de votre saint Evangile.

SAINT CAIUS,	# SAINTE SAVINE,	**DIOCLÉTIEN**
Pape.	(Vierge.)	et **MAXIMIEN**, empereurs.
	240-288.	

Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.

(J.-C. en S. MATTH. X. 37.)

SOMMAIRE.

Patrie de sainte Savine. — Elle quitte le toit paternel. — Conversion de Sabinus. — Savine à Rome. — Son baptême. — Ses miracles tant à Rome qu'à Ravenne. — Elle vient à Troyes. — Sa mort. — Son culte. — Ses reliques.

Les différents auteurs ne s'accordent pas pour assigner l'année précise de la naissance de sainte Savine. Ce qu'il y a de certain, c'est que, comme son frère saint Savinien, elle naquit à Samos, dans l'île du même nom, de Sabinus, noble et riche citoyen de cette ville, et d'une mère de race chaldéenne. Comme son frère aussi, elle reçut une éducation toute païenne, et suça chez ses parents le lait empoisonné de l'erreur. Lorsque Savinien eut quitté la maison qui l'avait vu naître, ainsi qu'il a été rapporté dans sa vie, son père, inconsolable de ce départ, reporta toutes ses affections sur sa fille Savine, et chercha à se l'attacher invariablement par la douceur de ses caresses et l'appât des bijoux et des pierreries qu'il faisait briller à ses yeux; mais Savine n'en était pas moins consumée de chagrin. L'image du frère chéri qu'elle croyait perdu se présentait sans cesse à son esprit, et l'amertume de son cœur lui faisait répandre des larmes continuelles. Au milieu de ses gémissements, elle s'adressait à ses idoles, mais toujours sans succès, et elle tombait dans le plus affreux accablement.

Un jour qu'elle avait pleuré son frère plus amèrement que de coutume, cédant à la fatigue, elle posa sa tête sur une pierre et s'endormit. Alors un Ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit :

« Savine, cesse de pleurer; abandonne tout ce que tu pos-
« sèdes; quitte ces hommes, adorateurs de fausses divinités, et
« tu trouveras ton frère, élevé au faîte des honneurs. Car le
« Seigneur l'a dit : Celui qui ne laisse pas pour moi son père ou
« sa mère, n'est pas digne de moi. »

Après ces paroles, l'ange disparut.

Savine, éveillée, appela sa sœur de lait, son amie sincère, et lui demanda :

« Ma chère Maximiniole, n'as-tu rien remarqué ? »

« Vraiment oui, chère maîtresse, lui répondit Maximiniole:
« j'ai vu un homme s'entretenir avec vous, mais je ne sais ce
« qu'il vous a dit. »

Alors Savine lui fit connaître sa vision et la résolution qu'elle avait prise d'abandonner ses parents et sa patrie pour aller à la recherche de son frère. Maximiniole favorisa ce pieux dessein, en s'y associant, et, dès le lendemain, après avoir passé la nuit en prières et s'être recommandées à Dieu, elles profitèrent d'une absence de Sabinus, et sortirent secrètement de Samos (1).

Cependant le départ de Savine ne put rester long-temps caché. Sabinus, dans la plus cruelle inquiétude, ne négligea rien pour découvrir la retraite de sa fille. Il consulta jusqu'à ses dieux, à qui il promit les plus généreuses offrandes, en parfumant leurs autels d'encens; mais ce fut inutilement. Pensant alors que le Dieu des chrétiens, qui déjà lui avait enlevé son fils, pouvait bien l'avoir

(1) La piété des fidèles a multiplié, dans l'église paroissiale de Sainte-Savine, les images de leur patronne. Tantôt, sur un médaillon, autrefois ornement de clef de voûte, aujourd'hui fixé à la muraille du côté droit de l'autel de la sainte Vierge, on voit la Sainte debout au milieu d'une gloire, et tenant l'enfant Jésus sur ses bras; tantôt, sur un autre médaillon placé à gauche du même autel, on la voit en voyage, cherchant son frère Savinien. Elle tient de la main droite un long bâton de pélerin, et de l'autre un livre fermé, probablement l'Evangile. Sa tête est recouverte d'une espèce de capuchon, dont le bord inférieur descend sur les épaules, par-dessus le manteau. Maximiniole est près d'elle et semble la suivre; mais elle est d'une plus petite taille, et porte un tablier pour marquer la différence des conditions. Maximiniole porte aussi un long bâton de voyage, et sa main gauche est appuyée sur une large escarcelle suspendue à sa ceinture.

L'église Cathédrale aussi a voulu conserver aux générations à venir la mémoire de la sœur de saint Savinien, et, dans la troisième fenêtre, près du chœur, on peut voir sainte Savine, le bâton dans une main, l'Evangile dans l'autre. Son manteau est rouge, et elle porte sur sa robe blanche une tunique flottante, couleur orange.

aussi privé de sa fille, il leva les mains et les yeux au ciel et fit cette prière :

« Si c'est vous, Dieu tout-puissant, qui régnez au ciel et sur « la terre ; s'il n'y a point d'autre Dieu que vous ; si vous avez seul « la puissance de nous sauver, détruisez ces idoles que mes mains « ont fabriquées, que jusqu'ici j'ai adorées, et qui n'ont pu me « sauver, ni moi ni mes enfants. »

Tout-à-coup un bruit, semblable à celui du tonnerre, se fait entendre du ciel, et les idoles sont réduites en poussière (1). Sabinus revint alors de son erreur, et plusieurs, témoins de ce prodige, furent détrompés et crurent au vrai Dieu.

Tandis que ces merveilles éclataient dans Samos, Savine continuait son voyage. Elle arriva à Rome et s'y arrêta pour s'instruire entièrement des dogmes de la religion chrétienne. Dieu l'adressa à une dame pieuse, nommée Justine, qui la prit en grande affection, l'instruisit dans la foi et la prépara à recevoir le baptême. Quand elle se fut assurée de la sincérité des dispositions de Savine, elle ne voulut céder à personne la satisfaction de la présenter elle-même, avec sa compagne, au prêtre Eusèbe, qui depuis monta sur la chaire de saint Pierre (2). Ce ministre de Jésus-Christ conféra le baptême aux deux étrangères, et fut en

(1) Ce fait est rappelé dans la troisième chapelle, au nord, dans l'église Sainte-Savine. Sabinus reproche à ses idoles impuissantes la perte de sa fille, et adresse au vrai Dieu une prière qui les fait tomber à l'instant.

(2) Dans la même troisième chapelle, sainte Savine et sa compagne, arrivées à Rome, reçoivent le baptême des mains d'Eusèbe. Elles sont à genoux devant le Pontife, dépouillées de leurs vêtements jusqu'à la ceinture. Eusèbe verse l'eau sainte du creux de la main droite, et tient de l'autre la triple croix, signe de sa dignité. Une riche tiare couvre sa tête, et sa chape est magnifique.

On voit qu'ici l'artiste a suivi l'opinion de ceux qui pensent que sainte Savine, née en 240, avait dix ans quand son frère quitta la maison paternelle, et qu'elle n'arriva à Rome qu'en 310, époque à laquelle le pape Eusèbe occupait le trône pontifical. Selon cette version, elle ne vint à Troyes qu'en 313, trente-huit ans après le martyre de saint Savinien, ce qui donnerait soixante-treize ans à sainte Savine au moment de sa mort. Pour nous, nous avons préféré suivre les Bollandistes, qui ne lui donnent que quarante-huit ans à sa mort ; et, avec Courtalon, nous pensons que, née en 240, Savine a vécu dix ans avec son frère, qu'elle est restée quinze ans chez son père ; qu'un an après son départ, elle arriva à Rome où elle séjourna quinze ans encore, et fut baptisée par Eusèbe, qui plus tard devint Pape, et qu'enfin elle arriva à Troyes, vers 288, treize ans seulement après la mort de son frère.

même temps le dépositaire de la promesse solennelle que Savine fit à Dieu de lui consacrer à jamais sa virginité.

Bientôt le Seigneur manifesta la sainteté de Savine par de nombreux et éclatants prodiges. Par le mérite de ses prières et la vertu du signe de la croix, la nouvelle servante du Christ redressa les boiteux et rendit la vue aux aveugles. Elle brilla dans Rome comme un astre salutaire, et sa réputation se répandit au loin. Elle vécut à Rome pendant plusieurs années, édifiant les fidèles par ses exemples, les instruisant par ses leçons, et soulageant les pauvres par ses bons offices. Elle semblait même avoir oublié son projet d'aller à la recherche de son frère, quand un ange lui apparut en songe et lui dit :

« Savine, que faites-vous ici? Est-ce donc pour vivre dans ces « délices spirituelles que vous avez quitté votre père, votre mère « et toute votre fortune? Ne continuerez-vous pas votre voyage? « Levez-vous, et allez à Troyes; c'est là que vous trouverez, « couronné d'un diadème de pierres précieuses, ce frère que « vous cherchez depuis si long-temps. »

Aussitôt Savine se leva, et malgré les efforts du souverain Pontife pour la retenir, elle se mit en route (1).

Elle s'arrêta quelque temps à Ravenne, et fit éclater en cette ville tout le crédit dont elle jouissait auprès de Dieu. La fille unique d'un citoyen riche et distingué était si dangereusement malade, qu'on n'attendait plus que le moment de sa mort. Savine, dirigée par l'Esprit divin, demanda précisément l'hospitalité dans cette maison voisine du deuil; et, s'étant fait conduire auprès de la moribonde, elle fit cette prière :

« Seigneur, mon Dieu! qui dispensez la vie et la mort; vous « qui avez fait lever du tombeau votre serviteur Lazare, mort « depuis quatre jours, exaucez la prière de votre indigne ser-

(1) Ici trouve sa place une légende dont la même verrière de l'église Sainte-Savine nous a conservé le souvenir. Savine a quitté Rome; elle poursuit son voyage. Toujours accompagnée de sa fidèle compagne, elle arrive au bord d'un ruisseau qui coule à travers une riche campagne, mais qui n'est point un obstacle pour la pieuse voyageuse, car elle le passe à pied ferme. Ici, Savine n'est plus la jeune fille de Samos : les eaux du baptême l'ont régénérée; la tache originelle est effacée, elle est chrétienne et sanctifiée. Aussi, le peintre, pour exprimer ce fait, a environné sa tête d'un nimbe d'or, en lui conservant toujours le manteau de pourpre, pour marquer qu'elle est d'une famille riche et illustre, autant que pour honorer sa nouvelle dignité.

« vante prosternée à vos pieds, et rendez cette jeune fille pleine « de santé à ses parents. »

Se levant alors, elle prit par la main la malade, qui depuis trois jours avait perdu connaissance, et la rendit à son père parfaitement guérie (1). Le bruit de ce miracle se répandit dans Ravenne, et l'on voulait persuader à Savine d'y fixer sa demeure; mais son cœur n'était ouvert qu'aux inspirations divines, et elle partit, emportant avec elle les regrets de la cité tout entière.

Enfin, après un long et pénible voyage, Savine arriva au pays des Tricasses. Du haut des coteaux qui dominent la ville à l'occident, elle aperçut des murailles qui annonçaient une cité, et elle apprit d'un berger que c'était Troyes, le terme de ses voyages. Son cœur alors tressaillit de joie : elle allait donc revoir ce frère chéri qu'elle était venu chercher si loin du sol de la patrie; elle allait enfin l'embrasser, partager ses prières, sa vie, son bonheur ou ses infortunes. Cette pensée ranimait ses forces épuisées, quand vint à passer un habitant de la ville, nommé Licère. S'approchant de Savine et de sa compagne :

« D'où êtes-vous? » leur dit-il.

« Je suis de cette ville, » répondit Savine, tremblante et troublée.

« Pourquoi chercher à m'en imposer, reprit Licère; si l'on en « croit votre langage, vous êtes étrangère à ces lieux que « j'habite. »

« Il est vrai, continua Savine, que je suis étrangère, et je « cherche mon frère Savinien, dont je n'ai pas eu de nouvelles « depuis long-temps. »

« Il n'est pas ici, répliqua Licère; mais il y a quelques années « déjà que, par ordre d'Aurélien, il a souffert le martyre pour « Jésus-Christ. »

Et il lui indiqua le lieu de sa sépulture. Alors Savine se prosterna la face contre terre, et fondant en larmes elle s'écria :

« Qui suis-je, Seigneur! pour m'opposer à votre sainte « volonté? Depuis ma jeunesse, vous avez daigné me servir de « guide et de conducteur; ne permettez pas que je poursuive

(2) On voit un tableau représentant le miracle de Ravenne, en face de la chaire à prêcher, dans l'église Sainte-Savine.

« plus long-temps mon voyage. Terminez ici ma carrière et que « mon corps trouve sa sépulture en ces lieux. Après tant de « fatigues endurées pour vous obéir, je remets mon esprit entre « vos mains ; veuillez me réunir dans votre céleste royaume à ce « frère chéri que je n'ai pu retrouver sur la terre. »

Après cette prière, elle s'évanouit et mourut dans la paix du Seigneur, le 29 de janvier.

Maximiniole était inconsolable, et ne savait comment rendre au corps de sa maîtresse les honneurs de la sépulture ; mais Lycère, qui repassa bientôt, se chargea de ce soin. Il annonça cette mort dans Troyes, et, dès qu'on apprit que Savine était sœur de saint Savinien, chacun s'empressa d'assister à ses obsèques. Elle reçut donc la sépulture à l'endroit même où elle avait rendu l'esprit. Lycère fit mettre une grande pierre sur son tombeau, et emmena Maximiniole dont il prit soin jusqu'à la fin de ses jours.

Une croix de fer placée sur le bord de la route de Sens, indique, d'après la tradition, l'endroit précis où expira Savine. On l'appelle la Croix-la-Motte.

La sainteté de Savine se manifesta après son trépas par plusieurs miracles. Une femme, nommée Eleuthère, privée de la vue et de l'usage des mains, fut guérie par le seul attouchement du corps de la sainte.

Son culte s'accrut chaque jour dans de nouvelles proportions. Vers le milieu du VIIe siècle, Ragnégisile, 17e évêque de Troyes, fit bâtir une église en son honneur (1), au faubourg occidental de la ville, sur un terrain qui lui appartenait. Il voulut même reposer après sa mort à l'ombre de la protection de Savine, et l'on y voit encore son tombeau auprès du pilier de la chaire. Saint Frobert, fondateur de Montier-la-Celle, obtint le corps de la vierge, et l'église, bâtie par Ragnégisile, fut privée de sa patronne, jusqu'à ce qu'en 1655 et 1657, les religieux de Montier-la-Celle et les Chartreux du faubourg Croncels donnèrent une partie de ses reliques à l'église paroissiale de Sainte-Savine, qui en célèbre encore la translation, le 29 août de chaque année.

L'église de Troyes fait l'office de sainte Savine le 28 janvier ; mais le martyrologe romain en fait mention le jour suivant.

(1) Cette église n'existe plus ; celle que nous admirons aujourd'hui, appartient à la dernière époque des constructions ogivales.

RÉFLEXIONS.

Voyons en sainte Savine les effets bien opposés de l'amitié purement humaine et profane et de l'amitie spirituelle épurée par l'amour divin. Savine païenne ne peut supporter l'absence d'un frère qu'elle chérit, sans se laisser aller au découragement et à une tristesse excessive. Son âme en est troublée; elle est comme dans un aride désert, sans goût, sans consolation, sans intérêt pour quoi que ce soit. Mais Savine chrétienne est bien différente, quoique l'épreuve soit plus difficile! Car à l'espérance de revoir Savinien a succédé la certitude de sa mort; c'est donc en vain qu'elle a quitté sa patrie, qu'elle s'est exposée à ce long et pénible voyage. Jamais elle ne verra ici-bas celui qu'elle cherchait avec tant de persévérance. Toutefois, pas un murmure, pas une plainte. Un cri d'amour se mêle seul à un acte de soumission profonde, tant l'amour divin a changé et purifié ses sentiments et ses inclinations!

Voulons-nous donc savoir si nous avons pour nos amis et nos proches cette amitié spirituelle, la seule véritable, la seule qui puisse s'allier avec l'amour de Dieu, n'oublions pas cette règle infaillible tracée par saint Jean de la Croix : Êtes-vous plus uni à Dieu durant une amitié; vous maintenez-vous facilement en la présence de Dieu, alors bénissez le Seigneur; votre âme est dégagée de toute affection terrestre, et vous pouvez vous livrer à cette amitié sainte. Mais, au contraire, l'amitié, en augmentant, diminue-t-elle l'amour et le souvenir de Dieu; la séparation ou la perte des amis amène-t-elle l'abattement, le trouble, l'agitation, c'est un signe que votre amitié n'était qu'humaine, par conséquent dangereuse et capable de devenir pour votre conscience une source féconde de remords.

PRIÈRE.

Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur! afin que nous réjouissant de la fête de votre sainte vierge Savine, nous recevions la ferveur d'une sainte dévotion.

Ainsi soit-il.

SAINTE SYRE, Veuve (1).

S. MARCELLIN, Pape.	298.	DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN, Empereurs.

Approchez de lui et vous serez éclairé.
(Ps. XXXIII. 6.)

SOMMAIRE.

Notre sainte est différente d'une autre de même nom. — Elle perd la vue. Elle la recouvre au tombeau de saint Savinien. — Invention du corps de ce martyr. — Sainte Syre fait construire une église en son honneur et se constitue la gardienne de ses reliques. — Miracles de sainte Syre. — Sa mort. — Ses reliques.

La sainte dont nous esquissons ici la vie n'est pas la même que sainte Syre, vierge et sœur de saint Fiacre, qui, princesse de sang royal et née en Ecosse, vint en France vers le milieu du VIIe siècle et est honorée le 28 octobre. Celle qui va nous édifier du spectacle de ses vertus était une simple paysanne champenoise, veuve et aveugle, qui vivait au IIIe siècle, et dont la fête est marquée au huitième jour de juin.

Il est assez difficile d'assigner d'une manière exacte le lieu et la date de sa naissance. Ce qui paraît vraisemblable, c'est qu'elle naquit à Arcis-sur-Aube ou aux environs de cette ville. Mariée de bonne heure, à l'âge de dix-huit ans, elle devint bientôt veuve. Dieu permit en outre qu'elle perdît l'usage de la vue par un accident qui est resté inconnu; mais il la dédommagea de cette privation cruelle en ouvrant son âme à la lumière de l'Evangile, qui commençait à faire de grands progrès dans le pays. Elle supportait donc avec une édifiante résignation l'épreuve difficile à laquelle le Seigneur l'avait soumise, quand le bruit des miracles opérés par l'intercession de saint Savinien arriva jusqu'à elle.

(1) Patronne de Sainte-Syre et Montceaux.

On se rappelle que cet intrépide soldat de Jésus-Christ avait souffert le martyre près de Rilly, aujourd'hui Sainte-Syre; mais la violence de la persécution, en dispersant les fidèles, avait fait oublier l'endroit précis où reposait le corps de l'Apôtre troyen. C'est à notre sainte veuve qu'était réservé l'honneur de découvrir ce précieux trésor.

Pleine de confiance aux mérites du glorieux martyr, et brûlée du désir de retrouver ses ossements bénis, Syre pria plusieurs personnes de la conduire à Rilly; mais elle ne put obtenir ce service que d'un enfant de dix à douze ans, qui consentit à devenir son guide. La tradition assure qu'elle passa par le village des Grandes-Chapelles, et qu'elle se reposa sur la hauteur d'où l'on descend à Rilly. C'est pour conserver le souvenir de cette station de la sainte, qu'on y a planté une croix où tous les ans on portait sa châsse en procession. La croix existe encore, mais la procession n'a plus lieu.

Arrivée à Rilly, et ne sachant où diriger ses pas, Syre s'en remit à la Providence divine et marcha jusqu'à ce qu'obéissant à une force intérieure et surnaturelle, elle s'arrêta en un lieu semé de gazon, et s'agenouilla en adressant à Dieu ses plus ferventes prières. Son espérance ne fut point trompée, car tout-à-coup ses paupières si long-temps fermées s'ouvrent au jour, ses yeux s'éclaircissent, elle a recouvré la vue. Qui dira la joie de son cœur, les effusions de son âme? Son premier regard fut pour le ciel, puis elle l'abaissa sur cette terre qui cachait encore les restes de l'illustre martyr. O que d'actes d'amour! que de pieuses louanges! que de remercîments elle rendait à Dieu et à Savinien, son bienfaiteur!

Au bruit de cet éclatant miracle, on accourt à Rilly des villes et des villages voisins. On félicite l'aveugle de cet heureux événement; on célèbre le nom de Savinien. Mais quelle n'est pas la joie de tous, quand Syre, d'une voix assurée, leur dit :

« Vous savez, mes amis, que depuis long-temps le jour ne « brillait plus à mes yeux éteints; vous voyez la merveille que, « par les mérites de Savinien, le Seigneur vient d'opérer sur « moi. Mais il ne faut pas que le corps de ce puissant martyr « soit plus long-temps dérobé à nos regards; c'est ici, je n'en » puis douter, c'est sous ce gazon qu'il repose, rendons-lui les « honneurs auxquels il a droit. »

Aussitôt on fouilla la terre, et l'on trouva en effet le corps du

saint, parfaitement conservé, et répandant partout une odeur délicieuse. Sur les instances de Syre, on construisit une église sur le lieu de la sépulture de Savinien; et elle-même, par reconnaissance, se consacra au service de Dieu et à la garde du tombeau. Elle y passa ses jours dans l'exercice de la plus grande pureté, d'une mortification continuelle et d'une ardente piété.

Ce genre de vie fut si agréable à Dieu qu'il lui accorda aussi le don des miracles, et l'on recourait à elle dans toutes les calamités publiques ou particulières. Une année, entre autres, les vignes et les blés périrent presque entièrement par une gelée tardive; les habitants désespérés allèrent trouver sainte Syre et la prièrent d'intercéder pour eux. La pieuse veuve les consola, se mit en prières auprès du tombeau de saint Savinien, et le dommage fut réparé. Il n'est point d'infirmités qu'elle ne soulagea, point de maladies qu'elle ne guérit; mais sa puissance miraculeuse se manifestait surtout en faveur des personnes tourmentées de la pierre ou de la gravelle. Ce pouvoir ne cessa point avec sa vie, car on voyait encore dans sa chapelle, en 1604, une inscription latine qui constatait qu'en 1539, Gaspard de Coligny, parent de l'amiral de ce nom, y avait été miraculeusement guéri de la pierre par l'intercession de la sainte. Et ce miracle n'avait pas été le seul, car en 1533, un poète écrivait ces paroles :

. . . .
Et memement madame Saincte Cyre
Est près de là qui tant faict par vrai dire
Signes patents qu'on voit ung chaque jour
Miracles faicts dont ont en doulx séjour
Gens graveleux, rompus et de la pierre
Qui de maints lieux y vont pour la requerre.
Brief ung chacun y trouve allegement
Comme l'on voit. Qui le dit point ne ment.

(PIERRE GROGNET. *Louange et description de la noble ville de Troyes en Champaigne.*)

Syre était aveugle depuis environ quarante ans, quand elle se rendit à Rilly, quelques années après la mort de saint Savinien. On croit qu'elle y resta huit ou dix ans et qu'elle y mourut, vers l'an 298, âgée de 68 ans.

Depuis ce temps, le village de Rilly, qui portait le nom de saint Savinien, prit le nom de sainte Syre qu'il conserve encore aujourd'hui.

Au VIIe siècle, le corps de la sainte veuve fut exhumé et mis dans un tombeau par Ragnégisile, 17e évêque de Troyes.

Au XIVe siècle, Jean IV d'Aubigny, 68e évêque de Troyes, fit construire une châsse d'airain, et y plaça les précieuses reliques.

Au siècle suivant, l'an 1471, les vicaires généraux de Mgr Louis Raguier, 76e évêque de Troyes, ouvrirent de nouveau la châsse, et constatèrent par procès-verbal qu'elle contenait les restes de l'illustre veuve, enveloppés dans un riche drap de soie. Une partie du crâne fut détachée et envoyée à l'église Saint-Méry de Paris. Tel était l'attachement des habitants de Rilly pour les reliques de leur sainte patronne, qu'ayant appris que le chapitre de la Cathédrale se proposait de faire transporter à Troyes la châsse de sainte Syre, ils prirent les armes pour s'opposer à ce projet! C'était le 1er juillet 1544. Il ne leur était pas besoin d'un si formidable appareil pour rester en possession de leur précieux trésor, et les chanoines, voyant la crainte exagérée que leur inspirait une ardente dévotion pour sainte Syre, renoncèrent à leur dessein, mais chaque année, tous les dimanches et fêtes depuis le 8 juin jusqu'au dimanche après la saint Pierre, ils députaient quelques-uns d'entre eux pour se joindre aux nombreux pélerins qui visitaient le tombeau de la glorieuse veuve.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à la grande révolution. A cette époque de triste mémoire, quelques esprits forts du pays, espérant anéantir jusqu'au souvenir de la sainte, allumèrent un bûcher et y jetèrent la châsse et les reliques (27 mars 1794). Mais Dieu, qui se rit des efforts des méchants, et qui, selon l'expression du prophète, se fait lui-même le gardien des ossements de ses élus (1), ne leur permit pas d'exécuter leur projet sacrilége : le feu noircit seulement les chairs sacrées et n'en consuma qu'une faible partie. De pieux fidèles les recueillirent et les tinrent cachées jusqu'à ce que la paix fût rendue à l'Eglise de France. On les partagea alors entre diverses paroisses du diocèse de Troyes, particulièrement celles du Chêne, de Jully-sur-Sarce, de Saint-Martin-ès-Vignes. La Cathédrale en possède quelques parcelles; mais l'église de Rilly-Sainte-Syre en conserve une portion assez notable, consistant en un morceau du chef et plus de trente parties d'ossements, reconnus authentiques, le 27 mai 1816, et visités de nouveau, le 9 juin 1835.

La fête de sainte Syre se célèbre le 8 juin.

(1) Ps. XXXIII, 21.

RÉFLEXIONS.

1. Sainte Syre a supporté courageusement l'une des plus difficiles épreuves que Dieu puisse envoyer à l'homme, la perte de la vue, et elle s'en est servie pour s'élever à Dieu. C'est ainsi que les afflictions, loin de nous abattre, doivent nous détacher de l'amour du monde et nous guérir de l'excessive affection que nous avons pour notre corps. Elles nous forment à la patience et nous font connaître admirablement le néant des choses humaines. Souffrons au moins avec résignation, si nous ne pouvons souffrir avec joie.

2. Enfants des premiers chrétiens, de ces généreux athlètes du Christ, aimons à aller près de leurs cendres sacrées et vénérées depuis tant de siècles. Versons des larmes, non sur ces bienheureux habitants du Ciel, mais sur nous-mêmes, et ranimons notre foi et notre espérance par le souvenir de leurs combats et de leurs victoires. Comme sainte Syre, approchons-nous de leurs corps vénérables, mais tirons quelque fruit du culte que nous leur rendons. Souvenons-nous de la célèbre Aglaé, qui faisant partir de Rome son serviteur Boniface pour aller en Asie recueillir les restes des martyrs, lui disait : « Sachez, Boniface, que les corps des fidèles, qui vont recueillir ceux des martyrs, doivent être purs et sans tache. Autrement ce ne serait plus un honneur que vous iriez rendre au héros; ce serait une insulte, une dérision sacrilége, un triomphe impie de la chair et du sang sur le courage du martyr; tout au moins, ce serait une superstition. Car qu'y a-t-il de plus superstitieux que d'honorer les martyrs et d'attendre qu'ils nous soient propices, sans désirer de les imiter? »

PRIÈRE.

Seigneur, qui êtes la vraie lumière, et qui avez ouvert les yeux de votre servante, ouvrez les yeux de notre esprit, afin que nous reconnaissions que vous êtes le seul Dieu qui fait des merveilles au ciel et sur la terre.

Ainsi soit-il.

SAINT AMATEUR OU AMADOUR (AMATOR) (1).

SAINT JULES Ier, Pape.	(1er Evêque de Troyes).	CONSTANCE II,
S. AMATEUR, 1er Evêque de Troyes.	340-346.	Empereur romain.

Soyez d'autant plus humble que vous êtes plus grand.
(ECCLI. III, 20).

SOMMAIRE.

Les détails manquent sur la vie de ce saint. — Pourquoi une si grande pénurie de documents dans les premiers siècles du Christianisme.

Il est vrai que saint Potentien remplissait les fonctions d'évêque quand il vint jeter dans nos contrées les semences de la foi; cependant il n'est point regardé comme le premier de nos pasteurs; c'est saint Amateur ou Amadour qui occupe ce rang parmi les illustres prélats qui ont gouverné l'Eglise de Troyes.

Comme pour quelques-uns de ses successeurs, nous manquons de détails sur ce qui regarde ce saint évêque. Ce qu'on peut dire avec plus de certitude, c'est qu'il vivait en réputation de sainteté avant l'an 340, et les plus anciens catalogues étendent son pontificat jusqu'en 346.

Le bréviaire troyen faisait mention de ce saint le 1er jour de mai.

La pénurie de renseignements positifs et détaillés que nous remarquons à l'origine du christianisme dans notre pays ne nous

(1) Quelques auteurs ont confondu saint Amateur de Troyes avec le 5e Evêque d'Auxerre, qui porte le même nom, probablement parce que leur fête se célébrait le même jour (1er mai). Il sera facile de se convaincre que ces deux personnages sont très-différents, si l'on remarque que l'Evêque de Troyes a occupé le siége épiscopal de l'an 340 à 346, tandis que celui d'Auxerre gouverna cette église de 385 à 418. De plus, les actes de S. Amateur d'Auxerre sont parfaitement connus, tandis qu'on ignore absolument ceux du premier Evêque de Troyes.

est point particulière; elle est la même pour plusieurs autres régions et les prive également des traits les plus intéressants de la vie des illustres personnages de l'Eglise primitive. « Avec l'esprit de recherche qui nous est propre, nous avons peine à comprendre le peu de soin qu'on mettait autour d'eux ou qu'ils mettaient eux-mêmes à transmettre à la postérité ce qui concernait leur lieu d'origine, leur éducation, leurs travaux ou leurs œuvres. Et par le fait, il y a dans cet effacement volontaire, dans cet oubli complet de la personnalité de quoi nous surprendre. De nos jours, où tant d'hommes se croient obligés d'initier l'univers entier au journal de leur vie, et craignent de laisser tomber dans l'oubli la moindre parcelle de leur existence, grâce aux nombreux mémoires qui ont paru, et dont la série n'est pas à la veille de s'épuiser, nos arrière-neveux n'ignoreront pas ce qu'ont fait les grands hommes de l'époque, et même ceux qui ont joué un rôle inférieur. Inutile de dire que nous ne saurions nous attendre à trouver la trace d'une préoccupation pareille à l'époque que nous étudions. Eh! qu'importait à ces héros du christianisme naissant que la postérité s'occupât d'eux, ou qu'elle connût leur vie et jusqu'à leur nom? Travailler à l'agrandissement du règne de Dieu sur la terre, puis s'ensevelir dans l'oubli, en répétant la parole du Maître : « Nous ne sommes que des serviteurs inutiles, » telle était leur devise. De là, cette absence de documents sur les grands hommes de l'Eglise primitive, et cette incertitude sur leur véritable patrie, sur la date précise de leur naissance ou de leur mort, dont une critique plus frivole que sévère a parfois abusé pour les dépouiller de leurs œuvres ou même de leur personnalité... Une biographie ou une histoire détaillée suppose des loisirs que n'admettait pas la vie active et militante des premiers chrétiens, ou bien des préoccupations terrestres qu'ils excluaient. Il n'y avait qu'un jour dans la vie des serviteurs du Christ que l'Eglise enregistrât avec soin, dont elle se plût à recueillir toutes les circonstances pour en éterniser la mémoire : c'était le jour de leur mort, de leur martyre, que, par une sublime antiphrase, elle appelait le jour de leur naissance : *Natalitia martyrum*, parce que c'était le jour de leur naissance à une vie plus haute et plus heureuse (1). »

(1) Freppel. *Les Pères apostoliques et leur époque*, 15e leçon.

RÉFLEXIONS.

1. Les saints pensaient bien autrement que nous, et se laissaient conduire par un esprit bien différent de celui qui nous anime. Notre unique préoccupation, c'est de nous produire et de nous faire connaître; la seule ambition des saints, c'était de se cacher au monde et de lui rester inconnus. Dépouillons enfin notre orgueil insupportable, et cherchons à n'être connus et récompensés que de Dieu.

2. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre. (BOURDALOUE.)

PRIÈRE.

Qui suis-je, ô mon Dieu! pour oser concevoir en mon cœur des pensées d'orgueil? Faites que, comme l'un de vos grands serviteurs, je vous connaisse, Seigneur, pour vous aimer davantage, et qu'en même temps, je me connaisse moi-même, pour me mépriser comme je le mérite.

Ainsi soit-il.

SAINT URSION,

S. DAMASE Ier,
Pape.
OPTATIEN,
2e Evêque de Troyes.

(Abbé).

Vers 375.

VALENTINIEN Ier,
Empereur romain.

Ce saint a méprisé le monde ; il a foulé aux pieds les biens de la terre, et il s'est acquis par ses actions un trésor dans le ciel.
(LITURG. ROM.)

SOMMAIRE.

Saint Ursion, Curé d'Isle-Aumont et Supérieur du monastère de Notre-Dame. — Vie édifiante des religieux. — Mort et canonisation de saint Ursion. — Translation de ses reliques.

A quelques kilomètres de Troyes est le village d'Isle-Aumont, qui peut se souvenir avec une sainte fierté d'avoir autrefois été la retraite et la pépinière d'un grand nombre de Saints. Le monastère, témoin de leurs vertus cachées aux yeux des hommes, mais précieuses devant le Seigneur, était heureusement placé sous l'invocation de Notre-Dame. Un des premiers saints prêtres qui le gouvernèrent en même temps que la paroisse d'Isle, se nommait Ursion, originaire du diocèse de Troyes. Sous sa direction, aussi zélée que prudente, cette terre bénie n'eut rien à envier aux déserts de la Thébaïde et de l'Orient. Les religieux qu'elle portait, comme les chrétiens de la primitive Eglise, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, et menaient la vie la plus édifiante dans le recueillement de la contemplation et dans l'exercice des travaux manuels. L'Evangile avec ses conseils et ses préceptes, les ordres de l'Abbé qui les présidait, telle était la règle unique qu'ils suivaient avec une exemplaire ponctualité. Le jeûne, la psalmodie, le mépris du monde et de ses délices, le support des injures, les bienfaits de tout genre multipliés sous leurs pas, les faisaient regarder comme des Anges descendus parmi les hommes.

On comprend que si les disciples étaient si parfaits, le chef devait être d'une éminente sainteté. Aussi, quand, après de

longues années passées dans l'exercice des plus sublimes vertus, il plut à Dieu de donner à S. Ursion la récompense bien méritée de ses travaux, la voix du peuple s'unit à celle du clergé pour le proclamer bienheureux, et les miracles qui s'opérèrent à son tombeau, en confirmant ces hommages, vinrent révéler à ses frères de la terre la gloire dont il jouissait avec ses frères du ciel. On bâtit une église sous son vocable, près du ruisseau d'Hozain, et l'on célébrait annuellement sa fête le 29 septembre, que l'on croit être le jour de son décès.

Plus tard, le corps fut transporté dans le monastère de Montier-la-Celle, et l'on faisait, le 26 avril, la mémoire de cette translation.

Il ne reste rien du pieux Abbé, sinon quelques fragments d'ossements sacrés et une étoffe précieuse qui enveloppait sa dépouille mortelle. Cette étoffe, ou plutôt ce débris, qui laisse encore apercevoir de magnifiques dessins, paraît appartenir à la textrine du XIIIe siècle. En 1700, les Bénédictins de Montier-la-Celle voulurent assurer à ces reliques la vénération des siècles, par l'inscription suivante : *Sudariorum et ornamentorum sacrorum fragmenta Sancti Ursionis.* 1700.

Ces objets sont conservés avec autant de soin que de piété, dans la belle église de Saint-André, près Troyes.

RÉFLEXIONS.

Apprenons à mépriser le monde et ses fausses maximes. Faisons de l'Evangile le sujet de nos méditations quotidiennes; mais surtout, appliquons-nous à en retracer dans notre conduite les divins enseignements.

PRIÈRE.

Seigneur! ayez pitié de nous. Protégez toujours ces pieux asiles où l'on trouve la lumière de votre divin Esprit et l'ardeur de votre charité, afin que vous y soyez servi en esprit et en vérité, loin des séductions du monde et de ses pernicieux exemples.

Ainsi soit-il.

SAINTE EXUPÉRANCE,

S. DAMASE Ier,
Pape.
HÉRACLIUS,
3e Evêque de Troyes.

(Vierge).

Vers 380.

GRATIEN,
Empereur romain.

La Vierge du Seigneur ne s'inquiète que des choses de Dieu et de la manière de lui être agréable.
(I CORINTH. VII, 32).

SOMMAIRE.

Piété d'Exupérance. — Sa retraite à Isle-Aumont. — Sa mort. — Eloge de la virginité.

Ce n'était encore que l'aurore du Christianisme dans les Gaules, et déjà Troyes comptait un bon nombre de vrais adorateurs qui passaient les jours et les nuits dans les exercices de la prière et les œuvres de la charité. Quelques âmes privilégiées, aspirant à la perfection, avaient dit un éternel adieu aux joies de ce monde et vivaient comme des Anges dans des corps mortels. Telle était sainte Exupérance, qui ne nous est malheureusement pas assez connue.

Née à Troyes, elle se distingua de bonne heure par son amour pour la retraite et le silence, et ne tarda pas à concevoir une estime particulière pour la virginité. L'âge ne fit qu'augmenter en elle le désir qu'elle avait de renoncer à toutes les alliances humaines et de consacrer à Dieu son âme et son corps. Et quand, après de longues et ferventes prières, elle crut entendre la voix de Jésus-Christ qui l'appelait à sa suite, rien ne fut capable de la détourner de son dessein généreux. Désormais, son unique étude fut de se rendre digne de l'Epoux divin qu'elle s'était choisi, et la cité tout entière fut témoin des vertus admirables dont elle ne cessa de donner l'exemple pendant plusieurs années.

Cependant le tumulte et l'agitation de la ville troublaient sa ferveur ; elle résolut de chercher un lieu solitaire où, loin des distractions mondaines, elle pût vaquer plus librement à l'oraison et aux bonnes œuvres. Déjà les religieux de Saint-Ursion, établis

à Isle (Aumont), répandaient partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et il n'y avait qu'une voix pour exalter leur vie sainte et mortifiée. C'est sous la sagesse de leur direction qu'Exupérance alla placer sa vertu. Une modeste cellule déroba aux regards profanes le secret d'une vie sainte passée sous l'œil de Dieu et de sa conscience, jusqu'à ce que la mort, objet de ses désirs, lui ouvrit les portes de l'éternel séjour. Ce fut vers l'an 380.

Le corps de la vierge troyenne reposa dans l'église dédiée à saint Ursion, et n'en fut enlevé que long-temps après, pour être transféré à l'abbaye de Montier-la-Celle. Ses reliques précieuses (le corps entier) sont aujourd'hui renfermées dans une châsse de bois doré, exposée à la vénération des fidèles dans l'église de Sainte-Savine. Un de ses ossements est également honoré dans l'église paroissiale de Saint-Mards-en-Othe.

Le nom de sainte Exupérance est marqué au 26 avril dans le martyrologe romain; néanmoins l'Eglise de Troyes n'en célèbre pas la fête.

Admirable prérogative de l'Eglise de Dieu! A peine a-t-elle déployé son étendard et versé ses bienfaits sur une contrée bénie, qu'on voit aussitôt des légions d'anges terrestres comprendre *cette parole qu'il n'est pas donné à tous d'entendre,* et quitter un monde pervers et dissipant pour consacrer exclusivement leur vie au Seigneur qui les appelle et à la contemplation qui leur sourit doucement. Rome, avec ses cent provinces au temps de la prédication des Apôtres, avait peine à trouver dix vestales, malgré les honneurs et les priviléges accordés à leur rang et à leur dignité, et, tout-à-coup, avec l'Evangile, surgit une armée de vierges, qui craignent plus les flatteries d'un séducteur que les morsures des lions. C'est qu'il fallait une famille nouvelle au Fils de Dieu en entrant dans le monde. « Dans le ciel, dit saint Jérôme, « il était adoré par les Esprits célestes; il voulait aussi des Anges « pour l'adorer et le servir sur la terre. » Il est vrai qu'en ces premiers jours du Christianisme, les épouses de Jésus-Christ ne se réunissaient point encore sous une règle commune, pour mêler ensemble leurs chants et leurs prières; mais elles n'en étaient pas moins l'ornement de la terre et la noblesse de l'Eglise. C'est à ces derniers âges qu'était réservée la gloire d'offrir au monde le spectacle merveilleux de timides vierges qui, renonçant aux joies et aux douces sollicitudes de la famille, se vouent par état dans les hôpitaux, au soin des membres souffrants de Jésus-Christ.

Merveilleuse industrie de la charité chrétienne ! Il n'est point de misères, celles de l'esprit comme celles du corps, que ne veuille atteindre et soulager le dévouement de ces humbles filles selon le cœur de Dieu. On les voit tour à tour se rapetisser et bégayer avec l'enfance, environner courageusement le lit des malades et des pestiférés, et exercer auprès d'eux ces pénibles fonctions que la charité ennoblit en même temps qu'elle en adoucit les rigueurs. Elles apprennent à la jeunesse à bien vivre, au vieillard à bien mourir. Virginité, voilà ton œuvre! « Et vous. « qui cultivez cette fleur délicate, qui vous décore et vous sanc- « tifie, comme les fleurs décorent les jardins, comme la religion « sanctifie les temples, fleurissez de plus en plus avec la candeur « du lis, et répandez au loin les parfums de la grâce et de la « vertu. » (S. CYPRIEN.)

RÉFLEXIONS.

1. Tous ne sont pas appelés à embrasser la virginité; mais tous peuvent pratiquer la pureté, chacun selon leur état et leur condition. Cette aimable vertu doit régler nos actions et nos regards.

2. Rien de souillé n'entrera dans le Ciel : ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les efféminés, ni leurs complices n'auront de part dans la royaume des cieux.

3. Vous serez pur : 1° en fuyant les occasions dangereuses; 2° en chassant promptement les mauvaises pensées; 3° en priant avec ferveur; 4° en ne perdant pas de vue la présence de Dieu; 5° en vous recommandant à Marie, Vierge Immaculée, Reine des Vierges; 6° en travaillant, de manière à ne laisser aucune place à l'oisiveté, mère de tous les vices.

PRIÈRE.

Exaucez-nous, ô Dieu, notre Sauveur ! afin que, nous réjouissant des vertus de votre sainte vierge Exupérance, et célébrant sa fête avec un empressement tout filial, nous obtenions, par son intercession, la grâce d'une dévotion durable et sincère.

Ainsi soit-il.

S. ANASTASE Ier,
Pape.
S. MÉLAIN,
5e Evêque de Troyes.

SAINT MÉLAIN,

(5e Evêque de Troyes).

390-400.

HONORIUS,
Empereur romain.

Ne soyez point lâches dans le devoir de votre charge ni dans le service de Dieu ; conservez la ferveur de l'esprit.

(ROM. XII, II).

SOMMAIRE.

Ce que fut saint Mélain avant d'être Evêque. — Son Episcopat. — Ses reliques.

Saint Mélain, Mélan ou Merlan (Melanius) monta le cinquième sur le trône épiscopal de Troyes, vers l'an 390, et y exerça ses augustes fonctions pendant dix années consécutives. Il est assez difficile de dire sûrement quel poste il occupait avant son élévation à l'épiscopat. Toutefois, nous émettrons sans crainte sous ce rapport une opinion qui a du moins pour elle une incontestable vraisemblance. On conserve à l'église Saint-André, près Troyes, avec les reliques de saint Mélain, une étoffe ancienne, portant cette légende : *Manipulus sacerdotalis sti Melanii conf. hujus loci monachi et abbatis, necnon Trecensis ep.* 1700. D'après cette inscription des Bénédictins de Montier-la-Celle, qui ne dut pas être livrée légèrement à la postérité, saint Mélain avait été moine et abbé ; mais ce ne put être à Montier-la-Celle, puisque ce monastère ne fut fondé qu'en 660, et que saint Mélain était mort dès l'an 400. Le saint évêque dut passer sa vie religieuse à Isles, puisque c'est le seul monastère connu à cette époque, et que d'ailleurs il y alla mourir, ou du moins voulut que ses ossements y reposassent après sa mort. De ce que l'inscription précitée fait saint Mélain, moine de Montier-la-Celle, ce qui ne put avoir lieu, faut-il conclure sa non-valeur et rejeter l'opinion que nous émettons, nous ne le pensons nullement. Quand les religieux de saint Ursion, dispersés par les Barbares, cherchèrent un asile plus sûr, ils se retirèrent, comme l'on croit communément, à Montier-la-Celle et se confondirent tellement avec les moines de

ce lieu, que ceux-ci regardèrent dès lors les abbés et les religieux d'Isles comme ayant appartenu à leur ordre, et ainsi s'expliquent les termes rapportés plus haut.

C'est donc notre conviction raisonnée, saint Mélain fut d'abord moine, puis abbé d'Isles (Aumont); la sagesse de son gouvernement jointe à sa réputation de sainteté le fit choisir pour succéder à Héraclius, mort en 390. L'Eglise, en ces temps primitifs, aimait à prendre ses premiers ministres au sein des monastères, persuadée qu'ils étaient plus aptes à répandre et populariser l'Evangile, quand ils s'étaient préparés aux fonctions pastorales par la vie monastique.

Saint Mélain répondit parfaitement à cette attente générale. Sans doute, il donna à ses contemporains le spectacle d'une éminente sainteté, puisque la voix publique proclama son nom avec celui des plus grands évêques de son temps et le jugea digne d'être honoré sur nos autels. Sans doute, le bel idéal de l'évêque que saint Paul avait tracé dans ses épitres à Tite et à Timothée, Mélain le reproduisit dans toute sa perfection. Comme le pilote qui observe les vents et brave la tempête, il conduisait avec prudence et fermeté sa barque spirituelle. Semblable à la sentinelle qui veille sur les remparts, il avait l'œil toujours ouvert sur le peuple confié à son active vigilance. Les païens, qui formaient encore une portion de son troupeau, étaient aussi l'objet de ses soins les plus attentifs; par la force et l'onction de sa parole, il dissipait leurs préjugés et leur faisait goûter les vraies maximes de la religion. « Il préparait les voies de Dieu dans les cœurs indifférents, et les réchauffait à la douce chaleur de la lumière évangélique. » Il n'oubliait pas l'élite de son peuple, ceux de ses enfants qui faisaient dès ici-bas sa joie et sa couronne par leurs progrès dans la ferveur; il les encourageait, les animait et les conduisait toujours plus loin dans les voies de la perfection. En un mot, il avait « le regard perçant de l'aigle pour tout voir, la fermeté du père pour combattre et avertir, mais surtout la tendresse de la mère pour consoler et guérir. »

Nous aimons encore à nous le représenter sous ces traits que, bien des siècles plus tard, saint Bernard voulait rencontrer dans les pasteurs des peuples. Il écrivait à Eugène III, son disciple, devenu pape : « Vous devez être le type de la justice, un miroir de sainteté, un modèle de piété. On doit trouver en votre personne le protecteur de la vérité, le défenseur de la foi, le docteur de

votre peuple, le guide des chrétiens. Instruisez les ignorants; offrez asile aux opprimés, secours aux malheureux, protection aux orphelins, défense aux veuves. Soyez l'œil de l'aveugle, la langue du muet, le bâton du vieillard, le vengeur du crime, la terreur du méchant, la gloire et l'espérance de l'homme de bien. »

Tel dut se montrer saint Mélain durant son épiscopat.

Nous avons dit que le corps du saint évêque fut enseveli au monastère d'Isles; il y resta jusqu'au IXe siècle. A cette époque, les Normands ravageaient nos contrées; ils n'épargnèrent pas la retraite des disciples de saint Ursion qui se retirèrent à Montier-la-Celle avec leurs plus grandes richesses, les reliques de leurs saints, entre autres celles de saint Mélain.

L'an 1154, Pierre de la Celle, depuis évêque de Chartres (1182), les retrouva dans une châsse fort ancienne, confondues avec celles de saint Bobin (1). Elles sont maintenant à l'église de Saint-André-les-Troyes : la plus considérable est le chef même du saint Pontife.

Sa fête est marquée au 13 mars; mais les religieux de Montier-la-Celle célébraient la translation de ses reliques, le 22 avril de chaque année.

RÉFLEXIONS.

Si le devoir des pasteurs est de travailler à l'amendement et à la sanctification des fidèles, le devoir de ceux-ci est de répondre au zèle et au dévouement de leurs guides spirituels. En vain les exhortations les plus pressantes frapperont nos oreilles; en vain les exemples les plus entraînants étonneront nos regards, si nous ne laissons pénétrer jusqu'à nos cœurs l'influence de la parole divine et du bon exemple. Apportons à la pratique de nos devoirs religieux le même empressement et la même bonne volonté que mettent nos pasteurs à nous les rappeler souvent, et leur ministère au milieu de nous ne restera pas stérile.

PRIÈRE.

Faites, ô Dieu Tout-Puissant! que l'intercession du bienheureux Mélain, votre Confesseur et Pontife, augmente en nous l'esprit de piété et le désir de notre salut.

Ainsi soit-il.

(1) Tria brachia, una costa, duæ coxæ S. Bobini, sive Melanii; simul enim inveni eorum corpora, ego Petrus abbas.

SAINT BAUSSANGE,

S. INNOCENT Ier,
Pape.
AURÉLIEN,
6e Evêque de Troyes.

Diacre, Martyr & Apôtre
D'ARCIS-SUR-AUBE,
Vers 407.

HONORIUS,
Empereur romain.

Ce saint a combattu jusqu'à la mort pour la gloire de son Dieu, et il n'a pas craint les paroles menaçantes des impies.

(LITURG. ROM.)

SOMMAIRE.

Patrie et éducation de Baussange. — Il vient à Arcis qu'il évangélise. — Ses travaux. — Son martyre. — Invention de ses reliques. — Miracles. — Translation de son corps à Ramerupt.

Saint Baussange on Balsème (Balsemius) naquit vers la fin du IVe siècle à Bourges, selon les uns, à Limoges, suivant les autres. Ses parents, riches et nobles, lui donnèrent des maîtres savants et pieux qui cultivèrent son esprit et son cœur, et lui apprirent les sciences humaines, sans négliger d'imprimer fortement en son âme la crainte du Seigneur. Leurs efforts furent couronnés des plus heureux succès : Baussange brilla parmi ses condisciples; mais s'il n'était que leur égal dans les sciences profanes, il les surpassait tous en vertus et en mérites.

Enrôlé de bonne heure dans la milice cléricale, il reçut successivement les ordres mineurs et fut bientôt jugé digne du diaconat, dignité nouvelle où il se distingua par l'éclat de sa vie sainte et la puissance de sa parole. Jamais son humilité ne lui permit d'accepter le caractère sacerdotal : aussi ses supérieurs l'avaient-ils surnommé *Pincerna Christi, Echanson du Christ*, par allusion aux saintes fonctions qu'il remplissait à l'autel.

Cependant Baussange ne cherchait point la réputation ni l'estime des hommes; la solitude avait plus d'attraits pour lui. Aussi, apprenant qu'un de ses compatriotes, saint Basle, vivait en anachorète dans la province de Champagne, il résolut de

l'aller trouver pour vivre avec lui dans l'oubli des hommes et l'amour de Dieu. Il sacrifia donc généreusement à sa vocation ce qu'il avait de plus cher au monde, patrie, parents, amis, fortune, et il se mit en route pour obéir à l'inclination qu'il croyait venir du Ciel.

C'était le Ciel en effet qui conduisait Baussange, mais avec des desseins tout différents.

Après un long et pénible voyage, le jeune diacre arriva dans le diocèse de Troyes et s'arrêta près d'Arcis-sur-Aube (1). A cette époque, le champ du père de famille n'avait pas encore de nombreux ouvriers pour sa moisson, et ce fut avec une satisfaction bien marquée que l'évêque Aurélien, successeur de saint Mélain, accueillit ce jeune missionnaire. Il ne lui permit pas d'enfouir ses talents dans le silence et la retraite; mais, sachant que Dieu l'avait favorisé du don de la parole, il le chargea d'évangéliser les peuples au milieu desquels la main du Ciel l'avait conduit.

Baussange alors ne mit plus de bornes au zèle qui le consumait. Le temps qu'il ne consacrait point à la prédication, il l'employait à la visite des malades. S'il parcourait le pays, c'était pour consoler les affligés, administrer l'Eucharistie aux fidèles, semer partout sur son chemin des grâces de conversion et de salut ; il justifiait, en un mot, son nom de *Balsemius*, *Baume*, car il répandait abondamment autour de lui une sorte de parfum balsamique qui gagnait à Dieu tous ceux qui l'approchaient. Aussi, le nom du Seigneur était-il généralement adoré par les habitants d'Arcis et des pays voisins, qui dès lors regardèrent Baussange comme leur Apôtre et leur Père.

La plus belle récompense qu'aient jamais ambitionnée les soldats de Jésus-Christ, c'est la gloire du martyre : elle ne devait pas manquer à notre saint.

Au commencement du v[e] siècle, les Vandales, les Alains et autres barbares, franchissant la barrière du Rhin, avaient pénétré dans les Gaules et ravagé tout ce que rencontrait leur course désordonnée. De Reims, ils s'avancèrent vers Arcis et s'y livrèrent à leur brigandage habituel. Baussange osa s'opposer à leur fureur; il les exhorta à se dépouiller de leur barbarie et à montrer plus

(1) A 500 mètres Est du village d'Ormes, il y a encore aujourd'hui une contrée dite de S. Balsème: peut-être serait-ce là que notre Saint aurait dressé sa tente.

de douceur et d'humanité. Mais il éprouva la vérité de cette parole de la Sagesse : *Celui qui reprend l'impie s'expose à l'outrage* (1). Les barbares, en effet, irrités de sa hardiesse, le conduisirent sur le sommet d'une montagne pour lui trancher la tête. C'était le 16 août de l'an 407.

Alors se renouvela le miracle que Dieu avait opéré déjà pour saint Parre et saint Savinien : Baussange, animé d'une vie nouvelle, se releva et se mit à marcher, portant comme en triomphe sa tête dans ses mains. A ce spectacle, les barbares deviennent furieux; ils se précipitent sur le saint et le jettent dans les profondeurs d'un puits qu'ils ont soin de murer et de recouvrir de gazon pour effacer jusqu'à la trace de leur abominable forfait.

Long-temps ce trésor précieux resta caché. On se souvenait seulement qu'autrefois un saint martyr avait en ces lieux souffert la mort pour Jésus-Christ. Il plut enfin au Seigneur de faire connaître l'endroit précis de la sépulture de son serviteur, par un éclatant miracle. La fille d'un des principaux citoyens de Limoges était depuis long-temps privée de la vue, et avait inutilement épuisé toutes les ressources de la médecine. Ses parents et ses amis étaient inconsolables de cette terrible affliction, quand Dieu, prenant en pitié la jeune fille, lui donna en songe cet avertissement :

« Va dans les Gaules, en une ville du nom d'Arcis; tu y trouveras un puits comblé par un amas de pierres et de gazon. Fais-le dégager, et tu découvriras un incomparable trésor, le corps précieux d'un de mes martyrs, nommé Baussange, que des impies, par un raffinement de méchanceté, ont autrefois jeté dans ce gouffre, après l'avoir décapité. Tu laveras ce corps; tu l'embaumeras avec soin, tu l'envelopperas de riches étoffes; et, avec l'eau du puits, tu te laveras toi-même les yeux; aussitôt, tu reverras la lumière. »

La noble jeune fille fit part de sa vision à ses parents, et après avoir achevé tous ses préparatifs, elle se mit en route pour Arcis. Arrivée au terme de son voyage, elle accomplit scrupuleusement les ordres du Seigneur, se lava les yeux avec l'eau sanctifiée par le contact des ossements sacrés, et au même moment, ses yeux s'allumèrent de nouveau de cette flamme céleste à laquelle rien

(2) Prov. VIII, 8.

ne ressemble dans la nature. Par reconnaissance pour un si grand bienfait, elle fit embaumer le martyr, l'enveloppa dans des étoffes de prix, le fit placer dans l'église Saint-Pierre, qui était voisine, et s'en retourna dans son pays, en glorifiant Dieu, toujours admirable dans ses Saints.

Pendant plusieurs siècles, saint Baussange fut entouré de la plus grande vénération et de la plus grande confiance; les malades accouraient de toutes parts, et ne quittaient jamais son tombeau sans exalter la puissance de leur bienfaiteur. Au xe siècle, le nom de Baussange n'avait rien perdu de sa célébrité; aussi la comtesse Hersendis, mère du bienheureux Manassès Ier, évêque de Troyes, brûlait-elle du désir de posséder ses restes glorieux, et de faire jouir Ramerupt, le pays de ses plus tendres affections, de la protection de ce grand et illustre serviteur de Dieu. Cédant à l'enthousiasme qui la dévorait et à l'ardeur de sa foi, le 16 août 960, au grand mécontentement des habitants d'Arcis, elle fit transporter les reliques de saint Baussange à son château de Ramerupt, et les plaça dans l'église de Notre-Dame, au prieuré du même lieu, après toutefois en avoir extrait la tête en faveur d'un grand seigneur de Paris.

Pendant plus de huit cents ans, Ramerupt fut sous la sauvegarde de saint Baussange. Objet et témoin de ses éclatants miracles, cette bourgade s'estimait heureuse d'accueillir les nombreux pélerins qui, chaque année, le lundi de Pâques et le 16 août, venaient déposer aux pieds du thaumaturge le tribut d'un légitime hommage. A la porte du prieuré, un moine faisait baiser la main du Saint, renfermée dans un reliquaire de cuivre doré, et recevait ordinairement l'offrande d'*un liard*. De là, les fidèles se transportaient au bas du prieuré où coulait la *fontaine de Saint-Baussange,* à laquelle on attribuait la vertu des miracles. La fontaine a tari sous les ruines du monastère; quant aux reliques, transportées dans l'église paroissiale, après la suppression des communautés religieuses, elles furent mélangées à d'autres ossements et n'ont pas paru, dernièrement, à l'autorité supérieure, présenter un caractère suffisant d'authenticité pour qu'on les exposât de nouveau à la vénération des fidèles.

RÉFLEXIONS.

1. Quand nous lisons l'histoire des saints martyrs, que leur

foi réveille la nôtre de son assoupissement. Nous ne vivons plus parmi les païens ; mais la séduction du mauvais exemple n'a-t-elle pas plus de dangers pour nous?

2. Si notre vocation ne nous fait pas un devoir de travailler directement à la conversion des pécheurs, la charité nous oblige à la demander à Dieu par de ferventes prières.

PRIÈRE.

Vous voulez, Seigneur ! que nous ayons recours à des hommes comme nous, qui jouissent déjà dans le ciel de votre présence et de votre félicité ; mais, afin que nous profitions de leur intercession près de vous, rendez-nous les imitateurs de leurs vertus.

Ainsi soit-il.

SAINT URSE,

S. CÉLESTIN Ier,
Pape.
SAINT URSE,
7e Evêque de Troyes.
—

(7e Evêque de Troyes).

426.

MAXIME,
Empereur romain.
—

Je suis le bon Pasteur... je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.
(J.-C. en S. JEAN. X, 14).

SOMMAIRE.

Election de saint Urse. — Ses visites pastorales. — Sa mort. — Ses reliques.

Saint Urse ou Ursion, vulgairement appelé saint Ours, tient le septième rang parmi nos pontifes troyens : il avait succédé à Aurélien, mort l'an 426. Saint Urse eut à peine pris possession de son siége, qu'il entreprit la visite du diocèse confié à sa sollicitude. Comme le bon pasteur qui veut connaître ses brebis et en être connu, il parcourait les paroisses, semant partout la parole de Dieu, distribuant les grâces des sacrements, et faisant bénir le nom du Seigneur. Mais soit que, pliant déjà sous le poids des années et des infirmités, il ne pût supporter les fatigues prolongées de courses si laborieuses, soit que Dieu voulût récompenser son zèle avant la fin de ses travaux, saint Urse ne revit pas sa ville épiscopale. Il mourut, l'année même de son élection, à Queudes, près de Sézanne, qui, maintenant du diocèse de Châlons-sur-Marne, était alors sous la juridiction des évêques de Troyes.

Son corps fut renfermé dans un sépulcre de marbre richement sculpté; il y reposa jusqu'à ce qu'on le transportât à Troyes, où l'église Cathédrale et la collégiale de Saint-Etienne en possédaient une partie considérable avant la Révolution française.

On faisait autrefois mention de saint Urse, dans l'office divin, le 26 juillet de chaque année.

RÉFLEXIONS.

Nous jugeons souvent avec l'esprit étroit du monde. La carrière d'un homme ne nous semble achevée que si elle compte des jours nombreux; et lorsqu'une mort prématurée vient nous arracher l'objet de nos affections les plus chères, nous éclatons en plaintes et en murmures. Sachons, en toutes choses, adorer la main qui nous frappe. Si Dieu cueille une fleur encore tendre, n'est-ce pas pour la soustraire au contact pernicieux de l'impie et au souffle empoisonné du siècle? Et pensons-nous trouver à redire, si, après quelques heures de travail seulement, il donne la récompense de ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur? Loin de nous affliger, ne devons-nous pas nous réjouir et bénir le Seigneur?

PRIÈRE.

Faites, Seigneur! par l'intercession de saint Urse, votre Confesseur et Pontife, que votre jugement ne nous surprenne point, mais nous trouve les mains pleines de bonnes œuvres.

Ainsi soit-il.

SAINTE GERMAINE ET SAINTE HONORÉE (1),

SAINT LÉON Ier, Pape. **SAINT LOUP**, 8e Evêque de Troyes.	(Vierges — Martyres). Vers 451.	**MAXIME**, Empereur romain.

J'ai prié le Seigneur de ne point m'abandonner pendant le règne des superbes, et j'ai été exaucée.
(Eccl. 51).

SOMMAIRE.

Jeunesse de sainte Germaine. — Ses vertus. — Ses relations avec sainte Honorée. — Ses plus chères occupations. — Ses épreuves. — Son martyre. Ses miracles.

La montagne qui domine la gracieuse ville de Bar-sur-Aube n'a pas toujours été déserte et solitaire comme nous la voyons aujourd'hui. Au ve siècle, une bourgade du nom de Florentia couvrait son sommet escarpé. C'est là què vivait une jeune fille appelée Germaine, d'une exquise beauté, mais d'une foi et d'une vertu plus grandes encore. Seule avec son vieux père, déjà veuf depuis long-temps, la jeune enfant n'avait jamais connu les tendresses maternelles, mais elle en cherchait le dédommagement dans les chastes embrassements du Sauveur.

Un saint prêtre de la montagne exhortait souvent la servante du Christ à fouler aux pieds les plaisirs fugitifs du monde d'ici-bas, et à préparer, dans son cœur, par une vie juste et chaste, un sanctuaire agréable au divin Esprit. Ces conseils de l'homme de Dieu étaient trop conformes aux pieux instincts de Germaine pour qu'elle ne s'y rendit pas avec empressement : aussi la vit-on

(1) Nous avons fait de larges emprunts à la Notice de M. Girault, ancien doyen de Bar-sur-Aube, et surtout à l'*Histoire de Sainte Germaine*, par M. l'abbé Blampignon, dont les laborieuses recherches ont apporté de nouvelles et vives lumières sur l'illustre patronne de Bar.

bientôt consacrer à Jésus sa virginité, et s'efforcer d'en conserver le précieux et fragile trésor par des jeûnes fréquents, des prières assidues et d'austères pénitences.

Le détail de ses actions n'est pas venu jusqu'à nous. On sait toutefois que lorsque ses occupations habituelles lui en laissaient le loisir, elle allait visiter dans les environs de la ville une de ses parentes, vierge comme elle, et son émule dans la pratique des préceptes et des conseils de l'Evangile. C'était sainte Honorée, dont les reliques ont été conservées jusqu'à la révolution dans l'église de l'hôpital Saint-Nicolas. Qu'ils étaient dignes d'admiration les rapports de ces deux saintes âmes! Comme les Anges du Seigneur aimaient à se mêler à leurs conversations vraiment célestes! Mais revenons à Germaine, et voyons comment elle sanctifiait les heures de la journée.

Chaque matin, disent ses actes, Germaine se plaisait à aller puiser à la fontaine, qui depuis a reçu son nom, une onde pure pour l'usage des autels; et quand, plus tard, la piété publique érigea sur la montagne une basilique à saint Etienne, premier martyr, Germaine y contribua selon ses faibles forces, en fournissant aux travailleurs, autant qu'elle le pouvait, l'eau qui leur était nécessaire.

Malgré son zèle et sa vertu, la jeune vierge ne fut point à l'abri de la malveillance. Quelques-uns de ces hommes, pour qui la *simplicité du juste est un objet de dérision* (1), jetant un regard de mépris sur les humbles fonctions auxquelles elle se dévouait, ne virent en elle qu'une personne vile dont ils pouvaient se jouer impunément. Hardis contre la douceur et la piété, parce qu'elles sont sans défense, ils se firent un passe-temps de briser dans ses mains le vase fragile qu'elle portait, et lui jetant un vieux crible, l'engagèrent avec un rire moqueur à continuer son noble service. Germaine, sans proférer une parole, mais pleine de foi dans la toute-puissance de son Dieu, relève le crible, va sans hésiter le remplir à la fontaine, et l'apporte aux travailleurs, sans qu'une seule goutte d'eau s'en soit échappée. C'est en souvenir de ce miracle, comme aussi du soin constant avec lequel Germaine pourvoyait aux besoins des autels, qu'on ne la représente jamais sans placer en ses mains ou sans déposer à ses pieds les deux vases, emblème de la fonction qu'elle s'était imposée.

(1) Deridetur justi simplicitas. (*S. Grégoire, pape.*)

C'est en menant ainsi une vie pleine de bonnes œuvres et en portant un rude cilice sur sa chair délicate. que la sainte épouse de Jésus-Christ attendait la voix de l'Epoux l'appelant au banquet éternel. Cette voix ne devait pas tarder à se faire entendre. Attila avait passé le Rhin. Il était dans les Gaules avec ses cinq cent mille hommes, pillant, brûlant, massacrant partout où il éprouve quelque résistance. Bientôt ses farouches soldats sont sous les murs de Bar. Germaine, sans défiance, était descendue de la montagne, selon sa coutume, pour aller puiser à la fontaine. Elle est aperçue par les soldats; ils courent à elle, l'arrêtent et l'amènent à leur général. Le barbare la voit : elle attire son attention et captive ses regards. Il prétend en faire sa compagne, mais Germaine résiste. Promesses, menaces, tout est employé pour la séduire ou la vaincre : tout est inutile. Elle déclare hautement qu'elle a un époux invisible à qui elle demeurera fidèle jusqu'à la mort. « O louable constance! » s'écrient ici les actes d'où nous empruntons ces récits; « ô foi invincible! ô femme « douée d'une énergie virile, qui au milieu de telles tentations « resta toujours fidèle à son Dieu! Qu'auront donc à dire ces « hommes mous et efféminés, lorsqu'ils verront la palme du « martyre enlevée par un sexe fragile? »

Le tyran a compris en effet que la vierge est chrétienne : c'en est assez. Furieux contre le Dieu dont il sent malgré lui la force irrésistible, il livre Germaine au bourreau, et ordonne de lui trancher la tête. Les dignes satellites de ce maître farouche entraînent la jeune héroïne; mais elle loue et bénit le Seigneur, qui non-seulement lui conserve la fleur de son innocence, mais daigne encore la faire triompher d'un tyran barbare. Enfin, le glaive est tiré; la tête de Germaine tombe, et son âme prend son essor vers les cieux. « O heureuse mort! s'écrient encore les Actes, ô mort glorieuse! ô mort triomphante! Voilà comment, échangeant les choses d'ici-bas contre les choses d'en-haut, les biens passagers contre les biens éternels, la vierge s'en est allée, couronnée de son sang, et la palme du martyre à la main, se reposer dans le séjour de la paix bienheureuse. »

« Dès que sa tête fut tombée, les bourreaux allèrent rejoindre leur prince, vomissant mille injures contre leur innocente victime; mais Dieu, devant qui tout est vivant, pour montrer que la sainte martyre règne avec lui dans le royaume immortel, permit que Germaine portât elle-même un assez long espace son chef

vénérable, tranché pour l'honneur de Jésus-Christ; puis elle s'affaissa doucement, en posant sa tête sur son sein virginal, et ainsi elle semblait attendre une sépulture chrétienne. »

« A la nouvelle de cette glorieuse mort, l'homme de Dieu et les fidèles de la montagne, tout en larmes, coururent vers le corps précieux de leur chère concitoyenne; ils le recueillirent avec amour et l'ensevelirent religieusement dans la basilique de Saint-Etienne, aux lieux mêmes sanctifiés par les vertus, le zèle et les prières de l'humble vierge. »

Ceci se passait le 19 janvier; et c'est de ce sanctuaire, désormais célèbre, que Germaine répandra les plus abondantes faveurs sur ceux qui viendront l'invoquer avec foi. En effet, des merveilles de tout genre éclatent autour de son tombeau; dès lors, dit M. Girault, le nom de Germaine est dans toutes les bouches; le souvenir de ce qu'elle a dit, de ce qu'elle a fait, de ce qu'elle a souffert, est dans tous les cœurs. On se rappelle mutuellement et avec transport, sa simplicité, sa douceur, sa piété, toutes ses vertus. On s'excite à marcher sur ses traces; on la voit dans le ciel, suivant l'Agneau partout où il va; on se met sous sa protection avec tout ce qu'on possède. On l'invoque, on implore son secours; et quand le cours de l'année ramène l'anniversaire du jour à jamais mémorable où elle a consommé son sacrifice, on s'assemble en foule autour de son tombeau, pour célébrer avec l'enthousiasme de la joie la mémoire de son triomphe sur l'ennemi de sa virginité et de sa foi.

« Et c'est près de ces restes précieux et de ce tombeau sacré, que tous ceux qui viennent implorer avec foi la médiation de Germaine, en ressentent les heureux effets.

« L'église de Saint-Etienne ayant eu besoin de réparations, les clercs et les fidèles, portant le chef révéré de leur patronne, allèrent solliciter des aumônes en diverses contrées. Ils arrivèrent à Beaufort, où la vertu de la Sainte devait briller merveilleusement; les malades et les infirmes qui recoururent à sa protection furent parfaitement guéris, et ils se retirèrent louant Dieu qui fait paraître sa puissance dans ses Saints.

« Au XIe siècle, le feu prit à une maison contiguë à l'église du Protomartyr, avec une violence telle, que les flammes frappaient de leurs tourbillons furieux les toits du lieu saint. On s'attendait à un grand malheur, lorsque le Seigneur inspira aux assistants d'opposer aux flammes le chef vénéré de la Sainte, et devant cette

relique sacrée, l'incendie s'arrêta tout-à-coup. Une autre fois, par un temps serein, sous un ciel pur et radieux, le feu se déclara encore dans une maison du village; on présenta de nouveau la relique au fléau dévastateur, et une pluie miraculeuse tomba si épaisse qu'elle éteignit complètement l'incendie. »

Bénigne Cenrey, savant théologien de Langres, parlait en ces termes, l'an 1650, de la foi des peuples en Germaine, et des miracles qu'elle multipliait en leur faveur : « Toutes les fois, dit-il, qu'une longue sécheresse ruine l'espérance des moissons et désole le laboureur, les prêtres et les fidèles se rassemblent, et portant pieusement le chef sacré de Germaine, ils vont humblement invoquer la Sainte sur la montagne. Le ciel s'ouvre bientôt pour répandre une pluie bienfaisante, et jamais cette confiance si touchante ne s'est trouvée déçue. Et ceux qui sont tourmentés par la fièvre se font transporter à l'église de la montagne, ou vont boire à la fontaine de la Sainte; et bien souvent Germaine récompense leur foi par une prompte guérison. »

Au XVIIIe siècle, on ressentit encore d'une manière éclatante les effets tout-puissants de la protection de Germaine. Pendant qu'on réparait l'église Collégiale, le chef de la Sainte avait été déposé chez une dame nommée Sarcelle. Le feu vint à prendre avec violence dans une maison voisine : les flammes battaient les murs de l'habitation de Mme Sarcelle; sa maison était menacée d'une inévitable ruine. L'excellente dame, pleine de confiance en Germaine, se jette avec une pieuse tranquillité aux pieds de la relique, et invoque l'illustre Sainte. Sa foi fut récompensée. Contre toute attente, l'incendie s'éteignit promptement et respecta sa demeure.

Dans les mauvais jours de 1793, le corps de sainte Germaine ne fut pas plus épargné que celui d'un grand nombre d'autres serviteurs de Dieu. Quelques ossements échappèrent à la fureur des patriotes, et sont aujourd'hui vénérés dans les deux églises de Bar-sur-Aube et dans l'humble oratoire élevé en 1076, détruit depuis, rebâti plus tard au sommet de la montagne, sur les ruines de l'ancienne basilique.

A quelque distance de la chapelle est le lieu où Germaine reçut la couronne du martyre. Une croix de fer y fut posée en 1840, et sur sa base en pierre on lit cette inscription :

IN HOC IPSO LOCO
B. VIRGINEM GERMANAM
CHRISTI MARTYREM
OCCUBUISSE
JAM INDE A PRINCIPIO REI
TRADITUR.

C'est-à-dire : En ce lieu même, la bienheureuse vierge Germaine est tombée martyre de Jésus-Christ ; c'est une tradition aussi ancienne que le fait.

RÉFLEXIONS.

1. Comme sainte Germaine, aimons à visiter les églises et à prier Jésus qui s'y cache sous les voiles eucharistiques. Estimons-nous heureux, quand nous pouvons contribuer en quelque chose au service des autels ou à l'embellissement du lieu saint.

2. Que le courage et l'héroïsme de Germaine réveille notre ardeur. En présence de tels exemples, ne saurons-nous pas, nous aussi, faire les sacrifices que réclame la conservation de notre innocence et de notre foi? N'aurons-nous pas la générosité et le dévouement nécessaires pour lutter contre le torrent de l'impiété, et serions-nous assez lâches pour déserter le drapeau de Jésus-Christ?

PRIÈRE.

Bienheureuse Germaine! donnez-nous quelque chose de l'énergie sacrée, de la force d'en-haut qui vous animait! « Nous vous implorons, nous vous invoquons, afin que, par l'entremise de vos prières, le Seigneur Jésus nous fasse toujours avancer avec courage dans le sentier de la vertu et dans le chemin des bonnes œuvres. Que par vos mérites et votre intercession, il nous remplisse d'une ardente dévotion, d'une foi vive, d'une constante charité, d'une sincère résignation, et qu'enfin il nous conduise aux joies de l'éternelle félicité où vous contemplez face à face le divin Sauveur, et où vous suivez l'Agneau partout où il va. »

Ainsi soit-il.

SAINT LÉON Ier,
Pape.
SAINT LOUP,
8e Evêque de Troyes.

SAINT MESMIN

ET SES COMPAGNONS,

(Martyrs) (1).

Vers 451.

MAXIME,
Empereur romain.

Seigneur, vous nous avez livrés comme des brebis destinées à la mort.
(Ps. XLIII. 12.)

SOMMAIRE.

Vertus de saint Mesmin. — Il reçoit le diaconat. — Arrivée d'Attila. — Vision de saint Loup. — Message de saint Mesmin et de ses compagnons. — Leur martyre. — Leurs reliques.

C'était le temps où saint Loup gouvernait glorieusement l'Eglise de Troyes. Sous sa houlette pastorale, la cité jouissait d'une paix profonde et sans mélange. L'idolâtrie disparaissait chaque jour et faisait place à la foi du Christ : les études sacrées fleurissaient à l'ombre du sanctuaire, et la milice sainte, dont les rangs devenaient plus nombreux et plus serrés, réjouissait, par ses progrès rapides dans la science et la vertu, le cœur de l'illustre prélat. Parmi ces jeunes lévites se trouvait Mesmin (Memorius) : une piété plus tendre, une innocence plus angélique, une inclination plus marquée pour les cérémonies du culte l'avaient fait distinguer de ses condisciples, et lui avaient mérité l'honneur du diaconat. Avec quel respect il portait sur sa poitrine l'Evangile de Jésus-Christ! Avec quel saint tremblement il montait les degrés de l'autel, pour assister le pontife, quand il immolait solennellement la victime du salut! Remplissant ici-bas la fonction de l'ange au Ciel, il en rappelait le recueillement et la modestie : bientôt il devait en partager la gloire.

(1) Patron de Saint-Mesmin, Vignets.

Des bruits sinistres circulent dans la ville. Un ennemi redoutable approche, ne laissant après lui que ruine et désolation : c'est Attila, le roi des Huns. Déjà sa tente est dressée, et son camp installé dans les plaines de Méry-sur-Seine (1); la terreur se répand partout; les campagnes sont délaissées : c'est derrière les faibles murailles de Troyes qu'on vient chercher asile contre l'ennemi commun. Ainsi fuit la brebis en présence du lion; ainsi l'oiseau timide en face du vautour. Saint Loup n'est pas non plus sans inquiétude; il redouble ses jeûnes, il prolonge ses veilles, il s'offre en holocauste pour ses ouailles chéries. Dieu a entendu sa prière; mais d'autres victimes doivent apaiser le courroux du ciel.

Un soir que la fatigue a épuisé les forces du saint prélat et fermé ses paupières dans un repos mérité, un ange lui apparait en songe et lui fait entendre ces paroles : « Ne crains rien, soldat du Seigneur; ne laisse pas l'inquiétude déchirer ton âme, car tes prières et tes gémissements ont touché le cœur de Dieu. Prends courage; ta puissance est grande auprès du Très-Haut. Voici que tes larmes ont lavé les péchés de ton peuple; elles ont éteint l'incendie allumé contre ta ville par la colère du Seigneur. Non-seulement Troyes ne passera point par les flammes, mais elle aura la gloire de donner au Ciel des citoyens nouveaux, empourprés de leur sang. Tu élèves dans ton église de jeunes disciples, qui recueillent avec avidité les paroles saintes dont tu les nourris, et qui marchent à l'envi sur tes traces dans le chemin des bonnes œuvres; Dieu en destine quelques-uns à la couronne du martyre. Je te dirai leurs noms pour éviter toute erreur. C'est d'abord Mesmin, honoré du diaconat; sept autres jeunes gens parmi ceux qui fréquentent tes écoles lui seront adjoints comme victimes. Quand le barbare ennemi approchera de ta ville, tu lui enverras ceux que je t'ai désignés, portant avec eux la croix et le texte des Evangiles. Ne t'effraie point de leur mort; c'est ainsi que Dieu les appelle au séjour des bienheureux. » Après ces mots, l'ange disparut.

Saint Loup s'éveille; il rend grâces à Dieu et passe le reste de la nuit en prières. Au point du jour, il assemble ses disciples et leur fait part de sa vision céleste. Ses yeux s'humectent de larmes,

(1) Mémoires de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube, année 1862, tome XIII, 2e série, p. 127.

car il pense à la mort cruelle qui attend ses enfants; mais eux, pleins d'un intrépide courage, et enflammés par la perspective d'un glorieux martyre, font résonner les airs de leurs chants d'allégresse,

Quelques jours se passent encore; puis bientôt arrive l'heure du sacrifice. L'ennemi campe à Méry-sur-Seine; il faut obéir à l'ordre du Ciel. Les généreuses victimes sont prêtes : Mesmin et ses compagnons, parmi lesquels certains auteurs comptent deux diacres, du nom de Félix et Sensatus et un sous-diacre, Maximien, ont revêtu leurs aubes les plus précieuses; le peuple se presse autour d'eux et les accompagne au chant des psaumes jusqu'aux portes de la ville, où ils donnent à tous le baiser de paix et reçoivent du pontife ému sa dernière bénédiction.

Ils arrivent à Brolium (1), sur la rive de la Seine. Attila, monté sur un coursier fougueux, est environné de ses farouches guerriers. Mesmin s'avance respectueusement pour s'acquitter de son message; Attila l'aperçoit et vient au-devant de lui. Tout-à-coup, un tourbillon s'élève et lance un nuage de poussière dans les yeux des barbares. En même temps, la blancheur éclatante des aubes des lévites, le miroitement de l'or qui environne le texte des Evangiles effraient le cheval ombrageux d'Attila, qui renverse son cavalier. Attila se relève aussitôt, mais la colère enflamme son visage :

« Qui sont ces gens? » s'écrie-t-il irrité.

« Seigneur, dit Mesmin, nous sommes envoyés par Loup, « notre évêque, pour vous supplier de sa part de ne point réduire « en captivité la ville de Troyes. »

L'un des officiers du roi des Huns prend alors la parole : « Ces « gens, dit-il, sont cause de l'accident qui vous est arrivé; ce « sont des magiciens; ordonnez qu'ils périssent par le glaive. »

« Vous me donnez un bon conseil, répond le roi; allez, faites- « leur trancher la tête. »

Aussitôt les soldats fondent sur les jeunes clercs sans défense, et en font un affreux massacre. Mesmin allait aussi tomber sous les coups de ces furieux, quand Attila les arrêta par ces paroles :

« Ne frappez point celui-ci, dit-il en montrant le chef de l'am- « bassade; qu'il s'en retourne et qu'il annonce dans sa ville ce

(1) Aujourd'hui Saint-Mesmin.

« qui vient de se passer. Brisez les vases qu'ils portaient comme « les instruments de leur magie, et brûlez-en une partie. »

Les flammes dévoraient l'image de la croix, quand un fragment, se détachant, sauta dans l'œil d'un serviteur qui tomba en poussant de grands cris. Mesmin dit alors à Attila :

« Si vous croyez en mon Dieu, il est assez puissant pour gué- « rir ce jeune homme. »

Et faisant en même temps un signe de croix sur l'œil du blessé, il lui rendit l'usage de la vue.

Ce miracle n'opéra nullement la conversion du prince, car, cédant aux instances de l'officier qui déjà avait conseillé le massacre des jeunes lévites, il ordonna la mort de Mesmin. Celui-ci demanda quelque temps pour prier, et, lorsqu'il eut conjuré le Ciel d'accepter son sang pour le salut de sa patrie : « Achevez « ce que vous avez commencé, » dit-il à ses bourreaux. Aussitôt sa tête roula sur le sol et fut jetée à la rivière.

Cependant un des sept avait échappé au carnage. A la faveur des buissons qui bordaient la Seine en cet endroit, il avait pu attendre la nuit, profiter des ténèbres pour couvrir de branchages les corps des martyrs et retourner à la ville. Grande fut la consternation des citoyens, quand il raconta ce qui s'était passé. Saint Loup ne put retenir ses larmes; toutefois il bénit le Seigneur et ses conseils mystérieux, et s'imposa une rude pénitence, comme s'il eût été la cause de ce malheur.

La nuit suivante, il envoya quelques prêtres donner la sépulture à Mesmin et à ses nobles compagnons. Lui-même, vingt jours plus tard, quand Attila se fut momentanément éloigné de la terre qu'il dévastait, revint avec plusieurs personnes, fit jeter des filets dans la rivière, et en retira la tête du saint martyr, qui fut réunie à son corps. Il eût désiré remporter dans sa ville épiscopale les restes précieux du chef de l'ambassade; mais un obstacle invisible s'opposait à ce dessein. Saint Loup comprit alors que le diacre-martyr voulait être inhumé au lieu même de son triomphe, et le corps reçut à Brolium les derniers honneurs. On en conserve encore aujourd'hui une partie considérable dans l'église paroissiale de Saint-Mesmin.

Visitées en 1544 par Mgr Louis de Lorraine, plus connu sous le nom de cardinal de Guise, ces saintes reliques le furent de nouveau, le 30 septembre 1828, par l'un des vicaires généraux de Mgr de Seguin des Hons. Elles avaient été sauvées des fureurs

révolutionnaires, en 1792, par Jacques Porentru, Jean-Baptiste Berthier et Etienne Herluison, habitants de Saint-Mesmin.

Quant aux reliques des jeunes compagnons de saint Mesmin, elles reposèrent long-temps dans l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires sous le nom de *Reliques des SS. Innocents*. La révolution en a fait perdre la trace.

Aucun monument, après l'église de Saint-Mesmin, ne rappelle aujourd'hui le souvenir du diacre-martyr. Mais autrefois, une chapelle, dont les ruines forment un petit tertre gazonné que surmonte une croix, existait sous le vocable du saint, dans la contrée du pays qui s'appelle encore *la Chapelatte*. Une autre chapelle, à l'ouest du village, près de la station actuelle du chemin de fer, a également abrité, plus tard, les corps des saints martyrs; mais, comme la première, elle a depuis long-temps disparu.

RÉFLEXION.

Ne murmurons jamais contre la conduite de la divine Providence à notre égard. Si parfois elle semble exiger de nous de pénibles sacrifices, c'est qu'elle veut ou nous éprouver, ou nous purifier; mais toujours elle tient prête une récompense proportionnée à notre patience et à nos mérites.

PRIÈRE.

O Dieu! qui nous faites la grâce de célébrer la fête de vos saints martyrs Mesmin et ses compagnons, accordez-nous celle de jouir avec eux de l'éternelle félicité.

Ainsi soit-il.

S. SIMPLICIUS,		CHILDÉRIC,
Pape.		Roi de France.
S. LOUP,		ARISTARCHUS
8e Evêque de Troyes.		Comte de Troyes.

SAINT LOUP,

8e Evêque de Troyes (1).

426-479.

Il vint un roi puissant pour assiéger la ville, et il se trouva un homme pauvre, mais sage, qui la délivra par sa sagesse.

(Eccl. ix, 14-15).

Il a sauvé son pays et sa nation, et les a préservés de leur ruine.

(Eccl. l, 4).

SOMMAIRE.

Signification mystique des noms de saint Urse, saint Camélien et saint Loup, d'après un auteur ancien. — Naissance de saint Loup. — Ses talents. — Ses emplois dans le monde. — Son mariage. — Il est gouverneur de Troyes. — Sa retraite à Lérins. — Son élection au siége épiscopal de Troyes. — Ses vertus. — Son voyage en Angleterre. — Sainte Geneviève de Nanterre. — Miracles en Grande-Bretagne. — Bienfaisante influence de saint Loup sur Attila. — Soins qu'il a donnés à ses disciples. — Ses lettres à Sidoine Apollinaire. — Sa retraite. — Ses miracles. — Sa mort. — Translation de ses reliques. — Dévotion des abbés de saint Loup envers leur saint patron. — Culte de saint Loup jusqu'à nos jours. — Miracles après sa mort. — Jugements sur saint Loup.

Saint Loup est assurément l'une des gloires les plus pures de l'Eglise de France au ve siècle, et le nom qu'il porta, si étrange qu'il puisse paraître, était, dans les desseins de la Providence, dit un ancien auteur, l'annonce de ce qu'il serait dans les circonstances marquantes de sa vie. Déjà son prédécesseur, saint Urse, avait assez bien exprimé dans ses mœurs, continue le même auteur, quelque chose de l'animal dont il portait le nom; car, de même que les yeux de l'ours sont continuellement humides, ainsi

(1) Patron d'Auxon, Blaincourt, Bouy, Buxeuil, Chappes, Molins, Montpothier, Saint-Loup-de-Buffigny, Thuisy, etc.

le saint Evêque de Troyes, par ses fréquents soupirs vers le ciel, avait mérité d'en recevoir le don des larmes perpétuelles. Saint Camélien, successeur de saint Loup, avait aussi un nom mystérieux. Le rapide coursier des déserts, emblême de l'extrême tempérance, peut, dit-on, supporter pendant plusieurs jours la privation de nourriture; ainsi saint Camélien (*Camelianus,* de *camelus*) se plaisait dans les jeûnes; il s'y affectionnait, pour ainsi dire, par l'habitude qu'il avait de la mortification et de la croix; et, lorsqu'il lui fallait se mettre à table, il le faisait moins par goût que pour céder à une impérieuse nécessité ou pour condescendre à la charité. A son tour, le nom de saint Loup était plein de mystères : nouveau saint Paul, s'il ne réalisa point la première partie de la prophétie de Jacob (1), il fut digne qu'on lui en appliquât la seconde, par son zèle à distribuer partout, comme l'Apôtre des Gentils, l'aliment de la vie et du salut. Il fut bien le Loup de la tribu de Benjamin, lui qui poursuivit si ardemment Pélage, ce vrai loup cruel, hypocritement caché sous une peau de brebis, et l'écarta de la bergerie de Jésus-Christ. En toute autre circonstance, rempli de la douceur et de la mansuétude de l'agneau, il eut du loup sa patience à supporter de pénibles jeûnes, malgré la fatigue et la multiplicité de ses occupations (2).

Saint Loup naquit vers la fin du IVe siècle, à Toul, capitale des Leuciens, d'une famille aussi ancienne que distinguée. Il perdit de bonne heure son père Epiroque, et fut confié aux soins d'Alistique, son oncle maternel. Sous les yeux de son tuteur, le jeune orphelin fit de rapides progrès dans les sciences et dans la vertu : il ne resta étranger ni aux raisonnements des philosophes, ni aux grandioses fictions des poètes, ni aux saints enseignements de notre divine religion. Bientôt, il s'acquit un nom illustre parmi ses concitoyens, et l'éloquence qu'il déploya dans les luttes du barreau, la beauté de sa figure, la douceur de son caractère, la sûreté de son jugement, le firent rechercher des sociétés les plus

(1) Benjamin, lupus rapax, manè comedet prædam et vesperè dividet spolia. (Gen. 49); c'est-à-dire : Benjamin est un loup ravisseur; le matin il dévore sa proie, et le soir il partage les dépouilles. Les interprètes ont appliqué ce passage à saint Paul, d'abord persécuteur, puis infatigable propagateur de l'Evangile.

(2) Mss. Cousinet.

brillantes. Il ne put résister aux instances de Germain, gouverneur d'Auxerre, et plus tard évêque de la même ville, qui l'attira dans sa cour; mais jamais les grandeurs et les dissipations du siècle ne furent capables de détourner son cœur de la vertu qui lui était si chère. Malgré ses répugnances pour le mariage, il se rendit aux sollicitations de saint Germain, qui lui fit épouser, en 417, à l'âge de trente ans, une de ses parentes, Piméniole, sœur de saint Hilaire, évêque d'Arles. Animés d'un égal désir de la perfection, les deux époux vécurent ensemble comme s'ils eussent consacré à Dieu leur virginité, et ils se livrèrent tout entiers à la pratique des conseils évangéliques. Il fallut cependant, dit l'auteur déjà cité, que saint Loup fît le sacrifice de ses inclinations les plus chères, et acceptât la dignité de comte ou gouverneur de Troyes, dont Germain le fit revêtir (1); mais il ne la garda pas long-temps, et il abdiqua librement une charge qui se conciliait si peu avec son amour de la solitude et de l'humilité. C'était le premier pas vers une plus parfaite abnégation; car, après sept ans de mariage, Loup et Piméniole, d'un commun accord, vendirent leurs biens, en donnèrent le prix aux pauvres, et se séparèrent pour aller chercher dans la retraite un asile assuré contre les dangers du siècle (2).

On ne sait ce que devint Piméniole; quant à saint Loup, il se

(1) Voici sur quelles preuves l'auteur précité appuie son allégation. On conservait, dit-il, à l'abbaye de Saint-Loup, un sceau à double face. Sur l'une d'elles, saint Loup était représenté en habits pontificaux, avec une épée, la pointe en terre; on y lisait cette inscription : *Sigillvm capitvli S. Lvpi Trecensis.* L'autre face montrait saint Loup, en habit guerrier et brandissant un glaive, monté sur un cheval lancé à toutes brides. L'exergue portait : *S. Lvpvs, Comes Trecensis.* Un autre témoignage est celui du comte Henri-le-Grand, dans des lettres-patentes, datées de l'an 1161, où il s'agit des droits et libertés de l'église Saint-Loup : « *Dominium,* dit-il (voir Camusat, f. 307) *quod in civitate Trecensi antiquitùs B. Lupus habuit confessor gloriosus recognoscens.* » Saint Loup fut remplacé par un certain Aristarchus. (Mss. Cousinet.)

(2) Sur le sixième des panneaux de bois qui tapissent la chapelle des Fonts à la Cathédrale, on voit saint Loup, quittant sa femme Piméniole. Celle-ci, la tête parée d'un riche diadème de perles, en robe rose, avec des joyaux sur sa poitrine et une longue chaîne d'or pendant à sa ceinture, marche entre deux graves personnages : l'un d'eux, en riche pourpoint et couvert d'un manteau de riche étoffe brochée d'or, lui tient la main. L'autre, dans un costume analogue, coiffé d'une toque noire ornée d'or et d'une plume blanche, est à sa droite; devant elle, un jeune chien blanc; et derrière, plusieurs femmes, ses suivantes. (Voy. Arch.)

retira au monastère de Lérins, que dirigeait saint Honorat, et où il fut bientôt suivi par un frère puîné, nommé Vincent, que l'on croit être celui que l'Eglise vénère sous le nom de *Vincent de Lérins*. Après une année d'épreuves dans le noviciat, où il avait été l'édification de la Communauté, saint Loup vint à Mâcon pour y distribuer aux pauvres le reste de ses biens; et c'est après avoir réglé toutes ses affaires temporelles, et quand il pensait à retourner dans sa solitude, que les habitants de Troyes, ayant perdu leur évêque, saint Urse, se souvinrent de celui dont ils avaient apprécié les qualités comme gouverneur. Ils lui envoyèrent une députation pour lui offrir la direction de leur Eglise, et ils n'admirent aucune des raisons que son humilité lui suggérait pour décliner cet honneur. Il lui fallut donc se laisser imposer les mains.

Sa nouvelle dignité ne lui fit rien changer à la vie pénitente qu'il avait commencée à Lérins. Pendant les vingt premières années de son épiscopat, rapporte le légendaire de l'abbaye de Saint-Loup, il n'usa jamais d'un lit de repos; mais, après de longues heures d'oraison, il prenait quelque relâche sur la terre nue, sur une planche ou sur une pierre; il portait continuellement sur sa chair un dur cilice qu'il couvrait d'une simple tunique, donnant aux pauvres les autres vêtements qu'il regardait comme superflus. Chaque semaine, il jeûnait deux fois, et le samedi, il prolongeait son jeûne jusqu'à l'heure de Vêpres; et ce qu'il prenait pour sustenter sa vie se réduisait à une mince portion de pain d'orge. Mais sa santé s'affaiblit considérablement, et il fut obligé d'apporter quelque modération à de si grandes austérités. Les revenus de sa charge épiscopale étaient peu considérables; il en faisait toutefois une part assez large aux indigents, et il consacrait le reste au rachat des captifs.

Malgré le zèle de ses prédécesseurs, saint Loup trouva le pays des Tricasses comme une terre inculte et pleine de ronces à défricher. Il commença ses travaux apostoliques par la réforme des abus qui pouvaient s'être introduits parmi les clercs; il mit tout son zèle à l'instruction de son peuple et dissipa les ténèbres de l'ignorance par la lumières des saintes Ecritures.

Cependant l'hérésie de Pélage et de Célestius répandait son venin dans la Grande-Bretagne, et faisait de si rapides progrès que les évêques alarmés réclamèrent le secours de l'Eglise des Gaules. Imminent était le danger, le remède ne pouvait se faire

attendre. Aussi l'épiscopat français se hâta de choisir parmi ses membres deux des plus illustres et des plus recommandables par la science et la piété : ce furent Germain d'Auxerre et Loup de Troyes. Autorisés par le pape Célestin Ier, ils partirent l'an 429. Ils passèrent par Nanterre et donnèrent le voile à une jeune bergère : c'était Geneviève, qui, plusieurs années après, devait venir à Troyes d'abord, puis à Arcis, faire provision de blé pour Paris décimé par la famine, et récompenser le service rendu à sa patrie par de nombreux et éclatants miracles.

Le voyage de nos deux prélats à travers la Gaule ne fut qu'une suite d'honneurs rendus à leur dignité et à leurs vertus. Mais la traversée ne fut pas aussi heureuse. Les démons, pressentant une honteuse défaite, mirent tout en œuvre pour arrêter la marche des missionnaires, et soulevèrent sur les flots la plus horrible tempête. La mer, enflant tout-à-coup ses vagues, les élevait comme une montagne autour du vaisseau, tandis qu'elle creusait à ses pieds des abîmes sans fond. Les rames se brisaient; les mâts s'abattaient sous les coups redoublés des vents en fureur; encore quelques instants, et matelots et passagers allaient disparaître sous les ondes écumantes. Mais saint Loup et saint Germain ont soupçonné dans ce désordre de la nature un artifice infernal; ils bénissent quelques gouttes d'huile, les répandent sur les eaux irritées, et le calme reparaît aussitôt (1).

Une foule nombreuse attendait les deux bienheureux sur le rivage; elle les reçut au milieu des plus chaleureuses acclamations. Ils se mirent à l'œuvre sans tarder, et pour s'assurer le succès de l'entreprise, ils se partagèrent les fonctions : saint Germain faisait les entretiens et les conversations, saint Loup prononçait les discours; mais tous deux, animés de l'esprit de Dieu, confirmaient également les fidèles dans la foi, confondaient les hérétiques et en ramenaient un grand nombre dans le sein de l'Eglise. L'éloquence des illustres prélats, comme un torrent

(1) Le voyage de saint Loup en Angleterre est historié sur le revers du premier panneau de la chapelle des Fonts à la Cathédrale. Saint Loup, en habits pontificaux, la mitre en tête et la croix à la main, met en fuite les diables d'Angleterre, logés dans la mâture d'un navire, dont ils s'efforcent d'arrêter la marche; le Saint, placé sur le rivage, d'un signe épouvante les démons. L'un de ces derniers, plongé dans l'eau jusqu'à mi-corps, s'accroche à l'ancre du vaisseau, à l'avant duquel est un saint abbé, en robe noire, avec une crosse d'or à la main. (Voy. Arch.)

impétueux, entraînait les esprits et les cœurs par les témoignages évidents de l'Ancien et du Nouveau-Testament. Un miracle éclatant vint d'ailleurs corroborer leurs efforts et confirmer leurs enseignements. Ils discutaient en public, quand un homme de qualité fendit la presse et leur présenta sa fille aveugle, âgée de dix ans, les conjurant de lui rendre la vue. « Allez aux Pélagiens, » lui dirent les deux prélats. Mais les Pélagiens, loin d'entreprendre une guérison qu'ils savaient ne pouvoir opérer, se joignirent aux parents de la jeune fille pour obtenir le miracle. Les saints Evêques lui imposèrent alors les mains et la guérirent en présence de tous, et ce prodige fortifia dans la foi tous ceux qui en furent les heureux témoins.

Une autre merveille eut lieu avant le départ de saint Germain et de saint Loup. Les Pictes et les Saxons, sachant que la mission des deux prélats tenait attentifs les habitants de la Grande-Bretagne, profitèrent des solennités pascales pour fondre sur cette île importante et en essayer la conquête. Attaqués à l'improviste, les Bretons se troublent et perdent courage. Mais Loup et Germain se mettent à leur tête : « Que votre voix, leur disent-ils, « réponde à la nôtre et répète le même mot : la victoire est à « vous ! » Bientôt les deux armées sont en présence : les Pictes et les Saxons, plus nombreux, enveloppent déjà les Bretons, quand saint Loup et saint Germain poussent ce cri de triomphe : « *Alleluia!* » L'armée des Bretons le répète à l'instant ; l'écho des montagnes le multiplie, et les Pictes et les Saxons effrayés prennent la fuite aussitôt, laissant la victoire à ceux qu'ils croyaient déjà vaincus.

Enfin la vérité triomphe en Grande-Bretagne, et les deux vainqueurs reviennent à leurs Eglises respectives (1). Saint Loup rapporta à Dieu seul la gloire du succès, et reprit dans son diocèse le grand ouvrage de la réformation des mœurs que la charité seule lui avait fait interrompre. Il s'y comporta de telle sorte que par sa capacité, son zèle et sa vigilance à pourvoir aux besoins des âmes et à ceux des corps mêmes dans la personne des pauvres et des malades, il devint un modèle de perfection pour tous les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ.

(1) La Cathédrale conserve dans ses vitraux le souvenir des triomphes du plus illustre de ses évêques. A la troisième fenêtre, près du chœur, on voit saint Loup, en chape rouge, tenant sa crosse d'une main, et de l'autre une épée, dont il perce un dragon, symbole de l'hérésie.

Cependant, depuis plusieurs années, le féroce Attila, roi des Huns, menaçait d'envahir les Gaules avec une multitude effroyable de barbares. Après avoir ravagé la Thrace, l'Illyrie et la Grèce, il avait passé le Rhin à la tête de cinq cent mille hommes, qui, répandus dans tout le pays jusqu'à la Loire et la Seine, pillaient et brûlaient tout ce qui s'offrait à leur fureur. Déjà Reims, Cambrai, Besançon, Langres et Auxerre avaient été impitoyablement saccagées ; Troyes allait à son tour subir le même sort et devenir, comme les autres villes, un sépulcre pour ses habitants. L'alarme était d'autant plus grande que le message envoyé près du farouche capitaine n'avait abouti qu'au massacre de Mesmin et de ses compagnons (1). D'ailleurs, la ville n'avait ni armes, ni garnison, ni fortifications. Ces ressources mêmes, quand elles n'auraient pas manqué, eussent été trop faibles contre une inondation d'ennemis si redoutables. Mais saint Loup, dont le crédit près de Dieu valait plus que les boulevards les plus inaccessibles et toutes les forces humaines, saint Loup, loin de s'effrayer comme les autres, assembla son peuple, le porta à la pénitence, pour tâcher d'apaiser la colère divine irritée par les péchés des hommes, et indiqua un jeûne et des prières publiques. De son côté, il s'humilia, pleura et demanda pardon pour son troupeau menacé. Couvert d'un sac et prosterné sur la cendre, il conjura le Seigneur d'écarter la tempête qui allait fondre sur sa chère cité. Il demeura en cet état, sans manger et sans dormir, jusqu'à la nouvelle de l'approche des ennemis.

L'échec humiliant que le superbe roi des Huns venait de subir dans les plaines de Méry ne lui avait rien fait perdre de cette fierté de domination qui lui était naturelle, et l'on avait encore tout à craindre d'une armée composée de gens féroces et accoutumés au pillage, Ne chercherait-il pas d'ailleurs à venger sa honteuse défaite ? Toutefois saint Loup, fort de l'Esprit de Dieu et assuré par une voix intérieure que ses prières et ses mortifications n'avaient pas été inutiles, se releva plein de confiance, revêtit ses habits pontificaux, se fit accompagner de tout son clergé et marcha en procession, la croix en tête, au-devant

(1) Voir plus haut la vie de saint Mesmin.

d'Attila (1). Il lui parla le premier, et d'un ton intrépide : « Qui « êtes-vous, lui dit-il, pour vaincre tant de rois et de peuples, « ruiner tant de cités et prétendre subjuguer l'univers ? »

« Je suis *le fléau de Dieu !* » répondit le roi barbare.

« Respectons ce qui nous vient de Dieu, répliqua le saint « évêque ; mais si vous êtes le fléau dont il veut nous châ- « tier, songez que vous ne devez agir qu'autant que le permet « la main qui vous dirige et gouverne tous vos pas. »

O pouvoir admirable de la vertu ! Attila, frappé d'un langage si nouveau pour lui, et subjugué par une force invisible, s'adoucit au point de promettre à saint Loup que sa ville serait épargnée. Bien plus, il voulut que le pontife le reconduisît jusqu'au Rhin, espérant que sa présence serait une sauvegarde à son armée pour sortir sûrement des Gaules, après sa défaite par Aétius et Mérovée. Saint Loup y consentit avec d'autant plus d'empressement et de facilité qu'il se flattait d'opérer la conversion de ce prince. Arrivé près du Rhin, Attila prit congé du saint en se recommandant à ses prières (2), et saint Loup reprit le chemin de son diocèse.

Peut-être est-ce en revenant à Troyes que le saint pontife s'arrêta quelque temps à Autun auprès de saint Euphrône, qui

(1) Au-dessus de la porte occidentale de la Chapelle de l'Hôtel-Dieu-le-Comte, une verrière formant rosace représente Attila arrêté par saint Loup, aux portes de Troyes, ainsi que la procession annuelle commémorative de l'événement. — A Chappes, dont saint Loup est patron, un vitrail représente aussi cette entrevue : c'est à la chapelle latérale du côté du midi. Attila, suivi de son armée, se présente à la porte de Troyes, du haut de laquelle il est reçu par saint Loup. Le roi des Huns monte un cheval bai richement caparaçonné ; il est couvert d'une cuirasse d'or et porte en tête une couronne impériale du même métal. Ses guerriers sont aussi couverts de riches armures. Dans l'angle, à gauche du tableau, on voit un soldat d'Attila décapiter un saint qui, agenouillé, reçoit le coup mortel. Au-dessus de la tête du roi barbare, sur un rouleau déployé, on lit ces mots qu'il adresse à saint Loup :

Attila, fléau de Dieu le roy
Pour flageller les tiens et toy.

La réponse de saint Loup commence par ces vers :

Toy qui viens en ce lieu pour dévaster
Passe, derroy . . . .

Le reste est enlevé.

(2) Selon Baronius, Attila périt en Italie sous le couteau d'une femme, l'an 454 ; selon d'autres, il mourut d'excès de débauche.

en était évêque. Là, comme dans tous les lieux qu'il visita, la vertu des miracles que Dieu lui avait donnée ne l'abandonna point : il rendit à la santé un jeune homme de qualité, nommé Claudius; il guérit la sœur du saint prêtre Rustique, délivra une jeune fille possédée du démon et fit marcher librement une femme paralytique. Aussi sa réputation de sainteté prit-elle un si grand accroissement que les premiers dignitaires de l'Etat et même les princes étrangers de différentes religions lui donnèrent de nombreuses marques de leur estime et de leur vénération, et se firent un mérite de lui accorder tout ce qu'il voulait bien leur demander. On dit même qu'à sa prière, un roi des Suèves ou Allemands, nommé Gébavulte, renvoya sans rançon plusieurs prisonniers de guerre qu'il avait faits dans le comté des Brions (comté de Brienne).

Le retour de saint Loup à Troyes fut salué avec enthousiasme par ses diocésains reconnaissants. Mais si la ville n'avait point eu à souffrir de l'invasion, grâce à la puissante influence de son illustre pontife, il n'en était pas de même des campagnes, théâtre du stationnement et de la défaite de l'armée d'Attila; elles n'avaient que trop expérimenté que l'herbe ne poussait plus où le cheval du barbare avait passé. Aussi saint Loup, touché des désastres de ces malheureuses populations, s'empressa-t-il de les réparer, autant qu'il dépendait de lui, et d'être le père de son peuple après en avoir été le défenseur. Le pays des Lassois, près de Châtillon-sur-Seine *(pagus Latiscencis, Latisco)* venait d'être ruiné par les Vandales que conduisait le féroce Chrocus, saint Loup installa sur ces terres abandonnées les victimes de la nouvelle invasion. Bientôt après, il conduisit d'autres colons au village de Mâcon, près de Nogent-sur-Seine, et leur donna ce qui lui restait de ses biens patrimoniaux. C'est sans doute en souvenir de ce bienfait que le village voisin a pris le nom de Saint-Loup (de Buffigny) (1).

Ces préoccupations matérielles, commandées par les circonstances, n'empêchaient point le saint prélat de se livrer à des œuvres de zèle. Il avait fait bâtir hors de la ville une église en l'honneur de Notre-Dame (2), et il se plaisait à y rassembler son

(1) Mss. Cousinet. — Mss. d'Utrecht. — G. Laperouse, *Etude sur le lieu de la défaite d'Attila,* dans les Mémoires de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube; 1862. Tome XIII; 2e série.

(2) Cette église fut plus tard celle de l'Abbaye de Saint-Martin-ès-Aires.

clergé et ses disciples, pour y converser avec eux des choses du Ciel et leur donner les règles de la piété la plus tendre et de la vertu la plus sublime. C'est de cette école illustre que sortirent saint Aventin, saint Camélien et saint Mesmin. L'histoire met encore au nombre de ses disciples saint Polychrôme, qui fut évêque de Verdun, saint Sévère de Trèves, et saint Alpin de Châlons-sur-Marne.

L'âge avancé de saint Loup, en rendant sa vertu plus vénérable, n'avait rien diminué de la vivacité de son zèle ni de la beauté de son esprit. La seule lettre qu'il écrivit à Sidoine Apollinaire, dès qu'il eut appris son élection au siége de Clermont, en est la preuve péremptoire. Le nouveau pontife avait demandé à notre saint des règles de conduite; on ne sera pas fâché de trouver ici l'admirable réponse de saint Loup. Il y parle avec la tendresse et l'autorité d'un père aimable, et avec l'éloquence d'un habile orateur :

« Je rends grâces à Notre Seigneur Jésus-Christ, lui dit-il, de « ce que, pour soutenir et consoler l'Eglise, sa chère épouse, au « milieu des tribulations qui l'affligent de toutes parts, il vous a « appelé à l'épiscopat, afin que vous soyez une lumière en Israël, « et que vous remplissiez les ministères humbles et pénibles de « l'Eglise avec autant de soin et de gloire que vous avez rempli « les dignités les plus honorables de l'Empire. Etant dans le « siècle, vous vous efforciez d'ajouter au lustre de votre nais- « sance des honneurs encore plus éclatants. Vous croyiez qu'un « homme ne devait pas se contenter d'égaler les autres, qu'il « devait les surpasser. Mais aujourd'hui, vous voilà dans un état « où, quoique supérieur à tous, vous ne devez croire l'être à « personne. Il faut à présent que vous travailliez à devenir le « serviteur de tous ceux dont vous paraissiez le maître.... Em- « ployez donc aux affaires de Dieu cet esprit qui a brillé avec « tant de gloire dans les affaires du siècle. Que vos peuples re- « cueillent de votre bouche les épines de Jésus-Christ crucifié, « comme ils ramassaient auparavant de vos discours les roses « d'une éloquence mondaine.... Pour moi, je suis près de ma « fin; mais je ne croirai pas mourir entièrement, parce que je « vivrai en vous, et que je vous laisserai à l'Eglise.... Oh! si « Dieu voulait que j'eusse la consolation de vous embrasser! « Mais je fais en esprit ce que je ne puis faire autrement. J'ho- « nore et j'embrasse en présence de Jésus-Christ, non plus un

« préfet de la république, mais un évêque de l'Eglise, qui est « mon fils par son âge, mon frère par sa dignité, et mon père « par ses mérites. »

Une lettre d'un style si noble nous fait regretter de n'avoir pas d'autres ouvrages de saint Loup. On s'étonne moins qu'un homme si éloquent ait pu calmer les fureurs du féroce Attila.

Sidoine fit réponse à saint Loup en termes qui montrent bien le respect dont il était pénétré pour sa sainteté et son mérite. « Béni soit, dit-il, l'Esprit-Saint et le Père du Christ, Dieu Tout-« Puissant, de ce que vous, qui êtes le *Père des Pères, l'Evêque « des Evêques, le saint Jacques de votre siècle* (1), daignez jeter « les yeux sur tous les membres de l'Eglise, dont votre charité « vous rend comme la sentinelle vigilante. Vous êtes capable de « consoler tous les infirmes et vous méritez que tout le monde « vous consulte. » Sidoine ajoute que saint Loup *est sans contredit le premier de tous les évêques du monde, qu'il est la règle des mœurs et la colonne des vertus*; *que tous ses collègues dans l'épiscopat respectent et craignent sa censure; que les plus âgés ne sont que des enfants en comparaison de lui, qui avait déjà passé neuf lustres,* c'est-à-dire quarante-cinq ans *dans l'épiscopat.*

Ainsi la sainteté et l'âge avancé de saint Loup le faisaient regarder, avec raison, comme le père et le maître de ceux qui lui étaient égaux par le rang. Dans cette même lettre, Sidoine, en faisant un humble portrait de lui-même, relève admirablement la vertu de saint Loup : « Je suis, dit-il, le plus indigne des « mortels; car je me vois obligé de prêcher aux autres ce que je « n'ai pas le courage de pratiquer. Je me condamne par mes « propres paroles; et en ne faisant pas ce que je commande, je « dicte tous les jours ma propre sentence. Mais intercédez « pour moi auprès de Jésus-Christ, comme un autre Moïse; *moins « âgé que lui, vous n'êtes pas moins grand.* Priez le Seigneur « qu'il éteigne en mon cœur l'ardeur de mes passions, afin que « je ne porte plus à l'autel un feu étranger et profane. »

Ce commerce de lettres dura plusieurs années, et Sidoine ne tarissait point sur les louanges de saint Loup. Il répète encore une fois dans une autre lettre *qu'il est le plus grand évêque des Gaules.*

(1) Sidoine compare ici saint Loup à saint Jacques de Jérusalem, parent de Notre Seigneur, à qui saint Clément avait donné, dans une lettre, le titre d'*Evêque des Evêques.*

Cependant saint Loup sentait les années s'accumuler sur sa tête et l'avertir du terme prochain de son pèlerinage ici-bas. Il se prépara à la mort par une plus grande ferveur dans ses exercices religieux, par un plus grand amour de la solitude et du silence, et attendit en paix que le Seigneur l'appelât au repos qu'il avait si bien mérité par un laborieux épiscopat de cinquante-deux ans. Enfin l'heure de la délivrance sonna le 29 juillet 478 ou 479.

Saint Loup fut inhumé dans l'église qu'il avait fait bâtir hors de la ville, dans l'emplacement actuel de Saint-Martin-ès-Aires.

Dès lors, la confiance du peuple dans le saint évêque devint de plus en plus vive. Les mères lui offraient leurs enfants après le baptême; elles les portaient à son tombeau quand ils étaient malades et souvent leur foi recevait sa récompense. Le nom de saint Loup se répandit rapidement de toutes parts, et l'on vit se multiplier les temples en son honneur, non-seulement dans son diocèse, mais dans plusieurs provinces de la Gaule et jusque dans la Belgique.

Long-temps les disciples de saint Loup se servirent des ornements du pontife et les exposèrent à la vénération des fidèles. Quant à son corps précieux, il reposa au lieu de sa sépulture jusqu'au IXe siècle, et c'est sur son tombeau qu'en 570, les rois Gontran et Chilpéric vinrent se jurer une paix réciproque. Mais, vers l'an 890, sous l'épiscopat de Bodon, 37e évêque de Troyes, les clercs de saint Loup le firent transporter « en leur propre « fond et héritage dans l'enceinte de la ville, et y bastirent une « église (1), en laquelle avec révérance ils le posèrent, pour ce « que la cruauté des Marcomans (Normands) avoit bruslé celle « qui estoit hors de la ville. »

Nous ne voyons pas que le tombeau du saint évêque ait été ouvert avant l'année 1147; mais, à cette époque, sous Everard, 2e abbé de Saint-Loup, « le corps de saint Loup fut monstré pu« bliquement à tout le peuple de Troyes et circonvoisin, qui y « estoit venu en grande dévotion.... Et en après, ces sacrées reli« ques furent mises dans une belle châsse qu'Everard avoit fait « orner richement à ses propres deniers. » On la portait en procession dans les villages, pour recueillir quelques offrandes; mais elle fut brisée dans un de ces voyages. Jean de Chailley, 18e abbé, en fit faire une autre (en 1359), qui eut le même sort, et fut

(1) Notre-Dame-de-la-Cité, depuis l'abbaye de Saint-Loup, aujourd'hui Bibliothèque publique.

remplacée, en 1505, par un reliquaire « très-bien fabriqué et l'un « des plus beaux et riches joyaux de France, dressé par un in- « génieux orfèvre de Troyes, appelé Jean Papillon » (1).

Le 21 décembre 1640, la reine Anne d'Autriche demanda au couvent de Saint-Loup « le plus qu'il lui sera possible des reliques « du saint Evêque. » Les religieux se firent un devoir d'acquiescer à ce pieux et royal désir. Ils distribuèrent en même temps des parcelles d'ossements à quelques paroisses, telles que Saint-Nicolas de Vérosse (dioc. de Genève), Saint-Eloi de Noyon, Lévi (dioc. d'Auxerre), etc.

Les ossements vénérables du Libérateur de la cité troyenne ne purent trouver grâce aux yeux des révolutionnaires : dans la nuit du 9 au 10 janvier 1794, ces audacieux profanateurs ouvrirent la châsse et jetèrent les ossements dans un feu allumé à la sacristie appelée *Chambre du Prédicateur*. Seule une portion du crâne put être détournée par deux employés de l'Eglise ; c'est ce précieux débris que l'on conserve dans une châsse enrichie d'émaux, provenant de l'ancien reliquaire (2).

Selon l'usage immémorial, chaque année, le dimanche qui suit le 29 juillet, on porte en procession cette relique de saint Loup, et l'on fait une station près de l'Hôtel-Dieu. C'est là que, suivant une antique tradition, saint Loup rencontra le roi des Huns, et apaisa son humeur farouche. N'est-il pas juste qu'il parcoure en vainqueur, après sa mort, les lieux qu'il à protégés durant sa vie par l'ascendant de sa vertu ?

(1) Cette châsse fut faite par les soins de Nicolas Forjot, 24e abbé de Saint-Loup, fils d'un maréchal de Plancy. C'était un grand buste tout d'argent et orné de diamants, soutenu par des Anges, sur l'un desquels (celui qui soutenait la main droite de l'Evêque) brillait une escarboucle taillée en carré long, de la longueur de trois centimètres environ, et qui était estimée plus de trois mille pièces d'or. Le saint Evêque était, ainsi que les Anges, élevé sur un piédestal d'un ouvrage pareil, tout doré et revêtu d'émaux d'un travail délicat. Ce reliquaire était d'une valeur d'au moins deux cent mille francs. (Voy. Arch.)

(2) Ces émaux sont d'une finesse d'exécution admirable et d'un goût de dessin qui rappelle les premières écoles d'Italie. Il y a des parties rehaussées d'or, et les pierreries qui ornent les chapes ou autres costumes, sont simulées en relief. Ils sont disposés autour de la châsse dans une suite d'arcades demi-circulaires ; mais on voit aux traces qui restent, qu'ils avaient occupé des cadres en arc trilobé. Il y a cinq émaux sur chaque grande face de la châsse, et trois seulement aux extrémités : en tout, seize. Dans le soubassement, au-dessous de chacun des sujets, on lit une légende en

Il s'est formé, sous le patronage de saint Loup, une pieuse association qui jouit de faveurs particulières. Pendant neuf semaines, à partir du 29 juillet, une neuvaine de messes est faite à l'intention des Associés vivants et morts. Le 30 juillet, le saint sacrifice est offert en outre pour les Associés défunts, et le 10 mai, pour les vivants et les morts. Il suffit, pour faire partie de cette Association, de se faire inscrire à la chapelle du Sacré-Cœur, à la Cathédrale, durant l'octave de saint Loup.

Il nous reste maintenant à dire quelques mots des miracles opérés par saint Loup après sa mort. Saint Grégoire de Tours

gothique angulaire ; mais il n'y en a que quatorze de conservées. Les lettres sont bleues sur un fond blanc. On y voit :

Commant Saint-Loup luy
estant chevalier espousa
la seur de monseigneur
S.-Hylaire.

—

Commant S.-Loup prynt
congie de sa femme
pour entrer en relygyon.

—

Commant S.-Loup entra
en religion et print
labbit à Lesniause.

—

Commant S.-Loup luy
estant religieux fut
esleu pour estre evesque.

—

Commant S.-Loup fut
sacre evesque de la
cytee de Troyes.

—

Commant S.-Loup Z S.-Germain
baillèrent labbit de religion à
saincte Geneviesve.

—

Commant les diables
volurent ampescher S.-
Loup en passant p. Bretaigne.

Commant S.-Loup repulsa
lerreur pelagyenne au
pays d'Angleterre.

—

Commant S.-Loup envoya
S.-Memor au devant d'Atille
avec ses deux enfans de cueur.

—

Commant S.-Loup alla
ensevelir S.-Memor et ses enfans
qui furent occis.

—

Commant S.-Loup préserva
la cytey de Troyes du roy
Athille et des Vandres.

—

Commant S.-Loup delivra
de prison grand no.bre
de bourguinons.

—

Commant S.-Loup guerit
une femme qui
estoit paralatique.

—

Commant S.-Loup gara.tit
une fille qui estoit infectée
du serpent venymeux.

A l'arcade du milieu, extrémité de la châsse, l'émail qui est sans inscription présente pour sujet un martyre : un jeune homme à genoux, les mains jointes, et incliné vers un tombeau ou cercueil, probablement celui de saint Loup, va avoir la tête tranchée d'un coup d'épée, par un homme dont le costume assez riche parait indiquer que ce n'est pas un bourreau. Le

en rapporte deux bien remarquables : nous nous contenterons de citer le premier. Un esclave maure avait, par négligence, commis une faute qui lui faisait craindre la colère de son maitre. Il alla se réfugier dans l'église de Saint-Loup, qui jouissait du droit d'asile. Mais son maitre n'y eut point égard et le poursuivit jusqu'au tombeau du Saint, où, sans respect pour les autels, il proféra un horrible blasphème contre celui qu'on venait invoquer de toutes parts : « Ce loup, s'écria-t-il, en même temps qu'il saisissait son esclave, ne mettra point la griffe hors du sépulcre pour t'arracher d'entre mes mains. » A peine eut-il prononcé ces paroles impies qu'il tomba dans des convulsions frénétiques : sa langue s'embarrassa dans sa bouche de telle sorte qu'il ne pouvait parler; mais il mugissait comme une bête féroce et courait par le temple comme un furieux. Il fallut le lier; et sa femme, l'ayant fait conduire en sa maison, fit de grands présents à l'Eglise pour sa délivrance; mais ses vœux furent inutiles. Après trois jours d'horribles souffrances, il mourut misérablement en punition de son impiété.

Les miracles qui s'opérèrent au tombeau de saint Loup sont innombrables, et plus de quarante ans après sa mort, saint Nicet, évêque de Trèves, exhortait les hérétiques à venir eux-mêmes en être témoins. Dans les grandes calamités, on portait la châsse de saint Loup, et nos historiographes affirment qu'à deux fois différentes, en 1524 et 1530, la ville, en partie dévorée par de violents incendies, vit les flammes s'apaiser devant les reliques de notre saint et vénéré prélat.

En terminant cette notice déjà longue, nous donnerons sur saint Loup deux jugements portés à sept siècles de distance par des auteurs qui, s'ils ne professent pas la même foi religieuse, n'ont cependant qu'une voix pour exalter le talent et la vertu de l'illustre évêque de Troyes.

Le premier se lit dans la Chronique de Verdun : « Il y avait « alors dans la ville de Troyes, dit Hugues de Flavigny, le bien-

bras de ce dernier est retenu par la Mort, figurée par un homme nu, avec une tête de squelette et des bras décharnés.

A l'extrémité opposée, entre le mariage de saint Loup et le miracle de la jeune fille délivrée du diable, on voit saint Loup sur un trône, tenant sa crosse d'une main, et de l'autre une épée dont il renverse un monstre ailé, symbole de l'hérésie. Autour du Saint sont des assistants de tout âge et de tout sexe; plusieurs d'entre eux sont agenouillés. (Voy. Archéol.)

« heureux Loup, célèbre par la probité de ses mœurs, insigne « par le don de sainteté, admirable par sa patience, recommandable par sa sagesse, d'une piété exemplaire, d'une charité « sans bornes, modèle des chrétiens par sa foi, vénérable par sa « gravité. Son zèle pour la justice l'élevait contre les pécheurs; « sa compassion les ramenait à la vertu; rien ne l'ébranlait dans « l'adversité, et il se tenait sur ses gardes dans la prospérité. « Enfin, il a été digne de louanges en toutes choses. »

Le second est celui de M. Guizot : « Saint Loup vivait durement, et la rigidité de sa conduite, l'assiduité de ses prières « étaient sans cesse célébrées par ses contemporains. Aussi « exerçait-il plus d'ascendant par son exemple général, que « par le détail de ses actions : il frappait l'imagination des « hommes à ce point qu'Attila, en quittant la Gaule, l'emmena « avec lui jusqu'au bord du Rhin, jugeant que la présence d'un « si *saint homme* protégerait son armée. Saint Loup était « d'ailleurs d'un esprit cultivé et portait au développement « intellectuel un intérêt actif. Il s'inquiétait, dans son diocèse, « des écoles et des lectures pieuses : il protégeait tous ceux qui « cultivaient les lettres, et lorsqu'il fallut aller combattre dans la « Grande-Bretagne les doctrines de Pélage, ce fut sur *son éloquence et sa sainteté* en même temps que sur celle de saint Germain d'Auxerre que le concile de 429 s'en remit du succès (1). »

RÉFLEXIONS.

1. La vie de saint Loup dans le mariage et avant son épiscopat nous fait voir que la piété n'est pas seulement pour les religieux et les ecclésiastiques; elle est de toutes les professions et de tous les âges, parce que dans toutes les conditions, on est chrétien et l'on doit vivre comme tel.

2. Quelle carrière fut mieux fournie que celle de saint Loup! Pas un instant qui ne soit consacré à la gloire de Dieu et au salut du prochain! Tantôt il passe les mers pour ramener au bercail la brebis égarée; tantôt il franchit d'immenses espaces dans le seul espoir de gagner une seule âme à Dieu; d'autres fois il rassemble les fidèles à ses côtés pour leur parler de leur âme. Est-ce ainsi

(1) *Hist. de la Civilisation en France,* Tome 1er, page 129 et 130.

que nous brûlons du feu de l'amour divin, que nous sommes absorbés par les intérêts tout spirituels de Dieu et du prochain?

3. Malgré la sainteté de sa vie, saint Loup éprouve le besoin de se recueillir et de se préparer à la mort par la solitude et la méditation. Sachons ainsi nous ménager de temps en temps quelques jours de retraite et de silence intérieur, pour jeter un regard sur le passé et prendre des résolutions pour l'avenir. Ecoutons aussi la voix de la vieillesse et de la maladie qui nous avertissent que le jour du Seigneur approche et qu'il faut se tenir prêt.

PRIÈRE A SAINT LOUP.

(*Composée par* Mgr DE BOULOGNE.)

Grand Saint! c'est avec la plus vive confiance que du fond de cette vallée de larmes et de misères, nous réclamons auprès de Dieu votre puissante intercession; daignez jeter sur nous, du haut des cieux que vous habitez, un regard de compassion, pour obtenir du Père des miséricordes que nous soyons de plus en plus fidèles à cet esprit de foi, de justice et de charité, dont vous avez donné de si mémorables exemples, et que nous marchions constamment dans les voies de la vérité que vous avez enseignée avec tant de zèle et propagée au loin avec tant de succès et de gloire. Détournez loin de nous la contagion des nouveautés profanes, le poison des mauvaises doctrines et le fléau de l'impiété plus redoutable encore que l'invasion de ces Barbares dont vous préservâtes cette cité, laquelle n'en perdra jamais le précieux souvenir. Eloignez de cette Eglise antique et vénérable dont vous avez été la plus éclatante lumière, la famine de la parole de Dieu; obtenez-lui de bons et fidèles imitateurs de votre apostolat, de vrais pasteurs qui vous ressemblent, en même temps que des brebis dociles et propres à les suivre dans la route des bonnes œuvres. Jetez enfin un regard favorable sur cet empire trop long-temps agité par ses erreurs et ses vices, et faites que par vos prières, il revienne sincèrement à cette religion sainte, sans laquelle il n'y aura jamais pour lui ni sécurité ni repos; et que nous-mêmes, en imitant vos vertus, nous soyons heureux dès cette vie, en attendant de l'être éternellement dans l'autre. Ainsi soit-il.

(Les associés à la dévotion de saint Loup ajoutent à cette prière le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*.)

SAINT ÈVRE,

(7e Evêque de Toul),

ET

SAINTE ÉVRONIE,

(Sa sœur, Vierge)

Vers la fin du ve siècle.

Ils ont eu le même esprit, la même foi.
(LIT. ROM.)

SOMMAIRE.

Patrie de nos deux saints. — Pieuses inclinations de saint Evre. — Il est avocat. — Il se retire du siècle. — Son désir de la perfection. — Son élection au siége de Toul. — Douceur de son caractère. — Son zèle. — Ses miracles. — Sa mort accompagnée de prodiges. — Invention de son corps. — Sainte Evronie revient à Troyes et elle y meurt. — Son corps transporté à Toul. — Chapelle à Trancault. — Reliques du saint.

La ville de Toul avait donné à l'Eglise de Troyes l'une de ses gloires les plus pures dans la personne de saint Loup; à son tour, notre diocèse donna à l'Eglise de Toul un de ses évêques les plus recommandables par ses talents et ses vertus dans la personne de saint Apre ou Evre (Aper). Trancault, petit village du canton de Marcilly-le-Hayer, dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine, eut l'honneur de lui donner le jour, ainsi qu'à sa noble sœur, sainte Evronie (Apronia) (1).

Issu de parents aussi pieux que distingués par leur position dans le monde, Evre fit présager dès sa plus tendre jeunesse ce qu'il serait dans la suite : un disciple fervent de Jésus-Christ, un religieux observateur de sa loi sainte. Il ne s'adonnait pas aux

(1) On dit que Trancault a donné aussi naissance au fameux Hasting, ce chef des Normands qui désolèrent la France au IXe siècle.

jeux naturels à son âge ; mais l'attrait de la vertu devançant les années, il prenait plaisir à visiter les églises et les monastères et à converser avec les personnes que recommandait une haute et solide piété. Il faisait surtout ses délices de la pratique régulière des œuvres de miséricorde. Que de fois, à son retour des écoles ou de l'église, ne le vit-on pas se dépouiller des vêtements qu'il portait pour couvrir quelque indigent en haillons! Quand il n'avait rien à donner, il compatissait si tendrement à la misère, que le pauvre faisait souvent plus de cas de la douceur de ses consolations que d'une aumône matérielle, même la plus abondante.

Dès qu'il fut maître des biens qui lui revenaient en héritage à la mort de ses parents, il en fit deux parts et consacra la plus large à l'entretien et au soulagement des malheureux. Il était leur providence et leur père, à ce point qu'on aurait pu lui appliquer ces paroles du saint homme Job : « La compassion a « grandi dans mon âme avec les années ; elle est sortie avec moi « du sein de ma mère. » (Job, xxxi, 18.)

Evre ne cultivait pas seulement la vertu ; il s'était aussi livré à l'étude des belles-lettres, et des progrès rapides lui firent bientôt surpasser tous ses émules. Son élocution brillante lui valut un nom parmi les plus fameux avocats ; mais, fidèle à ses inclinations de dévouement et de charité, il n'employa jamais son talent qu'à la défense des pauvres, des veuves et des orphelins.

La judicature ne lui donna point le repos et le contentement qu'il désirait : aussi l'abandonna-t-il bientôt pour se livrer tout entier à la méditation des vérités éternelles. Dévoré de la soif de sa sanctification, il fréquentait les personnes les plus avancées en perfection et étudiait avec soin leurs vertus principales. Puis, comme une abeille industrieuse, qui du suc de fleurs différentes compose un miel exquis et délicieux, il s'essayait à reproduire dans sa conduite habituelle la pureté de l'un, la mortification de l'autre, les saintes dispositions de tous.

Cependant, sa réputation s'était répandue au loin, et le siége épiscopal de Toul étant venu à vaquer, Evre fut élu, malgré ses résistances, pour remplir cette place éminente, à la grande satisfaction du peuple et du clergé. L'honneur de l'épiscopat ne changea point son cœur. Il conserva la même humilité de vie, la même simplicité de vêtements, le même amour de la mortification. C'était toujours la même affabilité pour tous, la même

douceur dans les conversations. Il se faisait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Qui jamais vint le trouver, le cœur gonflé par la tristesse, sans repartir content et soulagé? Le malheur qui frappait l'un de ses diocésains l'attristait plus que s'il en eût été lui-même la victime, et il partageait également le bonheur de ceux que réjouissait quelque prospérité. Jamais il ne manquait une occasion d'annoncer la parole sainte au peuple qui lui était confié, et toujours le nom de Jésus revenait sur ses lèvres, qui en exprimaient toute la douceur et toutes les consolations. Il était ce prudent et fidèle économe de l'Evangile qui distribue en son temps la nourriture spirituelle à ses frères. (Luc, XII, 42.)

A travers les villes et les campagnes que son zèle d'apôtre lui faisait parcourir, il abattait les temples d'idoles encore fréquents alors, et, par la force et la persuasion de ses discours, il ouvrait les yeux des païens à la lumière de la foi, qui ne leur était pas encore apparue.

Dieu voulut récompenser tant de vertus par le don des miracles. Qu'il nous suffise d'en citer deux. Dans l'une de ses courses apostoliques, saint Evre apprend que trois criminels vont subir le dernier supplice. Son cœur s'émeut de compassion; il demande leur grâce, mais il ne peut l'obtenir du juge inexorable. Il recourt alors à Dieu dans une fervente prière. Aussitôt les fers tombent des mains des condamnés; les portes de la prison s'ouvrent d'elles-mêmes et laissent passer les captifs, qui, pleins de reconnaissance, viennent déposer leurs chaînes aux pieds du saint, encore prosterné devant les autels. Quant au juge qui s'était montré rebelle et inflexible, il fut aussitôt possédé du démon et mourut dans d'affreuses tortures.

Le même jour, comme le saint revenait à sa ville épiscopale, il trouva sur son chemin un jeune homme possédé de l'esprit mauvais. De sa bouche s'échappaient des tourbillons de flammes, des torrents de soufre; chacun prenait la fuite à son approche. A la vue de l'évêque, le malheureux fut saisi d'un accès de rage et se précipita à sa rencontre. Mais l'homme de Dieu, sans perdre son sang-froid, s'arme du signe de la croix, et, levant la main, lui ordonne de s'arrêter. Le jeune homme n'en devient que plus furieux; il souffle au visage de l'évêque une flamme empoisonnée et cherche à lui déchirer les membres avec ses dents; mais le saint étend la main, fait de nouveau le signe de la croix et le démon prend la fuite.

Saint Evre, déjà avancé en âge, fit bâtir une basilique sous les murs de la ville; mais il mourut avant qu'elle fût achevée et il y reçut la sépulture. Il y avait sept ans qu'il occupait le siège de Toul.

Comme on le portait en terre, il s'échappa de son corps une odeur délicieuse qui embauma tous les assistants. Ainsi méritait d'être honoré après sa mort celui qui, pendant sa vie, s'était appliqué à répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Un autre prodige accompagna ses obsèques : le ciel s'ouvrit tout-à-coup; deux nuées lumineuses s'abaissèrent jusqu'à terre, et de la bouche du saint Pontife sortit visiblement une colombe plus blanche que la neige, qui prit son essor vers les cieux : emblème évident de la simplicité et de l'innocence qui avaient caractérisé sa vie.

Son tombeau fut long-temps encore le théâtre de nombreux miracles. Un homme, boiteux de naissance, y trouva la fin de son infirmité; une femme aveugle, et dont les membres étaient horriblement contractés, fut également guérie; plusieurs autres aveugles revirent la lumière du jour; un grand nombre de démoniaques furent délivrés de l'esclavage de Satan. Ces prodiges se renouvelèrent si fréquemment, qu'on n'hésita point, un siècle plus tard, à dédier sous le nom de saint Evre, l'église dont il avait jeté les fondations. Dans la suite, sainte Salaberge et saint Hydulphe firent construire sous son invocation d'autres temples au Seigneur. Il existait aussi près de l'église de saint Evre à Toul un monastère qui portait son nom et suivait la règle des Bénédictins.

Un de ses successeurs, Gérard, qui mourut en 994, ayant trouvé son corps, en fit la translation solennelle dans son église, et la cérémonie fut accompagnée de quelques miracles, dont il plut à Dieu de glorifier la mémoire de son serviteur.

Sainte Evronie, sœur de saint Evre, avait suivi son frère à Toul, et s'y livrait, à son exemple, à tous les exercices de la piété. Mais, à la mort du pieux évêque, l'amour de la patrie se réveilla dans son cœur, et elle vint se fixer à Troyes, dont elle édifia les habitants par sa vie sainte et retirée. Elle vécut encore quelques années; et, quand Dieu l'eut réunie au frère chéri qu'elle avait pleuré sur la terre, on la jugea digne des honneurs sacrés, et son nom ne tarda pas à prendre place dans divers martyrologes.

Gérard, qui avait déjà découvert le corps de saint Evre, désira

posséder aussi pour son Eglise celui de sainte Evronie. Ses vœux furent exaucés, et comme le même esprit, la même foi avaient uni leurs âmes pendant leur vie, ainsi la même terre reçut après leur mort leurs dépouilles bénies.

Sainte Evronie était surtout invoquée par les femmes pour leur heureuse délivrance. On en cite une, entre autres, du nom de Guyot, qui inspirait à toute sa famille les plus vives inquiétudes. La relique de sainte Evronie qu'elle se fit apporter la mit bientôt avec son enfant hors du danger que les moyens humains n'avaient pu faire disparaître.

Les miracles opérés par son intercession déterminèrent l'autorité ecclésiastique de Toul à élever le rit de son office qui n'était que semi-double. Sa fête est marquée au 12 juillet; celle du saint évêque au 15 septembre.

Le pays qui s'enorgueillit d'avoir donné au monde ces deux illustres serviteurs de Dieu, voulut conserver leur souvenir par la construction d'un monument. On vit s'élever, sur le lieu de leur naissance, une chapelle qui, ruinée par les Huguenots, fut relevée par le seigneur du lieu, Bernard Angenoust, vers 1620. Cette chapelle existe encore de nos jours.

Plus tard, un autre enfant de Trancault, François le Camus ou des Caves, qui mourut en 1747, commandant du Fort-Grison, à Besançon, fit revenir de Toul les reliques de saint Evre. Elles arrivèrent à Trancault, le quatrième dimanche de Carême, et c'est la mémoire de cette translation que l'on célèbre dans ce pays à la mi-carême. Elles ont disparu dans la tourmente révolutionnaire.

RÉFLEXIONS.

Le cœur compatissant de saint Evre s'attendrissait facilement sur les misères spirituelles et corporelles du prochain, et son étude principale était de les soulager, de les guérir. Ainsi doit agir tout chrétien, animé du véritable amour de Dieu. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont tellement unis, qu'on ne peut les séparer. « Ce sont, dit saint Grégoire, deux anneaux « d'une même chaîne; ils nous portent à deux actions différentes, « l'une envers Dieu, l'autre envers le prochain, mais c'est une « seule vertu; c'est un double mérite que nous acquérons devant « Dieu, et l'on ne peut obtenir l'un sans l'autre; ce sont deux

« branches d'une même tige, deux ruisseaux qui coulent d'une « même source. »

Mais il ne suffit pas de procurer du soulagement à l'humanité souffrante, il faut encore et surtout s'occuper des intérêts spirituels de l'âme de nos frères. Autant l'âme est au-dessus du corps, le ciel plus élevé que la terre, le Créateur plus que la créature, autant une œuvre de charité spirituelle est plus noble, plus excellente et plus agréable à Dieu qu'une œuvre de miséricorde corporelle.

PRIÈRE.

Faites, ô mon Dieu ! que la solennité de saint Evre et de sainte Evronie augmente en nous l'esprit de piété, l'amour de Dieu et de nos frères, et le désir de notre salut.

Ainsi soit-il.

SAINT AGAPIT Ier,
Pape.
S. CAMÉLIEN,
9e Evêque de Troyes.

—

SAINT CAMÉLIEN,

(9e Evêque de Troyes).

479 — 536.

CHILDEBERT Ier,
Roi de France.

—

Heureux l'homme qui compatit aux malheureux et les soulage ; il règlera ses discours selon les maximes de la prudence.

(Ps. CXI, 5).

SOMMAIRE.

Saint Camélien, disciple de saint Loup. — Ses vertus. — Son élection au siége de Troyes. — Il s'attache saint Aventin. — Il reçoit Clovis, sainte Geneviève. — Il assiste au premier concile d'Orléans. — Sa mort. — Ses reliques.

L'école ecclésiastique dirigée par saint Loup, était, nous l'avons vu (page 99), comme une pépinière d'évêques ; elle devait donner à l'illustre pontife un successeur digne de lui. Camélien, que quelques-uns croient être celui qui échappa au massacre des compagnons de saint Mesmin, était, de tous les disciples du prélat troyen, celui qui reproduisait plus fidèlement les vertus de son maître. « Il alliait admirablement dans ses actions la douceur et la gravité, dans ses conseils la prudence et l'habileté. Profondément versé dans les lettres profanes, il faisait surtout des saintes Ecritures ses plus chères délices, et tout en goûtant la beauté du style, il se pénétrait du sens mystérieux caché sous les mots. Il n'y avait pas un instant dans sa vie qui connût l'oisiveté ou de frivoles occupations : la pensée de Jésus-Christ réglait toutes ses démarches et leur donnait une valeur inestimable. Mais ce en quoi il excellait, c'était dans la pratique de la mortification (1). Il s'affectionnait au jeûne, tant il avait contracté

(1) Voyez, au commencement de la vie de saint Loup, la signification mystique du nom de Camélien.

l'habitude de la croix, et la charité seule ou le désir de cacher le secret de ses abstinences le déterminait à prendre quelquefois une nourriture plus abondante. Toujours prêt à obliger les autres, il ne demandait à personne un service dans son intérêt particulier. Son humilité allait jusqu'à céder le pas non-seulement à ses égaux, mais à ses inférieurs même. Sa conversation était tellement modérée par la charité que jamais aucun étranger ne fut humilié, jamais un ami ne fut contristé : la critique la plus soupçonneuse n'y pouvait surprendre de malice, et ses lèvres ignoraient la médisance. Simple comme la colombe dans ses fonctions pastorales, il avait au dehors la prudence du serpent ; aussi, ni bons ni méchants ne lui refusaient leur estime et leur vénération. » (1).

Tant de vertus lui méritèrent le nom d'*homme vraiment apostolique*, et nous font comprendre la préférence de saint Loup, quand, pressé de désigner lui-même son successeur, il porta son choix sur Camélien. Les Troyens acceptèrent avec joie le nouveau pontife, et se félicitèrent de retrouver en lui l'image fidèle de celui qu'ils avaient perdu.

Camélien, élevé à la dignité d'évêque, ne voulut rien omettre de ses pieuses pratiques, et pour vaquer plus librement à l'oraison, il se déchargea du temporel sur un économe digne de sa confiance. Ce fut saint Aventin, son condisciple autrefois, et dont il avait apprécié le mérite et la vertu. Nous donnerons ailleurs la vie de ce saint abbé. Contentons-nous de dire ici que, fidèle interprète des sentiments généreux de son maître, Aventin distribuait en bonnes œuvres la plus grande partie des revenus de Camélien. Les veuves, les orphelins comme les indigents associaient leurs noms dans leurs actions de grâces et leurs prières, et bien des fois, Dieu, récompensant par des miracles la sainte prodigalité de l'économe et de l'évêque, permettait que les provisions, malgré ces largesses, ne subissent aucune diminution.

Sous le pontificat de saint Camélien, la ville de Troyes tomba sous la puissance de Clovis Ier, et fit partie de la monarchie française ; mais bien que le prince fût encore idolâtre, les Tricasses n'en restèrent pas moins fidèlement attachés à leur foi, grâce sans doute au zèle infatigable du pontife qui ne négligeait rien

(1) Sid. Apoll.

pour écarter de sa famille spirituelle tout ce qui était capable d'altérer les croyances religieuses ou même de les ébranler.

En 493, il accueillit au passage le roi franc Clovis Ier, quand ce prince alla jusqu'à Villery, au devant de son épouse Clotilde. Qu'on nous permette de regretter ici qu'on n'ait pas donné suite au projet de bâtir à Villery, qui manque d'église, une chapelle commémorative de cet événement, sous le vocable de sainte Clotilde. Les habitants d'un petit village, près d'Arcis, firent mieux pour sainte Geneviève. La vierge de Nanterre, reçue avec honneur à Troyes par saint Camélien, quand elle y vint chercher des secours pour Lutèce en proie à la famine, avait passé par Arcis et suivi la voie de Rhèges, semant partout les bienfaits et les miracles. Les paroissiens des Petites-Chapelles, obéissant à une noble inspiration, élevèrent à la patronne de Paris une modeste chapelle, à l'angle formé par le chemin de Rhèges et celui de Voué.

Saint Camélien assista, en 511, au premier concile, convoqué par Clovis, à Orléans, contre l'Arianisme; il y est nommé le sixième, et signa ainsi : *Camelianus episcopus ecclesiæ Tricassinæ*.

Depuis ce concile, il n'est plus parlé de notre saint évêque que pour indiquer l'année de sa mort. Elle arriva l'an 536 de Jésus-Christ, le 28e jour de juillet, après un épiscopat de 57 ans.

Il fut mis au nombre des saints, quelques années après, par son successeur, saint Vincent, et ses reliques précieuses reposèrent dans l'abbaye de saint Loup. Visitées en 1180, par les religieux de ce couvent, elles furent placées par l'abbé Nicolas Forjot dans une châsse neuve qui fut ouverte en 1606, et laissa voir le corps du saint Pontife dans le meilleur état de conservation. Les fureurs de la Révolution nous en ont privés comme de beaucoup d'autres. Il y en a cependant un fragment considérable à l'église paroissiale de Saint-Mards-en-Othe.

La fête de saint Camélien s'est célébrée jusqu'à ces derniers temps le 28 juillet de chaque année.

RÉFLEXIONS.

1. Les intérêts matériels ont assurément leur place parmi nos préoccupations et nos soucis; mais ils ne doivent pas tellement absorber nos pensées que nous négligions nos intérêts spirituels. Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à

perdre son âme? Comme saint Camélien, déchargeons-nous des affaires du siècle, autant que le permettent les circonstances, et ne leur donnons pas plus d'importance qu'elles n'en méritent.

2. Apprenons de saint Camélien, entre autres vertus, la charité, surtout dans nos relations de société et dans nos entretiens. Rappelons-nous souvent ces paroles de saint Paul : « La charité est patiente, douce, bienfaisante. Elle n'est ni envieuse, ni vaine, ni insolente. Elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'a point d'ambition; elle n'est point intéressée. Rien ne saurait la piquer, ni l'aigrir; elle ne soupçonne point le mal. Elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle aime la vérité. Elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. (1. Cor. xiii.)

PRIÈRE.

Seigneur! vous avez donné pour évêque à nos pères le bienheureux Camélien, afin que ses paroles et ses exemples leur fussent une puissante excitation à la vertu. Dirigez-nous toujours dans les sentiers du salut, afin que nous accomplissions en tout votre divine volonté, et que, brebis et pasteurs, nous soyons réunis au séjour de la gloire.

Ainsi soit-il.

SAINT SYLVÈRE, Pape. **S. VINCENT,** 10e Evêque de Troyes.	# SAINT AVENTIN, (Abbé) (1). Vers 537.	**CHILDEBERT Ier,** Roi de France.

Celui qui donne au pauvre prête au Seigneur, et le Seigneur lui rendra son bienfait.

(Prov. xix, 17).

SOMMAIRE.

Patrie de saint Aventin. — Il est disciple de saint Loup, puis économe de saint Camélien. — Sa sainteté. — Sa retraite. — Il reçoit les ordres sacrés. — Sa mortification. — Ses nombreux miracles. — Sa mort. — Ses reliques.

Saint Aventin naquit à Bourges, sur la fin du ve siècle, de parents peu favorisés du côté de la fortune. Dès sa jeunesse, il fut touché du désir de se donner entièrement à Dieu, et quand, après quelques hésitations, il eut enfin pris sa résolution, il rompit généreusement les liens qui pouvaient encore l'attacher au monde, et s'éloigna de sa patrie et de sa famille.

La réputation de saint Loup avait déjà franchi les distances et appris aux contrées lointaines l'éminence de ses vertus : c'est sous la conduite du prélat troyen qu'Aventin voulut se placer. Dirigé par un tel maître, on peut supposer quels progrès rapides le jeune disciple fit dans la science des saints. Bientôt on put remarquer en lui une grande sagesse, une prudence rare, une charité douce que rehaussait surtout une humilité sans bornes. Il était l'édification de ses frères : aussi, lorsque saint Camélien monta sur le siége de Troyes, n'eut-il rien de plus pressé que de l'attacher à sa personne. Il le fit économe de son Eglise, et jamais les pauvres, les orphelins et les veuves ne furent plus heureux que sous son administration. Les actes de sa vie rapportent que

(1) Patron de Creney et de Saint-Aventin-sous-Verrières.

Dieu opéra des miracles pour faire éclater sa fidélité et sa charité, et que plus il dépensait pour les pauvres et les infirmes, plus les biens croissaient entre ses mains. Un jour, saint Camélien, voulant s'assurer par lui-même des merveilles qu'on racontait de son économe, fit marquer ce qui restait d'une mesure de vin où l'on puisait chaque jour, tant pour la consommation de la communauté que pour les besoins des pauvres. La quantité ne diminua point tant qu'Aventin fut chargé de la distribution; mais on n'eut pas plutôt confié cet emploi à d'autres personnes que la fontaine miraculeuse perdit de son abondance sans cesse renouvelée, et le vase fut bientôt épuisé.

Cependant le nom d'Aventin était dans toutes les bouches, sa louange sur toutes les lèvres : le saint craignit que la vanité ne se glissât dans son cœur, et prit la résolution de se cacher dans la solitude pour y vivre sous les yeux de Dieu seul. Camélien refusa long-temps de laisser disparaître celui qui faisait l'édification de tous et l'ornement de son Eglise; mais enfin, il dut céder à ses instances, et lui permit de se retirer sous les murs de la ville, auprès d'une chapelle déserte ou peu visitée, peut-être au lieu même où s'éleva plus tard une église en son honneur. Il y bâtit une chaumière et y vécut en anachorète.

Mais parce qu'il avait fui le monde, le monde le recherchait. On accourait à lui pour recevoir des consolations et entendre de sa bouche des paroles de salut et de vie. Tant de visites, qui se continuaient sans relâche, lui firent comprendre qu'il n'avait pas atteint son but, et qu'il devait chercher un lieu plus éloigné du commerce des hommes. Il quitta donc sa cellule et s'avançant jusqu'à dix kilomètres environ de la ville, il s'arrêta dans un lieu désert qui devint plus tard un hameau, réuni aujourd'hui à la paroisse de Verrières, et s'appelle encore, du nom du pieux ermite, Saint-Aventin-sous-Verrières. Là, il fut élevé aux saints ordres, et l'évêque lui conféra le diaconat, puis la prêtrise, afin que, comme il avait autrefois distribué les biens temporels, il pût alors dispenser les faveurs spirituelles. L'onction sainte du sacerdoce ne fit que redoubler sa ferveur : la prière et la méditation, l'étude des psaumes et des livres sacrés, devinrent son occupation la plus habituelle. Qui dira les sentiments d'onctueuse piété qui remplissaient son cœur dans la célébration des saints mystères? Pour se rendre moins indigne des bénédictions toutes de faveur qui lui venaient du Ciel, il affligeait son corps par la plus sévère austé-

rité. La haire était son vêtement; le pain d'orge, les racines et un peu d'eau composaient sa nourriture, après trois jours d'un jeûne continuel; enfin il reposait ses membres fatigués sur des planches que recouvrait une peau grossière.

Si nous en croyons ses actes, un ours furieux et poussant des cris épouvantables se présenta durant la nuit à la chaumière du saint. Aventin effrayé se mit en prières et s'abandonna aux soins de la Providence. A la pointe du jour, il ouvrit sa porte et trouva l'ours doux et abattu par la souffrance. Le pauvre animal le lécha comme pour implorer sa pitié et lui présenta l'un de ses membres qu'une épine avait percé sur le chemin. L'homme de Dieu se mit en devoir de la lui arracher, lava la plaie, la frotta avec un peu d'huile et l'enveloppa d'une peau. L'animal ainsi traité ne quitta son bienfaiteur que lorsqu'il fut complètement guéri.

Une autre fois, une biche poursuivie par des chasseurs vint chercher asile auprès du saint qui la prit sous sa protection et lui sauva la vie. Saint Aventin avait avec lui un religieux qui le servait et apprenait, en échange de ses services, à marcher dans les sentiers de toutes les vertus. Un jour, ce religieux ayant pêché quelques petits poissons, les porta encore vivants à son digne maître. Le saint les prit et les rejeta dans l'eau, en disant : « Allez, petites créatures, retournez en votre élément et y vivez toujours; pour moi, Jésus-Christ seul est mon élément et ma nourriture; c'est en lui que je veux vivre. »

Dans une autre circonstance, comme il se rendait à Troyes, il vit un homme à cheval courant à toutes brides, et un démon à ses côtés. Se tournant alors vers ses compagnons : « Voilà un homme, dit-il, que le démon cherche à faire périr; je vois l'esprit infernal soulevant dans les airs une tempête affreuse, qui causera nécessairement la mort de cet infortuné. Quel malheur de tomber entre les mains d'un si cruel ennemi! » Ses compagnons le supplièrent alors de prendre pitié du voyageur, et de délivrer son âme du danger qui la menaçait. Aventin se mit en prière, et soudain le démon disparut.

Comment passer sous silence tant d'autres merveilles dont sa vie fut remplie? Comme le premier homme avant sa chute, il inspirait tant de confiance aux animaux, même les moins faciles à apprivoiser, qu'ils s'approchaient de lui sans crainte. Chaque fois qu'il étendait la main par la fenêtre de sa chaumière, les oiseaux venaient y prendre les miettes du pain qu'il leur pré-

sentait, et ils ne reprenaient leur vol qu'après s'être rassasiés. Un jour, une couleuvre déposa ses petits dans son foyer; mais ces dangereux animaux ne lui firent jamais aucun mal, et quand leurs forces eurent grandi, ils prirent le chemin de la forêt sans avoir jamais osé attaquer celui dont ils avaient reçu l'hospitalité de leurs premiers jours. Une fois encore que saint Aventin se promenait dans la solitude, il vint à marcher sur un énorme serpent qui se dressa contre lui cherchant à l'étreindre : Aventin ne fit que le regarder, et l'animal aussitôt expira à ses pieds. Cependant, ému de compassion pour son ennemi, il se mit en prière et lui obtint une vie nouvelle.

Il serait trop long de rapporter en détail tous les prodiges qu'opéra saint Aventin; qu'il suffise de dire que, semblable aux plus grands serviteurs de Dieu, il guérissait les malades et chassait les démons par ses prières et ses austérités, selon la parole de Jésus-Christ.

Il mourut le 4 février de l'an 537 ou 540.

Peu de temps après, saint Vincent, qui avait succédé à saint Camélien sur le siége de Troyes, frappé des miracles qui se multipliaient au tombeau d'Aventin, fit bâtir une église en son honneur et voulut lui-même y être enterré. Cette église devint paroisse vers le IXe siècle, et comprenait, outre la population de la ville, le hameau de la Vacherie et une partie de celui de la Moline (1).

On ne saurait dire comment ni à quelle époque les reliques de saint Aventin passèrent à la collégiale de Saint-Etienne. Ce qui paraît probable, c'est qu'au XIIIe siècle, elles n'étaient déjà plus à l'église Saint-Aventin. L'an 1219 ou 1220, sous l'épiscopat d'Hervée, la châsse fut ouverte et le corps trouvé en bon état, ainsi que plusieurs autres reliques et des procès-verbaux. En 1605, pour la première fois, des ossements furent détachés du corps de saint Aventin, intact jusque-là. C'était en faveur des habitants de Creney qui avaient choisi ce saint pour patron et

(1) L'église Saint-Aventin était l'une des plus anciennes de la ville de Troyes, puisqu'elle remontait au VIe siècle. Sans avoir une dimension monumentale, elle se présentait avec d'assez belles proportions : sa longueur était de 17 mètres, sa largeur, à la façade, d'environ 10 mètres, et, au chevet, de 9 mètres. Elle était éclairée par quatorze fenêtres, et avait deux entrées. Dès 1614, elle possédait un orgue. Elle fut en partie démolie à la révolution, et il n'en resta que deux travées qui disparurent en 1833.

qui demandaient avec instance au chapitre de Saint-Etienne quelques portions des restes du pieux solitaire. Le 7 novembre de cette même année, une côte du corps vénéré fut donc tirée de la châsse et déposée au trésor par Pierre Denise, prévot-chanoine de Saint-Etienne. Le dimanche, 20 novembre, Louis Robin, curé de Creney, vint en procession recevoir la relique et la transporta solennellement dans sa paroisse.

Trente-six ans plus tard, le 24 février 1641, on détacha de nouveau un os de la cuisse que, sur la demande de la reine de France, on offrit au duc d'Angoulême, pour être placé dans l'église des Religieuses de Paris.

Un siècle s'écoula, et le vendredi, 21 mai 1723, on descendit encore la châsse de saint Aventin. On l'ouvrit en présence de Bossuet, évêque de Troyes, et ce prélat en tira un os de l'avant-bras pour l'envoyer au cardinal Gualterio, résidant à Rome : ce haut dignitaire de l'Eglise avait bâti une chapelle sur le mont Aventin, et voulait y mettre des reliques du solitaire de Troyes. Bossuet prit aussi pour lui l'os appelé clavicule; mais six ans plus tard, sur les instances de M. de la Force, ingénieur de Champagne et seigneur de Saint-Aventin-sous-Verrières, il les donna à cette paroisse. Il les exposa lui-même à la vénération des fidèles, et fixa la fête de la translation au dimanche qui précède la Nativité de la sainte Vierge.

Enfin, en 1760, les chanoines de Saint-Etienne résolurent de transférer les restes de saint Aventin dans une autre châsse. Ils chargèrent du travail d'orfévrerie deux artistes troyens, Charles Cochois et Jacques Rondot : le dessin et l'exécution firent honneur à leur talent, et le lundi, 22 juin de l'année suivante, la châsse nouvelle fut bénite par Jean-Sébastien de Barral, évêque de Castres, frère de l'évêque de Troyes. Il y plaça les saintes reliques, et le même jour eut lieu dans la ville une procession solennelle, avec un détachement de la milice bourgeoise. Cependant, la paroisse de Saint-Aventin de Troyes n'avait point de reliques de son glorieux patron. Le curé profita de cette circonstance pour en demander au Chapitre de Saint-Etienne. Ce désir était trop légitime pour n'être pas favorablement accueilli : aussi ne scella-t-on pas la châsse avant d'en avoir retiré une portion de fausse côte qu'on lui accorda. La translation de cette relique dans l'église Saint-Aventin eut lieu deux jours après, le 24 juin,

et, pour en perpétuer la mémoire, on la célébrait le dimanche qui suivait la fête de saint Jean-Baptiste.

L'évêque de Castres ne voulut point repartir dans son diocèse sans emporter un souvenir de cette belle cérémonie : on lui fit présent d'une vertèbre des lombes du Saint.

La Révolution, en détruisant la magnifique châsse de saint Aventin, a jeté au vent les reliques qu'y avaient si religieusement placées les chanoines de Saint-Etienne. Les paroisses de Creney et de Saint-Aventin purent dérober leur précieux trésor aux profanations sacriléges. La Cathédrale se glorifie de posséder une notable partie du crâne du saint anachorète; enfin, plusieurs églises du diocèse ont reçu quelques parcelles de ses ossements ou de son suaire.

La fête de saint Aventin se célèbre le 6 février de chaque année, sous le rite semi-double.

RÉFLEXIONS.

1. Les vertus dominantes de saint Aventin furent la charité, la bonté de cœur. Souvenons-nous que sans la première « la vertu n'est qu'un vain nom, » et sans la seconde, « l'homme est un être inquiet, misérable, funeste à la terre et à lui-même. » « La charité nous fait approcher de Dieu; la bonté nous assimile, pour ainsi dire, à la divinité même, dont elle est le principal attribut. »

2. Comme saint Aventin, défions-nous de la vaine gloire. « Il n'y a rien de plus éclatant ni qui fasse plus de bruit que la gloire, dit Bossuet; et tout ensemble, il n'y a rien de plus misérable et de plus pauvre. »

3. Ne nous attachons point au monde; fuyons plutôt son commerce dangereux. « Que quitte-t-on en quittant le monde? Ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude. (Id.)

PRIÈRE.

Nous vous demandons, Seigneur! que l'intercession du saint abbé Aventin nous rende agréables à Votre Majesté, afin que nous obtenions par ses prières ce que nous ne pouvons espérer de nos propres mérites.

Ainsi soit-il.

S. SYLVÈRE,	# SAINT ROMAIN,	CHILDEBERT Ier,
Pape.	(1er Abbé de Saint-Gervais),	Roi de France.
SAINT VINCENT,	PUIS ÉVÊQUE DE REIMS.	
10e Evêque de Troyes.		
—	Vers 537.	—

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.
(I, JEAN. II, 15).

SOMMAIRE.

Saint Romain fonde le monastère de Mantenay. — Ferveur des religieux. — Election de Romain au siége de Reims. — Sa mort.

A quelques kilomètres de la ville de Troyes et presque sur les bords de la Seine, au pays de Mantenay, aujourd'hui Saint-Lyé, s'élevait autrefois un monastère célèbre, d'où jour et nuit montait jusqu'au ciel le parfum de prières ferventes. C'était le monastère de Saint-Gervais et Saint-Protais, fondé par saint Romain, natif du village même de Mantenay. Ce saint religieux avait réuni sous sa conduite un grand nombre d'hommes, désireux d'atteindre à la perfection; il les gouvernait avec autant de douceur que de fermeté, et il les soutenait dans la vertu plus encore par ses exemples que par les instructions spirituelles qu'il leur donnait si généreusement. Aussi ce pieux asile acquit bientôt une réputation qui ne se démentit point, et trois cents ans plus tard, il attirait encore ceux qui voulaient ranimer à une source pure la ferveur de leur âme; témoin sainte Maure, dont nous parlerons sous l'année 850, et qui, deux fois par semaine, allait y chercher des conseils et satisfaire ainsi son ardente dévotion.

Cependant saint Remi, évêque de Reims, était mort, l'an 533. Le clergé et les citoyens de la ville, ayant entendu parler des vertus de Romain, n'hésitèrent point à le choisir pour succéder à l'illustre évêque que le ciel leur avait enlevé. Le saint religieux ne pouvait s'arracher à sa solitude chérie; mais, s'il dut obéir à la volonté divine, il se consola du moins, en laissant un autre lui-même pour gouverner le monastère après lui. C'était Lyé ou

Léon I[er], son compatriote, son disciple et son émule, dont nous donnerons la vie, sous l'année 545.

Romain se montra digne du siége qu'il occupait, et gouverna son Eglise avec un esprit tout apostolique. Les actes de son épiscopat sont peu connus; ce que l'on sait de plus certain, c'est qu'à peine élevé sur le siége de Reims, il eut la douleur de perdre, avant presque de l'avoir connu, le plus célèbre des abbés du pays, Théodoric ou Thierry. Fils d'un père indigne et indigne lui-même dans les commencements, il avait été tellement prévenu de la grâce divine, qu'il se mit sous la conduite de saint Remi et bâtit aux portes de la ville un monastère où il assembla en peu de temps une fervente communauté. Il mourut en si grande réputation de sainteté, que le roi de Metz, Thierry, tant par dévotion que par reconnaissance pour un miracle opéré en sa faveur par le saint abbé, voulut lui-même porter son corps jusqu'au lieu de sa sépulture.

Saint Romain était sans doute avancé en âge quand il fut nommé évêque, car il ne tint le siége épiscopal qu'environ quatre ans, et mourut en 536 ou 537.

Sa fête est marquée au 28 février.

RÉFLEXIONS.

Ne nous étonnons pas de voir tant de saints personnages renoncer au monde et se retirer dans la solitude. C'est qu'ils ont compris la vanité du monde et le prix de la vertu. « Le monde en effet, dit Fénélon, promet la paix; mais il ne la donne jamais. » « Ses plaisirs sont trompeurs; ils nous inquiètent dans leur recherche, ils ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte. » Au contraire la vertu, quelquefois pénible dès l'abord, devient très-agréable par l'habitude. « Simple, sublime, naturelle, sans vanité, sans ostentation, elle trouve en elle sa gloire et sa récompense. » De plus, avec les promesses de la vie présente, elle possède encore celles de la vie future.

PRIÈRE.

Faites, Seigneur! que nous persuadant toujours de plus en plus du néant des choses d'ici-bas, nous aspirions de toutes nos forces aux biens éternels.

Ainsi soit-il.

SAINT MAURÈLE,

VIGILE, Pape. **SAINT VINCENT,** 10e Evêque de Troyes.	(Prêtre). 545.	**CHILDEBERT Ier,** Roi de France.

Celui qui craint Dieu sera heureux en ami, parce que cet ami sera selon son cœur.
(Eccl., vi, 17).

SOMMAIRE.

Saint Maurèle vivait à Isles-Aumont — Ses relations avec saint Lyé. — Sa mort. — Translation de ses reliques.

Saint Maurèle était prêtre au monastère de Saint-Ursion, à Isles-Aumont. Quelques auteurs pensent qu'il gouvernait non-seulement les religieux, mais aussi la paroisse qui s'étendait autour du monastère. Les détails de sa vie ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais il est facile de se faire une idée de sa vertu par les relations qu'il eut avec les plus saints personnages de son temps et par les circonstances particulières de sa mort.

Celui qui craint Dieu, dit le Sage, *sera heureux en ami, parce que cet ami sera selon son cœur; il sera pour lui comme un baume qui adoucit les chagrins de la vie, comme un guide fidèle qui conduit vers la bienheureuse immortalité.* (Eccli., vi. 16, 17.) Ainsi en fut-il pour saint Maurèle. Malgré la distance des lieux, il communiquait fréquemment avec saint Lyé, 2e abbé de Saint-Gervais, et il trouvait dans le commerce de ce fervent religieux comme un irrésistible entraînement à la perfection. Qui dira les sentiments qu'échangeaient entre eux ces deux grands serviteurs de Dieu? L'amour divin, les moyens de l'augmenter dans leurs cœurs et d'en faire passer les rayons enflammés dans l'âme de leurs frères, tel était le sujet le plus habituel de leurs pieux entretiens.

Après de longues années passées dans la prière et la méditation des biens éternels, le Seigneur appela à lui son serviteur Maurèle, et son trépas fut annoncé à saint Lyé par trois messagers célestes. Les bienheureux Hilaire, Martin et Anien apparurent à l'abbé de Saint-Gervais et lui dirent : « Le vénérable prêtre Maurèle vient de mourir : lève-toi donc et va lui rendre dans l'église de Saint-Ursion les honneurs dont il est digne. » Lyé s'y rendit aussitôt et présida à sa sépulture : c'était vers 545, dix jours environ avant la mort de saint Lyé lui-même.

Les reliques de saint Maurèle reposèrent à Isles jusqu'à l'incursion des Normands, époque à laquelle on transporta ses ossements avec ceux de saint Ursion, de saint Mélain, de saint Phal et de sainte Exupérance dans l'abbaye de Montier-la-Celle. On les voit aujourd'hui dans un reliquaire de bois doré à l'église Saint-André-les-Troyes, qui a hérité de la plupart des reliques du monastère (1).

La fête de la translation dont nous avons parlé se célébrait le 29 avril; mais la fête de saint Maurèle était fixée au 21 mai.

Le martyrologe romain n'en fait aucune mention.

RÉFLEXIONS.

1. La principale occupation de saint Maurèle dans sa retraite fut la prière et la méditation. La prière est, en effet, le fondement de toutes les vertus, le signe de la vie spirituelle. « Malheur à qui ne prie point! dit un auteur. Sa vie sera comme un arbre qui n'a pas de sève, et ses actions tomberont à terre comme des feuilles jaunies et desséchées. La prière est lumière pour l'esprit, repos pour le cœur, force pour la volonté; l'humilité de la foi est sa racine, l'espérance est sa tige, et sa fleur est la charité. »

Mais la prière suppose la méditation, car elle en est le complément. « La méditation nous apprend ce qui nous manque, la prière nous l'obtient. La première montre la voie; la seconde nous y conduit; enfin, par la méditation, nous connaissons les périls qui nous menacent, et nous les évitons par la prière. » (S. Bern.)

(1) Voir la note de la page 193.

2. *De même que les parfums et les essences flattent l'odorat, ainsi les bons conseils de l'amitié réjouissent l'âme* (Prov. xxvii. 9). Mais il n'y a d'amitié réelle qu'entre ceux qui sont unis par la vertu.

PRIÈRE.

Seigneur! apprenez-nous à prier; faites-nous trouver dans la méditation de votre loi ces lumières vives et sûres qui ont conduit vos saints jusqu'au port du salut.

Ainsi soit-il.

SAINT LÉON OU SAINT LYÉ,

VIGILE,
Pape.
S. VINCENT,
10e Evêque de Troyes.

2e abbé de S Gervais & S. Protais.

545.

CHILDEBERT Ier,
Roi de France.

Soyez prêts; car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous ne l'attendrez pas.
(J.-C. en S. Luc, xii, 40.)

SOMMAIRE.

Jeunesse de saint Lyé. — Sa vie religieuse. — Il succède à saint Romain. Ses vertus. — Sa mortification. — Vision prophétique. — Sa mort. — Sa sépulture. — Miracles.

Saint Lyé ou Léon reçut le jour à quelques kilomètres de Troyes, au village de Mantenay, qui porte aujourd'hui son nom. Dès sa jeunesse, il fréquenta les écoles du monastère que saint Romain avait fait bâtir à Mantenay même, sous l'invocation de saint Gervais et saint Protais. Le jeune Lyé fit des progrès rapides dans les sciences humaines; mais il marcha surtout à pas de géant dans la voie des saints et devint bientôt un modèle de vertus. La vivacité de son esprit mettait en relief ses autres qualités, et saint Romain désirait le compter parmi ses religieux. Il ne pouvait faire à Lyé une proposition plus agréable : aussi fut-elle acceptée de grand cœur, et Lyé se soumit à la discipline monastique, dont il connaissait déjà les obligations. Il se distingua entre tous ses frères par l'observation scrupuleuse de la règle, par l'amour du silence et du travail, et il s'attira l'estime particulière de saint Romain.

En 533, le fondateur de Saint-Gervais fut élevé sur le siége épiscopal de Reims. Il choisit pour lui succéder dans la direction du monastère Lyé, son compatriote, qu'il regardait comme le plus capable d'y entretenir l'esprit de ferveur. « De religieux parfait, Lyé devint un abbé accompli. Il se fit admirer par la pureté de ses mœurs, par l'austérité de sa pénitence, par ses progrès dans

la piété, par sa douceur, sa patience, sa charité, enfin par toutes les vertus les plus recommandables (1). »

Son monastère était pauvre : il lui procura quelques ressources et s'adressa particulièrement au patrice Mérobaude, qui lui donna plusieurs terres pour la subsistance des religieux. Afin d'assurer cette donation, il la fit confirmer par le roi, après la mort de Mérobaude.

Quoique revêtu de la dignité d'abbé, Lyé ne se dispensait pas du travail des mains. Il allait souvent à une vigne qu'il avait sur la montagne de Macey, et, pour cacher ses austérités, il prenait avec lui des vivres pour la journée; mais il les distribuait aux pauvres qui le venaient visiter, et ajoutait toujours à cette aumône matérielle quelques paroles pieuses pour leur apprendre la science du salut et la crainte du Seigneur.

Saint Lyé gouvernait depuis douze ans son monastère, quand Dieu lui fit connaitre sa fin prochaine. Un jour qu'affaibli par le jeûne et accablé de lassitude, il s'était retiré dans le baptistère (2) pour y prendre quelque repos, il s'endormit bientôt et vit en songe trois hommes éclatants de lumière qui se présentèrent à lui, en chantant des cantiques mélodieux. S'étant éveillé, il revit ces mêmes personnages, et, saisi de crainte, il se prosterna à leurs pieds et d'une voix timide leur demanda qui ils étaient :

« Reprenez vos sens et ne craignez point, » lui répondirent-ils ensemble.

Puis, l'un d'eux prenant la parole au nom de tous : « Je suis Hilaire, dit-il; et ceux que vous voyez avec moi sont saint Martin « et le bienheureux Anien; préparez-vous à sortir de ce monde; « dans trois jours, nous reviendrons pour vous conduire dans

(1) Courtalon.

(2) Le baptistère était un édifice attenant aux basiliques, mais placé en dehors, du côté du midi. C'était là que les enfants et les nouveaux convertis recevaient le baptême. Il n'y eut d'abord de baptistère qu'auprès des cathédrales; puis on accorda le droit d'en avoir à quelques monastères. Au milieu était un bassin large et profond, capable de recevoir plusieurs personnes à la fois. Il y avait encore un oratoire avec un autel où l'on disait la messe pour donner la communion aux néophytes après le baptême, et même une cheminée où l'on allumait du feu pendant la saison rigoureuse pour préserver les enfants des atteintes du froid. Des bancs étaient ménagés tout à l'entour pour les catéchumènes. Les baptistères ont été détruits en France dans la plupart des cathédrales.

« un pays rempli de délices spirituelles; et, afin que vous ajoutiez
« foi à mes paroles, je vous avertis que le vénérable prêtre Maurèle
« vient de mourir au monastère d'Isles (Aumont); levez-vous et
« allez lui donner la sépulture avec tout l'honneur qu'il mérite. »

A ces mots, les trois saints évêques disparurent, et Lyé s'empressa d'aller rendre à Maurèle les derniers devoirs.

Au jour dit, les trois saints se présentèrent de nouveau : « Nous
« voici, lui dirent-ils; nous sommes appelés au banquet spirituel
« des cieux; suivez-nous. »

« Hélas! reprit Lyé, je vous suivrais volontiers; mais je n'ai
« pas le linceul qu'on m'a promis pour ensevelir mon corps;
« accordez-moi, je vous prie, un délai de trois jours. »

Il l'obtint et envoya aussitôt son neveu Framaride vers la personne qui lui avait promis un linceul. Mais il n'était pas prêt, et cette dame s'excusa sur ce qu'elle ne croyait pas que le saint fût si près de sortir de ce monde; car il était encore jeune et jouissait d'une excellente santé. Elle demanda aussi un délai de trois jours, après lesquels elle remit le linceul à Framaride, qui le porta à son oncle.

C'était l'heure du dîner des moines quand arriva le présent funèbre. Le saint abbé, voulant épargner à ses fils spirituels la douleur de le voir mourir, se fit coucher sur la cendre et revêtir d'un cilice, puis il congédia tous ceux qui l'environnaient. Le repas terminé, chacun des religieux accourut à la cellule du saint, pour recevoir ses derniers conseils; mais une clarté céleste illuminait son visage : il avait rendu son âme à Dieu. C'était le 26 mai 545, et le saint n'avait que cinquante-cinq ans.

Il fut d'abord inhumé dans le monastère; mais son successeur, Beaudemonde, transporta son tombeau dans un lieu voisin et y fit bâtir une église en son honneur. Ce monument dura peu, car les soldats du roi Clotaire Ier y mirent le feu, comme nous le verrons bientôt, et l'on transporta les reliques de saint Lyé avec celles de saint Gervais et de saint Protais dans l'église paroissiale.

L'abbaye est ruinée depuis long-temps, et il n'en reste plus aucune trace; mais une croix a été érigée sur son emplacement, et les champs des environs se nomment encore les *Quartiers de Saint-Gervais*.

La mémoire de saint Lyé fut illustrée par une multitude de miracles. Citons-en deux seulement.

Des joueurs d'instruments attiraient la foule autour d'eux et

recueillaient d'abondantes aumônes; car, dit Des Guerrois dans le style de l'époque, « il arrive souvent que d'aucuns peu bien- « advisez refusent l'aumosne aux pauvres mourans de faim pour « la donner à de tels boufons et basteleurs qui ne la méritent pas « tant. » Deux de ces hommes se prirent de querelle et en vinrent aux coups; l'un d'eux même blessa grièvement son adversaire et fut livré aux mains de la justice qui le fit charger de chaînes en attendant son jugement. Ce malheureux, qui n'avait obéi qu'à un premier mouvement de colère, se repentait sincèrement de son crime et en demandait pardon au Ciel, en implorant la protection de saint Lyé. La nuit suivante, il vit en songe un moine s'approcher de lui, détacher les chaînes de ses pieds et de ses mains et lui ouvrir la porte de sa prison. Quand il s'éveilla, il se trouva réellement délivré, et, plein de joie, il se rendit à l'église de Saint-Lyé, où il déposa ses fers en témoignage de sa délivrance.

Les soldats du roi Clotaire parcouraient les environs de Troyes portant avec la guerre le pillage, le massacre et la désolation, sans que rien, sacré ou profane, pût trouver grâce à leurs yeux. Deux hommes, poursuivis par ces soldats indisciplinés, allèrent chercher un refuge à l'église de Saint-Lyé, et implorèrent la protection de ce grand serviteur de Dieu. Les soldats les suivaient de près : ils atteignirent bientôt le lieu saint; mais trouvant la porte fermée, et courroucés de voir échapper leur proie, ils voulurent s'en venger sur l'église elle-même et ils y mirent le feu. Grande fut alors la terreur des deux réfugiés quand ils virent les flammes s'élever de toutes parts autour d'eux; mais plus grande encore fut leur confiance en celui qu'ils avaient tout d'abord invoqué. Ils redoublèrent donc leurs prières et se placèrent sous la châsse du saint, assurés d'échapper à la mort. Ils ne furent point trompés dans leur attente : le feu ne tarda pas à s'apaiser, et ils sortirent sains et saufs du milieu des flammes, à la vue du peuple entier, qui en rendit grâces à Dieu.

La fête de saint Lyé se célèbre chaque année le 28 mai, sous le rit semi-double.

RÉFLEXIONS.

1. Qui n'apprendra, par la vie de cet illustre serviteur de Dieu, à pratiquer les plus belles vertus? En voyant son obéissance, son amour de l'étude et du travail, sa douceur et sa patience, qui

n'aimera à marcher sur ses traces? Si nous ne jouissons pas, comme lui, de l'apparition des Saints (ce que Dieu n'accorde que quand il lui plaît et à qui il lui plaît), du moins, comme saint Lyé, pouvons-nous nous exercer aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et surtout, par une bonne vie, nous disposer à une sainte mort.

2. La pensée de la mort, dit Fénélon, est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets.

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. *(Id.)*

La mort nous paraît toujours comme l'horizon qui borne notre vue, s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin et ne croyant jamais pouvoir y atteindre; chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. ***(Massillon.)***

Ne nous illusionnons point, mais soyons toujours prêts, et vivons de telle sorte que la mort ne nous prenne pas au dépourvu.

PRIÈRE.

Nous vous prions, Seigneur! que l'intercession du saint abbé Lyé nous rende agréables à votre Majesté, afin que nous obtenions par ses prières les grâces que nous ne pouvons espérer de nos mérites.

Ainsi soit-il.

SAINT VINCENT,

VIGILE,
Pape.

S. VINCENT,
10e Evêque de Troyes.

(10e Evêque de Troyes).

536-546.

CHILDEBERT Ier,
Roi de France.

Que le nom des Saints demeure éternellement, et qu'il passe à leurs enfants, couvert de leur gloire.
(Eccli. xlvi, 15).

SOMMAIRE.

Election de saint Vincent au siége de Troyes. — Il propose saint Aventin et saint Camélien à la vénération de son peuple. — Il propage le culte de saint Parre. — Objet du culte des Saints. — Mort de saint Vincent.

A la mort de saint Camélien, saint Vincent fut choisi pour le remplacer. Succéder à des hommes d'une aussi éminente sainteté que les Mélain, les Loup, les Camélien, c'est prendre, en quelque façon, l'engagement de tenir haut la réputation du siége épiscopal de Troyes, et Vincent ne fut pas inférieur à sa mission.

On ignore sa naissance et les emplois qu'il exerça avant son épiscopat. Mais, s'il faut en juger par les principaux actes de sa dignité nouvelle, il dut être troyen, car il puisait ses inspirations les plus chères dans l'amour naturel du sol natal. L'une de ses principales sollicitudes, en effet, paraît avoir été de faire rendre aux saints de notre pays le culte auquel ils avaient droit par la sublimité de leurs vertus, la sainteté de leur mort et la multiplicité de leurs miracles. C'est ainsi qu'il plaça sur les autels son prédécesseur Camélien, ainsi que saint Aventin, en l'honneur duquel, en 540, il érigea une chapelle sur l'emplacement de l'ancien cimetière où le pieux solitaire se retirait souvent pour vaquer plus librement à l'oraison. Trois ans plus tard, voulant propager le culte de saint Parre, il fit bâtir sous son vocable, en place de la modeste chapelle élevée par l'archidiacre Eusèbe, une église qui porte encore le nom du premier martyr troyen.

En rendant ainsi des honneurs singuliers aux saints qui ont vécu dans nos contrées, le pieux évêque satisfaisait, à la vérité,

une dévotion douce à son cœur; mais il voulait surtout par là glorifier le Seigneur, et élever l'esprit de ses diocésains jusqu'à Celui dont les saints ont été les serviteurs. Il voulait faire resplendir dans toute leur lumière les mérites du Sauveur, et montrer que si, dans le cours de l'année, les fêtes de Notre Seigneur rappellent et célèbrent ses principales actions, les fêtes des saints rendent témoignage à la vertu féconde de ses souffrances et de sa mort. Et de fait, peut-on contempler la gloire des élus sans y voir un rayon de la magnificence du Réparateur, et une preuve éclatante de sa toute-puissance, qui de la poussière et du péché fait éclore des esprits aussi purs que les Anges? Peut-on féliciter les saints de leur bonheur, sans adresser en même temps un hymne de louange à Jésus-Christ, qui les a enfantés par sa vertu divine et les a nourris de sa propre substance?

De tous les saints proposés jusque-là à la vénération de nos pères, Aventin était celui que Vincent honorait d'un culte plus spécial. Il aimait à aller prier sur son tombeau, et sa dévotion pour le saint abbé était si grande qu'il voulut, après sa mort, reposer auprès de lui. Ce désir fut religieusement exécuté; car, lorsqu'après un épiscopat de dix années, Dieu l'appela à lui pour le réunir à ceux qui, durant sa vie, avaient été l'objet particulier de ses hommages, on déposa son corps dans le chœur de l'église de Saint-Aventin, et on l'enferma dans un tombeau de pierre, soutenu par quatre piliers. La première ouverture s'en fit en 1698; mais ses ossements, prématurément exposés à la vénération publique, furent replacés dans le sépulcre, et l'on s'occupait de sa canonisation, quand la révolution de 1793 vint en interrompre les travaux. A cette époque de triste mémoire, la paroisse de Saint-Aventin fut supprimée, le tombeau détruit, et le corps de saint Vincent transporté à la cathédrale et déposé sous la chapelle de Notre-Dame. L'église Saint-Nizier en possède une faible partie.

La plupart de nos catalogues ont qualifié Vincent du nom de saint; mais sa fête n'a jamais été célébrée.

RÉFLEXIONS.

1. C'est en étudiant la vie des saints que nous nous sentirons plus fortement excités à marcher sur leurs traces et à augmenter,

par une vie pleine d'innocence et de bonnes œuvres, le nombre des prédestinés.

2. Prions les saints avec confiance : nos prières, comme des parfums, sont portées par eux et par les Anges jusqu'au trône de Dieu, et, comme une douce rosée, retombent en bienfaits sur nos âmes.

PRIÈRE.

Seigneur ! vous nous avez donné vos saints pour intermédiaires auprès de votre divine Majesté. Faites que, par leur moyen, nous obtenions la grâce de vous servir avec fidélité et d'aller un jour prendre place à leurs côtés dans la céleste patrie.

Ainsi soit-il.

SAINT PHAL,

VIGILE,
Pape.
AMBROISE,
11e Evêque de Troyes.

(Abbé de Saint-Ursion) (1).

Vers 549.

CHILDEBERT Ier,
Roi de France.

Tout concourt au bien de ceux qui craignent le Seigneur.
(Rom. viii, 28).

SOMMAIRE.

Naissance de saint Phal. — Sa captivité. — Sa délivrance. — Ses vertus. — Il est élu abbé. — Sa mortification. — Ses miracles. — Sa mort. — Ses reliques.

Saint Phal (Fidolus) naquit en Auvergne d'une famille distinguée par sa noblesse. A peine sorti de l'enfance, il manifesta le désir d'embrasser la carrière ecclésiastique, et quand l'évêque eut tracé sur sa tête la couronne cléricale, son plus grand plaisir fut de servir à l'autel les ministres sacrés.

En 531, dans la guerre de Childebert, roi de Paris, contre Amalaric, roi des Wisigoths, Thierry, roi d'Austrasie, entra en Auvergne et y exerça de grands ravages. Comme beaucoup d'autres, le jeune Phal tomba dans les mains des soldats de Thierry, qui l'amenèrent par hasard aux environs de Troyes. Ils passaient devant le monastère d'Isles (Aumont), qui florissait alors, quand le vénérable Aventin, qui en était abbé (2), se souvint d'avoir eu une vision, par laquelle le Ciel l'avertissait de racheter et de garder près de lui un jeune esclave du nom de Phal. Il aborda donc ces soldats, et leur demanda s'ils avaient avec eux un captif nommé Phal :

« Il est, en effet, en notre possession, répondirent-ils; nous « pouvons vous le vendre pour le service de votre Eglise. »

Touché du sort de ce jeune homme, Aventin donna douze écus d'or et reçut l'esclave des Austrasiens. Il le mit au nombre de ses disciples, lui fit revêtir l'habit de religion, et sachant que Dieu avait sur lui des vues de miséricorde, il le révérait déjà comme

(1) Patron de Saint-Phal et d'Avirey-Lingey.

(2) Différent du saint Aventin dont nous avons donné la vie plus haut.

son seigneur. Phal, de son côté, édifié de la piété du maître et des religieux, s'appliquait à marcher sur leurs traces, et bientôt il devint lui-même un modèle de vertus. Son obéissance à la règle et son exactitude scrupuleuse à en observer tous les points, même les plus petits, lui gagna la confiance de l'abbé, qui le fit prévôt du monastère. C'était un acheminement vers une fonction plus élevée. Aventin mourut quelque temps après. Le choix du successeur ne demeura pas long-temps indécis, et les voix de tous les religieux se réunirent en faveur de Phal. D'abord il refusa par humilité; mais enfin, vaincu par les instances de ses frères, il accepta cette dignité et se chargea du gouvernement du monastère.

La qualité d'abbé ne fut point pour lui un titre d'orgueil et de vanité; il la regarda, au contraire, comme une étroite obligation d'être plus humble, plus exact à l'observance des règles et plus mortifié. Retiré au fond de sa cellule, un dur cilice affligeait son corps, tandis qu'une méditation constante des vérités éternelles fortifiait son âme. Trois pains suffisaient abondamment à sa nourriture pour un carême entier, et l'on trouva même, un Jeudi saint, le troisième pain qui n'était pas entamé; un verre d'eau mêlée de cendres étanchait sa soif la plus ardente.

La sainteté de sa vie lui mérita de son vivant le don des miracles. Deux aveugles furent amenés en présence du saint pour en obtenir leur guérison; Phal se contenta de faire sur leurs yeux le signe de la croix en invoquant le nom du Sauveur Jésus, et aussitôt ils recouvrèrent la vue.

Un jeune enfant, nommé Octavien, avait les membres si faibles, qu'il ne pouvait se tenir debout ni faire quelques pas sans un secours étranger. Ses parents le conduisirent à Phal, qui plaça le pauvre infirme sur son propre grabat et se mit en prières. Il y demeura trois nuits entières, en répandant d'abondantes larmes; enfin le Seigneur exauça sa demande, et le jeune homme fut rendu à la santé.

Un homme possédé de l'esprit malin se déchirait de ses propres dents, et personne n'osait l'approcher, de peur d'être à son tour victime de la rage de ce malheureux. On parvint enfin à l'enchaîner et on l'amena à saint Phal. A peine en présence du saint abbé, le possédé l'appela par son nom. Saint Phal le fit placer dans une chambre retirée; pour lui, il commença un jeûne rigoureux qu'il

prolongea durant trois jours, et obtint enfin de Dieu la délivrance de cet infortuné, qui s'en retourna en rendant grâces à la miséricorde divine.

Un voleur mal avisé s'était emparé du cheval dont se servait habituellement notre saint, et marchait depuis trois jours pour se soustraire à toutes les recherches. A la nouvelle du larcin, Phal se mit en oraison, et les remords tourmentèrent si vivement l'âme du malfaiteur, qu'arrivé près d'Arcis, il ne put aller plus loin et fut obligé de retourner sur ses pas. Il reprit donc le chemin de la cellule du saint abbé; mais, nouveau prodige! malgré tous ses efforts, il ne put descendre de sa monture et une fièvre ardente consumait ses membres. Le saint prit pitié de lui, et, par ses prières, obtint sa délivrance.

Nous ne citerons plus que le fait suivant. Un jeune homme s'était attiré par ses crimes une punition exemplaire; mais son maître cruel et brutal, le maltraitait outre mesure. Son père vint se plaindre à saint Phal, qui lui donna le bâton sur lequel il s'appuyait pour prier, et l'envoya vers ce maître inhumain pour lui dire en son nom de mettre le jeune homme en liberté et de lui pardonner sa faute. Mais ce barbare ne tint compte ni du bâton, ni de l'ordre de saint Phal; bien plus, il fit cruellement tourmenter le jeune homme et ordonna de le pendre en défendant qu'on détachât le corps avant trois jours. Ce terme écoulé, le père du malheureux esclave, ayant obtenu la permission de donner la sépulture à son fils, ne fut pas peu surpris de le voir se lever sur ses pieds et marcher comme auparavant. Ce jeune homme affirmait publiquement que saint Phal était venu à son secours, soutenant ses pieds sur ses épaules, de peur que la corde ne serrât son cou, et qu'il avait ainsi échappé à la mort.

Enfin, saint Phal, après avoir gouverné le monastère d'Isles avec beaucoup d'édification, s'endormit dans le Seigneur, vers l'an 549.

L'Eglise célèbre sa fête le 15 mai, bien que l'on croie que sa mort n'est arrivée que le lendemain.

Ses reliques, transportées avec celles de plusieurs autres saints au monastère de Montier-la-Celle, reposent depuis le 11 septembre 1791 (1) dans l'église de Saint-André-lès-Troyes. En

(1) Voir la note de la page 193.

1804, MM. Tréfort et d'Arvisenet, vicaires-généraux de Mgr de la Tour du Pin Montauban, en firent solennellement la reconnaissance, et trouvèrent un procès-verbal, constatant que, le 24 septembre et jours suivants de l'année 1700, le prieur et le sous-prieur de Montier-la-Celle avaient, en présence de la communauté entière, transféré les ossements de saint Phal d'une châsse ancienne dans celle où ils reposent encore aujourd'hui. Mgr de Seguin des Hons en constata de nouveau l'authenticité, l'an 1828.

L'église paroissiale de Saint-Phal possède aussi une portion considérable des reliques de son saint patron. Un des procès-verbaux renfermés dans la châsse nous apprend qu'en 1640, le 5e jour du mois de janvier, à la *supplication d'honorable personne, Messire Georges de Vauldrey, marquis de Saint-Phal,* le prieur de l'abbaye de Montier-la-Celle, assisté de ses religieux et d'un notaire royal, avait extrait de la châsse de Saint-Phal, conservée en l'église de l'abbaye, une portion considérable du *chef* de ce saint abbé, qu'il avait donnée à l'église paroissiale de Saint-Phal, pour y être honorée comme relique de son saint patron. Elle fut, le 23 mai 1842, visitée et transférée dans une châsse neuve par M. l'abbé Roisard, vicaire-général de Mgr des Hons.

Plusieurs paroisses du diocèse exposent sur les autels quelques reliques de saint Phal; ce sont, entre autres, celles de Villenauxe, de Saint-Parre-les-Tertres, etc.

RÉFLEXIONS.

1. Que les adversités servent à nous attacher plus fortement à Dieu; loin de nous nuire, elles deviendront un gain pour nous.

2. Servons nous du commerce des personnes de piété pour avancer dans la perfection et dans la pratique des vertus.

3. Admirons en saint Phal sa patience dans les fers, son obéissance religieuse à l'égard de tous, même de ses inférieurs, sa grande modestie dans la haute fonction d'abbé, son abstinence et sa mortification, mais surtout son infatigable charité pour les pauvres et les infirmes. Prions-le de nous aider de ses prières

auprès de Notre Seigneur Jésus-Christ, auquel soit honneur et gloire dans les siècles des siècles.

PRIÈRE.

Nous vous supplions, Seigneur! que l'intercession de saint Phal, abbé, nous rende agréables à Votre Majesté, afin que nous obtenions par ses prières les grâces que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

JEAN III,
Pape.
GALLOMAGNE,
12e Evêque de Troyes.

—

SAINT BOUIN,

(Prêtre et Solitaire).

570.

CHILPÉRIC Ier,

Roi de France.

—

Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur.

(OSÉE, II, 14).

SOMMAIRE.

Retraite de saint Bouin. — Ses vertus. — Ses bonnes œuvres. — Sa mort. — Ses reliques.

Une ancienne tradition nous apprend que saint Bouin (Boëmius) naquit en Champagne, peut-être même dans le diocèse de Troyes; mais les données sont trop incertaines pour qu'on puisse rien préciser. Ce qu'on peut affirmer, c'est que ce saint, après avoir passé ses premières années dans le monde, se sentit vivement pressé de lui dire un éternel adieu et de se retirer dans la solitude. Il chercha donc un lieu sauvage et désert, où, loin des regards humains, il pût se livrer à la pratique de la pénitence et aux douceurs de la contemplation. Une petite vallée entourée de bois, entre Saint-Mards et Maraye-en-Othe, lui parut être l'endroit que lui avait destiné la divine Providence. Il s'y fixa et se construisit une petite chapelle et une cellule, au bord d'une fontaine. C'est là que, selon la profonde parole d'un saint, il demeura avec lui-même (1), c'est-à-dire qu'il joignit la solitude de l'âme à celle du corps; il détacha son cœur des choses terrestres et se concentra tout entier dans la connaissance de Dieu et de soi-même. Imposant un silence absolu à toutes les facultés de son âme, il la possédait dans un recueillement continuel, purifiait ses affections et les enflammait par la contemplation du souverain bien. Qu'elles étaient ferventes ses aspirations vers le Ciel! « Comme le cerf altéré, s'écriait-il souvent avec le Prophète, aspire après la fraîcheur des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu! » Le cœur sans cesse élevé vers le Seigneur, il eût pu dire encore avec saint Paul : « Notre conversation est dans les cieux. » Aussi, comme il gémissait, lorsqu'après ses extases d'amour, il revenait à lui et se voyait

(1) Habitavit secum. *Greg. Turon.*

encore attaché à la terre par les liens de son corps; lorsque réfléchissant à la fragilité humaine, il pensait que de plus saints et de plus forts que lui étaient tombés dans le péché! L'ombre seule d'une faute légère le faisait trembler, et souvent il remerciait Dieu de l'avoir appelé à une vie qui, pour n'être pas exempte de tentations et de dangers, lui permettait toutefois de déjouer plus facilement les artifices du démon. Mais afin de s'assurer la victoire, il prenait les armes infaillibles, indiquées par saint Paul : la prière, la vigilance et le jeûne. Son lit était la terre nue; sa nourriture, du pain, du sel et des racines; sa boisson, l'eau pure de la fontaine. Et que dire de ses autres austérités? Avec quelle impitoyable rigueur il traitait son corps pour le soumettre au joug de l'esprit et triompher de ses sens! Aussi atteignit-il un degré sublime de perfection et de sainteté, qui, tout en lui faisant un trésor de mérites pour le Ciel, lui attirait dès ici-bas le respect et la vénération des pays environnants. Il n'avait pu si bien se cacher, qu'on ne finît par découvrir sa retraite. On accourait à lui comme à un homme d'un puissant crédit auprès de Dieu, et jamais cette confiance n'était trompée. Comme sa solitude n'était pas éloignée des habitations, il ne se passait point de semaine qu'il ne reçût la visite des villageois, qui tenaient à honneur de lui fournir les vivres nécessaires. Jamais il ne refusait leurs offrandes; mais il les réservait pour les distribuer aux pauvres, qui, connaissant sa vie austère et charitable, ne manquaient pas de s'adresser à lui comme à leur père nourricier. Le travail de ses mains devenait aussi la matière de ses aumônes, et jamais aucun malheureux ne quitta son ermitage sans avoir obtenu quelque soulagement à sa misère. Notre saint profitait de ces visites pour rappeler à tous ceux qui l'abordaient leurs devoirs envers Dieu, la douceur du joug de Jésus-Christ, le néant des biens de la terre, et la nécessité d'acquérir ceux du ciel, les seuls véritables. Ses paroles produisaient l'impression la plus salutaire, et toujours ceux qui l'avaient entendu se retiraient avec le désir d'être meilleurs.

C'est ainsi que saint Bouin passa sa longue carrière dans l'exercice des plus belles vertus, et que, plein de jours et de bonnes œuvres, il s'endormit dans le Seigneur, le 29 septembre 570.

Les religieux de l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires, à Troyes, recueillirent l'ermitage de saint Bouin, et, chaque année, ils en célébraient la fête, le 28 septembre.

Privés de la présence corporelle du saint qui était venu se fixer près de leurs demeures, les habitants de saint Mards ne perdirent pas pour cela le souvenir de ses vertus. Ils voulurent même posséder quelques-unes de ses reliques, et s'adressèrent à cet effet à l'abbaye de Montier-la-Celle, qui les conservait religieusement. Le 2 octobre 1779, Dom J. Cajot, gardien du trésor de l'église conventuelle de Montier-la-Celle, tira de la châsse du saint l'os maxillaire inférieur, avec six autres petits ossements, et les donna à M. Charles Bercaire Mutel, curé de Saint-Mards, qui les exposa à la vénération publique. La présence de ces précieuses reliques devint dès lors l'occasion de pieuses démonstrations en l'honneur du saint. Chaque année, au jour de sa fête, on portait processionnellement les ossements sacrés, de l'église paroissiale à la chapelle bâtie sous le vocable de saint Bouin, dans la contrée qui porte son nom; et les vieillards que nous avons pu connaitre se rappelaient avec émotion la pompe extraordinaire déployée en ces circonstances, surtout l'an 1788.

Aujourd'hui encore, le jour de Pâques, on se rend en pélerinage à la fontaine de saint Bouin, et l'on y invoque avec confiance ce grand serviteur de Dieu.

En 1793, quelques pieuses personnes cachèrent les reliques du saint solitaire; et, après de consciencieuses informations, Mgr de Séguin des Hons en proclama l'authenticité, le 17 février 1834.

RÉFLEXIONS.

Il n'est pas nécessaire d'aller au désert pour imiter saint Bouin: chacun peut se faire une solitude au fond de son cœur, même avec les plus grandes occupations. Il suffit pour cela de ne donner aux affaires du siècle que le temps qu'elles réclament strictement et d'en employer le reste à la méditation des vérités éternelles. Souvent le corps travaille et l'esprit divague : arrêtons notre imagination vagabonde, et, au lieu de l'occuper à des bagatelles, fixons-la aux choses sérieuses de la religion et du salut.

PRIÈRE.

Nous vous supplions, Seigneur! que l'intercession de saint Bouin, solitaire, nous soit une recommandation auprès de vous, afin que nous obtenions par ses suffrages ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

SAINT LUPIEN,

PÉLAGE II, Pape. AGRÈCE, 13e Evêque de Troyes.	(Martyr). Vers 584.	CLOTAIRE II, Roi de France.

Les méchants ont aiguisé leur langue, comme celle du serpent ; leurs lèvres ont distillé le venin de l'aspic.

(Ps. CXXXIX, 4).

SOMMAIRE.

Patrie et jeunesse de Lupien. — Il est ordonné prêtre. — Son talent oratoire. — Il est élu abbé de Saint-Privat. — Calomnies inventées contre lui. — Son innocence est reconnue par Brunehaut. — Il est assassiné. — Des bergers retrouvent son corps. — Sa sépulture. — Translation de ses reliques. — Miracles.

Le martyrologe d'Usuard, augmenté par Molan, donne plusieurs saints de ce nom, et les habitants du village de Saint-Lupien ont adopté pour patron l'abbé de Saint-Privat en Vivarais, qui mourut victime de son zèle apostolique.

Saint Lupien (Lupentius) naquit à Mende, de parents illustres qui ne négligèrent rien pour le faire élever d'une manière convenable à sa naissance. Lupien répondit à leurs soins et se distingua par ses brillants succès dans les lettres profanes, mais plus encore par son inclination pour la vertu. Il visitait les malades, consolait les affligés, s'adonnait au jeûne et à l'aumône, et il avait une particulière sollicitude pour les pauvres honteux. Cette sainteté précoce le fit remarquer de son évêque, qui n'hésita pas à l'élever aux honneurs du sacerdoce.

Devenu prêtre, Lupien donna libre carrière à son talent oratoire. Ses instructions, aussi fréquentes que pathétiques, faisaient impression sur les cœurs, et comme sa parole était soutenue par l'exemple, il fit rentrer dans le devoir un grand nombre de pécheurs. Bientôt il fut revêtu de la dignité d'abbé du monastère de Saint-Privat, et sa vertu n'en brilla que plus éclatante aux yeux de ses concitoyens.

Cependant Dieu voulait l'épurer au feu de la persécution. Lupien avait un zèle ardent qui ne pactisait jamais avec les vices et les passions; il les attaquait vivement partout où il les rencontrait, sans faire aucune acception de personnes. Mais, *reprenez le méchant,* dit l'Ecriture, *il se déchaînera contre vous* (1)*;* c'est, en effet, ce qui arriva à notre saint.

Irrités de ses justes remontrances, ceux dont il condamnait les désordres résolurent de le perdre, et de peur qu'il ne prévînt la cour d'Austrasie en sa faveur, ils se hâtèrent de le dénoncer à la reine Brunehaut, veuve de Sigebert et mère de Childebert II, qui régnait alors. A la tête des accusateurs se trouvait Innocent, comte ou gouverneur de la ville et du pays de Gévaudan. Lui-même rédigea contre le saint un mémoire qu'il fit signer par ses créatures, et qui accusait Lupien de corrompre le peuple à force de largesses, de parler contre l'honneur et la réputation de la reine, et de méditer un bouleversement dans l'Etat. Aussitôt, Lupien fut mandé à Metz où résidait la cour, et traité comme un criminel de lèse-majesté; mais la reine ne tarda pas à reconnaître l'innocence de Lupien et le renvoya absous. Ce n'était pas ce que demandait le comte, qui n'en devint que plus acharné à sa perte. Aussi le saint ne se fut pas plutôt mis en chemin pour retourner à son monastère, qu'Innocent aposta deux misérables qui l'arrêtèrent à Pontion, près de Châlons-sur-Marne. Après lui avoir fait endurer divers tourments en ce lieu, ils parurent vouloir le laisser repartir librement; mais, comme s'ils se fussent repentis de l'avoir traité trop doucement, ils le poursuivirent et l'attaquèrent sur le bord de la rivière d'Aisne, où le saint abbé avait dressé sa tente pour passer la nuit. Il leur fut aisé d'accabler un homme sans défense, qui n'avait à leur opposer que des prières et des bénédictions. Ces barbares et lâches ennemis, dignes ministres de leur maître, ne mirent fin à leurs mauvais traitements qu'en lui tranchant la tête. Pour cacher leur crime, ils la mirent dans un sac qu'ils remplirent de cailloux, et la jetèrent dans l'endroit le plus profond de la rivière. Ils y firent aussi rouler le corps, après l'avoir attaché à une énorme pierre. C'était vers l'an 584.

Malgré leurs précautions, Dieu, qui se rit des efforts des impies, permit qu'au bout de quelques jours le corps flottât sur l'eau, et

(1) Prov. IX, 8.

des bergers le retirèrent pour lui donner la sépulture. Comme ils se demandaient de qui pouvaient être ces dépouilles, voici qu'un aigle fondit tout-à-coup sur l'eau, comme pour se jeter sur quelque proie. Il leva un sac du fond de la rivière et le laissa retomber sur le bord. Aussitôt, les bergers et les personnes rassemblées en ce lieu s'empressèrent autour du sac, et quel ne fut pas leur étonnement d'y trouver une tête s'adaptant parfaitement au corps qu'ils avaient retiré. Bientôt on reconnut le saint abbé, et on l'enterra le plus décemment possible. Mais Dieu qui, pour faire honorer la sépulture d'Elisée, rendit la vie à un mort par l'attouchement des os du prophète, ne voulut pas non plus que les restes de Lupien restassent dans un lieu profane; il inspira à un vénérable prêtre du voisinage, nommé Hermance, de leur rendre de plus pompeux honneurs. Hermance vint donc avec son clergé et un grand nombre de fidèles, et les transporta dans son église avec beaucoup de solennité.

Plus tard, les ossements du saint martyr furent portés à Châlons-sur-Marne et déposés dans l'église cathédrale où l'on n'en vénère plus qu'une faible partie. La ville de Mende, patrie de saint Lupien, ne possédait aucune relique de son glorieux enfant; elle en obtint quelques parcelles de Mgr Claude-Antoine de Choiseul-Beaupré, qui mourut en 1763.

Nous avons déjà dit qu'il y a d'autres saints du nom de Lupien : les Bollandistes prétendent que les reliques qui sont au village qui porte ce nom seraient plutôt celles de l'un d'entre eux que du célèbre abbé de Saint-Privat (1). Quoiqu'il en soit, les ossements qu'on y conserve avec une pieuse vénération furent renfermés jusqu'en 1469 dans un tombeau de pierre, élevé sur quatre piliers. A cette époque, ils furent visités par Mgr Louis Raguier, 76e évêque de Troyes, qui les fit placer dans une châsse *neufve de bois doré et embellie d'images,* que l'on voyait naguère encore auprès du tombeau du saint, mais que la vétusté a fait disparaître. Leur identité fut constatée de nouveau en 1675 et 1757. Profanés en 1793, ils furent recueillis par une personne pieuse et digne de foi, et, après de sérieuses informations, leur authenticité fut reconnue, le 13 mai 1829, par M. l'abbé Fournerot, vicaire général de Mgr de Séguin-des-Hons.

(1) Bolland. 22 *oct. p.* 607 *et seq.*

Le 10 octobre 1838, M. l'abbé Roisard, vicaire général du même prélat en fit la translation solennelle et les déposa dans une châsse nouvelle d'ordre gothique et d'un riche travail. Cette châsse est due à la générosité des habitants de saint Lupien : on la porte en procession, chaque année, le jour de l'Ascension, dans les rues du village, au milieu du concours des fidèles. Le principal ossement qu'on y conserve est le fémur. On vénère encore dans deux autres petits reliquaires un os de l'avant-bras et deux portions de côte de saint Lupien.

La première translation dont nous avons parlé se fit par suite de nombreux miracles opérés par l'intercession du saint : nous en citerons trois seulement.

Une dame des premières familles de Troyes était atteinte d'une folie furieuse : on la conduisit à saint Lupien, et l'on fit pour elle pendant plusieurs jours de généreuses offrandes : la malade s'en retourna chez elle parfaitement guérie, bénissant Dieu et louant son illustre serviteur.

Dans le même temps, un laboureur de Rigny-la-Nonneuse fut invité à la fête de saint Lupien; mais se riant de la fête et du saint, il attela ses chevaux et se proposa de labourer une de ses terres, sur le finage même de saint Lupien. Son impiété railleuse ne tarda pas à recevoir son châtiment; car ses chevaux, jusque-là doux et dociles, s'emportèrent tout-à-coup, rompirent leurs harnais et d'une course effrénée se dirigèrent vers saint Lupien. En même temps le laboureur, saisi d'une folie subite, fut entraîné malgré lui jusqu'à l'église, où, après de ferventes prières adressées au Ciel par les assistants, il reprit ses sens, avoua sa faute, s'en confessa et fut ainsi guéri par l'intercession de celui qu'il avait outragé.

Un jeune homme de Vallant, nommé Guillaume Vidot, était possédé de l'esprit malin; il fut amené par ses parents et mis en présence des reliques de saint Lupien. L'ange du mal ne put résister à la puissance du saint et on le vit bientôt sortir de la bouche du malheureux jeune homme sous la forme d'un globe de feu qui se précipita sur un arbre du cimetière et le réduisit en cendres.

La fête de saint Lupien se célèbre le 13 octobre de chaque année. On voit encore en ce jour les pélerins se presser autour des reliques et du tombeau, derniers restes d'une dévotion autrefois si florissante.

RÉFLEXIONS.

Depuis saint Athanase jusqu'à saint Vincent de Paul, et saint François de Sales, tous les saints ont été calomniés. Hélas! le Saint des saints l'a été lui-même; à chaque page de l'Evangile, vous trouvez les calomnies que les Pharisiens et les Princes des prêtres ont répandues contre Jésus-Christ, et ils finirent par demander sa mort.

Ainsi la calomnie, après avoir versé ses poisons, se plaît à se baigner dans le sang de ceux qu'elle a diffamés!

Le calomniateur ne fait perdre aux autres qu'une vaine renommée; mais pour lui-même, sans parler de l'opprobre qui l'attend au dernier jour et des tourments de l'éternité, il perd la vertu et la paix du cœur qui l'accompagne.

« Vous ne voudriez pas être auteur de la calomnie; mais combien de fois avez-vous autorisé les calomniateurs, en leur marquant de criminelles complaisances, en les faisant parler, en les excitant, en leur applaudissant, en vous rendant par là non-seulement fauteur et complice, mais responsable de toutes leurs suppositions. » (Bourdaloue.)

PRIÈRE.

Vous nous déclarez par votre Esprit, Seigneur! que celui qui garde sa langue, garde son âme (1), et que celui-là est parfait qui ne pèche point par la langue (2); faites, s'il vous plaît, que notre bouche soit la prison de notre langue, et que votre jugement seul, comme une juste balance, en règle tous les mouvements.

Ainsi soit-il.

(1) Prov. xiii, 3.

(2) S. Jacq. iii, 2.

SAINT POUANGE (1),

(Solitaire).

Fin du VIe siècle.

Mon repentir s'est manifesté par mes gémissements ; j'ai lavé toutes les nuits ma couche de mes larmes.
(Ps. VI, 7).

SOMMAIRE.

Noble condition de saint Pouange. — Sa faute. — Sa pénitence. — Son pèlerinage à Rome. — Sa mort. — Sa sépulture. — Sa statue.

Dieu l'a décrété : Rien de souillé n'entrera jamais dans le royaume des cieux (Apoc. XXI. 27). Mais si les portes de l'éternel séjour ne s'ouvraient qu'à la pureté baptismale, quel homme oserait lever les yeux vers le Ciel et prétendre au bonheur des Elus? Il appartenait à la religion chrétienne de faire deux sœurs de l'innocence et du repentir (2). Aussi, à côté de ces Justes privilégiés qui ont traversé le monde sans se souiller à son contact impur, l'Eglise écrit avec un légitime orgueil les noms de ces héroïques pénitents qui ont fait paraître autant de grandeur dans leur expiation qu'ils avaient montré de faiblesse dans leur chute. D'ailleurs, le spectacle de ces courageuses réparations apprend aux hommes à imiter dans leur repentir ceux qu'ils ont suivis dans leurs égarements. Telle est l'importante et grave leçon que nous fournit aujourd'hui l'exemple de saint Pouange.

S'il faut en croire l'écusson que surmonte la statue du Bienheureux dans l'église qui porte son nom, Pouange (Potamius) était un seigneur à qui sa fortune permettait les plaisirs de la chasse. Selon toute apparence, il habitait Troyes ou les environs :

(1) Patron secondaire de Saint-Pouange, près Troyes.

(2) Chateaubriand,

l'antique légende, qui nous a conservé quelques détails sur cet illustre solitaire est muette à ce sujet . Mais ce qu'elle ne nous cache pas, c'est que Pouange oublia quelque temps son Dieu et tomba dans une grande faute, que cependant elle ne spécifie pas, *propter gravem culpam.* La grâce de Dieu toucha bientôt son cœur, et loin de résister à ses inspirations salutaires, il embrassa généreusement les rigueurs d'une austère pénitence. Il ne crut pas trop faire que d'aller jusqu'à Rome implorer son pardon, sur le tombeau même des saints Apôtres. Il est facile d'imaginer les privations, les souffrances de toute espèce que, par esprit de mortification, il sut ajouter aux difficultés naturelles du voyage, les larmes amères qu'il répandit au pied de la Confession de saint Pierre (1), les soupirs ardents que lui arrachait la violence de sa douleur.

A son retour de Rome, il résolut de passer le reste de ses jours dans une solitude complète. Il se retira à six kilomètres environ de Troyes et s'abrita sous une humble et pauvre chaumière. Il partageait son temps entre le travail et l'oraison, et, pour faire expier à son corps le péché dont le souvenir remplissait son âme d'une vive amertume, il portait sur la peau nue un rude cilice dont il dérobait la vue par une légère tunique : sa nourriture était de l'eau et du pain auxquels il ajoutait quelques herbes crues.

Il passa ainsi plusieurs années dans les exercices d'une grande austérité; enfin, Dieu, satisfait de son expiation, l'appela à lui pour lui donner la couronne qu'il avait recouvrée au prix de si persévérants efforts : c'était vers la fin du VIe siècle.

Son corps fut enseveli dans un oratoire voisin, placé sous le vocable de saint Marc, et qui depuis a pris le nom de saint Pouange. On l'y conserva religieusement jusqu'au XVIe siècle; mais alors, les hérétiques ne reculèrent pas devant un horrible sacrilège; ils le brûlèrent et jetèrent ses cendres au vent.

Le seul monument qui reste aujourd'hui de saint Pouange est une fort belle statue, conservée dans l'église qui lui est consacrée. Elle est ornée à sa base d'un écusson de... *au chevron... portant en chef deux cors de chasse*, emblême de sa noble condition, *et en pointe un coquillage,* souvenir de son pélerinage à Rome.

(1) On appelle ainsi le tombeau de saint Pierre et de saint Paul.

Saint Pouange est le patron secondaire de la paroisse qui porte son nom, et l'on y célèbre sa fête, le 31 janvier, avec autant de dévotion que de solennité.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur, il est vrai, aime d'un amour de préférence l'innocence qui ne s'est jamais démentie; il l'honore d'une familiarité plus intime, et, quelque mérite qu'aient à ses yeux les larmes du pénitent, elles ne peuvent égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Ne nous décourageons pas toutefois; car, « si tels sont les sentiments de Jésus selon la nature divine, il en « a pris d'autres pour l'amour de nous, quand il s'est fait notre « Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents; mais, « réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher « les coupables. Il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est « pour les pécheurs qu'il est envoyé. Ecoutez comme il nous « explique le sujet de sa légation : « *Non veni vocare justos,* » je ne suis pas venu pour sauver les justes, parceque, quoiqu'ils » soient les plus estimables et les plus dignes de mon amitié, ma » commission ne s'étend pas jusque-là. Comme Sauveur, je dois » chercher ceux qui sont perdus; comme Médecin, ceux qui sont » malades; comme Rédempteur, ceux qui sont captifs. » C'est « pourquoi, il n'aime que leur compagnie, parce qu'il n'est au « monde que pour eux seuls. Les Anges, qui ont toujours été « justes, peuvent s'approcher de lui comme Fils de Dieu; ô « innocence, voilà ta prérogative! Mais en qualité de Sauveur, il « donne la préférence aux hommes pécheurs. De la même « manière qu'un médecin : Comme homme, il se plaira davan- « tage à converser avec les sains; et néanmoins, comme méde- « cin, il aime mieux soulager les malades. Ainsi ce médecin « charitable : certainement, comme Fils de Dieu, il préfère les « innocents; mais, en qualité de Sauveur, il recherchera plutôt « les criminels (1). »

Quelle consolante doctrine! Qu'elle est bien capable d'exciter la confiance et d'attirer les cœurs égarés! Souvenons-nous toute-

(1) Bossuet : 1er *Sermon pour la Nativité de la sainte Vierge.*

fois que Jésus-Christ n'a consenti qu'à expier le crime, non pas à l'encourager par son incomparable bonté. Si la justice et la miséricorde divines se sont donné le baiser de paix sur le Calvaire, cet excès d'amour n'aura que son temps, et quand viendra le jour terrible du jugement, la justice seule exercera son redoutable ministère.

PRIÈRE.

Nous nous approchons avec confiance du trône de votre miséricorde, Seigneur! pour y trouver la grâce, c'est-à-dire la lumière, la force et la vie. Nous reconnaissons que nous avons beaucoup péché; nous avons bu l'iniquité comme l'eau! Mais vous vous souviendrez de vos promesses, Seigneur! et si nous retournons à vous de toute notre âme et de tout notre cœur, vous prendrez en main notre défense et vous nous serez propice.

Ainsi soit-il.

BONIFACE V,	# SAINT VINEBAUD,	CLOTAIRE II,
Pape.	(Abbé de Saint-Loup) (1).	Roi de France.
LOUP II,		
14e Evêque de Troyes.	623.	

En vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi fera les choses que je fais, et de plus grandes encore.
(J.-C. en S. JEAN, XIV, 12)

SOMMAIRE.

Abbaye de Saint-Loup de Troyes. — Naissance de saint Vinebaud. — Sa retraite. — Ses miracles. — Son arrivée à Troyes. — Son élection à la dignité abbatiale. — Sa mortification. — Nouveaux miracles. — Il fait rappeler d'exil saint Loup de Sens. — Sa mort. — Ses reliques.

L'orphelinat actuel de Saint-Martin-ès-Aires, à Troyes, était, au temps de saint Loup, un simple oratoire, dédié à Notre-Dame, où le grand évêque de Troyes rassemblait fréquemment ses disciples pour leur parler de Dieu et les former à la piété. Après sa mort, il prit le nom de *Basilique de Saint-Loup,* des reliques du saint qui y reposèrent jusqu'en 891. Mais durant cet intervalle, il s'était formé en ce lieu même une communauté qui prit le nom d'*Abbaye de Saint-Loup,* et fut dirigée, après Anséric, par saint Vinebaud, natif de Nogent-sur-Seine.

Vinebaud vint au monde vers le milieu du VIe siècle. Ses parents, de famille romaine et fort à l'aise, le firent élever avec soin dans les lettres et la piété chrétienne. Ses progrès furent très-rapides. Mais, ce qui vaut mieux encore, il fut heureusement préservé des vices ordinaires à la jeunesse; Dieu lui inspira l'amour de la vertu et lui suggéra le désir de se consacrer à son service.

Après avoir reçu la prêtrise, Vinebaud se sentit porté aux exercices de la vie solitaire, et il ne tarda pas à suivre cet attrait. Il

(1) Patron de Bernon, Magnicourt.

y avait alors à Saint-Pierre-de-Bossenay, petit village à vingt kilomètres de Nogent, un oratoire élevé, dit-on, par saint Potentien en l'honneur de l'Apôtre saint Pierre. Ce lieu parut à Vinebaud propre à son dessein; il s'y retira dans une étroite cellule, et y vécut en ermite, priant sans cesse, gardant la continence, observant le jeûne, les veilles et les autres austérités de la pénitence. Dès lors son humilité, sa pureté de cœur et sa charité furent assez grandes pour mériter que Dieu le gratifiât du don des miracles.

Un voleur du nom d'Honorius avait dérobé une génisse qui paissait au milieu du troupeau, et il se préparait à la tuer pour profiter de son crime, quand une main invisible lui retint le bras. Trois jours durant, il ne put exécuter son mauvais dessein, malgré ses efforts réitérés. Ce prodige aurait dû le faire rentrer en lui-même, en lui montrant le doigt de Dieu; mais il s'obstina, et Dieu, pour le punir, permit que le démon s'emparât de son corps. Le malheureux perdit tout d'un coup la parole et ne fit plus entendre que d'affreux mugissements; c'est en cet état déplorable qu'il accourut à la cellule du saint prêtre. Celui-ci en prit compassion, traça le signe de la croix sur sa bouche, lui souffla sur le visage et la parole lui fut rendue. « Allez, lui dit le saint, et « ne cherchez plus à faire tort au prochain; car, autrement, vous « n'échapperiez pas aux supplices de cette vie et moins encore aux « châtiments éternels. » Et, après cette douce remontrance, il le renvoya sain et sauf en sa maison.

Sa réputation de sainteté s'étant répandue de toutes parts, Gallomagne, évêque de Troyes, désira l'attirer dans sa ville épiscopale. Il lui envoya un de ses lecteurs, affligé d'une fièvre quarte, pour obtenir sa guérison et inviter le saint à venir voir le prélat. Le malade fut guéri; mais Vinebaud ne pouvait se résoudre à quitter sa solitude. Toutefois, regardant l'invitation de son évêque comme un ordre formel, il se rendit à Troyes avec le lecteur.

Le pontife l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié et lui proposa de rester avec lui pour assister son église par ses prières et ses services. Malgré son désir de retourner à sa cellule, Vinebaud ne put résister aux instances de Gallomagne; mais il demanda et obtint de passer ses jours dans le monastère de saint Loup (aujourd'hui orphelinat de Saint-Martin-ès-Aires). Peu de temps après, l'an 583, l'abbé de ce monastère, Ansèric, étant mort, les religieux supplièrent l'évêque, Agrèce, de mettre Vinebaud à leur tête; le peuple lui-même sollicitait pour lui cette

dignité. Agrèce reconnut dans ces vœux unanimes l'ordre secret du Ciel, et il bénit Vinebaud comme abbé de Saint-Loup.

Dans cette nouvelle fonction, le saint, persuadé que ses frères avaient besoin de ses exemples plus encore que de ses instructions, continua la vie pleine d'édification qu'il avait menée dans sa solitude de Nogent. Sa prière était continuelle aussi bien que son jeûne; en carême, il ne mangeait que le soir, et sa nourriture était si frugale, que trois pains, de trois poignées de farine chacun, lui suffisaient pour une semaine. Il n'avait d'autre lit que la terre nue, et ce qui remplissait les religieux d'étonnement et d'admiration, c'était de voir leur saint abbé paraître les dimanches et fêtes avec un visage gai et un embonpoint qui leur faisait dire que Dieu avait un aliment particulier pour nourrir son serviteur.

Sa vie fut accompagnée de miracles : plusieurs malades vinrent implorer son pouvoir auprès de Dieu et s'en retournèrent guéris. Une femme d'Arcis, ayant profané le saint jour du dimanche par un péché d'orgueil et un mensonge dicté par l'avarice, en fut bien sévèrement punie : un serpent lui piqua la main, et la blessure prit un tel caractère de gravité que ses doigts se crispèrent en se collant l'un contre l'autre et qu'on avait perdu tout espoir de guérison. Cependant elle eut recours à Vinebaud, dont la réputation était venue jusqu'à elle, et elle l'alla trouver. Le saint se mit en prières devant les reliques de saint Loup, et il la congédia complétement guérie.

Une autre femme de Précy, nommée Nommulla, percluse de tous ses membres depuis sept ans, était condamnée à un état complet d'immobilité. Une nuit, cette femme eut une vision qui la remplit d'espérance et de consolation. Il lui sembla voir l'abbé Vinebaud s'approcher d'elle, la toucher de ses mains miraculeuses et lui rendre la santé. Elle se fit alors transporter à Troyes aux pieds du saint, le suppliant de lui venir en aide. Vinebaud se mit en oraison : « O mon Dieu! s'écria-t-il, vous qui êtes le « seul et véritable Seigneur du monde, veuillez jeter les yeux sur « cette pauvre malade, et la délivrer de la mort de ses péchés, « cause de son infirmité. » Puis, il traça le signe de la croix sur sa tête, la fit oindre d'huile bénite, et soudain les douleurs disparurent, les membres reprirent leur souplesse, et elle put retourner à pied dans sa maison.

Quoique notre saint chérît la solitude qu'il regardait comme la vocation où Dieu se communique plus volontiers à ceux qui le

cherchent, il ne faisait pourtant pas difficulté d'en sortir quand la charité l'exigeait. Il en donna la preuve vers l'an 614. Saint Leu, évêque de Sens, avait été exilé par le roi Clotaire, sur des rapports calomnieux. Ragnégisile, archidiacre de cette église et le même qui monta sur le siége de Troyes en 631, connaissant le mérite de Vinebaud et l'influence qu'il pourrait avoir sur le roi, vint le trouver et le supplia de plaider la cause du prélat innocent. Vinebaud, touché de ses paroles et de ses larmes, se rendit à la cour du roi, qui était alors aux environs de Rouen.

Son voyage ne fut qu'une suite non interrompue de miracles. Comme il approchait de la ville, on lui amena une pauvre femme aveugle, en le priant de la guérir; notre saint se contenta, selon son habitude, de faire le signe de la croix sur ses yeux, et aussitôt elle recouvra l'usage de la vue. On lui conduisit encore un malheureux possédé d'un démon furieux, et que plusieurs hommes pouvaient à peine tenir; Vinebaud le guérit également par la vertu du signe de la croix.

Enfin, il parvint jusqu'au roi et lui demanda de la part de Dieu et du peuple de Sens, le rétablissement du pontife exilé. Non-seulement son désir fut favorablement accueilli, mais il obtint encore l'élargissement d'un grand nombre de prisonniers. Il fut chargé d'annoncer à saint Leu cette excellente nouvelle. L'entrevue des deux serviteurs de Dieu fut si touchante que les assistants ne purent retenir leurs larmes. Ils prirent ensemble le chemin de la cour, et saint Leu, présenté par saint Vinebaud, parut devant le roi. La vue du prélat pâle et amaigri impressionna vivement Clotaire qui se jeta à ses genoux, lui demanda pardon, le fit dîner à sa table avec le saint abbé et le renvoya à son Eglise, après l'avoir comblé de présents.

A leur retour, ils passèrent par Paris, et Vinebaud, obéissant à une inspiration céleste, donna la liberté à plusieurs prisonniers. Il envoya, à cet effet, un prêtre de sa suite pour annoncer au geôlier sa généreuse intention. Ce prêtre revint, disant qu'il ne l'avait pas trouvé et que les portes étaient fermées. Mais le saint, y étant allé, se mit en prières, entra, ôta les chaînes de ces malheureux, les consola, leur lava les pieds, les servit à table, leur donna des habits pour remplacer les haillons qu'ils portaient, et les renvoya libres au nom du Seigneur.

Tant de belles actions augmentèrent l'éclat de la sainteté de Vinebaud. A son arrivée à Troyes, il dut se résigner à subir une

ovation : grands et petits voulaient lui témoigner leur estime sincère et leur vénération profonde. A leur tour, les malades se pressaient autour de lui pour obtenir leur guérison ; mais, en cette occasion comme en toute autre, Vinebaud s'humiliait d'autant plus qu'on l'exaltait davantage ; il faisait expier à son corps, par un redoublement de mortification, les attentions délicates dont il était l'objet, et il cherchait dans une prière plus assidue l'antidote à la vanité qui aurait pu se glisser dans son cœur. Enfin, après une longue carrière, Vinebaud échangea cette vie pleine de misères contre l'impérissable séjour des bienheureux, le 6 avril de l'an 620 ou 623.

Son corps fut enterré dans son abbaye de Saint-Loup (Saint-Martin-ès-Aires), d'où il fut enlevé l'an 891 avec celui du saint évêque de Troyes, par la crainte des Normands, qui en effet ruinèrent ce monastère. Quand on n'eut plus à redouter la fureur de ces barbares, les religieux bâtirent dans l'intérieur de la ville une nouvelle église sous le vocable de Saint-Loup (c'est maintenant la bibliothèque publique), avec des chanoines qui, vers 1135, se firent réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, pour la desservir. On y déposa les reliques de saint Vinebaud et de saint Loup, et, en 1180, après un miracle opéré par l'intercession du bienheureux abbé sur la personne de Garnier, seigneur de Traînel, tourmenté d'une fièvre quarte, on enferma ces reliques dans une châsse garnie de lames d'argent et enrichie de statues de même métal, représentant les douze apôtres. Une inscription latine y avait été gravée pour rappeler l'époque de sa fabrication ; du temps de Des Guerrois, on n'y lisait plus que les deux vers suivants :

Anno milleno centeno ac octuageno
Præsule Matthæo, fio sub Patre Guitero.

C'est-à-dire : J'ai été fabriquée sous l'épiscopat de Matthieu et le gouvernement de l'abbé Guitère, l'an 1180.

Cette châsse fut ouverte en 1609, et les reliques trouvées telles qu'elles y avaient été mises plus de quatre siècles auparavant.

Quand les religieux transportèrent à l'abbaye de Saint-Loup le corps de saint Vinebaud, ils bâtirent sur l'emplacement de la *Basilique de saint Loup,* une chapelle qu'ils dédièrent à saint Martin de Tours ; ils y laissèrent un bras du saint abbé, afin qu'il reçût aussi les hommages des fidèles, au lieu même où il avait exercé

les fonctions abbatiales. Les fureurs sacrilèges de la Révolution ont tout anéanti. Il ne reste plus qu'une partie du crâne conservée à la Cathédrale et un ossement peu considérable à Saint-Aventin-sous-Verrières.

Le souvenir de saint Vinebaud était aussi vivant à Saint-Pierre-de-Bossenay. La solitude qu'il y avait sanctifiée devint un prieuré de religieux de saint Loup, qui y célébraient l'office canonial. L'église en fut brûlée plus tard et il n'en resta pas trace; alors le prieuré fut réuni à l'abbaye de Saint-Loup de Troyes. Seule une chapelle que l'on voit encore rappelle cet ancien prieuré et le nom de saint Vinebaud; elle est située près d'une fontaine dont les eaux claires et limpides passent pour guérir de la fièvre : témoin l'inscription qu'on y lisait :

Fons est illimis, vitreisque argenteus undis,
Fons sacer; hunc multi numen habere putant.

C'est une source pure, à l'onde cristalline,
Qui possède, croit-on, une vertu divine.

C'est dans ces eaux miraculeuses que Garnier de Trainel, dont nous avons parlé, recouvra la santé; et, par reconnaissance, il déchargea les religieux du prieuré d'une redevance de *trois muids d'aveyne et obtint pour eux la cure de Marigny.*

La fête de saint Vinebaud se célèbre le 6 avril dans les paroisses dont il est le patron.

RÉFLEXIONS.

O puissance admirable du signe de la croix! Par lui, Vinebaud devient thaumaturge : il chasse les démons, il dissipe les maladies désespérées et fait connaître à l'aveugle la lumière du jour. « N'omettez jamais, dit saint Ephrem, de porter avec vous, nuit et jour. à toute heure, à tout moment, partout, l'arme protectrice de la croix. Couvrez-vous de ce bouclier sacré, soit que vous veilliez ou que vous dormiez, soit que vous voyagiez ou que vous entrepreniez quelque travail. Ornez vos membres de ce signe salutaire; préservez-les avec ce signe puissant, et jamais aucun mal ne s'approchera de vous. »

Si le signe de la croix est d'une telle vertu pour le corps, quelle ne sera pas sa puissance pour le bien de nos âmes.

puisqu'il repose tout entier sur Jésus-Christ attaché à la croix, source de toutes les grâces, fondement de toutes les miséricordes, trésor de bénédictions! En traçant le signe de la croix sur notre front, consacrons à Dieu notre intelligence pour ne jamais oublier ses commandements; qu'il soit le cachet et le sceau de notre bouche, pour que le mal n'y pénètre jamais et qu'il n'en sorte aucun discours coupable; qu'il soit pour notre poitrine une cuirasse impénétrable aux traits du démon; qu'il bannisse de notre cœur toute pensée impure, tout désir mauvais, et qu'il nous rappelle à chaque instant que nous sommes les temples de l'Esprit-Saint. « Car, dit saint Augustin, que vous servirait d'imprimer le sceau du Seigneur, la croix de Jésus-Christ sur votre front et sur votre bouche, si, dans l'intérieur de votre âme, tout est rempli de putréfaction et de souillure? »

PRIÈRE.

Que l'intercession du saint abbé Vinebaud nous recommande auprès de vous, Seigneur! afin que nous obtenions par ses suffrages les grâces que nous ne pouvons espérer de nos faibles mérites.

Ainsi soit-il.

HONORIUS Ier,
Pape.
RAGNÉGISILE,
17e Evêque de Troyes.

SAINT FLAVIT,

(Anachorète).

563-630.

DAGOBERT Ier,
Roi de France.

Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.
(MATTH. V, 8).

SOMMAIRE.

Patrie de Flavit. — Sa captivité. — Ses qualités extérieures. — Faveur dont il jouit chez Montan. — Sa chasteté. — Ses diverses épreuves. — Il se marie malgré lui. — Nouvelles épreuves. — Miracle. — Il recouvre la liberté. — Il reçoit les ordres sacrés. — Sa retraite. — Sa mort. — Ses reliques.

Deux villages revendiquent l'honneur d'avoir possédé saint Flavit sur leur territoire; c'est d'abord le pays qui porte son nom, et Marcilly-le-Hayer. Nous n'entrerons pas dans une discussion étrangère à notre sujet; mais nous dirons que les raisons qui militent en faveur de Marcilly nous paraissent assez puissantes pour que ce pays soutienne ses prétentions (1).

Italien de naissance, Flavit n'avait que vingt ans environ, quand il vint en France pour se soustraire aux dangers dont les Lombards menaçaient sa patrie. Mais il entrait dans les desseins de Dieu d'éprouver son serviteur par l'infortune, et il permit qu'il fût fait prisonnier par des soldats. Ceux-ci l'amenèrent jusqu'aux environs de Troyes, où Montan, seigneur de Marcilly-le-Hayer, l'acheta pour la somme de trente deniers. C'était un premier trait de ressemblance avec Joseph, l'esclave de Putiphar; comme le fils de Jacob, de délicates épreuves l'attendaient encore dans la maison de son maître.

Flavit sut bientôt gagner le cœur de Montan. Jeune et beau, doux et affable, spirituel et modeste, il commandait involontaire-

(1) Voir l'Annuaire du département de l'Aube, 1853, page 138.

ment l'estime et le respect. Aussi Montan ne le regarda point comme son esclave; mais il lui donna l'habit militaire avec le droit de porter l'épée, et il l'établit son intendant et le gardien de son château.

Flavit se montra digne de la confiance qu'on lui témoignait. Jamais serviteur ne fut plus docile ni plus fidèle; jamais ami ne fut plus dévoué que Flavit ne l'était à celui que la Providence avait constitué son seigneur. C'est qu'avant tout, il avait la crainte de Dieu, le Maître des maîtres; c'est que, chrétien parfait, il s'appliquait à cultiver en lui toutes les vertus.

Ce désir de la perfection le fit triompher d'une dangereuse tentation. Captivée par ses attraits extérieurs, la femme de Montan aurait désiré l'entrainer au mal. Mais il résista courageusement, et la malheureuse irritée le chargea près de son mari des plus graves accusations. Montan, trop crédule, s'enflamma de colère, dépouilla Flavit des insignes de la fonction qu'il remplissait et le condamna aux plus vils travaux. Flavit se réjouit d'un traitement qui était un opprobre aux yeux du monde, parce qu'il l'arrachait aux occasions dangereuses et lui fournissait le moyen d'exercer plus parfaitement les vertus de patience et d'humilité. Il se mit donc de bon cœur à la garde des bestiaux, et Dieu, satisfait de sa résignation, l'en récompensa en multipliant ses troupeaux d'une manière prodigieuse.

Cependant la conduite édifiante de son serviteur fit naître dans l'esprit de Montan des doutes sérieux sur les plaintes de sa femme, et bientôt il reconnut l'innocence de Flavit; en réparation de ses torts, il lui donna verbalement la liberté et le mit à la tête de ses autres domestiques. Mais craignant qu'à cause des mauvais traitements qu'il avait endurés, il ne voulût retourner dans sa patrie, ce seigneur résolut, pour le fixer sur ses terres, de lui faire épouser une jeune fille vertueuse, du nom d'Apronie. Flavit eût préféré la chasteté perpétuelle; mais connaissant l'irritabilité de son maître, il céda à ses désirs, laissant à Dieu la garde de son âme et de son corps. Il accepta donc Apronie pour épouse; mais il l'aima comme sa sœur, la respecta comme sa mère et la regarda comme appartenant à Jésus-Christ. Il lui parla avec tant d'éloquence des avantages de la virginité, qu'il lui persuada de garder la continence dans le mariage. Puis, heureux d'avoir gagné sa femme à l'amour parfait de Jésus-Christ, il reprit ses humbles travaux

avec un redoublement d'ardeur, sans négliger la pratique de la mortification et de la prière.

Mais la jalousie s'attache principalement au mérite et à la vertu. Flavit devait encore passer par cette nouvelle épreuve. Quelques envieux firent entendre à Montan, que celui qu'il avait élevé au-dessus de ses compagnons disposait à son profit du revenu des bois et du produit des troupeaux. La femme de Montan, heureuse d'une si belle occasion de vengeance, enchérit encore sur ces propos calomnieux. Il n'en fallait pas tant à l'irascible seigneur de Marcilly. Il va sur le champ pour punir l'économe qu'il croit infidèle; mais il ne tarde pas à reconnaître l'injustice et la fausseté des accusations portées contre lui. Toutefois, quelque temps après, il prêta encore une oreille crédule à la détraction, et prit un cheval pour arriver plus vite et infliger à Flavit le châtiment qu'il lui destinait. Mais, cette fois, Dieu se chargea lui-même de la défense de son serviteur; car, au moment où ce fougueux seigneur étendait la main pour frapper son esclave du bâton qu'il portait, il perdit l'équilibre, tomba à la droite de sa monture et se blessa grièvement. Flavit s'empressa de le relever; mais la perte de son sang faisant éprouver à Montan une soif ardente, Flavit, inspiré par l'Esprit-Saint, frappa la terre de son bâton, et sur le champ jaillit une source d'eau vive qui rendit la santé à Montan. Cette fontaine miraculeuse existe encore aujourd'hui dans les bois de Marcilly, près de Chanteloup, sous le nom de *Fontaine d'abondance*. Jusqu'au XVIIIe siècle, il y eut une chapelle sur cet emplacement même, et les habitants des pays voisins viennent encore en pélerinage chercher de l'eau de la fontaine de saint Flavit, pour se guérir de la fièvre. On ne voit plus maintenant que les ruines de l'oratoire; une croix a été plantée à l'endroit qu'occupait l'autel : c'est un témoignage de reconnaissance d'un habitant de Villemaur, miraculeusement guéri d'une maladie très-grave.

Le prodige opéré sur sa personne par son esclave fit comprendre à Montan quelles injustices lui avait fait commettre son excessive crédulité. Il voulut réparer sa faute, et offrit à Flavit, avec l'acte de sa liberté signé de sa main, autant de biens qu'il en voudrait posséder. Mais Flavit, se défiant des richesses, n'accepta que la liberté et un espace de terre suffisant pour bâtir une cellule sur les bords du ruisseau qu'il avait si merveilleusement fait sortir du sol.

Dès lors, il résolut de mener une vie plus parfaite. Désireux d'embrasser l'état ecclésiastique, il conseilla à sa femme de consacrer à Dieu sa virginité et de se retirer dans un monastère. Apronie, qui dans la société de son mari avait fait de grands progrès spirituels, goûta cet avis, et tous deux se rendirent à Sens, auprès de saint Leu, qui donna le voile à Apronie, éleva Flavit à l'honneur du sacerdoce, puis le renvoya dans l'ermitage qu'il s'était bâti, avec l'intention d'y finir ses jours.

La vie tout angélique du pieux prêtre faisait l'admiration de ceux qui en étaient témoins. Aux jeûnes, aux macérations, aux prières continuelles qui avaient jusque-là partagé son temps, il ajouta la lecture des livres sacrés et l'instruction du peuple. On venait à lui des pays les plus éloignés pour entendre sa parole et surtout pour recevoir la guérison de maladies de tout genre, et Dieu manifestait aux yeux de tous la sainteté de son serviteur, en lui donnant d'opérer d'innombrables miracles. Il ressuscita plusieurs morts, entre autres le fils du roi Clotaire, purifia des lépreux, fit marcher des boiteux et rendit la santé à toutes sortes d'infirmes. Enfin plein de jours et de mérites, il mourut, le 18 décembre 630, sous l'épiscopat de Ragnégisile, 17e évêque de Troyes.

Le corps de saint Flavit fut d'abord inhumé en son oratoire de Marcilly, puis transféré plus tard au monastère de Sainte-Colombe-les-Sens et dans le prieuré des Bénédictins de Villemaur, qui porta le nom de Saint-Flavit, et fut bâti au VIIIe siècle.

Nous ne connaissons pas de translation des reliques de ce saint avant le XIVe siècle. La première eut lieu le 6 juillet 1359 : on transporta à Troyes quelques parcelles du corps de saint Flavit et on les déposa dans une même châsse avec les reliques de saint Loup, évêque, sous le gouvernement de Jean Chailley, 18e abbé de Saint-Loup. Près de cent ans plus tard, un terrible incendie dévora l'église de Villemaur presque tout entière et une grande partie du pays. On recueillit alors avec grand soin les ossements du saint qu'on avait pu soustraire à la fureur des flammes, et on les enferma dans une châsse de bois, le 1er juillet 1450. Ce reliquaire, en forme de chapelle gothique, est très-remarquable : il porte la date de 1420, et présente dans les compartiments de ses deux faces les différents traits de la vie de saint Flavit.

Le 29 décembre 1628, Pierre de Marcq, prieur de Villemaur, fit solennellement l'ouverture de cette châsse et y trouva « plu-

sieurs ossements enveloppés dans un linge et dans un morceau de taffetas, couleur de rose, avec un certificat attestant que ces ossements sont bien ceux de saint Flavit. »

Douze ans plus tard, le 4 mai 1640, Mgr René de Breslay, 83e évêque de Troyes, voulant satisfaire les pieux désirs des Carmélites, récemment établies dans sa ville épiscopale, tira de la châsse trois ossements « savoir deux du chef et un du bras, » et les donna à ces religieuses en leur permettant d'en fêter la translation le 17 décembre. Il est à croire toutefois que cet évêque en conserva quelque chose au trésor de son évêché, car, en 1650, le 11 septembre, Mgr Malier du Houssay, son successeur, consacrant trois autels dans l'église de Charmont, mit dans l'un d'eux des reliques de saint Flavit, avec celles de saint Etienne, saint Urbain et saint Sébastien.

Au siècle suivant, comme on craignait que l'antique châsse ne tombât de vétusté, on en fit faire une nouvelle, également en bois, et le 29 mai 1718, on y déposa les précieuses reliques « sans en rien retrancher. »

C'est dans cette dernière châsse que sont encore les restes de saint Flavit. Quant à celle qui date du XIVe siècle, on la voit aussi à Villemaur; mais elle est dépouillée de son plus bel ornement.

L'histoire de saint Flavit est dans toutes les bouches à Marcilly-le-Hayer, tandis qu'elle est presque inconnue au village qui porte son nom, et dont le saint n'est plus que le patron secondaire. Nous avons dit que malgré l'indifférence de notre époque, les habitants de Marcilly et des environs ont conservé une grande confiance dans leur saint patron : plusieurs fois ils en reçurent la récompense. Nous emprunterons à la *Vie de Saint Flavit*, par M. Lorey, ancien curé de Marcilly, un fait qu'il dit attesté par les personnes les plus âgées du pays, qui en ont été témoins :

« Un nommé Laurin, propriétaire au Mothois, hameau de Marcilly, avait depuis long-temps perdu l'usage de ses jambes, et ne pouvait se mouvoir qu'avec le secours de deux béquilles. Un jour, il lui vint en pensée que celui qui avait ressuscité le fils de Clotaire, lui rendrait bien aussi l'usage de ses membres, s'il allait se laver dans la *Fontaine d'Abondance*. Il partit, invoquant saint Flavit avec tout le zèle que peut mettre un malade à demander la santé à celui qui a le pouvoir de la lui donner ou du moins de l'obtenir. Il se traîna comme il put; il fut sans doute long-temps en route; mais il s'était à peine plongé dans l'eau, il

avait à peine terminé sa prière, que le mouvement de ses jambes revint, et qu'il put sans béquilles retourner chez lui. En souvenir de cette guérison miraculeuse, et qu'il attribuait à la protection de saint Flavit, il attacha ses béquilles à un arbre qui ombrageait la fontaine. Elles y sont restées jusqu'à ce que la vétusté les en eût fait descendre par morceaux. »

Villemaur n'a conservé le souvenir de saint Flavit que par une croix érigée au milieu des bois, sur le chemin de Planty, et auprès de laquelle est une grosse pierre appelée la *Pierre aux dix doigts* : les habitants sont persuadés que ces empreintes sont celles des doigts de saint Flavit.

La fête de ce saint est fixée au 16 décembre dans les martyrologes de Saint-Loup, de Montier-la-Celle et de Sainte-Colombe; mais on la célèbre le 18 à Marcilly et à Saint-Flavit. La translation se solennise le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'est-ce que cette beauté du corps qui aveugle et fascine si tristement les hommes, qui les entraîne dans de si honteuses passions? « C'est, dit un auteur profane, un voile placé sur les yeux; c'est un filet aux pieds; c'est de la glu sur les ailes, pour empêcher notre âme de voir la vérité, de suivre le sentier de la vertu, de prendre son essor vers les cieux. C'est un ennemi domestique, ravisseur du repos, source de chagrins, tyran de la volupté. » (1) C'est une fleur d'un jour; le matin, resplendissante d'éclat, elle est fanée le soir. — Et saint Chrysostôme : « La beauté, dit-il, c'est un sépulcre blanchi. »

Livrons toutes ces sentences à la méditation de notre cœur; nous y trouverons d'assez puissants motifs pour ne point faire tant de cas d'un bien si passager et si dangereux tout ensemble.

2. Malgré son désir de garder la chasteté perpétuelle, Flavit prend une épouse par condescendance pour son maître. « La condescendance est fille de la charité, dit saint François de Sales. Il faut condescendre en tout, mais jusqu'à l'autel, c'est-à-dire jus-

(1) Pétrarque.

qu'au point que Dieu ne soit pas offensé; voilà les bornes de la condescendance. »

3. Si les personnes mariées étaient animées du véritable esprit de foi et d'amour de Dieu, elles profiteraient de leur union pour s'exciter mutuellement à la pratique des devoirs du chrétien. Celui qui est seul peut quelquefois céder à la tiédeur; mais comment ne pas marcher toujours plus avant dans la ferveur, quand on a sous les yeux l'exemple d'une personne aimée?

PRIÈRE.

Seigneur! qui êtes descendu des cieux en terre pour racheter nos âmes, ne permettez pas que nous retombions jamais dans le honteux esclavage du démon; et si nous avions le malheur de commettre le péché mortel, donnez-nous la force de briser au plus tôt nos chaînes en recourant à la pénitence.

Ainsi soit-il.

SAINTE TANCHE (1),

HONORIUS Ier,
Pape.
RAGNÉGISILE,
17e Evêque de Troyes.

(Vierge-Martyre).

637.

DAGOBERT Ier,
Roi de France.

Couronnée pour jamais, elle triomphe, après avoir obtenu la palme de la chasteté.
(SAG. IV, 2)

SOMMAIRE.

Famille, jeunesse édifiante de sainte Tanche. — Danger que court sa chasteté. — Sa résistance. — Son martyre. — Sa sépulture miraculeuse. — Invention de son corps. — Miracles. — Histoire de ses reliques et de son culte.

S'il faut en croire Des Guerrois, la famille de sainte Tanche était originaire de Syrie, et ne vint en Champagne qu'après la prise d'Antioche par les Sarrasins, l'an 637. Selon d'autres, dont nous adoptons l'avis plus volontiers, la famille de notre sainte était depuis long-temps établie dans les environs d'Arcis-sur-Aube. Tanche naquit vers l'an 620, au petit village de Saint-Ouen (2), près d'Arcis, de parents illustres selon le monde, mais plus nobles encore par leurs vertus; car la culture de leurs terres remplissait, avec la prière et les bonnes œuvres, tous les instants de leur vie précieuse devant le Seigneur. Leur premier soin fut de présenter leur enfant à l'église pour y recevoir le baptême, et ils choisirent un de leurs parents d'Arcis pour la tenir sur les fonts sacrés.

Tanche annonça de bonne heure ce qu'elle serait un jour, un lis au milieu des épines, un ange parmi les hommes. Modèle des jeunes filles de son âge, elle se distinguait par la modestie de sa tenue et de son regard, par son amour du silence et de la morti-

(1) Patronne de Lhuître et de Vaupoissons.

(2) Le village de Saint-Ouen (S. Audoenus) est aujourd'hui dans la Marne, auprès de la petite rivière du Puys, à 44 kilomètres de Troyes.

fication, par son application aux lectures pieuses et à la prière, par son obéissance prompte et aveugle aux ordres de ses parents, par son empressement à les soulager dans les soins du ménage ou les travaux des champs. Sa parole était si douce, ses manières si prévenantes, son visage reflétait si vivement la pureté de son âme, qu'il suffisait de l'approcher pour éprouver l'influence de la vertu. Comme l'Esprit saint la conduisait, elle se sentit inspirée de marcher sur les traces de la vierge Marie, de mépriser le monde avec ses amusements et ses vanités, et de consacrer à Dieu sa jeunesse et sa virginité. Dès lors, l'amour divin qui l'embrasait prit tous les jours de nouveaux développements. Chacun de ses actes était un acte d'amour; chacun des battements de son cœur, un soupir brûlant vers le ciel.

Elle venait d'atteindre sa seizième année, quand son père et sa mère furent invités par son parrain à passer chez lui les fêtes de la dédicace de l'église d'Arcis. Ils y allèrent et laissèrent Tanche à Saint-Ouen, pour garder la maison. Quand le parrain s'aperçut de l'absence de sa filleule : « Pourquoi, leur dit-il, n'avez-vous pas amené celle que je chéris comme ma propre fille, et dont les vertus font votre joie et ma consolation? Elle nous eût édifiés par ses pieuses paroles, et eut partagé notre festin de famille. » Et aussitôt, il envoya un de ses valets avec deux chevaux, pour amener la jeune fille.

A la vue du serviteur qui lui déclara la volonté de son maître et le consentement de ses parents, Tanche hésita quelque temps. Devait-elle entreprendre ce voyage, seule avec un étranger? N'était-il pas plus prudent de rester à la maison? Cependant la volonté de ses parents était formelle; ne pas s'y rendre était évidemment leur désobéir. Que faire? La pensée que cet homme devait être sûr et fidèle, puisque son maître l'avait envoyé, fixa enfin son irrésolution. Elle se recommanda à Dieu, se plaça sur la monture qui lui était destinée et partit avec le serviteur.

Ils avaient à peine parcouru quelques kilomètres que le malin esprit s'empara du domestique; et, quand ils furent arrivés au lieu solitaire appelé *La Beigne,* il lui dit clairement qu'il désirait lui plaire et obtenir ses faveurs. Tanche, étonnée de pareils discours, lui représenta avec fermeté l'audace d'une semblable proposition, l'injure qu'il faisait à son maître en abusant de sa confiance, surtout le crime horrible dont il voulait souiller son âme, et qui lui faisait perdre la crainte de Dieu. Ces paroles, bien capa-

bles de faire rentrer le coupable en lui-même, ne firent que redoubler son aveugle passion, et il osa même proférer des menaces. Alors, la sainte jeune fille, voyant qu'elle n'avait aucun secours à espérer des hommes en ce lieu solitaire, fit en son cœur cette touchante prière :

« O Dieu, mon créateur ! vous voyez le danger où je suis. Je « jette les yeux de toutes parts autour de moi, et je n'aperçois « personne qui vienne à mon aide. Par votre puissance et votre « infinie miséricorde, délivrez mon corps et mon âme des vio-« lences de ce suppôt de l'enfer. Envoyez-moi votre Esprit « saint, qui protége ma chasteté. Ne permettez pas que la malice « triomphe de ma faiblesse; mais plutôt, que j'expire avec ma « couronne virginale, et que j'aille chanter en compagnie des « Vierges prudentes le cantique immortel de l'Agneau. O mon « céleste Epoux, recevez mon âme et l'admettez parmi vos esprits « bienheureux ! »

Elle allait continuer sa prière, quand l'infâme valet, plus furieux que jamais : « Que signifient, s'écrie-t-il, ces prières et ces « larmes? Ou tu vas sur le champ obéir à ma volonté, ou tu « tomberas percée de mon glaive. J'ai trop attendu, j'ai trop « supplié. »

« Malheureux enfant de Satan ! répond la sainte. Quoi ! ta pas-« sion t'aveugle à ce point ? Ni mon innocence, ni l'honneur de « mes parents, ni la crainte de Dieu n'ont d'empire sur ton âme ! « Je l'ai dit, je le répète : plutôt mourir que de consentir au « péché ! »

Elle parlait encore, que le valet se précipitait sur elle, cherchant à la renverser de sa monture. Mais plus prompte que l'éclair, Tanche saute du côté opposé, espérant échapper à la violence par la fuite. C'est en vain : l'infâme est à sa poursuite; il l'atteint et une lutte s'engage. O saints Anges ! ô Vierge Marie ! ô Jésus ! accourez du ciel pour assister au combat de votre épouse bien-aimée ! Quel assaut ! quelle défense ! quel spectacle ! Une enfant de seize ans à peine qui tient tête à ce monstre vomi de l'enfer ! Voyant enfin que la vertu est forte comme une armée rangée en bataille, le corrupteur ne se contient plus; il saisit le pommeau de son épée et en frappe inhumainement le visage de la vierge. Le sang coule à flots et épuise ses forces sans amoindrir son courage. Elevant vers le ciel des regards pleins d'amour, elle

fléchit les genoux, et au même moment, sa tête tombe sous le glaive du misérable.

Mais la peine suivit de près le crime. Le meurtrier disparut aussitôt. On dit que le démon s'en empara sur l'heure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne reparut plus.

Quant à la vierge, elle se lève, prend entre ses mains sa tête sanglante et s'avance l'espace de deux kilomètres jusqu'à la vallée de Lhuitre. Arrivée près d'un épais buisson d'aubépine, elle s'arrête et dépose son fardeau. O lieu vénérable! place bénie qui reçut le corps précieux de cette chaste vierge!

Tanche expira près du buisson où elle s'était arrêtée. Mais qui lui rendra les honneurs de la sépulture?

Dieu lui-même y pourvut. De même que la sainte n'avait jamais voulu que l'homme portât sur elle une main coupable, ainsi le Seigneur ne permit pas que la main de l'homme ensevelit ses restes vénérés. Comme pour l'illustre Catherine, il chargea de ce soin les Anges dont la vierge avait si parfaitement imité les chastes vertus. Et pour que son tombeau ne fût point profané par la charrue du laboureur ou le séjour des animaux, il fit sur-le-champ produire à la terre des épines serrées, des buissons épais et des églantiers touffus, voulant montrer aux hommes par ce miracle la puissance de la virginité et l'honneur dont il se plait à la récompenser. La nuit, on y apercevait des formes lumineuses; les malades, en passant par là, éprouvaient un soulagement subit ou une guérison complète.

Cependant le culte de Tanche n'était pas établi. Dieu voulut faire rendre à sa servante les honneurs que méritaient son courage et sa vertu. Il envoya une vision céleste à un pieux habitant d'Arcis, et lui commanda par trois fois de s'acheminer en la vallée de Lhuitre et d'y chercher le corps de sainte Tanche. Longtemps le serviteur de Dieu hésita; il craignait une illusion de l'esprit mauvais. Il prit donc conseil d'un saint prêtre qui habitait la même ville, et dont l'avis fut d'implorer la lumière d'En-Haut par les prières, les jeûnes et la fréquentation du sacrement d'Eucharistie et de Pénitence. La volonté divine se manifesta de nouveau, et ils se mirent tous deux en route sur un char traîné par deux bœufs. Comme ils ignoraient le lieu précis de la sépulture de Tanche, ils se laissèrent guider par ces animaux, qui les conduisirent directement au buisson sous lequel reposaient les saintes dépouilles. Ils creusèrent le sol et ne tardèrent pas à

découvrir dans un parfait état de conservation la tête et le corps de la vierge-martyre. L'indigent n'éprouve pas autant de joie à l'aspect de l'or qui va l'enrichir qu'en éprouvèrent nos deux serviteurs de Dieu à la vue des reliques de Tanche. Ils s'empressèrent de remercier le Seigneur et se préparèrent à transporter le corps saint dans l'église d'Arcis. Mais ils ne furent pas plutôt arrivés devant l'église de Lhuître que les bœufs, malgré l'aiguillon, refusèrent obstinément d'aller plus loin. Comme il était nuit, nos voyageurs s'arrêtèrent et s'endormirent d'un profond sommeil. Ils s'éveillèrent au jour; mais, ô prodige! l'aiguillon desséché, que la veille ils avaient planté en terre, avait reverdi et formait trois rameaux. Ce miracle leur fit croire que la sainte voulait reposer en l'église de Lhuître, et ils se firent un devoir d'y laisser la précieuse relique. L'arbre miraculeux devint un bel orme qui, jusqu'en 1793, abrita sous ses branches de nombreuses générations.

Une foule de prodiges rendit bientôt célèbre le tombeau de sainte Tanche. Les infirmes y retrouvaient la santé, les aveugles, l'usage de la vue; les boiteux s'en retournaient guéris; les possédés étaient délivrés; les prisonniers qui se réclamaient à sainte Tanche recouvraient la liberté, et plus d'une fois la mort rendit ses victimes. Citons quelques-uns de ces faits merveilleux :

Un jeune homme de Boulogne-la-Grasse, fait prisonnier par les infidèles, subissait les tourments d'une horrible captivité; les outrages et les mauvais traitements ne lui étaient point ménagés, et il ne pouvait guère espérer sa délivrance. Dépourvu de tout secours humain, il se tourna vers le Ciel, et se souvenant du crédit puissant de Tanche auprès de Dieu, il conjura le Seigneur, par les mérites et la médiation de cette vierge, de vouloir bien briser ses fers et le rendre à la liberté. Sa prière n'était pas achevée, que les chaînes tombaient de ses mains. Croyant à peine à son bonheur, il vole à la porte du cachot; elle s'ouvre devant lui; il est libre. Il vint au tombeau de la vierge rendre grâces à Dieu de ce bienfait signalé, et il se plaisait à publier partout la puissance et la bonté de sa libératrice.

Un jeune enfant de Vitry (Marne) était tourmenté d'un flux de sang que les médecins ne pouvaient arrêter. Sa mère désespérée apprend les guérisons merveilleuses opérées par sainte Tanche; elle voue son enfant à la vierge de Lhuître. On l'amène au tombeau de la sainte; on se met en prières; mais loin de s'arrêter,

la maladie redouble d'intensité et l'enfant expire. Déjà l'on disposait le linceul, quand la mère, inspirée du Ciel, supplie qu'on mette d'abord son enfant sur le sépulcre de la sainte. On cède à ses larmes; on fait une procession; on chante des psaumes et des cantiques; on célèbre une messe solennelle. Le prêtre n'avait pas terminé le saint Sacrifice, que l'enfant se lève, parle en présence de l'assemblée stupéfaite, demande de la nourriture et se précipite dans les bras de sa mère, ivre de joie et pénétrée de reconnaissance.

Quelques soldats de la suite des comtes Raoul et Daimbert traversaient Lhuitre pour le mettre au pillage. Ne trouvant dans les maisons ni vivres, ni argent, ils apprirent que les habitants avaient tout transporté dans l'église pour soustraire à leur rapacité le peu qu'ils possédaient. Ils demandèrent à Raoul la permission de pénétrer dans l'église pour y faire des recherches. Le comte, plein de respect pour la patronne du pays, s'y opposa fortement; mais il ne put empêcher trois de ces pillards d'assiéger le lieu saint. Les habitants avaient mis à la porte principale la châsse de sainte Tanche, comme une barrière infranchissable; elle n'arrêta point cependant le premier des soldats qui enfonça la porte et passa outre. Son audace sacrilége reçut aussitôt sa punition, car il tomba à la renverse, se fracassa la tête et fut relevé à demi-mort. Un second voulut faire de même, et subit le même châtiment. Le troisième, effrayé du sort de ses camarades, essaya d'entrer à cheval par une porte latérale; mais, ô prodige! voici que la vierge, resplendissante de gloire et de majesté, se présente à lui, saisit la monture par la bride et châtie si rudement le téméraire cavalier qu'il reste presque sans vie sur les dalles du temple. Revenus à eux, ces malheureux profanateurs reconnurent leur crime et prièrent Dieu et la sainte de le leur pardonner. Alors la bienheureuse martyre leur apparut de nouveau et leur promit le pardon, s'ils renonçaient à porter désormais une main sacrilége sur les choses saintes. Ils s'en retournèrent en parfaite santé, et publièrent partout la puissance de Dieu et la bonté de sa servante qui, en un instant, les avait abattus et relevés, châtiés et guéris.

Deux chapelles furent élevées à Lhuitre en l'honneur de sainte Tanche. « L'vne plus neufve, faite de pierre, bien vitrée, fort belle « et couverte d'ardoise, où est le sépulchre de la saincte,... l'autre « plus ancienne est faite seulement de bois, couverte de tuilles, « ouverte en divers lieux, et cette-cy a esté bastie par les Anglois, « du temps que, sous Charles VI, ils estoient les plus forts en

« France, qui en ces temps estoient bons catholiques, la firent « dresser et peindre en la façon antique. » (1).

Il n'en reste plus rien ; mais sur l'emplacement de l'une d'elles a été bâtie la chapelle actuelle, qui, terminée le 3 octobre 1811, fut bénite le 19 mars 1812.

En 1441, les habitants d'Isles et de Ramerupt, jaloux de l'affluence de pélerins qu'attirait à Lhuître la réputation de sainte Tanche, prétendirent posséder son corps dans leur église. Cette affaire eut un tel retentissement que Jean VII Léguisé, 75e évêque de Troyes, se rendit sur les lieux avec son official et son promoteur, et, après un examen sérieux, reconnut solennellement la présence des reliques authentiques de sainte Tanche, à la chapelle du *Bouchet* de Lhuître. Cette sentence fut confirmée par une bulle du pape Nicolas V, donnée à Rome, le 8 juillet 1442.

A une époque inconnue, les reliques de sainte Tanche furent transportées à Troyes, et son chef était religieusement conservé à Notre-Dame-des-Nonnains, dans un reliquaire de cuivre doré et argenté, en forme de tour ronde. Les religieuses de ce monastère en célébraient la mémoire le 17 avril de chaque année. Une nouvelle translation eut lieu, le 20 juillet 1663, par M. Florentin de Hanom Laminoye, vicaire général de Mgr François Malier du Houssay. Le chef de la sainte fut mis dans un riche reliquaire d'argent ciselé, en forme de vase, soutenu par deux anges et fermé dans sa partie supérieure par un cristal qui permettait de découvrir la précieuse relique. Elle faillit périr dans le sacrilége auto-da-fé qui eut lieu à la cathédrale, en 1793, de la plus grande partie des reliques de nos saints; mais elle fut préservée par la sœur du sacristain de Saint-Pierre, Tanche Labreuveux, de Lhuitre, que nous avons personnellement connue. Cette précieuse épave fut restituée à l'église de Lhuitre, avec un authentique de M. Sibille, évêque intrus, occupant alors le siége de Troyes. En 1836, M. Roisard, vicaire général, fit une nouvelle reconnaissance des reliques de sainte Tanche, et le 3 octobre 1840, Mgr de Séguin-des-Hons en consacra l'authenticité par un acte épiscopal, qui ne fut publié que le 10 du même mois, jour de la fête de la glorieuse martyre. Enfin, le 10 octobre 1846, on érigea sur le lieu même du martyre de la vierge, une croix commémorative et un petit monument dus à la munificence de M. Pierre Martin.

(1) Des Guerrois.

Encore aujourd'hui, le jour de la fête patronale de Lhuître, on expose le modeste reliquaire contenant le crâne de sainte Tanche, et les fidèles des pays voisins vont en pèlerinage vénérer ces restes précieux, non-seulement le 10 octobre, mais aussi les lundis de Pâques et de la Pentecôte.

Une indulgence de 40 jours a été accordée à perpétuité, par Mgr de Séguin-des-Hons, aux fidèles qui, convenablement disposés, réciteront devant les reliques de la sainte, une fois le *Pater* et l'*Ave*, et trois fois l'invocation : *Sainte Tanche, priez pour nous*. Cette indulgence peut être gagnée trois fois l'an : 1° le jour même de la fête de sainte Tanche (10 octobre); 2° le dimanche auquel est remise la solennité; 3° le lundi de la Pentecôte.

La Cathédrale conserve une faible portion des ossements de sainte Tanche dans un petit reliquaire où sont aussi ceux de sainte Jule et de sainte Syre. Depuis le 16 mai 1841, l'église de Vaupoissons possède une partie du crâne de sainte Tanche, qui en est la patronne.

RÉFLEXIONS.

1. Quelque grande que soit la tentation, dit saint Bernard, apprenez à ne pas céder et à ne pas croire pour cela que vous êtes abandonné de Dieu.

On n'avance dans la vertu, dit saint Augustin, que par le moyen des tentations, et nul ne se connait bien, s'il n'est tenté; nul n'est couronné, s'il n'a vaincu; nul ne peut vaincre, s'il ne combat; et nul ne peut combattre, s'il n'a des tentations et des ennemis.

2. S'il est vrai que celui qui s'expose au danger périra, celui qui fuit les tentations, qui prie et recourt à Dieu, triomphera; aussi voyons-nous, malgré sa faiblesse, une jeune et timide enfant remporter la victoire sur un monstre à figure humaine; elle avait mis sa confiance au Dieu tout-puissant.

3. Sainte Tanche aime mieux perdre la vie que la chasteté; que les chrétiens, et particulièrement les jeunes personnes, se privent des plaisirs et des divertissements qui peuvent les exposer à perdre leur innocence et leur pureté.

PRIÈRE.

Seigneur! vous êtes l'Epoux des âmes chastes; faites-nous mériter la pureté du cœur par une continuelle mortification de nos sens; faites que nous n'oubliions jamais que les cœurs purs seront heureux, parce qu'ils verront Dieu. Ainsi soit-il.

SAINT VICTOR (1),

SÉVERIN, Pape.
RAGNÉGISILE, 17e Evêque de Troyes.

(Prêtre et Anachorète).

640.

CLOVIS II, Roi de France.

Votre loi, Seigneur, fait ma méditation de chaque jour.
(Ps. CXVIII, 97).

SOMMAIRE.

Pourquoi saint Victor reçut ce nom. — Sa jeunesse vertueuse. — Son élévation au sacerdoce. — Sa retraite. — Sa mortification. — Ses miracles. — Visite du roi Clotaire. — Faveurs célestes dont il est honoré. — Son éloge par saint Bernard. — Sa mort. — Ses reliques à Montiéramey.

Des écrivains espagnols ont en vain disputé au diocèse de Troyes l'honneur d'avoir donné naissance à saint Victor; les preuves convaincantes apportées par les meilleurs critiques, entre autres les Bollandistes, ont anéanti ce que les Espagnols avaient inventé pour soutenir leur prétention.

Saint Victor naquit, au VIe siècle, de parents nobles, au diocèse de Troyes. On dit qu'il reçut le nom de Victor parce que, sept mois avant de naître, sa seule présence dans le sein de sa mère suffit pour chasser le démon du corps d'un possédé, qui s'écria : « O Victor! le saint de Dieu! pourquoi nous tourmentes-tu avant « ta naissance? » Ainsi Victor eut un privilége qui n'avait été accordé à aucune créature humaine depuis saint Jean-Baptiste, et saint Bernard ne manque pas de relever plusieurs fois cette insigne prérogative (2).

A peine eut-il reçu le jour, que ses parents le portèrent à l'église

(1) Patron de Chervey, Viviers.

(2) O Felix mater, cujus uterus sensit novitatem nulli matrum compertam a diebus Joannis Baptistæ. — O virum præcipuæ sanctitatis, qui ante sanctus quam natus, etc. — Voir l'office de saint Victor, composé par saint Bernard.

pour y recevoir le sacrement de la régénération spirituelle. Jeune encore, il avait la prudence et la gravité du vieillard; il faisait l'espérance et l'orgueil de ses parents, l'admiration de tous ceux qui l'approchaient; on ne pouvait méconnaître en cet enfant l'action de l'Esprit saint, qui se préparait un vase d'élection.

Ses études furent accompagnées d'une extraordinaire piété. Malgré son jeune âge, on lui voyait faire ses plus chères délices de la mortification et de la prière. Il se distinguait surtout par sa charité pour les pauvres, et souvent il trouvait dans son abstinence le moyen d'en nourrir un grand nombre.

Des lettres humaines il passa à l'étude des livres sacrés. Il s'y donna tout entier et y prit tant de goût que toute autre lecture lui devint insipide, et que les vérités célestes qu'il y découvrit furent les plus doux aliments de son âme et l'objet presque continuel de ses méditations. Les connaissances qu'il y puisa, l'admirable sainteté de sa vie le firent élever au sacerdoce, et il fut engagé dans le ministère actif de l'Eglise. Mais l'amour de la solitude lui fit ensuite abandonner ses parents et ses richesses, pour se retirer sur le territoire d'Arcis, près d'un petit village alors appelé Saturniacum, près de Plancy.

Là, au sein d'une petite cellule, il passait les jours et les nuits dans la prière, le jeûne et la mortification. Parfait disciple de Jésus-Christ, il vivait sur la terre comme s'il eût été sans corps, sans besoins et d'une condition supérieure à celle des autres hommes. L'aveuglement des pécheurs avait affecté douloureusement son âme, et, nouveau saint Paul, il se faisait anathème pour ses frères et voulait par sa propre pénitence expier les crimes des hommes et désarmer la colère du Ciel. Cet amour du prochain fut si agréable à Dieu qu'il accorda à son serviteur le don des miracles.

La réputation de saint Victor se répandit alors de toutes parts, et les plus illustres personnages se firent honneur de lui rendre visite. Un de nos rois même (probablement Clotaire II). chassant avec les seigneurs de sa cour dans le voisinage de la rivière d'Aube, apprit que le saint prêtre Victor demeurait dans cette contrée, et il désira le voir. Victor, miraculeusement instruit de son arrivée, s'empressa d'aller à sa rencontre et conjura le prince d'entrer dans son humble chaumière. Frappé de l'extérieur pauvre et mortifié du saint, le prince l'embrassa tendrement et entra seul avec lui dans sa cellule. Ils s'entretinrent ensemble de discours

spirituels ; puis Victor, désirant offrir au prince et à sa suite quelque rafraichissement, se fit apporter une coupe vide, suivant l'auteur de sa vie, ou remplie d'eau, selon saint Bernard. Il se prosterna alors, et, plein de confiance en Celui qui avait changé l'eau en vin aux noces de Cana, et qui avait promis des miracles semblables et même de plus grands encore à ceux de ses serviteurs qui auraient une foi vive, il fit à Dieu cette prière : « O Dieu, dont « la puissance est infinie ! Vous qui, assis sur un trône de gloire, « avez séparé les cieux de la terre et les avez ornés d'une multi- « tude d'astres éclatants comme des pierres précieuses ; vous qui « m'avez appelé en ce monde et m'avez permis de confesser votre « saint nom, daignez bénir cette coupe et l'emplir d'une rosée « céleste, afin que, comme nos pères ont été rassasiés de la « manne du désert, nous soyons aussi remplis des faveurs de « votre bénédiction. » Puis, ayant fait le signe de la croix, la coupe se trouva tout-à-coup remplie d'un vin délicieux dont goûta le prince avec toute sa cour. Ces nobles visiteurs quittèrent le saint prêtre saisis d'admiration pour sa vertu, et publièrent partout le prodige dont ils avaient été témoins.

Dieu opéra encore d'autres merveilles par le bienheureux Victor, pour faire sentir aux hommes ou sa miséricorde ou sa justice. Tous ceux qui le venaient trouver recevaient de lui pour leur salut des instructions appropriées à leurs besoins ; mais les plus touchantes et les plus efficaces étaient celles qu'ils retiraient des exemples de sa vie pour régler leurs mœurs, crucifier leurs vices et mortifier leurs passions, pour demeurer dans l'humilité, pour aimer la justice et la vérité.

Malgré le bien que procuraient au peuple ses exhortations et sa présence, Victor regrettait de ne pouvoir se tenir caché dans sa cellule ; mais il ne pouvait se défendre de l'importunité des malades qui troublaient son repos et le forçaient de sacrifier à la charité l'amour qu'il avait pour la retraite et le silence. On accourait à lui, comme au dépositaire de la puissance divine ; on l'entourait de respect et de vénération. Mais, loin de s'enorgueillir de ces marques de distinction, il s'humiliait profondément et se regardait comme un serviteur inutile.

Les historiens de sa vie rapportent que Dieu lui accorda une faveur extraordinaire. Il avait autrefois tenu sur les fonts du baptême le jeune seigneur de Cupidini, aujourd'hui Queudes (Marne), à quatre lieues et demie de Plancy. Depuis long-temps

le noble gentilhomme pressait Victor d'honorer de sa présence son antique castel : le saint prêtre finit par céder à ses instances réitérées. C'était un dimanche : Victor se dirigeait vers l'église voisine pour assister à l'office divin. Tout-à-coup il s'arrêta : les cieux venaient de s'ouvrir devant lui; il jouissait de la vision béatifique et il entendait quelque chose de ces harmonies angéliques, telles que l'oreille de l'homme n'en a point entendu depuis l'apôtre saint Paul. C'est sans doute en souvenir de ce fait merveilleux que l'église de Queudes l'a choisi pour patron et qu'on y a pour lui la plus grande vénération.

« Tous les faits qui le concernent, dit saint Bernard, en font « plutôt un sujet d'admiration qu'un modèle à imiter, *veneramur,* « *non æmulamur.* Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, « la parole aux muets, le marcher aux boiteux. Il s'acquit le « respect de tous par sa sobriété, par une affectueuse dévotion, « par la douceur de son esprit, par la pureté de ses mœurs, par « la retenue de ses discours, par la beauté de son âme, par la « prière, les jeûnes, les veilles, par sa charité pour les pauvres, « par son affabilité envers les étrangers, par sa patience envers « les pécheurs, enfin par sa bonté pour tous (1). »

Saint Victor passa de longues années sur la terre, édifiant tous ceux qui le voyaient, et les portant à la piété par ses exemples plus encore que par ses exhortations; puis il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 26 février 640.

Ses reliques restèrent à Plancy jusqu'à la fin de la première partie du IXe siècle. A cette époque, l'invasion des Normands, les guerres des fils de Louis-le-Débonnaire amenèrent une telle dévastation dans les environs d'Arcis-sur-Aube, que le village de Saint-Victor disparut entièrement. Les Bénédictins, à qui était confié le tombeau du saint anachorète, songèrent alors à se réfugier chez leurs frères de Montiéramey. Ils emportèrent avec eux les restes précieux de leur illustre protecteur, et saint Victor continua d'opérer des merveilles de grâces et de guérisons dans cette seconde demeure comme dans la première. Godescard place cette translation vers l'an 837.

La châsse de saint Victor a traversé heureusement les fureurs révolutionnaires, et elle conserve encore aujourd'hui le corps

(1) S. Bernard. Sermo I in Natali S. Vict. Conf.

entier du saint prêtre. On la peut voir suspendue dans l'une des chapelles collatérales de l'église de Montiéramey.

Si la paroisse de Plancy a perdu son plus précieux trésor par la translation de ces reliques, elle n'a pas oublié celui qui en est la plus grande gloire pour avoir vécu à ses portes. Aussi, quand le village de Saint-Victor fut réuni à la commune de Plancy, on éleva une chapelle qui fut visitée jusqu'à la révolution par de nombreux pèlerins. Connue sous le nom de *Pénitence de Saint-Victre,* elle fut trouvée en mauvais état par Des Guerrois, qui y lut ces deux vers, en 1632 :

> **Tant que ce désastre sera,**
> **Jamais Plancy ne fleurira.**

Elle se releva de ses ruines, si c'est elle que le bréviaire troyen, imprimé en 1770, appelle une *belle basilique.*

Telle était la confiance des peuples en saint Victor, qu'on se recommandait à lui dans les moindres indispositions. On allait boire de l'eau de la rivière, voisine de son ermitage, et souvent les malades revenaient guéris. On voulait que saint Victor fût le protecteur de chaque famille : aussi prenait-on soin de donner son nom à l'un des enfants. Il n'est pas jusqu'à une ferme, un bois, situés dans les environs de l'ermitage, et même une rue de Plancy, qui ne soient sous sa protection. La statue de sa chapelle a reçu une place d'honneur dans l'église paroissiale, et pour satisfaire plus complètement encore la dévotion de tous, une relique insigne (le bras droit du saint, détaché du reste du corps) est exposée chaque année à la vénération des fidèles.

Les monuments écrits à la gloire de saint Victor étaient déjà très-nombreux du temps de saint Bernard. Cet illustre docteur nous apprend en effet que c'est sur plusieurs manuscrits, authentiques et précieux, fournis par l'abbé de Montiéramey, qu'il a composé ses éloquents panégyriques. Grâce au zèle des divers supérieurs de l'abbaye, les archives ne firent que s'enrichir d'âge en âge : on relatait avec soin les grâces miraculeuses obtenues par l'intercession de *Monseigneur benoist S. Victre.* Le maire du pays, son adjoint, les Pères abbé, prieur, etc.. et les notables se faisaient un honneur de mettre leurs noms au bas du procès-verbal, rédigé en bonne et due forme. Les archives de Plancy n'étaient pas moins riches : quelques personnes se souviennent

de les avoir vues au commencement de ce siècle. Il ne reste plus aujourd'hui que deux manuscrits, conservés à la bibliothèque de Troyes. L'un d'eux, comprenant une période de 267 ans, ne signale pas moins de vingt-huit miracles, dont quelques-uns de premier ordre, comme la résurrection d'un mort, plusieurs guérisons d'aveugles, d'épileptiques, etc., etc.

Rappelons, en terminant, que saint Bernard, non content d'avoir, à la prière de Gui, abbé de Montiéramey, composé l'office de saint Victor, voulut encore prononcer, en deux circonstances différentes, le panégyrique de l'illustre serviteur de Dieu (1).

RÉFLEXIONS.

C'est saint Bernard lui-même qui nous indiquera les leçons que nous donne saint Victor : « Imitons, dit-il, sa tempérance et sa « sobriété, son affectueuse dévotion. Reproduisons fidèlement « en nous la douceur de son esprit, la chasteté de son corps, la « pureté de son âme, la modestie de son visage. Comme lui, « mettons un frein à notre humeur et à notre langue; dormons « peu, prions beaucoup; chantons des psaumes, des hymnes et « des cantiques spirituels; en un mot, passons nos jours à rendre « gloire à Dieu. Ne nous arrêtons pas là : apprenons de lui, « comme du divin Jésus, à être doux et humbles de cœur. »

PRIÈRE

(*Traduite de S. Bernard*) (1).

O Victor, illustre soldat! vous qui avez glorieusement triomphé de la terre et du ciel! de la terre, en méprisant noblement ses gloires et ses honneurs; du ciel, en en ravissant le royaume par une sainte violence, du haut de votre trône céleste, abaissez vos regards sur les pauvres esclaves qui gémissent ici-bas. Qu'il

(1) S. Bern. opera, tom. 2, col. 371-376 et 775.

(2) S. Bernard fait allusion au mot Victor qui en latin signifie vainqueur. La langue française ne permet pas de rendre fidèlement tout ce que cette prière a de touchant et de gracieux; il faut la lire dans le texte latin.

ne soit pas dit que vous avez vaincu pour vous seul; mais que le comble de vos triomphes soit de nous rendre participants de vos victoires. En effet. vous ne mériterez véritablement votre nom de Victor, qu'en nous procurant à nous-mêmes la liberté des enfants de Dieu ; et il semblerait manquer quelque chose à sa signification, si nous, qui vous appartenons, vous nous laissiez gémir dans les chaînes du péché. Qu'il est doux, qu'il est suave, ô Victor, de vous chanter, de vous honorer, de vous invoquer de ce lieu d'affliction, dans ce corps de mort! Votre nom et votre souvenir, ô Victor! c'est un rayon de miel sur nos lèvres de captif; c'est un lait délicieux sur notre langue altérée. Levez-vous donc, courageux athlète, aimable patron, fidèle avocat! Levez-vous et venez à notre secours. Que nous nous réjouissions de notre délivrance autant que vous vous glorifiez de votre triomphe. O Père Tout-Puissant! par nos péchés, nous sommes devenus comme des fils étrangers; mais par votre serviteur Victor, nous nous rapprochons de vous. Il a vaincu ses passions, qu'il vainque aussi votre colère, et que la puissance de son intercession nous fasse rentrer en grâce avec vous. O Jésus, vainqueur vous-même! nous vous louons en votre Victor, parce que nous reconnaissons que vous avez vaincu en lui. O Fils de Dieu! que ce saint patron porte toujours en votre présence le souvenir de ses clients, et qu'au jour terrible du jugement, il prenne en main et plaide victorieusement notre cause. Nous vous en prions, vous qui vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

SAINT LEUÇON,

S. EUGÈNE Ier,
Pape.
S. LEUÇON,
18e Evêque de Troyes.

(18e Evêque de Troyes).

651-656.

CLOTAIRE III,
Roi de France.

Voici un grand Pontife qui plut au Seigneur durant sa vie, et fut trouvé juste au terme de sa carrière.
(LIT. ROM.)

SOMMAIRE.

Episcopat de saint Leuçon. — Il extirpe l'idolâtrie. — Sa sollicitude pour les monastères, et surtout pour celui de Notre-Dame-aux-Nonnains.— En fut-il le fondateur ou seulement le réformateur? — Sa mort.

Nous ignorons le lieu et la date de la naissance de saint Leuçon; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il monta sur le siége épiscopal de Troyes l'an 651, à la mort de Ragnégisile. Pour avoir été de courte durée, son épiscopat n'en fut pas moins admirablement rempli d'œuvres de zèle et de charité. Malgré la vigilance de ses prédécesseurs, il subsistait encore dans le diocèse quelques restes d'idolâtrie. Saint Leuçon n'eut point de repos que par ses instructions et ses travaux apostoliques, il n'eût anéanti tout ce qui était contraire au culte du vrai Dieu. Sa sollicitude s'étendit également aux monastères qui s'élevaient déjà dans la ville et le diocèse (1); mais il semble que l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains (2) fut l'objet de soins plus particuliers de la part du saint évêque. Il en dédia l'église sous le titre de l'Assomption, et quelques-uns en infèrent qu'il fut le fondateur de l'abbaye, tan-

(1) Saint-Ursion, à Isle-Aumont; Saint-Gervais et Saint-Protais, à Mantenay (Saint-Lyé); Saint-Loup, à Troyes; peut-être le monastère de Saint-Quentin, en la même ville; enfin Notre-Dame-aux-Nonnains.

(2) Ce monastère occupait l'emplacement actuel de l'hôtel de la Préfecture.

dis que d'autres prétendent qu'il la trouva établie depuis longtemps, et qu'il n'eut plus qu'à lui accorder sa protection en même temps que ses conseils et ses exhortations.

« La date de l'origine de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains, dit M. l'abbé Coffinet, dans l'annuaire du Clergé pour 1841, se perd dans la nuit des temps. Dès le principe, il existait sur son emplacement une réunion de vestales chargées d'entretenir le feu sacré d'un temple païen. Elles étaient très-nombreuses, et avaient à leur tête une princesse de sang royal qui possédait de grands biens dans la ville des Tricasses. De vieilles chroniques racontent qu'elles furent les premières à embrasser l'Evangile, lorsque saint Savinien vint prêcher la foi dans notre pays, vers l'an 259, et que, depuis ce moment, elles se livrèrent ensemble aux exercices de la vie religieuse (1).

« D'autres légendes, moins anciennes, attribuent leur conversion et l'origine de leur vie en communauté à la vertu des prédications de Leuconius, évêque de Troyes. Les auteurs qui partagent ce sentiment s'appuient sur les passages suivants d'un bréviaire imprimé en 1543. Les religieuses de Notre-Dame honoraient ce saint évêque d'un culte tout spécial, et célébraient sa fête le premier avril. Dans l'office du jour, on lisait ces paroles : ***Ave, Pater, scandens polum... Gaudete, dilectissimi fratres, in Domino, qui ad sanctissimi Patris et Protectoris nostri, sancti scilicet Leu-***

(1) Extrait d'un ancien manuscrit déposé aux archives du secrétariat de l'Evêché. L'auteur de ce manuscrit prétend qu'un des châteaux de la princesse de sang royal mise à la tête des vestales fut donné, après leur conversion, pour être transformé en évêché ou logement épiscopal. Il ajoute qu'en vertu de cette concession, les religieuses obtinrent, plus tard, de très-grands priviléges, et que de là proviennent, peut-être, les droits *purement honorifiques* qu'exercèrent pendant de longues années les abbesses de Notre-Dame à chaque avénement de nos évêques.

On sait que la veille de son intronisation, le nouvel évêque se rendait à l'abbaye de Notre-Dame. Là, il était revêtu de ses ornements pontificaux par l'abbesse, et il faisait ensuite devant elle, et la main sur l'Evangile, serment de conserver les priviléges de ce monastère : *Ego, N. Episcopus Trecensis, juro me observaturum jura, franchisas et privilegia hujus monasterii B. M. ad Moniales. Sic me Deus adjuvet et hæc sancta Dei Evangelia.*

Il est impossible de préciser la date de l'origine de cet usage, ainsi que celle du cérémonial observé dans cette circonstance. L'un et l'autre existaient dès 1328. Ils se sont maintenus, avec quelques modifications, dans les derniers temps, jusqu'à l'avénement de Jacques-Benigne Bossuet, en 1718. Cet évêque refusa formellement de s'y soumettre, et ses successeurs imitèrent son exemple, malgré les protestations des religieuses de Notre-Dame.

conii, solemnia convenistis. Ex intimo cordis affectu clementiam D. N. J. C. collaudate, qui nos ab idololatriæ erroribus ad agnitionem sui sancti nominis per hujus sancti Episcopi prædicationem perducere dignatus est. C'est-à-dire : Salut, ô Père saint, qui régnez dans les cieux.... Réjouissez-vous dans le Seigneur, ô frères bien-aimés, rassemblés aujourd'hui pour célébrer la fête de notre très-saint Père et Protecteur Leuconius. Que du fond de vos cœurs s'échappent les élans de la plus vive reconnaissance envers N. S. J.-C.; car son infinie miséricorde a daigné se servir de la prédication de ce saint Evêque pour nous retirer des erreurs de l'idolâtrie, et nous amener à la connaissance de son saint nom.

« Mais il faut croire que cette opinion qui tendait à faire passer Leuconius pour fondateur de Notre-Dame-aux-Nonnains, a paru depuis dénuée de vraisemblance et de preuves; car l'office que nous venons de citer a été totalement supprimé dans le siècle suivant. Il fut remplacé par celui du Commun d'un Pontife (sous le rit double seulement), ainsi qu'il appert d'un livre d'heures à l'usage dudit couvent, imprimé (1) en 1640, par ordre de très-digne abbesse Claudée de Choiseul, et avec approbation de très-révérend évèque René de Breslay. Cette suppression ne laisse aucun doute sur l'existence en communauté des religieuses de Notre-Dame, avant l'avènement de Leuconius. Il est probable que la vénération dont elles ont toujours été pénétrées pour ce saint évêque n'avait d'autre motif qu'un sentiment de reconnaissance pour le zèle qu'il avait mis à introduire dans leur maison une régularité plus parfaite et plus conforme au véritable esprit de la religion. »

Les autres actes de l'épiscopat de saint Leuçon sont inconnus. Il mourut en 656, et fut inhumé dans l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains.

RÉFLEXIONS.

Que le juste acquière une justice plus parfaite; que le saint se sanctifie davantage. L'horizon de la perfection est infini; plus on avance, plus il se dilate et s'agrandit. La grâce naît de la grâce, dit un Père; un progrès appelle un nouveau progrès,

(1) A Troyes, chez Jacques Balduc.

des mérites acquis font place à d'autres mérites, et plus on met d'avidité à puiser dans les sources de la sagesse, plus on désire y puiser encore, et ainsi s'accomplit l'adage des Livres saints : *Ceux qui boivent de mes eaux auront encore soif.* Accélérons notre course, afin que notre vie spirituelle prenne toujours de nouveaux accroissements. Cherchons jusqu'à la fin, pour mériter de jouir sans fin. Il n'en est point de l'âme comme du corps, qui se fatigue par un exercice prolongé. Ni l'âge, ni l'infirmité n'atteint notre âme et n'est capable de lui enlever ses forces ; mais elle peut chaque jour monter un degré qui l'approche davantage des éternelles promesses de Notre Seigneur Jésus-Christ.

PRIÈRE.

Seigneur, qui êtes le Pasteur souverain ! donnez à ceux qui nous conduisent les lumières et le zèle nécessaires pour enseigner la piété. Donnez-nous la docilité pour les écouter et mettre à profit leurs instructions.

Ainsi soit-il.

SAINT FROBERT,

(Fondateur et premier abbé de Montier-la-Celle).

688.

SAINT VITALIEN, Pape.
ABBON. 20e Evêque de Troyes.

CLOTAIRE III, Roi de France.

Je jeûnais et je priais en présence du Dieu du Ciel.
(2. ESDR. XIV).

SOMMAIRE.

Heureuses dispositions de Frobert. — Efforts du démon pour le détourner du bien. — Frobert rend la vue à sa mère. — Il est envoyé à Luxeuil. — Sa candeur est mise à l'épreuve. — Il revient à Troyes. — Son extraordinaire mortification. — Il fonde le monastère de la Celle. — Il a révélation du jour de sa mort. — Miracles à son tombeau. — Translation de ses reliques. — Miracle nouveau. — Nouvelles translations.

Saint Frobert naquit à Troyes vers la fin du VIe siècle, d'une famille peu connue dans le monde, mais honnête. Dès l'âge le plus tendre, il fit pressentir qu'il ne serait pas un enfant ordinaire; aussi ses parents le firent-ils élever avec le plus grand soin et ils le destinèrent au service des autels. Ils le mirent sous la discipline de Ragnégisile, 17e évêque de Troyes, qui le fit instruire dans l'école ecclésiastique qu'il surveillait lui-même. Frobert y fit de grands progrès dans les sciences profanes, dans l'intelligence des saintes Ecritures et dans la piété : telle était sa ferveur qu'on ne pouvait décider quelle vertu dominait en lui. Il devint en peu de temps, parmi les clercs de la ville de Troyes, un modèle de sagesse et de modestie.

Tant de perfection dans un âge si peu avancé ne pouvait manquer d'exciter la jalousie de l'ennemi du genre humain; aussi notre saint avoua plus tard que souvent, lorsqu'il fréquentait les écoles pour y apprendre le Psautier, le démon cherchait à l'effrayer en se montrant à lui sous des formes affreuses et menaçantes; mais le pieux jeune homme, méprisant ces ruses infernales, se contentait de tracer sur son front le signe de la

croix en invoquant le nom du Seigneur, et aussitôt le démon prenait la fuite.

Cet astre nouveau ne devait pas long-temps cacher son éclat aux yeux des hommes, et Dieu se plut à faire connaitre par un miracle combien l'innocence et la pureté de la vie du jeune Frobert lui étaient agréables. Sa mère devenue aveugle pria un jour son fils de la tirer de cette nuit profonde en faisant sur ses yeux le signe de la croix : Frobert s'en défendit d'abord; mais enfin, vaincu par ses instances, il céda par obéissance et par amour et aussitôt l'heureuse mère recouvra l'usage de la vue.

Frappé de ce prodige, l'évêque Ragnégisile l'admit dans son clergé, et afin de le faire grandir dans la science et la vertu, il l'envoya à Luxeuil (Haute-Saône) passer quelques années dans le monastère fondé par saint Colomban. Ce pieux asile avait alors pour supérieur Walbert ou Gaubert, dont la réputation de sainteté tirait un grand nombre de religieux. Frobert fut reçu avec une extrême bienveillance : il apportait d'ailleurs de son évêque des lettres de recommandation qui faisaient connaitre son mérite. Il prit en peu de temps l'esprit monastique, et les religieux ne pouvaient assez admirer son humilité, ses mortifications, sa patience, sa soumission, son détachement de toutes les choses sensibles.

Luxeuil était l'école de vertu la plus florissante qui fût alors en France; c'est là que des provinces les plus éloignées arrivaient en foule les personnes désireuses de pratiquer l'Evangile dans sa perfection.

Cependant au milieu de tant de saints se trouvaient quelques moines moins parfaits, qui, voyant l'empressement de Frobert à embrasser les humiliations, sa promptitude à obéir, sa patience à souffrir les insultes et les outrages, s'en moquaient comme d'une faiblesse et d'une stupidité! Le nouvel abbé de Saint-Seine, nommé Theudelen, avait aussi été envoyé à Luxeuil par Bertaut, évêque de Langres, pour apprendre par l'obéissance l'art difficile de commander aux autres. Frobert devint son ami; mais Theudelen, étonné de la grande simplicité de Frobert, voulut éprouver si elle était réelle ou affectée. Un jour donc, il lui dit qu'il avait besoin d'un compas et qu'il voulût bien l'aller demander à un religieux qu'il lui nomma et avec lequel il s'était entendu. Celui-ci lui mit sur les épaules une moitié de meule de moulin avec ordre de la porter à Theudelen. Frobert s'en retournait

pliant sous le fardeau quand il rencontra l'abbé Walbert, qui s'aperçut bientôt qu'on s'était voulu jouer du novice; mais admirant son obéissance aveugle, il versa des larmes d'attendrissement, reprit sévèrement les auteurs de cet acte de plaisanterie et les obligea d'en faire satisfaction.

Frobert passa plusieurs années à Luxeuil, puis il revint à Troyes où l'appelaient les ordres de son évêque et le désir de ses parents. Toutefois le séjour de la ville lui déplaisait et il demanda la permission de retourner au monastère; mais Ragnégisile, sachant tout ce que la vertu de ce saint homme aurait d'influence sur son peuple et sur son clergé, le retint auprès de lui, et Frobert continua au milieu de ses parents et de ses concitoyens la vie édifiante qu'il menait à Luxeuil. Quand le Carême fut venu, il redoubla ses abstinences et passa quelquefois plusieurs jours de suite sans prendre aucune nourriture. Quelques-uns s'imaginèrent alors que Frobert mangeait en secret ou que, las de vivre, il cherchait à mourir. Mais le pontife voulut en juger par lui-même; il ordonna de dresser une cellule sous le portique de son église pour y placer Frobert pendant toute la sainte quarantaine. Par les fréquentes visites qu'il lui rendit ou lui fit rendre au moment où il s'y attendait le moins, il reconnut bientôt la calomnie et conçut dès lors pour notre saint une estime plus grande encore.

Malgré les efforts de l'envie, la réputation de Frobert s'était répandue dans tout le pays; les malades accouraient à lui pour obtenir leur guérison et Frobert dissimulait le pouvoir miraculeux qu'il tenait du ciel en l'attribuant à l'huile bénite dont il se servait pour toucher les malades. Toutefois son humilité souffrait d'un concours si nombreux de visiteurs. Il résolut donc de se cacher au monde et de se choisir une retraite où il pût vivre dans le silence avec quelques compagnons. Il fixa ses vues sur un lieu marécageux appelé l'*Ile Germanique* (1) ou *Germaine*, près du faubourg O.-S.-O. de Troyes, qu'il obtint du roi Clovis II (2); il

(1) Le chanoine Tremet conjecture que ce nom vient de ce que les marchands allemands qui se rendaient aux foires de Troyes, y menaient paître leurs bêtes de somme. Mais M. Corrard de Breban pense que ce nom vient plutôt du séjour qu'y auraient fait les Barbares d'outre-Rhin, internés par les empereurs romains dans la Gaule dépeuplée, pour en augmenter la population et rendre à la culture des terres en souffrance. (Voir *les Rues de Troyes*, p. 45).

(2) Le souvenir de ce bienfait du roi Clovis fut conservé dans les vers

y construisit, vers 660, un monastère qui prit le nom de monastère de l'*Ile-Germaine*, jusqu'à ce qu'Abbon, évêque de Troyes, fit la dédidace de l'église; le pieux asile s'appela alors *Saint-Pierre-de-la-Celle* ou *Celle-de-Saint-Pierre*, du nom du patron de l'église. A la mort de saint Frobert, il fut appelé *Celle-de-Saint-Frobert*, puis *Celle-de-Bobin*, du nom d'un de ses bienfaiteurs, *Celle ancienne, Cella antiqua*, vers 837, par opposition à *Cella nova, Celle nouvelle*, fondée à Montiéramey, enfin *Montier-la-Celle* (1); nom qu'il conserva jusqu'à ce que la Révolution française en eut fait un amas de ruines : on voyait encore l'orangerie du monastère il y a quelques années.

Les parents de Frobert, malgré la médiocrité de leur fortune, et plusieurs personnes, entre autres les chanoines de Troyes, contribuèrent si généreusement aux frais de cette construction, que l'église et les édifices du monastère eurent bientôt des proportions convenables. La fondation fut confirmée quatre ans plus tard par le roi Clotaire III et la reine sainte Bathilde, sa mère, qui avait la régence (2). Le saint y forma une communauté nombreuse qu'il conduisit dans les voies étroites du salut, en suivant la règle de saint Benoit, qu'il avait apprise à Luxeuil.

suivants, gravés sur un tableau qu'on plaça dans l'église, du temps de l'évêque Abbon :

Tunc princeps regni Clodovæus sceptra gerebat
Qui, Frodoberte, tibi dono dedit arva petenti,
Quæ multis præcincta bonis rivoque palustri
Hic præstans Monachis secretam ducere vitam.

C'est-à-dire : Ce fut le roi Clovis qui, sur votre demande, ô Frobert, vous donna cette campagne, défendue par des marais et des ruisseaux, environnée de biens, et permit ainsi à vos moines de mener une vie solitaire.

(1) Le monastère de Montier-la-Celle a produit un grand nombre de personnages illustres : saint Robert, natif de Troyes, fondateur de Molesme et de Citeaux; Pierre de la Celle, aussi natif de Troyes, et mort évêque de Chartres, en 1187; Foulques, qui devint évêque d'Esthonie; Etienne de Chambarut, qui fut archevêque de Toulouse et grand camérier du pape Clément VI. Il a donné, en outre, six évêques à l'église de Troyes : le 24e, Aldebert, en 693; le 28e, saint Bobin, en 750; le 37e, Bodon, en 883; le 41e, Walon, en 970; le 64e, Guichard, en 1298; et le 76e, Louis Raguier, en 1450; enfin il a fourni un doyen au chapitre de la Cathédrale : Nicolas Ier de la Place, qui fut revêtu de cette dignité de 1450 à 1488.

(2) A la Cathédrale, dans les galeries du sanctuaire, au troisième panneau de la tribune du centre, on voit saint Frobert en robe blanche de son ordre, tenant de la main gauche une crosse d'or, et de l'autre le modèle d'une église surmontée d'un clocher, terminé par une croix dorée.

Le gouvernement de la communauté de l'Ilé-Germaine ne fut pas le seul objet des soins et de la charité de Frobert. Il y avait alors à Troyes un couvent de filles sous l'invocation de saint Quentin (1). Le saint y allait fréquemment pour diriger la maison, et il entrait dans les plus petits détails. C'était là qu'il faisait ses libéralités aux pauvres de la ville, et Dieu, à qui il donnait dans la personne des nécessiteux, récompensait souvent sa charité par quelque prodige. Un jour qu'il s'était transporté au cellier de Saint-Quentin pour y faire une distribution de vin, il ne fut pas peu surpris de trouver le liquide répandu sur le sol. Il appela le frère qui l'accompagnait pour visiter le vase et savoir par quelle issue le vin s'était écoulé. Prodige admirable de la bonté du Seigneur! le vase était sans fissure, mais le vin jaillissait par le haut. Tant il est vrai que Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, et qué celui qui sème des bénédictions recueille aussi des bénédictions. (2. COR. IX, 6.)

Vers la fin du mois de décembre 668, le saint abbé, âgé de près de soixante-dix ans, sentit ses forces s'affaiblir, et regardant sa dernière heure comme prochaine, il fit assembler ses religieux, leur parla du danger de son état, les consola et les exhorta à persévérer dans le saint institut qu'ils avaient embrassé. Le jour de Noël, il fit venir près de lui deux de ses disciples, Léon, déjà abbé dans un des faubourgs de la ville, et Lupelle, l'un des historiens de notre saint; il les envoya vers Abbon, évêque de Troyes, pour le prier de venir ce jour même faire la dédicace de l'église nouvellement bâtie, parce que la première était devenue trop étroite pour le nombre toujours croissant de ses religieux. Mais l'évêque n'ayant pu se rendre à son désir à cause de la solennité du jour, fixa la cérémonie au 1er janvier, fête de la Circoncision de N. S. Frobert eut révélation que ce jour serait aussi celui où l'on confierait à la terre sa dépouille mortelle. La veille au soir, il assembla de nouveau ses religieux, leur fit ses dernières recommandations, pria Lupelle de lui lire la Passion de Notre Seigneur, et ce fut durant cette lecture que son âme s'envola vers son Créateur.

Waldin, son neveu, qui lui succéda en qualité d'abbé, alla promptement annoncer sa mort aux religieuses de Saint-Quentin,

(1) Il ne reste plus que le portail et les murs de l'église qui, depuis 1793, a été convertie en brasserie!

dont Frobert était directeur. L'abbesse Gibitrude, pénétrée de douleur, partit aussitôt pour assister à ses obsèques, et prit soin de lui trouver un tombeau proportionné à sa taille qui était grande et majestueuse. L'appareil funèbre étant disposé, Abbon vint avec son clergé dédier la nouvelle église, comme il était convenu, et fit en même temps l'inhumation du corps de Frobert.

Il s'opéra plusieurs miracles au sépulcre du saint; et la renommée, qui les porta au loin, attira pendant long-temps un immense concours de pélerins, qui imploraient le secours de sa protection. Deux cents ans plus tard, l'église de l'abbaye tombant en ruines, l'abbé Haldeging en construisit une nouvelle et pria saint Prudence de la dédier. Le saint évêque la mit sous la protection de saint Pierre, saint Paul et saint André, le 16 octobre 850, et consacra huit autels en huit jours différents. Suivant l'ancienne discipline de l'Eglise, saint Prudence, avant de dédier le nouvel édifice, avait fait retirer des caveaux de l'ancien oratoire tous les corps qui y avaient été placés; il n'avait pas même excepté celui de saint Frobert, qu'il ne connaissait pas, tant parce que les miracles du saint avaient cessé depuis long-temps, que parce qu'étant étranger au diocèse, il n'avait jamais lu dans Lupelle la vie du fondateur de l'abbaye. Mais lorsque, par la suite, il connut la sainteté de Frobert, il se reprocha son irrévérence involontaire et la voulut réparer; sa mort vint empêcher l'exécution de ce pieux dessein. Toutefois il avait fait préparer un tombeau de pierre qui portait l'inscription suivante :

Hæc lapidum tumba Frodoberti continet ossa,
Qui prior hìc quondam condidit Ecclesiam.

C'est-à-dire : cette tombe de pierre contient les ossements de Frobert, qui le premier bâtit autrefois une église en ce lieu.

La sépulture de saint Frobert devint bientôt le théâtre de merveilles qui firent vénérer ses reliques avec une grande confiance. On y apercevait des clartés miraculeuses; on y entendait des concerts angéliques; le saint lui-même apparaissait fréquemment à Bodon, abbé du monastère et à ses moines, et semblait demander qu'on plaçât son corps en un lieu plus honorable. Bodon en fit une relation détaillée qu'il envoya à Ottulphe, alors évêque de Troyes, et le 19 février 872, ce prélat se rendit au monastère de la *Celle antique* et leva solennellement le corps du saint, qu'il *mist dans une châsse pour ce suject accomodée, laquelle il signa*

et cacheta de son scel. Il établit en même temps un culte religieux en l'honneur de saint Frobert, ou plutôt il régla celui qu'on pouvait lui avoir rendu autrefois, mais qui avait été interrompu et négligé, comme l'atteste la conduite de saint Prudence. Il laissa le corps exposé dans l'église de la Celle pendant tout le reste de l'année, et il acheva les cérémonies de la translation le 8 janvier 873, jour qui fut choisi pour célébrer dans la suite la fête principale de saint Frobert, parce que celui de sa mort était occupé par l'Octave de Noël et la Circoncision.

C'est ici que doit prendre place un miracle, entre plusieurs autres, opéré par l'intercession de saint Frobert. Un habitant de Melun, nommé Rathère, moissonnait avec sa mère; mais il prenait les plus belles gerbes, laissant les moindres à celle qui lui avait donné le jour. Elle lui en fit un reproche, qui loin de changer le cœur de ce mauvais fils, ne servit qu'à l'irriter davantage; il se jeta sur elle, la prit par les cheveux et la renversa à terre : traitement odieux dont la malheureuse victime mourut trois jours après. Mais la vengeance divine ne se fit point attendre; car, la nuit suivante, ce fils dénaturé perdit la raison; il se vit ensuite privé d'un œil, et son bras gauche, qui s'était levé sur sa mère, fut agité d'un mouvement convulsif que rien ne put guérir. Pour un forfait si détestable, il fut envoyé à l'archevêque de Sens, Egile, qui le soumit pour trois ans à une pénitence rigoureuse, puis lui rendit la liberté. L'infortuné, après être venu à l'église Saint-Michel (1), au lieu dit *les Deux-Tombes*, qui était un lieu d'expiation, se rendit à Rome, où siégeait le pape Adrien II. Celui-ci ayant appris l'infirmité de Rathère et le crime qui en était la cause, lui imposa une nouvelle pénitence; mais Rathère ne recouvrait point la santé. Il errait par le monde quand il arriva, un dimanche, au monastère de Saint-Frobert qu'il ne connaissait pas, et entendit la messe à la porte de l'église. Pendant le saint sacrifice (c'est le coupable lui-même qui le raconta dans la suite), il vit un clerc d'une grande beauté qui, s'approchant, lui serra étroitement les reins et lui secoua le corps avec tant de force qu'il retomba à terre sans mouvement et à demi-mort; il se releva bientôt après, et se trouva entièrement guéri de corps et d'esprit. Cependant, épuisé et abattu, il s'endormit; le

(1) On voyait encore, il y a plus d'un siècle, les ruines de l'église Saint-Michel ou *Michau*, l'une des plus anciennes du diocèse. Elle était située entre Montier-la-Celle et Saint-André.

même clerc lui apparut de nouveau et lui ordonna d'attacher aux portes de l'église de Saint-Frobert l'habit de pénitent dont il était revêtu. Sur ces entrefaites, le portier du monastère, surpris de trouver un homme endormi à la porte du lieu saint, éveilla Rathère. Celui-ci demanda alors où était l'église de Saint-Frobert; et, apprenant que c'était précisément celle où il avait recouvré la santé et la raison, il se hâta d'y entrer, plein de joie, glorifiant le Seigneur et racontant à tous les merveilles qu'il avait opérées par son serviteur Frobert, puis il suspendit son cilice à l'entrée de l'église.

La seconde translation des reliques de saint Frobert se fit le 23 avril 1470, par Mgr Louis Raguier, religieux de Montier-la-Celle, élevé sur le trône épiscopal de Troyes, Il voulut témoigner sa dévotion envers le saint fondateur et « *fist faire une châsse de bois bien ornée de peintures et d'images dans laquelle avec solemnité il y mist les reliques du sainct.* »

Une troisième translation eut lieu en 1680, le 20 juillet, sous Mgr Denis-François Ier Bouthilier de Chavigny. Ce fut la dernière au monastère de Montier-la-Celle; car, un siècle plus tard, les précieux restes furent, par ordre du Directoire de Troyes, transportés avec la châsse à l'église paroissiale de Saint-André (1). En 1804, le 11 mai, MM. Tréfort et Arvisenet, chanoines de Troyes et vicaires généraux de Mgr de la Tour du Pin, en firent la reconnaissance et vérification, et trouvèrent la tête entière de saint Frobert et ses ossements enveloppés dans une étoffe de soie cramoisie. Ils furent visités depuis, en 1827, par les vicaires généraux de Mgr de Séguin des Hons.

La paroisse de Saint-Parre-les-Tertres possède aussi des reliques du saint abbé-fondateur de Montier-la-Celle. Une église fut autre-

(1) D'après un acte authentique du Directoire du district de Troyes, signé Gayot, ce Directoire arrêta, le 24 août 1791, que les châsses et reliques qui se trouvaient en l'église de l'abbaye de Montier-la-Celle seraient, à l'exception de la châsse et des reliques de sainte Savine, transférées en l'église de Saint-André. Conformément à cet arrêté, les reliquaires furent délivrés et remis le 11 septembre de la même année, en présence des administrateurs et du procureur syndic, assistés de leur secrétaire, aux officiers municipaux de Saint-André, Echenilly et Rosières, par D. Le Fèvre, religieux bénédictin de ladite abbaye, gardien aux scellés posés, et de suite transportés à l'église Saint-André; après quoi, lesdits administrateurs et procureur syndic du district de Troyes donnèrent décharge desdites châsses audit D. Le Fèvre, et dressèrent acte de leur remise aux officiers municipaux de Saint-André.

fois construite dans l'enceinte même de la ville de Troyes, sous le vocable de saint Frobert; on ignore le temps précis de cette fondation. Des Guerrois, sur la foi d'une ancienne tradition, dit qu'elle fut bâtie sur le sol même de la maison paternelle du saint; elle était succursale de l'église Saint-Remi, qui a encore aujourd'hui une chapelle dédiée au saint abbé. Elle subsista jusqu'à la Révolution. On n'en voit plus que les quatre murailles, et c'est maintenant un atelier de carosserie!!

Ne terminons pas cette courte notice sans rappeler qu'au mois d'octobre 1863, les habitants de Saint-André voyaient avec orgueil dans leur magnifique église l'inauguration d'un splendide vitrail dont leur libéralité a fait tous les frais. Le sujet est tiré de la vie de saint Frobert : la disposition du lieu n'a pas encore permis de placer les trois premiers tableaux de la naissance, de l'enfance et de l'éducation du bienheureux abbé; mais le pieux visiteur peut dès aujourd'hui prévoir avec quel talent seront traités ces sujets en admirant dans le premier panneau qu'il a sous les yeux comment « *saint Frobert fait ses adieux à l'évêque de Troyes et part pour Luxeuil;* » dans le deuxième : « *Comment le saint obtient de Clotaire III et de sa mère la concession de l'île Germaine.* » Le troisième, qui représente les moines coupant des roseaux, creusant des fossés sous la direction de l'abbé, tenant une bêche à la main, rappelle que « *saint Frobert et ses religieux fondent l'abbaye de Montier-la-Celle.* » Au quatrième, « *le saint, au prieuré de Saint-Quentin, distribue du vin aux pauvres de Troyes.* » Au cinquième et au sixième, la douleur peinte sur le visage des moines et les appareils funèbres apprennent, « *comment saint Frobert trépasse en présence de ses religieux,* » et « *comment les funérailles du saint sont faites par les religieux et par l'évêque de Troyes.* Enfin, la partie supérieure de la fenêtre offre dans ses divers compartiments, à gauche, les « *fouilles et découverte du tombeau de saint Frobert, par Ottulphe,* 39e *évêque de Troyes, l'an* 872; » à droite, les « *miracles opérés par l'intercession de saint Frobert.* » Ces miracles sont : d'abord la guérison de Rathère que nous avons rapportée plus haut; puis celle d'une femme de la contrée, nommée Berthe, qui ayant perdu l'esprit et fuyant le commerce du monde, fut amenée à notre saint et rendue à la santé par la vertu du signe de la croix. On voit au-dessus « *comment les reliques du saint furent transportées dans cette église en* 1791. »

Enfin, dans le lobe supérieur, le tout est couronné par l'apothéose de saint Frobert accompagné de deux anges, dont l'un tient sa crosse abbatiale et l'autre l'église du monastère.

Chaque année, le 8 janvier, la fête de saint Frobert se célèbre solennellement dans l'église de Saint-André-lès-Troyes.

RÉFLEXIONS.

Saint Frobert se distingua surtout par son amour pour la mortification. Qu'il serait étonné, s'il revenait sur la terre, de voir des hommes, portant le nom de chrétiens, non-seulement s'abstenir de mortifications volontaires, mais saisir les plus légers prétextes pour éluder la loi du jeûne et de l'abstinence, ou tourner en délicatesse de ragoût, comme dit Fénelon, l'abstinence qu'ils ne peuvent éviter! Comme si les raisons de mortifier son corps n'étaient plus les mêmes qu'autrefois! Comme s'il n'y avait plus de tentations à réprimer, plus de péchés à expier, plus de Dieu à apaiser! « Ceux, dit saint Augustin, qui manquent de véritables raisons pour obtenir des dispenses, sont ingénieux à s'éblouir eux-mêmes par de fausses nécessités. » Citons encore Fénelon : « Les hommes sont occupés de leur corps, comme s'ils n'avaient point d'âmes. Ils craignent de laisser jeûner leur corps et ils laissent tomber leurs âmes en défaillance dans un funeste jeûne de la parole de vie et de l'eucharistie, qui est le pain au-dessus de toute substance. Ils s'alarment avec lâcheté sur les moindres infirmités de ce corps, dont ils ne peuvent que retarder un peu la corruption; mais ils ne sentent ni les tentations, ni les maladies mortelles de l'âme qui est faite pour vivre éternellement. » *(Mandement de 1705.)*

Ne faisons pas consister le jeûne seulement dans le retranchement des aliments, mais aussi dans la réforme des mœurs. Souvenons-nous que si l'on peut avoir une raison pour ne pas jeûner, il n'y en a point pour s'abstenir de corriger une habitude vicieuse.

PRIÈRE.

Que l'intercession du bienheureux abbé Frobert nous soit une recommandation auprès de votre divine Majesté, Seigneur! afin que nous obtenions par ses suffrages les grâces que nous ne pouvons espérer de nos propres mérites. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

S. PAUL Ier, Pape. **SAINT BOBIN,** 28e Evêque de Troyes.	# SAINT BOBIN, (28e Evêque de Troyes) 750 à 766.	**PÉPIN-LE-BREF,** Roi de France.

Es-tu établi pour gouverner les autres; ne t'élève point; sois parmi eux comme l'un d'entre eux.
(Eccli. xxxii, i.)

SOMMAIRE.

Patrie de saint Bobin. — Sa vocation à l'état monastique. — Il vient à Montier-la-Celle. — Il est élu abbé, puis évêque. — Ses vertus. — Sollicitude pour son diocèse. — Ses bienfaits à Montier-la-Celle. — Sa mort. — Ses reliques. — Miracles.

Saint Bobin, qui succéda à Censard sur le siége épiscopal de Troyes, était natif d'Aquitaine. Vers 680, un jeune homme de ce pays, nommé Aldebert, était venu se faire religieux au monastère de Montier-la-Celle, et avait mérité, par sa vie sainte et régulière, d'être sacré évêque de Troyes, l'an 695; il tient le 24e rang parmi nos pontifes. Cette promotion et les vertus d'Aldebert qui l'avaient motivée, firent à Montier-la-Celle une réputation de sainteté qui se répandit bientôt jusque dans la patrie du prélat. Bobin, enflammé du désir de la perfection, résolut de se consacrer à Dieu sous les yeux de son compatriote et d'embrasser la vie monastique. Il quitta donc aussitôt sa maison, ses biens et ses parents, et vint s'offrir à l'abbé de Montier-la-Celle. A peine eut-il pris l'habit religieux qu'il surpassa ses compagnons dans l'observance des règles et qu'il devint, pour ses maîtres même, un modèle de perfection : aussi ne tarda-t-il pas à être revêtu de la dignité d'abbé de ce monastère qui, n'étant plus connu que par lui, prit dès lors le nom de *Celle-de-Bobin*.

Après la mort de Censard, arrivée en 750, les Troyens, *qui ne voulaient que des saints pour les gouverner,* dit Des Guerrois, demandèrent instamment Bobin pour leur pontife.

S'il en est à qui les honneurs changent le caractère *(honores mutant mores)*, et donnent le vertige, il n'en fut point ainsi de

Bobin, devenu évêque : il fut toujours doux et humble à l'exemple du divin Pasteur Jésus. Plus il était élevé, plus il se tenait abaissé; plus Dieu le faisait grand en vertus, en mérites et en bonnes œuvres, plus il cherchait à s'effacer par sa modestie et son humilité profonde. On peut dire de lui ce que Sulpice-Sévère écrivait de saint Martin : « Moine par attrait, il ne devint évêque que par violence, et alors il ne quitta point ses habitudes monastiques; il satisfit à la dignité d'évêque sans abandonner la règle et la vie du moine. »

Le zèle qu'il avait montré dans l'administration de son abbaye, il le déploya bien mieux encore dans le gouvernement de son diocèse. Il instruisait les fidèles confiés à sa vigilance; il les visitait pour les connaître et en être connu; il encourageait et récompensait la vertu, poursuivait et punissait le crime. Il ne négligea pas non plus les établissements religieux : Montier-la-Celle eut une part spéciale à ses largesses; il en fit reconstruire l'église à ses dépens, et le souvenir de ce bienfait se conserva long-temps dans les distiques latins qu'on lisait autrefois dans le chœur :

Cujus opus, Bobine sacer, te præsule, crevit
Antistes mœritis magnificande tuis;
Per tua nunc Frodobertus ovans consulta Beatus
Continet Ecclesiæ culmina celsa suæ.

C'est-à-dire : c'est sous ton pontificat que s'est élevé cet édifice, ô vénérable Bobin, pontife éminent en mérites. Grâce à tes sages libéralités, le bienheureux Frobert triomphe : on l'invoque maintenant sous les voûtes élancées de sa sainte demeure.

Le P. Mabillon a ajouté ces vers :

Hoc opus egregium quod cernimus, undique saxis
Cœlatu fundas, altaque tecta levas;
In quibus æterna stabiles sub laude cohortes
Stat monachile decus quod regit Altitronus.
Stant et millenæ numerosa præmia palmæ
Quas hæc aula suis conferet emeritis.

C'est-à-dire : cet ouvrage magnifique de grandeur et de sculpture que nous avons sous les yeux, c'est toi, Bobin, qui en as jeté les fondements; c'est toi qui as lancé ces voûtes hardies, sous lesquelles une troupe vénérable de pieux cénobites fait retentir à l'honneur du Très-Haut des chants perpétuels, sous la direction

d'un chef suprême. Là aussi se voient des milliers de palmes, emblème des récompenses anticipées que cette sainte demeure accorde à ceux de ses enfants qui ont glorieusement fourni la carrière de la milice spirituelle.

Ailleurs on lisait encore ces deux vers :

> Claviger æthereus sibi quoque vindicat ipsam
> Cujus honore nitet titulis præclara Bobini.

C'est-à-dire : ce sanctuaire, célèbre déjà par le nom et les titres de Bobin, son fondateur, se glorifie encore d'être consacré sous l'invocation du glorieux portier des cieux.

Après avoir donné à son troupeau, pendant seize ans, l'exemple de toutes les vertus, saint Bobin rendit son âme à son Créateur, le 31 janvier 766. Il ordonna que son corps fût déposé dans l'église de Montier-la-Celle, comme étant le lieu où il avait reçu le plus de grâces. Sa volonté fut religieusement exécutée, et quand on lui rendit un culte public, ses restes furent distribués à différentes églises et abbayes.

On ignore les dates de ces translations : ce que l'on sait, c'est que l'abbaye de Beaulieu, près de Trannes, possédait une partie considérable du corps de saint Bobin, et que Mgr Jacques Raguier, évêque de Troyes, en 1491, et l'abbé Hubert, de Prémontré, l'année suivante, le visitèrent successivement. Aujourd'hui, l'église Saint-André-lès-Troyes est celle qui en possède une plus grande partie. Voici la déclaration du prieur de Montier-la-Celle :

« Le neuviesme jour de janvier, mil sept cent dix-huit, je soussigné Dom Claude Hocart, prieur de l'abbaye de Montier-la-Celle, certifie avoir mis dans la châsse de saint Frobert les chefs de saint Mélain et de saint Bobin avec plusieurs autres reliques qui étaient auparavant dans une boîte derrière le grand autel, en présence de D. Thomas Virix, de D. Casimir Baude, de frère Claude Mosle. Fait les jour et an que dessus. *Suivent les signatures.*

En effet, les vicaires généraux de Mgr de la Tour du Pin, en 1804, et ceux de Mgr de Séguin des Hons, en 1827, trouvèrent à l'église de Saint-André, où elles avaient été transportées (1), les reliques susdites sous des enveloppes de soie à fleur, de couleur, avec l'inscription qui les fait reconnaître.

(1) Voir plus haut, page 193.

L'église de Saint-Parre-les-Tertres a obtenu quelques parcelles de ces précieux ossements, le 20 août 1827.

Terminons par la relation d'un prodige remarquable, arrivé le 22 avril 1632.

Un ecclésiastique s'était rendu à Montier-la-Celle pour y vénérer les reliques de notre saint, car on célébrait en ce jour l'anniversaire de leur translation. Il voulut offrir le saint sacrifice en l'honneur de saint Bobin, et cet acte de dévotion fut récompensé par Dieu d'une manière merveilleuse. Depuis la préface jusqu'à la post-communion, une suave odeur de parfum, comme serait celle du lis mélangé avec du vin, se répandit dans l'église et embauma les assistants. Le chapelain du lieu, consulté sur ce prodige, ayant affirmé qu'il n'avait été répandu aucune liqueur odorante, on reconnut que c'était au saint qu'il fallait attribuer ce miracle.

Le nom de saint Bobin est marqué au 31 janvier pour le jour natal, et au 22 avril pour la translation.

RÉFLEXIONS.

L'humilité est le fondement solide de l'édifice spirituel, la source, la mère, la maîtresse et le trésor de toutes les vertus.

Voulez-vous devenir un grand saint? dit saint Augustin; commencez par vous faire petit. Vous voulez élever une construction d'une grande hauteur? Songez, avant tout, à creuser le fondement de l'humilité.

Et que de motifs n'avons-nous pas de nous humilier? Il ne faut qu'un regard sur nous-mêmes pour nous pénétrer du sentiment de notre bassesse et de nos misères. Chétives créatures, tirées du néant par la main toute-puissante et toute miséricordieuse du Seigneur, nous dépendons tellement de lui, que nous ne saurions ni vivre, ni agir, ni penser sans lui. « Fleurs d'un jour, ombres passagères, vapeur qui se dissipe, écume que le vent emporte, fumée qui passe, herbe qui se dessèche au soleil, » telle est la condition de l'homme sur la terre. En vérité, y a-t-il de quoi s'enorgueillir?

PRIÈRE.

Faites, ô Dieu Tout-Puissant! que l'intercession du bienheureux Bobin, votre Confesseur et Pontife, augmente en nous l'esprit de piété et le désir de notre salut.

Ainsi soit-il.

S. LÉON IV, Pape. S. PRUDENCE, 34e Evêque de Troyes.	SAINTE MAURE, (Vierge) (1). 827-850.	CHARLES-LE-CHAUVE, Roi de France.

SAINTE MAURE,

(Vierge) (1).

827-850.

S. LÉON IV, Pape.

S. PRUDENCE, 34e Evêque de Troyes.

CHARLES-LE-CHAUVE, Roi de France.

Seigneur ! j'ai aimé la beauté de votre temple et le lieu où réside votre gloire.
(Ps. xxv, 6).

SOMMAIRE.

Naissance et pieuse jeunesse de sainte Maure. — Sa dévotion envers Notre Seigneur Jésus-Christ, saint Gervais, saint Protais et sainte Mâthie. — Elle convertit son père et son frère. — Ses bonnes œuvres. — Merveilleuse vertu des linges qu'elle confectionne. — Miracles divers. — Sa mort suivie de nouveaux prodiges. — Ses reliques.

Sainte Maure (2) naquit à Troyes ou dans la banlieue, l'an 827 de Jésus-Christ. Son père, nommé Marien, et sa mère Sédulie, étaient des plus riches et des plus puissants du pays. Ils remarquèrent bientôt les inclinations pieuses et la sainteté précoce de leur enfant. Instruite dans la foi chrétienne et baptisée par Léon ou Lyé II, abbé de Montenay, à huit kilomètres de Troyes, Maure porta dès l'enfance le joug aimable du Seigneur, et, diligente ouvrière, fut de grand matin envoyée à la vigne du père de famille. O Jésus ! s'il est vrai, pour parler avec le Cantique des Cantiques (3), que *les jeunes vierges vous ont donné les affections généreuses de tout leur cœur*, c'est surtout en la jeune Maure que nous voyons accomplie cette parole des saintes

(1) Patronne du village qui porte son nom, près de Troyes.

(2) A la deuxième tribune de la quatrième ogive de la galerie du sanctuaire, à la Cathédrale, est sainte Maure avec son nom écrit en lettres d'or; elle est détachée sur un fond bleu ouvré. Son manteau est violet, sa robe ose; elle tient une palme et un livre ouvert; ses cheveux blonds pendent en longues tresses sur ses épaules, et le nimbe est vert. (*Voy. arch.*).

(3) Adolescentulæ dilexerunt te nimis. (*Cant.* I, 2.)

Lettres. En effet, elle était encore dans l'âge le plus tendre, qu'on la voyait chaque jour à l'église des Apôtres (1), depuis l'office du matin jusqu'à l'heure de sexte. Il y avait alors à la Cathédrale trois statues de Notre Seigneur, dont l'une le représentait comme un enfant sur le sein de sa mère ; la seconde, comme un jeune homme attaché à la croix ; et la troisième, comme un roi puissant, assis sur son tribunal. Ces divers états de Notre Sauveur étaient pour la jeune vierge l'objet d'une dévotion particulière. Elle se prosternait devant chacune de ces images, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'offrir ainsi chaque jour ses adorations au Seigneur et de porter vers lui des regards de complaisance et de saint amour. Peu de temps avant sa mort, l'évêque saint Prudence, qui l'assistait, voulut connaître le motif d'une dévotion qu'elle n'avait jamais abandonnée et à laquelle elle paraissait tenir très-ardemment. Maure ne pouvait se résoudre à découvrir les faveurs célestes dont la comblait le Fils de Dieu au moyen de ces pieuses pratiques. Enfin, vivement pressée de répondre :

« Heureuse, s'écria-t-elle, heureuse l'église des Apôtres où j'ai » souvent entendu les doux vagissements de Jésus entre les bras » de sa mère, ses soupirs douloureux sur l'arbre de la croix, et » les terribles paroles qui sortaient de sa bouche, quand, assis » sur un trône majestueux, il jugeait les nations ! Mais, pour moi, » avec quel regard de complaisance il me présentait son sceptre » d'or ! »

L'évêque insistait pour en savoir davantage, mais Maure lui serrant la main :

« Il ne faut pas, continua-t-elle, attribuer ces sons à la vertu » d'un bois mort, mais à la puissance de Dieu qui se sert des » choses inanimées pour retracer dans notre esprit les objets les » plus saints et les plus cachés de notre foi. »

Sa piété grandit avec l'âge et rien n'était capable d'en diminuer la ferveur. Elle avait une confiance sans bornes en saint Gervais et saint Protais, et bien que le monastère élevé sous leur patronage fût à huit kilomètres de la ville (2), elle y allait néanmoins en pélerinage tous les mercredis et vendredis, marchant nu-pieds et jeûnant au pain et à l'eau. Elle ressentait également une tendre

(1) La Cathédrale.

(2) Il était à Montenay, aujourd'hui Saint-Lyé.

dévotion pour sainte Mâthie, et on la voyait, après l'office du matin, embrasser de toutes ses forces et inonder de ses larmes l'autel où reposait le corps de la sainte.

Une si extraordinaire grâce de dévotion ne pouvait se concilier avec l'attachement au monde et à ses vanités. Aussi le haïssait-elle profondément, à cause des péchés sans nombre dont il est le coupable théâtre. Ne pouvant le fuir absolument, elle y vivait comme n'y vivant pas, selon le conseil de saint Paul; elle méprisait ce qu'il estime et estimait ce qu'il méprise.

Semblable au feu qui brûle et à la flamme qui consume (1), elle embrasa ses proches du feu sacré qui la dévorait elle-même, et par ses prières autant que par ses exhortations, elle contribua puissamment à la conversion de son frère aîné et de son père. Son frère, Eutrope, se consacra à Dieu et devint prévôt du chapitre de l'église Cathédrale (2). Il abandonna ses biens à sa sœur, pour lui procurer dans le monde un mariage plus avantageux. Mais ses vues n'étaient point celles de Maure. Cette pieuse vierge ne pensait qu'aux choses célestes et ne voulait d'autre époux que Jésus-Christ, dont la grâce lui était plus chère que toutes les richesses temporelles.

Marien, son père, était un homme riche et puissant; il suivait les exemples du monde et se conformait à ses dangereuses maximes. Malgré tout son zèle et son influence, saint Prudence n'avait pu lui faire quitter la voie large qui conduit l'homme à sa perte. Maure y réussit, et elle engendra à Jésus-Christ celui qui l'avait engendrée à la terre. Elle l'excita à une vive contrition de ses fautes, et le conduisit aux pieds du Pontife, qui le confessa et le remit en grâce avec Dieu. Il devint si pieux, qu'il semblait être tout entier dans le Seigneur. Il laissa l'église Cathédrale héritière de ses biens, et voulut y être inhumé; il mourut

(1) Ps. LXXXII, 15.

(2) La dignité de prévôt était autrefois la première de l'église Cathédrale. Celui qui en était revêtu avait le pas immédiatement après l'évêque. En 1167, Guillaume de Champagne aux Blanches-Mains, prévôt de l'Eglise de Troyes, ayant été élu évêque de Chartres, résigna sa prévôté au chapitre sous la réserve d'une rente viagère et à condition qu'après sa mort ce titre demeurerait supprimé. C'est à partir de cette époque que la dignité de doyen, qui jusque-là avait occupé le second rang, fut élevée au premier. (Breyer, *Vie de saint Prudence et de sainte Maure.*)

quelque temps avant sa sainte fille. O l'heureux père, qui eut une telle enfant! O l'heureuse enfant, qui conduisit son père dans le chemin du salut et lui rendit vie pour vie! Que dis-je? lui donna la vie éternelle pour la vie passagère qu'elle en avait reçue!

Le temps que Maure ne passait pas en prière, elle l'employait au travail des mains, dont elle consacrait le produit aux églises et aux pauvres : tous ses revenus avaient la même destination. C'était elle qui entretenait d'huile la lampe du sanctuaire et fournissait la cire pour les divins offices; elle qui brodait les ornements et les aubes, qui donnait les surplis et les habits sacerdotaux. Saint Prudence rapporte la vertu miraculeuse attachée aux ouvrages de sainte Maure, et dont lui-même avait éprouvé les effets dans la célébration des augustes mystères. « J'estime « plus que l'or et les pierres précieuses, dit-il avec une humilité « vraiment admirable et d'une émouvante simplicité, une aube « de lin qu'elle m'a donnée, après l'avoir filée, faite et blanchie « de ses propres mains, et dont elle me pria d'user, lorsque « j'offrirais le saint sacrifice.... J'étais comme un figuier stérile, « tout prêt à être jeté au feu; j'étais comme la paille sèche « qu'on va mettre au four pour la consumer; mon âme, comme « une terre sans eau, ne portait aucun fruit. Mais parlons plus « clairement, et pourquoi différer davantage à découvrir ma « misère? Je consacrais rarement le sacrement du corps de « Notre Seigneur avec une piété digne d'un si grand mystère; je « mangeais l'Agneau sans les laitues amères de la pénitence; je « mangeais le Pain des Anges sans le pain des larmes, lors- « qu'elle me donna ce vêtement. Que dirai-je de plus?... Je ne « cacherai pas plus long-temps, Seigneur, les effets de votre « miséricorde; je raconterai les merveilles que vous avez faites « par Maure, votre servante. Ce vêtement a eu sur mon cœur le « même pouvoir qu'autrefois la verge d'Aaron sur le rocher du « désert; car, quoique je fusse plus dur que la pierre, il a cepen- « dant fait sortir de mes yeux des torrents de larmes. Et combien « de fois plusieurs même d'entre nous n'en ont-ils pas ressenti « la vertu et l'efficacité, lorsqu'ils s'en revêtaient pour célébrer? »

La générosité de la sainte ne se bornait pas à l'église Saint-Pierre ni à saint Prudence; elle s'étendait également aux religieux de Mantenay. Maure pourvoyait abondamment à leurs nécessités; elle leur donnait des habits et du linge tant pour leur église que pour les besoins de la communauté.

Les vertus de sainte Maure lui méritèrent l'estime, le respect et la vénération de ses concitoyens et particulièrement de saint Prudence, son évêque. Dieu faisait par elle une multitude de miracles : le seul attouchement des linges qu'elle avait donnés guérissait les malades. Elle avait fait présent d'un de ces objets à l'abbé Léon ou Lyé II, supérieur de Mantenay. Deux religieux de cette abbaye, nommés Mélain et Paulin, tourmentés d'une fièvre pernicieuse, n'eurent pas plutôt touché le linge qu'ils furent guéris, ce qu'ils attestèrent solennellement. Un chanoine du nom de Maurice avait sur les yeux une taie qui le mettait en danger de perdre la vue ; il fut inspiré de Dieu de se laver avec les larmes que Maure répandait en abondance sur le tombeau de sainte Mâthie. Sa confiance ne fut pas vaine : il fut aussitôt guéri. Ces miracles étaient si publics que saint Prudence ne craignit pas de les rappeler dans son discours sur la vie de sainte Maure.

N'oublions pas un autre fait bien merveilleux. Un diacre de l'église de Troyes, portant le même nom que le chanoine dont nous venons de parler, avait une voix si faible qu'à peine l'entendait-on à l'extrémité de l'église, quand il chantait l'Evangile. Un jour (c'était le vendredi-saint) saint Prudence prêchait dans l'église Saint-Aventin, située près des murs de la ville, et Maure faisait partie de l'auditoire. Tout-à-coup elle se lève et trace sur elle le signe de la croix. Saint Prudence, s'interrompant alors, lui demanda pourquoi, lorsque tous les auditeurs étaient assis, seule elle se tenait debout. Maure lui répondit modestement :

« Faut-il être assis, mon Père, quand on lit le saint Evangile? « Le diacre Maurice commence la lecture de la Passion de Notre « Seigneur dans l'église des Apôtres; s'il plaît à l'assemblée, on « peut s'arrêter quelque temps pour l'entendre. »

Saint Prudence alors demanda à ceux qui étaient présents s'ils entendaient quelque chose; mais aucun bruit, aucun murmure n'arrivait à leurs oreilles. Persuadé qu'il y avait là quelque merveille, l'évêque se rendit avec tout le peuple à l'église des Apôtres pour s'assurer de la vérité : « Nous nous arrêtâmes un peu de « temps à la porte, dit saint Prudence, et c'est à peine si nous « pûmes distinguer la voix de Maurice qui lisait en effet la Pas« sion du Sauveur. L'Evangile terminé, nous louâmes le saint « nom de Dieu, et nous publiâmes dans son temple la gloire qu'il « fait paraître en ses saints. Quant à Maure, elle était prosternée « à mes pieds, et quand tout le monde était dans la joie, elle

« frappait sa poitrine et s'accusait avec douleur d'avoir interrompu la parole de Dieu. »

Maure avait atteint sa vingt-troisième année, et le jour était venu où elle devait s'unir à son divin Epoux. On célébrait dans l'Eglise la fête de saint Matthieu, et Maure, depuis quelque temps malade, était sur le point de rendre son âme à son Créateur. Tandis que Sédulie, sa mère, se lamentait et pleurait amèrement la perte qu'elle allait faire, Maure se réjouissait de quitter le monde, d'être délivrée de ses tentations et de ses misères, et d'aller jouir enfin dans le séjour des bienheureux des récompenses après lesquelles elle soupirait si ardemment.

Saint Prudence voulut l'assister lui-même à ses derniers moments. Il était au pied de son lit de mort, et l'abbé Léon récitait doucement et avec recueillement les psaumes de David. Eutrope, frère de Maure, le diacre Maurice et un grand nombre de fidèles étaient venus s'édifier du spectacle émouvant d'une fin si chrétienne. Mais laissons saint Prudence nous dire lui-même ce qui est si capable de toucher tous les cœurs : « Nous étions tous, dans « le plus profond silence, dit-il, quand tout-à-coup une voix « céleste se fit entendre et l'on distingua parfaitement ces pa- « roles : *Venez, ma bien-aimée, j'établirai mon trône en vous,* « *parce que le Roi a conçu un ardent amour pour votre beauté.* « Nos oreilles aussi bien que nos cœurs furent remplis d'une « douceur et d'un charme inexprimables. Nous regardâmes avec « beaucoup de soin s'il n'y avait pas au dedans ou au dehors « quelqu'un qui fût l'auteur d'une si agréable harmonie; mais « nous reconnûmes avec certitude, par l'odeur et la douceur « dont elle était accompagnée, que le Seigneur *qui était monté* « *au ciel au milieu des acclamations* (1) en était alors descendu « au milieu des cantiques de réjouissance, et que, comme un « époux qui sort de son lit nuptial, il ne dédaignait pas de pré- « venir celle qui venait au-devant de lui et qui lui était fiancée « depuis long-temps; il chantait des cantiques de joie à sa ren- « contre pour la conduire ensuite dans une autre vie, s'unir à « elle par des liens indissolubles, et la consacrer à sa gloire « pour toute l'éternité. Puis, nous lui vîmes lever la tête avec « beaucoup de difficulté et la pencher de quatre côtés différents

(1) Ps. XLVI, 6.

« comme pour saluer quelqu'un. L'abbé Léon lui ayant demandé
« pourquoi elle agissait ainsi, elle lui répondit : « Saint Pierre
« et saint Paul, saint Gervais et saint Protais, que j'ai honorés
« selon mon pouvoir pendant ma vie, sont aux quatre côtés de
« mon lit, d'où ils chassent des bêtes cruelles » Elle se tourna
« ensuite vers moi et me dit : « La dernière grâce que je vous
« demande, mon Père et mon Evêque, c'est que vous me donniez
« en présence de tous les assistants, les sacrements d'Eucharistie
« et d'Extrême-Onction. » Je les lui donnai aussitôt, et elle
« mourut en paix en prononçant ces paroles de l'Oraison Domi-
« nicale : *Que votre règne arrive !* »

C'était le 21 septembre 850.

Sa mort fut accompagnée d'un grand nombre de miracles. Thécie, parente de Maure, avait apporté en naissant une tache au visage, qui la rendait désagréable aux yeux de son mari ; elle toucha le cilice de Maure et la tache disparut. Le moine Véran recouvra l'usage de l'odorat qu'il avait perdu depuis long-temps, et il sentit l'odeur parfumée qui embaumait tous ceux qui environnaient le corps de la sainte.

On l'enterra avec honneur dans l'église du village qui porte son nom, à quatre kilomètres de Troyes, et l'on voit encore aujourd'hui, dans une chapelle latérale, le tombeau de pierre élevé sur quatre piliers, où son corps reposa pendant long-temps. En 1415, la paroisse de Sainte-Maure partagea les reliques de sa patronne avec l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires, qui, un siècle plus tard, en 1549, les transféra dans une châsse précieuse, donnée par le prieur Villain

En 1655, les restes conservés à l'église Sainte-Maure furent visités par Mgr François Malier du Houssay et trouvés en bon état ; il en fut de même quand, en 1789, Mgr Louis-Mathias-Joseph II de Barral, évêque d'Isaure, coadjuteur de Troyes, procéda à une nouvelle visite.

Enfin, de nos jours, le 16 mai 1828, Mgr Jacques-Louis-David de Séguin des Hons délégua M. Lejeune et M. Roisard, qui se firent ouvrir la châsse et y trouvèrent les précieuses reliques avec les sceaux et les inscriptions sur d'antiques parchemins.

Le reliquaire actuel, renfermant, entre autres ossements, le fémur, est exposé à la vénération des fidèles pendant l'octave de la fête de sainte Maure. Le reste de l'année, il est élevé entre les ogives de l'arcade du sanctuaire et supporté par deux anges de

bois doré d'une taille gigantesque. C'est l'œuvre d'un troyen, Boulland, architecte de Notre-Dame de Paris, qui en donna le dessin en 1776.

La fête de sainte Maure se célèbre, chaque année, le 21 septembre, au milieu d'un immense concours de peuple, dans l'église paroissiale qui a choisi cette sainte pour patronne.

RÉFLEXIONS.

1. Si les enfants étaient assez vertueux et assez animés de l'amour de Dieu, ils opéreraient des merveilles sur le cœur de leurs parents, et, comme sainte Maure, ils les ramèneraient à Dieu par leurs prières, leurs sollicitations et le charme entraînant des vertus de leur âge.

2. L'aumône couvre la multitude des péchés; c'est une puissante protection auprès du Seigneur.

3. Les Saints, au moment suprême de la mort, ont eu des combats à soutenir contre l'ange du mal, que sera-ce de nous, si nous ne nous y préparons pas, en nous ménageant des protecteurs, à l'exemple de sainte Maure.

4. Les faux amis flattent les malades d'une vaine espérance de guérison et les éloignent ainsi des pensées de l'autre vie. Pour nous, faisons-nous un devoir de procurer à nos frères les secours spirituels à cet instant redoutable, et de les préparer à une bonne mort par tous les moyens qui sont en notre pouvoir.

PRIÈRE.

O Jésus, amateur de la chasteté, qui avez inspiré à sainte Maure un grand zèle pour l'ornement et la beauté de votre temple et de vos autels, en signe de la beauté et de la pureté de son cœur, où elle se plaisait à vous recevoir et à vous conserver, accordez-nous, par son intercession, une semblable grâce de pureté et de sainteté pour vous recevoir dans nos âmes et vous y conserver toujours, ô Jésus, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

S. NICOLAS Ier, Pape. **St PRUDENCE,** 34e Evêque de Troyes.		**CHARLES-LE-CHAUVE,** Roi de France. **ALEDRAN,** Comte de Troyes.

SAINT PRUDENCE,

(34e Evêque de Troyes).

845-861.

Soyez fort et courageux dans le combat de la foi.
(1. TIM. VI, 12)

SOMMAIRE.

Patrie de saint Prudence. — Son séjour à la cour. — Son élection à l'évêché de Troyes. — Sa science profonde. — Ses écrits au sujet des erreurs de Gotescalc et de Jean Scot. — Il assiste à plusieurs conciles. — Son humilité. — Il travaille à la réforme des monastères. — Ses œuvres dans le diocèse. — Sa mort. — Ses écrits.

Le trente-quatrième évêque de Troyes, saint Prudence, était né en Espagne (1) et s'appelait Galindo, nom fort commun alors dans ce pays. On ne sait quels étaient ses parents, ni ce qui l'obligea à quitter sa patrie pour venir en France ; quelques historiens prétendent qu'il arriva avec les Goths et les autres chrétiens d'Espagne qui, pour se soustraire à la fureur des infidèles, se mirent sous la protection de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Il passa plusieurs années à la cour de ce prince, dont il devint le chapelain, et changea son nom espagnol en celui de *Prudence,* pour obéir sans doute à l'usage introduit parmi les savants de cette époque de cacher son vrai nom sous un pseudonyme (2). Mais bientôt, dégoûté de la vie de la cour, il fut nommé,

(1) Saint Prudence nous fait lui-même connaître sa patrie dans les vers suivants :

Hisperiâ genitus, Celtas deductus et altus
Pontificis trabeis officio que datus.
(*Apud Camusat, f. 163, b.*)

(2) On se souvient qu'Alcuin s'appelait *Flaccus*, Engilbert, seigneur franc, *Homère* et Charlemagne lui-même se surnomma *David*, en témoignage de son enthousiasme pour la poésie sacrée.

sous Charles-le-Chauve, à l'évêché de Troyes, vacant par la mort d'Adalbert (1).

Prudence ne tarda pas à se faire connaître avantageusement et estimer d'une manière particulière des évêques les plus éclairés de l'Eglise de France. C'est ainsi que Wenilon et Hincmar, archevêques de Sens et de Reims, ne dédaignèrent point de le consulter sur les points les plus difficiles des dogmes sacrés. Il faisait son étude principale des saints Pères et surtout de saint Augustin, dont il regardait la doctrine comme la doctrine même de l'Eglise, et il se préparait ainsi à servir utilement l'Eglise et à prendre une part active dans la lutte qu'allait bientôt soutenir la vérité contre l'erreur.

L'épiscopat presque entier était, en effet, agité à ce moment par de grandes et délicates questions. Il s'agissait de la prédestination et de la grâce sur lesquelles dogmatisait un moine allemand, du monastère d'Orbais (diocèse de Soissons), connu sous le nom de Gotescalc. Homme inquiet et entêté, il avait tout ce qui peut faire un dangereux novateur, car il ne manquait ni d'esprit, ni de présomption, sans avoir beaucoup étudié. Il était naturellement adroit et dissimulé (2), et l'artifice suppléait chez lui aux qualités qu'il n'avait pas. Il s'appuyait sur saint Augustin qu'il n'avait pas compris et qu'il défigurait, et il osait avancer que Dieu avait prédestiné les réprouvés au péché et à l'enfer, de sorte qu'il n'était pas en leur pouvoir d'éviter ni l'un ni l'autre. Nottingue, évêque de Vérone, instruisit de ces erreurs l'archevêque de Mayence, Raban Maur, qui jouissait alors d'une grande réputation de vertu et de savoir. Celui-ci, après avoir examiné Gotescalc dans un concile tenu à Mayence, en 848, condamna ses blasphèmes et l'envoya au célèbre Hincmar, archevêque de Reims, son métropolitain. Celui-ci, avec Wenilon de Sens et plusieurs autres évêques, examina de nouveau la doctrine du moine d'Orbais, dans un synode qui se tint en 849 à Quercy-sur-Oise, au diocèse de Soissons. Gotescalc n'ayant pas voulu se sou-

(1) Saint Prudence est représenté dans un vitrail de la galerie du sanctuaire (2e tribune, 4e ogive) de la Cathédrale ; il est sur un fond rouge ouvré, tenant une crosse d'or et un livre.

(2) Il fut cependant sincère dans ce portrait qu'il fit de lui-même et où il se donne pour un aventurier et un homme léger : *Stultorum princeps abrupta per omnia præceps.*

mettre, fut condamné, dégradé de la prêtrise et renfermé dans l'abbaye de Hautvilliers, au diocèse de Reims. Saint Prudence, que l'on consulta à ce sujet, crut qu'il ne fallait point lui refuser la communion au rang des laïques; mais Hincmar voyant que le novateur persistait dans son opiniâtreté, l'excommunia quelque temps après.

Plusieurs personnes soupçonnèrent Hincmar d'avoir donné dans l'erreur des semi-pélagiens sur la nécessité de la grâce, et Ratramne, moine de Corbie, écrivit contre ses doctrines. Saint Prudence prit alors la plume pour éclaircir un point que la vivacité des disputes avait embrouillé. Son ouvrage est un recueil de passages tirés de l'Ecriture sainte et des Pères, surtout de saint Augustin, dont il suivait les principes sur la grâce, le libre arbitre, sur la double prédestination, sur la mort de Jésus-Christ et sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes. Il y fit voir que, depuis saint Paul, personne n'avait été plus éclairé sur ces matières que l'évêque d'Hippone, et que ce docteur avait toujours été suivi jusque-là par toute l'Eglise catholique, sans réserve ni restriction. Il établit enfin la doctrine catholique et montra avec autant de solidité que d'évidence 1° que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous; 2° qu'on ne peut rien sans la grâce et que Jésus-Christ a offert sa mort d'une manière spéciale pour le salut des élus. Il présenta son traité au concile tenu à Paris vers l'automne de 849, qui l'approuva et lui permit de l'adresser à quelques évêques, et notamment à Hincmar de Reims et à Pardule de Laon.

Cependant Hincmar et Pardule voyant que saint Prudence, aussi bien que Loup de Ferrières et le moine Ratramne soutenaient la doctrine des deux prédestinations, firent écrire de leur côté par un diacre nommé Amalaire, dont l'ouvrage n'est pas venu jusqu'à nous, et par le sophiste Jean Scot, surnommé Erigène. Ce dernier intitula son livre *De la Prédestination;* mais en voulant combattre le prédestinianisme, il tomba dans l'écueil opposé. Wenilon, de Sens, tira de cet ouvrage dix-neuf articles qu'il envoya à saint Prudence pour les réfuter. Saint Prudence crut y voir les erreurs de Pélage et d'Origène, et il en fut sérieusement alarmé. Pour s'en mieux assurer, il se procura le livre entier de Jean Scot et le trouva absolument pélagien. Il entreprit donc de le réfuter, en 852, par un traité de même titre, *De la*

Prédestination (1), divisé en dix-neuf chapitres, comme celui de Jean Scot. Il y rapporta les paroles de ce sophiste et y répondit de point en point. Scot prétendait qu'avec ses quatre règles de philosophie (2) on pouvait résoudre toute sorte de questions; que la prédestination et la prescience de Dieu étaient l'essence de Dieu comme sa volonté, sa sagesse; que la prédestination et la prescience sont une même chose; que l'on pouvait, avec le don de la grâce coopérante, retourner à Dieu; que la prédestination est en Dieu substantivement et non relativement; que, comme il n'y a qu'une charité, il n'y a qu'une prédestination. Saint Prudence fit voir que les règles de la sagesse humaine ne suffisent point pour résoudre toute sorte de questions; qu'il est besoin pour cela de la grâce et de la foi qui opère par la charité, de l'étude sérieuse et de la science des divines Ecritures; que la prescience et la prédestination n'étant en Dieu que relativement aux créatures, elles ne sont point la substance de Dieu; qu'il y a de la différence entre la prédestination et la prescience, puisque Dieu prévoit plusieurs choses qu'il ne prédestine pas, comme sont les péchés des hommes, et qu'il ne prédestine rien qu'il n'ait prévu; que l'homme ne peut même concevoir le dessein de travailler à son salut sans le secours d'une grâce prévenante.

Quant à l'hérésie de Gotescalc, que Scot avait ainsi nommée expressément, Saint Prudence dit : « Nous ne la défendons ni ne « la tenons; mais, comme nous détestons les pélagiens qui sou- « tiennent que l'on peut faire quelque chose de bien par le libre « arbitre sans le secours de la grâce, et ceux, s'il en est, qui attri- « buent tout à la grâce seule et détruisent le libre arbitre; de « même, nous ne détestons pas moins ceux qui rêvent que la prédes- « tination divine impose aux créatures une force nécessitante (3). » Le diacre Florus, de l'Eglise de Lyon, parla dans le même sens.

Hincmar, voyant que la controverse ne s'éclaircissait ou ne se terminait pas, voulut faire quelque chose de plus précis et de plus authentique. Il tint, par ordre du roi Charles-le-Chauve, un second concile à Quercy, au mois de mai 853, et y dressa quatre

(1) Quelques manuscrits portent ce titre *Liber Joannis Scoti correctus à Prudentio.*

(2) La division, la définition, la démonstration et l'analyse.

(3) Rohrbacher, livre LVI°.

articles qui, réfutés au concile de Valence, en 855, et à celui de Langres, en 859, y furent de nouveau examinés, cette même année, à Savonnières (Meuse). Mais ici encore on ne put s'entendre, et rien ne fut décidé.

Cependant saint Prudence voulait au plus tôt terminer une affaire qui, depuis trop long-temps, échauffait les esprits. Il jugea nécessaire de porter le différend à Rome, et envoya au pape Nicolas Ier les canons des conciles de Valence et de Langres, afin d'en obtenir la confirmation. Le pape ne répondit pas directement à ce sujet, et le silence qu'il garda passa pour une approbation dans l'esprit de plusieurs.

On le voit, la divine Providence avait tout particulièrement ménagé notre saint évêque pour en faire un des plus fermes soutiens de l'Eglise et un intrépide défenseur de la vérité (1).

Saint Prudence avait assisté à plusieurs autres conciles qui n'avaient pas pour objet l'hérésie de Gotescalc; ainsi, il fut appelé comme arbitre au concile de Soissons, tenu en 853, pour terminer le différend entre Hincmar et Abbon, son prédécesseur sur le siége de Reims. La même année, l'évêché de Paris étant venu à vaquer, Wénilon, archevêque de Sens, convoqua les évêques de la province pour l'élection et l'ordination d'Enée. Saint Prudence ne put s'y rendre, pour cause de maladie; mais il députa le prêtre Arnold, avec une lettre par laquelle il déclarait consentir à l'ordination d'Eneé, pourvu que celui-ci souscrivit aux décrets de l'Eglise Romaine, des souverains Pontifes et des saints Pères, et particulièrement aux quatre articles dont l'Eglise catholique

(1) Il n'est pas étonnant que dans ces discussions épineuses, où un seul mot non suffisamment pesé pouvait jeter dans l'erreur, au point de vue théologique, même les mieux intentionnés, quelques-uns aient cru surprendre dans saint Prudence des tendances à l'erreur; mais le savant chanoine Breyer a complètement justifié notre saint évêque des imputations calomnieuses dont on a cherché à noircir sa réputation. Sur une note manuscrite rapportée par Camusat, et qui avertit de lire *avec précaution* la réfutation de Jean Scot par saint Prudence, le docte chanoine, après Camusat lui-même, fait cette remarque sensée : c'est que la note dont il s'agit ne peut porter aucun préjudice à la sainteté ni à la doctrine de l'évêque de Troyes, étant d'un homme qui n'avait ni assez de savoir, ni assez de pénétration pour juger d'un écrit où l'on traite les plus profonds mystères de la théologie. (Voir *les Vies de saint Prudence et de sainte Maure, Paris, François Rabuty*, 1725, ou *à Troyes, chez Jacques Lefebvre*, et la *Défense de l'Eglise de Troyes sur le culte qu'elle rend à saint Prudence, Paris, Osmond*, 1736. — *Suite de la Défense, etc.*, 1738.

s'est servie pour combattre et vaincre Pélage et ses fauteurs; puis il expose ces articles : « Sans quoi, ajoute-t-il, je ne consens point à son ordination et je conseille aux fidèles de n'y point consentir. » Enfin, l'on trouve sa signature dans les actes du concile tenu en 856, à Bonneuil, près de Paris, où l'on accorda certains priviléges aux moines d'Anille (aujourd'hui Saint-Calais), au diocèse du Mans.

L'affaire si importante de la prédestination et de la grâce avait occupé une partie considérable de l'épiscopat de saint Prudence; toutefois les intérêts spirituels de son diocèse ne furent point en souffrance; il suffit à tout et sut parfaitement allier les préoccupations de la controverse avec les soins du ministère pastoral. Il entendait les confessions des fidèles, administrait les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction et s'adonnait à la prédication, comme il nous l'apprend lui-même par le panégyrique de sainte Maure, qu'il prononça dans l'église de Saint-Aventin.

Il offrait à tous le modèle le plus parfait des vertus chrétiennes. Autant était grande son érudition, autant était profonde son humilité. Il fit publiquement l'aveu de l'état de sa conscience dans son sermon sur sainte Maure; et dans le livre qu'il publia contre Scot, il s'appelle le *serviteur de Jésus-Christ et de sa famille, le plus misérable des serviteurs de Jésus-Christ, évêque indigne de la sainte Eglise de Troyes.* Son zèle pour le maintien de la discipline et l'abolition des abus était bien connu de tous, puisque le roi Charles-le-Chauve jeta les yeux sur lui pour travailler avec Loup de Ferrières à la réforme des monastères de France. Il parcourut donc une partie du royaume, notamment le pays de Sens, de Troyes, de Melun, de Montereau, de Provins, les trois Arcis (1), les deux Brienne, et s'acquitta partout de son importante mission avec autant de vigueur que de sagesse.

Sous le pontificat de son prédécesseur, Adalbert, un prêtre, nommé Adrémare, avait fait bâtir, en 837, le monastère de Montiéramey (2), et avait prié le Souverain Pontife de lui envoyer des

(1) Le P. Labbe pense que c'est de trois villages du territoire d'Arcis qu'il faut entendre ces paroles : *Arcisisi tres pagi*, dont il est parlé dans les Capitulaires de Charles-le-Chauve. (*Courtalon, tome* III, *p.* 448.)

(2) Bâti a l'entrée de la forêt de Der, au lieu nommé le *Meiz-Corbon* ou *Manoir-de-Corbon*, ce monastère reçut d'abord le nom de *Nouvelle-Celle-en-Der*, pour le distinguer de celui de Montier-la-Celle, appelé l'*Ancienne-Celle*.

reliques et d'ordonner la dédicace de l'église. Le pape Léon IV se rendit volontiers à ses pieux désirs et chargea saint Prudence de dédier le temple et d'y mettre les reliques de saint Pierre et de saint Léon, dont il avait fait présent audit monastère.

Ce ne fut pas la seule cérémonie de ce genre que fit notre saint évêque dans son diocèse. L'église de Montier-la-Celle, élevée au VIIe siècle, du temps de Clovis II, tombait en ruines : l'abbé Haldeging en fit construire une nouvelle vers 850, et pria saint Prudence d'en faire la dédicace. Le prélat, conformément à la discipline de l'Eglise, voulut qu'on enlevât d'abord des murailles les cadavres qui s'y trouvaient, de peur qu'il n'y eût les corps de quelques païens. Comme il était étranger et qu'il n'avait pas connaissance de la sainteté de Frobert, dont les miracles avaient d'ailleurs cessé, il n'excepta point les restes du pieux fondateur du monastère, et les fit disparaître de l'église. Mais plus tard, les prodiges se renouvelèrent au tombeau de l'illustre abbé. Saint Prudence alors se fit lire sa vie, composée par son disciple Lupelle, et, convaincu de la sainteté de Frobert, il résolut de réparer sa faute involontaire. Il se disposait donc à donner au saint corps une place honorable, quand Dieu le rappela à lui, le 6 avril de l'an 861. C'est en ce même jour que sa fête a été célébrée jusqu'à ces derniers temps,

Saint Prudence exerça son talent de diverses manières, et il ne jugea pas la poésie comme un art indigne d'un évêque; il nous reste de lui un poème en vers élégiaques, où l'auteur nous fait connaître sa patrie, donne un sommaire de ce que les quatre Evangélistes ont écrit de Jésus-Christ, un abrégé très-court de la vie de Notre Seigneur, et nous apprend que l'Eglise de Troyes est consacrée sous l'invocation des Apôtres saint Pierre et saint Paul (1).

Ses autres ouvrages ne sont pas tous venus jusqu'à nous. Ceux qui nous restent et qui ont été imprimés sont : 1° le traité composé en 849 et adressé à Hincmar et à Pardule, sous le titre *Collectio ex Patribus;* 2° la réfutation de Jean Scot *De prædes-*

Après la mort d'Adrémare, arrivée à Viterbe, en 850, il prit le nom de son fondateur et s'appela *Montier-d'Adrémare*, d'où par corruption *Montiéramey*. Pillé par les Normands en 982, il se releva par les bienfaits des comtes de Champagne. On y conservait le corps de saint Victor.

(1) Camusat, f. 163, b.

tinatione, publiée en 852 ; 3° une lettre intitulée *Tractoria*, écrite en 853 : c'est l'abrégé de son livre contre Scot. Quant à ses autres œuvres, nous n'en connaissons pas exactement la date. Le Père Mabillon a donné une lettre que saint Prudence écrivit à son frère, aussi évêque, pour lui annoncer son éloignement de la cour, où il avait long-temps demeuré. Le président Mauguin rapporte que saint Prudence a composé un recueil des *Préceptes de l'Ancien et du Nouveau Testament*, qu'on faisait apprendre à ceux qui devaient recevoir les ordres sacrés. Enfin Hincmar nous fait connaître que le saint évêque de Troyes a rédigé des *Annales des Rois de France*, et il en cite un fragment.

RÉFLEXIONS.

1. La science, sans humilité, dessèche le cœur et éloigne de Dieu ; mais rien ne mène plus sûrement à l'humilité que la véritable science. Dans ce vaste champ, les épis pleins s'inclinent à mesure qu'ils sont plus riches ; les autres portent la tête d'autant plus haut qu'ils sont plus vides.

La science la plus sublime et la plus utile, c'est la vraie connaissance et le mépris de soi-même. (IMITATION.)

2. Servons-nous des talents que Dieu nous a donnés pour travailler à la gloire de Dieu et à la conversion des pécheurs.

3. Si nous n'avons pas, comme saint Prudence, à combattre l'hérésie, nous avons des ennemis aussi dangereux à dompter : ce sont nos passions et l'influence du mauvais exemple. Livrons aux premières d'infatigables combats, nous remporterons sur elles la plus éclatante de toutes les victoires. Fuyons avec soin la contagion des exemples pervers ; ils répandent leur venin d'autant plus vite qu'ils sont secondés par le penchant d'une nature corrompue.

4. Les saints sont nos protecteurs et nos modèles : honorons-les de tout notre pouvoir dans leurs reliques et leurs images.

PRIÈRE.

Seigneur ! vous nous avez donné des pasteurs pleins de zèle et de lumière pour nous guider dans les voies du salut ; faites-nous la grâce d'entendre leur voix et d'accomplir fidèlement les préceptes qu'ils nous donnent en votre nom.

Ainsi soit-il.

SAINT ADALRIC,

JEAN X,
Pape.
ANSÉGISE,
40e Evêque de Troyes.

(Martyr).

Vers 925.

RAOUL,
Roi de France.
RICHARD,
Comte de Troyes.

Et l'on admirait le courage de cet enfant qui méprisait ainsi les plus cruels supplices.
(MACHAB. VII, 12).

SOMMAIRE.

Saint Adalric, modèle des jeunes gens. — Invasions des Normands. — Martyre de saint Adalric. — Son éloge.

Comme un jardin fécond, qu'embellit une multitude de fleurs aussi brillantes que variées, le diocèse de Troyes offre à toutes les classes de fidèles dans la personne des saints le parfum d'une vertu propre à chaque condition. La jeunesse y trouve surtout d'admirables modèles, de puissants encouragements. Ce que furent pour les jeunes personnes les Jule, les Exupérance, les Tanche ou les Mâthie, un enfant le sera pour les jeunes gens ; et tandis que les premières feront aimer et pratiquer les vertus les plus humbles comme la modestie, la douceur, le second donnera l'exemple d'un courage intrépide et d'un inviolable attachement à la religion divine. Le nom de cet héroïque enfant, à peine connu aux lieux même de son glorieux triomphe, est Adalric.

Les Normands, semblables à des oiseaux de proie cruels, s'étaient abattus sur notre belle patrie dès l'année 867. Telle était la terreur qui s'attachait à leur nom, qu'au seul bruit de leur approche, les populations effrayées s'enfuyaient dans les bois, les religieux abandonnaient leurs cellules. On dit même que Fulchrique, 35e évêque de Troyes, crut rendre un immense service à l'abbé de Ferrières en lui offrant son château d'Aix-en-Othe pour lui servir de refuge contre la fureur de ces farouches ennemis, qui se vantaient de chanter aux prêtres et aux moines *la messe des épées*.

Vers 892, ils étaient aux environs de Troyes, portant avec eux

le pillage et la désolation. Les religieux alarmés, comme ceux d'Isles-Aumont, de saint Loup, s'empressèrent de transporter dans l'intérieur de la ville leurs plus précieuses richesses, les reliques de leurs saints fondateurs ou de ceux de leurs frères qui étaient morts en odeur de sainteté. Précaution sage, il est vrai, mais malheureusement insuffisante pour mettre ces trésors à l'abri des dévastations des Normands. Ces barbares, en effet, ne tardèrent pas à entrer dans la ville, en 898 ; ils pillèrent et détruisirent la Cathédrale sous les yeux de son évêque, Rithuée, qui ne put opposer à de si grands fléaux que le rempart de son humble et ardente prière. S'ils se retirèrent un instant, ce fut pour menacer bientôt d'une seconde invasion nos malheureuses contrées. Déjà ils ravageaient la Bourgogne, quand Angésise, 40e évêque de Troyes, craignant qu'ils ne vinssent à pénétrer de nouveau jusqu'à sa ville épiscopale, se ligua, en 925, avec les comtes de Sens, de Dijon et l'évêque de Langres. Dans cette circonstance critique, il ne craignit même pas d'unir le glaive à la crosse et de marcher en personne avec ses nobles alliés. L'ennemi était auprès de Chaumont-en-Bassigny. On en vint aux mains et le combat fut opiniâtre; mais les Normands vaincus durent prendre une fuite honteuse en laissant huit cents hommes sur le terrain. Angésise fut blessé et le comte de Sens perdit la vie.

C'est à l'époque de cette bataille sanglante que se rapporte le martyre de saint Adalric. Les Barbares, se disséminant en plusieurs bandes pour mieux piller, soit avant, soit après le combat, avaient pénétré jusqu'à Cunfin et l'avaient saccagé. Parmi les nombreuses victimes de leur cruauté, une seule nous est connue, grâce aux annales de l'abbaye de Saint-Urbain, près de Joinville. C'est le jeune Adalric que ces fanatiques égorgèrent en haine du nom chrétien. Nous ignorons les détails de son martyre; nous n'avons même pas trouvé de jour fixe pour la célébration de sa fête, quoiqu'il soit nommé dans le Dictionnaire universel des saints. Mais qu'il fut heureux d'avoir consommé son sacrifice à un âge aussi tendre! Qu'il mérite bien l'éloge que l'éloquent évêque de Milan faisait autrefois de la jeune Agnès! « Par sa force invincible, il rendit un glorieux témoignage à la foi de ses pères. Y avait-il dans ce faible corps une place pour le coup mortel? Il n'avait pas où recevoir le fer et il eut de quoi vaincre le fer. Intrépide sous les mains sanglantes des bourreaux, il offre tout son corps au poignard du soldat. Encore inhabile à la peine, il est

déjà mûr pour la victoire; incapable de combattre, il est digne de recevoir la couronne, et malgré la faiblesse de son âge, il donne au monde les sublimes leçons de la vertu (1). »

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur est le Dieu de nos premiers ans comme de nos derniers jours. Il est même saintement jaloux des hommages que lui présentent, au printemps de la vie, des cœurs purs que n'a pas encore flétris le souffle pernicieux d'un monde corrupteur. « L'odeur qui s'élève vers lui de cette fleur de la première innocence est l'encens le plus précieux qu'on puisse lui offrir (2). » Le divin Sauveur n'a-t-il pas lui-même témoigné son affectueuse sympathie pour la jeunesse? Laissez. disait-il, laissez venir à moi les enfants, et gardez-vous de les empêcher, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. Ecoutez, jeunes gens, cette grande instruction. Appelés par le divin Maître à venir auprès de lui, répondez par votre empressement à une si douce invitation. Encore aptes à partager le royaume des cieux, craignez de vous en rendre indignes. Prenez dès vos jeunes années la sainte, l'utile, la nécessaire habitude de la crainte de Dieu, de son amour, de son service. Abandonnez les frivoles idées qui occupèrent votre première enfance. Fuyez surtout les dangereux désirs qui agitent, qui troublent, qui tourmentent votre jeunesse. Marchez sur les pas du Dieu qui vous appelle, dans les voies de la prudence chrétienne. Attachez-vous à la pratique des vertus, à la foi, à la justice, à la charité. (Prov. ix. 6. — Tim. ii. 22.)

« Heureux celui qui dans sa jeunesse s'est chargé du joug du Seigneur! (Thren. iii, 27.) La piété qui aura jeté dans son cœur de profondes racines ne s'en arrachera pas, et lui donnera des fruits abondants. La vigueur de l'esprit se sera accrue avec les années. Les saintes habitudes, contractées de bonne heure, lui auront rendu plus facile et plus doux l'exercice des vertus. Les occasions dangereuses, repoussées dès le commencement, auront perdu de leur séduction. Les passions enchaînées dès leur naissance, et n'ayant pas connu la liberté, se seront accoutumées

(1) S. Amb. de Virg. Lib. i, passim.

(2) La Luzerne.

à la servitude. Le démon, constamment vaincu, renouvellera avec moins d'ardeur ses attaques contre lui, et lui-même aura pris, dans ses triomphes, de nouvelles forces pour le repousser. Ce sont presque toujours les premières victoires qui décident le sort des guerres. Et avec quelle confiance ne peut-il pas compter sur le secours d'En-Haut celui qui dès ses plus jeunes années, en a fait un bon usage? Il aura toujours Dieu pour ami celui qui a su se rendre l'ami de Dieu dans son premier âge. « Je me souviendrai, lui dit le Seigneur, du pacte que j'ai fait avec toi aux jours de ton adolescence; je le renouvellerai et j'en ferai un pacte éternel (Ezech. xvi. 60.) (1). »

PRIÈRE.

Seigneur, qui vous faites le gardien des petits (Ps. 114-6.), accueillez, s'il vous plaît, les vœux d'un jeune cœur qui vous offre ses premiers sentiments. Ne souffrez pas que mon âme, qui se donne à vous avec tant d'abandon et de sincérité, soit jamais la proie du démon. Donnez-moi l'intelligence pour prévoir les attaques de mon perfide ennemi; la vigilance, pour les découvrir; la prudence, pour apprendre à les éviter; la force pour en triompher.

Ainsi soit-il.

(1) La Luzerne, *Morale chrét.*, tome II.

INVENTION DU CORPS DE SAINTE MATHIE,

BENOIT VII,
Pape.
MILON Ier,
43e Evêque de Troyes.

(Vierge de Troyes).

L'an 980.

LOTHAIRE,
Roi de France.
BOSON,
Comte de Troyes.

Qu'elle est belle la race des âmes chastes! quel éclat merveilleux elle répand!
(SAG. IV, 1).

SOMMAIRE.

Deux opinions sur la famille de sainte Mâthie. — Elle fut sans doute martyre. — Sa pureté. — Son amour de la prière. — Son mépris du monde. — Invention de son corps. — Nombreux miracles. — Son culte jusqu'à nos jours.

Sainte Mâthie est plus connue par l'histoire du culte rendu à sa mémoire que par les actes de sa vie dont il ne reste aucun monument. On s'accorde assez généralement à dire qu'elle naquit à Troyes; mais on ignore le temps où elle a vécu et l'on ne fait que conjecturer qu'elle existait en cette ville dès les premiers temps où la religion chrétienne y fut prêchée. Quelques auteurs prétendent qu'elle était fille d'un comte ou gouverneur de la cité et de tout le pays des Tricasses, et c'est la noblesse de cette origine qui, selon Des Guerrois, l'a fait appeler *Vierge royale, Virgo regia*. La pourpre qui a été trouvée dans le tombeau de sainte Mâthie, la tour qui dominait sa maison située à l'angle de la rue de la Cité et de la rue des Godets, près de la Cathédrale, tels sont les motifs principaux sur lesquels il appuie cette opinion. Des Guerrois pense aussi que ce fut son père où son aïeul qui reçut chez lui saint Potentien et saint Sérotin, lorsqu'ils vinrent annoncer la foi parmi nous.

D'autres historiens croient de leur côté — et c'est l'opinion la plus répandue parmi le peuple, bien qu'elle paraisse moins fondée — que Mâthie était fille ou servante d'un boulanger dans la maison citée plus haut, et qu'elle distribuait aux pauvres du pain

en abondance sans que la quantité diminuât. Son maître qui, malgré l'évidence, ne pouvait en croire ses yeux, voulut mettre sa servante à une épreuve difficile. Un jour qu'il retirait de son four les charbons embrasés, il appelle Mâthie :

« Puisque Dieu fait des miracles en ta faveur, lui dit-il, voyons « s'il en fera toujours. »

En vain Mâthie lui rappelle qu'il ne faut point tenter le Seigneur, le maitre incrédule insiste avec force, et Mâthie se voit obligée d'obéir. Il saisit alors une pelle de fer, la remplit de braise ardente qu'il jette dans le tablier de sa servante. Il s'attendait à la voir reculer épouvantée ou détacher son vêtement en flammes; mais, ô prodige! par la puissance de Dieu et les prières de Mâthie, les charbons s'étaient changés en roses épanouies et odoriférantes, et le boulanger confus rendit justice à la sainteté de la jeune vierge.

Des Guerrois pense que sainte Mâthie eut la gloire de souffrir le martyre pour Dieu, et ce sentiment n'est pas tout-à-fait dépourvu de vraisemblance. En effet, on a trouvé son corps déposé sous un autel, et chacun sait que les autels, selon l'ancienne discipline de l'Eglise, n'étaient érigés que sur les tombeaux des martyrs. Le linceul de pourpre était aussi en usage pour désigner ceux qui avaient rendu témoignage à Jésus-Christ par l'effusion de leur sang. Enfin, ce qui vient corroborer cette opinion, qui parait déjà sûre, c'est qu'on trouva la tête détachée du corps, comme si notre sainte eût été décapitée. Cette heureuse découverte avait lieu en 1606, sous l'épiscopat de Mgr René de Breslay.

Quoiqu'il en soit, la sainteté de Mâthie n'a jamais rencontré de contradicteurs. Camusat nous apprend que consacrée à Dieu dès ses plus jeunes années *(Deo dicata)*, cette vierge incomparable *(Virgo comparatione difficilis)* se faisait remarquer par l'ardeur de sa foi et son extrême vigilance à garder le dépôt précieux d'une vertu sans tache. Jésus seul était son amour et faisait toutes ses délices ; elle n'avait de pensées que pour lui, et son bonheur par excellence était de lui parler dans le langage brûlant d'une oraison continuelle. Il fallait qu'elle se fît une violence extrême pour s'arracher de l'église où, prosternée sur le marbre de la chapelle du Sauveur, elle adorait son Epoux divin caché sous les voiles eucharistiques. Le jour n'était pas assez long pour satisfaire sa dévotion au très-Saint-Sacrement. Aussi, quand le calme de la nuit régnait dans la ville et dans la maison qu'elle habitait;

quand elle avait pris un court repos que son amour de la mortification savait rendre presque aussi pénible que l'état de veille prolongée, elle se levait sans bruit et s'acheminait pieusement vers l'église. Plus d'une fois alors les portes s'ouvrirent au seul contact de ses mains et lui permirent de satisfaire jusqu'à l'aurore sa piété si délicieuse et si vive pour le Dieu des Tabernacles.

Dévouée au Seigneur de toute son âme, elle ne l'était pas moins en son corps qu'elle gardait innocent et pur, en menant une vie plus angélique qu'humaine. Le monde, avec ses plaisirs et ses grandeurs, n'était pour elle qu'un objet de souverain mépris. Insensible aux entraînements du siècle, elle ne vivait que de l'espérance du Ciel, et du désir de marcher avec les Vierges à la suite de l'Agneau, qui est pour l'éternité leur récompense et leur couronne.

En retour d'une chasteté si intègre et si constante, Dieu permit que la corruption n'eût aucune prise sur son corps, qui fut retrouvé, après plusieurs siècles, aussi frais et aussi vermeil que s'il eût été déposé la veille seulement dans le tombeau.

Déjà, dès le IXe siècle, sainte Mâthie était honorée d'un culte public dans notre ville, comme saint Prudence en fait foi dans son panégyrique de sainte Maure ; mais ce fut au siècle suivant, que ce culte prit une extension plus grande. Vers 980, Milon Ier, 43e évêque de Troyes, voulant agrandir l'église Cathédrale (1), fit détruire un ancien autel où il savait par la tradition que reposait le corps de sainte Mâthie. D'abord, on trouva les restes de

(1) La Cathédrale n'a pas toujours été ce vaisseau majestueux, l'un des plus remarquables de France par son étendue, la hardiesse élégante de ses voûtes, les belles et vastes proportions de ses différentes parties et les mille reflets de ses 182 splendides verrières, parmi lesquelles l'apothéose de sainte Mâthie (*fond du sanctuaire à gauche*). Ce fut d'abord un humble oratoire, élevé, vers 259, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la chapelle du Sacré-Cœur (autrefois chapelle du Sauveur). Il fut successivement agrandi par le soin des évêques jusqu'en 870, où Ottulphe, 36e évêque, entreprit de relever cet édifice, qui tombait en ruines. Détruite par les Normands en 898, l'église fut rebâtie en 980 par l'évêque Milon ; enfin réduite en cendres, le 23 juillet 1138, par un violent incendie qui consuma presque toute la ville, on ne travailla à sa reconstruction qu'en 1208, sur le plan de l'évêque Hervée. Ce ne fut qu'après quatre siècles de travaux consécutifs, en 1640, que la Cathédrale fut complètement achevée. Elle mesure, à l'intérieur, 120 mètres de long sur 50 de large ; la hauteur des voûtes sous clef est de 30 mètres. Sa tour, achevée en 1640, a 64 mètres de hauteur jusqu'à la plate-forme, et l'on y monte par un escalier de 380 marches.

plusieurs évêques qui, par dévotion sans doute pour la vierge troyenne, avaient désiré être ensevelis près de celle qu'ils avaient honorée pendant leur vie; car dans les premiers temps de l'Eglise, les pieux fidèles n'aspiraient à rien tant qu'à reposer après leur mort à côté des corps des martyrs; ils espéraient, dit saint Maxime, qu'en mêlant ainsi leurs ossements à ceux des Saints, ils y trouveraient une protection puissante contre les peines de l'autre vie (1). En continuant les fouilles, on trouva le tombeau de la vierge Mâthie, et son corps, enveloppé de pourpre, était dans un état parfait de conservation. Toute la ville accourut aussitôt, et il fallut céder aux pieux désirs des Troyens et exposer à la vénération de tous le corps de leur bien-aimée concitoyenne. Il resta plusieurs années sur un autel que M. Breyer vit encore au siècle dernier dans la chapelle dédiée à l'illustre sainte. Quand la construction de l'édifice fut presque achevée et les autels consacrés, l'évêque plaça la châsse de sainte Mâthie vers la partie septentrionale, près d'un autel dédié à saint Jean-Baptiste. C'est là que Dieu fit connaître les mérites et la puissance de sa servante par les nombreux miracles qu'il lui donna d'opérer. L'an 1007 principalement, sous le pontificat de Frotmond Ier, 46e évêque de Troyes, la vierge troyenne montra le crédit dont elle jouissait au Ciel. Nous citerons quelques faits seulement, car ils sont trop nombreux pour les rapporter tous.

Une femme de la petite ville de Tonnerre avait un bras paralysé; sa main desséchée restait comme fixée sur sa poitrine, et ses doigts fermés ne pouvaient plus s'étendre. Pleine de confiance dans la vierge Mâthie, elle arrive à Troyes, le jour de Pâques, quand précisément la solennité de la fête devait amener de plus nombreux spectateurs du prodige. Elle se place sous la châsse vénérée, et se frappant la poitrine de la main qui restait libre, elle invoque avec larmes le nom de Mâthie, et implore le secours du Très-Haut. La récompense de sa foi ne se fait pas attendre, car soudain le sang circule dans le bras desséché, les doigts se desserrent, les nerfs retrouvent leur souplesse naturelle : la malade n'a plus qu'à témoigner au Ciel sa reconnaissance et son amour pour une guérison si merveilleuse.

(1) Hoc à majoribus provisum est, ut sanctorum ossibus nostra corpora sociemus, ut dum illos tartarus metuit, nos pœna non tangat.

Un jour aussi heureusement commencé devait être témoin de nouveaux prodiges! A l'heure de Tierce, les chanoines de saint Pierre allaient en procession solennelle à l'église St-Remi, pour y célébrer la grand'messe, quand ils rencontrèrent des pélerins de la ville de Sens qui amenaient avec eux un enfant de trois ans, affligé d'une horrible infirmité. Il ne pouvait se dresser sur ses pieds, et s'aidait de ses mains pour marcher ; tout son corps était tellement déformé qu'il était dans l'impossibilité de lever la tête, et qu'en marchant, il repliait ses membres comme le ferait un serpent blessé. Ses parents le placèrent près de la châsse de sainte Mâthie, la suppliant de leur faire éprouver dans leur enfant les effets de sa clémence. Ils ne tardèrent point à être exaucés, car aussitôt l'enfant quitta le berceau où il reposait, se dressa sur ses jambes devenues fermes et émut tout le peuple assemblé du spectacle de sa guérison. Dans la même solennité, un père pria pour son fils aveugle, et il eut la consolation de voir ses vœux exaucés et l'usage de la vue revenir à celui qui lui avait coûté tant de larmes dans son infirmité!

Ces divers prodiges, opérés en si peu de temps, eurent un grand retentissement dans la ville de Troyes et les pays environnants, et la dévotion à sainte Mâthie prit des développements considérables.

Huit jours plus tard, les chanoines de Saint-Pierre chantaient Matines, quand un cri perçant retentit dans l'église. Une femme avait passé la nuit entière en supplications, auprès de la châsse de sainte Mâthie. Ses nerfs retirés ne lui permettaient pas de marcher sur ses pieds; elle se traînait sur ses genoux, en soutenant son corps avec ses mains. Tous les remèdes de l'art étant restés impuissants, elle avait résolu de s'adresser à Dieu par l'entremise de Mâthie. Sa confiance n'avait pas éte vaine; car, le cri qu'elle avait poussé lui avait été arraché, il est vrai, par la douleur, mais il était en même temps le signe de sa guérison. Ses membres avaient repris leur place naturelle, et se levant et marchant sans difficulté, elle rendit grâces à Dieu et à sa servante qui lui avait obtenu une si grande faveur.

Pendant long-temps, dès l'aurore des 6 et 7 mai, les châsses de sainte Mâthie et de sainte Hélène, placées sur la tribune qui courait au-dessus des grandes portes de la Cathédrale, en étaient descendues au moyen de cordes dorées. On les parait de fleurs et de guirlandes, et on les laissait quelques instants suspendues et

exposées à la vénération des fidèles. De là, le clergé les prenait pour les porter processionnellement au chœur. Pendant l'octave de la fête, on passait les nuits entières auprès de la châsse vénérée; mais, en 1446, cet usage disparut, à cause de quelques désordres de la part des assistants, désordres qu'on ne voulait pas voir se renouveler. A toutes les époques, dans les temps de disette et de calamités publiques, on exposait la châsse et on la portait en procession, avec celles de sainte Hélène, de sainte Hoylde, de saint Loup et de saint Savinien.

Les miracles nombreux dus à l'intercession de sainte Mâthie expliquent le concours empressé des populations autour de ses reliques sacrées. On y venait en pélerinage et chacun tenait à rapporter au foyer domestique quelque objet qui eût touché à la châsse miraculeuse. Tantôt c'était un livre, tantôt un ornement, tantôt même une simple fleur, et ces prémices du printemps qu'on distribue encore aujourd'hui à la fête de sainte Mâthie ont fait appeler ce jour la *Fête des gogues.*

Le culte de la vierge troyenne franchit bientôt les limites de la province. La capitale du royaume posséda des parcelles de ses reliques, et la ville d'Auxerre, voulant, au siècle dernier, offrir à la sainte l'hommage d'une dévotion spéciale, établit une confrérie en son honneur (1).

(1) Nous transcrivons ici le cantique à sainte Mâthie, que M. E. Socard a fait connaître dans l'Almanach de la Champagne, 1863 :

Vous qui, comme une belle aurore,
Brillez dans la sainte Sion,
Vierge illustre, dont Troye implore
La puissante protection;
Astre béni, qui pour nous veille,
Portez nos vœux jusqu'à l'oreille
Du puissant Monarque des cieux;
Agréez le sincère hommage
Qu'au défaut d'un parfait langage
Vous présentent nos cœurs pieux.

—

Vos membres féconds en miracles,
Que révèrent les nations,
De l'enfer malgré mille obstacles,
Font fuir les noires légions.
Dans la douleur qui le tourmente,
L'infirme d'une fièvre ardente
Ne sent plus son sang agité :
Les lépreux, les paralytiques,
En touchant vos saintes reliques
Reçoivent l'entière santé.

—

Tout le peuple assemblé vous prie :
Recevez nos cœurs et nos dons;
Impétrez à votre patrie
Le salut que vous demandons.
Attirez sur nos cœurs stériles
Ces grâces que tant d'autres villes
Du Seigneur obtiennent par vous.
Montrez, exauçant nos prières,
Combien nos âmes vous sont chères,
Et calmez le Ciel en courroux.

—

Qu'une si sainte protectrice
Que nous invoquons en ce jour,
Seigneur, vous touche et nous remplisse
Du feu de votre pur amour;
Qu'une Vierge à vos lois fidèle,

A Troyes pareillement, l'association des Dames de charité de la paroisse de Saint-Urbain a pris sainte Mâthie pour sa patronne, sous l'inspiration de Mgr Cœur, de glorieuse mémoire.

Jusqu'à ces derniers temps, la fête de sainte Mâthie amenait encore à la ville le peuple des campagnes, et bien que les démonstrations de piété soient moins éclatantes qu'autrefois, la dévotion à la vierge Mâthie n'en est pas moins vive dans les cœurs.

C'est toujours au milieu d'une foule recueillie que, chaque année, le dimanche qui suit le 6e jour de mai, la procession parcourt, avec les reliques de la sainte, quelques rues de la cité, et les fidèles en passant sous la châsse, ne manquent jamais de faire toucher des objets de piété qu'ils conservent avec une religieuse confiance.

La châsse de sainte Mâthie, plusieurs fois ouverte, le fut notamment, en 1630, par Mgr René de Breslay. Ce prélat fit la cérémonie en présence de la royale épouse de Louis XIII, Anne d'Autriche, et satisfit les pieux désirs de la reine en lui offrant quelques parcelles des reliques sacrées.

Quelques années auparavant, d'éclatants miracles avaient encore grandi la réputation de Mâthie; ils sont rapportés au long dans des procès-verbaux, dressés par ordre de René. C'est ainsi qu'en 1612, Edmée Leclerc, veuve de Nicolas Courtois, notaire à Isle-Aumont, était atteinte de paralysie et les médecins avaient ouvertement déclaré leur impuissance. La malade fit un pèlerinage à la châsse de sainte Mâthie, passa en prières la nuit du 6 mai, et le lendemain elle put suivre la procession : elle était complètement guérie.

Françoise Patrois, veuve de Toussaint Marchand, tailleur à Troyes, qu'une courbature empêchait depuis deux ans de se redresser, ne trouva la guérison de son infirmité qu'auprès des reliques de sainte Mâthie.

Les mêmes faveurs se renouvelèrent pour la veuve d'un bour-

Nous conformant à son modèle,
Nous rende humbles, chastes, parfaits,
Et nous fasse braver l'amorce
Du malin esprit qui s'efforce
A nous surprendre en ses lacets.

—

Faisons des prières publiques
Pour fléchir le Ciel irrité;
Exaltons par mille cantiques
L'indivisible Trinité;
Gravons tous dans notre mémoire
D'un Dieu la puissance et la gloire,
Qui brillent par tout l'univers :
Prions la divine clémence
De nous mettre au port d'assurance
Parmi tant d'orages divers.

geois de Troyes, Louise Léger, paralysée de ses pieds et de ses mains; pour un enfant de chœur de la Collégiale de Saint-Etienne, Noël Bernaudat, originaire de Droupt-Saint-Basle, atteint de la même maladie; pour un tisserand du quartier Saint-Remi, nommé Berthaud, et pour une multitude d'autres, dont il serait trop long de rapporter les noms et les infirmités : cette suite de miracles comprend une série de douze années, de 1606 à 1618.

Jusqu'en 1793, le corps de sainte Mâthie était exposé tout entier à la vénération des fidèles; mais à cette époque de douloureux souvenir, dans la nuit du 9 et du 10 janvier 1794, les saintes reliques furent profanées, dispersées, réduites en cendres. Laissons parler le procès-verbal, rédigé par les administrateurs du département, en présence de trois employés de l'église Saint-Pierre : Brion, sacristain, Charpentier, sonneur et Lécorcher, suisse :

« De là (la châsse de saint Loup) ont été à la châsse de sainte « Mâthie, et après l'avoir brisée, ont trouvé dedans la forme d'un « corps, enseveli d'un suaire, où était sa tête et une partie de « ses ossements, qu'ils ont tirée de la châsse et l'ont traînée au « feu qui était dans la sacristie (ou chambre du prédicateur) et « l'ont jetée avec son suaire, à l'exception d'une parcelle de la « tête, deux dents et un os du pied, qui ont été détournés par « lesdits Charpentier et Lécorcher. »

Ce sont ces précieux débris qu'on a placés dans la châsse moderne, exposée, chaque année, au jour de la fête de sainte Mâthie.

Plusieurs paroisses conservent aussi religieusement de faibles parcelles du corps de la vierge troyenne. Citons, entre autres, Jully-sur-Sarce, Maizières-la-Grande-Paroisse, Le Chêne, la Maison-des-Champs, Saint-Remi de Troyes, etc.

RÉFLEXIONS.

Il n'est pas nécessaire de connaître tous les détails de la vie d'un saint pour profiter de ses exemples. Puisque l'Eglise a proposé sainte Mâthie à notre vénération, c'est que toutes les vertus ont brillé en elle à un degré héroïque. Ce n'est pas par de hauts faits dans une vie éclatante aux yeux des hommes, qu'elle atteignit ce degré supérieur de perfection, mais bien par sa fidélité

dans les petites choses, par la pratique des vertus communes. L'exacte observation des commandements, l'accomplissement des devoirs de sa condition, une vie d'humilité, de simplicité, de charité, l'amour de la chasteté selon son état, voilà les vertus modestes, mais sublimes, par lesquelles, comme sainte Mâthie, nous sommes sûrs de plaire à Dieu.

PRIÈRE A SAINTE MATHIE

(*Tirée, ainsi que la suivante, du Manuel du Sacré-Cœur*).

Grande sainte! qui avez si souvent fait éprouver à nos pères les effets du pouvoir que vous avez auprès de votre Epoux céleste, continuez-nous votre puissante protection; unissez-vous à votre Reine, à la sainte Mère de notre Dieu, à notre tendre Mère, dans ce mois de saints exercices que la piété lui consacre, pour intercéder pour nous. Votre fête, ô illustre Mâthie! reçoit un nouvel éclat de sa concurrence avec les solennels hommages que les fidèles rendent en ces jours à Marie; plus belle pour vous, qu'elle nous en devienne d'autant plus profitable. Demandez pour notre diocèse, pour notre prélat, pour les ministres des autels, pour tous les fidèles, pour nous en particulier qui vous invoquons, tous les secours divins nécessaires à notre prospérité spirituelle et temporelle. Ecoutez les vœux animés par une foi vive que vous présentent en ces jours tant de pécheurs, d'infirmes, d'affligés, qui viennent avec confiance les déposer près de vos saintes reliques; offrez à Dieu tous ces vœux et nos faibles prières par Jésus-Christ, afin que les mérites de ce divin médiateur, auxquels il vous est donné d'unir les vôtres, nous obtiennent et la grâce dont vous avez fait un si saint usage, et la gloire qui vous couronne aujourd'hui dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

PRIÈRE A SAINTE MATHIE ET SAINTE HÉLÈNE,

PATRONNES DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE DE TROYES.

(*Indiquée aux personnes qui viennent prier à leurs saintes reliques qui reposent dans la même châsse*).

O saintes et illustres vierges, dont Dieu a signalé la gloire par tant de miracles, me voici humblement prosterné à vos pieds;

agréez mes hommages et jetez sur moi un regard favorable. Votre intercession auprès de Dieu a été la sauvegarde d'une foule de pieux fidèles qui l'ont réclamée depuis bien des siècles; je me présente à vous dans les mêmes sentiments. Hélas! que d'infirmités j'éprouve dans mon âme (et dans mon corps)! Daignez m'en obtenir la guérison, vierges bienfaisantes, pour l'amour et par la puissance de Celui qui s'est chargé de nos langueurs et qui efface les péchés du monde. Je crois fermement que ce charitable Sauveur est vrai Dieu et vrai homme, et que c'est en son nom que tous les saints opèrent d'admirables prodiges dans l'Eglise catholique.

Je suis moins touché des douleurs d'un corps qui doit périr, que des maux de mon âme qui est immortelle, et dont le prix est le sang d'un Dieu. Combien de fois n'a-t-elle pas été dangereusement blessée par les coups que lui ont portés mes mauvaises habitudes! C'est surtout pour la guérison de ces plaies de mon âme, que j'implore. ô bienheureuses Mâthie et Hélène! l'efficacité de vos prières. Délivrez-moi de cette déplorable maladie de paresse spirituelle et d'indévotion, qui me rend si tiède dans mes prières, si peu attentif à Dieu dans mes actions, si ardent pour les choses de la terre et si indifférent pour celles du Ciel. Déracinez de mon âme la colère, l'orgueil, l'habitude de la médisance et toute affection impure : ce sont là comme les fièvres et les maladies de l'âme, plus à craindre mille fois que celles du corps.

Après la guérison de mon cœur, je sollicite humblement auprès de vous celle de mon corps, non pas pour me décharger du fardeau de la croix, ni pour faire servir le rétablissement de ma santé à la rechute dans le péché; mais afin que, moins accablé d'infirmités, je puisse travailler avec plus d'ardeur et de liberté pour la gloire de mon Dieu, pour le salut de mon âme et l'utilité de mon prochain.

O grandes saintes! à qui le Ciel a accordé tant de pouvoir pour la guérison des malades, daignez vous souvenir de moi et agréer la résolution que je forme de vous rendre un culte particulier, pour l'honneur et l'amour de Dieu seul. Que s'il n'est pas conforme au bon plaisir de Dieu, ni expédient pour mon âme, que je sois guéri de cette maladie, ou soulagé de cette infirmité, obtenez-moi du moins cette conformité chrétienne à la volonté divine, qui me fasse supporter les adversités de la vie et les maux du corps en expiation de mes péchés et en union aux souffrances

de Jésus-Christ, mon Sauveur, avec humilité, patience et douceur, me rappelant sans cesse que mes peines n'ont aucune proportion, ni avec mes fautes, ni avec la gloire éternelle qui est promise à ceux qui souffrent chrétiennement. Puissé-je, sous votre protection, ô vierges saintes, arriver un jour à cette gloire, par les mérites de Notre Seigneur Jésus-Christ, sur lesquelles est appuyée la confiance de mes prières; car c'est ce qui vous a rendues si heureuses dans le ciel et si puissantes sur la terre envers ceux qui réclament votre protection.

Ainsi soit-il.

Sainte Mâthie, priez pour nous!
Sainte Hélène, priez pour nous!

(Voir *la Vie de sainte Hélène*, sous la date 1209).

B. MANASSÈS Ier,

JEAN XV,
Pape.

MANASSÈS Ier,
44e Evêque de Troyes.

(44e Evêque de Troyes).

985-993.

HUGUES-CAPET,
Roi de France.
ÉTIENNE Ier
DE VERMANDOIS,
3e Cte de Champagne.

Tenez-vous attaché à la discipline, sans en rien relâcher ; ne la quittez pas, car elle elle est votre vie.

(PROV. IV, 13).

SOMMAIRE.

Naissance illustre de Manassès. — Ses inclinations pieuses décident sa mère à le confier à l'évêque Milon. — Il est élevé sur le siége de Troyes. — Il rétablit la discipline de son clergé. — Il travaille à la conversion de son frère. — Il fonde un prieuré. — Il meurt.

Ce pieux Pontife n'est pas au nombre des Saints. Mais, après ceux à qui l'Eglise élève des autels, il compte assurément parmi les plus vertueux. Glaber, dans son Histoire de France n'hésite point à l'appeler *un homme plein de sainteté; Manasses, vir sanctitate plenus, Trecorum Episcopus;* (1) et l'auteur du fragment de la vie de saint Adérald, dit en parlant de lui : *Urbi Trecorum Manasses, vir sanctus, præfertur Episcopus.* Aussi, nous avons pensé que la vie de cet Evêque mort en odeur de sainteté, et qualifié du titre de *Bienheureux* par Des Guerrois et Courtalon, ne serait pas déplacé dans ce recueil consacré aux gloires religieuses de notre diocèse.

Manassès prit naissance au château d'Arcis-sur-Aube, au commencement du xe siècle. Il descendait des comtes d'Arcis, de Ramerupt et de Pougy, qui, après les comtes de Champagne, étaient les plus puissants.

Son père se nommait Helpuin ; sa mère, Hersendis, cette pieuse comtesse dont nous avons parlé dans la vie de saint Baussange. A la mort d'Helpuin, Hersendis céda à Hilduin, son fils aîné, le

(1) Livre II, ch. 7.

comté d'Arcis, et se retira avec le jeune Manassès en sa seigneurie de Ramerupt.

Dès ses plus tendres années, le jeune comte donna les meilleures espérances à sa mère. Une grande aménité de caractère jointe à de précoces inclinations à la piété, décidèrent la comtesse à remettre son fils entre les mains de Milon Ier, évêque de Troyes; et, sous cette direction éclairée, l'élève, digne du maître, fit de rapides progrès dans la vertu. Il se concilia bientôt l'estime et l'affection de tous; et quand, après un épiscopat de courte durée, mais bien rempli, Milon fut appelé à l'éternel repos, les chanoines de Troyes, qui avaient apprécié les qualités de Manassès, ne crurent pouvoir faire un choix plus heureux qu'en le mettant à la tête de leur Eglise, l'an 985.

Le gouvernement de quelques-uns de ses prédécesseurs (1) avait été attristé par de nouvelles incursions des Normands. Ces barbares avaient laissé sur leur passage une si grande misère que les chanoines de Troyes eux-mêmes avaient été obligés, pour vivre, de recourir au trafic ou au travail manuel : aussi le relâchement de l'ancienne discipline s'était-il introduit parmi eux. Manassès, affligé profondément d'un tel état de choses, s'entoura d'hommes aussi pieux que savants, dont il rechercha les conseils. C'étaient Adson, abbé de Montier-en-Der, Hadrique, trésorier de la Cathédrale, et saint Adérald, chanoine et plus tard archidiacre. Il leur exposa son dessein de réforme et trouva dans ces prêtres zélés d'infatigables collaborateurs. Il rencontra d'abord d'immenses difficultés; mais le désintéressement qu'il fit paraître en abandonnant avec générosité pour son Eglise les biens considérables qu'il possédait, émut tellement les cœurs auxquels il faisait appel, qu'ils embrassèrent avec joie la vie commune, suivant la règle du concile d'Aix-la-Chapelle. Saint Adérald n'avait pas peu contribué à ce résultat heureux, par ses exhortations puissantes et l'abandon qu'il fit également d'une partie de son patrimoine pour les besoins de la communauté et l'entretien des bâtiments de l'Eglise.

« L'humilité est le sceau ou la preuve essentielle de la véritable piété » (2), elle fut aussi le couronnement de toutes les ver-

(1) Bodon, Rithuée, Anségise.

(2) Fléchier.

tus de Manassès. Jamais il ne s'appelait que l'humble évêque de Troyes, ***humilis Trecorum episcopus,*** comme nous le voyons surtout dans la lettre-patente où, par reconnaissance pour le concours que lui avait prêté l'abbé de Montier-en-Der, dans la réforme qu'il avait entreprise, il accorda à cet abbé et à ses successeurs, à perpétuité, la présentation aux cures de Lassicourt, Dodinicourt (aujourd'hui Saint-Christophe) et Requinicourt (aujourd'hui Saint-Léger-sous-Brienne).

Mais si le bienheureux Evêque fut grandement consolé de voir la discipline rétablie, il n'éprouva pas un moindre bonheur de la conversion de son frère Hilduin. Bien différent de l'Evêque de Troyes, le comte d'Arcis était, dit Des Guerrois, ***un mauvais garçon, qui menait une vie militaire, carnassière, voluptueuse et désespérée.*** Manassès, depuis long-temps, faisait les vœux les plus ardents, adressait au ciel les prières les plus ferventes pour le retour à la vertu d'un frère qu'il chérissait tendrement. Quelle n'est pas la puissance de la prière dictée par la foi et la charité! Hilduin sentit se réveiller en son cœur les sentiments de religion qui avaient nourri son enfance. Bientôt il prit plaisir dans la société de l'abbé de Montier-en-Der, qui lui rendait de fréquentes visites; il écouta volontiers ses avis; il accepta même de bonne grâce ses remontrances. Enfin, l'abbé Adson prit un tel ascendant sur l'esprit du comte, qu'il le détermina à penser sérieusement à son âme. Hilduin courba sa tête altière sous la main de Dieu; il se convertit sincèrement, et devint aussi doux et aussi pieux qu'il avait été brutal et dissolu. Il fit même le pélerinage de Jérusalem et alla inonder des larmes de sa pénitence les lieux sacrés où le sang du Sauveur avait coulé pour l'expiation de ses fautes.

Manassès comptait de nombreuses années. Il voulut, avant de mourir, laisser un monument de sa dévotion à la mère de Dieu. Déjà, la pieuse Hersendis avait construit dans son château de Ramerupt, une église sous le vocable de Notre-Dame. Manassès, à son exemple, fit bâtir à Arcis, sa ville natale, un prieuré qu'il dédia à la vierge Marie; il y annexa la cure et lui fit de grandes largesses. Ce prieuré dépendit, dans la suite, de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours.

Enfin, plein de jours et de bonnes œuvres, Manassès mourut, le 11 juin 993, après huit ans d'épiscopat.

RÉFLEXIONS.

Manassès avait une si haute idée de l'ordre et de la règle, qu'il mit tout en œuvre pour rétablir la discipline dans son clergé. Sans ordre, en effet, le temps, si précieux et si court, se perd en inutilités qui prennent la place des choses sérieuses. Le relâchement s'introduit; la dissipation, le dégoût s'emparent de l'âme, et bientôt on devient à charge aux autres et à soi-même. Au contraire, un règlement de vie bien observé maintient la ferveur et la piété, double le prix du temps dont aucun instant n'est perdu, et ne laisse aucune entrée aux suggestions du mauvais esprit. En un mot, un règlement est pour le chrétien ce qu'est pour un peuple la loi qui le gouverne, et pour le vaisseau le matelot qui le dirige à travers les orages : tous trois périraient par une liberté sans frein.

PRIÈRE.

Dirigez vous-même, Seigneur! nos esprits et nos cœurs, afin que nos pensées, nos paroles et nos actions, conduites par votre grâce, soient toujours conformes à votre adorable volonté.

Ainsi soit-il.

SAINT ADÉRALD,

(Chan.-Archidiacre de Troyes).

1004.

JEAN XVIII,
Pape.

FROTMOND Ier,
46e Evêque de Troyes.

ROBERT-le-PIEUX
Roi de France.

ÉTIENNE
DE
VERMANDOIS Ier,
3e Cte de Champagne.

Loin de moi la pensée de me glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ.
(S. PAUL AUX GAL. VI, 14).

SOMMAIRE.

Naissance d'Adérald. — Sa piété précoce. — Il passe par les degrés de la cléricature et est ordonné prêtre. — Faveurs célestes. — Sa mortification, sa vigilance. sa charité.— Ses miracles.— Pélerinages à Rome. — Réforme du chapitre. — Pélerinage en Terre-Sainte. — Son retour. — Fondation du prieuré du S. Sépulcre. — Sa mort. — Sa sépulture. — Ses reliques.

Adérald naquit vers le milieu du xe siècle de parents illustres et riches. Walon était le nom de son père, Odrade, celui de sa mère, et tous deux avaient encore plus de vertus que de richesses. Persuadés que la science sans la piété ne peut qu'enfler le cœur et le corrompre, ils confièrent à de saints religieux l'éducation de leur enfant, et ils n'eurent qu'à s'en féliciter plus tard. Le jeune Adérald fit de rapides progrès dans les lettres sacrées et montra bientôt les heureuses dispositions de son âme. Quoiqu'il fût d'une extrême jeunesse, l'évêque n'hésita point à le recevoir parmi les clercs de sa cathédrale et à lui accorder, avec l'ordre d'acolyte, les revenus d'une prébende.

On remarque dans quelques-uns des grands Saints de l'Eglise que les premières inclinations de leur enfance sont comme le présage de ce qu'ils seront un jour. Ainsi saint Athanase, tout jeune encore, tenait des conciles sur le bord de la mer, baptisait ses compagnons, tranchait du patriarche avec eux, et, quand ils manquaient en quelque chose, il les traitait avec la rigueur dont les Ariens sentirent toute l'influence. Saint Thomas d'Aquin ne se laissait apaiser dans ses cris que lorsqu'on lui avait mis un livre entre les mains. Saint Charles Borromée se plaisait à

élever de petites chapelles, à rassembler les jeunes Milanais et à simuler des synodes ou des conciles nationaux. Il en fut de même du jeune Adérald. C'était l'usage que, pendant la semaine de Pâques, deux acolytes portassent devant l'évêque des cierges qui, après l'octave de la fête, restaient à leur disposition. Que faisait Adérald? D'autres, à son âge, en eussent employé le prix à se procurer quelques objets d'amusement ou à flatter leur sensualité naissante; mais sa piété déjà remarquable le destinait à un plus noble emploi. Tantôt il le donnait généreusement aux pauvres; tantôt il achetait quelque reliquaire pour y conserver les ossements des Saints, et il développait ainsi dans son cœur le germe de cette inépuisable charité que nous allons admirer dans sa vie, et de cette foi aussi active que profonde, qui lui fit entreprendre les plus lointains voyages pour visiter les lieux saints et vénérer de près les corps sanctifiés des Apôtres.

En avançant en âge, Adérald croissait, à l'exemple du divin Maître, en sagesse et en vertus. Après avoir franchi les divers degrés de la cléricature, il fut appelé au sacerdoce; et dès lors il n'y eut plus de jour, plus de moment dans sa vie où il ne renouvelât le sacrifice par lequel il s'était dévoué, dans son ordination, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Pour y travailler avec plus de fruit, il fit son étude privilégiée des écrits des Pères de l'Eglise et de la vie des Saints. Dans les premiers, il trouvait les règles de la sainteté; dans les seconds, il en admirait la pratique. Que de fois, en voyant ce que les âmes ferventes de tous les temps ont réalisé pour la gloire du Seigneur, il sentit son âme animée de vives ardeurs, et s'écria, les yeux baignés de larmes : « Hélas ! quelle différence entre ces grands « serviteurs de Dieu et ce misérable prêtre, qui n'a point encore « commencé à aimer Jésus-Christ! Pourquoi suis-je ici, à la « place d'un autre qui fût devenu un saint? Je parle toujours à « Dieu, je chante ses louanges avec les Esprits célestes, et je ne « respire que la terre, et je ne sors point de mes imperfections et « de mes misères ! »

Son humilité seule lui faisait tenir un pareil langage; car, un jour, il plut à Dieu de révéler aux hommes les communications intimes qu'il avait avec le Ciel. Depuis une fête d'Ascension, il s'était disposé par la retraite, les jeûnes et la prière à recevoir plus abondamment au jour de la Pentecôte les dons de l'Esprit saint. La solennité arrivée, comme il prenait un repos bien mérité

après ses heures prolongées d'oraison, les prodiges du Thabor se renouvelèrent pour lui, et l'on vit son visage illuminé d'un rayon céleste, dont ne purent supporter l'éclat tous ceux qui furent témoins du miracle. « O Jésus, s'écria en même temps « le saint chanoine, d'où vient cette flamme dont mon pauvre « cœur ne peut supporter les ardeurs? » Puis se voyant surpris dans ces faveurs spirituelles dont l'enivrait le Seigneur, il imposa silence à ceux qui, ayant vu cette merveille, ne pouvaient douter que ce ne fût l'Esprit divin qui était descendu, comme autrefois sur les Apôtres, en forme de feu et de rayons ardents sur cet homme si plein de zèle et de mérites.

On ne s'étonnera point de ces grâces extraordinaires quand on saura la vie mortifiée, recueillie, intérieure que menait l'illustre serviteur de Dieu. Il avait pris pour modèles les Saints qui avaient jeûné avec le plus d'austérité, et non-seulement il se nourrissait de pain d'orge, mais il le mêlait à la cendre, afin de pouvoir dire avec le Prophète, qu'*il mangeait la cendre comme le pain, cinerem tanquam panem manducabam*.

Son panégyriste, témoin oculaire de si riches vertus, dit que jamais le chant du coq ne surprit Adérald dans les bras du repos, qu'il ne manqua jamais l'office de la nuit, et que souvent on le trouvait en oraison à la porte de l'église, attendant qu'elle s'ouvrît à ses désirs. Souvent aussi il passait les nuits dans la méditation de la loi de Dieu, et, à l'office du matin, on le voyait tellement épuisé qu'il semblait revenir d'une lutte accablante. C'est qu'en effet, les démons lui livraient de rudes combats pour le détourner de sa prière et lui dérober les fruits de son infatigable vigilance. Ils se montraient à lui sous les formes les plus hideuses, et poussaient les cris les plus effrayants; mais leur malice ne pouvait triompher de son courage et ils étaient forcés de prendre une fuite honteuse.

Sa charité était incomparable. Il ne lui suffisait pas de nourrir ceux qui avaient faim et d'exercer l'hospitalité envers les étrangers, il prenait un soin particulier des lépreux, lavait leurs plaies, leur fournissait ses propres vêtements et les embrassait avec la tendresse d'un frère pour les membres les plus chers de sa famille. Il avait une liste de tous les malades et de tous les indigents de la ville. Il allait les visiter, donnant à chacun ce qui lui était nécessaire, accompagnant son aumône de quelques consolations, d'instructions pieuses et d'actions de grâces.

Autant Adérald se plaisait à l'assistance des malades, autant ceux-ci recherchaient ses soins empressés. Ils étaient persuadés en effet que son attouchement seul leur rendrait la santé, ou que si Dieu exigeait le sacrifice de leur vie, la puissance de sa prière leur aurait bientôt ouvert les portes du ciel. Et cette foi n'était pas sans fondement : il serait impossible de dire le nombre de malheureux qu'il délivra de fièvres pernicieuses et d'infirmités de toute nature. Comme le divin Maitre, il leur défendait de rien révéler à personne, les menaçant, s'ils le découvraient, de ne plus s'intéresser à leurs maux ; mais il n'obtenait pas plus le secret que Jésus-Christ, et plus il le leur défendait, plus ils publiaient dans toute la province les miracles opérés en leur faveur

Adérald ne se contenta point d'édifier ainsi la ville de Troyes ; il crut utile à son avancement spirituel d'entreprendre des pélerinages. Animé d'une vraie dévotion pour la chaire apostolique, il fit douze fois, en l'honneur des douze apôtres, le voyage de Rome, tantôt à cheval, tantôt et le plus souvent à pied. Prosterné devant les saints tombeaux, il arrosait de ses pieuses larmes les cendres sacrées des apôtres et désirait ardemment finir ses jours près de ces deux oracles du monde catholique. Telle n'était point la volonté de Dieu. Adérald revint à Troyes, et s'il en est à qui les pélerinages apportent plus de distractions que de sanctification, le saint chanoine ne fut pas de ce nombre. On le vit, au contraire, à chacun de ses retours, reprendre ses exercices de dévotion avec une ardeur toujours croissante, devenir de plus en plus insensible aux choses de la terre, de plus en plus désireux des biens du ciel. Les railleries du monde faisaient sa consolation ; les croix, les souffrances étaient l'objet favori de ses vœux et de toute son ambition.

Ce n'était pas sans des vues providentielles que Dieu faisait ainsi de son serviteur un miroir de toutes les vertus ; il le préparait à une grande et difficile entreprise, la restauration de la communauté des chanoines de la Cathédrale. Les incursions et les ravages des Normands dans Troyes avaient occasionné le relâchement parmi eux. Victimes de la fureur des Barbares, ils étaient dépourvus de tous biens, et forcés de se livrer au trafic pour subvenir aux besoins les plus impérieux de la vie. Cette nécessité fâcheuse les détournait de leurs saintes fonctions et les impliquait dans des affaires dont l'embarras ne convient qu'aux personnes du siècle. Adérald, touché de ces graves inconvénients, insista

près de Manassès Ier, alors évêque de Troyes, pour qu'il avisât aux moyens de ramener dans son clergé la ferveur des anciens jours. Ce projet était depuis long-temps l'objet de la sollicitude du pieux pasteur : aussi Adérald n'eut pas de peine à le persuader. Manassès se forma d'abord un conseil, à la tête duquel il mit Adérald avec la qualité d'archidiacre. Cette haute fonction permit à notre saint de poursuivre plus facilement son dessein; il ne négligea rien pour en faire comprendre la nécessité, et voulant ajouter les œuvres à la parole, il donna généreusement au chapitre la plus grande partie de son patrimoine. L'évêque ne resta point en arrière et joignit ses libéralités à celles de son archidiacre, de sorte que les chanoines purent renoncer au négoce qui les faisait subsister pour s'appliquer, dans une vie commune, à l'accomplissement de leur devoir de la prière.

Cependant Adérald avait conçu le projet de faire le voyage de Jérusalem. La longueur et les hasards de la traversée effrayèrent l'évêque qui, répondant aux désirs des parents et des amis du saint, ne lui permit point d'abord de s'embarquer. Mais voyant ensuite qu'il était inébranlable dans sa résolution, et croyant qu'il obéissait à une inspiration céleste, le pontife lui donna enfin son consentement et sa bénédiction pour protectrice.

Adérald se mit en route, et, passant par l'Italie, alla s'embarquer à Salerne. On ne peut raconter, dit l'auteur anonyme de son panégyrique, combien de maux il essuya dans ce lointain voyage. Le navire qui le portait fut presque entièrement brisé par une tempête. Une autre fois, il fut poursuivi et atteint par des pirates qui menacèrent d'égorger tous les passagers, de jeter à la mer tout l'équipage et d'abandonner le reste au pillage. L'épouvante se mit dans le vaisseau; les matelots eux-mêmes étaient saisis de frayeur; les barbares n'écoutaient aucune prière et ne suivaient que les mouvements de leur fureur insensée. Au milieu de ce pressant danger, le saint se mit en oraison pour implorer le secours du Ciel; aussitôt le vaisseau se dégagea des ennemis, et transporté par miracle à une distance considérable des pirates, il évita le sort affreux qui l'attendait.

Enfin, après avoir échappé à tous les périls de la mer, Adérald débarqua sur les terres des Sarrasins, où il fut soumis à de nouvelles épreuves. Il fut dépouillé, maltraité, et le froid et la faim vinrent compléter son malheur. Il était alors en usage, suivant les statuts des chanoines, de garder un profond silence après les

Complies. Malgré ses voyages, le saint observa toujours cette loi avec un rigoureux scrupule, et rien ne put la lui faire enfreindre. En vain les Barbares employèrent tour à tour les mauvais traitements et les caresses pour le faire parler, jamais l'homme de Dieu, plein de respect pour sa règle, ne consentit à rompre le silence dans le temps qu'il lui était imposé.

A peine Adérald a-t-il mis le pied dans Jérusalem, qu'il vole au Calvaire, où il adore Jésus-Christ attaché sur la croix pour la rédemption des hommes. Cent et cent fois il redit la touchante prière du bon larron : « Seigneur, souvenez-vous de moi, à pré« sent que vous êtes dans votre royaume ! » Il se reproche d'avoir lui-même crucifié son Sauveur par ses péchés, d'avoir, par ses fautes, couvert d'un voile d'opprobres et d'ignominie Celui qui est la gloire des Anges, la splendeur du Paradis. Les yeux amoureusement tournés vers le Ciel, et le cœur brisé d'une vive contrition, il verse avec Pierre des larmes amères et abondantes ; et, comme s'il eût vu expirer son Seigneur sur cette croix infâme, au milieu des éclatants témoignages que rend toute la nature à la divinité de son auteur, il se frappe la poitrine, il gémit et s'écrie avec la foi du Centenier : « Vraiment, ô Jésus ! vous êtes le « Fils de Dieu ! »

Après ces premiers élans, il s'anime à aimer son Maître comme la Madeleine ; il se fait silencieux avec saint Jean ; il ne peut plus trouver de paroles pour exprimer les tendres sentiments de son âme ; il demeure muet, absorbé dans la contemplation de la mort de Jésus. Il met ses mains sur son cœur ; il voudrait l'arracher de sa poitrine, le déposer dans le cœur de son Dieu entr'ouvert par la lance ; il s'abîme dans ce profond mystère d'amour et voudrait mourir avec Jésus ; mais le glaive, qui pénétra le cœur maternel de Marie et qui alors se fit sentir au sien avec tant de douleur, épargna aussi sa vie et le soutint, tout en le perçant au vif, en lui faisant goûter avec délices toute l'amertume du calice de la Passion.

Il semble que la dévotion du saint archidiacre se soit épuisée au Calvaire ; elle se ravive toute entière au tombeau du Fils de Dieu ; il y entre ; il y applique mille fois ses lèvres respectueuses ; il en contemple la gloire dans un saint ravissement et en imprime profondément l'image sacrée dans sa mémoire. Il ne s'en sépare que difficilement, et les gardiens du saint sépulcre ne peuvent lui

refuser un morceau de la pierre de ce monument qu'il regarde comme le plus précieux trésor.

Il parcourt les endroits divers sanctifiés par la présence de Jésus-Christ; il visite la sainte crèche, où il est ravi en extase, et embrasse en esprit les pieds de l'Enfant divin qui se fit notre frère et revêtit notre mortalité. Il passe jusqu'au Jourdain, dont les eaux furent consacrées par le corps du Sauveur; il s'y plonge deux ou trois fois et demande au Ciel de le faire participer lui-même à cette sanctification. Quand enfin il a parcouru les divers lieux témoins des mystères de notre Rédemption, il réunit les reliques qu'il a pu se procurer, et revient par terre dans sa patrie.

Son retour fut un triomphe : les chanoines s'empressèrent de lui témoigner la joie la plus vive de le revoir ; c'était à qui le serrerait dans ses bras, à qui lui ferait le plus chaleureux accueil. Plus que jamais il leur apparaissait comme leur maître et leur docteur, et, s'ils avaient vivement senti son absence, ils se croyaient désormais en sûreté contre tout péril, étant soutenus par la force de celui qu'ils regardaient comme leur Pasteur et leur Père.

Cependant Adérald avait formé un noble projet dans son voyage; c'était de reproduire dans le diocèse de Troyes la forme et la grandeur du saint sépulcre de Jérusalem. Il ne prit aucun repos qu'il n'eût réalisé son dessein, et l'on vit bientôt s'élever à Samblières un monastère de Bénédictins de Cluny, qui conserva les reliques apportées de la Terre-Sainte, et prit, ainsi que le village, le nom de *Saint-Sépulcre,* par honneur pour la principale relique : c'est aujourd'hui Villacerf, à douze kilomètres N.-O. de Troyes.

Le saint archidiacre survécut peu d'années à cette fondation. Les mains pleines de bonnes œuvres, il en alla recevoir la récompense dans le Ciel, le 20 octobre de l'an 1004. Il fut inhumé au monastère du Saint-Sépulcre, comme il l'avait désiré, et l'on y vénéra son corps jusqu'en 1791, où la crainte des excès révolutionnaires le fit transférer du prieuré dans l'église paroissiale. Il ne fut pas pour cela plus respecté. Aux jours de la Terreur, la châsse qui le contenait fut violée et rompue; les saints ossements furent jetés pêle-mêle avec d'autres dans le caveau de l'église de Villacerf. Ce ne fut qu'en 1802 que M. Saget, alors chargé provisoirement de cette paroisse, désira les exposer de nouveau à la piété des fidèles; mais l'incertitude où l'on fut de déterminer

avec précision ceux de ces ossements qui avaient appartenu au corps du pieux archidiacre, fit prendre la résolution de mûrer le caveau pour garantir de nouvelle profanation les cendres vénérées et la châsse de chêne qui les avait contenues. On érigea sur l'ouverture un monument à la mémoire de saint Adérald. Sur un piédestal carré se dresse un cierge très-élevé, orné d'une couronne, pour représenter les vertus sacerdotales, par lesquelles le saint a été pendant sa vie l'appui, le soutien et l'édification du diocèse. L'inscription porte sur le piédestal carré :

A
SAINT ADÉRALD
BIENFAITEUR
ET
PROTECTEUR
DE CES LIEUX.

Sur un écusson attaché à la colonne, on lit :

SOUS CET AUTEL
SONT HONORÉES
LES RELIQUES
DE S. ADÉRALD.

Au-dessus de la couronne qui traverse le cierge ardent :

SAINT ADÉRALD,
PRIEZ POUR NOUS.

La fête de saint Adérald se célébrait, jusqu'à ces derniers temps, le 20 octobre de chaque année.

RÉFLEXIONS.

1. Si les inclinations pieuses de la jeunesse sont le garant de la bonne vie et de la sainteté, ne négligeons rien pour former de bonne heure les enfants à la pratique des vertus; et, comme rien n'est si puissant que l'exemple, marchons les premiers dans les sentiers du bien.

2. Ce ne sont pas les pélerinages qui sanctifient, c'est la manière dont on les fait.

3. Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Jérusalem pour exciter nos cœurs à de tendres sentiments de dévotion, écoutons Jésus

parler à nos âmes quand nous faisons le Chemin de la Croix, et nous éprouverons les mêmes impressions que saint Adérald.

4. Cherchons à imiter les vertus principales du saint archidiacre : sa foi ardente, son inépuisable charité, son zèle incomparable, sa droiture, son innocence, et le soin qu'il eut de laisser toujours le bon exemple après lui.

PRIÈRE

(*Tirée du Manuel du Sacré-Cœur*).

Vous êtes maintenant, ô grand Saint! uni pour jamais dans le Ciel à Celui que vous avez servi avec tant de zèle et uniquement aimé sur la terre! Vous avez enfin trouvé, après tant de fatigues, de macérations, de pieux pélerinages, de prédications évangéliques, votre repos dans le repos, dans la joie de Dieu même. Ah! que la sainte ivresse des délices divines ne vous fasse pas oublier l'Eglise de Troyes, cette portion de l'héritage du Seigneur que vous avez tant aimée sur la terre et pour laquelle vous vous êtes sacrifié! Employez encore pour nous le crédit que Dieu vous a donné auprès de sa divine Majesté; demandez-lui qu'il fasse revivre en nous la soumission à nos pasteurs et au siége apostolique, centre de l'unité chrétienne, l'amour du recueillement et de la prière, la pratique des saints exercices de la piété, la dévotion à sa Passion, à sa Croix, à son Cœur sacré, l'usage saint et fréquent des sacrements, en un mot, qu'il nous rende chers et familiers tous les moyens qui vous ont servi si efficacement à arriver au bonheur éternel.... Obtenez-nous de vous être un jour réunis pour goûter dans votre société les joies de la patrie céleste.

Ainsi soit-il.

SAINT SIMON,

S. GRÉGOIRE VII,
Pape.
MILON II,
PHILIPPE DE PONT
52e Evêque de Troyes.
—

4e comte de Bar-sur-Aube,

PUIS SOLITAIRE.

1082.

PHILIPPE Ier,
Roi de France.
THIBAUT Ier,
6e Cte de Champagne.
—

Vanité des vanités, tout n'est que vanité.
(ECCLÉ. I, 2).

SOMMAIRE.

Naissance illustre de Simon. — Sa jeunesse à la cour des rois. — Mort de son père. — Il veut se faire religieux. — Fondations pieuses. — Il rompt les liens qui l'attachent au monde. — Il se retire au désert. — Miracle. — Il est chargé de missions délicates. — Il va à Rome. — Sa mort. — Honneurs qu'on rend à sa mémoire. — Translation de son corps à Bar-sur-Aube.

La vertu est d'autant plus vertu, pour parler avec un biographe de saint Charles Borromée, qu'on l'admire plus grande dans une personne de qualité: comme une pierre précieuse reflète un plus vif éclat si elle est enchâssée dans l'or pur, que si on l'enferme dans un métal inférieur. Ainsi dirons-nous de saint Simon, comte de Crépy, de Valois, de Mantes et de Bar-sur-Aube. Son père était Radulphe ou Raoul II de Péronne et sa mère Alise ou Adélaïde, fille unique de Notcher, 2e comte de Bar-sur-Aube; et cette dernière ville est fière de lui avoir donné naissance.

Il passa les années de sa jeunesse, tantôt à la cour de France, tantôt et plus souvent à celle d'Angleterre, par suite de ses liens de parenté avec Mathilde, épouse du roi Guillaume-le-Conquérant. Tout était réuni pour lui sourire dans le monde qu'il fréquentait; mais ni le tourbillon des fêtes, ni l'éblouissement des honneurs ne purent jamais lui faire oublier le Dieu que sa pieuse mère lui avait appris à craindre et à servir en vrai chrétien. Loin de s'attacher aux grandeurs d'ici-bas, il en sentait le vide et la futilité, et il songeait même à se donner tout à Dieu, quand un triste événement vint le confirmer dans cette généreuse résolution.

Radulphe, son père, était mort à Montdidier, et notre saint

faisait transporter ses restes à Crépy, dans l'église du monastère de Saint-Arnoux. Mais avant de les confier à la tombe, il voulut une dernière fois contempler les traits vénérés de l'auteur de ses jours. Le spectacle qui s'offrit alors à ses regards le détermina à renoncer entièrement à un monde qui n'a que des joies éphémères, pour se donner à Celui qui comble ses serviteurs d'un bonheur qui ne saurait périr.

« Est-ce donc là, s'écria-t-il, en voyant ces restes informes, à « demi-rongés par les vers, est-ce donc là ce chef vaillant qui « soumit tant de places fortes et auquel nul prince n'a osé résis- « ter? Est-ce donc là enfin où aboutit la gloire humaine? (1). »

Il ne songea plus dès lors qu'à l'exécution de son noble dessein. Les immenses richesses qu'il possédait, il les distribua aux pauvres et en dota les monastères. Il fonda le prieuré de Saint-Pierre, à Bar-sur-Aube, ceux de La Ferté, de Sylvarouvres, de Latrecey, de Saint-Léger-sous-Brienne, de Cunfin, de Montier-en-Isle, de Sermoise. Il n'eut garde d'oublier sainte Germaine, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Grâces à ses largesses, on vit s'élever sur l'emplacement de l'antique chapelle une vaste église, dédiée à saint Etienne, dont Reynard, 52e évêque de Langres, fit la dédicace, le premier dimanche de mai de l'an 1076. De plus, trois religieux devaient garder les reliques de la sainte, et leur couvent étendait sa juridiction sur les hameaux de Sainte-Germaine, Fontaine et Proverville.

C'est à saint Simon qu'on attribue, sinon la fondation, au moins la restauration complète de l'hôpital Saint-Nicolas, à Bar-sur-Aube.

(1) De l'hestoire li romans de monseignor Thiebault de Mailly.

Ains vous veüil amentoivre de Simon de Crespi
Qui le comte Raoul son père défoui,
Et trouva en sa bouche un froit plus de demi
Qui i rongoit la langue, dont jura et menti.
Li cuens vit la merveille, moult en fut ébahi.
Est-ce donc men père qui tant châtiaux broui?
Ja navoit-il en France nuz prince si hardi
Qui osa vers li fere ne guerre ne estri.
Quant qu'il avoit au siècle laissa et en hai
Bien le laissa voir, que la terre en guerpi
Dedans une forêt en essil s'enfoui
Là devint charbonners : y tel ordre choisi.

(*Ancien roman cité par le P. Labbe, dans ses Tables généalogiques.*)

Restait un lien puissant, par lequel ses amis espéraient le retenir dans le monde qu'il voulait fuir : il était fiancé à Judith, fille de Robert II, comte d'Auvergne. Simon avait de fréquents entretiens avec Judith; mais l'amour de Dieu et le mépris des choses de la terre en faisaient les sujets principaux. Il l'exhortait à se faire religieuse, lui promettant d'embrasser aussi la vie monastique pour mieux assurer son salut.

Cependant les préparatifs des noces touchaient à leur terme, et le jour était déjà fixé, lorsque la généreuse comtesse s'enfuit de la maison paternelle et se retira dans le monastère de la Veau-Dieu, sur le mont Jura. Libre alors, Simon allait imiter sa fiancée, quand le démon fit un suprême effort et lui prépara de nouvelles luttes.

Guillaume-le-Conquérant, qui avait travaillé à son éducation, apprenant la rupture de son mariage avec Judith, lui proposa sa propre fille, la princesse Adèle. Le comte Simon se trouva alors dans un étrange embarras. Bravera-t-il la colère de son bienfaiteur en refusant une si glorieuse alliance? Sacrifiera-t-il l'attrait puissant qui l'appelle à la solitude? Qui l'emportera en cette critique circonstance? Simon apporta sa parenté pour excuse, feignit d'aller consulter le Souverain-Pontife, et, suivi de quelques seigneurs qu'il avait gagnés à Dieu, entre autres Hugues, duc de Bourgogne, et Vuidon, comte de Mâcon, il entra au couvent de Saint-Eugend ou Saint-Claude, dans la Franche-Comté (1).

Il eut bientôt parcouru tous les degrés de la perfection religieuse, et ses vertus héroïques lui attirèrent de nombreux visiteurs. Son humilité en souffrit autant que son amour de la retraite et du recueillement : aussi s'empressa-t-il de demander à son abbé la permission de se retirer, avec quelques frères, dans un lieu inculte et inhabité.

« Là, comme les anciens moines de la Thébaïde, ces religieux dévoués et généreux vécurent du travail de leurs mains ; un peu de pain avec des racines et quelques pommes sauvages composaient leur nourriture, et l'eau du torrent était leur breuvage.

« Cependant, malgré leur pauvreté, ils parvenaient encore à pouvoir secourir les voyageurs qui s'égaraient dans ces affreuses solitudes.

(1) Quelques chroniqueurs prétendent qu'avant d'embrasser la vie religieuse, le comte Simon se fit charbonnier dans les bois de Cunfin.

« Il arriva un jour qu'un étranger vint frapper à la porte de leur misérable hutte, en demandant l'aumône. Les religieux étaient dans les champs qu'ils cultivaient; seul, un frère se trouvait là, et lui donna toutes les provisions : c'était environ une livre de pain.

« Les solitaires revinrent de leur travail pour prendre quelque repos et un peu de nourriture ; mais le frère leur dit qu'il avait fait l'aumône de tout ce qui restait. Simon, plein de joie, le bénit et remercia le Seigneur; puis il alla se mettre en oraison au pied du saint autel.

« Or, pendant qu'il priait, il vint un homme chargé de plusieurs pains; il les déposa dans la cabane, annonçant que Simon envoyait ce présent à ses frères. Ceux-ci bénirent le Seigneur, qui récompensait ainsi la foi de son fervent serviteur (1). »

Simon vivait ainsi pauvre et mortifié, quand saint Hugues, son abbé, le rappela au monastère pour lui confier la mission délicate d'aller engager Philippe Ier, roi de France, à rendre quelques terres, enlevées aux moines de Cluny. Le plus heureux succès couronna son voyage.

A peine de retour (vers 1078), l'illustre Pontife Grégoire VII l'appela dans la ville éternelle et se servit de sa médiation pour un traité de paix avec Robert Guiscard.

Le saint religieux désirait retourner à son monastère; mais le Pape n'y voulut point consentir : « Mon Fils, lui dit-il, comme « ce n'est ni par mes mérites ni en vertu de mes ordres que « vous êtes à Rome, mais bien en vertu du pouvoir sacré de « saint Pierre, je ne puis vous accorder ce que vous demandez. « Allez donc dans l'église du bienheureux Apôtre, et priez-le « qu'il vous fasse connaître sa volonté. »

Simon obéit aussitôt, et passa la nuit en prières; mais avant de sortir du temple, il fut saisi de la maladie qui le conduisit au tombeau. Se sentant près d'expirer, il fit supplier le Souverain-Pontife de le venir visiter à ses derniers instants. Saint Grégoire se rendit aux désirs du mourant, entendit sa confession et le bénit une dernière fois. Simon reçut ensuite le saint Viatique et mourut le 30 septembre de l'an 1082.

Le bruit de sa mort retentit dans la ville entière, et chacun se

(1) Blampignon : *Vie de sainte Germaine.*

fit un devoir d'assister à ses obsèques. Le pape le fit enterrer dans la basilique des saints apôtres Pierre et Paul, et le cardinal Odon, depuis Urbain II, ne voulut céder à personne l'honneur de composer son épitaphe :

Epitaphium Simonis Comitis scriptum in pyramide ejus à domno Papa Urbano, cognomento Odone.

Simon habens nomen, majorum sanguine claro
Francorum procerum pars ego magna fui ;
Paupertatis amans patriam mundumque reliqui,
Christum divitiis omnibus anteferens.
Post, ad Apostolicam cœlestis principis aulam,
Eximius tanti me patris egit amor ;
Quo duce promerear tandem super astra levari,
Hospitor hic sacras conditus ante fores.

C'est-à-dire : Simon était mon nom : l'illustre sang de mes ancêtres m'avait donné rang parmi les principaux seigneurs de la France ; mais, par amour pour la pauvreté, j'ai quitté mon pays et le monde entier, préférant Jésus-Christ à toutes les richesses. Plus tard, poussé par un ardent et louable amour pour le Père des Pontifes, je me rendis à la cour du Prince des Apôtres ; et c'est pour mériter, par sa protection, d'habiter les éternelles demeures, que mes cendres reposent ici, devant ces portes sacrées.

Et pendant que Rome était en deuil pour cette perte regrettable, un pieux solitaire de Saint-Eugend, ravi tout-à-coup en extase, vit l'âme du bienheureux Simon s'envoler dans le sein d'Abraham. Il raconta sa vision aux frères assemblés, qui constatèrent que le jour et l'heure coïncidaient parfaitement avec le moment précis où notre saint avait rendu le dernier soupir.

La reine Mathilde d'Angleterre voulut donner à son bienheureux parent un témoignage éclatant de sa vénération profonde, et lui fit ériger un magnifique tombeau. Les religieux de Saint-Eugend reconnurent aussi sa sainteté, et célébrèrent sa fête le 3 octobre de chaque année.

Plus tard, on transporta son corps à Bar-sur-Aube, et on le déposa dans l'église Saint-Pierre, dans une chapelle collatérale à droite, où un parquet, qui date de quelques années seulement, dérobe ainsi la vue de sa tombe.

RÉFLEXIONS.

A quoi sert de gagner le monde entier, si l'on vient à perdre son âme? (J.-C.)

Nul n'est plus riche, plus puissant, plus libre que celui qui sait renoncer à soi-même et à tout, et se mettre au dernier rang. (IMIT.)

Faites-vous des trésors dans le Ciel, où le ver ni la rouille ne dévorent point, où les voleurs ne fouillent ni ne dérobent point. (S. MATTH. VI, 20.)

PRIÈRE.

Seigneur! qui nous réjouissez par la fête de votre bienheureux Confesseur Simon, faites qu'en honorant sa glorieuse naissance au Ciel, nous imitions les vertus qu'il a pratiquées sur la terre.
Ainsi soit-il.

PASCAL II,
Pape.
MILON II,
PHILIPPE DE PONT
52e Evêque de Troyes.

SAINT ROBERT,

(Abbé) (1),

FONDATEUR DE MOLESME ET DE CITEAUX.

1024-1108.

PHILIPPE Ier,
Roi de France.
HUGUES Ier,
7e Cte de Champagne.

L'esprit du juste médite l'obéissance.
(Prov. xv, 28).

SOMMAIRE.

Naissance de Robert. — Ses inclinations pieuses. — Il entre à Montier-la-Celle. — Il est élu prieur. — Il est envoyé à Saint Michel de Tonnerre. — Il revient à Montier-la-Celle. — Il est prieur de Saint-Ayoul. — Il fonde Molesme. — Il se retire dans la solitude de l'Or. — Il rentre à Molesme pour le quitter peu de temps après. — Il fonde Citeaux. — Il est forcé de retourner à Molesme. — Nombreuses donations à ce monastère. — Mort de saint Robert. — Miracles à son tombeau.

Le fondateur de l'illustre abbaye de Citeaux, saint Robert, a pris naissance au diocèse ou dans la ville même de Troyes avant le milieu du xie siècle. Quelques auteurs pensent qu'il était issu des comtes de Brienne, de Tonnerre et de Bar-sur-Seine. Son père, appelé Thierry, et sa mère, Ermengarde, relevaient la noblesse de leur sang et l'éclat de leurs richesses par une grande réputation de probité. Robert n'était pas encore au monde, que sa mère eut un songe miraculeux. La sainte Vierge lui apparut tenant en main un anneau d'or qu'elle promit de donner comme épouse à l'enfant qu'elle portait. Cette vision lui fit comprendre que Dieu le destinait à de grandes choses : aussi prit-elle un soin particulier de l'élever dans la piété chrétienne autant que dans les lettres profanes. Robert répondit à cette éducation avec un succès qui dépassa l'attente même de ses parents. Modeste et recueilli, il donna bientôt des marques de son éloignement pour le monde et de son goût pour la retraite. A quinze ans, il prit l'habit religieux dans l'abbaye de Montier-la-Celle, et se distin-

(1) Patron des Loges-Margueron.

gua par des progrès extraordinaires dans la perfection. Sa vertu lui fit autant d'admirateurs que de témoins, et il fut, au bout de quelques années, élevé à la dignité sacerdotale et élu prieur du monastère. Cette charge ne servit qu'à mettre plus en relief ses qualités éminentes; malgré sa grande jeunesse, toute sa conduite respirait la sagesse et l'expérience des vieillards les plus consommés. Règle vivante de la maison, il suffisait de jeter les yeux sur lui pour y voir le plus parfait modèle de la vie religieuse. Il gouverna ainsi pendant quelque temps le monastère de Montier-la-Celle; mais sa réputation s'était étendue au loin, et il fut mis à la tête de l'abbaye de Saint-Michel de Tonnerre. Quoique bien accueilli des religieux de ce monastère, il s'en fallut de beaucoup qu'il y trouvât la docilité et la soumission qui faisaient fleurir Montier-la-Celle. L'oubli du règlement dominait à Saint-Michel. Robert essaya d'y remédier; il commença par la douceur, puis censura la vie peu régulière de ces moines; mais Dieu qui voulait éprouver l'humilité, la patience et la fidélité de son serviteur, ne permit pas qu'il réussît dans son entreprise. Aussi Robert, voyant l'inutilité de ses efforts, résolut de quitter cette terre ingrate. La divine Providence lui en fournit bientôt l'occasion.

Il y avait dans un bois du désert de Colan, entre Tonnerre et Chablis, sept ermites assemblés de divers endroits pour y passer le reste de leurs jours loin du commerce du monde dans les exercices de la pénitence. Ils étaient sans chef pour les diriger. Connaissant la sainteté de Robert et le dessein qu'il avait de quitter Saint-Michel, ils vinrent le trouver à Tonnerre, et le conjurèrent de se mettre à leur tête, lui promettant une entière soumission. Robert, touché de leurs instances et des besoins de leur pieuse association, se sentait d'autant plus porté à se rendre à leurs désirs qu'il trouvait en eux plus de dispositions à suivre Jésus crucifié que dans les moines de Saint-Michel. Cependant le prieur de cette maison, craignant que le départ de Robert ne fût pour le monastère un sujet de honte et de regret, vint se jeter à ses pieds avec tous ses religieux, l'assura pour l'avenir d'une docilité et d'une déférence sans bornes pour ses ordres et ses moindres avis. Robert ne put résister à leurs supplications, il remercia les moines de Colan et resta à Saint-Michel. Mais ce ne fut pas pour long-temps, car il retourna bientôt en son premier monastère de Montier-la-Celle.

Rentré dans la vie de simple religieux, il commença à goûter

dans le calme de la solitude et du silence les délices de la contemplation divine, et ce fut dans ce céleste commerce entretenu par la prière continuelle, qu'il reçut les grâces par lesquelles Dieu le préparait aux grands desseins qu'il avait sur lui.

Quelque résolution que Frobert eût prise de ne plus sortir de ce repos heureux où son âme, dégagée de toutes les choses de la terre, jouissait de Dieu même, il ne put, sans manquer à l'obéissance qu'il avait vouée, refuser de prendre la direction du monastère de Saint-Ayoul ou Aigulphe de Provins, qui dépendait de Montier-la-Celle.

Cependant, les sept ermites de Colan, toujours désireux d'avoir Robert pour supérieur, avaient supplié le pape Alexandre II d'approuver leurs statuts et de leur donner celui qui saurait les faire observer. Ils en reçurent un bref très-favorable, et l'abbé de Montier-la-Celle eut ordre de leur envoyer le prieur de Saint-Ayoul. Si ces ermites s'applaudissaient du succès de leur démarche, Robert, de son côté, bénissait Dieu qui lui permettait de joindre les avantages de la vie solitaire à ceux de la discipline cénobitique en la compagnie d'hommes aussi fervents. Ils le reçurent donc comme un homme envoyé de Dieu pour leur servir de guide en ce désert, et, sous sa conduite, ils marchèrent à pas de géants dans les voies du salut. Mais comme la solitude de Colan était trop malsaine pour songer à y faire un établissement de longue durée, le nouvel abbé les conduisit dans la forêt de Molesme, au diocèse de Langres. Ils s'arrêtèrent au bord de la rivière de Laigne, et se bâtirent de leurs propres mains des cellules faites de branches d'arbres avec un oratoire en l'honneur de la Mère de Dieu, l'an 1075 (1).

Ils étaient alors au nombre de treize, servant Dieu avec une émulation et une ardeur incroyables, dans la faim et la soif, dans les rigueurs du froid et du chaud, dans la nudité et la disette, soutenus de l'espérance de recueillir un jour avec joie ce qu'ils semaient dans les larmes de la pénitence.

Un genre de vie si austère fit tant de bruit que l'évêque de Troyes, Hugues II de Dampierre, se trouvant dans le voisinage de Molesme, voulut rendre visite à ces solitaires et s'assurer par lui-même de la vérité de ce qu'il entendait dire. Il fut extrêmement

(1) Anno milleno quinto cum septuageno
Sub Patre Roberto crevit domus hæc in aperto.

surpris, mais en même temps fort édifié de trouver des hommes si détachés de la terre, et d'y voir régner si absolument l'esprit de pauvreté et de mortification. Il emmena avec lui deux de ces religieux, leur fit donner des habits convenables à leur profession, et les renvoya avec un chariot chargé de vivres et d'étoffes.

A l'exemple de ce prélat, plusieurs seigneurs, voisins de Molesme, se firent un devoir de fournir à ces nouveaux solitaires les secours dont ils avaient besoin. Mais bientôt avec l'abondance, le bon esprit disparut. Saint Robert, affligé de ce changement, n'omit rien pour arrêter ces funestes résultats; mais voyant ses remontrances et ses prières inutiles, il se retira avec quatre religieux dans la solitude de l'Or, où il demeura quelque temps. Dieu lui fit connaître par des marques sensibles qu'il ne devait pas se rebuter de ces difficultés; qu'il le destinait au salut des âmes; mais qu'il devait chercher sa propre sanctification dans les épreuves et les travaux. Il voulut aussi le consoler de la perte qu'il croyait avoir faite de ses enfants spirituels, et il inspira à quelques religieux voisins de le venir prendre pour en faire leur abbé. Robert ne résista point à la volonté de Dieu et se mit à leur tête. Mais ceux de Molesme l'ayant su, reconnurent leur faute et l'assurèrent de leur repentir; ils se servirent même de l'autorité du pape pour le faire revenir au milieu d'eux, et l'évêque de Langres lui transmit l'ordre du Saint-Siége. Robert obéit aussitôt à la voix de ses supérieurs; il fit rentrer avec lui dans Molesme plusieurs bons religieux, parmi lesquels le B. Albéric et S. Etienne. On sait que ces derniers aidèrent efficacement saint Robert à réformer l'ordre monastique d'Occident, et à rétablir la règle de saint Benoît dans sa première vigueur. Les religieux de Molesme reprirent bientôt leurs anciennes habitudes, et Robert les quitta une seconde fois avec ses fidèles compagnons; puis apprenant qu'on prenait encore des mesures pour le forcer à revenir, il résolut de quitter le diocèse de Langres.

Il se rendit, avec ses religieux, dans une forêt appelée Citeaux, près de Dijon, et y choisit un endroit affreux, écarté et inaccessible. Mais avant d'y établir sa nouvelle communauté, il alla en demander la permission à Hugues, archevêque de Lyon, légat du Saint-Siége, et à Odon, comte de Bourgogne, qui la lui accordèrent.

Alors le saint fondateur fit construire une petite église (1) et assembla ses vingt religieux pour qu'ils eussent à se choisir un chef. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur, et le 21 mars de l'an 1098, il reçut le bâton pastoral de Gauthier, évêque de Châlon-sur-Saône. Ces nouveaux religieux observaient à la lettre, et sans réclamer aucune dispense, la règle de leur patriarche et père saint Benoît. Leur pauvreté se faisait apercevoir jusque dans le mobilier et l'ornementation de l'église : le saint abbé ne voulait que des chasubles de coton, des chandeliers de fer, des encensoirs de cuivre, des nappes de simple toile sans broderie, et des croix de bois; il n'admettait d'exception que pour le calice, qui était en argent, par respect pour le sang du Fils de Dieu ; sa crosse abbatiale n'était aussi que de bois, comme elle se voyait encore avant 1793.

Une année s'était à peine écoulée depuis cette fondation. Les religieux de Molesme, inconsolables d'avoir perdu Robert, envoyèrent au pape Urbain II des députés qui plaidèrent si bien leur cause, que le Souverain-Pontife, touché de leurs larmes, donna ordre à Hugues de Lyon d'obliger Robert à retourner à Molesme. Ce saint abbé obéit avec une humble soumission, et, après avoir établi Albéric son successeur à Citeaux (2), il reprit le chemin de Molesme. Cette séparation arracha bien des larmes aux religieux de Citeaux, mais il les consola par les lettres pleines de tendresse qu'il leur écrivit : « Je vous affligerais trop, leur « dit-il dans une de ses lettres, si ma langue pouvait servir de « plume, mes larmes d'encre et mon cœur de papier.... Il se « dessèche ce cœur depuis qu'il est séparé de vous, si cependant

(1) Une ancienne inscription sur le frontispice de Citeaux rappelait la fondation de ce monastère :

Anno milleno centeno bis minus uno,
Pontifice Urbano, Gallorum rege Philippo,
Burgundis Odone duce et fundamina dante,
Sub Patre Roberto cœpit Cistercius ordo,
Cœnobia in toto producens plurima mundo,
Hic mansura diù per sanctum nomen Iesu.

(2) Cœlitus hùc missus Robertus sedit ad annum,
Unde prius venerat, compulsus abire Molismum.
....
Albericus ei successit, vir speciei
Rebus mansuris locuples, pauperque caducis.

« il a pu en être séparé ; car l'éloignement ne sépare point ceux « que la charité de Jésus-Christ tient unis. Que Molesme jouisse « de la présence de mon corps, puisque l'obéissance le veut : « Citeaux aura toujours les désirs de mon âme ; elle ne cesse « point d'être avec vous. Priez pour elle. Le corps qui est absent « vous salue. »

Cependant la grâce avait opéré d'heureux changements dans l'esprit des religieux de Molesme ; Robert les trouva parfaitement soumis et disposés à rentrer dans les voies parfaites de leur première institution, de sorte qu'il semblait qu'avec le saint abbé, Citeaux eut été transporté à Molesme ou que Molesme fût changé en un autre Citeaux. D'ailleurs, Notre Seigneur opéra un miracle éclatant pour faire connaître aux religieux le mérite de leur abbé. Deux pauvres s'étaient présentés à la porte du monastère, demandant l'aumône. Robert ordonna au procureur de leur donner du pain ; mais celui-ci s'en excusa, disant qu'il n'y en avait plus au couvent. Quand vint l'heure du repas, Robert, étonné de voir servir du pain, reprocha au procureur sa désobéissance et son peu de confiance dans le secours divin, puis il fit jeter ces pains dans la rivière. Cette action fut si agréable à Dieu qu'il inspira à quelques femmes pieuses de Châtillon d'envoyer à Molesme trois voitures chargées de vivres pour la réfection des moines. Ce secours inespéré leur fit admirer la Providence divine et bénir la sainte confiance de leur incomparable supérieur.

Philippe de Pont, 52e évêque de Troyes, aimait notre saint d'une affection particulière; il le consultait pour l'administration de son diocèse comme pour sa propre sanctification. Il procura à son abbaye toute sorte d'avantages, entre autres des droits très-étendus sur les églises paroissiales de Saint-Thibault et d'Isle-Aumont, où un prieuré de l'ordre de Molesme remplaça, en 1104, le monastère de Saint-Ursion, détruit par les Normands. La même année, il lui offrit le prieuré de Méry-sur-Seine et celui de Radonvilliers, avec ses dépendances. Déjà, en 1103, il avait fait donner, par son parent Garnier, le village de Saint-Hilaire, près de Pont-sur-Seine, avec toutes ses terres, prés, justice haute, moyenne et basse, forêts, eaux et jusqu'au pêcheur, avec tous les instruments pour pêcher dans la rivière de Seine, et saint Robert y avait installé en personne des religieux de son ordre. En 1108, Philippe ajouta à toutes ces donations le prieuré de

Rumilly, dont on voit encore la maison abbatiale, remarquable par son architecture.

Même après la mort de saint Robert, Philippe continua à Molesme la haute protection qu'il lui avait accordée de son vivant. En 1110, il donna à cette abbaye le prieuré de Saint-Quentin, à Troyes, ceux de Fouchères et de Plancy, et nous n'avons pas parlé de ceux de la Villeneuve-aux-Riches-Hommes, du Berchet et de Péaz, qui faisaient autrefois partie du diocèse et furent aussi abandonnés à l'abbaye de Molesme par le généreux évêque.

Les seigneurs, à leur tour, voulurent témoigner par leur munificence envers le nouveau monastère, l'estime qu'ils avaient conçue pour le saint fondateur. Guibert, baron de Chacenay, lui fit présent de sa terre de Nantrey; Anséric, son frère, de son beau domaine de Poligny et de celui de Marolles, en 1113, et Jacques, fils d'Anséric, de sa terre de Chervey. Erard, comte de Brienne, accorda aussi, en 1113, de nombreuses possessions à Molesme; Milon, comte de Bar-sur-Seine, lui donna sa terre et son château de Jully-sur-Sarce en 1131, et Godefroi Fournier, qui avait fondé, en 1176, le prieuré de Villeloup, en fit donation à Molesme en 1199.

Il fallait qu'elle fût grande la réputation de sainteté de Robert, pour que chacun se disputât ainsi l'honneur d'offrir quelque présent à sa communauté naissante.

Robert assista, en 1104, au troisième concile de Troyes, convoqué par Pascal II au sujet de l'excommunication et de l'absolution de Philippe Ier, et quatre ans après, le 21 mars 1108, il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Il était minuit quand son âme s'envola dans la céleste patrie : deux arcs-en-ciel parurent alors dans les airs, croisant l'hémisphère entier ; ils s'appuyaient sur les quatre extrémités de la terre, et, au milieu, un cercle semblable à celui de la lune, envoyait des rayons aussi éclatants que ceux du soleil. C'était un présage de l'accroissement que l'ordre de Citeaux devait bientôt prendre dans l'Eglise, et un signe de la gloire que le saint possédait déjà dans le ciel.

Plusieurs miracles se sont opérés à son tombeau. On rapporte, entre autres, les deux suivants : Une femme allait avec son jeune enfant visiter par dévotion le sépulcre de saint Robert; un accès d'épilepsie la prit dans la forêt, et tandis que les convulsions lui ôtaient la connaissance, un loup prit l'enfant et l'emporta. Reve-

nue à elle, la mère désolée implora l'assistance de saint Robert, et soudain le loup rapporta l'enfant sain et sauf; une légère marque des dents de l'animal resta imprimée sur les membres de la victime, comme preuve irrécusable du miracle. Un autre enfant, sur le point d'être dévoré par les flammes d'un violent incendie, ne dut la vie qu'à l'assistance de la sainte Vierge et de saint Robert, à qui ses parents avaient adressé leurs prières.

Plusieurs églises du diocèse, entre autres celle d'Isle-Aumont, possèdent des statues de saint Robert. Il est représenté avec les attributs d'abbé fondateur, et, à ses côtés, une petite église renferme une relique de ce grand saint.

A Avirey-Lingey, saint Robert, crossé et mitré, tient à la main un plateau chargé de fraises. Voici l'explication que donne la tradition de cet attribut assez peu commun. La comtesse de Bar-sur-Seine étant malade, déclara à son mari qu'elle mourrait si on ne lui donnait des fraises. Or, une neige épaisse couvrait la terre à cette époque de l'année. Le comte, embarrassé, courut à Molesme expliquer à saint Robert le bizarre caprice de sa femme. Le saint conduisit le comte dans les jardins de l'abbaye : Prions, lui dit-il. Puis, faisant enlever la neige, on vit paraître des fraises d'un parfum et d'une saveur extraordinaires.

Robert fut canonisé l'an 1222, par le pape Honorius III, qui permit de l'honorer comme saint, et ordonna qu'on célébrerait sa fête le 27 avril. Mais comme ce jour peut tomber en concurrence avec les fêtes de Pâques, elle est remise au 29 du même mois; c'est à cette date qu'elle est mentionnée au martyrologe romain.

RÉFLEXIONS.

1. Quelle admirable obéissance dans saint Robert! Il sacrifie ses aspirations les plus légitimes, ses inclinations les plus chères. Est-ce ainsi qu'à la volonté de Dieu, manifestée par la voix de nos supérieurs, nous savons obéir sans résistance ni murmure? Prenons de ce saint un exemple de soumission et de docilité.

2. C'est se sanctifier soi-même que de chercher à sanctifier les autres. Faisons en sorte que nos bons conseils, notre vie exemplaire portent efficacement le prochain à la vertu.

3. La présomption et la défiance offensent également Dieu.

N'est-ce pas lui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt le lis des champs? Peut-il abandonner l'homme, le chef-d'œuvre de la création? Gardons-nous donc de perdre confiance en sa Providence toute paternelle.

PRIÈRE.

Nous vous supplions, Seigneur! par l'intercession du saint abbé Robert, d'agréer les hommages que nous offrons à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prières les grâces que nous ne pouvons espérer de nos propres mérites.

Ainsi soit-il.

SAINTE ÉLISABETH DE CHELLES,

INNOCENT II,
Pape.
HATTON,
54e Evêque de Troyes.
—

APPELÉE AUSSI
Ste ROSE DE VILLECHAUSSON
EN GATINAIS.
1130.

LOUIS VI LE GROS,
Roi de France.
THIBAUT II LE GRAND,
8e Cte de Champagne.
—

Rien ne manque à celui qui a la crainte du Seigneur, et il n'a pas besoin de chercher de secours.
(ECCLI. LX, 27.)

SOMMAIRE.

Famille de sainte Elisabeth. — Elle se fait religieuse à Chelles. — Elle se retire à Rosoy. — Sa vie mortifiée. -- Elle fonde un monastère. — Il est détruit et remplacé par celui de Villechausson.

Elisabeth, que les continuateurs de la *Gallia Christiana* qualifient du titre de sainte, appartient à notre diocèse par sa naissance. L'opinion commune est que cette fervente religieuse était sœur du comte Simon, dont nous avons donné la vie page 244, et qu'elle eut pour père Radulphe de Crépy et pour mère Adèle, comtesse de Bar-sur-Aube. En effet, Radulphe eut deux filles : l'une, Adèle, mariée en premières noces à Thibaut Ier, comte de Champagne, puis à Herbert IV, comte de Vermandois; l'autre, dont l'histoire ne cite pas le nom, mais qui, selon toute vraisemblance, est celle dont nous rapportons la vie.

Désabusée de bonne heure des vanités du monde, ou entraînée peut-être par l'exemple de son frère, Elisabeth se retira d'abord au monastère de Chelles, près Paris. Sa présence dans cette pieuse maison devint pour ses compagnes une puissante excitation à la vertu. Elle procura aussi à sa communauté des prospérités temporelles. Ce fut à cause d'elle, en effet, que son parent, Rodolphe de Vermandois, sénéchal de France sous Louis VI, obtint du roi des lettres de protection pour le monastère de Chelles. Mais Elisabeth n'y resta pas long-temps.

Dévorée de la soif de la solitude et de l'austérité, elle demanda

à son abbesse et obtint, quoique avec peine, la permission de se retirer ailleurs. Elle prit avec elle deux religieuses animées du même esprit, et toutes trois se rendirent à Château-Landon (Seine-et-Marne). C'est près de là, dans un lieu appelé Rosoy, à deux lieues de Courtenay (Loiret), qu'elles fixèrent leur résidence et se construisirent de pauvres cabanes. Mais le pays était malsain : de vastes marais s'étendaient autour d'elles et leur dérobaient le terrain nécessaire pour la culture et l'approvisionnement de l'humble communauté. Les compagnes d'Elisabeth se découragèrent bientôt et retournèrent à Chelles; mais notre sainte, restée seule, donna libre carrière à son amour de la mortification. Elle se cacha dans le creux d'un chêne, se nourrit de fruits sauvages et de racines crues, et supporta, sans en être ébranlée, les railleries et les injures des bergers du voisinage.

Sa constance dans une vie si austère répandit au loin sa réputation et lui attira deux compagnes du monastère de Chelles, Constance et Acvis, sa sœur. Bientôt, les habitants du pays conçurent de l'estime et de la vénération pour celle qui jusqu'alors n'avait été que l'objet de leur mépris, et ils l'aidèrent à bâtir un monastère qui fut placé sous la protection de la sainte Vierge. Un grand nombre de religieuses se rangea sous la conduite d'Elisabeth, et la plus exacte discipline ne tarda pas à fleurir au milieu d'elles. Elisabeth opéra plusieurs miracles durant sa vie, et mourut le 13 décembre 1130. Quelques années plus tard, on exhuma son corps, qui fut retrouvé sans corruption.

Pierre de Courtenay, oncle de Philippe-Auguste, roi de France, signala sa munificence à l'égard du couvent de Sainte-Marie; il lui donna quelques villages, et cette donation fut confirmée par son fils Pierre, comte de Nevers.

Le couvent de Rosoy fut détruit dans la guerre de la France avec l'Angleterre, et les religieuses se retirèrent à Villechausson en Gatinais, où elles fondèrent un autre monastère. C'est pour rattacher au nom d'Elisabeth le souvenir de ces deux établissements qu'on a surnommé la sainte fondatrice *Rose de Villechausson*.

Le nécrologe du Paraclet faisait mention de sainte Elisabeth en ces termes : Aux Ides de décembre, à Rosoy, Elisabeth, fondatrice du monastère de ce nom.

RÉFLEXIONS.

Le royaume des cieux souffre violence : ceux-là seuls le posséderont qui auront suivi la voie de la pénitence et de la mortification. Celui qui rejette la mortification cesse par là même d'être chrétien, il consent à sa perte éternelle. La mortification ! Telle a été la loi qui a peuplé les déserts, qui a fait fleurir, au milieu des corruptions du paganisme, la sainteté chrétienne. Elle n'en existe pas moins pour ceux qui vivent dans le monde ; on peut dire même qu'elle est encore plus impérieuse que pour les cloitres, puisque les dangers sont plus grands, les passions plus violentes, les penchants plus corrompus.

Les membres de la société, qui seraient les plus aptes à supporter les rigueurs de la mortification, sont aussi ceux qui s'y adonnent le moins. Qu'auront-ils à répondre au grand jour des manifestations, quand ils verront le sexe le plus faible et le plus délicat remporter la palme du courage et la couronne de la mortification et de la pénitence ?

PRIÈRE.

Animez-nous, Seigneur ! d'une sainte indignation contre nous-mêmes et nos passions ; faites-nous triompher de notre fausse délicatesse ; apprenez-nous enfin que ce n'est que par la mortification que notre intelligence aura l'empire sur la matière, notre esprit sur les sens, notre raison sur les passions.

Ainsi soit-il.

SAINTE HOMBELINE OU EMBELINE,

INNOCENT II,
Pape.

HATTON,
54e Evêque de Troyes.

1re Abbesse de Jully-s.-Sarce (1)

1092-1135.

LOUIS VI LE GROS,
Roi de France.

THIBAUT II LE GRAND,
8e Cte de Champagne.

J'ai dit en mon cœur : Je m'enivrerai de délices et je jouirai des biens, et j'ai vu que cela aussi est vanité.

(Eccl. II, 1.)

SOMMAIRE.

Famille d'Hombeline. — Elle se laisse éblouir par les plaisirs du monde. — Sa visite à Clairvaux. — Sa conversion. — Son entrée en religion. — Sa mort.

Hombeline était fille de Tescelin et d'Aleth, et sœur unique (2) de six frères dont le plus illustre est saint Bernard. Elle vint au monde au château de Fontaines, près de Dijon, l'an 1092, et fut offerte à Dieu dès sa naissance. Elle portait à ses frères la plus tendre affection : aussi, quand Bernard en eut entraîné cinq avec lui dans la solitude, elle ne put dissimuler sa douleur. Elle accusait le futur abbé de Clairvaux d'être l'auteur de la ruine de sa maison et de son avenir, et d'un ton où perçaient à la fois le découragement, l'affection, la contrariété, le respect, l'espérance,

(1) Nous n'ignorons pas que Jully en Tonnerrois revendique aussi l'honneur d'avoir possédé sainte Hombeline; nous n'hésitons pas cependant à donner ici la vie de cette illustre abbesse, tant à cause de la tradition que conservent si religieusement les habitants de Jully-sur-Sarce, que parce que les motifs qui l'appuient nous ont paru graves. Nous n'entendons toutefois nullement terminer le différend. (Voir L. Coutant, *Recherches historiques sur Jully-sur-Sarce*, *Annuaire de l'Aube*, 1854.)

(2) Quelques auteurs pensent que saint Bernard eut encore une autre sœur du nom d'Elisabeth, et qu'elle mourut en 1136, à Jully, en odeur de sainteté; mais ce sentiment ne paraît pas reposer sur des preuves convaincantes.

elle le suppliait de suspendre ses projets ; elle le conjurait d'avoir égard aux cheveux blancs d'un père, à l'abandon où il laissait le plus jeune de ses frères, afin de prendre pitié d'une faible sœur qu'il avait tant aimée et qui bientôt se trouverait seule et sans appui. Elle ne put l'ébranler : elle-même devait un jour sentir l'influence de la vertu de Bernard.

Restée seule avec son père et son jeune frère, Hombeline accepta bientôt l'alliance d'un noble seigneur, parent de la duchesse de Lorraine. Bien qu'elle eût conservé dans son cœur les sentiments de religion qu'y avait développés sa pieuse mère, elle se laissa dominer par l'amour du monde et de ses aises. Elle nageait dans le luxe et l'abondance, ne refusait rien à ses moindres désirs et vivait dans le siècle au milieu des plaisirs et des fêtes.

Dieu cependant lui inspira le désir d'aller à Clairvaux rendre visite à son frère. Elle marchait accompagnée d'une suite nombreuse et d'un brillant équipage ; elle voulait sans doute, par ce superbe appareil, soutenir la dignité de son rang et faire honneur à la réputation de Bernard. Mais les pensées des Saints sont bien différentes de celles du monde. Bernard, apprenant la pompe orgueilleuse qu'avait déployée sa sœur, ne put se résoudre à la voir. Il regarda ce faste comme un piége tendu par le démon pour perdre son âme et celle de ses frères. Ceux-ci, à l'exemple de Bernard, refusèrent également de lui parler, et l'un d'eux, André, n'ayant pu éviter sa rencontre, n'ouvrit la bouche que pour lui adresser des paroles sévères. Hombeline, touchée de la grâce, fondit en larmes : « Je sais, s'écria-t-elle, que je ne suis qu'une « indigne pécheresse; mais Jésus-Christ n'est-il pas mort pour « ceux qui me ressemblent? Si mon frère méprise mon corps, « que le serviteur de Dieu ne méprise pas mon âme. Qu'il vienne, « qu'il ordonne, qu'il commande, et je lui obéirai, et je ferai ce « qu'il dira. »

Bernard ne put résister plus long-temps, et, accompagné de ses frères, il reçut la noble dame, devenue humble et repentante. Il eut avec elle un entretien sérieux, il la réconcila avec Dieu, et lui donna pour règle de vie celle que sa mère elle-même avait gardée dans le mariage : la fuite des vanités du monde, le retranchement du luxe dans les habits, le silence intérieur, la pratique des bonnes œuvres. Hombeline s'en retourna chez elle, et sa conversion fut pour tout le monde un sujet d'étonnement et d'édification. On admirait en elle la puissance de la grâce et l'on

bénissait Dieu qui, au milieu du siècle, faisait mener à une personne de son rang une vie si opposée à l'esprit du siècle. Elle vécut ainsi deux ans avec son mari, qui l'affranchit alors du joug du mariage, selon la discipline de l'Eglise, et lui permit de se donner entièrement au service de Dieu.

Devenue libre, Hombeline se retira au monastère de *Billette* (c'est le nom que porta long-temps le monastère de Jully-sur-Sarce), et y embrassa la règle de saint Benoit, sous les yeux de l'abbé de Clairvaux. Elle y passa le reste de ses jours dans la pénitence, fut choisie pour diriger ses compagnes et se montra en tout digne de saint Bernard et de ses frères. Souvent, elle passait la nuit à réciter des psaumes et à méditer la Passion de Jésus-Christ; à peine accordait-elle quelques instants au sommeil, et encore ne prenait-elle ce repos que sur les ais de son lit. La première à tous les exercices, elle recherchait de préférence les travaux les plus pénibles et les plus humiliants, voulant expier ainsi le faste et l'orgueil qu'elle avait tant aimés dans le monde.

Hombeline vécut seize à dix-sept ans sous la discipline du monastère, et quand son âme fut purifiée par les austérités de sa vie, les larmes de sa pénitence et le feu de son amour pour Jésus-Christ, elle alla recevoir au ciel l'éternelle récompense de ses travaux. Elle eut la consolation d'être assistée à ses derniers moments par l'illustre abbé de Clairvaux. Malgré l'épuisement où l'avait réduite la maladie, elle trouva assez de force et de liberté d'esprit pour s'entretenir longuement avec ses frères des choses divines et de l'infinie miséricorde de Dieu à son égard; elle remercia particulièrement Bernard de sa charité pour elle, lui attribuant après Dieu sa conversion, puis elle expira doucement entre ses bras et ceux du B. Pierre, dont nous parlerons bientôt. C'était l'an 1141, et Hombeline entrait dans la cinquantième année de son âge.

Sa mort est marquée au nécrologe de Citeaux et dans le martyrologe de France au 21 août, lendemain de la fête de saint Bernard, afin sans doute de joindre le culte de la sœur à celui du frère. Mais il n'est pas fait mention d'elle au martyrologe romain.

Ses reliques authentiques sont à l'église de Jully-sur-Sarce.

RÉFLEXIONS.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici quelques passages de l'instruction que saint Bernard adressait à sa sœur :

« L'exemple des Saints, lui dit-il, contribue merveilleusement à relever le courage des pécheurs et à fortifier la patience des justes. Par leurs chutes et par leurs pénitences, nous apprenons à ne jamais nous laisser aller au découragement, quelque grande que soit la multitude de nos fautes. Nous espérons que la même main qui les a tirés du précipice est prête à nous donner son secours, si nous l'implorons avec humilité : nous nous persuadons que même après avoir perdu la grâce de notre Dieu, nous ne devons pas perdre l'espérance, nous souvenant que sa bonté, qui est infinie, peut réparer en un moment tous les maux de notre âme, qui semblaient devoir être à jamais irréparables. Nous avons aussi sous les yeux l'image de leurs vertus où nous pouvons trouver d'admirables modèles. En marchant dans les voies où nous ont précédé de tels guides, nous ne saurions nous égarer ; et comme le Ciel est le terme du voyage qu'ils ont entrepris sur la terre, nous n'avons point d'excuse si nous venons à nous perdre, pour avoir dévié de la route qu'ils nous ont tracée.

Demandons à Dieu que les vertus si éclatantes des Saints ne deviennent pas notre propre condamnation. Certes, nous serions moins criminels, si Dieu lui-même ne nous avait accordé tant de lumières vivantes pour éclairer notre route, et nous ne pouvons douter que selon que nous aurons imité ou dédaigné de suivre de si grands exemples, qu'il s'était plu à nous mettre sous les yeux, ou nous partagerons dans l'autre vie la couronne qu'ont méritée ces fidèles imitateurs de Jésus-Christ, ou nous nous trouverons sans défense devant le tribunal de son éternelle justice. »

PRIÈRE.

Exaucez-nous, Seigneur ! afin que nous réjouissant de la fête de sainte Hombeline, nous recevions en même temps la ferveur d'une sainte dévotion.

Ainsi soit-il.

B. PIERRE,

INNOCENT II,
Pape.

HATTON,
54e Evêque de Troyes.

—

Prieur de Jully-sur-Sarce (1).

1136.

LOUIS VI LE GROS,
Roi de France.
THIBAUT II LE GRAND,
8e Cte de Champagne.

—

La mémoire du juste ne s'effacera pas et son nom sera honoré de siècle en siècle.
(ECCLI. XXXIX, 13).

SOMMAIRE.

Patrie du B. Pierre. — Il passe en France. — Son amitié avec le B. Etienne. — Il fait le pélerinage de Rome. — Il se retire à Molesme. — Faveurs surnaturelles. — Il est élu prieur de Jully. — Miracle. — Ses prédictions. — Sa mort. — Son tombeau.

Né dans la Grande-Bretagne, vers la fin du XIe siècle, de parents riches et nobles, Pierre fut élevé de bonne heure dans l'étude des belles-lettres; mais il fit surtout de grands progrès dans la science des saintes Ecritures, et donna dès sa plus tendre enfance des marques de sagesse et de sainteté. Après la mort de ses parents, il se débarrassa du souci des richesses, et passa en France. Arrivé en Bourgogne, il y fit la rencontre d'un jeune anglais, nommé Etienne, avec lequel il se lia d'une étroite et sainte amitié. Nos deux jeunes amis, pour satisfaire leur piété, firent ensemble le pélerinage de Rome. Ils y visitèrent en grande dévotion les tombeaux des apôtres et des saints martyrs, et, après avoir rempli le but de leur pieux voyage, ils reprirent le chemin de la France. C'est alors que, d'un commun accord, ils résolurent de se consacrer à Dieu. Ils entrèrent donc dans lè monastère de Molesme et adoptèrent l'habit de saint Benoît.

Pierre et Etienne s'encourageaient mutuellement à la pratique des plus sublimes vertus : leurs cœurs toujours unis se retrouvaient en Dieu par la prière, et leur plus grand bonheur était de

(1) Voir la note première de la vie de sainte Hombeline, page 262.

réciter ensemble le psautier quotidien. Bientôt Etienne fut nommé abbé de Citeaux, à la place d'Albéric, mort en 1109, et Pierre resta quelque temps encore à Molesme, donnant à ses frères l'exemple de toutes les vertus.

Dieu récompensa ses mérites en lui accordant diverses faveurs spirituelles. C'est ainsi qu'il mit en fuite un démon qui le tourmentait; il apprit par révélation la mort de sa sœur, éloignée du lieu qu'il habitait; il ressuscita un mort, découvrit les auteurs d'un vol, transporta une chaudière incandescente sans éprouver aucun mal, guérit un infirme, etc. Il avait aussi le don de ramener, par un seul regard, les coupables à l'aveu et à la pénitence de leurs fautes.

Tant de merveilles firent retentir au loin le bruit de son nom; et comme le monastère de Jully-sur-Sarce, fondé par saint Bernard, et dirigé alors par sa sœur sainte Hombeline, n'avait point de père spirituel, les religieuses demandèrent avec instance à Gui III, abbé de Molesme, dont elles relevaient, le vénérable Pierre pour guide, « désirant, dit le P. Chifflet, être saintes avec le saint et vivre innocemment avec l'innocent. » Mais l'abbé n'y voulut point consentir d'abord; il ne fallut rien moins, pour le déterminer, que l'intervention de l'illustre comte Thibaut de Champagne, et celle d'André, seigneur de Baudement. Pierre quitta donc Molesme. Il arriva au déclin du jour dans la vallée de Ricey, et, ayant voulu traverser la rivière, il descendit dans une fosse qu'on dit être sans fond. Mais son domestique n'y eut pas plus tôt mis le pied, qu'il disparut sous les eaux. L'homme de Dieu étendit alors la main, fit le signe de la croix, et le domestique revint sur l'eau et regagna l'autre rive avec lui.

Telle est la version du P. Chifflet. Le cartulaire de Molesme raconte autrement le fait. Il ne parle pas d'une fosse sans fond; mais il dit que le B. Pierre, allant de Molesme à Jully, traversa, près de Ricey, un gué de la rivière de Laignes avec un jeune enfant qui l'accompagnait, et que ce dernier, entraîné par le courant, fut sauvé par l'intervention miraculeuse du B. Pierre. Le chevalier Robert, seigneur de Ricey, les ayant rencontrés, fut tranporté de joie; il offrit à l'homme de Dieu l'hospitalité de son château, et le traita avec autant d'honneur que de respect.

Selon le P. Chifflet, le B. Pierre allait déjà depuis quelque temps à Jully pour y célébrer l'office divin; mais il n'en était pas encore prieur. Ce ne fut qu'à l'époque dont nous parlons qu'on lui con-

féra cette dignité. Il se servit alors de son influence pour donner une impulsion plus vive encore à l'ardente piété qui distinguait les religieuses de Jully, et sa direction, aussi prudente qu'éclairée, contribua puissamment à soutenir la réputation du monastère. Le don des miracles, qui avait déjà illustré le nom du B. Pierre, ajouta encore à la gloire du couvent de Jully, qui avait alors pour abbesse la sœur de saint Bernard.

C'était le B. Pierre qui devait faciliter à Hombeline le passage du temps à l'éternité. Elle languissait sur un lit de douleur, quand se déclarèrent les symptômes d'une fin prochaine. Un jour qu'ils étaient plus alarmants, Pierre conduisit quelques religieux de Molesme au chevet de la malade pour recevoir son dernier soupir, et s'édifier du spectacle d'une sainte mort. Contre son attente, Hombeline sembla reprendre vie et les religieux se retirèrent. Pierre allait aussi prendre quelque repos, quand un ange du Seigneur, l'arrêtant à la porte du monastère, lui dit : « Re-
« tourne promptement, l'âme d'Hombeline va quitter son enve-
« loppe mortelle. » « Hélas! comment faire? reprit Pierre; les
« religieux venus exprès pour assister à ses derniers moments
« sont maintenant partis et endormis. » « Je les éveillerai, répon-
« dit l'ange; pour toi, retourne promptement vers la malade. »
L'ange en effet frappa si violemment sur une table, que les religieux éveillés accoururent au monastère des religieuses, et purent recueillir le dernier souffle de la sainte abbesse.

Enfin Dieu envoya au B. Pierre la maladie qui devait le conduire dans la patrie des élus. Sur son lit de mort, il eut plusieurs révélations, et quand Thibaut II le Grand, comte de Champagne, le vint visiter avec la comtesse, sa femme, il leur prédit qu'ils auraient une fille qui serait reine de France (ce fut Alix, qui épousa Louis VII le Jeune en 1160). Peu d'instants avant de mourir, il déclara qu'un ange lui avait ordonné de faire avertir le comte Thibaut de ne pas aller en Angleterre, parce que le Ciel ne voulait pas qu'il en fût roi (1). Il prédit encore que le comte aurait la guerre avec le roi de France; mais que la paix ne tarderait pas à se rétablir, s'il protégeait les églises. Il fit ensuite approcher ses religieux, pour leur donner ses derniers conseils; il les exhorta à la persévérance, à la patience au milieu des épreuves

(1) Thibaut était, par sa mère, neveu du roi d'Angleterre.

et des tentations, et leur rappela que ce n'est que par de grandes tribulations qu'on peut entrer dans le royaume des cieux. Comme ces saintes filles désolées le suppliaient de demander à Dieu quelques années de vie encore : « Laissez, leur dit-il, laissez s'accomplir aujourd'hui mon désir le plus ardent, et sachez que si je quitte la vie en ce moment, je serai près de Dieu votre intercesseur le plus dévoué. J'ose même, plein de confiance en la miséricorde divine, vous promettre qu'aucune de celles à qui j'ai donné le voile ne perdra sa place dans le royaume céleste. » Le prieur de Molesme, Hatton, qui l'assistait, lui rappela que, selon la coutume des religieux, il devait, avant de mourir, remettre entre ses mains les clefs du prieuré. « Non, répondit Pierre, je porterai devant Dieu les insignes de ma fonction, et je prierai pour les âmes qu'il a confiées à ma garde ; je protégerai ce lieu et ses habitantes. » Puis il donna sa dernière bénédiction, demanda les sacrements ; et, fortifié par la sainte Eucharistie, il rendit son âme au Seigneur, le 23 juin 1136.

A la nouvelle de la mort de Pierre, les moines de Molesme accoururent à Jully pour enlever le corps du prieur ; mais les religieuses s'y opposèrent formellement. Il reçut donc la sépulture dans la chapelle même du monastère, dédiée à saint Louis (1), et les miracles dont fut témoin son sépulcre autorisèrent le culte qu'on rendit à sa mémoire.

Jusqu'en 1821, époque à laquelle on détruisit la chapelle Saint-Louis, on voyait la tombe du saint prieur ; elle ne portait que ces mots gravés en lettres gothiques : CY GIST LE BIENHEUREUX PIERRE. Les auteurs de la *Gallia Christiana* et plusieurs martyrologes lui donnent le titre de saint. Sa fête est marquée au 23 juin, jour de sa mort.

RÉFLEXIONS.

Pourquoi tant de personnes se sont-elles retirées du monde, quand tout semblait leur sourire et leur promettre le bonheur ici-bas ? C'est qu'elles se sont aperçues qu'elles étaient dans un milieu faux et trompeur, et que de tous les flatteurs qui les environnaient, il n'en était point de plus dangereux qu'elles-mêmes.

(1) C'est l'emplacement du presbytère actuel.

Elles voulaient donc apprendre à se connaitre. Cette science nous est indispensable. L'unique moyen d'atteindre ce but si désirable, c'est d'avoir un amour généreux de la vérité, un désir ardent de nous connaitre tels que nous sommes, à quelque prix que ce soit. Et nous ne parviendrons à ce résultat que par le silence, la méditation, l'obéissance à un directeur. « Quelle honte et quelle faiblesse que nous voulions tout connaître, excepté nous-mêmes! que tous les autres sachent nos défauts, que ceux-ci soient la fable du monde, et que seuls nous ne les sachions pas! » (BOSSUET.)

PRIÈRE.

Nous vous supplions, Seigneur! que l'intercession du B. Pierre nous rende agréables à votre Majesté, et que nous obtenions par ses suffrages ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites.

Ainsi soit-il.

SAINT MALACHIE,

EUGÈNE III, Pape.	(Archevêque-Primat d'Irlande).	LOUIS VII le JEUNE, Roi de France.
HENRI DE CARINTHIE, 55e Evêque de Troyes.	1098-1148.	THIBAUT II LE GRAND, 8e Cte de Champagne.

Dieu l'a sanctifié par la foi et la douceur.
(Eccli. xlv, 4).

SOMMAIRE.

Naissance, jeunesse de Malachie. — Sa vie d'anachorète. — Il est élevé au sacerdoce. — Il prêche avec succès. — Il réforme l'abbaye de Bangor. — Puissance de la prière pour les morts. — Malachie est élu évêque de Connor, puis archevêque d'Armach. — Il résigne ses fonctions et reste évêque de Down. — Son voyage à Rome. — Il s'arrête à Clairvaux. — Retour en Irlande avec le titre de légat. — Ses miracles nombreux. — Son portrait par saint Bernard. — Il reprend le chemin de Rome et meurt à Clairvaux. — Son épitaphe. — Ses reliques.

Ce saint pontife n'appartient à notre diocèse ni par sa naissance, ni par ses travaux apostoliques; mais il est venu mourir au milieu de nous; il nous a laissé son corps en héritage, et la Cathédrale qui expose son chef à la vénération des fidèles, en fait, le 3 novembre, un office particulier, sous le rit double. Toutes ces circonstances nous ont déterminé à donner un abrégé de la vie pleine de bonnes œuvres qu'il passa sur la terre.

Malachie naquit en 1098 à Armach, en Irlande, de parents illustres et vertueux, qui lui inspirèrent de bonne heure de vifs sentiments de religion. Il profita admirablement de leurs leçons et se montra, dès sa jeunesse, humble et doux, docile et modeste, fidèle à ses devoirs et toujours disposé à rendre service à son prochain. On admirait sa tempérance, son amour de la mortification, son éloignement de tout ce qui fait l'amusement de l'enfance; en sorte que, comme il surpassait ses condisciples par ses progrès, il l'emportait en vertus sur ses maîtres mêmes.

Bientôt, résolu de se consacrer entièrement au service de Dieu, il se mit sous la conduite d'un saint anachorète, nommé

Imar, qui habitait, près de l'église d'Armach, une cellule où, renfermé comme dans un sépulcre, il pratiquait des austérités qui semblaient au-dessus des forces humaines. Il ne fut pas longtemps à cette école sans attirer les regards de toute la ville. Plusieurs jeunes gens suivirent son exemple, et il procura par ce moyen à son père spirituel une nombreuse famille de religieux. Mais celui qui était leur frère aîné, dit saint Bernard, était aussi leur modèle. Il avança si rapidement dans la perfection, que Celse, archevêque d'Armach, du consentement d'Imar, le fit diacre de son Eglise, et prêtre peu de temps après, quoiqu'il n'eût que vingt-cinq ans, et qu'il en fallût trente, selon les canons. Mais son mérite extraordinaire parut un juste motif de le dispenser de la règle commune. L'archevêque le chargea de prêcher au peuple la parole de Dieu et de déraciner les abus invétérés qui avaient horriblement défiguré la face de l'Eglise d'Irlande. C'était une mission digne de son zèle infatigable : aussi un entier succès couronna-t-il ses efforts : les vices furent corrigés, les coutumes barbares détruites, les superstitions bannies, et l'on vit refleurir partout les plus pures maximes de l'Evangile.

L'abbaye de Bangor, dans le comté de Down, avait besoin de réforme. L'archevêque et Imar jetèrent les yeux sur Malachie pour y rétablir la discipline religieuse. Dès lors, cette maison devint une école célèbre de savoir et de piété. Le serviteur de Dieu la gouverna quelque temps, et, pour nous servir des expressions de saint Bernard, il y fut, par sa conduite, une règle vivante, un miroir brillant qui réfléchissait toutes les vertus, un livre ouvert où tous pouvaient apprendre les vrais principes de la perfection monastique. Les austérités de la communauté ne suffisaient point à sa ferveur; il en pratiquait en particulier, mais il en dérobait la connaissance avec le soin le plus vigilant.

Plusieurs guérisons miraculeuses ajoutèrent un nouvel éclat à la réputation de sainteté dont il jouissait. Mais sa vie, dit saint Bernard, fut le plus grand de ses miracles.

Le fait que nous allons rapporter confirme admirablement la doctrine de l'Eglise sur le Purgatoire ; il nous rappelle que les âmes qui ont encore quelques taches au moment de la mort ne sauraient entrer au Ciel, mais qu'elles sont retenues dans un lieu d'expiation; que, cependant, elles peuvent être soulagées par les prières des fidèles, surtout par le saint sacrifice de la messe; qu'enfin, leurs peines ne cessent pas tout d'un coup, mais peu à

peu et en diminuant. Malachie avait une sœur mondaine, il est vrai, mais qui expia par la pénitence les égarements de sa vie. Lorsqu'elle mourut, il célébra long-temps pour elle l'auguste sacrifice des autels, puis il suspendit pendant trente jours cette œuvre de piété fraternelle. Il eut alors une vision où sa sœur lui apparut, attendant à la porte de l'église et se plaignant d'avoir été trente jours privée de nourriture spirituelle. Malachie reprit donc ses prières habituelles, et chaque jour il dit ou fit dire la messe à son intention. Quelque temps après, il lui sembla la voir arrivée au sanctuaire sans y pouvoir pénétrer ; enfin, redoublant ses prières, il la vit une troisième fois pendant qu'il célébrait; elle était environnée d'esprits célestes, et sa figure resplendissait de gloire et de bonheur. Malachie comprit le sens de ces visions, et ne cessa dès lors de s'intéresser vivement aux âmes du Purgatoire.

A peine eut-il atteint sa trentième année, qu'on l'élut évêque de Connor, dignité qu'il n'accepta que par obéissance. Les habitants de cette ville étaient libertins dans leurs mœurs, barbares dans leurs coutumes, impies dans leur croyance, ennemis des lois et incapables de discipline. Que d'injures il essuya ! que d'outrages il endura ! que de peines il se donna ! Dieu exauça enfin ses vœux et ses larmes : la dureté de son peuple s'amollit; le saint et fréquent usage des sacrements se rétablit, et les pasteurs zélés que le saint associa à ses travaux bannirent l'ignorance et la superstition, et firent partout refleurir la piété.

Cependant l'archevêque d'Armach vint à mourir et désigna Malachie pour son successeur. Cette dignité nouvelle fut pour lui la source féconde de nombreux soucis. Une famille opulente d'Armach prétendait que le siége métropolitain de cette ville lui appartenait, et, à chaque vacance, elle nommait un de ses membres pour remplir les fonctions d'archevêque. C'était pour mettre fin à cet abus que Celse avait choisi notre saint pour le remplacer, au préjudice de ses parents qu'il savait en être indignes. Le bien de l'Eglise seul put déterminer Malachie à se charger de ce fardeau; il ne l'accepta qu'à la condition qu'il reprendrait son évêché de Connor et sa pauvreté première, dès que la paix serait rétablie dans Armach. Il eut beaucoup à faire et à souffrir pendant trois ans; mais sa patience et les miracles que Dieu opérait par son ministère finirent par triompher de tous les obstacles. Lorsqu'il eut retiré son Eglise de l'oppression, rétabli le bon ordre et

la discipline, il se démit de ses fonctions et sacra pour tenir sa place un vertueux ecclésiastique du nom de Gélase. Il retourna ensuite à son premier siége de Connor, auquel était adjoint depuis long-temps celui de Down; mais, pensant qu'il était de la gloire de Dieu de les diviser, il sacra un évêque pour l'Eglise de Connor et se réserva celle de Down, comme étant la plus pauvre.

Il ne suffisait pas d'apporter ces améliorations dans le pays; il fallait, avant tout, les faire approuver du Saint-Siége. Il prit donc le chemin de Rome. Il désirait obtenir aussi le *pallium* (1) pour le siége d'Armach et pour un autre siége métropolitain, celui de Twam, peut-être. Ce fut en 1139 que Malachie quitta l'Irlande, malgré le peuple qui le regardait comme sa sauvegarde contre tous les malheurs. Il passa quelque temps à Yorck, avec un saint prêtre nommé Sycar. Arrivé en France, il visita Clairvaux et se lia d'une étroite amitié avec saint Bernard. Il fut si édifié des grands exemples de vertus dont il fut témoin, qu'il y aurait passé le reste de ses jours, s'il en avait eu la liberté. Il continua malgré lui sa route pour se rendre en Italie. A Rome, il se présenta au pape Innocent II, qui le reçut avec honneur, mais lui refusa la faveur qu'il sollicitait de se consacrer aux exercices de la pénitence dans l'abbaye de Clairvaux. Le Souverain-Pontife confirma tout ce qu'il avait fait en Irlande, l'établit son légat dans le pays, et lui promit le pallium. En revenant d'Italie, Malachie repassa par Clairvaux et donna une seconde fois sa bénédiction aux religieux de la maison. Et comme il ne pouvait rester avec eux, il leur laissa quatre de ses compagnons, qui, après avoir fait profession, retournèrent en Irlande et fondèrent le monastère de Mellifont. En traversant l'Ecosse, le grand archevêque trouva le fils du roi si malade qu'on désespérait de ses jours ; il pria pour lui, et lui jetant de l'eau bénite : « Prenez

(1) C'est un ornement pontifical, ordinairement réservé aux archevêques. Il est formé de deux bandelettes d'étoffe blanche, larges de deux doigts, qui pendent sur la poitrine et derrière les épaules et qui sont marquées de croix. Cette étoffe est tissée de la laine de deux agneaux blancs, bénits à Rome dans l'église de Sainte-Agnès, le jour de la fête de cette sainte. Ces agneaux sont gardés ensuite dans quelque communauté religieuse, jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé. Les pallium faits de cette laine sont déposés sur le tombeau de saint Pierre et y restent pendant toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre ; ils sont bénits le lendemain sur l'autel de l'église des Apôtres, et envoyés aux métropolitains et aux évêques qui ont droit de le porter. (Bergier.)

« courage, lui dit-il, vous ne mourrez pas cette fois; » et par cette parole de bénédiction, il lui rendit une parfaite santé. Il guérit également une fille muette et une femme frénétique, et communiqua une telle vertu à un cimetière qu'il bénit, que tous les malades qu'on y apportait recevaient aussi leur guérison.

Son retour en Irlande fut une véritable fête pour son peuple qui l'accueillit avec les plus grandes démonstrations de joie. Il s'acquitta avec autant de zèle que de succès de la mission que le pape lui avait confiée, et sa vie, plus angélique qu'humaine, contribua puissamment à faire adopter toutes les mesures qu'il jugea convenable de prendre. « Car, dit saint Bernard, sans parler de son intérieur, dont la beauté, l'excellence et la pureté se reflétaient dans sa conduite, son extérieur était tellement composé que l'on n'y pouvait remarquer le moindre défaut. Jamais il ne dit une parole inutile, jamais il ne fit un geste qui pût donner prise à la malignité. Tout édifiait en lui : ses regards, ses habits, sa démarche; en toutes choses il pouvait servir aux autres de modèle excellent. Il était sérieux sans austérité ; il relâchait son esprit avec modération; il savait disposer son temps pour les affaires, de manière à n'en jamais négliger aucune. La charité de ses diocésains était sa maison et son revenu. Quoique légat du Saint-Siége, il allait toujours à pied prêcher la parole de Dieu, et il ne se faisait distinguer de ceux qui l'accompagnaient que parce qu'il était le plus humble et le plus pauvre. O homme vraiment apostolique! vous avez bien montré par tant de belles actions que vous étiez le digne successeur des premiers maîtres de l'Eglise! Et faut-il s'étonner après cela que vous ayez fait tant de merveilles, puisque vous étiez vous-même si admirable, ou, pour mieux dire, puisque Dieu était si adorable en vous! »

Puis, saint Bernard cite une foule de miracles opérés par saint Malachie. Il chassa les démons du corps de plusieurs possédés; il rendit douce et patiente comme un agneau une femme acariâtre que son humeur difficile rendait insupportable à ses propres enfants; il en ressuscita une autre qui n'avait pu recevoir l'Extrême-Onction. Enfin, on vit un jour une colombe éclatante comme le soleil voltiger autour de lui pendant qu'il célébrait les saints mystères.

Il était temps que ce grand serviteur de Dieu reçût la récompense de ses travaux et de sa vie mortifiée : mais ce devait être en France et non pas en Irlande. Innocent II était mort avant

d'avoir envoyé le pallium qu'il avait promis. Malachie, apprenant le passage d'Eugène III en France, résolut de l'aller trouver pour lui rappeler la promesse d'Innocent. Quand il vint à Clairvaux où il croyait rencontrer le pape, celui-ci était déjà à Rome ou sur le point d'y arriver. Il fallut alors que l'archevêque s'arrêtât dans cette sainte maison pour attendre ceux de sa suite qui devaient l'accompagner à Rome. Mais quatre jours après son arrivée, le jour de la fête de saint Luc, ayant célébré la messe conventuelle, il fut pris de la fièvre et se mit au lit. Les religieux s'empressèrent de lui prodiguer les secours que réclamait son état; mais il leur disait : « Vos soins sont inutiles; je fais toutefois pour « l'amour de vous ce que voulez. » Car il savait que sa fin était proche et il assurait qu'il mourrait cette année même et le jour qu'il désirait depuis long-temps, le jour des Trépassés; il avait en effet une très-grande confiance aux soulagements que les morts reçoivent des vivants en cette solennité. Dans le cours de sa vie, il avait dit aussi que s'il mourait en voyage, il voulait mourir à Clairvaux. Le Seigneur exauçait ses désirs.

Dès qu'il se sentit plus mal, il demanda l'Extrême-Onction, et comme la communauté se préparait à la lui apporter solennellement, il ne le voulut point souffrir, mais il descendit de la chambre qu'il occupait et y remonta après la cérémonie, de sorte qu'on ne pouvait croire qu'il fût si près du terme de sa carrière. Mais on changea d'avis le soir de la Toussaint : on vit alors qu'il était à l'extrémité, et tous les religieux se rendirent auprès de lui. Malachie, portant ses regards sur eux : « J'ai grandement désiré, « dit-il, manger cette Pâque chez vous; je rends grâces à « la bonté divine qui n'a pas frustré mon attente. » Puis les consolant avec tendresse : « Ayez soin de moi, ajouta-t-il; pour « moi, je ne vous oublierai pas, si cela m'est permis. Et j'en ai « la ferme confiance, car j'ai cru en Dieu, et tout est possible à « celui qui croit. J'ai aimé Dieu ; je vous ai aimés et la charité « ne cessera jamais. » Après quoi, regardant le ciel, il dit : « Mon « Dieu ! gardez-les en votre nom; et non-seulement ceux-ci, « mais encore tous ceux qui, par ma parole et mon ministère, « se sont consacrés à votre service. » Enfin, leur imposant les mains à chacun et les bénissant tous, il les envoya reposer, parce que son heure n'était pas encore venue. Ils revinrent vers minuit; toute la communauté était présente, accompagnant de psaumes et de cantiques spirituels l'âme sainte qui retournait à la patrie.

Tous avaient les yeux fixés sur le mourant, mais aucun ne le vit mourir, tant il s'endormit avec calme, dans la cinquantième année de son âge, pendant la nuit de la Toussaint à la fête des Morts. (1148.)

Saint Bernard fit son oraison funèbre le jour même, et quelque temps après, sur les instances de l'abbé Congan et de tous les religieux que le saint gouvernait en Irlande, il écrivit sa vie; c'est de là que nous avons tiré cet abrégé.

Le corps de saint Malachie fut porté par des abbés dans la chapelle de la sainte Vierge, où l'on célébra la messe des funérailles. Saint Bernard eut, durant l'office, révélation de la gloire du Bienheureux, et il substitua la collecte des Confesseurs Pontifes à la prière pour les défunts. Puis apercevant un jeune homme qui avait un bras paralysé, il le fit approcher, appliqua le membre malade sur la main du saint archevêque : aussitôt le jeune homme fut guéri.

Non content d'avoir prononcé le panégyrique de son saint ami, Bernard voulut aussi composer son épitaphe, et on lui attribue la suivante, qu'on lit dans les Annales de Citeaux :

Scire cupis, quisnam jacet hìc? Dominus Malachias.
Hæres quis fuerit? quærere pergis adhuc?
Hybernus patriâ, meritorum munere sanctus,
Clarus prodigiis, præsul honore fuit.
Accumulavit onus summæ Legatio sedis.
Romam ibat; sed abhinc carpit ad astra sedem.

Hâc in valle sita domus est tibi petra polita,
In qua sacrata tua sunt, Pater, ossa locata.
O Pastor digne, dulcis, sacer atque benigne,
Oro, tuî memoris ut sis memor, omnibus horis.

Saint Malachie fut canonisé par le pape Clément III, le 6 juillet 1190, et son corps fut solennellement relevé de terre, l'année suivante. Les religieux n'avaient pas attendu jusque-là pour lui donner une place honorable dans leur église; long-temps avant 1189, il reposait à côté de saint Bernard, dans la seconde chapelle du pourtour du chœur, du côté de l'Evangile. Plus tard, en 1273,

des cierges de cire brûlaient sans cesse devant son tombeau : c'était une fondation de Robert Bruce, seigneur d'Annandale (Angleterre).

Les restes précieux du glorieux archevêque furent vénérés pendant six siècles dans l'église abbatiale de Clairvaux. Quand, en 1790, les administrateurs du district de Bar-sur-Aube vinrent, au nom du gouvernement, s'emparer des matières d'or et d'argent conservées dans le trésor de Clairvaux, le dernier abbé de cette illustre maison, D. Rocourt, parvint à détourner le chef de saint Malachie et le remit plus tard, avec celui de saint Bernard, entre les mains du préfet de l'Aube, qui, à son tour, en fit présent à la Cathédrale de Troyes, le 24 décembre 1813. Mgr de Boulogne en reconnut l'authenticité et l'exposa, sous le maitre-autel, à la vénération du peuple. Mgr Ravinet les a transférés tous deux dans une châsse magnifique, le 25 décembre 1862 (1).

L'église de Ville-sous-la-Ferté possède un tableau de prix représentant l'illustre primat d'Irlande. Il est revêtu de ses habits pontificaux ; sa tête est couverte de la mitre ; sa chape, d'une très-grande richesse, a beaucoup d'ampleur. Ce saint est également représenté dans une grisaille de la chapelle actuelle des détenus à Clairvaux. Il a l'habit monastique, la mitre sur la tête, et semble reposer sur sa crosse ; des anges lui jettent des fleurs.

L'église de Ramerupt est fière de posséder un fragment insigne du chef de saint Malachie. La Cathédrale de Châlons conserve précieusement une mitre du même saint.

Comme nous l'avons déjà dit, la Cathédrale de Troyes célèbre la fête de saint Malachie le 3 novembre de chaque année, jour où le martyrologe romain en fait mention.

RÉFLEXIONS.

Deux choses, dit saint Bernard, ont fait un saint de Malachie : une douceur parfaite et une foi vive. Par la première de ces vertus, il était mort à lui-même ; par la seconde, son âme était intimement unie à Dieu. Il est donc vrai de dire qu'il *se sanctifia par la foi et la douceur.* (Eccli. xlv, 4.) Nous ne pouvons nous sanctifier nous-mêmes qu'en usant des mêmes moyens. Mourons à

(1) Voir la description de cette châsse à la fin de la vie de saint Bernard.

nous-mêmes en ne cherchant point nos aises et nos commodités, en acceptant avec soumission le travail et la peine. Mourons au monde, par le mépris de ses maximes et de ses vanités.

PRIÈRE.

Seigneur ! vous avez uni vos serviteurs Bernard et Malachie par les liens d'une charité sainte et véritable, accordez-nous, par leur intercession, de fuir avec le plus grand soin la conversation des méchants et de ne désirer que les amitiés saintes qui mènent à votre amour.

Ainsi soit-il.

SAINT BERNARD,

(Premier Abbé de Clairvaux).

1091-1153.

ANASTASE IV,
Pape.
HENRI
DE CARINTHIE,
55ᵉ Evêque de Troyes.

LOUIS VII
LE JEUNE,
Roi de France.
HENRI Iᵉʳ
LE LIBÉRAL,
9ᵉ Cᵗᵉ de Champagne.

Le désert se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse, et fleurira comme un lis; elle germera de toutes parts; ses hymnes, ses transports témoigneront sa joie.
(ISAÏE, XXXV, 1, 2.)

SOMMAIRE.

Naissance et jeunesse de Bernard. — Sa vision. — Ses adieux au monde. — Son entrée en religion à Citeaux. — Il fonde Clairvaux. — Progrès de cette abbaye. — Ses miracles disposent les peuples à entendre sa voix. — Fondation de Larrivour et de Mores. — Il assiste au concile de Troyes et donne une règle aux Templiers. — Il se déclare pour Innocent II. — Il accompagne le pape en Italie. — Retour à Clairvaux. — Il fait deux voyages dans le diocèse et sème les miracles sur son passage. — Il combat diverses hérésies. — Mauvaise issue de la croisade attribuée à saint Bernard. — Il intervient dans les affaires des habitants de Metz et des seigneurs voisins. — Sa mort. — Sa sépulture. — Exhumation de son corps. — Ses reliques. — Monument à Clairvaux.

Si Fontaine-lès-Dijon, si Châtillon-sur-Seine furent à divers titres le berceau de saint Bernard, la ville et le diocèse de Troyes, se glorifient d'avoir été sa nouvelle patrie. C'est en effet par la générosité d'Hugues Iᵉʳ, 7ᵉ comte de Champagne, que le saint abbé et sa pieuse colonie purent s'établir dans cette vallée d'Absinthe qui devait s'appeler Clairvaux. Les plus grands hommes de cette époque, l'évêque Henri de Carinthie, l'abbé Alain de Larrivour, le célèbre Pierre de Celle, le savant Comestor furent honorés de l'amitié de saint Bernard. Le cœur de cet illustre religieux s'ouvrit large et bienveillant pour nos comtes de Champagne Hugues Iᵉʳ, Thibaut-le-Grand, Henri-le-Libéral, comme l'attestent les lettres qu'il leur écrivit et qu'on retrouve dans ses œuvres (1). Aussi, bien que d'éloquents biographes et

(1) Ce sont les lettres 31ᵉ, 37ᵉ. 38ᵉ, 39ᵉ, 40ᵉ, 41ᵉ, 217ᵉ et 271ᵉ, édit. Migne.

panégyristes aient élevé à la mémoire du glorieux abbé de Clairvaux d'impérissables monuments, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici quelques faits plus particuliers à notre pays et d'esquisser au moins à grands traits les événements les plus remarquables qui ont signalé aux siècles futurs ce grand saint comme l'oracle de l'univers, le thaumaturge de l'Occident et l'Elie de la loi de grâce.

Bernard naquit en 1091, au château de Fontaine, près de Dijon, de parents illustres selon le monde, mais plus nobles encore par leurs vertus. Son père, Tescelin, répandait en aumônes la plupart de ses revenus; sa mère, Aleth (1), que quelques-uns nomment aussi Alix, issue des seigneurs de Montbar, passait ses jours dans les pratiques les plus austères de la discipline chrétienne. Elle eut une vision extraordinaire par rapport à l'enfant qu'elle portait dans son sein. Effrayée, elle consulta un homme pieux qui lui dit : « Ne craignez rien; votre fils sera le fidèle gardien de la maison de Dieu, un prédicateur véhément contre les ennemis de la foi, et sa douceur guérira les âmes malades. » Transportée de joie de cette prédiction, la pieuse dame ne se contenta point d'offrir à Dieu le nouveau-né, comme elle l'avait fait pour ses autres enfants ; mais, ainsi que la mère de Samuel, elle le consacra particulièrement au service de l'Eglise, et confia son éducation au clergé de Châtillon-sur-Seine. « L'enfant, qui « était prévenu d'une grande abondance de grâces et doué « d'un esprit très-distingué, combla les désirs de sa mère; « car il surpassa tous ses compagnons d'étude et obtint des « succès extraordinaires pour son âge. Au reste, il était très- « mortifié et semblait dès lors poser comme naturellement la « base de cette perfection qu'il devait atteindre un jour. Il était « d'une simplicité remarquable dans son extérieur; il aimait à « être seul avec lui-même, fuyait le bruit et se plaisait dans le « silence de la méditation. On le voyait toujours soumis et obéis- « sant à ses parents, doux et humble envers tout le monde, « simple et paisible à la maison. S'il allait dans quelque société, « ce qui était rare, il se distinguait par une grande modestie et

(1) On voit à la bibliothèque de Troyes un fauteuil antique qu'on dit avoir appartenu à la B. Aleth, mère de saint Bernard. Il fut acheté en 1793 à la vente du mobilier de Clairvaux, et offert à la ville de Troyes par M. Jourdain, en 1849.

« une extrême réserve dans ses paroles. Sa piété envers Dieu « était tendre et affectueuse; il le priait surtout de conserver la « fleur de son innocence. Or, comme le jeune Bernard grandis- « sait en foi et en sagesse, le Seigneur voulut se montrer à lui et « lui manifester sa gloire, ainsi qu'autrefois il avait fait à Samuel « enfant.

« C'était pendant la glorieuse nuit de la Nativité du Seigneur; « déjà tout était préparé pour célébrer, selon l'usage, cette vigile « solennelle. Mais comme l'office tardait à commencer, Bernard, « assis au milieu des fidèles et attendant avec eux, laissa pen- « cher sa tête et fut pris d'un léger sommeil. A l'instant, « le mystère de Jésus enfant fut révélé au saint (1). » La Vierge-Mère lui apparut tenant son fils entre ses bras. Bernard, aux pieds de son illustre Dame, lui adressa cette touchante prière : « *Monstra te esse matrem, montrez que vous êtes notre mère,* » et la Vierge, présentant Jésus à son jeune client, lui répondit : « *Suscipe, Bernarde, Filium meum totius mundi Redemptorem;* « *Recevez, Bernard, mon Fils, le Rédempteur du monde.* » Et alors, ajoute la légende, eut lieu le prodige de la lactation, qui se trouve si fréquemment exprimé dans les tableaux du saint, dans les verrières de nos églises (2) et dans les miniatures iconographiques des anciens manuscrits (3). C'est à cause de cette insigne faveur que « dans la suite, ajoute Guillaume de Saint- « Thierry, Bernard composa à la louange de la sainte Mère de « Jésus et de son céleste Fils un excellent traité, placé en tête de « ses œuvres, sur ce texte évangélique : *Missus est Gabriel An-* « *gelus à Deo,* etc. »

Bernard avait environ quinze ans quand il perdit sa mère. Il

(1) Guillaume de Saint-Thierry. (*Vita Bern. lib.* I, *cap.* 1.)

(2) On peut le voir notamment à l'église des Noës, 4e fenêtre de la nef, au midi.

(3) Avant la révolution, dans la chapelle de la sainte Vierge à Châtillon, au lieu même où la tradition rapporte qu'eut lieu la miraculeuse vision, on lisait l'inscription suivante sur des tablettes de bois :

Lignea Christiparæ spectas hic Virginis ora,
Lauretanæ habitu ritè dolata Deæ :
Bernardi triplici guttâ quæ sparsit amictus,
Dum precibus matris comprimit ille sinum.
Fortunata nimis tanto Burgundia partu
Quem proprii lactis pignore Virgo tulit.

parut alors dans le monde avec tout ce qui peut flatter un jeune homme et le faire aimer. « Il était d'une beauté remarquable; il « avait des manières élégantes et distinguées; son œil plein de « feu éclairait un visage gracieux et doux; sa démarche, son « attitude, son geste, le sourire de ses lèvres étaient toujours « modestes, simples et nobles; sa parole naturellement éloquente, « vive et persuasive. Il y avait dans toute sa personne quelque « chose de si aimable, de si attrayant, que, selon l'expression de « ses biographes, il était encore plus dangereux pour le monde « que le monde ne l'était pour lui. On conçoit dès lors les nom- « breux périls qui durent environner le jeune homme, surtout « quand on considère combien son cœur était ouvert, expansif « et porté à aimer. Il eut des épreuves nombreuses et terribles, » mais toujours il sortit vainqueur avec la grâce divine et les armes d'une sévère mortification.

Toutefois, les dangers du monde effrayèrent Bernard et lui inspirèrent le désir de la retraite et de la solitude. Le monastère de Citeaux s'offrit à sa pensée. L'austérité de cet institut, qui éloignait tant de personnes, fut un attrait de plus pour lui. Il communiqua son dessein à ses frères, qui n'omirent rien pour l'en détourner. Mais le souvenir de sa sainte mère venait l'encourager; il lui semblait la voir, l'entendre lui disant que ce n'était pas pour passer sa vie dans un monde frivole qu'elle avait pris tant de soin de son enfance. Il luttait et hésitait encore, quand, un jour, en allant visiter ses frères qui étaient avec le duc de Bourgogne au siége du château de Grancey, il entra dans une église et pria Dieu avec des larmes abondantes de lui révéler sa sainte volonté. Il se sentit alors tellement confirmé dans sa résolution que toutes ses inquiétudes cessèrent à l'instant et qu'il ne songea plus qu'à embraser les autres du feu sacré dont il brûlait.

Il commença par ses frères; il leur parla avec tant de force du peu de solidité des biens d'ici-bas et de la grandeur de ceux du ciel, qu'il parvint à les gagner les uns après les autres à Jésus-Christ. Voyant que la main de Dieu opérait avec lui, il redoubla d'efforts et de zèle pour augmenter le pieux troupeau, et ses exhortations furent couronnées du plus heureux succès. Le jour venu d'accomplir leur sacrifice, les cinq frères allèrent demander la bénédiction à leur vieux père; l'aîné ayant rencontré le plus jeune, appelé Nivard, lui dit : « Mon frère, c'est à toi qu'appartient désormais tout l'héritage. » « Oui, répliqua l'enfant, le ciel

pour vous et la terre pour moi; le partage n'est pas égal. » Il suivit ses frères peu de temps après.

Ce fut l'an 1113, quinze ans après la fondation de Citeaux par saint Robert, que Bernard, âgé d'environ vingt-trois ans, arriva suivi de plus de trente compagnons, demandant humblement qu'on les reçût dans le monastère. Le B. Etienne, qui en était abbé, et qui s'affligeait de voir le peu de progrès de sa communauté, les accueillit avec une joie marquée; dès lors, il put dire avec Isaïe: Réjouissez-vous, stériles, qui n'enfantiez pas; chantez des cantiques de louanges et poussez des cris de joie, vous qui n'aviez point d'enfants. (Isaïe, LIV, 1.)

Bernard était venu à Citeaux, alors caché et presque nul, avec l'espoir d'y mourir dans le souvenir des hommes, d'y vivre obscur et ignoré, comme un vase perdu; mais Dieu en disposa autrement et fit de lui un vase d'élection, non-seulement pour affermir et étendre l'ordre monastique, mais aussi pour porter son nom devant les rois et les nations. Ne se croyant pas l'objet d'une faveur si grande, ou pensant plutôt à s'exciter à la ferveur, il se disait souvent à lui-même: « *Bernarde, ad quid venisti? Bernard, pourquoi es-tu venu ici?* »

L'exemple de Bernard et de ses compagnons donna une telle réputation au monastère de Citeaux, qu'il fallut, dès la même année, fonder une maison nouvelle : ce fut celle de La Ferté. Pontigny fut la seconde fille (1) de Citeaux; Clairvaux fut la troisième.

Bernard était depuis trois ans caché dans la solitude, comme une lumière sous le boisseau; Dieu voulut le mettre sur le chandelier pour éclairer l'Eglise. Il inspira donc à l'abbé Etienne le dessein d'établir un nouveau monastère de son ordre. Dès que Hugues, comte de Champagne, en eut connaissance, il s'empressa d'offrir à Etienne, sur les bords de l'Aube, un lieu solitaire qui avait long-temps servi de retraite aux voleurs et qui s'appelait *vallée d'Absinthe,* soit à cause de cette plante qui y croissait abondamment, soit pour exprimer la détresse de ceux que les brigands y surprenaient. Après qu'on eut bâti à la hâte quelques cabanes pour cellules, l'abbé envoya douze religieux auxquels il donna Bernard pour supérieur; c'était l'an 1115. Ils y menèrent une vie angélique, et firent de cette caverne de voleurs une maison de prière et un temple du Dieu vivant, ce qui fit changer le nom

(1) C'est ainsi qu'on appelle les colonies sorties de Citeaux.

de *vallée d'Absinthe* en celui d'*Illustre et Claire Vallée* ou *Clairvaux, Clara Vallis.*

Les commencements de Clairvaux furent extrêmement laborieux et difficiles. La faim, le froid et la nudité étaient les richesses de ces nouveaux habitants; leur nourriture n'était souvent que des feuilles de hêtre cuites; leur pain, comme celui du prophète, se composait d'orge et de millet, encore n'en avaient-ils pas pour se rassasier. Un jour, la disette fut si extrême que l'économe fut contraint d'avouer au saint abbé qu'il était dans l'impuissance de pourvoir aux besoins des moines pour l'hiver qui approchait. Bernard lui demanda combien il lui faudrait : « Onze livres environ, » répondit l'économe. « Prions donc la bonté de Dieu, répliqua Bernard, afin qu'il nous envoie cette somme. » Il se mit aussitôt en oraison, et à peine eut-il levé ses mains vers le ciel, qu'une femme de Châtillon vint le demander et lui offrit douze livres, le suppliant d'ordonner des prières pour son mari agonisant. Le saint remercia Dieu de cette aumône et assura cette femme qu'elle trouverait son mari en parfaite santé; ce qui arriva en effet. Quant aux douze livres, elles servirent à la subsistance de la communauté et à faire voir qu'il ne faut jamais douter des soins paternels de la divine Providence.

Les religieux étaient soutenus dans une vie si pénible par l'exemple et les paroles de leur pieux abbé, qui leur montrait les joies ineffables du ciel en compensation des souffrances qu'ils auraient endurées ici-bas. Ces exhortations portaient leur fruit. On voyait à Clairvaux des hommes qui, après avoir été riches et honorés dans le monde, se glorifiaient de la pauvreté de Jésus-Christ, supportaient patiemment et même avec joie les fatigues du travail, la faim, la soif, le froid, les persécutions et les affronts, ne comptant pour rien ce qui leur manquait, pourvu qu'ils aimassent Dieu par-dessus toutes choses et qu'ils obtinssent la gloire céleste (1).

Dieu cependant voulait aussi se servir de Bernard au dehors pour ruiner l'empire du démon et sauver les âmes. Pour autoriser sa parole, il lui donna d'abord le don de prophétie et celui des miracles. C'est ainsi que Bernard prédit au roi Louis-le-Gros la

(1) Nous donnons à la fin de cet ouvrage la liste des saints de Clairvaux, avec une courte notice sur les plus illustres d'entre eux. Le nom de saint Bernard, souvent mêlé à leur histoire, sera, nous l'espérons, un attrait de plus pour la piété des fidèles.

mort de son fils aîné, Philippe ; la réconciliation de ce même roi avec le comte de Champagne, réconciliation vraiment impossible sans un évident miracle. Il rétablit en santé le vicomte de Dijon et de La Ferté-sur-Aube, Josbert, son parent, qui allait mourir sans sacrements ; il en fit de même pour son oncle Gaudry, atteint d'une fièvre violente qui devait le conduire au tombeau ; il guérit d'épilepsie le bienheureux Humbert, son disciple, qui fut depuis fondateur de l'abbaye d'Igny, près de Reims. Il multiplia si prodigieusement, pendant une famine, le blé de son monastère, que ce qui n'eût pas suffi jusqu'à Pâques pour la consommation des seuls religieux, put nourrir jusqu'à la moisson, non-seulement le monastère, mais encore une multitude de pauvres qui se rendaient à l'abbaye.

Ces miracles, et une foule d'autres, préparèrent les peuples à entendre la voix de Bernard ; aussi, la première fois qu'il fit entendre, à Châlons-sur-Marne, une de ces prédications enflammées et pleines de l'esprit de Dieu qu'il savait si bien laisser tomber de ses lèvres, plusieurs personnes nobles et savantes voulurent le suivre pour être ses frères, ses enfants et ses disciples. Il prêcha ensuite en Flandre, à Paris, dans les écoles de philosophie, et le nombre de ceux qui s'attachèrent à lui le força de fonder jusqu'à cent soixante monastères, où l'on voyait régner le même esprit de silence et de dévotion, le même amour pour la pauvreté, la même ardeur pour la mortification et la pénitence, la même observance de la règle de saint Benoit dans toute sa rigueur.

Nos contrées ne pouvaient rester étrangères à ce mouvement, et grâces aux libéralités du comte Thibaut II, on vit s'élever sur le territoire de Lusigny l'abbaye de Larrivour (*Ripatorium*) (1), qui eut pour premier abbé (1135) le pieux Alain, plus tard évêque d'Auxerre (1). Quelques années après, 1153, Bernard fondait encore auprès de Celles le monastère de Mores, gouverné par le B. Ménard, dont nous donnerons bientôt la vie pleine d'édification.

La France ne fut pas le seul royaume qui voulut prendre part

(1) Il ne reste plus que le nom de la contrée, tout le reste a disparu. L'église était en briques et renfermait, entre autres richesses, un bas-relief de jaspe de Venise, dont Girardon disait que certaines figures ne seraient pas payées de leur pesant d'or. C'était l'œuvre d'un troyen, Jacques Juliot, *marchand tailleur et sculpteur de ymaiges,* en 1540. On y voyait les tombeaux de Barthélemy de Plancy, évêque de Troyes, de Guillaume de Villehardoin, maréchal de Champagne, etc.

à cette bénédiction : la Savoie, l'Italie, la Sicile, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Allemagne s'empressèrent de donner des maisons à saint Bernard; son nom vola si loin par de là les mers, que même les nations barbares et infidèles demandaient quelques-uns de ses enfants pour recevoir par eux les vérités de la foi et les instructions du salut.

Les prélats aussi voulaient s'éclairer des lumières de Bernard, et il n'y eut pas d'assemblées ni de conciles où l'abbé de Clairvaux ne fût pressé de se rendre. Il assista, entre autres, au concile de Troyes, en 1128, et donna une règle aux Templiers, dont le fondateur et premier grand-maître appartenait à notre diocèse : c'était Hugues de Payns (de Paganis), originaire du pays de ce nom, à quelques kilomètres de Troyes.

Mais c'est sur le grand théâtre de l'Eglise universelle qu'il faut voir paraître Bernard, pour défendre les droits de son chef attaqué par une faction schismatique. Honorius II était mort le 14 février 1130. Le cardinal Grégoire fut élu canoniquement pour lui succéder, et prit le nom d'Innocent II; mais Pierre de Léon, allié aux plus puissantes familles de Rome, se fit élire aussi sous le nom d'Anaclet; de là un schisme funeste qui déchira l'Eglise Romaine.

Innocent II se recommandait par son mérite, sa piété, sa modestie, toutes ses vertus ; Anaclet, par son crédit et ses richesses. Le premier n'avait d'autre appui que son droit et l'estime des gens de bien; le second, ayant déjà gagné par ses largesses la plus grande partie des habitants de Rome, se trouvait encore soutenu par Roger, maître de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille. Entouré de dangers et trop faible pour se défendre, Innocent II quitta secrètement la ville avec les cardinaux de son parti et envoya des légats en France pour y faire approuver son élection, tandis que son compétiteur écrivait de tous côtés dans son propre intérêt. Le roi Louis-le-Gros indiqua un concile à Etampes afin de décider quel était le pontife légitime. Bernard dut prendre place au milieu de la noble assemblée (1130), et c'est en s'y rendant qu'il parcourut plusieurs paroisses du diocèse, marquant chacun de ses pas par quelque nouveau prodige. On nous permettra de ne pas interrompre notre récit, et de réunir les intéressants détails de ce premier voyage à ceux que nous

(1) Voir à la fin du volume la *Notice sur les saints de Clairvaux*, 14 octobre.

donnerons quand, après avoir prêché la croisade en Allemagne, il reprendra le chemin de Clairvaux. Les Pères du concile d'Etampes, pleins de confiance dans les lumières et la vertu de Bernard, s'en remirent à son jugement pour décider l'importante question qui les occupait. Le saint abbé n'accepta qu'en tremblant ce suprême arbitrage; il examina l'affaire avec le plus grand soin, et déclara qu'Innocent devait être reconnu pape. D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles, et l'on se mit à chanter des hymnes de louange au Seigneur. A cette heureuse nouvelle, Innocent vint en France; il voulut toujours avoir Bernard à ses côtés et il ne repartit pour l'Italie, en 1132, qu'après avoir tenu divers conciles et visité Clairvaux. Bernard l'accompagna jusqu'à Rome, le suivit à Pise où l'antipape l'obligea de se retirer, se rendit à Milan en qualité de légat, réconcilia cette ville avec l'Eglise, et confirma la paix par d'éclatants miracles. Les habitants voulaient l'avoir pour archevêque; mais le saint abbé, qui avait déjà refusé les évêchés de Langres, de Châlons-sur-Marne, de Gênes, comme plus tard il refusa l'archevêché de Reims, résista constamment à leurs pressantes sollicitations, quitta Milan, se rendit à Pavie, puis à Crémone et revint en France.

De retour à Clairvaux, il se reposa de ses longs voyages par d'autres travaux. Son monastère, resserré dans un étroit vallon, se trouvait trop petit pour les nombreux disciples qui s'étaient attachés à sa personne; il en bâtit un nouveau à quelque distance du premier, au lieu même où s'élève aujourd'hui la maison centrale de détention. L'ancien monastère fut démoli. Ces préoccupations matérielles ne l'empêchaient point de se livrer à la méditation des choses divines. Retiré dans une cellule que recouvrait un épais feuillage, seul avec Dieu, ne respirant que l'amour céleste, il commença son *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*. Souvent aussi, il parcourait les campagnes voisines, en la compagnie de Geoffroy, son secrétaire et son ami, et il lui dictait ces pages admirables, chef-d'œuvre de son génie, où il révèle les mystères profonds renfermés dans le chant des joies et des noces spirituelles. Il prolongeait souvent sa promenade jusqu'à Cunfin, et l'on y montre encore le chêne plusieurs fois séculaire (1) à l'ombre duquel il aimait à se reposer et à méditer.

(1) Ce chêne, planté en 1070, a dû abriter également Pierre l'Ermite, à son retour de Palestine. Il mesure onze mètres de hauteur sous branches, et plus de sept mètres de circonférence au collet de la racine.

Saint Bernard avait cinquante-trois ans; mais si son corps affaibli par les austérités lui permettait à peine de se tenir debout, son esprit conservait une infatigable activité qui allait trouver un nouvel aliment dans les événements qui se préparaient. Le pape Eugène III, son disciple (1), avait conçu le projet d'une croisade; il chargea son ancien maître de l'annoncer au monde chrétien. On vit alors Bernard parcourir la France entière, enrôler sous l'étendard de la croix les seigneurs et les peuples, passer ensuite en Allemagne et déterminer l'empereur Conrad III à joindre ses armes à celles du monarque français, Louis-le-Jeune.

C'est au retour de ce premier voyage en Allemagne que saint Bernard visita une partie de notre diocèse, semant partout les miracles sur son passage. « Le serviteur de Dieu, dit Geoffroy, son secrétaire, à qui nous empruntons les détails qui suivent, a plus de facilité à faire des miracles que nous n'en avons à les écrire. » Il revenait à Clairvaux par Laon, Reims et Châlons. Il partit de cette dernière ville le 4 février, et le lendemain, fête de sainte Agathe, il célébrait la messe à Donnèment (Donamant). A peine avait-il quitté l'autel qu'un homme lui présenta son fils aveugle : Bernard mit de la salive sur les yeux de l'enfant, et l'enfant vit la lumière.

A Rosnay, on lui amena sur un chariot un pauvre moribond, dont l'état inspirait la compassion à tous les assistants. Le thaumaturge lui imposa les mains, lui ordonna de marcher, et cet homme, naguère aux portes du tombeau, marcha à la suite de Bernard en louant Dieu et donnant les marques de la joie la plus vive. Le saint opéra le même prodige sur un enfant perclus de ses membres qui, à son tour, marcha librement, à la grande admiration de la foule.

A Brienne, une jeune fille boiteuse reçut la bénédiction de Bernard et se vit aussitôt guérie. Notre saint allait quitter la ville, quand une mendiante aveugle s'approcha en lui demandant l'au-

(1) Le nom d'Eugène III est inscrit dans le calendrier cistercien, au 8 juillet. (Voir à la fin du volume la *Notice sur les saints de Clairvaux.*) — Clairvaux a donné à l'Eglise un pape, Eugène III, six cardinaux, cinq archevêques, et plus de vingt-trois évêques. De son côté, Troyes a fourni deux successeurs à saint Bernard : Denis l'Argentier, théologien de Paris, 45e abbé, élu en 1596, mort le 25 octobre 1624, et Claude l'Argentier, neveu du précédent et son successeur de 1624 à 1653.

mône. L'homme de Dieu la regardant : « Tu me demandes une pièce de monnaie, dit-il, et Dieu va te rendre la vue. » En même temps, il fit sur elle le signe de la croix, et elle recouvra la vue qu'elle avait perdue depuis onze ans. Ainsi Bernard, comme autrefois saint Pierre, surpassa l'espérance de cette pauvre femme en lui donnant encore ce qu'elle ne demandait pas.

Il était à une faible distance de Brienne, quand un enfant, privé d'un œil, demanda sa bénédiction et chercha à toucher son vêtement. Bernard pouvait-il lui refuser cette faveur, quand, un instant auparavant, il avait même prévenu les désirs de l'infortune? Aussi, sans balancer, il fit le signe de la croix sur l'œil de l'enfant malade, et fermant l'autre de la main, il remua les doigts et demanda ce qu'il faisait : la réponse de l'enfant prouva qu'il était guéri.

Quelques étrangers apprenant le passage du thaumaturge lui présentèrent leur compagnon atteint de surdité. Bernard mit ses doigts mouillés de salive dans les oreilles de cet homme et lui rendit l'usage de l'ouïe.

Il arriva le 6 à Bar-sur-Aube. Il s'y arrêta pour célébrer la messe à l'église Saint-Nicolas (1) et se reposer quelques heures. Son séjour y fut marqué par de nombreux prodiges. Par sa prière et sa bénédiction, un enfant né aveugle ouvrit les yeux à la lumière; deux jeunes filles dont les membres étaient contractés purent se redresser et marcher librement; une femme boiteuse, deux sourds-muets de naissance, une jeune fille impotente, une autre dont la main était desséchée, éprouvèrent les effets de la vertu miraculeuse qui jaillissait de la personne de Bernard avec une fécondité qui rappelait les temps apostoliques.

Le même jour, Bernard rentrait dans sa douce solitude de Clairvaux.

Peu de temps après, quelques personnes de Bar-sur-Aube prenaient le chemin de l'abbaye, conduisant deux femmes possédées du démon. On approchait, quand l'un des esprits mauvais dit à l'autre par la bouche de la malheureuse qu'il tenait en son pouvoir : « Il me faudra sortir du corps de cette femme. »

« Pourquoi? dit l'autre.

« Parce que, reprit le premier, je ne puis ni voir Bernard ni entendre sa voix. »

(1) Elle n'existe plus.

« Et quel en est le motif? »

« Bernard était encore dans le siècle; je voulus le tenter et lui ravir sa virginité; mais il me repoussa en disant : « Retire-« toi, Satan; je t'adjure, au nom de Dieu, de ne me faire aucun « mal et de ne jamais comparaître en ma présence; et c'est à « cause de cette défense qu'il me faut partir. »

En effet, il sortit aussitôt du corps de cette femme, qui fut guérie. Et ceux qui avaient entendu ce colloque louaient le Seigneur en disant : Cet homme est vraiment un saint, et l'Esprit de Dieu habite en lui. Bernard arriva sur ces entrefaites et on lui raconta ce qui s'était passé. Il se prosterna alors la face contre terre et fit cette prière : « Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez jamais abandonné. Vous seul êtes le vrai Dieu; vous seul opérez des merveilles; c'est vous qui avez créé le ciel, la terre et ce qu'ils contiennent. Exaucez ma prière et que mon cri s'élève jusqu'à vous. » Puis, se tournant vers l'autre possédée : « O démon, ennemi de Dieu, s'écria-t-il, sors de cette femme ! » et le démon sortit aussitôt (1).

Nous avons dit que Bernard, se rendant au concile d'Etampes, avait traversé notre diocèse, et nous avons promis le détail des miracles qu'il opéra sur sa route. Suivons donc l'illustre thaumaturge et, guidés par Geoffroy, son secrétaire, voyons-le d'abord à Montdeville, petit village qui n'existe plus (2). Un vieillard paralytique attire son attention; il s'arrête un instant, fait une courte prière, et touchant du doigt le pauvre infirme, lui ordonne de marcher. La foule, émue de ce miracle, fait éclater ses transports par ses cantiques d'actions de grâces.

De là Bernard se rendit à Ville-sur-Arce. Après la messe, dit Geoffroy, on lui présenta un jeune homme boiteux : le saint fit sur lui le signe de la croix, et ses membres contractés s'étendirent

(1) Joannes Eremita, *Vita 4ª S. Bern. lib.* 2, *n.* 15.

(2) Seule une chapelle à deux kilomètres de Champignol rappelle l'existence du pays. Elle est sous le vocable de la sainte Vierge dans son Assomption, et on l'appelle Notre-Dame-de-Montdeville. L'abside en remonte au xᵉ siècle. Saint Bernard y a prié. Peut-être est-ce dans ce sanctuaire qu'il a opéré le miracle que nous rapportons; le texte latin n'est pas précis à ce sujet. Cette chapelle est en vénération dans la paroisse de Champignol. Il s'y fait plusieurs processions par an : le jour de l'Annonciation, le jour de la clôture du Mois de Marie, celui de l'Assomption et le lendemain des premières communions. Souvent aussi, à d'autres époques, des personnes

et il marcha librement en présence du peuple. Il guérit encore un enfant privé d'un œil et une jeune fille, muette de naissance. Enfin, deux malheureux qui n'avaient qu'un bras, retrouvèrent l'usage de leurs membres.

Le même jour, Bernard était à Bar-sur-Seine : la foule qui se pressait sur ses pas fut témoin de nouveaux prodiges; car il rendit la vue à un homme et à un enfant, l'usage d'un bras à une jeune fille, et il ranima les membres d'un enfant estropié et d'un vieillard paralysé depuis cinq ans.

A Bourguignons, un enfant boiteux de naissance et une femme depuis quatre ans impotente, reçurent sa bénédiction et furent en même temps guéris. « Nous n'étions pas encore bien éloignés du village, continue Geoffroy, quand une femme qui n'avait qu'un œil courut après nous; dès qu'elle nous eut atteints, l'homme de Dieu fit sur elle le signe de la croix et elle recouvra la vue et s'en retourna, rendant grâces à Dieu et exaltant partout les louanges de son serviteur. »

A Fouchères, on lui présenta un enfant sourd-muet de naissance, qui fut guéri à l'heure même. Ce miracle est rappelé dans un groupe sculpté à gauche de la porte de l'église paroissiale. Au sortir du pays, « la main bénie de Bernard étendit sans effort la main desséchée et contractée d'une jeune fille, de sorte qu'elle put saisir fortement un bâton que nous lui présentâmes. »

Les habitants de Vaudes ne purent dissimuler leur admiration quand ils virent une jeune personne, boiteuse et muette de naissance, marcher sans difficulté et qu'ils l'entendirent parler distinctement sous la bénédiction du thaumaturge.

La ville de Troyes devait être aussi témoin de la puissance merveilleuse de saint Bernard. Il s'était rendu à la Cathédrale pour prêcher : la foule qui se pressait était si compacte qu'il crai-

pieuses s'agenouillent à la porte principale, si elles ne peuvent entrer. Au-dessus de cette porte, à l'extérieur, on lit l'inscription suivante, qui, presque effacée, a été rétablie textuellement sur une table de pierre par les soins de M. l'abbé François, curé actuel de Champignol :

Si ton cœur est gravé
Avec celui de Marie,
Ne t'oublie
de dire un Ave.

La population de Champignol s'y rend en pèlerinage aux veilles de grandes fêtes de la sainte Vierge et dans les temps d'épidémie.

gnit quelque accident, comme cela était arrivé déjà plusieurs fois, et il se retira au palais épiscopal. Une multitude de malades, épileptiques, paralytiques, etc., se précipita sur ses pas. Il fallut qu'il leur imposât les mains dans la cour même de l'évêché, et ils furent guéris. On cite, entre autres, une jeune fille boiteuse, deux enfants privés d'un œil, et deux autres dont les mains étaient desséchées.

Le soir du même jour, un nombre de malades plus considérable encore l'attendait sous le portique de l'église; Bernard les fit ranger par ordre, et passant devant chacun d'eux en les marquant du signe de la croix, il les guérit tous. Notre chroniqueur cite en particulier une jeune fille boiteuse et muette, qui fut assez heureuse pour retrouver l'usage de la parole; mais la guérison était incomplète : « Seigneur, lui dit-elle, je ne puis marcher; » le saint fit un second signe de croix et elle marcha. Il y eut aussi un enfant aveugle, à qui saint Bernard ouvrit les yeux en les frottant de poussière humide; une femme infirme depuis quinze ans et nourrie jusque-là par les religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains, en témoignage de sa guérison, suspendit ses béquilles dans l'église Saint-Pierre. Enfin un jeune homme, employé au service de la Cathédrale, recouvra l'usage de l'ouïe dont il était privé depuis quatre ans.

Tous ces prodiges eurent pour témoins Godefroy, évêque de Langres, Henri de Carinthie, évêque de Troyes, ainsi qu'un grand nombre de clercs et de laïcs de la ville épiscopale.

En sortant de Troyes, Bernard passa par Prunay-le-Sec, où on lui présenta un enfant dont le pied était tellement contourné qu'il ne pouvait se tenir debout. Tous les habitants suppliaient l'homme de Dieu de lui venir en aide. Comme à son habitude, le saint traça le signe de la croix sur le membre infirme, le mit dans sa position naturelle, et l'enfant marcha sans difficulté.

De là, il se rendit à Trainel, où il célébra la sainte messe. Une femme du pays, qui était aveugle, vint pour se faire imposer les mains.

« Voyez-vous? » lui demandèrent aussitôt celles qui l'avaient amenée.

« Je verrai bientôt, » répondit-elle avec foi, et quelques instants plus tard : « Je vois clairement, s'écria-t-elle, je vous vois tous : béni soit le Seigneur, qui a usé de miséricorde à mon égard! »

Ce miracle inspira de la confiance aux habitants; aussi ne tardèrent-ils pas à conduire au saint une autre femme aveugle depuis dix ans, une boiteuse et un muet, qui furent tous guéris, à la grande admiration des gens de Trainel, qui n'avaient jamais rien vu de semblable.

Telle est la relation de Geoffroy (1).

Jean l'Ermite raconte aussi (2) que saint Bernard, passant un jour par Colombey-la-Fosse, trouva sur son chemin une fontaine souillée par le voisinage des animaux. Il voulut s'y arrêter pour prendre son repas avec ses disciples. Ceux-ci essayèrent de l'en détourner, lui exposant l'inconvenance et la malpropreté du lieu; mais saint Bernard ne céda pas à leurs instances. Quelques personnages importants du pays vinrent lui offrir leur maison qu'ils le pressèrent d'accepter; mais tout fut inutile. Alors un des religieux, nommé Hémériсus, lui dit d'un ton presque indigné : « A quoi pensez-vous, mon Père? ce lieu répand une odeur désagréable; il est infecté par les animaux et vous y voulez manger! »

Et le saint lui répondit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : il viendra un temps où plusieurs accourront en ce lieu pour y trouver la guérison de leurs maladies. »

Ils mangèrent donc, et Bernard, levant les mains, fit le signe de la croix, bénit la fontaine et dit : « Puisez maintenant, et buvez en mangeant. » Ils puisèrent à la fontaine, et il se trouva que l'eau était changée en un vin délicieux. En quittant ce lieu, Bernard ordonna à un riche habitant du pays, nommé Jean, de nettoyer la fontaine et de l'entourer de pierres. Il l'avertit en même temps que s'il n'accomplissait pas cette recommandation, il deviendrait pauvre au point de n'avoir pas un lambeau de toile pour s'ensevelir. Ce qui arriva en effet; car cet homme négligea de s'acquitter de la commission que lui avait donnée saint Bernard, et de tous ses biens, il ne lui resta pas de quoi acheter un suaire. Depuis ce temps, la fontaine eut une vertu miraculeuse, et, selon la prédiction de saint Bernard, on y venait chercher la guérison de toute sorte de maladies, mais particulièrement de la fièvre.

Saint Bernard visita d'autres lieux encore. Nous avons déjà parlé du chêne de Cunfin. Ce pays conserve religieusement le

(1) *Vita 1ª lib.* IV. *cap.* XIII, XIV. *n.* 42-48.

(2) *Vita 4ª S. Bern. lib.* II. *n.* 12.

souvenir d'une visite spéciale où le saint thaumaturge opéra deux miracles. « Il y a près des limites de notre territoire, dit l'auteur déjà cité, un village nommé Cunfin, où, sous les yeux de la population réunie, le serviteur de Dieu ayant marqué du signe de la croix et touché de la main un petit garçon boiteux et une femme aveugle de naissance, rendit à cette femme la vue dont elle était privée et à ce jeune garçon l'usage de ses jambes. »

Bernard sortait un jour de son monastère, quand un homme lui présenta son fils qui n'avait d'humain que la figure, car il était à la fois boiteux, sourd, muet et idiot. L'abbé de Clairvaux le guérit radicalement, et l'heureux père s'empressa de conduire son enfant aux pieds des autels, pour témoigner à Dieu sa juste reconnaissance.

Le spectacle d'une infirmité si multiple avait profondément impressionné les compagnons de Bernard. « C'était un châtiment « de Dieu, répondit le saint, et l'esprit malin tourmentait cruel- « lement cet enfant. D'ailleurs je n'en suis pas surpris : cette « nuit même, j'étais en songe sur les bords de ce fleuve (l'Aube), « et l'on m'offrait un enfant semblable à celui que vous avez vu; « quand le démon fut sorti de son corps, il recouvra la santé et « l'usage de ses membres. Je vis encore autre chose en ce même « songe, continua-t-il; près du village où nous allons entrer « (c'était Longchamps), on me présentait une jeune fille boiteuse, « et le Seigneur la guérit complètement. »

Les moines étaient dans l'admiration. Ils ne tardèrent pas à voir l'accomplissement de cette prédiction; car, à l'entrée de Longchamps, une jeune fille boiteuse, accompagnée d'une foule de personnes, attendait l'homme de Dieu sur le chemin. Elle reçut aussitôt la récompense de sa foi, et s'en retourna, rendant grâces à Dieu (1).

A Mussy-sur-Seine, on présenta un hydropique à saint Bernard. L'homme de Dieu lui imposa les mains, fit une prière, ceignit le corps enflé du malade de sa propre ceinture, lui recommandant de la lui rapporter dès qu'il serait guéri. Bientôt l'enflure disparut, et le vingtième jour environ, l'heureux habitant de Mussy se mit en route pour rendre à son bienfaiteur l'instrument de sa guérison et lui en témoigner sa vive reconnaissance (2).

(1) Gauf. *vita* 1ª *S. Bern. cap.* VIII, *n.* 44, 45.

(2) Gauf. *lib.* IV. *cap.* VII. *n.* 37.

Saint Bernard visita également les religieuses du Paraclet ; il voulut même leur adresser quelques exhortations. Il se rendait souvent aussi à Jully-sur-Sarce, où sa sœur Hombeline dirigeait un monastère. Il a laissé son nom au vallon qui conduit de Jully à Bar-sur-Seine (Val-Saint-Bernard), et pendant long-temps on y vit une chapelle qui lui était dédiée.

C'est sans doute à l'une de ces visites que Bernard aura fait jaillir du sol la source qu'on voit à six cents pas environ de Bar-sur-Seine. Vignier rapporte que les habitants de Villemorien et d'Arelles, apprenant le passage de l'abbé de Clairvaux, lui amenèrent plusieurs personnes atteintes de fièvre et de diverses maladies. Bernard se contenta de planter son bâton en terre : aussitôt une eau pure et limpide coula à leurs pieds et le saint leur dit : « Buvez et vous guérirez. » C'est aujourd'hui un lavoir public, construit récemment entre la route de Vendeuvre et celle de Ville-sur-Arce.

Les miracles opérés dans notre diocèse par saint Bernard n'entrent que pour une portion bien minime dans le nombre prodigieux de ceux qu'enregistrait jour par jour son secrétaire Geoffroy. Toutefois le démon de l'orgueil ne put jamais glisser dans son cœur le plus léger sentiment de vaine gloire. « Je suis « surpris de tant de miracles, disait Bernard lui-même ; je ne « sais ce que cela signifie, ni quel est le dessein de Dieu de faire « de si grandes choses par un tel instrument. Il me semble que « je n'ai rien lu de semblable dans les livres sacrés. Quelquefois, « des miracles ont été faits par des saints ; d'autres fois, par des « imposteurs. Ma conscience ne me témoigne ni ne me reproche « que je sois l'un ou l'autre. Je sais que je n'ai point de vertus « qui méritent le don des miracles, et j'ose me flatter de n'être « point de ceux qui, sans connaître le Seigneur, font beaucoup « de prodiges en son nom. »

Quand ces réflexions l'alarmaient, il se rassurait par son humilité. « Je vois bien, disait-il, que cela n'a pas de rapport à « la sainteté d'un seul homme, mais au salut de plusieurs ; Dieu « ne considère pas tant alors la perfection de celui dont il se « sert que sa réputation d'homme parfait, afin de faire estimer « aux autres la vertu qu'on lui suppose. Non, ces miracles ne « se font point pour celui par qui Dieu les fait, mais pour tous « ceux qui en sont les témoins, et Dieu ne choisit pas ces instru-

« ments de sa puissance pour prouver qu'ils sont plus saints que « les autres, mais pour faire aimer aux autres la sainteté (1). »

Tandis que les guerriers de la Croix marchaient en Orient contre les ennemis de la Terre-Sainte, Bernard, en Occident, se faisait le défenseur invincible de la foi contre les erreurs qui osaient lever la tête. Déjà il avait réduit au silence le fameux Abailard, et l'avait fait condamner au concile de Sens, en 1140. Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers, voulut dogmatiser à son tour. C'était un prélat savant et subtil, mais qui, pour accommoder nos mystères aux principes de la nature, détruisait la simplicité de Dieu et mettait une composition infinie dans son être, ses attributs et ses personnes divines. Bernard lui fit reconnaître son erreur, et l'obligea à la rétracter, à la censurer et à l'anathématiser. Mais la principale hérésie contre laquelle notre saint abbé déploya son zèle le plus vigoureux, fut celle d'un moine apostat, nommé Henri, qui faisait dans le Languedoc une guerre cruelle à l'Eglise, attaquant les sacrements qui sont ses trésors, et les prêtres qui en sont les ministres. Bernard parla avec tant de force contre cet hérésiarque, que ceux même qui avaient été séduits se mirent à sa poursuite et l'amenèrent, chargé de chaînes, à l'évêque de Toulouse.

Dieu cependant voulait conduire son serviteur à une plus grande perfection : il permit qu'il fût en butte aux injures, aux calomnies et aux persécutions des hommes. La plus rude épreuve fut la mauvaise issue de la croisade dont il avait comme prophétisé le succès. Quoiqu'il eût fait des prodiges en publiant cette sainte entreprise, quoiqu'il eût reçu l'ordre exprès de la diriger, rien ne put le soustraire à l'injuste dénomination de *séducteur*. Il fallait cette disgrâce pour contrebalancer les louanges incomparables qu'on lui avait prodiguées, et pour achever de l'épurer comme l'or dans le creuset. Toutefois il crut devoir se justifier de ces accusations ; mais la modération qu'il montra est trop édifiante pour que nous ne citions un passage de son apologie : « S'il faut absolument que l'on fasse une de ces deux choses, de « murmurer contre Dieu ou contre moi, j'aime mieux, dit-il, « voir les murmures des hommes tomber sur moi que sur le « Seigneur. Ce m'est un bonheur que Dieu daigne se servir de

(1) Alan. *vita* 2ª, *cap.* XXVII.

« Bernard comme d'un bouclier pour se couvrir. Les coups de « langue déchirants des calomniateurs, les dards empoisonnés « des blasphémateurs, je les reçois volontiers, si je puis empê- « cher ainsi qu'ils arrivent jusqu'au Très-Haut. Je ne refuse pas « d'être humilié, pourvu qu'on n'attaque pas sa gloire. »

Mais cette épreuve fut de courte durée, et l'on rendit bientôt à saint Bernard la justice qu'il méritait.

La santé du grand abbé s'altérait notablement ; il perdait l'appétit et tombait dans de fréquentes faiblesses. Son désir du ciel ne faisait qu'augmenter avec la maladie, et il se plaignait à ses disciples des prières qu'ils faisaient pour son rétablissement, et dont il ressentait les effets : « Pourquoi, leur disait-il, pourquoi « retenez-vous plus long-temps un misérable pécheur? Vos « prières ont empêché l'accomplissement de mes désirs; ayez « pitié de moi; laissez-moi aller à Dieu. » Il leur prédit ensuite que ses jours ne seraient pas prolongés plus de six mois.

Durant ce temps, les habitants de Metz, maltraités par des princes du voisinage, avaient résolu de se venger. L'archevêque de Trèves, Hillin, prévoyant une grande effusion de sang, vint à Clairvaux supplier Bernard de s'interposer entre le peuple et les seigneurs. Le saint abbé, n'écoutant que sa charité et montrant qu'une âme forte et puissante peut facilement maîtriser un corps faible et languissant, entreprit sans hésiter ce lointain voyage. Il réconcilia les deux partis, guérit miraculeusement plusieurs malades et revint à Clairvaux.

Aussitôt la maladie dont il était atteint redoubla d'intensité : bientôt elle parut incurable. Sept cents religieux, ses enfants spirituels, étaient assemblés autour de son lit et fondaient en larmes. Il les consolait en disant qu'un serviteur inutile ne devait pas occuper une place en vain, et qu'un arbre stérile méritait d'être arraché! Ce fut dans ces sentiments d'humilité profonde qu'après avoir reçu les sacrements avec une tendre dévotion, il expira à neuf heures du matin, le 20 août 1153. Il n'était âgé que de soixante-trois ans.

Son corps, revêtu de la tunique de saint Malachie, fut porté dans la chapelle de la sainte Vierge, au milieu d'un concours immense de la noblesse et du peuple des pays voisins, qui faisaient retentir la vallée de leurs gémissements. Il demeura exposé pendant deux jours, et l'on venait en foule lui toucher les pieds, lui embrasser les mains, appliquer sur lui des pains,

des baudriers, des pièces de monnaie, etc., pour les garder comme autant de reliques et s'en servir au besoin comme d'une sauvegarde et d'une protection. Dès le second jour, la presse fut si grande qu'on dut se hâter de célébrer le saint sacrifice. On déposa le corps dans un sépulcre de pierre, avec une boîte qui contenait des reliques de saint Thaddée. Saint Bernard les avait reçues de Jérusalem et avait ordonné qu'après sa mort on les mît sur sa poitrine.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si nombreux, si éclatants, qu'au bout de douze ans seulement, le 18 janvier 1165, le pape Alexandre III l'inscrivit au catalogue des Saints. Ce n'est que le pape Pie VIII qui, de nos jours, lui a donné rang parmi les docteurs.

On lui composa plusieurs épitaphes; nous n'en citerons que deux qui reproduisent assez bien le goût de l'époque :

Ecce latet Clarævallis clarissimus Abbas,
Qui summis summus, si sibi parvus erat.
Religionis apex, lux mundi, laus monachorum,
Flos cleri, legis sanctio, juris amor.
Instructus, velox, sublimis, pauper, abundans,
Artibus, ingenio, sanguine, veste, bonis.
Dura, malum, cunctos tulit, horruit, ædificavit;
Vana, Deum, requiem, sprevit, amavit, habet.

C'est-à-dire : « Sous cette pierre obscure repose l'illustre abbé de Clairvaux, grand dans les plus grandes choses, petit à ses propres yeux. Prince de l'Eglise, lumière du monde, gloire des religieux, fleur du clergé, appui des lois, défenseur du droit. Profond par sa doctrine, vif et sublime par son esprit, ce pauvre volontaire fut riche de tous les dons, riche par ses talents, par son génie, par sa naissance, par sa beauté, par ses actions. Austère et mortifié, ennemi du vice, modèle en toutes choses, il méprisa la vanité, n'aima que Dieu et trouva ainsi l'éternel repos. »

Claræ sunt valles, sed clavis vallibus Abbas
Clarior, his clarum nomen in orbe dedit.
Clarus avis, clarus meritis et clarus honore,
Clarior eloquio, relligione magis.
Mors est clara, cinis clarus, clarumque sepulcrum,
Clarior exultat spiritus ante Deum.

C'est-à-dire : « Illustres sont ces vallées, mais plus illustre est le saint abbé qui rendit leur nom illustre dans tout l'univers. Il fut

illustre par ses aïeux, illustre par ses mérites, illustre par sa gloire, mais plus illustre encore par son éloquence et sa piété. Sa mort fut illustre, sa cendre est illustre, sa tombe est illustre, mais plus illustre est son esprit qui brille devant Dieu. »

Tant que l'église de Clairvaux, commencée du vivant de saint Bernard, ne fut pas achevée, un religieux veillait, jour et nuit, près de la chapelle de la sainte Vierge pour garder ces précieuses reliques. L'histoire a même enregistré le nom de cet heureux moine : il s'appelait frère Laurent.

Au mois d'octobre 1174, l'édifice put être consacré par Gauthier, évêque de Langres, et l'on profita de cette solennité pour relever le corps du saint abbé et le mettre dans un autre tombeau : il n'y resta que quatre ans. Henri, 7e abbé de Clairvaux, fit construire un sépulcre de marbre derrière le maître-autel, et, en 1178, au milieu d'une imposante assemblée où siégèrent plusieurs archevêques et une multitude d'abbés, il inhuma le corps vénérable dont il ne détacha qu'un doigt pour l'offrir à Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre.

A des époques différentes, Jean d'Aizanville, l'un des successeurs de saint Bernard, et Tristan de Bizet, natif de Troyes et évêque de Saintes, donnèrent à l'abbaye des châsses de grand prix pour y transférer les restes du glorieux abbé. Mais les religieux, « craignant que si on tirait les ossements de son tombeau, plusieurs princes, à qui on ne pourrait le refuser, n'en demandassent, » préférèrent les y laisser. Ils accordèrent cependant une vertèbre aux Gênois, en 1625, quelques parcelles du chef à la reine Anne d'Autriche, en 1643, et d'autres fragments à divers monastères.

Les ossements de saint Bernard reposèrent donc jusqu'à la Révolution derrière le maître-autel de l'église abbatiale de Clairvaux. En 1793, quand les administrateurs du district de Bar-sur-Aube se transportèrent à l'abbaye pour s'emparer des objets précieux qu'elle renfermait, on procéda à l'exhumation du corps de saint Bernard. Il était enveloppé dans un linceul de toile blanche très-fine et bien conservée. Le tout était recouvert d'une étoffe de soie très-épaisse, de couleur bleue, présentant dans son tissu des ornements en soie jaune mélangés d'or, figurant des léopards ou griffons. Les populations environnantes préservèrent les ossements sacrés de la fureur des agents révolutionnaires, qui les voulaient jeter au cimetière, et les transportèrent à

Ville-sous-la-Ferté. On y porta également les restes de la plupart des Saints qui étaient exposés ou ensevelis dans l'église de Clairvaux (1). Quelques paroisses voisines, comme Longchamps, furent autorisées, par arrêt du Directoire en date du 8 mai 1793, à partager la bonne fortune de Ville-sous-la-Ferté.

Quant au précieux chef de saint Bernard (partie antérieure du crâne et os de la face), il put être sauvé avec celui de saint Malachie par le dernier abbé de Clairvaux, dom Rocourt. Celui-ci le donna à M. Caffarelli, préfet de l'Aube, qui, à son tour, en fit hommage à la Cathédrale. La précieuse relique fut reconnue par Mgr de Boulogne, le 4 septembre 1816, et par Mgr des Hons, le 25 août 1841. On la voyait, avant la réparation de la Cathédrale, sous le maître-autel, du côté de l'Epitre. Le 25 décembre 1862, Mgr Ravinet, voulant aussi donner au dernier des Pères de l'Eglise et à son saint ami Malachie, un témoignage éclatant de sa dévotion, bénit une châsse magnifique, de style roman, entièrement couverte de lames de cuivre doré. Quatorze figures en relief, rehaussées de pierres précieuses, représentent divers saints personnages, entre autres N. S. J.-C., sa bienheureuse Mère, saint Bernard et saint Malachie. Les têtes de ces derniers reposent sur des coussins de soie blanche et sont exposées à la vénération des fidèles (2).

Il n'y a presque plus rien maintenant qui rappelle à Clairvaux le souvenir de son illustre fondateur. Après avoir visité la chapelle des détenus, ancien réfectoire des moines, et le réfectoire actuel, ancien cellier du monastère, on va dans la forêt à la *Fontaine de Saint-Bernard*. C'est là que, chaque année, le mardi

(1) Outre ces trésors de la plus haute valeur, l'église de Ville-sous-la-Ferté possède sur toile un portrait en pied de saint Bernard, qui fait l'admiration des artistes. « Le saint est debout, la tête légèrement inclinée vers l'épaule gauche; de la main gauche, il soutient l'église de Clairvaux; de la droite, il tient une crosse gothique, d'un travail exquis. Au fond du tableau s'ouvre une large fenêtre, auprès de laquelle deux moines semblent s'entretenir, et l'on voit fuir jusqu'à l'horizon les lignes harmonieuses et les teintes bleuâtres de la Claire-Vallée. » (Ph. Guignard, *Lettre à M. de Montalembert sur les reliques de saint Bernard.*)

(2) Cette châsse remarquable, qui appartenait d'abord à l'abbaye de Nesle-la-Réposte, fut, en 1793, transportée à l'église de Villenauxe, d'où elle passa récemment au trésor de la Cathédrale. On la connaissait sous le nom de châsse de S. Alban, parce qu'elle renfermait effectivement son chef précieux. On en peut voir la description dans le *Voyage archéologique* de M. Arnaud, page 78.

d'après *Quasimodo*, les religieux se rendaient en procession, chantaient un répons à saint Bernard, le *Regina Cœli*, plantaient autour d'une grande croix, voisine de la source, plusieurs petites croix de bois qu'ils façonnaient eux-mêmes, et buvaient avec la main l'eau de la fontaine. « L'eau sort de terre par cinq ouvertures sous le mur d'enceinte de la maison; elle remplit un petit bassin et forme un ruisseau qui descend dans la vallée et va se jeter dans l'Aube. La fontaine est abritée par un édicule adossé à la côte, en cet endroit couverte de mousse et de jeunes taillis. La façade du monument, élevé, en 1854, par les détenus en l'honneur de saint Bernard, présente une niche en plein cintre à assises de pierre de taille, recouverte d'un toit de pierre mouluré et surmonté d'une croix de pierre. Dans la niche est la statue de saint Bernard; au pied de la croix est son écu : il est *d'azur au chevron d'argent accompagné en chef de deux croissants aussi d'argent et en pointe d'un lion de même*. Le timbre est *une mitre et une crosse abbatiales, la mitre à dextre et la crosse à senestre* (1). »

Un grand nombre de paroisses tiennent à honneur de posséder quelques reliques de l'illustre abbé de Clairvaux. Jully-sur-Sarce conserve dans un médaillon d'argent quelques parcelles des côtes de saint Bernard et un fragment de sa natte de jonc. Ramerupt et Celles exposent aux hommages des fidèles une portion de son chef vénéré; l'église Saint-Remi, de Troyes, un fragment d'os du crâne; Bourguignons, une portion de côte et un fragment du suaire; Bar-sur-Aube, la Maison-des-Champs, Dampierre-de-l'Aube, etc., ont renfermé dans de précieux reliquaires les restes vénérables de ce grand saint, la gloire de nos contrées. En dehors du diocèse, la cathédrale de Châlons-sur-Marne possède une partie considérable de la natte sur laquelle est mort l'abbé de Clairvaux; l'église de Fontaine-lès-Dijon, un fragment de sa ceinture, et le musée de Dijon une coupe taillée dans une racine de buis. Nous allions oublier de dire que la Bible dont se servait journellement saint Bernard est à la bibliothèque de Troyes; on remarque que les feuillets qui contiennent le Cantique des Cantiques sont particulièrement usés.

(1) J.-P. Finot.

RÉFLEXIONS.

Il semble que toutes les vertus se soient donné rendez-vous dans le cœur de saint Bernard. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de son détachement du monde qui l'entraîne à Citeaux, ou de son ardent amour du prochain qui le conduit à travers les peuples jusque dans les régions lointaines; de son humilité profonde, qui lui fait désirer l'obscurité et le mépris des hommes, ou des grâces singulières qui l'ont distingué d'une foule d'autres saints personnages; de sa douceur incomparable à l'égard de ceux qui l'approchent, ou de l'impitoyable rigueur avec laquelle il réduit son corps en servitude. Toutefois ce qui appelle plus particulièrement l'attention du pieux fidèle, c'est l'admirable union dans saint Bernard de deux choses que le monde croit presque incompatibles : l'action et la contemplation, le ministère de Marthe et celui de Marie. Le grand abbé de Clairvaux nous fait bien voir dans toute sa vie la possibilité de servir Dieu sans négliger pour cela nos intérêts matériels. Si d'une part, en effet, il se plaint qu'on vient trop souvent troubler sa solitude et le forcer de reparaître dans un monde auquel il avait voulu mourir; d'autre part, il lui suffit de voir les besoins de l'Eglise, d'entendre la voix de l'infortune pour accourir, se multiplier et se dévouer. Pour excuser notre oubli des devoirs religieux, oserons-nous bien désormais prétexter la multiplicité de nos affaires, quand nous verrons Bernard, absorbé par les soins d'une communauté nombreuse et même de l'Eglise entière, se livrer néanmoins à la méditation des choses divines, devenir un des plus grands Saints que la terre ait jamais portés?

PRIÈRE.

O Dieu! qui nous avez transmis la doctrine du salut par votre serviteur Bernard, faites qu'en suivant ses instructions ici-bas, nous méritions d'éprouver les effets de son intercession auprès de vous.

Ainsi soit-il.

SAINTE BÉLINE,

ANASTASE IV,
Pape.
HENRI DE CARINTHIE,
55ᵉ Evêque de Troyes.

(Vierge-Martyre).

1153.

LOUIS-LE-JEUNE,
Roi de France.
HENRI Iᵉʳ LE LIBÉRAL,
9ᵉ Cᵗᵉ de Champagne.

> Il vaut mieux pour moi tomber entre vos mains sans avoir fait le mal, que de pécher en la présence du Seigneur.
> (DANIEL, XIII, 23)

SOMMAIRE.

Famille de Béline. — Ses vertus. — Elle préfère le martyre au péché. — Les habitants vengent sa mort. — Sentence du pape et du parlement. — Canonisation de Béline. — Sa chapelle. — Sa fontaine. — Bas-relief à l'église paroissiale. — Ses reliques.

On a beaucoup vanté Lucrèce de s'être percée d'un glaive pour ne point survivre à son déshonneur, sans faire attention que cette Romaine, en voulant par une mort volontaire expier son adultère avec Tarquin, n'a fait qu'ajouter un nouveau crime au premier. C'est au Christianisme seul qu'il appartenait de donner au monde le spectacle de l'héroïsme de la chasteté. Les vierges chrétiennes savent résister jusqu'à la mort, mais elles ne se la donnent pas après le crime; elles la reçoivent avec joie plutôt que de se prêter au péché. Telle nous avons déjà vu Tanche, la vierge de Lhuitre, telle nous allons voir Béline, la vierge de Landreville.

Née d'une famille d'honnêtes cultivateurs, Béline se distinguait de ses jeunes compagnes par une plus grande piété et une infatigable charité. Occupée le jour à garder ses troupeaux, elle consacrait la nuit à soigner les malades, fort nombreux à cette époque. Aussi la citait-on dans le village comme un modèle accompli d'abnégation, de douceur, de toutes les vertus, et les habitants avaient pour elle, malgré sa jeunesse, une sorte de vénération. Ils devaient bientôt professer pour leur pieuse compatriote un culte véritable, et la voir placée sur les autels, couronnée de l'auréole d'un glorieux martyre.

« A cette époque, dit M. Coutant, que nous citerons plusieurs fois dans cette notice (1), Landreville n'avait point encore joui des bienfaits de l'affranchissement; les habitants étaient main-mortables, et, en vertu de ce droit, ne pouvaient ni tester, ni contracter alliance sans l'assentiment du seigneur haut-justicier. » Ce seigneur était alors Jean de Pradines, sire de Dracey ou d'Arcy, que l'on désigne à Landreville sous le nom de Jean Paterne. « Or il arriva que Béline, jeune et vertueuse fille avait, selon les traditions orales, fait vœu de chasteté, et, selon d'autres, devait contracter alliance avec un jeune homme de son village, digne imitateur des vertus de Béline. »

Ces deux versions également admises, les phases de ce drame doivent également se présenter de différentes manières.

« Selon la première version, les parents de Béline seraient allés demander l'agrément du seigneur, qui aurait signifié de lui envoyer la jeune fille. Selon la seconde, Jean de Pradines aurait surpris Béline pendant qu'elle gardait le troupeau de son père, et, comme elle aurait refusé de répondre aux coupables désirs du seigneur, ce dernier lui aurait tranché la tête. » Quoi qu'il en soit de cette double version, ce qu'il y a de certain, c'est que la chaste Béline préféra la mort au péché et mérita d'être couronnée du laurier de la victoire de la main même de Jésus-Christ, l'époux des vierges.

Le criminel attentat du brutal seigneur de Landreville avait eu lieu dans un ravin, près du village; mais il ne put rester longtemps inconnu. Au premier bruit qui s'en répandit, « les habitants s'armèrent spontanément, et sans préméditation aucune, se jetèrent sur le château de leur seigneur, l'incendièrent et le détruisirent de fond en comble. Jean de Pradines ne dut son salut qu'à une fuite précipitée. Peu après, le pape Anastase IV lança l'excommunication sur le sire de Pradines et l'interdit sur sa seigneurie de Landreville, mais cet interdit ne fut que momentané.

« Le roi, de son côté, fit réunir la seigneurie de Landreville au château de Bar-sur-Seine *à cause de la forfaicture* du seigneur. Le parlement condamna Jean de Pradines à un exil perpétuel. »

Béline fut canonisée cinquante ans après sa mort, avec une pompe extraordinaire. « Les restes de la sainte furent retirés du

(1) Annuaire de l'Aube, 1857, p. 106.

sol en présence d'un légat du Saint-Père, de l'évêque de Langres, des abbés de Clairvaux, de Molesme et de Mores. Son chef fut enfermé dans un riche reliquaire d'argent émaillé, garni de pierres fines, et porté en grande solennité à l'abbaye de Mores (près de Celles). Cette procession était suivie d'un grand nombre de religieux et d'ecclésiastiques ; toutes les milices de Bar-sur-Seine, de Chassenay, des Riceys et une foule considérable y assistaient. Les paroisses voisines eurent quelques parcelles des reliques de sainte Béline, et la paroisse de Landreville resta dépositaire d'une grande partie des restes mortels de la sainte. »

Ce fut à cette époque que l'on construisit une chapelle en l'honneur de la vierge-martyre. Elle est située sur l'emplacement même de la demeure de la pieuse fille, à quatre cents pas environ du Landreville actuel, car du temps de notre sainte, le pays occupait la colline.

Mis en vente en 1793, ce modeste sanctuaire fut acheté par un habitant du pays, et il vient d'être restauré par les soins de sa veuve, Mme Thimard.

A quelque distance se trouve une fontaine dédiée à sainte Béline et qui en porte le nom; on s'y rend en grande dévotion le jour de la fête, et l'on assure que plusieurs personnes y ont recouvré la santé par l'intercession de la jeune vierge.

Dans le courant du XVIIe siècle, le célèbre Bouchardon fut chargé de représenter sur la pierre le martyre de sainte Béline. On voit Jean Paterne « le sabre à la main, immolant à sa rage et à sa fureur, peintes dans ses yeux et dans son attitude, cette sainte fille, qui, à genoux, paraît attendre avec constance, résignation et courage la couronne due à sa vertu et à son innocence (1). » Ce bas-relief est placé dans une chapelle de l'église paroissiale.

Les reliquaires de Mores et de Landreville ont disparu dans la tourmente révolutionnaire. Il ne reste plus à l'église qu'un buste de la sainte renfermant, à ce que l'on croit, quelques-uns de ses ossements sacrés.

La fête de sainte Béline se célèbre à Landreville le 19 février de chaque année, quoique son martyre ait eu lieu le 8 septembre 1153.

(1) Rouget.

RÉFLEXIONS.

Plutôt la mort que le péché! telle a été de tout temps la devise des Saints, et en particulier des glorieux martyrs de Jésus-Christ. Telle doit être encore aujourd'hui la devise de tous les chrétiens. Si le démon vaincu a renoncé au fer et au feu pour arracher au ciel les âmes qu'a rachetées le sang de Jésus-Christ, il n'a point pour cela jeté bas les armes. Aujourd'hui, comme autrefois, il persécute avec acharnement le disciple du Sauveur, mais par des moyens différents. La guerre qu'il continue contre nous n'est plus ouverte et sanglante, comme aux premiers jours, elle est astucieuse et perfide, et par là même plus dangereuse et plus redoutable. Aussi est-il nécessaire que le chrétien s'arme de force et qu'il s'écrie avec sainte Béline : Plutôt la mort que le péché! Peut-il se passer de cette force invincible quand un monde perfide l'attire par ses séductions, l'égare par ses conseils et l'entraîne par ses exemples? Peut-il s'en passer, quand, de concert avec l'ange du mal, une chair corrompue se révolte contre l'esprit; quand nous ne pouvons, pour ainsi dire, faire un pas sans être exposés, excités à offenser Dieu?

PRIÈRE.

Seigneur! faites-nous marcher sur les traces de vos Saints. Qu'à leur exemple, nous soyons disposés à donner notre vie plutôt qu'à vous déplaire.

Ainsi soit-il.

B. MÉNARD ou MÉDARD,

(2e Abbé de Mores);

B. HERBERT,

(3e Abbé de Mores),

PUIS ARCHEVÊQUE DE TORRE, EN SARDAIGNE.

Fin du XIIe siècle.

C'était un peuple de Saints.
(S. PIERRE, II, 9).

SOMMAIRE.

Grands personnages de Mores. — Origine de cette abbaye. — Le B. Ménard est témoin de faveurs accordées à saint Bernard. — Il est élu abbé de Mores. — Ferveur des religieux. — Donations. — Mort du B. Ménard. — Patrie du B. Herbert. — Il vient à Clairvaux. — Il succède au B. Ménard. — Il retourne à Clairvaux. — Ses écrits. — Il est archevêque de Torre. — Sa mort.

Sur les confins de la paroisse de Celles se voient encore aujourd'hui de vastes débris qui accusent l'emplacement d'une importante construction. Là s'élevait autrefois le monastère de Mores, qui se glorifiait de remonter à saint Bernard et de compter parmi ses illustrations de grands serviteurs de Dieu, et de hauts dignitaires de l'Eglise. Il suffit de nommer, parmi les premiers, le B. Ménard ou Médard et le B. Herbert; parmi les seconds, un cardinal, Pierre de Bar, du titre de S. Marcel, qui d'abord prieur de Clairvaux, fut le 12e abbé de Mores, d'où il passa à Igny et reçut la pourpre romaine à Lyon, des mains du pape Innocent IV, l'an 1245; et un prélat, Gabriel de Bleigny, le Génevois, 29e abbé de Mores, puis évêque de Noyon. Nous pourrions ajouter un nom bien connu dans nos contrées : Louis Guillaume de Chavaudon, 34e abbé du monastère.

Le B. Ménard et le B. Herbert doivent trouver place dans ce

recueil, car leurs noms sont inscrits dans le Ménologe de Citeaux aussi bien que dans celui des Bénédictins (1).

Les chanoines réguliers de Saint-Denis de Reims, possédaient quelques biens sur le territoire de Mores. A la demande de Samson, leur archevêque, ils en firent généreusement offrande à saint Bernard, à condition qu'on y bâtirait un monastère de la filiation de Clairvaux. Samson s'empressa d'en donner avis à saint Bernard (2) qui accepta volontiers la donation et envoya bientôt une sainte colonie peupler cette nouvelle terre de bénédiction. C'était l'année même où mourut le grand abbé de Clairvaux.

Saint Bernard excellait dans le choix des hommes qu'il destinait à la direction d'un monastère : il ne pouvait manquer de désigner un saint pour gouverner l'abbaye de Mores : ce fut l'abbé Gérard, dont les divers historiens de Clairvaux exaltent l'onctueuse piété, la droiture et la ferveur exemplaires (3).

Cet héritage de vertus ne pouvait périr entre les mains du B. Ménard qui fut choisi pour lui succéder. C'était un saint religieux qui plusieurs fois avait été témoin des faveurs que le ciel prodiguait à saint Bernard. Il se plaisait surtout à rapporter le fait suivant :

Un jour, Bernard priait seul dans l'église du monastère. Ménard entra, sans se douter du prodige qui allait se passer sous ses yeux. Le bienheureux abbé était prosterné devant l'autel : tout à coup parait sur le sol une croix avec le crucifix. Bernard l'adore et le

(1) Chrys. Henriquez, *Menologium Cist.* —Bucelinus, *Menologium Benedict.*

(2) Epistol. 485. *Opera S. Bern. tom.* I, *édit. Migne.*

(3) Joann. Erem. *Vita* 4ᵃ, *n.* 16. *Vir sanctus et verax in verbis suis; cujus verbis fidem non adhibere, quasi ipsi veritati repugnare est.* Saint Bernard l'honorait de sa confiance et de son amitié. C'est à lui que nous devons de connaître le don merveilleux de bilocation dont le Seigneur avait gratifié l'illustre abbé de Clairvaux. Pendant l'office de la nuit, Bernard parcourait quelquefois les rangs des religieux pour soutenir le chant et empêcher les moins vigilants de succomber au sommeil. Un jour, Gérard se plaignait amicalement à saint Bernard du retard qu'il avait apporté dans sa visite accoutumée. « Il est vrai, répondit le saint abbé; mon corps n'a pu se trouver aux Matines, mais mon esprit y était. » Gérard fut grandement surpris de cette parole; car il avait vu Bernard se promener long-temps dans le chœur et toucher de la main ceux des frères que semblait absorber la fatigue. (Gauf. lib. IV, c. 1.)

couvre des plus tendres baisers. Mais, ô merveille! voici que les bras du crucifix se détachent du bois qui les tenait fixés; ils enlacent le serviteur de Dieu et semblent l'embrasser! Ménard demeure immobile de stupeur et d'admiration; mais craignant d'être aperçu et de blesser par sa présence l'humilité du saint, il se retire discrètement (1).

L'heureux privilégié, choisi par Dieu pour contempler une si grande merveille, devait être aussi d'une sainteté peu commune. Il le montra par la pieuse direction qu'il imprima ou maintint dans sa communauté. Il sut communiquer à ses religieux l'esprit de ferveur qui l'animait lui-même : nous n'en voulons pour preuve que l'histoire d'un frère convers dont la vie et les derniers moments sont rapportés par l'annaliste de Clairvaux : (2) *ab uno disce omnes.*

« Gérard, c'est ainsi qu'il s'appelait, était un homme d'une haute piété, quoiqu'il fût employé aux fonctions serviles de la maison. S'il avait une conscience délicate, il était impitoyable pour son corps qu'il traitait avec une extrême rigueur. Il avait une si grande horreur du péché, qu'aux moindres tentations de l'esprit mauvais, il se roulait dans les orties et ensanglantait ses membres. Sa douceur était incomparable, et il s'étudiait surtout à conserver la paix avec ses frères. Dans sa dernière maladie, il appela l'un des infirmiers et lui dit : « Je me souviens d'avoir, « avant-hier, fait de la peine à telle personne, » et il la lui désigna. « Je me suis aussitôt, il est vrai, jeté à ses genoux, lui de- « mandant pardon, et je l'ai obtenu; mais je ne sais si c'est de « bon cœur qu'il m'aura été accordé. Veuillez donc, je vous prie, « aller trouver cette personne et la supplier au nom de Dieu d'ou- « blier complètement ma faute. » L'infirmier revint l'assurer de son pardon : « Béni soit Dieu! s'écria Gérard; je mourrai con- « tent, puisque je suis en paix avec tous nos frères et que je leur « désire le même bien qu'à moi-même. » Quand il fut sur le point d'expirer, son visage prit tout à coup un air de satisfaction et de bonheur : « Mes frères, dit-il à ceux qui l'environnaient, réjouis- « sez-vous dans le Seigneur et félicitez-moi sincèrement, car voici « le Sauveur Jésus qui vient à moi avec ses douze apôtres. Il est

(1) Ex exord. mag. Cist. lib. VII, c. VII. — Herb. *de Mirac.* lib. II, c. XIX.

(2) Herb. *de Mirac. lib.* I, *cap.* XVIII.

« dans l'église, attendant mon trépas; il n'en sortira point que je « ne l'accompagne. » Après ces paroles, il rendit le dernier soupir.

Telle était l'abbaye de Mores.

Dieu qui, pour soustraire ses fidèles serviteurs aux préoccupations des besoins de la vie, a fait à la vertu les promesses du temps comme celles de l'éternité, n'abandonna pas la nouvelle fondation : il lui suscita de puissants et généreux bienfaiteurs. Nous citerons particulièrement le comte de Bar-sur-Seine, Manassé, en 1165; Thibaut, en 1167, et Rainault, abbé de Pouthières, qui, en 1168, céda au B. Ménard quelques terres qu'il possédait sur le finage de Landreville.

Il est difficile d'assigner l'époque précise de la mort du B. Ménard; mais, à partir de 1168, son nom ne paraît plus dans ce qui nous reste des actes du monastère. Dieu n'aura sans doute pas tardé à lui donner la récompense bien méritée de ses travaux. Il est inscrit au Ménologe de Citeaux, sous la date du 6 juin.

Le B. Ménard fut dignement remplacé par le B. Herbert. Les circonstances de la vie de ce dernier nous sont presque aussi peu connues que celles de son prédécesseur. On sait toutefois que, natif de Léon en Espagne, il fréquenta dans sa jeunesse un pieux solitaire appelé Dominique, et qu'à cette école de vertu, il fit d'admirables progrès dans la science spirituelle. Plus tard, il prit l'habit religieux à Clairvaux et fut du nombre des premiers disciples de S. Bernard. Il survécut à son illustre maître, ainsi qu'au B. Robert de Bruges. Mais il trouva quelque adoucissement à sa douleur dans l'amitié de Fastrade, 3e abbé de Clairvaux (1157-1164), qu'il se fit un honneur de servir à table pendant plusieurs années (1). Il était alors dans toute la force de l'âge et la maturité du jugement. Aussi, quand le B. Ménard eut expiré, fut-il estimé digne de prendre sa place.

Nous ne pouvons assez regretter que les faits qui ont dû signaler son administration ne soient pas arrivés jusqu'à nous : notre piété y eût certainement trouvé d'admirables sujets d'édification.

Lorsque Henri, 7e abbé de Clairvaux (depuis Cardinal-Évêque d'Albane et Légat apostolique en France), recueillit l'héritage de saint Bernard, Herbert revint auprès de lui en qualité de chape-

(1) Herb. *de Mirac. lib.* II, *cap.* XXV.

lain, et ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il écrivit, en 1178, les trois livres *De Miraculis,* qui nous ont conservé d'intéressants récits sur la vie des moines ses contemporains.

Herbert devait encore une fois quitter la Claire-Vallée où il avait goûté de si douces délices. Il lui fallut accepter le fardeau de l'épiscopat et porter l'ardeur de son zèle dans des contrées éloignées : l'Eglise de Torre, en Sardaigne, le réclamait pour son archevêque. Malgré la distance des lieux et la difficulté des communications, il entretint quelques relations avec ses anciens frères de Clairvaux, et nous voyons le prieur Jean, surnommé l'Ermite, lui offrir, comme à un valeureux soldat de Jésus-Christ, la dédicace du recueil qu'il avait composé sur saint Bernard et ses disciples (1).

Nous ignorons les actes de son épiscopat et la date de sa mort; mais nous savons qu'il règne dans les cieux et que son nom se lit dans le catalogue des Bienheureux au 28e jour de février.

RÉFLEXIONS.

Il n'est pas rare de rencontrer des hommes qui n'accordent leur admiration qu'aux vertus éclatantes et n'ont qu'un froid mépris pour les humbles pratiques de piété, qu'ils relèguent dans les cloîtres et qu'ils traitent d'inutiles minuties. Qu'ils se souviennent « que Dieu, tout grand qu'il est, ne peut guère être honoré que par de petites choses, et que le vrai moyen de nous élever jusqu'à lui, c'est de nous abaisser devant sa Majesté par ces pratiques simples et communes, symboles naturels de notre dépendance et de notre néant. Sans doute que la vertu ne vit que par le sentiment, et que son vrai trône est dans l'âme; mais, s'il est vrai que ces pratiques extérieures ne font pas seules la véritable piété, il ne l'est pas moins que la véritable piété ne saurait subsister sans ces pratiques extérieures; que ces observances, aux yeux du monde si minutieuses, l'exercent et la soutiennent; et que, tour à tour contrariant la volonté et humiliant l'esprit, elles deviennent dans une âme sainte une source féconde de sacrifices et de vertus, de victoires et de mérites. »

(Mgr de Boulogne, *Apologie des gens de bien.*)

(1) Joann. Erem. *Vita* 4a, n. 4.

PRIÈRE.

Seigneur, qui conservez dans les cloîtres l'étincelle de la foi, apprenez-nous à en respecter les pieux habitants comme vos plus dignes images ; afin que, passant du respect de leurs personnes à l'imitation de leurs vertus, nous puissions un jour partager leur bonheur et leur récompense.

Ainsi soit-il.

TRANSLATION A TROYES DU CORPS DE S^TE^ HÉLÈNE.

INNOCENT III, Pape. **HERVÉE,** 60e Evêque de Troyes.	1209.	**PHILIPPE II AUGUSTE,** Roi de France. **THIBAUT IV LE CHANSONNIER** 12e Cte de Champagne.

La grâce était répandue sur ses lèvres, et c'est pourquoi le Seigneur l'a bénie pour l'éternité.
(Ps. 44, 3).

SOMMAIRE.

L'évêque de Troyes, Garnier de Trainel, prend part à la quatrième croisade, et obtient le corps de sainte Hélène. — Réception de cette relique par les Troyens. — On ignore quelle est cette sainte Hélène. — Tentative infructueuse pour connaître sa vie. — Légende de sainte Hélène. — Nombreux miracles opérés par son intercession. — Description de sa châsse. — Etat de son corps en 1793.

Le signal de la quatrième croisade venait d'être donné par l'éloquent et chaleureux curé de Neuilly. La Champagne surtout, guidée par le comte Henri II le Jeune, prit les armes pour marcher à la conquête de la Palestine. Les croisés étaient encore à Venise, quand l'évêque de Troyes, Garnier de Traînel, les y alla rejoindre. Il les accompagna jusqu'à Constantinople en qualité d'aumônier de l'armée latine, et il signala sa bravoure, à la prise de cette ville, ainsi que l'évêque de Soissons. Les églises de Constantinople possédaient une grande quantité de reliques renfermées dans des châsses de grand prix. L'or, l'argent et les pierreries devinrent la proie du soldat, mais les seigneurs se réservèrent les corps saints et les ossements vénérables dont ils enrichirent les églises d'Occident. L'évêque Garnier, préposé à la garde des saintes reliques, eut une part abondante dans le partage qui en fut fait. Notons, parmi les plus précieuses, une parcelle assez considérable de la vraie Croix de Notre Seigneur,

le crâne de l'apôtre saint Philippe (1) et le corps entier de sainte Hélène.

La joie des Troyens fut grande quand, en 1209, arrivèrent à la ville les reliques sacrées, sous la garde de Jean Langlois, chapelain de Garnier de Traînel. Mais bientôt l'inquiétude s'empara des esprits : on ne connaissait pas la sainte dont on venait de recevoir le corps, et l'on n'avait aucun acte qui instruisît de son histoire. La mort avait surpris l'évêque Garnier à Constantinople, l'an 1205, et l'avait empêché de donner sur la vierge hellénique les détails qu'il aurait pu recueillir aux lieux mêmes de sa naissance. La richesse des ornements qui l'enveloppaient fit supposer que c'était peut-être la mère du grand Constantin (2). Afin de fixer l'objet du culte, Hervée, successeur de Garnier, et le chapitre de la Cathédrale, renvoyèrent Langlois à Constantinople pour s'informer de la naissance, des actions et de la mort de la sainte. Peu de jours après son arrivée, Langlois découvrit un ecclésiastique, nommé Angermer, natif de Courbetant, qui faisait alors partie du diocèse de Troyes. Cet homme, très-versé dans la langue grecque, était devenu lecteur de l'Eglise de Chalcédoine. Langlois lui fit connaître l'objet de son voyage, et le pria de lui donner les éclaircissements qu'il désirait. Angermer les lui promit. Il fit à la hâte une vie de sainte Hélène, qu'il dit avoir trouvée dans les anciennes bibliothèques et dans de très-amples collections dont il lui donnait un extrait pour remettre à l'évêque de Troyes. Malheureusement ce récit, entaché d'anachronisme, soutient difficilement une critique judicieuse et éclairée, et le bréviaire de Troyes, qui l'avait accepté quelque temps, finit par se contenter de ce que disent Villehardoin et Camusat

(1) Une dent de saint Pierre, donnée par le pape Alexandre III au comte Henri Ier, à son retour de la Terre-Sainte, fut mise avec le crâne de saint Philippe dans un reliquaire d'argent, de forme octogone, orné de figures en vermeil, autour duquel on lisait ces vers :

> Si mihi pro pretio rubet aurum, gemma diescit.
> Intra quod capio pretii comercia nescit.
> Petre, tuo denti, capitique, Philippe, dicatum
> Vas ego, Deus summe, caput ima parte locatum,
> Hunc Romæ captum, comes Henrice, tulisti,
> Hoc Græcis raptum, Præsul Garnere, dedisti.

(2) C'est l'opinion de Grosley et de l'éditeur de ses œuvres. On peut voir leurs raisons dans les *Mémoires sur les Troyens célèbres*, art. SAINTE HÉLÈNE.

de la translation du corps de la sainte à Troyes. Nous dirons pourtant, à titre de légende, quelque chose du récit d'Angermer.

Hélène, dit-il, prit naissance à Naturas, petite ville située près de la mer de Constantinople; son père était Agiel, roi de Corinthe, et sa mère s'appelait Gratulie. Lorsqu'elle vit le jour, Evagre, évêque de Philippes, prévoyant que cette enfant serait un jour un flambeau de l'Eglise, lui donna le nom d'Hélène, qui, en grec, signifie *lumière*. Sa vie fut un tissu de merveilles, et, dès sa plus tendre enfance, elle fut gratifiée du don des miracles. Evagre, ayant bâti une église pour y chanter les louanges du Seigneur, on ne savait sous quel vocable la consacrer, quand la jeune Hélène, qui ne parlait pas encore, s'écria : « A Marie! A Marie! » Ce qu'entendant les évêques de la province, assemblés pour la cérémonie, ils rendirent grâces à Dieu qui tire souvent sa louange de la bouche des plus petits enfants.

Hélène avait sept ans, et n'avait pas encore reçu le baptême. Comme les fêtes de la Pentecôte approchaient, sa mère la conduisit à Corinthe, où elle reçut le sacrement de la régénération spirituelle des mains de l'évêque Aurisius : et quoique le soleil fût au milieu de sa course lorsque l'eau sainte coula sur son front, deux anachorètes, Mellite et Bobin, virent dans les airs une main lumineuse tracer sur la jeune enfant le signe de la croix. A douze ans, elle signala sa sainteté par un miracle éclatant. Elle se rendait à Philippes avec sa mère, quand une pauvre femme s'approchant d'elles, leur demanda l'aumône. « Donnez-moi, mon amie, lui répondit Hélène, et je vous donnerai à mon tour. Donnez-moi, dans le vase de bois que vous tenez, de l'eau de la fontaine qui coule à nos côtés. » Aussitôt la mendiante s'empressa de satisfaire son désir et lui présenta à boire, mais Hélène, lui rendant son vase : « Prenez, dit-elle, ce qui vous appartient, et retirez-vous en paix. » Et voici que le vase d'argile était changé en un vase de l'argent le plus pur. Le voile qui dérobait aux yeux des hommes l'angélique beauté d'Hélène fut aussi l'instrument de plusieurs miracles : il guérit, par le seul attouchement, le père de la sainte d'un mal de dents qui ne lui laissait aucun repos; il frappa de mort le président de la province d'Héraclée, qui portait sur les biens de l'Eglise une main sacrilége. Il procurait même aux pécheurs pénitents une telle contrition de leurs fautes et une si grande abondance de larmes qu'on le faisait toucher des lèvres avant que de donner la sainte Eucharistie.

Angermer s'arrête à la mort de Gratulie dont sainte Hélène avait eu révélation, et il ne dit rien du temps où notre bienheureuse alla recevoir la récompense de ses vertus.

Quoi qu'il en soit, l'évêque Hervée, l'an 1211, autorisa dans son diocèse le culte de sainte Hélène, et les miracles nombreux dont les Troyens éprouvèrent les heureux effets, firent bien voir qu'il avait été inspiré du ciel dans cette décision.

Nous citerons quelques-uns de ces prodiges.

Henri, dit l'Allemand, affirma par serment que le jour où l'on honorait le souvenir de sainte Hélène, en 1257, sa femme le conjura instamment de remettre au lendemain le travail qu'il voulait entreprendre, parce que c'était la fête de l'illustre vierge; mais lui, ne tenant aucun compte de cet avis, mit la main à l'œuvre. A peine eut-il commencé qu'il ressentit la punition divine : son visage se contracta horriblement et fut pris d'un tremblement convulsif qui le rendit hideux à voir. Le malheureux reconnut alors la main vengeresse qui le frappait; il recourut à Dieu et à sainte Hélène; il fit vœu que tant qu'il vivrait, il en célébrerait la fête, et se dirigeant vers la châsse de la sainte, il y obtint la délivrance entière de son affliction.

Un habitant du Mesnil, nommé Garnier, ayant perdu l'usage de ses jambes, fut transporté à l'hôpital Saint-Nicolas (1). Il entendit alors parler des miracles de sainte Hélène. Il se fit conduire aussitôt à l'église Saint-Pierre, et, pendant son oraison, il fut si bien guéri qu'il s'en retourna sans bâton ni soutien. C'est ce qu'il affirma sous la foi du serment.

Le curé de Laubressel, avec d'autres témoins, assura qu'un jeune homme de ce pays ne pouvait, depuis huit ans, se tenir debout que sur le pied droit, parce que l'autre était contourné et mal affermi. Il se rendit à Troyes sur les épaules de son frère aîné, et implora la protection de sainte Hélène. Ce ne fut pas en vain; car bientôt il se leva sur ses deux pieds et s'en retourna guéri.

Les démons aussi obéissaient à la puissance de la vierge. Une fille de Barberey, maniaque et possédée de l'esprit malin, fut

(1) Cet hôpital, situé près de la Cathédrale, est le plus ancien dont les Annales troyennes fassent mention. Il fut fondé et doté pour les pauvres et les étrangers par les chanoines de Saint-Pierre qui les soignaient de leurs propres mains.

amenée par ses parents à sainte Hélène. Durant trois à quatre jours, le démon la tourmenta si horriblement qu'elle poussait des cris aigus dans l'église, et qu'on avait peine à la contenir; mais enfin, par la miséricorde de Dieu et les mérites de sa servante, sainte Hélène, elle trouva quelque repos et s'endormit paisiblement. Quand elle s'éveilla, elle était délivrée, et elle repartit joyeuse, louant Dieu et bénissant sa libératrice.

On accourait de tous les pays pour recevoir du soulagement dans les afflictions et les maladies, et les villages de Sacey, Bouilly, Saint-Thibaut, Mathaux, Pouan, Montiéramey, Châtres, Molesme, aussi bien que Troyes, Tonnerre, Sens et Châlons, éprouvèrent le bienfaisant pouvoir de la sainte et portèrent au loin le bruit des merveilles que le Seigneur opérait par son entremise.

Si sainte Hélène faisait des miracles pour les autres, on peut dire qu'elle en avait fait d'abord pour elle-même. L'an 1228, le rond-point de l'église Cathédrale fut fortement endommagé par un tourbillon de vent impétueux. La chute des pierres, des poutres et autres matériaux devait nécessairement briser tout ce qui se trouvait sur le passage; c'est en effet ce qui eut lieu, mais non pas pour le corps de la bienheureuse Hélène. La châsse qui le renfermait fut entièrement broyée; mais les saints ossements furent respectés et demeurèrent intacts. On ne pouvait s'y tromper : par un éclatant miracle, la sainte avait elle-même préservé son propre corps.

Ainsi, les êtres insensibles étaient également soumis à Hélène : on en eut une preuve nouvelle, l'an 1530. Le 4 mai, un incendie considérable dévorait une partie de la ville de Troyes et menaçait de ne laisser debout aucune habitation. Toutes les ressources humaines étant impuissantes, on recourut à Dieu, et le Seigneur qui se sert des saints pour manifester sa puissance et venir en aide à leurs frères de la terre, inspira aux religieux de Saint-Loup et aux chanoines de Saint-Etienne et de Saint-Pierre, de transporter au foyer même de l'incendie les reliques sacrées, parmi lesquelles était le corps de sainte Hélène. « J'y estois présent, dit Félix Paris, accompagnant le collége des Vénérables « (chanoines), en la procession de Saint-Pierre, et j'y faisois « mon office de sous-chantre; vous eussiez veu en vérité l'impé- « tueux souffle du vent qui portoit le feu (après que les châsses « des saincts furent mises à l'opposite du feu qui s'approchoit

« vers nous) de part et d'autres, à grand'peine se retirer en « arrière et céder lieu aux saintes reliques : ores il se jettoit de « çà, maintenant il se portoit de là; les bouffées et brasiers des « flammes s'eslevoient tantost fort hault, et tantost retomboient « ou estoient abbatuës : on eust dit sans doute, et nous le pou- « vons pieusement croire que c'estoit un combat des bons anges « nos gardiens se combattant contre les malins esprits parmi « l'air et le feu ardent; quand nos anges protecteurs sous la main « puissante de Dieu s'efforçoient de nous secourir, au rebours « ces ennemis du genre humain s'employoient pour nous nuire. » Ainsi, c'est à sainte Hélène, entre autres, que les habitants des rues de la Tannerie et de Notre-Dame jusqu'à la Seine durent la faveur d'échapper à une destruction complète.

La châsse apportée de Constantinople renferma le corps de sainte Hélène jusqu'à ce que les fureurs sacriléges de la révolution l'eussent réduite en cendres. Voici la description qu'en fait Grosley :

« Cette châsse est couverte de restes de peintures ou de minia- « tures que leur haute antiquité rend précieuses pour l'histoire « des arts. Soit qu'elles aient été exécutées à Constantinople « même, soient qu'elles sortent d'un pinceau français, leur fini, « le beau caractère de plusieurs têtes peuvent donner une idée « de l'état de la peinture dans les siècles qui ont précédé le « renouvellement des arts. Onze petits compartiments, qui par- « tagent les deux côtés de la châsse dans sa longueur, offrent la « parabole des vierges sages et des vierges folles. Dans les com- « partiments plus étendus du couvercle, dont il ne reste que des « fragments, sont représentés plusieurs miracles. Des anges avec « des encensoirs à la main remplissent les entre-panneaux. » Tant de beauté ne put trouver grâce auprès des révolutionnaires.

La richesse des ornements qui enveloppaient les restes de sainte Hélène répondait à la magnificence de la châsse. On ne lira pas sans intérêt le détail suivant de l'état où se trouvait le corps de la sainte à l'ouverture de la châsse, en 1793. Nous l'empruntons à l'abbé Maydieu, chanoine de Troyes, qui le rédigea sous la dictée d'un témoin oculaire : « En ouvrant la châsse, « la première chose qu'on trouva fut un grillage de fer, à bran- « ches entrelacées, de la grosseur du petit doigt. Ce grillage « ayant été cassé à coups de marteau, la première couverture « qu'on vit était le drap d'or, sur lequel étaient posés trois petits

« carreaux d'une étoffe de soie, rayée à raies d'argent et de vert,
« avec quatre petits glands en argent, un à chaque angle de
« chaque carreau. Le premier était à la tête du corps, le second à
« l'estomac, et le troisième sur les pieds. Après le drap d'or se
« trouvaient deux draps de soie blancs, et dessous, un suaire de
« toile blanche enveloppait tout le corps. Le suaire ôté, le corps
« desséché se trouva tout entier, sans qu'il y manquât autre
« chose qu'une phalange du petit doigt de la main gauche. Les
« bras étaient croisés sur la poitrine. Le corps était couvert d'une
« chemise qui ne descendait que jusqu'aux genoux. Au-dessus
« de la tête était une auréole de cuivre doré, en forme de cou-
« ronne.

« Derrière la tête, au chevet de la châsse, on voyait une plaque
« de cuivre avec une gravure représentant une personne qui
« tenait un sceptre de la main droite et avait la couronne sur la
« tête. La sainte était coiffée de trois coiffes de toile, à barbes
« nouées sous le menton par de petits rubans de fils, comme les
« coiffes des Comtoises. Le front était ceint d'un bandeau de toile
« en forme de diadème. Les ongles des doigts de la main et de
« ceux des pieds étaient bien conservés et très-blancs. Elle por-
« tait aux pieds des souliers à petits talons d'un pouce de hau-
« teur. L'empeigne était de cuir noir, et le quartier, de peau
« blanche tachetée de noir. A la partie extérieure de la jambe
« gauche, et à la naissance de la cheville du pied jusqu'à six
« pouces environ vers le haut, on voyait un morceau de roseau,
« de cinq à six lignes de large sur six pouces de long, attaché
« avec des fils, comme une ligature faite pour prévenir ou pour
« assujettir les fractures que cette partie de la jambe avait sans
« doute éprouvées par accident, lors de la déposition du corps
« dans la châsse, car on ne peut pas supposer que ce fût une
« marque de distinction. » (1)

Ce qui put échapper aux flammes a été recueilli et placé dans une même châsse avec les restes de sainte Mâthie; et ces deux patronnes du diocèse reçoivent, le même jour, les hommages des fidèles, quoique la fête de sainte Hélène soit marquée au 4 mai.

(1) *Mémoires sur les Troyens célèbres*, tom. I, p. 441, add. de l'éditeur.

RÉFLEXIONS.

Sainte Hélène justifia pleinement la signification de son nom; elle devint pour ses contemporains une lumière brillante par l'éclat de sa vie sainte et remplie d'œuvres de charité. A son exemple, et suivant le commandement de Jésus-Christ lui-même, que notre lumière luise devant les hommes, afin que, voyant nos bonnes œuvres, ils glorifient notre Père qui est dans les cieux. S'il faut, en effet, se garder de la vaine gloire et de l'orgueil, il faut cependant aussi donner au prochain le bon exemple et l'édification, de beaucoup plus puissants sur l'esprit humain que les froids raisonnements de la philosophie ou les entraînements passagers de l'éloquence.

PRIÈRE.

Seigneur Dieu Tout-Puissant! Vous montrez votre miséricorde et votre bonté à ceux qui l'implorent; voyez la confiance que nous avons dans les mérites de sainte Hélène, et accordez-nous par l'intercession de cette vierge qui vous fut si agréable, d'éprouver les effets, non pas de votre justice, mais de votre clémence.

Ainsi soit-il.

Prière à sainte Hélène et à sainte Mâthie, page 228.

TRANSLATION
DU CORPS DE LA B. JEANNE-LA-RECLUSE.

INNOCENT IV,
Pape.
NICOLAS DE BRIE,
62e Evêque de Troyes.

1246.

SAINT LOUIS IX,
Roi de France.
THIBAUT IV LE CHANSONNIER
12e Cte de Champagne.

Je veillais et j'étais comme un passereau solitaire.
(Ps. CI, 8.)

SOMMAIRE.

Une inscription latine résume la vie de la B. Jeanne. — Usage des religieux de Larrivour à l'anniversaire de la translation de ses reliques. — Etat de son corps en 1835.

Dieu n'a pas donné le même éclat aux étoiles qui décorent la voûte des cieux. Les unes brillent d'une plus vive lumière et permettent aux savants de les analyser, d'étudier leur nature, leur distance et leur grandeur; les autres manifestent seulement leur existence, puis se dérobent à toutes les investigations. Ainsi en est-il des saints et des élus. Tandis que Dieu prend soin, pour ainsi dire, de la gloire d'un grand nombre de ses serviteurs, tandis qu'il leur suscite des biographes, qu'il inspire des panégyristes, comme s'il craignait que leur sainteté ne fût pas assez connue dans l'univers; tandis qu'il ne laisse pas le plus léger détail échapper à l'admiration et à l'édification des hommes, pour une foule d'autres saints personnages, il se réserve le grand jour des révélations, afin de faire éclater plus brillantes leurs vertus long-temps ignorées. Nous l'avons déjà vu pour plusieurs de nos premiers évêques; nous l'avons constaté pour saint Ursion, saint Maurèle, sainte Exupérance, etc.; il en est de même encore pour la B. Jeanne-la-Recluse, dont les religieux de Larrivour possédaient les reliques depuis le milieu du XIIIe siècle.

Le surnom de cette pieuse servante du Seigneur dit assez

qu'elle enveloppa dans le secret de la solitude ses vertus et ses bonnes œuvres; et Dieu semble avoir secondé ses désirs et lui avoir fait pratiquer, jusqu'au-delà du tombeau, la perfection de l'humilité, puisqu'il n'a pas laissé venir jusqu'à nous les détails de sa naissance, de sa vie et de son trépas.

Le seul monument qui nous apprenne quelque chose de la B. Jeanne est une inscription sur parchemin, datée de 1246, et trouvée dans la châsse qui renferme ses précieux ossements :

« Anno Incarnationis Dominicæ millesimo ducentesimo qua-
« dragesimo sexto, mense Maio, quarto Nonas ejusdem mensis,
« epactâ primâ, indictione quartâ, concurrente 7, allatum est ad
« nos corpus Beatæ Johannæ, quæ per viginti annos et amplius
« reclusa fuit. Posita autem fuit in hâc thecâ, eodem anno, vide-
« licet die S. Jacobi Apostoli, fratris Johannis Evangelistæ.— Ista
« suis precibus nos protegat apud Deum. — Amen. »

C'est-à-dire : « L'an de N. S. 1246, au mois de Mai, le 4e jour
« de ce mois, en l'épacte première, indiction 4e, concurrent 7,
« nous a été apporté le corps de la B. Jeanne, qui, pendant plus
« de vingt ans, vécut en recluse. Il fut placé dans cette châsse,
« la même année, le jour de la fête de saint Jacques, frère de
« saint Jean l'évangéliste. — Que ses prières nous protégent
« auprès de Dieu. — Amen. »

On est autorisé à croire que la B. Jeanne habitait aux environs de Lusigny et du monastère de Larrivour, et qu'à sa mort, les religieux, édifiés de sa vie sainte et mortifiée, voulurent posséder sa dépouille mortelle. Nous regrettons que ces pieux cénobites se soient contentés d'admirer et d'imiter les vertus de la B. Jeanne, sans en laisser aucun récit. Il est vrai qu'ils n'en célébraient pas la fête; mais à chaque anniversaire de la translation de son corps à Larrivour, ils faisaient, à plusieurs reprises, et comme aux jours de grande solennité, résonner toutes les cloches de leur église.

A l'époque de la suppression des ordres religieux en France, on transporta dans l'église paroissiale de Lusigny les châsses de saints que conservait l'oratoire du monastère, et celle de la B. Jeanne ne fut pas oubliée. On la voit encore aujourd'hui au-dessus de la boiserie qui recouvre la muraille de la chapelle de la sainte Vierge. Elle renferme, avec l'inscription latine que nous avons transcrite, presque tous les ossements de la Bienheureuse. Une seule vertèbre en a été extraite par M. l'abbé Roisard, lors

de la reconnaissance qu'il en fit, le 6 juillet 1835, pour être déposée au trésor des saintes Reliques de l'évêché de Troyes.

RÉFLEXIONS.

Heureux ceux dont la joie est de s'occuper de Dieu et qui se dégagent de tous les embarras du siècle !

Heureuse l'âme qui entend le Seigneur lui parler intérieurement et qui reçoit de sa bouche la parole de consolation !

Heureuses les oreilles toujours attentives à recueillir ce souffle divin, et sourdes au bruit du monde !

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, ne contemplent que celles qui sont intérieures !

Heureux ceux qui, par leurs exercices de chaque jour, se préparent de plus en plus à comprendre les secrets du Ciel ! (Imit. liv. 3, ch. 1.)

PRIÈRE

Parlez à mon cœur, ô mon Dieu ! inclinez-le aux paroles de votre bouche ; qu'elles tombent sur lui comme une douce rosée. (Ps. cxviii, 125.) Faites qu'attentif à votre voix, je sois fidèle à suivre en tout vos divins enseignements.

Ainsi soit-il.

LE B. (1) URBAIN IV,

(181° Pape).

1185-1264.

URBAIN IV, Pape.		SAINT LOUIS IX, Roi de France.
NICOLAS DE BRIE, 62° Evêque de Troyes.		THIBAUT V LE JEUNE, 13° Cte de Champagne

Le Seigneur relève le pauvre de la poussière ; il le fait asseoir avec les princes de son peuple (Ps. CXII. 6-7.)

SOMMAIRE.

Naissance d'Urbain IV. — Ses études. — Ses fonctions à Paris, à Laon, à Liége. — Il est revêtu de la dignité de légat du Saint-Siége. — Il est évêque de Verdun, patriarche de Jérusalem, enfin pape. — Il crée des cardinaux. — Il reconstitue les domaines de saint Pierre. — Il fait des largesses à la cathédrale de Laon et à celle de Troyes. — Il élève la collégiale de Saint-Urbain. — Sa lettre aux religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains. — Sa médiation entre Alphonse IX de Castille et Richard ; entre Henri III et la noblesse d'Angleterre. — Ses relations avec Michel Paléologue. — Il exhorte saint Louis à la croisade. — Etablissement de la Fête-Dieu. — Lettre d'Urbain IV contre Mainfroi. — Sa mort. — Son épitaphe. — Translations de son corps. — Trait de bonté remarquable. — Son portrait.

Il est beau de soutenir et de perpétuer, par la noblesse de sa vie, l'héritage glorieux d'illustres ancêtres ; il est encore plus beau de s'élever soi-même, par son seul mérite et ses vertus, des plus bas degrés de l'échelle sociale au rang le plus sublime qu'un mortel puisse occuper. « *Non e virtu di nascere nobile, ma il farsi nobile,* » disait Urbain IV lui-même. « Ce n'est point un mérite de naître noble ; c'en est un de le devenir. » Aussi la ville de Troyes se glorifie d'avoir donné à l'univers un pontife que « son esprit magnanime, sa science profonde, sa rare prudence et ses belles vertus rendirent aussi riche et aussi grand qu'aucun prélat de son siècle. »

Jacques Pantaléon de Court-Palais, plus tard Urbain IV, naquit

(1) Nous qualifions le pape Urbain IV du titre de Bienheureux d'après Molanus, le chronographe de l'abbaye de Saint-Bertin et le martyrologe de l'Eglise de Laon.

à Troyes (1), l'an 1185, et fut baptisé dans la paroisse de Notre-Dame-aux-Nonnains, qui était alors paroisse. Son père, pauvre cordonnier de la ville, ne pouvait faire donner à son fils une éducation soignée; il le mit aux écoles gratuites qu'entretenait et surveillait le chapitre de la Cathédrale. Les progrès de l'enfant furent si rapides que les diverses branches d'instruction qu'on y enseignait ne suffirent bientôt plus à son active intelligence. L'Eglise de Troyes, fondant alors sur cet étudiant distingué les plus belles espérances, l'envoya à l'université de Paris qui, à cette époque, brillait de tout son éclat. Le jeune Pantaléon y prit successivement les grades de maître-ès-arts, docteur en droit canon, docteur en théologie.

C'est durant son séjour à Paris qu'il fut ordonné prêtre et chargé d'une chaire de théologie, vers 1215. Il revint enfin dans son pays natal, d'où sa réputation se répandit au loin et le fit rechercher de divers prélats, dont il devint la lumière et l'oracle.

Le siége de Laon était alors occupé par Anselme ou Anseau de Maulny, né à Bercenay-le-Hayer, qui, après avoir gouverné ce diocèse depuis l'an 1215, revint mourir au lieu de sa naissance, le 3 septembre 1238. Ce prélat avait entendu parler du grand mérite de Jacques Pantaléon; il voulut l'attacher à sa personne. D'abord il lui donna la charge de vicaire; puis il lui conféra une cure dans la ville de Laon; bientôt il le nomma chanoine de sa cathédrale et le choisit jusqu'à trois fois pour aller soutenir à Rome les droits du chapitre menacés; enfin, il l'honora du titre d'archidiacre que Jacques-Pantaléon conserva jusqu'à la mort d'Anselme.

L'évêque de Liége l'appela alors dans son diocèse, et le revêtit de la même dignité.

En 1245, le chapitre de cette église le députa au concile de Lyon que présidait Innocent IV. Ce pontife ne tarda pas à distinguer Jacques Pantaléon; plein d'estime et d'affection pour sa personne, il l'envoya en Pologne, avec les pouvoirs de légat, auprès des cercles de Poméranie, de Livonie et de Prusse. Le nouveau légat tint un concile à Breslaw en Silésie (1248); il

(1) Il eut deux sœurs : l'une, nommée Agnès, fut abbesse du monastère du Mont-Luisant, près de Pérouse; l'autre, nommée Sybille, devint abbesse du monastère de Montreuil, au diocèse de Laon.

exposa aux prélats assemblés les besoins pressants du Saint-Siége pour résister à Frédéric, et leur demanda le tiers des revenus ecclésiastiques pendant trois ans. Les Pères du concile ne purent le satisfaire entièrement; mais ils s'empressèrent d'offrir le cinquième, et ils envoyèrent d'avance la somme complète au Souverain-Pontife.

De là, Jacques Pantaléon se rendit en Prusse. Il convoqua, dans la forteresse de Christbourg, les chefs de l'ordre Teutonique, qui avaient conquis le pays par les armes des croisés et par les leurs, et les chefs des populations converties au Christianisme. Comme les chevaliers voulaient retenir les néophytes dans une espèce de servitude, le légat apostolique prit à cœur de régler les droits, les libertés, les prétentions et les obligations réciproques, d'amener ainsi une pacification et une réconciliation durables, et de poser enfin les bases fondamentales d'une nouvelle nation chrétienne. Ainsi, c'est à notre compatriote que la Prusse est redevable de sa première législation, de sa civilisation et de sa nationalité.

L'an 1252, l'évêché de Verdun devint vacant par la mort de Jean d'Aix. Innocent IV ne trouva point de sujet plus capable de remplir ce poste que l'archidiacre de Liége. Toutefois, Jacques Pantaléon ne gouverna pas long-temps cette Eglise ; car, en 1255, il fut consacré patriarche de Jérusalem, avec le titre de légat dans toutes les parties de la Terre-Sainte conquises et à conquérir. Le sort de son prédécesseur, Robert, qui venait d'être jeté à la mer avec plusieurs membres du clergé latin, en eût effrayé d'autres; il ne put intimider Jacques Pantaléon, qui partit aussitôt pour Jérusalem. Il y resta six ans, durant lesquels il écrivit une *Paraphrase du psaume Le*, et une *Relation détaillée de la Terre-Sainte;* Adrichomius s'est servi de ce dernier ouvrage pour composer son *Theatrum Terræ Sanctæ.*

Mais Dieu le voulait élever plus haut encore et lui donner le souverain gouvernement du siége même de saint Pierre et de toutes les Eglises du monde. Jérusalem et la Terre-Sainte étaient dans le plus lamentable état : le patriarche fut obligé de faire le voyage de Rome pour demander des conseils et des secours. Il aborda à Venise, d'où il se dirigea sur Anagni, résidence du pape Alexandre IV. Les cardinaux et toute la cour papale l'accueillirent avec honneur; mais ses affaires n'étaient pas terminées

quand Alexandre IV transporta sa cour à Viterbe et y mourut, le 25 mai 1261.

Trois mois durant, les cardinaux ne purent s'entendre pour la nomination d'un pontife. Enfin ils élurent, d'une commune voix, le patriarche Pantaléon, quoiqu'il ne fît point partie du sacré-collége; c'était le 4 septembre 1261.

Le nouveau pontife prit le nom d'Urbain IV, et fit part de son exaltation aux évèques de l'Eglise de France, particulièrement à l'archevèque de Reims et aux prélats de sa province. Il l'annonça également à saint Louis et au prince Philippe, son fils aîné; à Philippe, roi de Navarre et à la reine, son épouse, fille du saint roi de France; à cette occasion il lui accorda de nombreuses indulgences.

Alexandre IV n'avait point créé de cardinaux, de sorte qu'ils étaient réduits au nombre de huit. Urbain en fit quatorze en deux ans, sept au mois de décembre 1261, et sept au mois de mai 1262. C'est à cette seconde promotion qu'il éleva son neveu, Ancher Pantaléon, né à Troyes et archidiacre de Laon, à la dignité de cardinal-prêtre, du titre de Sainte-Praxède.

Le pontificat d'Urbain IV ne fut pas moins laborieux que celui de ses prédécesseurs. Ce qui attira d'abord son attention fut l'amoindrissement du patrimoine de saint Pierre. La possession de Chiesa, de Trévi, de Castel-Fiorentino, la vallée de Saint-Pierre, les îles du lac de Bolsène, les villes de Biéda, de Monte-Fiascone, d'Acqua-Pendente, etc., avaient passé, par engagement, par donation ou même par usurpation, aux créanciers du Saint-Siége, aux parents des derniers papes ou à des aventuriers qui s'en étaient emparés, les armes à la main. Urbain ne tarda pas à y rentrer. Il établit quelques forteresses sur les lieux les plus importants pour prévenir de semblables déprédations; enfin, il remboursa une somme importante aux Siennois et aux Florentins.

A ces dépenses de nécessité, il en ajouta d'autres de pure munificence. C'est ainsi qu'il rétablit le palais de Latran, presque tombé en ruines, depuis qu'il était inhabité; il envoya deux cents marcs d'argent et quatre chapes de drap d'or à la cathédrale de Laon; il remit quatre cents marcs d'argent à des négociants de Troyes pour être distribués, par égales portions, à la cathédrale qui l'avait formé aux lettres, à l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains où il avait été baptisé et où reposaient les cendres de son

père, au monastère de Notre-Dame-des-Prés (1), où sa mère était inhumée et à la collégiale de Saint-Etienne (2).

Ces largesses à son pays natal ne satisfaisaient point encore ses désirs généreux. Il résolut de le doter d'un monument durable et d'élever, sur l'emplacement de la maison paternelle, un temple au vrai Dieu, pour perpétuer le souvenir de son exaltation.

Le 20 mai 1262, il écrivit aux religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains une lettre pleine d'onction où il expose les motifs qui l'ont déterminé à cette pieuse fondation.

Après leur avoir annoncé qu'il a été choisi pour être le chef de la chrétienté, il leur dit : « Le jour que Nous sommes monté sur « la Chaire apostolique, Nous nous sommes, par une nomination « et une vocation céleste, imposé le nom du bienheureux Urbain, « pape et martyr. Voulant donc perpétuer à jamais, même après « Notre mort, dans la ville de Troyes, la mémoire de ce nom; « dans cette ville à qui, parcequ'elle Nous a donné naissance, « on peut dire avec raison : *Et toi*, ville de Troyes, *tu n'es pas « une des moindres* parmi les plus fameuses cités de la France, « *puisque c'est de toi qu'est sorti le chef* qui gouverne et conduit « le peuple chrétien, Nous avons, à l'exemple de Celui qui, « comme on lit dans l'Ecclésiaste, *a exalté notre demeure sur « la terre*, résolu de rendre à jamais célèbre le lieu de Notre « naissance dans Notre maison paternelle, que Nous vous avons « donnée, il y a quelque temps, par un effet de Notre bienveil« lance pour vous ; Nous avons, dis-je, résolu de faire de cette « maison, qui Nous a reçu dans son enceinte, lorsque Nous « avons commencé le pélerinage de cette vie, un lieu d'oraison « au Seigneur, et de la consacrer à l'honneur et au culte du saint « martyr dont Nous avons parlé.. . . . .

« Mais ce n'est pas seulement, Nos très-chères filles en J.-C., « l'ardeur de la dévotion dont Notre cœur est continuellement « embrasé pour le saint martyr dont Nous portons le nom et dont

(1) L'abbaye de Notre-Dame-des-Prés doit son origine à quelques pieuses filles qui, voulant se retirer du monde, s'établirent dans une métairie marécageuse du nom de Chicherey, au faubourg Sainte-Savine, près Troyes, en 1231. Ces religieuses portaient l'habit et suivaient la règle des Cisterciennes ; aussi furent-elles incorporées à l'ordre de Citeaux, l'an 1235.

(2) Grosley.

« Nous tenons le siége, qui Nous presse d'élever un temple à
« l'honneur du Dieu d'Israël; Nous y sommes encore agréable-
« ment entraîné par la suave odeur des exemples de quelques
« saints pontifes qui, à différentes époques, ont occupé le siége
« apostolique, et dont Nous sommes le successeur, malgré l'in-
« fériorité de Notre mérite. En effet, Nous voyons que le pape
« Grégoire, dont le souvenir sera toujours sacré, sorti d'une
« illustre famille de Rome, fit élever dans cette ville, sur son
« propre patrimoine, un temple au Très-Haut, qui, dédié sous
« son nom, a rendu la mémoire de ce saint célèbre et chère à
« tous les fidèles de N. S. J.-C. . . . .

« Et Notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, le pape Gré-
« goire IX, fit élever, au territoire d'Anagni, sur son patrimoine,
« un célèbre monastère, et hors de l'enceinte de cette maison,
« une église en l'honneur de la B. Marie, qu'il prit soin de doter
« richement. . . . .

« Et, comme il y a déjà long-temps que Nous avons cru devoir
« faire à votre couvent une donation de cette maison paternelle,
« dont Nous avons appliqué le mérite au soulagement des âmes
« de Nos parents; voulant retirer ce bienfait pour pouvoir ache-
« ver l'œuvre religieuse que Nous avons entreprise et pour
« construire un temple à *Dieu Notre Sauveur*, de la main de
« qui Nous reconnaissons *tenir Notre vie, Notre dignité, enfin*
« *ce que Nous sommes;*

« C'est avec la plus grande confiance que, par cette lettre
« apostolique, Nous vous prions de vouloir bien vendre, tant
« cette maison paternelle avec ses dépendances et appartenances,
« que toutes autres maisons et places que vous pouvez avoir
« aux environs. De les vendre, dis-je, à Nos chers fils, maître
« Jean Garcie, Notre chapelain, et Thibaut d'Acenay, citoyen de
« Troyes, que Nous établissons à cet effet Nos procureurs pour
« les acheter en Notre nom, sans difficulté et à juste prix.

« Et, pour vous faciliter l'exécution de ce que Nous vous de-
« mandons, Nous vous donnons, par ces présentes, pleine et
« entière liberté de vendre, tant ladite maison avec ses dépen-
« dances et appartenances que toutes les autres maisons et
« places que vous pourriez avoir aux environs, et d'en employer
« le prix aux besoins du monastère, nonobstant tous statuts ou
« coutumes à ce contraires, fussent-ils confirmés par serment
« ou de quelque autre manière que ce soit. Et si vous, Notre

« très-chère fille abbesse, vous avez juré de ne point aliéner les « biens du monastère, Nous vous délions pleinement de votre « serment, en vertu de ces présentes. »

Puis Urbain IV envoya l'argent nécessaire pour commencer les travaux; mais il n'eut pas la consolation de voir terminer l'édifice. Son neveu, le cardinal Ancher, continua son œuvre et remplit ses intentions. Ce ne fut qu'en 1389 que l'évêque de Troyes, Pierre II d'Arcis, fit la consécration de l'église Saint-Urbain (1).

Urbain IV eut à intervenir comme médiateur entre les princes divisés. Alphonse IX, roi de Castille, et Richard, comte de Cornouailles, se disputaient la couronne d'Allemagne. Urbain les cita à comparaître devant lui. Alphonse obéit; mais Richard, prisonnier entre les mains du comte Simon de Montfort, ne put se rendre à l'ordre du pape, et la connaissance de cette affaire fut différée.

Henri III, roi d'Angleterre, était en différend avec la noblesse de son royaume. Urbain IV envoya à Londres le cardinal Gui Fulcodi, évêque de Sabine, chargé de prendre des informations et de l'en instruire, pour statuer ensuite, en qualité de seigneur suzerain d'un Etat feudataire du Saint-Siége. Il confirma la décision de saint Louis, pris pour arbitre, en faveur du roi Henri, et ordonna à l'évêque de Cantorbéry d'excommunier ceux qui refuseraient de s'y soumettre. C'était au printemps de l'année 1264. Deux ans auparavant, Urbain avait canonisé l'un des personnages les plus illustres de ce royaume, Richard, évêque de Chichester, mort le 3 avril 1253.

L'année précédente, Michel Paléologue, empereur de Constantinople, avait écrit au pape Urbain IV, pour lui demander que la paix et l'union se cimentassent entre les Latins et les Grecs. Urbain lui envoya, par quatre nonces, une lettre remarquable où il rappelle les prérogatives de l'Eglise romaine, fait sentir les avantages, même temporels, qu'il y aurait pour l'empereur grec de vivre dans son unité avec tous les rois et les peuples orthodoxes, et il l'engage fortement à mettre l'unité religieuse pour

(1) A l'église Saint-Urbain, à gauche, vers l'autel, on voit le pape Urbain IV, en habits pontificaux, avec le pectoral sur la poitrine, comme les patriarches de Jérusalem. Il tient dans ses mains le modèle en petit du chœur qu'il a fait bâtir et qu'il semble offrir à la divinité.

fondement du traité d'union entre les deux peuples. Michel Paléologue reçut honorablement Nicolas, évêque de Cortone, et dressa avec lui et les autres légats envoyés par le pape quelques articles pour l'union des Eglises.

Enfin, l'état désolant de la Terre-Sainte avait attiré l'attention du Pontife romain. Le sultan Bibars, surnommé Bondoucdar, avait enlevé aux chrétiens un grand nombre de villes importantes, telles que Laodicée, Césarée, Antioche, Safed, le château de Krac, Tibériade et Anthartous; il avait mis le siége devant Acre et en avait déjà brûlé les jardins, quand Urbain IV apprit ces tristes nouvelles. Il écrivit alors, le 20 août 1263, au roi de France, saint Louis, une lettre attendrissante où il dit qu'au mépris de la foi des traités, le Sultan, avec une nombreuse armée, était venu camper entre le mont Thabor et Naïm, et s'était rendu maître de tout le pays jusqu'aux portes d'Acre. En haine du nom chrétien, il avait abattu et rasé entièrement deux églises, celle du Thabor et celle de Nazareth, qui renfermait la maison où la vierge Marie, saluée par l'Ange, a conçu du Saint-Esprit (1). Le Pape termine en exhortant saint Louis à envoyer un prompt secours à la Terre-Sainte, attendu que le Sultan menaçait de revenir au printemps. La levée d'un subside prélevé pendant cinq ans sur les membres du clergé, répondit à cet appel, en attendant que saint Louis prît lui-même la croix à la tête des principaux seigneurs français.

Si le règne d'Urbain IV fut de courte durée (1261-1264), les événements importants qui s'y passèrent et les talents remarquables que déploya le Pontife, sont plus que suffisants pour illustrer sa mémoire. Toutefois, aux yeux des chrétiens, l'acte qui lui fait le plus d'honneur, c'est l'institution de la fête du Saint-Sacrement. Une jeune fille, nommée Julienne, religieuse hospitalière à Mont-Cornillon, près de la ville de Liége, crut avoir reçu de Jésus-Christ l'ordre d'annoncer l'obligation de célébrer une fête spéciale en l'honneur du Très-Saint-Sacrement. Depuis plus de vingt ans, lorsqu'elle était en oraison, l'Eglise, à qui cette fête manquait, lui était représentée sous la forme d'une pleine lune échancrée. En vain repoussait-elle cette vision comme une tentation, elle ne pouvait parvenir à l'éloigner. Elle se décida à la

(1) Remarquez que le pape ne dit pas que la maison ait été détruite avec l'église.

faire connaître à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liége, qui la communiqua à Jacques Pantaléon, alors archidiacre. Celui-ci, de concert avec plusieurs personnages aussi savants que vertueux, pensa qu'il était juste et utile à l'Eglise de célébrer l'institution de l'adorable mystère de nos autels avec plus de solennité qu'on ne l'avait fait jusqu'alors. Julienne fit composer un office du Saint-Sacrement par un religieux de la maison, nommé Jean, et la fête fut célébrée à Liége jusqu'à la mort de l'évêque, Robert de Torote. Mais sous son successeur, Julienne fut persécutée et même contrainte de sortir de la ville. Elle mourut bientôt en odeur de sainteté, laissant à son amie, Eve, également dévote au Saint-Sacrement, le soin de profiter des circonstances pour ranimer cette pieuse dévotion. C'est aussi ce qu'elle ne manqua pas de faire. A peine eut-elle appris l'exaltation de Jacques Pantaléon sur le trône de saint Pierre, que, pleine d'espérance, elle pria les chanoines et l'évêque de Liége d'en écrire au Pape. Urbain accueillit favorablement cette demande; cependant il ne voulait pas se prononcer encore sur une affaire de cette importance. Un miracle éclatant mit fin à ses hésitations. Un prêtre qui célébrait les saints mystères à Bolsène, eut, après la consécration, un doute sur la présence réelle. Aussitôt il s'échappa de l'hostie sainte un sang miraculeux qui rougit le corporal. Selon d'autres, une goutte du sang précieux tomba sur le corporal par la négligence de l'officiant. Celui-ci voulut faire disparaître les traces de sa faute en faisant plusieurs plis à la partie du linge sacré qui avait été rougie; mais la marque du sang adorable se trouva reproduite, en forme d'hostie, sur tous les plis du corporal. Urbain IV vit lui-même l'empreinte miraculeuse. Il ne balança plus : il crut d'ailleurs utile de combattre les erreurs de Béranger sur la présence réelle, par un acte de l'autorité pontificale, et il ordonna de célébrer la fête du Corps de Jésus-Christ dans l'Eglise universelle, le jeudi après la fête de la Sainte-Trinité.

La bulle en fut adressée à tous les prélats. Après avoir rapporté l'institution du Sacrement, le pontife s'étend sur la considération de ce mystère.

« Il est, dit-il, un mémorial étonnant, admirable, délicieux,
« suave, heureux pour l'âme, précieux avant tous les autres,
« mémorial qui renouvelle les signes et les prodiges, dans lequel
« on goûte la douceur même du Seigneur et l'on reçoit en quelque

« sorte le gage de la vie et du salut. Mémorial très-doux, très-« salutaire, qui rappelle à notre cœur le bienfait de la rédemp-« tion, nous retire du mal, nous fortifie dans le bien, augmente « en nous les vertus et les grâces, nous fait avancer dans la per-« fection par l'effet de la présence corporelle du Sauveur..... « O immensité de l'amour divin! ô surabondance d'une piété « céleste! ô infinité des divines largesses! Le Seigneur nous a « donné tout ce qu'il a mis sous nos pieds; il nous a conféré « l'empire sur tout ce qu'il a créé... Sa munificence est si grande « à notre égard, les libéralités de sa charité sont si extraordi-« naires, qu'il se donne lui-même à nous, et que dépassant « toutes les bornes de la générosité, toutes les inventions de « l'amour, il se donne même en nourriture. O étonnante et « admirable libéralité, où le donateur devient lui-même son « propre don et ne fait qu'un avec ce qu'il donne! Quelle lar-« gesse! quelle prodigalité, que de se donner soi-même!

« Et pourquoi se donne-t-il en nourriture? Parce que l'homme « étant tombé par la mort, c'est par la nourriture qu'il convient « de le rappeler à la vie. L'homme est tombé en mangeant du « fruit de l'arbre de mort; il se relève en mangeant du fruit de « l'arbre de vie. Au premier arbre pendait le fruit de mort; au « second arbre, l'aliment de la vie. Le premier nuisit à celui qui « en mangea; le goût de l'autre rend la santé. L'un blesse, « l'autre guérit. Le remède est sorti de la blessure; et la vie, de « la mort. Il a été dit de l'un : Le jour où vous en aurez mangé, « vous mourrez de mort; de l'autre : Si quelqu'un mange de ce « pain, il vivra éternellement. C'est la nourriture qui répare et « remet pleinement les forces, qui engraisse non les corps, mais « les âmes; non la chair, mais l'esprit. »

Puis, il expose les motifs qui l'ont porté à établir une fête spéciale :

« Bien que nous renouvelions tous les jours, à la Messe, la « mémoire de l'institution de cet auguste sacrement, nous « croyons cependant convenable de la célébrer plus solennelle-« ment au moins une fois chaque année, pour confondre les « hérétiques. En effet, le Jeudi-Saint, l'Eglise est occupée à la « réconciliation des pénitents, à la consécration du saint chrême, « au lavement des pieds; elle ne peut convenablement vaquer « à la vénération de ce sacrement auguste. En agissant ainsi, « nous ne faisons autre chose, à l'égard de ce mystère, que ce

« que l'Eglise pratique pour les Saints qu'elle honore indivi-
« duellement à certains jours marqués, et dont elle réunit solen-
« nellement le culte général dans la fête de la Toussaint, pour
« suppléer aux fêtes que l'on aurait omises.

« . . . . . Qu'en ce jour, tous les cœurs, toutes les bouches,
« toutes les lèvres offrent à Dieu leurs vœux et chantent des
« hymnes d'une joie salutaire; qu'en ce jour, la foi pousse des
« cris d'allégresse; que l'espérance tressaille de joie; que la
« charité palpite d'amour; que les pieux fidèles se réjouissent de
« concert et battent des mains en signe de bonheur; que les
« âmes pures ressentent de suaves émotions.

« Qu'en ce jour, chaque fidèle, animé d'une bonne et sainte
« volonté, s'empresse et se glorifie de remplir ses devoirs reli-
« gieux et de célébrer une si grande solennité. Je souhaite que
« les fidèles soient embrasés d'une telle ardeur pour le service
« de Jésus-Christ, qu'à l'aide de cette sainte fête et d'autres pieux
« moyens, ils avancent en mérite devant Celui qui s'est fait leur
« rançon et s'est donné à eux en nourriture, et qu'enfin, après
« le cours de cette vie, il se donne à eux en récompense. »

Urbain envoya cette bulle en particulier à Eve, la recluse de Liége, avec une lettre datée du 8 septembre 1264, où il lui annonce l'accomplissement de ce qu'elle a si vivement désiré. « Nous avons ordonné cette fête, dit-il, avec tous les Prélats qui « se sont trouvés auprès de Nous; Nous vous envoyons le cahier « qui en contient l'office, et Nous voulons que vous en laissiez « prendre copie à toutes les personnes qui le désireront. » Cet office est celui que composa saint Thomas d'Aquin, et que nous récitons encore dans la Liturgie romaine. Urbain célébra lui-même la fête du Saint-Sacrement, le jeudi d'après l'octave de la Pentecôte, 19 juin 1264; mais elle ne devint universelle que lorsque le pape Clément V ordonna l'observation de la bulle d'Urbain IV, au concile de Vienne, en 1311, et que Jean XXII l'eut mise au nombre des Constitutions Clémentines.

Mais il est une affaire qui absorba tout entier le pontificat d'Urbain IV, et dont il ne vit pas même le terme : c'est sa lutte contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile. Non content d'avoir privé de son héritage le jeune Conradin, Mainfroi s'appliquait encore à détacher de la cause d'Urbain les Siennois, les Pisans et une partie de la Toscane. La menace d'excommunication, loin d'arrêter ses progrès, ne le rendait que plus audacieux.

A la tête des Sarrasins qu'il avait fait venir d'Afrique, il parcourait la campagne de Rome, pillant les églises, emprisonnant les prélats et mettant à mort les seigneurs qui tenaient encore pour le Pape. On ne pouvait à un si redoutable ennemi opposer raisonnablement l'enfance de Conradin : aussi, dès les premiers temps, les Papes avaient offert le royaume sicilien à Richard, comte de Cornouailles; mais, depuis l'an 1257, ce prince était devenu roi des Romains. Edmond, fils du roi d'Angleterre, avait alors été choisi pour défendre la Sicile; mais ce prince n'avait point encore visité son nouvel état et n'y avait jamais envoyé de secours. Urbain tourna donc les yeux du côté de la France, et offrit au frère de saint Louis, Charles, comte d'Anjou et de Provence, de prendre le gouvernement de la Sicile, à des conditions aussi avantageuses pour le Saint-Siége que pour le prince français.

Charles accepta; mais Mainfroi, voulant prévenir son arrivée, s'empara de la Marche d'Ancône et s'avança jusqu'à Viterbe, résidence du pape. Viterbe embrassa le parti de l'usurpateur, et cette défection perça le cœur d'Urbain. Forcé de chercher son salut dans la fuite, le pontife se dirigea vers Pérouse; mais la fièvre le saisit en chemin. Plusieurs auteurs pensent que le poison de ses ennemis ne fut pas étranger à cette grave et subite indisposition. Après s'être arrêté quinze jours à Assise, il se fit transporter à Pérouse, où il mourut, le lendemain de son arrivée, 2 octobre 1264. Il occupait depuis trois ans le siége pontifical.

Sa mort fut honorée de l'apparition d'une comète, dont Thierri de Vaucouleurs fait une description très-détaillée. On embauma son corps, on le revêtit de ses ornements pontificaux et on l'inhuma dans l'église cathédrale de Saint-Laurent, à Pérouse. Les habitants de cette ville lui élevèrent un tombeau de marbre blanc, dont ils confièrent le travail à un habile sculpteur, Giovanni Pisano. Sur les quatre pans étaient reproduits les faits principaux de la vie du pontife. En 1437, ce magnifique mausolée était détruit; les débris, qu'on voyait encore au XVIe siècle, restèrent épars dans la cathédrale.

Bien que certains auteurs prétendent qu'aucune inscription n'ait rappelé la mémoire du pontife, Onuphre, cité par Duchesne, assure avoir vu l'épitaphe suivante, attribuée à saint Thomas d'Aquin :

Archilevita fvi, Pastor gregis et Patriarcha:
Tvnc Jacobvs, posvi mihi nomen ab Vrbe Monarcha:
Nvnc cinis, exigvi tvmvli conclvdor in archâ:
Te sine fine frvi tribvas mihi, svmme Iherarcha.

C'est-à-dire : J'ai été archidiacre, évêque, patriarche; Jacques était mon nom. Devenu pontife, j'en choisis un autre qui dérive du nom de la capitale du monde chrétien (Urbanus de Urbs). Je ne suis plus qu'un peu de poussière, dans un étroit tombeau. Accordez-moi, Dieu puissant, de jouir sans fin de votre présence.

Le corps d'Urbain IV subit diverses translations. Quand on donna à la cathédrale de Pérouse des proportions plus grandes, il fut placé avec ceux de deux autres pontifes, Innocent III et Martin IV, dans un sarcophage que l'on déposa à la sacristie. On construisit pour les recevoir une petite chapelle dont les nervures portaient les noms des trois papes, avec la date de la translation, 1572.

L'historien Crispolti (dans sa Perugia Avgvsta) rapporte que de son temps les corps des trois pontifes étaient dans une *capse* déposée sur les ornements de l'armoire de la sacristie. Le sarcophage ayant été ouvert à divers reprises, il vit les corps de deux personnages portant mitres, chasubles à l'antique, ornements pontificaux et anneaux aux doigts. Ils étaient en assez bon état de conservation. L'un de ces deux corps, à son avis, était celui d'Urbain IV.

Napoléon Comitoli, 76e évêque de Pérouse, ordonna en 1615 que les corps de ces pontifes fussent replacés dans la cathédrale. La translation se fit très-solennellement : un immense concours de clergé, de magistrats et de peuple accompagna la procession dans les principales rues de la ville. Au retour, on prononça leur oraison funèbre; puis tous les ossements furent déposés dans un mausolée élevé par les soins et aux frais du pieux évêque de Pérouse. Ce monument, d'architecture grecque, fut appliqué contre les murs, à peu de distance de l'autel Sainte-Barbe.

En 1736, le corps d'Urbain fut transporté au côté opposé à celui qu'il occupait jusqu'alors, au fond de la croix de l'église. Il y est encore aujourd'hui dans un état de parfaite conservation (1).

(1) Voir dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département de l'Aube* le remarquable travail de M. l'abbé Coffinet sur le sujet qui nous occupe. C'est là que nous avons puisé les détails de ces diverses translations.

Le fond du caractère d'Urbain IV était une grande fermeté alliée à une remarquable douceur, tellement qu'avant son pontificat, on se plaisait à l'appeler *Père et Pasteur, Patrem et Pastorem.* C'est l'occasion de mentionner un trait de sa vie où se révèle toute la noblesse et la bonté de son âme, quand sa position lui permettait d'agir tout autrement à l'égard de ses ennemis. Laissons parler le pontife lui-même, dans la lettre qu'il écrivit à un prieur des Dominicains de Trèves : « Je n'étais encore, dit-il, « qu'archidiacre de Liége, lorsqu'il plut au pape Innocent IV, « qui était à Lyon, de me députer en Allemagne pour des affaires « de l'Eglise. Quelques chevaliers, accompagnés d'autres complices, tous du diocèse de Trèves, se saisirent de moi, m'enlevèrent mes chevaux, mon argent et tout ce que j'avais, puis « ils me firent mettre en prison. C'est à la protection de la Reine « des cieux que je dois ma délivrance. J'avais déjà fait absoudre « depuis long-temps le plus vieux de mes persécuteurs. Les « autres, touchés de Dieu, m'ont fait dire, avec beaucoup de « repentir du passé, qu'ils étaient prêts à me donner satisfaction « et de mes biens et de l'outrage dont ils m'ont couvert. Comme « ils ne peuvent se transporter en ma présence, ils me prient de « vous confier la mission de les absoudre. Elevé par la Providence à la suprême dignité, dont je n'étais pas digne, et qui « m'oblige à aimer mes ennemis et à secourir mes persécuteurs, « je vous commets pour les relever de l'excommunication. Après « quoi, vous leur direz que je leur remets entièrement cette « injure et la restitution de ce qu'ils m'ont enlevé, leur ordonnant « toutefois de ne plus commettre à l'avenir de pareilles violences. »

C'est cette même bonté de cœur qui le porta plus tard à établir un ordre militaire pour la défense des veuves et des orphelins. Il l'appela *Milice de la Vierge.* Les chevaliers devaient, en toutes circonstances, les protéger contre leurs oppresseurs. Ils avaient la faculté de se marier. Ils portaient pour insigne distinctive une longue robe grise sur laquelle était une croix rouge sur champ d'argent, surmontée de deux étoiles d'or.

Pour achever le portrait de ce pape, nous dirons avec Thierry de Vaucouleurs : « Son visage était gai, sa taille médiocre, son âme forte, son extérieur agréable et majestueux à la fois. Il avait une belle figure, une voix claire et douce, que faisaient valoir encore ses profondes connaissances dans le chant et la musique.

Sa tendre piété dans ses exercices religieux se traduisait surtout par les larmes qu'il versait en abondance dans la célébration quotidienne des mystères sacrés. A la gloire de son nom se rattachait la réputation d'une éloquence facile, d'une exemplaire simplicité de mœurs et d'une grande pureté de vie. Prédicateur fidèle de la doctrine céleste, il avait en effet la parole persuasive et entrainante ; il se recommandait de plus par son zèle et sa vigilance. Défenseur de l'Eglise, c'était un soldat intrépide en tout ce qui regardait sa liberté, ses droits et son honneur. Il se plaisait à combler de bienfaits ceux qui se distinguaient par les qualités de l'âme, les connaissances morales ou leur réputation. Il était non-seulement comme un infatigable intendant qui doit tout prévoir, mais il se rendait compte de tout ce qui se passait, et donnait l'exemple d'un incomparable talent. C'était un homme de veilles et de travail opiniâtre : les journées suffisaient à peine à son activité. Il consacrait à la prière des heures déterminées. C'est ainsi qu'il nourrissait et augmentait ces nombreuses vertus qu'on admirait en lui. Après avoir successivement occupé diverses positions, il fut trouvé digne de l'honneur du souverain pontificat (1). »

(1) Iste fuit Jacobus venerabilis, urbe Trecensi
Natus, Laudunum postea fovit eum.
Hic hilaris vultu, mediocris corpore, corde
Fortis, in aspectu dulcis, honoris amans.
Venustus facie, clara quoque voce, peritus
Cantu, quem gratum musica voxque dedit.
Officii Christi devotior, assiduusque
Qualibet in missâ fletibus ora rigans.
Hujus enim fama celebris, facundia prompta,
Compositi mores, vitaque munda fuit.
Blandus in effectu, divini præco fidelis
Verbi, vir vigilans et studiosus erat.
Ecclesiæ tutor, animosus ad omnia miles
Quæ libertatis, juris, honoris erant.
Quos animi virtus, morum que scientia, fama
Extulit, hos voluit multiplicare bonis.
Dispositorque domûs semper provisus agendis,
Sollicitus factis, ingenio que docens.
Transcendendo modum vigilans, patiensque laboris
Vix poterant ejus tempora tanta pati.
Intendens precibus per tempora certa, tot ejus
Virtutes, quas tu corde notare potes.
Diversosque status transcendens iste gradatim
Summi Pontificis dignus honore fuit.

B. JEAN DE GAND,

EUGÈNE IV,
Pape.
JEAN VII LÉGUISÉ,
75e Evêque de Troyes.

(Ermite).

1439.

CHARLES VII,
Roi de France.

Voici un prophète qui annonce la paix. Lorsque sa parole sera accomplie, on le reconnaîtra pour l'envoyé du Seigneur.
(JEREM. VIII, 9.)

SOMMAIRE.

Famille du B. Jean de Gand. — Il se retire dans la solitude. — Il en sort pour aller trouver les rois de France et d'Angleterre. — Il vient à Troyes. — Ses mortifications. — Sa mort. — Ses miracles. — Louis XI veut le faire canoniser.

L'an 1439, mourait à Troyes le bienheureux ermite Jean de Gand. Il s'appelait ainsi, soit qu'il fût né dans la ville de ce nom, en Hollande, soit qu'il sortît d'une famille noble de même nom aussi, établie à Rumilly-les-Vaudes, où du temps de Des Guerrois, existait encore un gentilhomme, le sieur de la Mothe, qui prétendait que le frère Jean de Gand était de ses parents. Quoi qu'il en soit de son origine, ce qui est certain, c'est que, dans sa jeunesse, il se retira dans les montagnes voisines de la ville de Saint-Claude (Jura), qu'il y vécut en anachorète jusqu'à l'âge de soixante ans, et s'acquit une grande réputation de sainteté.

Chacun sait les troubles occasionnés en France par les Anglais qui ravagèrent le royaume sous Charles VI et Charles VII, son successeur. L'état malheureux de la patrie émut profondément le cœur du saint ermite, car la piété n'exclut pas les sentiments d'un généreux patriotisme, et pour aspirer uniquement aux biens éternels de l'autre monde, les hommes de Dieu ne sont pas insensibles aux maux qui, par la permission divine, fondent quelquefois sur les Etats pour les avertir ou les châtier.

Frère Jean se sentit inspiré de quitter son ermitage pour travailler de tout son pouvoir au rétablissement de la paix et de la

concorde entre les deux peuples ennemis. Il partit donc, pressé par l'Esprit de Dieu et se rendit à Bourges, où résidait la cour. Il ne pouvait manquer d'être bien accueilli : la réputation qui le précédait, son extérieur pénitent et mortifié parlaient en sa faveur. Il portait une grande barbe, une ceinture de fer sur les reins, un cilice sous son habit, dans ses mains un gros chapelet de grains de gui de chêne. Sa démarche était modeste, quoiqu'il boitât un peu; sa physionomie était agréable et il parlait avec une sorte d'éloquence. Introduit en présence du roi Charles VII :

« Sire, dit-il, voulez-vous la paix ? Elle ne vient que de Dieu. »

« C'est, répondit le monarque, l'unique objet de mes désirs; « plaise à Dieu me l'accorder! »

« Vous l'aurez, Sire, reprit l'ermite; car Dieu vous protége; « il vous accordera la victoire sur ceux qui troublent et dévastent « votre royaume. De plus, il vous donnera un fils (ce fut « Louis XI), qui sera l'héritier de votre piété et de votre cou« ronne. »

Frère Jean alla trouver ensuite le roi d'Angleterre, Henri V : « Prince, lui dit-il, voulez-vous la paix ? »

« Non, répondit froidement le monarque anglais; je poursui« vrai mes conquêtes; je serai maître de la France, dont je pos« sède déjà la plus grande partie, »

« Prince, reprit l'ermite, l'homme propose et Dieu dispose : « Lui seul est souverain maître. Aussi n'en sera-t-il pas comme « vous le dites, et vous n'arriverez pas à vos fins. Pensez plutôt « à votre mort qui est prochaine. »

L'événement justifia bientôt les prophéties du saint homme; car Henri V mourut la même année 1422, et son fils, Henri VI, dut non-seulement se retirer devant les armes victorieuses de Charles VII, mais encore abandonner à la France plusieurs pays qu'il gouvernait sur le continent, comme la Guyenne.

Frère Jean ne retourna point à son ermitage de Saint-Claude; nous le voyons dès lors habiter Troyes ou ses environs, édifiant le peuple par la sainteté de sa vie. Nous avons déjà dit quels instruments de pénitence il portait sur son corps; mais cela ne suffisait pas à son amour de la mortification. A l'exemple de l'Apôtre, les jeûnes continuels, les travaux manuels les plus pénibles, interrompus seulement par la prière, les veilles prolongées bien avant dans la nuit, enfin les mille industries d'une

âme vraiment pénitente réduisaient son corps en servitude : aussi l'appelait-on *le bon, le saint ermite de Saint-Claude.*

Il aimait à suivre les offices des Dominicains de la ville (1), dont la ferveur et l'austérité étaient un aliment et un soutien pour sa piété. Il logeait dans Troyes à l'hôtel des Trois-Maures (rue du Paon); l'hôtesse, qui connaissait sa vertu, le recevait avec respect et pour l'amour de Dieu. Là, il eut occasion de lier amitié avec Gauthier-Garnot, curé de Torvilliers et cousin-germain de l'hôtesse. Le malheur des temps avait forcé cet ecclésiastique à quitter sa cure, où il retournait de temps en temps, quand le réclamaient les besoins de sa paroisse. Dans leurs entretiens tout spirituels, ils s'excitaient mutuellement au service de Dieu et à la perfection. Les douceurs qu'ils goûtaient dans ce pieux échange de leurs sentiments de dévotion ne devaient pas durer long-temps ; frère Jean, depuis plusieurs années dans l'arène, allait bientôt recevoir la récompense du vainqueur. Dès qu'il sentit approcher sa dernière heure, il pria le curé Garnot de l'entendre en confession et de lui administrer les sacrements. Garnot se rendit à ses désirs, avec l'assentiment du curé de Saint-Jean, sur la paroisse duquel était l'hôtel des Trois-Maures. Frère Jean se fit coucher sur la paille, demanda à être inhumé dans le cimetière des Dominicains qu'il avait tant aimés durant sa vie; puis, n'occupant plus son esprit que des choses du ciel, il offrit à Dieu ses souffrances et sa vie, et rendit son âme à son Créateur, le 29 septembre 1439.

Au même instant, quoique le soleil fût à son midi, on vit au-dessus de sa chambre une colonne de feu qui semblait embraser la maison. Plusieurs personnes accoururent, croyant que l'hôtel était la proie des flammes; mais on reconnut bientôt que c'était un signe envoyé de Dieu pour montrer la sainteté de son servi-

(1) Les Dominicains ou Jacobins s'établirent à Troyes du temps même de saint Dominique. Ils y furent appelés par Thibaut-le-Posthume, comte de Champagne, qui leur donna l'emplacement de l'ancienne chapelle de Saint-Paul, dont le souvenir est rappelé par la rue du même nom, qui longe la préfecture. Les archives départementales s'élèvent aujourd'hui sur l'emplacement de leur église. Ce couvent a donné deux évêques au diocèse de Troyes : le 72e, Pierre de Villiers (Herbisse), et le 82e, Claude de Bauffremont. On peut encore citer parmi les personnages sortis de cette congrégation : Guillaume de Rancé, évêque de Seez, Jean Clérié, général de l'Ordre, prédicateur et confesseur de Louis XII, Nicolas Hennequin, etc.

teur. L'hôtesse s'empara de ses instruments de pénitence; elle en distribua à quelques fidèles qui les conservèrent comme de précieuses reliques. Son corps fut porté et inhumé dans l'église des Dominicains, selon ses désirs.

Dieu honora son tombeau d'un grand nombre de miracles. Le bruit en vint aux oreilles du roi Louis XI, qui, apprenant la prédiction du saint ermite à son père, Charles VII, écrivit aux Dominicains pour en avoir plus de certitude (1). Le 13 novembre 1482, Collinet de la Chesnaye, maître-d'hôtel du roi, s'entendit avec l'évêque de Troyes, Louis Raguier, pour faire tirer du tombeau et placer avec honneur le corps de Jean de Gand. Il fut donc exhumé avec éclat. Les ossements furent déposés dans un coffret de bois fermé de barreaux de fer, et recouvert d'un drap d'or que le roi avait envoyé à cet effet (2) : on les mit ensuite au

(1) DE PAR LE ROY.

Chers et bien amez, pour ce que nous désirons sçavoir que devint ou mourut et fut enterré ung bon S. homme hermite, qui du temps de feu nostre très-cher seigneur et père que Dieu absolve, et durant les grandes guerres, qui lors estoient entre luy et les Anglois, vint par plusieurs fois devers luy, Nous envoyons nostre amé et féal conseillier le curé de Mache, porteur de ceste, soy en informer et enquérir. Si nous prions et néantmoins mandons sur tout le plaisir et service que nous devez faire, que si vous en sçavez aucune chose, vous le dictes à nostredict conseillier, et luy aidez à le sçavoir et quérir ainsi qu'il vous dira et donnera par entendre, et que par les anciens hommes, livres, registres et escriptures d'Eglises et autrement on le pourra trouver et sçavoir et vous nous ferez très-singulier plaisir. — Donné au Plessis du Parc, le 13 jour d'octobre.

(2) DE PAR LE ROY.

Chers et bien amez, nous envoyons devers vous nostre amé et féal conseillier et maistre d'hostel Collinet de la Chesnaye vous porter un drap d'or pour mettre sus le cercueil du feu frère Jean de Gand, hermite de Sainct Claude et lui avons enchargé soy informer, si nous avons aucune chose à Troyes de nostre domaine pour le vous donner. Nous vous prions que vous veuillez croire nostre dict maistre d'hostel de ce qu'il vous dira de par nous. — Donné au Plessis du Parc, le 3 jour de décembre.

DE PAR LE ROY.

Chers et bien amez, pieça nous avez envoyé des Patenostres et autres reliques du sainct hermite de Sainct Claude, et à ceste cause nous escrivîmes pour sa canonisation à nostre sainct Père, et pour ce que nous désirons singulièrement avoir quelque chose dudict hermite, nous vous prions que incontinent ces lettres veües, vous nous envoyez d'autres Patenostres dudict sainct hermite et quelque chose de ses reliques, en faisant pour nostre prospérité prières envers Dieu et ledict sainct hermite, et vous nous ferez très-singulier et agréable plaisir. — Donné aux Montilz, le 18 jour de juillet.

trésor jusqu'à ce qu'on eût obtenu du pape Sixte IV le pouvoir de travailler à sa canonisation. On dressa alors les procès-verbaux de vingt-cinq miracles rapportés par Des Guerrois, et opérés la plupart en faveur des habitants de notre diocèse. Citons quelques-uns des heureux privilégiés du frère Jean de Gand : un aveugle, Claude Cousin, du petit village des Noës; un épileptique, Félizot Perrot, de Troyes; plusieurs fiévreux, Jean de Lames, de Troyes; Simon Chauansse, de Saint-Lyé; Matthée Garnier, fille de Jean Garnier, maître d'école au Pont-Sainte-Marie; Vincent Doussot, à Villehardouin; Jacques Desrats et Guillemette, sa femme; quelques paralytiques, Proquo Guibert, de Baudement (Marne); Dryot-Colin, d'Allemant (Marne); une femme sourde, Marguerite Regnardeau, de Troyes, etc., etc.

De son côté, Louis XI, flatté de l'accomplissement de la prédiction du frère Jean de Gand, écrivit au pape (1) pour le prier

(1) **Lettres escriptes au Pape par ledict roy Loys pour la canonization dudict frère Jean.**

Tressainct Père, il nous est venu en mémoire que, durant la vie de feu nostre très-cher Seigneur et Père, que Dieu absolve, au commencement de son règne que les guerres et divisions eurent cours en nostre royaulme, ung hermite qui se tenoit à Monseigneur Sainct Claude et qui estoit renommé estre de tresbonne et saincte vie, vint plusieurs fois devers nostre dict feu Seigneur et Père, et lui notifia qu'il auroit lignée masle et le premier succederoit après luy à la couronne de France, qui a esté nous, et aussi luy demanda à diverses fois s'il vouloit avoir paix, lequel nostre dict feu père luy respondit que s'il plaisoit à Dieu, il le vouldroit bien. Et ledict hermite luy dist et asseura que puisqu'il désiroit paix qu'il l'auroit, et aussi se transporta ledict hermite par devers le roy d'Angleterre, qui tenoit et usurpoit lors certain pays et contrées du Royaulme de France, et luy dist et demanda semblablement, s'il vouloit avoir paix, lequel luy respondit que non et qu'il avoit bien intention de tout conquester, a quoy ledict hermite luy respondit qu'il ny parviendroit point, mais que de brief il mouroit, ce qu'il feist, et furent les Anglois déboutez et chassez par nostre dict feu Seigneur et Père hors du Royaulme de France, dont iceluy nostre Père demeura paisible, ainsi que raisonnablement faire se debvoit, et nous subséquemment en sommes demeurez après lui paisible, et feist lors ledit hermite plusieurs belles choses a l'augmentation de nostre foy, et aussi de nostre couronne à sa requeste et intercession de beaux miracles, parquoy nous est venu en dévotion et volonté de faire quérir en tous les lieux où ledit hermite conversoit et auquel il avoit esté inhumé. Et après plusieurs inquisitions par nous faictes faire, sa sépulture a esté trouvée au couvent des frères Prescheurs de Troyes où l'avons (par l'amour de Dieu et de la bonne et saincte vie qu'il menoit) faict relever et mettre plus honorablement qu'il n'estoit, et à ceste cause et aussi pour la grande et bonne renommée qui a esté sceuë et trouvée de luy, maintes personnes de divers estats constituez en certaines maladies ont eu recours à luy et chascun jour y ont, pour la

de charger des informations nécessaires Pierre Frezet, religieux dominicain de Troyes, docteur en théologie et inquisiteur de la foi, qu'il envoya exprès vers Sa Sainteté. Mais il mourut sur ces entrefaites, et la canonisation fut abandonnée.

RÉFLEXIONS.

C'est surtout à l'amour qu'on a pour le prochain qu'on reconnaît si l'on aime Dieu : ces deux amours sont inséparables l'un de l'autre. Examinons notre cœur d'après ce principe. Il ne suffit pas que l'amour du prochain soit sur nos lèvres, il doit se traduire dans nos actions. C'est ainsi qu'aimait Jésus, qui s'est livré pour les hommes; c'est ainsi qu'aimait Marie, qui n'hésite pas à traverser montagnes et vallées pour accomplir un acte de charité et venir en aide à sainte Elisabeth; c'est ainsi qu'aimait Jean de Gand, qui s'arrache aux douceurs de la solitude pour aller travailler à la pacification de sa patrie et au salut de ses frères. Voilà nos modèles. Aimons à rendre service, dût-il nous en coûter quelque embarras, quelques démarches pénibles.

prière duquel leur a semblé que Dieu nostre créateur les a relevez et guériz de leurs maladies, pourquoy avons voué et deliberé de le faire canonizer, s'il est trouvé que ses œuvres et vie l'ayent mérité. Et pource, Tressainct Père, que nous avons ceste matière bien fort à cœur, nous prions vostre Sainctelé si tres a certes et en charité que plus pouvons, que par nostre cher et bien aymé maistre Pierre Frezet, religieux dudit couvent des Frères Prescheurs, Docteur en théologie et Inquisiteur de la foy au diocèse de Troyes, que nous envoyons par devers elle pour ceste matière, son plaisir soit nous envoyer puissance et commission à tels Prélats ou autres notables personnes que nous adviserons, pour eux informer de la vérité des choses dessusdittes et autres bienfaicts et mérites dudit hermite et laditte information r'envoyée par devers V. S., pour par elle procéder à la canonization dudit hermite si par elle est cogneu, trouvé et prouvé que sa vie et œuvres le méritent. Mais nous la prions derechef qu'il luy plaise n'y faire aucune difficulté ny dissimulation. Et elle nous fera en ce faisant très grand et singulier plaisir, dont nous tiendrons grandement obligez à elle, laquelle nous prions le bening Fils de Dieu qu'il la veuille longuement maintenir et garder au bon régime et gouvernement de saincte Eglise. — Escrit aux Montiiz ledit Tours.

Signé : Loys.

PRIÈRE.

Seigneur! vous nous ordonnez de nous aimer les uns les autres. Est-il commandement plus doux et plus facile? Donnez-nous de l'accomplir avec générosité et pureté d'intention. Ce sera l'acheminement vers l'amour divin, dont nous voulons brûler ici-bas pour en être embrasés pendant l'éternité.

Ainsi soit-il.

PIERRE DE BÉRULLE, (1)

URBAIN VIII, Pape.	(Cardinal).	**LOUIS XIII,**
RENÉ DE BRESLAY, 83e Evêque de Troyes.	1575-1629.	Roi de France.

SOMMAIRE.

Famille de Pierre de Bérulle. — Vertus précoces de son enfance. — Ses études. — Ses vacances. — Ses prédications dans la ville et le diocèse de Troyes. — Ses fonctions à la cour. — Introduction des Carmélites en France. — Fondation de l'Oratoire. — Jugement de Bossuet sur cette congrégation. — Les Oratoriens à Troyes. — Pierre de Bérulle, cardinal. — Sa mort. — Sa sépulture. — Ses miracles.

Le diocèse de Troyes revendique avec une légitime fierté l'honneur d'avoir formé à la vertu les premières années du cardinal Pierre de Bérulle, cet illustre personnage dont le pape Urbain VIII faisait l'éloge en ces termes : « Ce n'est pas un homme, c'est un ange. »

Né au château de Cerilly (Yonne), le 4 février 1575, Pierre passa sa jeunesse au manoir de Bérulle (Aube), dont sa famille portait le nom. Il fut de bonne heure privé des conseils aussi prudents qu'éclairés de son père Claude de Bérulle ; mais il trouva une ample compensation dans la pieuse et sage direction de Louise Séguier, sa mère. L'attrait surprenant qu'avaient pour son cœur les exercices religieux fit assez comprendre que Dieu le destinait à de grandes choses. Avant sa huitième année, il fit vœu de chasteté, et plusieurs fois, à cet âge si tendre, on le surprit dans les pratiques de la mortification la plus rigoureuse ou de l'ascétisme le plus consommé. Ce goût précoce de la spiritualité fut encore développé par les relations qu'avait sa noble mère avec la vicomtesse de Villemaur, Mme Acarie, plus connue sous le nom de sœur Marie de l'Incarnation (2). Sous l'inspira-

(1) Voir l'Avertissement.

(2) Elle appartient d'une certaine façon à notre diocèse par son alliance avec M. Jacques Acarie, maître des comptes et membre d'une des plus

tion de cette sainte femme, Bérulle puisa les admirables principes de perfection chrétienne qu'il réunit dans le traité de l'*Abnégation intérieure*. Il le composa à l'âge de dix-huit ans.

Nous ne suivrons pas Pierre de Bérulle dans les travaux de son âge mûr, sans avoir appelé l'attention du lecteur sur l'excellent usage que, pieux écolier, il faisait de ses vacances. Elève distingué du collège de Boncourt, où il fit ses premières humanités, puis de celui de Bourgogne, où il apprit la rhétorique, il suivit avec éclat les cours de philosophie du collège de Clermont. Les études auxquelles il se livrait sans relâche lui avaient bien justement acquis le repos des vacances. Il eût pu se livrer alors à ces distractions permises et même nécessaires, qui ont tant de charmes pour la jeunesse. Pierre de Bérulle avait de plus sérieuses inclinations : il se créait des plaisirs tout différents. La gloire de Dieu, le salut des âmes, sa propre sanctification, telle était la joie de ses loisirs, tel était le but élevé auquel tendaient les efforts de son zèle. Tantôt, il avait avec Mme Acarie de longues conférences spirituelles; tantôt il parcourait les campagnes voisines du château, et par de solides et chaleureuses instructions, il prémunissait la foi de ces populations privilégiées contre les tentatives perfides de l'hérésie naissante de Calvin. La charité avait aussi ses heures déterminées, et surtout pendant la famine de 1586, on pouvait entendre s'élever des pauvres chaumières de Bérulle, Cérilly et autres bourgades environnantes comme un concert unanime de louanges et de bénédictions.

L'ardeur infatigable que Pierre déployait si pieusement contre les entreprises des sectaires dans nos contrées devait encore s'élever plus haut. A peine, en effet, a-t-il reçu l'onction sacerdotale des mains de l'évêque de Lombez, Jean d'Affis, le 4 juin 1599, qu'il se sent une vigueur nouvelle pour combattre les ennemis de notre sainte religion. Il devient même le plus redoutable adversaire du parti calviniste, et il mérite un incomparable éloge du cardinal Duperron : « Si vous voulez convaincre les hérétiques,

anciennes familles de Troyes. Née le 1er février 1565 de Nicolas Avrillot et de Marie Lhullier, elle reçut au baptême le nom de Barbe. Après la mort de son mari, elle entra dans l'ordre des Carmélites, que, de concert avec M. de Bérulle, elle avait introduit en France. Elle y continua la vie sainte qu'elle avait toujours menée, et mourut à Pontoise, le 18 avril 1618, à l'âge de cinquante-deux ans. Le pape Pie VI l'a mise au rang des Bienheureux le 24 mai 1791.

disait cet illustre prélat, amenez-les-moi. Si c'est pour les convertir, présentez-les à l'évêque de Genève. Mais pour les convaincre et les convertir tout ensemble, adressez-vous à M. de Bérulle. »

Chacun sait les luttes glorieuses qu'il soutint contre l'erreur, et les conversions éclatantes qu'il opéra parmi les plus illustres personnages qu'avait séduits la nouvelle religion. La ville de Troyes, dont une des rues (la rue Moyenne) avait pris le surnom de *Petite Genève,* fut aussi le théâtre de l'apostolat de Bérulle. Elle entendit sa voix puissante et persuasive, vers l'an 1601, et c'est assurément à cette irrésistible influence, admirablement secondée par les actifs travaux de notre évêque, René de Breslay, qu'elle dut son retour à de meilleurs sentiments. Les habitants de Villemaur, Estissac, Saint-Mards et de toute la vallée de la Vanne, qui comptaient parmi eux un assez grand nombre d'hérétiques, ne purent résister non plus à des discours aussi forts de raisonnements qu'entraînants d'éloquence.

Dès lors, le nom de Pierre de Bérulle était devenu célèbre. Déjà, en 1599, le roi Henri IV, qui distinguait si bien le mérite, l'avait nommé son aumônier. Il voulait de plus lui confier l'éducation du Dauphin; mais Bérulle, aussi humble que capable de remplir cette fonction élevée, n'y voulut jamais consentir.

Une grande et féconde pensée occupait son esprit depuis longtemps : l'introduction des Carmélites en France. Cet Ordre célèbre venait d'être réformé en Espagne par sainte Thérèse et répandait au loin la bonne odeur d'une sainteté peu commune. Encouragé, pressé même par Mme Acarie, Pierre de Bérulle partit pour l'Espagne, le 9 février 1604. Dieu sait quelles difficultés, quelles traverses il éprouva pour mener à bonne fin cette noble entreprise. Ce ne fut que le 15 octobre de la même année, que les saintes filles arrivèrent à Paris et s'installèrent dans l'antique prieuré de Notre-Dame-des-Champs, au faubourg Saint-Jacques. Seize ans plus tard, le 13 septembre 1620, une colonie de ces admirables religieuses vint s'établir à Troyes et donner à notre ville le spectacle de la plus parfaite innocence jointe à la plus héroïque abnégation.

Un autre projet dominait encore la pensée de Bérulle : la fondation d'une congrégation de prêtres, dont les règles pussent concilier l'obéissance religieuse avec la liberté nécessaire à un ordre séculier. Il réalisa bientôt cette idée, et, dès l'année 1613, le pape Paul V approuvait et confirmait le nouvel institut, qui prit

le nom de l'*Oratoire*. Cet Ordre se répandit rapidement en France. En 1617, la ville de Troyes obtenait un certain nombre d'Oratoriens, qu'elle recueillit d'abord au Palais épiscopal, puis dans une maison de la rue du Bourg-Neuf, et enfin, à l'hôpital du Saint-Esprit, que remplace aujourd'hui la caserne militaire. (1)

Cette œuvre de Pierre de Bérulle est peut-être son plus beau titre de gloire. Elle lui mérita d'ailleurs un éloge flatteur de la part du grand Bossuet. Voici les paroles mêmes de l'illustre évêque de Meaux : « Le cardinal de Bérulle, dit-il, forma une « compagnie à laquelle il n'a point voulu donner d'autre esprit « que l'esprit même de l'Eglise, d'autres règles que les canons, « ni d'autres supérieurs que les évêques; d'autres liens que la « charité, ni d'autres vœux solennels que ceux du Baptême et « du Sacerdoce. Là, une sainte liberté fait le sage engagement; « on obéit sans dépendre ; on gouverne sans commander. Toute « l'autorité est dans la douceur, et le respect s'entretient sans le « secours de la crainte. La charité qui bannit la crainte opère un « si grand miracle; et, sans autre joug qu'elle-même, elle sait « non-seulement captiver, mais encore anéantir la volonté propre. « Là, pour former de vrais prêtres, on les mène à la source de « la vérité. Ils ont toujours en main les Livres saints, pour en « rechercher sans relâche la lettre par l'esprit, l'esprit par l'o- « raison, la profondeur par la retraite, l'efficace par la pratique, « la fin par la charité, à laquelle tout se termine et qui est l'u- « nique trésor de Jésus-Christ. *Christiani nominis thesaurus*, « comme s'exprime Tertullien. » (2)

On sait que, fidèles à l'esprit de leur Ordre et de leur saint fondateur, les Oratoriens de Troyes évangélisaient, chaque année, pendant huit jours, à Pâques et à Noël, plusieurs villages du diocèse. Les Riceys, Villemaur, Jully, Bagneux, Saint-Liébault,

(1) Les Oratoriens de Troyes ont fourni un grand nombre de personnages illustres : le P. Daniel Hervé, auteur d'une *Explication de l'Apocalypse*, en latin: J.-B. Gault, évêque de Marseille, mort en odeur de sainteté, le 23 mai 1643; le P. Honoré Collin du Juannet; le P. de Saintpé; le P. Pierre Vernier, surnommé *Pierre sans Quartier*, à cause de ses rigides austérités; Nicolas Bourbon, poète remarquable; le P. Modeste Vinot, de Nogent-sur-Aube, célèbre par ses poésies latines et qui, de concert avec le P. Tissard, donna les Fables de La Fontaine, traduites en vers latins, imprimées à Troyes, etc.

(2) Oraison funèbre du P. Bourgoing.

Chennegy, les deux Dierrey, Villemoiron et Pâlis en particulier jouissaient de ce bienfait, en vertu d'une donation considérable faite à cette intention par Jacques Vignier, seigneur de ces pays.

Pierre de Bérulle n'avait pas seulement le génie des choses spirituelles; il excellait encore dans le maniement des intérêts de la terre. Nous dépasserions les limites d'une simple notice, si nous détaillions les nombreuses circonstances où les rois Henri IV et Louis XIII recoururent à la prudence de son conseil et à son habile intervention. Qu'il nous suffise de dire que Louis XIII ne crut pas reconnaitre trop magnifiquement les importants services que Pierre de Bérulle avait rendus à l'Etat. en sollicitant pour lui le chapeau de cardinal. Malgré sa résistance, Bérulle dut accepter cet insigne honneur, le 30 août 1627; mais il ne changea rien à son genre de vie habituelle. Comme auparavant, le nouveau cardinal servait à table ses anciens confrères, et, la veille des grandes fêtes, il lavait la vaisselle du couvent. Il fallut lui faire violence pour tapisser de serge violette la salle où il donnait audience, et le dais qu'on y dressa n'abrita jamais qu'une image de Notre Seigneur qu'il fit placer lui-même.

Pierre de Bérulle vécut encore deux ans après sa promotion au cardinalat. Il sut durant ce court espace de temps se rendre aussi utile à l'Etat qu'il l'avait toujours été à l'Eglise. Il se trouva mêlé à diverses affaires politiques, et plusieurs de ses historiens affirment qu'il ne fut pas étranger, entre autres, à la prise de la Rochelle.

Cependant le terme de la carrière du cardinal approchait. Le 27 septembre 1629, l'illustre prélat se sentit attaqué d'une fièvre violente. Malgre ses cuisantes douleurs, il voulut monter à l'autel, le 2 octobre suivant; mais il ne put achever le saint sacrifice, et il expira en bénissant sa congrégation. Il n'avait que 54 ans.

Son corps fut donné à Saint-Sulpice qui le conserve en partie à Issy, dans la chapelle du Sacré-Cœur, et en partie au Séminaire de Paris. On cite un grand nombre de miracles opérés par son intercession : (1) c'est sans doute ce qui a fait inscrire son nom dans certains catalogues de saints, sous la date du 2, et quelquefois du 19 octobre.

Terminons ce récit en disant avec Bossuet que « Pierre de

(1) *Voyez* Habert de Cérisy, *p.* 856-880.

« Bérulle fut un homme vraiment illustre et recommandable,
« que même la pourpre romaine n'a rien ajouté à sa grande
« dignité. tant il était déjà relevé par le mérite de sa vertu et de
« sa science; qu'enfin il fit luire sur toute l'Eglise de France
« les lumières les plus pures du sacerdoce chrétien et de la vie
« ecclésiastique. » (1).

(1) Oraison funèbre du P. Bourgoing.

CHARLES-LOUIS DE LANTAGE,

INNOCENT XII, Pape. **DENIS-FRANÇ. Ier,** **BOUTHILIER** **DE CHAVIGNY,** 86e Evêque de Troyes.	(Prêtre). 1616-1694.	**LOUIS XIV,** Roi de France.

SOMMAIRE.

Jeunesse pieuse de M. de Lantage. — Son affabilité. — Ses études théologiques. — Il s'attache à M. Olier. — Il devient catéchiste de St-Sulpice. — Entraînement de sa parole. — Il est chargé du séminaire du Puy. — Ses œuvres de zèle dans ce diocèse. — Il fait des miracles. — Il dirige le séminaire de Clermont. — Il passe par de pénibles épreuves. — Il retourne au Puy. — Nouvelles épreuves. — Admirables sentiments de M. de Lantage. — Sa maladie et sa mort. — Ses miracles.

Il faudrait plus qu'une simple notice pour faire connaître les belles vertus et les rares qualités de notre illustre compatriote, M. de Lantage; mais les limites que nous nous sommes imposées nous obligent de rester dans un cadre restreint.

Charles-Louis de Lantage naquit à Troyes, l'an 1616. Sa famille, distinguée par une antique noblesse, tirait son nom de la terre et du château de Lantage, près de Chaource. Charles perdit son père avant d'avoir pu le connaître et commença son éducation à Troyes, chez son aïeul maternel, M. de Nicey, seigneur de Romilly. Bientôt il entra au collége de Nevers, tenu par les Jésuites. Sous leur habile direction, ses progrès dans la piété répondirent à ses succès dans les études. On le vit dès lors préluder aux délicates fonctions de directeur spirituel, qu'il devait remplir un jour avec tant de distinction. Jeune écolier, il réunissait autour de lui ses compagnons les plus sages; il les encourageait fortement à se prémunir contre les saillies de leur âge, à garder un calme inaltérable au milieu des contrariétés et des accidents de la vie. Il réussit admirablement dans cette œuvre de zèle, et bientôt il forma une pieuse association dont tous les membres s'avertissaient de leurs défauts et se portaient réciproquement à la vertu.

Des inclinations si saintes ne pouvaient s'allier avec l'amour du siècle. Aussi, quand, à dix-neuf ans, le monde sembla lui sourire et l'inviter à ses fêtes, Charles de Lantage s'attacha plus fortement au Seigneur. Il prit la généreuse résolution de ne jamais offenser Dieu de propos délibéré, et pour l'exécuter plus facilement, il s'adonnait à une oraison fréquente et prolongée. Trois ou quatre fois la semaine. il observait un jeûne rigoureux; il joignait à ces austérités l'usage de divers instruments de pénitence qu'il conserva presque tout le reste de sa vie.

On pourrait croire qu'une si grande sévérité de mœurs rendait moins agréable le commerce de ce saint jeune homme. Il en était bien autrement; car la piété vraie n'a rien que de doux et d'aimable. Aussi Charles était-il recherché de tout le monde. Il faisait aimer sa conversation par son esprit vif et pénétrant, son caractère enjoué, ses manières polies et distinguées, que rehaussaient encore son incomparable modestie et sa parfaite égalité d'âme.

Avant la fin de ses études classiques, Charles reçut la tonsure et fut pourvu du prieuré de Saint-Symphorien de Romilly. Ce premier pas dans la carrière ecclésiastique fit tourner ses pensées vers la théologie. Ce fut à Reims qu'il commença cette étude; mais la délicatesse de sa santé le força d'aller la continuer à Paris. La Providence avait ses desseins. M. de Lantage était âgé de vingt-cinq ans et M. Olier jetait les premiers fondements de sa compagnie. L'air de sainteté qu'on respirait dans cette nouvelle institution fit sur M. de Lantage une impression si profonde qu'il sollicita son admission parmi les élèves de Saint-Sulpice. Après six mois d'épreuves, ses vœux étaient comblés : c'était le 17 janvier 1643.

Il fit des progrès étonnants dans la science des saints, et bientôt il fut trouvé digne de recevoir les ordres sacrés. Il s'y prépara par la pratique journalière des plus sublimes vertus, et quand il fut honoré de l'onction sacerdotale, il se sentit animé d'une si grande ferveur qu'il disait que le prêtre qui célèbre dignement les saints mystères et le chrétien qui y assiste de même, doivent être disposés, au sortir de l'église, à être chargés de confusion, accablés de souffrances et tout prêts à verser leur sang pour Dieu. M. Olier, si parfait appréciateur du vrai mérite, reconnut en M. de Lantage les qualités nécessaires pour être un digne coopérateur de son œuvre. Il l'appela donc à partager avec lui les sollicitudes pastorales. La paroisse de Saint-Sulpice, dont il venait

d'être nommé curé, était dans une ignorance profonde des vérités de la religion. Il fallait, par des instructions solides et familières, porter la lumière divine au sein de ces ténèbres. M. Olier confia ce soin à M. de Lantage, et ce dernier s'acquitta de sa mission avec tant d'aisance et de talent qu'on préférait ses instructions aux discours les plus éloquents. On accourait en foule pour l'entendre, et son nom était prononcé par toutes les bouches.

Le bien que M. de Lantage ébauchait, pour ainsi dire, dans ses instructions familières, il le perfectionnait dans le secret de la direction spirituelle et dans les relations intimes du tribunal de la pénitence. Sa parole alors devenait si persuasive que les cœurs les plus insensibles ne pouvaient résister au désir de se donner à Dieu. On cite parmi ses conquêtes spirituelles un grand nombre de personnages de distinction, des seigneurs de la cour, des hommes de guerre, des dames illustres, qui ne craignirent pas de se livrer aux pratiques de la mortification, de distribuer leurs biens en aumônes et de servir les pauvres de leurs propres mains.

Dieu cependant appelait M. de Lantage à un poste plus éminent, à une mission sublime, celle de lui former des prêtres selon son cœur. M. Henri de Maupas, évêque du Puy, demandait depuis long-temps à M. Olier d'établir dans son diocèse un séminaire dirigé par ses religieux. M. Olier céda enfin à ses instances réitérées. Il lui envoya quelques ecclésiastiques, à la tête desquels il mit M. de Lantage, et il assurait M. de Maupas qu'en se séparant ainsi de l'enfant de sa tendresse, il lui *donnait son cœur*.

Il serait long de suivre M. de Lantage dans cette nouvelle fonction. Qu'il suffise de dire qu'à peine avait-il pris la direction du Séminaire du Puy, que M. de Maupas le nomma son grand-vicaire. L'activité de son zèle ardent suffit à tous ces travaux. Sans négliger la paroisse dont le Séminaire avait la charge, il sut donner aux jeunes clercs tous les soins nécessaires, et au diocèse les lumières et les conseils dont le besoin se faisait sentir. De plus, afin de ne laisser dans l'année aucun moment qui ne fût consacré aux intérêts de Dieu, il passait le temps de ses vacances dans des excursions apostoliques, ranimant la foi et la piété, tantôt dans les prêtres qui l'écoutaient comme un oracle, tantôt dans les populations qui se pressaient pour l'entendre.

Le don des miracles que possédait M. de Lantage ne contribua

pas peu à répandre au loin sa réputation. Plusieurs personnes de la ville du Puy durent aux mérites de son intercession la fin de leurs peines spirituelles ou le soulagement de leurs maux corporels. Aussi, il est facile de comprendre la résistance qu'opposait M. de Maupas à son éloignement.

Plusieurs évêques avaient, en effet, demandé M. de Lantage à M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier, pour fonder dans leurs villes épiscopales des Séminaires semblables à celui de Paris. Le supérieur de Saint-Sulpice eût voulu seconder leurs désirs; mais l'attachement de M. de Maupas à son vicaire général ne permettait pas alors de les satisfaire. Seule, la translation de cet évêque au siége d'Evreux put aplanir les obstacles, et sur la fin de l'année 1663, M. de Lantage fut mis à la tête du Séminaire de Clermont.

L'hérésie de Jansénius avait de nombreux partisans dans ce diocèse : quelques membres du clergé même n'avaient pas su s'y soustraire. La position de M. de Lantage était donc ardue autant que délicate; il triompha toutefois des difficultés et fit un bien immense dans ce pays.

Cependant il manquait à sa vertu l'épreuve des tribulations : cette marque de bonté de Dieu pour ses élus ne pouvait se faire long-temps attendre. Après douze ans de séjour à Clermont, M. de Lantage se rendit à Paris. Ses ennemis profitèrent de son absence pour indisposer l'évêque contre lui, et ils réussirent si bien dans leur coupable projet que ce dernier écrivit à M. de Bretonvilliers d'envoyer un autre supérieur pour son séminaire. M. de Lantage adora la main qui le frappait et remercia Notre Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir quelque humiliation. Mais ce n'était que le prélude des croix que le Seigneur lui réservait. En effet, soit que M. de Bretonvilliers n'eût pas connaissance des menées secrètes des sectaires et de leurs calomnies auprès de l'évêque de Clermont, soit que, comme le font quelquefois les supérieurs pour éprouver la vertu de leurs inférieurs, il voulût seconder les desseins de Dieu, il montra quelque froideur à l'égard de M. de Lantage et le retint près d'un an sans emploi au Séminaire de Saint-Sulpice. Le saint prêtre supporta avec une admirable patience cette pénible épreuve et mérita que Dieu y mît bientôt un terme. C'est aussi ce qui arriva. M. de Béthune, alors évêque du Puy, apprenant la disponibilité de M. de Lantage, fit de grandes instances pour obtenir son retour

dans sa ville épiscopale : « Je suis bien aise, disait-il, d'attirer ici ce saint homme, et je désire que le dépôt de son corps y demeure toujours. » M. de Bretonvilliers y consentit volontiers, et M. de Lantage renoua ces liens si doux que l'obéissance seule lui avait fait rompre, douze ans auparavant (1676). Il reprit les prédications qu'il faisait autrefois à Saint-Georges. Dieu bénit tellement sa parole que pendant dix-huit ans qu'il les continua, la foule s'y rendit toujours aussi nombreuse et aussi empressée que la première fois.

Nous avons déjà vu M. de Lantage boire à longs traits dans la coupe des tribulations; mais il ne l'a pas épuisée. La première épreuve n'a duré qu'un an; cette fois, six années se passeront au milieu de peines d'autant plus sensibles que la même disgrâce enveloppera ses amis et jusqu'au Séminaire lui-même. M. de Béthune avait été trompé par de faux rapports : il avait retiré à M. de Lantage sa confiance et son affection; il l'avait même traité avec une excessive rigueur.

Jamais la vertu de M. de Lantage ne brilla d'un plus vif éclat que dans cette circonstance. Sa patience alla jusqu'à l'héroïsme, et il ne perdit rien de sa gaieté ordinaire. Une personne lui ayant demandé ce qu'il disait à Dieu dans ces occasions si pénibles pour la nature, il lui répondit : « Je m'élève en esprit vers Dieu « et je m'écrie : Mon Dieu, je vous dis sur cela ce que le cœur « de Jésus-Christ et celui de sa sainte Mère vous disent. Ce sont « eux qui savent dire à Dieu ce qu'il faut. Et puis j'ajoute encore : « Dieu soit béni! »

Ce fut durant cette retraite forcée qu'il termina le plus important de ses ouvrages : le *Catéchisme de la foi et des mœurs*, dont la première partie avait paru à Clermont, en 1674.

Enfin, M. de Béthune rendit ses bonnes grâces à M. de Lantage : ce digne serviteur de Dieu n'en devait pas jouir long-temps. L'âge et les infirmités avaient considérablement affaibli sa santé : il avait, entre autres incommodités, une toux opiniâtre qui ne lui laissait aucun repos. « Ma toux et moi sommes si bien ensemble, disait-il agréablement, que nous ne nous quitterons qu'au tombeau. »

Plus il approchait du terme de sa carrière, plus son amour pour Dieu devenait ardent et enflammé. « Mon Dieu, s'écriait-il « quelquefois, je n'aspire point à la jouissance des biens que « vous avez répandus sur vos créatures; j'ai soif de la source de

« vie qui est en vous. Je ne veux plus de petites gouttes de plai-
« sirs, mais le torrent de vos divines délices dont vous abreuvez
« vos enfants dans votre sein. Non, mon Dieu, je ne veux point
« de ces contentements qui ne font qu'effleurer les cœurs; j'aspire
« à la joie que vous goûtez en vous-même, et je désire y être
« plongé et consumé pour jamais. »

Le cantique qu'il composa sur son lit de douleur, exprime trop bien ses ardents désirs du ciel pour que nous ne le rapportions pas.

Ah ! quand viendra-t-elle, cette heure,
Qui doit m'ouvrir la céleste demeure?
Quand au sein de mon Dieu me verrai-je jeté?
Que je meure, et qu'avec les Anges
Je chante d'un cœur dégagé
Ses divines louanges.

—

Cieux, où l'amour a son empire
Vers vos saints feux nuit et jour je soupire !
Quand me recevrez-vous, empire de l'amour?
Sainte flamme, ardeur ravissante,
Tire mon cœur de ce séjour,
Où rien ne le contente.

—

Oui, vous aimer, mon Dieu, mon Père,
Est sur tout bien ce que mon cœur espère !
Sans cesse vous aimer fera tout mon bonheur !
Que je brûle et qu'enfin mon âme
Pour mieux contenter sa langueur
Se perde en votre flamme !

C'est cet amour pur et ardent qui lui faisait souhaiter de mourir martyr. « Qu'il est fâcheux de finir sa vie dans un lit, parmi les remèdes de la pharmacie, disait-il à ceux qui le visitaient. Ne serait-il pas mille fois plus agréable de le faire parmi les roues et les gibets, pour le soutien de la foi et l'amour de Notre Seigneur? »

Quoiqu'accablé par le mal et réduit à un état de faiblesse extrême, il voulut dire la sainte Messe le jour de l'Annonciation. Il ne put l'achever qu'avec beaucoup de peine et d'efforts. Le 29 mars, il demanda l'Extrême-Onction et la reçut dans les dispositions les plus saintes et les plus touchantes. A partir de ce jour, il fut continuellement occupé de Dieu. Il répétait souvent, avec les sentiments d'une tendre affection : « *Recordare, Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ, ne me perdas illa die. Souvenez-vous,*

ô bon Jésus, que c'est pour moi que vous êtes venu sur la terre ; ne me perdez pas au jour de ma mort. » Comme on lui présentait quelques gouttes d'un vin de choix pour le fortifier dans ses défaillances, il en mouilla ses lèvres ; puis, il ne voulut plus qu'on lui en donnât : « *Cette boisson est trop délicate,* dit-il ; *Notre Seigneur a refusé de boire sur la croix.* » Lorsque ses douleurs devenaient plus aiguës, on l'entendait prononcer ces paroles : « *Exurge, Domine, adjuva nos ; Seigneur, levez-vous et secourez-moi.* » D'autres fois, étendant les bras, il disait amoureusement à Dieu : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum ; ô mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ;* et encore : *Domine, Deus meus ! Seigneur, mon Dieu !* » Mais son recours le plus habituel était à la sainte Vierge, qu'il invoquait souvent en lui disant avec l'accent de la plus douce confiance :

« Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege
Et horâ mortis suscipe ;

« Marie, Mère de grâce et de miséricorde, protégez-moi contre l'ennemi, et recevez-moi à l'heure de la mort. »

Quand celui qui le gardait vit qu'il allait entrer en agonie, il lui présenta le crucifix à baiser et lui dit avec émotion : « Notre Seigneur est mort pour nous, Monsieur ; maintenant il vous fait part de ses souffrances pour vous faire bientôt jouir de sa gloire. » « *Amen, amen, amen,* » répondit avec peine le moribond ; puis il perdit la parole, et quelques heures plus tard, il expira si paisiblement qu'on ne s'en aperçut presque pas. C'était le 1er avril 1694. M. de Lantage avait 78 ans.

Les miracles se multiplièrent après la mort du grand serviteur de Dieu. Nous rapporterons seulement la lettre que, neuf ans après la mort du serviteur de Dieu, une religieuse d'Issingeaux écrivait à une personne du Puy qui lui avait envoyé une coiffure de M. de Lantage : « Il faut vous dire les merveilles « continuelles que M. de Lantage opère ici, ou, pour mieux dire, « le bon Dieu par ses intercessions. La coiffure que vous m'avez « envoyée fait de grands miracles.... toujours elle court et je « n'en suis pas la maîtresse, et même on me la coupe en mille « morceaux, chacun en voulant garder un peu. Il arriva l'autre « jour qu'on vint me la demander pour quelqu'un, lorsque je « l'avais prêtée à un autre malade ; et ne voulant pes refuser à

« celui-là qui avait les fièvres ce qu'on demandait pour lui, je lui
« envoyai, dans un grand sentiment de confiance, une lettre que
« notre cher Père (M. de Lantage) m'avait fait l'honneur de
« m'écrire, et cette personne se l'étant appliquée, fut quitte de
« ses fièvres dans quelques jours. Une autre malade fut pareil-
« lement guérie par l'application de cette même lettre. Je vous
« prie, si vous avez encore quelque chose, soit linge, soit étoffe
« ou quoi que ce soit de ce cher Père, envoyez-le-moi. »

Les autres guérisons se sont opérées sur des paralytiques, des hydropiques, etc., etc., et le nombre en est considérable.

APPENDICE.

NOTICE SUR LES SAINTS DE CLAIRVAUX,

d'après le Kalenderium Cisteriense et le Menologium Benedictinum.

JANVIER.

11. B. Henri, 7e abbé de Clairvaux pendant trois ans (1176-1179). Né près de Cluny, il fut élu très-jeune abbé de Haute-Combe, d'où il passa au gouvernement de Clairvaux. Ce fut lui qui fit placer le corps de saint Bernard dans le tombeau de marbre où il resta jusqu'à la révolution. Le pape Alexandre III le fit cardinal évêque d'Albane, puis légat apostolique (1179). Il fut chargé de plusieurs missions délicates dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Arras en 1195, et son corps, transporté à Clairvaux suivant son désir, fut enseveli entre saint Bernard et saint Malachie.

15. V. Godefroy II de Péronne, 5e prieur de Clairvaux (1140-1146). Malgré les instances les plus pressantes du pape Eugène III et de saint Bernard, il ne put se décider à accepter le siége de Nantes. Il mourut l'an 1146, en récitant des psaumes.

17. B. Algotus. Il fut tiré du monastère pour gouverner l'Eglise de Coire, et se distingua surtout par son zèle et sa prudence.

19. Décès du moine Henri-le-Bref. C'est à saint Bernard qu'il dut sa conversion, et de grand pécheur il devint un grand saint.

21. V. Geoffroy, moine. Par son infatigable activité, il propagea l'ordre de Clairvaux en divers pays, et Dieu lui fit la grâce d'expirer entre les bras de saint Bernard.

28. B. Boson, moine, l'un des premiers disciples de saint Bernard. (*Exord. dist.* 3. *cap.* 32. — *Herb. de Mirac. lib.* 1. *cap.* 30.)

FÉVRIER.

1. B. Geoffroy, moine, puis évêque de Chartres. Il fut honoré du titre de légat du Saint-Siége et envoyé en Aquitaine pour combattre l'élection de l'antipape Pierre de Léon. Il donna dans tout le cours de sa vie d'admirables exemples d'humilité et de pauvreté.

2. B. Boniface, frère convers, Les anges vinrent recueillir son dernier souffle et accompagnèrent son âme jusqu'au royaume des cieux.

12. S. Etienne, évêque de Preneste et Cardinal. Il n'oublia pas sous la pourpre l'humilité qu'il avait apprise au couvent, et il fit voir dans tout son extérieur l'estime qu'il faisait de l'esprit de pauvreté.

17. B. Gaudry, oncle de saint Bernard. De tous les parents de l'illustre abbé de Clairvaux, ce fut lui qui le premier marcha à sa suite, après avoir quitté son domaine de Touillon. Saint Bernard le délivra d'une fièvre pernicieuse qui le faisait horriblement souffrir. Après de longues années passées à Clairvaux, dans une ferveur aussi vive qu'au premier jour de son noviciat, Gaudry fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau. Une heure environ avant son trépas, on vit son corps frémir et s'agiter d'uue manière effrayante; mais bientôt le calme reparut sur son visage et il expira doucement. Quelques jours après, il apparut à saint Bernard et lui dit qu'il jouissait d'une indescriptible félicité. Et comme Bernard lui demandait la cause de l'effroi qu'il avait éprouvé pendant son agonie : « Deux esprits malins, répondit-il, voulaient me précipiter dans un puits d'une horrible profondeur; mais saint Pierre vint à mon secours et je n'éprouvai aucun mal. » (*Alan. cap.* XII.)

B. Odon, moine et pro-prieur de Clairvaux.

18. S. Sylvain, moine, canonisé par le pape Célestin III.

21. B. Pierre, moine. Dieu le favorisa surtout d'une angélique pureté et de l'esprit de prophétie.

24. B. Didier, frère convers. Assisté par saint Bernard à son lit de mort, il fut appelé au ciel par la Vierge Marie.

26. B. André, moine. Il reçut l'habit religieux des mains du B. Robert de Bruges, successeur de saint Bernard.

MARS.

1. S. Hugues, disciple de saint Bernard. Il accompagna ce saint abbé dans plusieurs de ses voyages, et fut témoin d'un grand nombre de miracles.

5. B. Gérard, moine.
B. Raoul, d'abord abbé d'Igny, puis 15e abbé de Clairvaux (1224 à 1233). Il monte ensuite sur le siége d'Agen, d'où il est transféré à l'archevêché de Lyon en 1235. Il meurt plein de mérites, la même année. Il est enterré à Clairvaux

6. B. Ponce, 5e abbé de Clairvaux. Il gouvernait l'abbaye de Granselve (diocèse de Toulouse) quand il fut mis à la tête de Clairvaux (1165-1170). Cinq ans plus tard, il fut élu évêque de Clermont, et fit bénir son autorité par la douceur et les vertus avec lesquelles il l'exerça.

11. B. Julien, moine. Sa science égalait sa sainteté. *(Herb. de Mirac. lib. 2, cap. 29. — Exord. dist. 3, cap. 15.)*

16. V. Constance, frère convers. Il oublia jusqu'à trois fois ses devoirs religieux, mais trois fois aussi il en fit une sincère pénitence et mérita, après sa mort, les éloges de saint Bernard. (*Exord. mag. Cist. lib. 7, cap. 25.*)

17. B. Conrad, moine. Fils du duc de Bavière, il foula aux pieds les richesses et les honneurs auxquels l'appelait sa naissance, et suivit Jésus devenu pauvre en revêtant le pauvre habit des moines de Clairvaux.

19. B. Emebert, moine.
Translation du corps de la B. Aleth, mère de saint Bernard.

22. B. Bernard. Il fut tiré du monastère de Clairvaux et élevé sur le siége de Nantes, où il mourut, chargé d'années et de bonnes œuvres.
Décès du B. Henri, fils du comte de Carinthie, moine de Morimond et évêque de Troyes.

27. B. Robert, frère convers. Il fut envoyé de Clairvaux à Fontmorigny (dioc. de Bourges), où N. S., la sainte Vierge et

saint Bernard lui apparurent et l'avertirent de sa mort prochaine. *(Exord. dist.* 4, *cap.* 31. — *Herb. lib.* 2, *cap.* 10.)

30. B. Raynauld, d'abord moine de Saint-Amand pendant vingt ans, puis religieux de Citeaux. Il vécut ensuite sous la direction de saint Bernard et se distingua par une incomparable pureté de mœurs. Il fut favorisé de visions célestes. *(Exord. lib.* 3, *cap.* 11. —*Herb. lib.* 1, *cap.* 1.)
Un autre B. Raynauld, frère convers, que rendirent illustre ses vertus et sa sainteté.

AVRIL.

2. B. Gérard, moine-portier.

5. B. André, 4e des frères de saint Bernard. Ce fut à la suite d'une apparition de la B. Aleth, sa mère, qu'il embrassa la vie religieuse : c'était un homme simple et droit, craignant Dieu et abhorrant le péché. Il fit plusieurs miracles durant sa vie, et mérita la couronne de gloire après sa mort.

8. B. Guillaume II, 18e abbé de Clairvaux (1238 à 1242). Il avait d'abord été abbé de Villiers. Il combattit vaillamment pour la défense de l'Eglise, et succomba dans les fers. Il fut inhumé à Clairvaux.

10. B. Eskil, archevêque de Lunden, primat de la Suède et du Danemark. Il propagea l'ordre religieux de Clairvaux, dans ces deux provinces, avec un zèle infatigable. Il eut le bonheur de voir saint Bernard, et les vertus de cet illustre abbé firent une si profonde impression sur son esprit qu'il renonça à ses hautes dignités et vint donner à Clairvaux un rare exemple d'abnégation et d'humilité. Il y mourut l'an 1181. *(Exord. dist.* 3, *cap.* 25.)

14. B. Jean, moine. Envoyé en Portugal par saint Bernard pour fonder une maison de son ordre, il se distingua par la sainteté de sa vie et son amour de la discipline religieuse.

15. B. Goduin, moine. Il quitta l'abbaye d'Anchin (Hainaut) pour se mettre sous la conduite de saint Bernard. Sa perfection en toutes choses le fit regarder comme un saint par l'illustre fondateur de Clairvaux.

16. B. Guillaume, moine. Il gouvernait l'abbaye de Saint-Albin, d'Angers. La réputation de saint Bernard l'attira à Clairvaux,

où il fut simple moine, et se distingua par une grande perfection. (*Exord. dist.* 3, *cap.* 14. — *Herb. lib.* 1, *cap.* 4.)

20. B. Jean, archevêque. Malgré les instances de saint Louis pour le retenir dans son diocèse, il préféra vivre obscur à Clairvaux que de profiter des faveurs du roi. Il mourut l'an 1240.

22. B. Aldebert, moine, puis abbé de Tarouca, en Portugal. Il y avait été envoyé de Clairvaux par saint Bernard, et il s'y distingua par la gloire des miracles.
B. Hubert, évêque de Nepa, en Italie. Il ne fallut rien moins que l'ordre de saint Bernard pour lui faire quitter Clairvaux et occuper le siége épiscopal de cette ville.

24. B. Honorat, frère convers. Il passait ses journées au milieu des travaux les plus pénibles, et les nuits dans une continuelle contemplation des choses divines.

26. B. Gérard, moine. Il renonça au gouvernement de l'abbaye de Longpont (dioc. de Soissons) pour s'attacher aux pas de saint Bernard.

28. B. Bernard, moine. Saint Bernard le choisit pour diriger l'abbaye de Tarouca, en Portugal; il se distingua dans cette haute fonction par la puissance de sa parole, la grandeur de ses travaux et l'éclat de ses miracles.

29. B. Robert de Bruges, 2e abbé de Clairvaux, successeur de saint Bernard (1153 à 1157). Il avait d'abord été moine de Clairvaux, puis 1er abbé de Dunes. (*Exord. dist.* 2, *cap.* 21.)

MAI.

1. B. Bernard, diacre. Il fut élevé au cardinalat et conserva sous la pourpre l'humilité et la pauvreté dont il faisait profession à Clairvaux.

8. B. Gauthier, frère convers, chargé du vestiaire. L'innocence de sa vie, son infatigable charité et les visions célestes dont il fut honoré, ont rendu son nom célèbre. (*Exord. dist.* 4, *cap.* 15. — *Herb. de Mirac., lib.* 1, *cap.* 32.)

9. B. Pierre, frère convers. S'il ignorait complètement la littérature profane, il possédait dans la perfection la science des choses divines. (*Exord. dist.* 4, *cap.* 17.)

11. B. Gui, frère aîné de S. Bernard : il était économe du monastère. Le saint abbé lui avait prédit que son corps ne reposerait pas dans la Claire-Vallée : en effet, étant allé au couvent de Pontigny pour les affaires de l'Ordre, il y mourut et y fut enterré, l'an 1136.

14. B. Gérard. 9[e] prieur. Il remplit cette charge à deux fois différentes. En 1190, il fut élu abbé d'Erbach, diocèse de Mayence.

16. B. Raynald, moine. Il fut choisi par S. Etienne pour le remplacer dans le gouvernement de l'abbaye de Citeaux.

18. B. Pierre-le-Borgne, 8[e] abbé de Clairvaux (1179 à 1186). Il avait d'abord été abbé d'Igny. L'innocence de sa vie et la simplicité de son cœur l'ont rendu plus illustre que le sang royal de France qui coulait dans ses veines. Il mourut à Foigny, diocèse de Laon. Son corps fut rapporté à Clairvaux. (*Exord. dist.* 11, *cap.* 32.)

19. B. Guillaume I de Montaigu, 22[e] prieur de Clairvaux. Il fut successivement abbé de Laferté, en 1233, et de Citeaux, en 1238. Il résigna ses fonctions en 1244, et mourut, en 1245, à Clairvaux où il s'était retiré.

21. B. Pierre. Il fut d'abord prieur de Clairvaux, puis économe de Périz, enfin abbé d'Aubepierre (diocèse de Limoges). Il abdiqua pour revenir au monastère, berceau de sa vie religieuse.

22. B. Clément, moine. Comme S. Antoine, il eut à combattre les démons qui se montraient à lui sous des formes visibles; comme lui aussi, il en triompha toujours et alla recevoir au ciel la couronne du vainqueur.

23. B. Guillaume, moine. Il se plaisait à la contemplation et honorait la sainte Vierge d'un culte particulier. En récompense, Dieu lui accorda de pénétrer souvent dans les secrets des cieux.

B. Tescelin, père de saint Bernard. Il alla mourir à Clairvaux, dans les bras de son fils, après en avoir reçu l'habit religieux.

24. B. Goduin, moine-médecin.

26. B. Henri, évêque. Frère du roi Louis VII, il entra dans l'abbaye de Clairvaux. Il en fut tiré pour monter sur le siége épiscopal de Beauvais, et de là sur celui de Reims. L'égalité

de son caractère, l'humilité de sa vie lui ont mérité la gloire éternelle. (*Gauf. lib.* 3, *c.* 4.)

JUIN.

6\. B. Wauthier de Montmirail, moine. Il faisait partie d'une compagnie de soldats qui, désireux de connaître saint Bernard, s'étaient rendus à Clairvaux. Le Carême approchait et Bernard les exhorta à se préparer à ce saint temps en s'abstenant jusque-là d'assister aux tournois qui se donnaient alors. Ces jeunes gens n'y voulurent pas consentir. J'espère, répondit Bernard, que le Seigneur m'accordera ce que vous me refusez. Il leur fit servir un vase de bière qu'il avait béni, et les invita à en boire. Quelques-uns n'en acceptèrent qu'avec défiance; ils craignaient que le saint ne lui eût communiqué quelque vertu divine. Tous néanmoins en goûtèrent. A peine eurent-ils quitté le monastère qu'ils se sentirent changés : leur cœur était embrasé d'une flamme céleste et leurs discours respiraient l'amour du ciel. Ils retournèrent sur leurs pas et échangèrent la milice du siècle contre le service de Dieu. (*Vita Bern. auct. Guill. lib.* 1, *cap.* 11, *n°* 55.)

11\. B. Rainier de Térouane, 6e prieur. Il était frère de Geoffroy, évêque de Langres, et il devait sa conversion à S. Bernard.

12\. B. Gui, moine. Converti par une vision qui l'effraya, il mérita, par son innocence et sa persévérance dans le bien, d'être souvent fortifié par des visions célestes.

13\. B. Gérard, moine-cellerier, second frère de saint Bernard. Le futur abbé de Clairvaux le pressait de le suivre dans la solitude, et Gérard fermait obstinément l'oreille à cette invitation. « Je sais, reprit Bernard, je sais que l'adversité seule ouvrira ton intelligence à la vérité. Eh bien ! le jour va venir et il s'approche où cet endroit que je touche (en même temps il porta la main au côté de son frère) sera percé d'un coup de lance, et la plaie servira d'ouverture pour faire pénétrer jusqu'à ton âme la parole que tu méprises aujourd'hui. » En effet, quelques jours après, se trouvant au siége du château de Grancey, Gérard fut blessé au côté d'un coup de lance et emmené prisonnier. Ne croyant pas survivre à sa blessure, il envoya chercher Bernard; mais celui-ci ne vint pas et lui fit dire : « Ta

blessure ne va pas à la mort, mais à la vie. » Gérard fut en effet guéri; il put s'échapper de prison et alla se mettre sous la conduite de son frère. (*Guill. lib.* 1, *n°* 11. — *Exord. dist.* 3, *cap.* 1, 2, 3.)

15. B. Wauthier de Montmirail, moine. Il était neveu de celui dont il est parlé au 6 de ce mois. Sa mère avait offert l'hospitalité à saint Bernard. Un jour que l'homme de Dieu parlait de leur salut à ceux qui l'environnaient, le jeune Wauthier, âgé d'un an et assis sur les genoux de sa mère, suivait des yeux les gestes du saint, et s'efforçait de saisir sa main. Bernard la lui ayant présentée, l'enfant la saisit, et la mettant entre ses deux petites mains, la porta à sa bouche et la couvrit de baisers, tant que Bernard ne l'eut pas retirée. C'était le signe de l'amour qu'il aurait plus tard pour l'institut de Clairvaux. Le présage ne fut pas vain, car Wauthier se distingua parmi ses frères par une extraordinaire sainteté. (*Guill. lib.* 1, *n°* 56.)

20. B. Jean. Disciple de saint Bernard et fidèle imitateur de ses vertus, il fut trouvé digne de diriger, en Belgique, le couvent de Loos, où il mourut.

21. B. Constantin, frère convers. Saint Bernard allait visiter le comte Thibaut de Champagne quand il rencontra le cortége qui menait au supplice un insigne malfaiteur. Touché de compassion, il prit les liens qui garrottaient le malheureux et dit à ses bourreaux : « Confiez-moi cet homme, je veux le pendre de mes propres mains. » Thibaut apprenant l'arrivée du serviteur de Dieu, alla à sa rencontre. Il ne fut pas peu surpris de le voir traînant le voleur à sa suite. « Hélas! révérend Père, s'écria-t-il, à quoi pensez-vous donc? Pourquoi rappeler des portes de l'enfer un brigand qui mille fois déjà a mérité sa peine? Pourrez-vous jamais sauver un homme qui est devenu un véritable démon? Vous ne parviendrez jamais à le corriger, et la seule bonne action qu'il puisse faire désormais, c'est de mourir. Laissez, bon Père, laissez périr cet homme de perdition, car de sa vie dépend la vie de plusieurs. » « Je sais, répondit Bernard, que cet homme est un scélérat, digne des plus cruels supplices : aussi ne croyez pas que je réclame son impunité; bien au contraire, je le livrerai aux tourments et je lui ferai expier ses crimes par un tourment d'autant plus juste qu'il durera davantage. Vous aviez ordonné qu'il périt par un

supplice court et momentané, et moi je le ferai consumer par une mort lente et journalière ; vous auriez fait suspendre son cadavre pendant quelques semaines. et j'exigerai qu'il vive sur la croix pendant de longues années. » A ces mots, le pieux comte garda le silence et n'osa s'opposer aux desseins de Bernard. Aussitôt le saint abbé se dépouilla de sa tunique et la mit sur le corps du condamné ; il lui coupa les cheveux et l'associa à ses religieux. Ce loup furieux devint un doux agneau, cet insigne brigand, un fidèle sincère. Constantin (c'est ainsi qu'il s'appelait) justifia son nom par sa persévérance dans le bien, et après une pénitence de plus de trente années, il mourut à Clairvaux d'une mort édifiante. *(Ex exord. lib.* 7, *cap.* 15. — *Herb. de Mirac. lib.* 2, *cap.* 15.)

JUILLET.

4. B. Sagale, moine de Clairvaux, puis abbé de Clairemarest (Pas-de-Calais).

6. B. Guillaume, évêque de Châlons. Il abdiqua sa charge épiscopale pour embrasser l'état religieux à Clairvaux.

7. B. Robert, frère convers. Sur son lit de mort, il paraissait avoir une grande sécurité sur son salut. Saint Bernard l'en reprit comme d'un acte de présomption. Mais le saint frère lui répondit que c'était à son amour de l'obéissance et de l'humilité qu'il devait ce calme parfait de son âme. *(Ex exord. lib.* 7, *cap.* 26.)

8. B. Eugène III, pape. Il s'appelait Bernard de Pise quand, simple moine de Clairvaux, il était chargé du chauffoir du monastère. Cette humble fonction du pontife romain était rappelée par l'inscription qu'on lisait sur la porte :

> .... Icy en patience
> Fut chaufournier Eugène le saint homme ;
> Mais sa vertu et grande sapience
> Tant l'exalta qu'il fut pape de Rome.

Il fut envoyé à Rome par saint Bernard pour y fonder le monastère de Saint-Anastase, et c'est de là qu'il monta sur la chaire de saint Pierre. Son règne fut marqué par une haute sagesse et une grande fermeté. Il mourut en 1153.

14. B. Albéric, 1er abbé de Savigny (Manche). Il y fut placé par saint Bernard, qui le recommanda chaleureusement à l'archevêque de Lyon, Falcon. *(Lettre 173e.)*

15. B. Baudoin, moine. Il avait l'estime particulière de saint Bernard, qui lui donna la conduite d'une abbaye de l'ordre.

16. B. Arnoul, moine. Il dut sa conversion à saint Bernard, et sa vertu fut épurée par de douloureuses infirmités et des austérités nombreuses. *(Ex exord. lib. 7, cap. 22. — Herb. de Mirac. lib. 1, cap. 11.)*

B. Geoffroy Ier, 3e prieur de Clairvaux. L'obéissance seule lui fit accepter l'évêché de Langres, où il se distingua par sa prudence et sa sainteté.

19. B. Gunnar, moine. Il gouvernait la Sardaigne avant d'embrasser la vie religieuse. Etant un jour allé prier au tombeau de saint Martin de Tours, il passa par Clairvaux pour retourner dans son royaume. Saint Bernard lui parla longuement du salut de son âme et, pour prouver sa doctrine, il rendit sur-le-champ la vue à un aveugle; mais il ne put vaincre la résistance du prince. Allez donc, reprit saint Bernard en le congédiant, car je ne puis vous retenir malgré vous; mais j'ai ardemment prié Dieu pour votre conversion. Aussi sachez que vous quitterez un jour la Sardaigne pour revenir ici. » Gunnar partit; mais les paroles prophétiques de l'abbé de Clairvaux ne lui laissèrent aucun repos. Il se reprochait souvent de n'avoir pas écouté ses avis. Il resta quelque temps encore dans cet état d'anxiété; mais après la mort de saint Bernard, il céda son royaume à son fils aîné, nommé Barason, partagea le reste de ses biens entre ses trois autres fils et se retira à Clairvaux. Il avait alors quarante ans. Il embrassa généreusement cette carrière de sacrifice et d'humilité, et il mérita de retrouver au ciel une impérissable couronne. *(Herb. lib. 7, n° 12 — Exord. dist. 3, cap. 27.)*

20. B. Mascelin, moine. C'était un prêtre de Mayence que l'évêque de Cologne avait chargé d'un message pour Clairvaux. A son arrivée, saint Bernard, le regardant fixement, lui dit : « Un autre Seigneur que celui qui vous envoie vous a conduit ici pour le servir. L'ecclésiastique allemand, fort surpris, ré-

pondit qu'il ne comprenait pas ces paroles et qu'il n'était venu que de la part de son évêque : « Vous vous trompez, reprit le saint, celui qui vous envoie ici est plus grand que votre évêque, c'est N. S. J.-C. » A ces mots, Mascelin, comprenant la pensée de l'abbé de Clairvaux : « Croyez-vous peut-être, lui dit-il, que je veuille me faire moine? A Dieu ne plaise! je n'ai jamais eu cette pensée. » Saint Bernard n'insista pas, mais il répéta que la volonté de Dieu s'accomplirait prochainement. En effet, peu de temps après, Mascelin revint à Clairvaux et fut un des plus fervents disciples de saint Bernard. (*Gauf. lib.* 4, *cap.* 3.)

21. B. Benoit, moine. Geoffroy, évêque de Langres, faisait tant de cas de la vertu de ce saint qu'il avait eu pour disciple, qu'il voulut être inhumé auprès de lui.

29. B. Alexandre, abbé de Citeaux. Alexandre était un docte chanoine de Cologne. Sa science et ses richesses avaient enflé son cœur, et il avait fermé l'oreille aux pressantes exhortations de saint Bernard, lorsque ce grand abbé traversait la Germanie pour prêcher la croisade. Une nuit qu'il était plongé dans un profond sommeil, il eut une vision dans laquelle saint Bernard semblait le soulever d'un lit de douleur et lui rendre la santé; puis il le revêtait de son habit religieux. Deux fois Alexandre résista, mais il dut céder à la troisième fois. Enfin Bernard lui mettait à la main le bâton qu'il portait. Alexandre se réveilla, mais ne tint aucun compte de cette vision. Le même jour, on servit un poisson à saint Bernard qui, après une longue prière, le bénit et l'envoya à Alexandre. Celui-ci en mangea, mais aussitôt il se sentit comme transformé; il versait d'abondantes larmes sans pouvoir s'expliquer à lui-même ce changement soudain. Enfin, il se rappela sa vision, et comprit les desseins de Dieu sur lui. Il ne fut pas infidèle à sa vocation, mais il se mit sur-le-champ entre les mains de saint Bernard. Après avoir été quelque temps simple moine à Clairvaux, il fut préposé à l'abbaye de Granselve (diocèse de Toulouse), puis à celle de Citeaux, et mérita d'être appelé le Père de l'ordre tout entier. L'historien de la conversion d'Alexandre en tenait les détails de la propre bouche du saint abbé. (*Exord. lib.* 7, *cap.* 20. — *Herb. lib.* 2, *cap.* 22.)

AOUT.

2. B. Guillaume, secrétaire de saint Bernard. Ce fut lui qui écrivit au milieu d'une pluie battante, sans que le papier fût mouillé, la lettre que l'abbé de Clairvaux adressait à son neveu Robert (*Lettre* 1re.) Une chapelle fut bâtie en cet endroit pour perpétuer la mémoire de l'évènement miraculeux. Il fut envoyé en Angleterre pour y fonder une maison de l'ordre de Clairvaux, et il y mourut.

3. B. Barthélemy, 28e prieur.

6. B. Achard, moine-maître des novices. Assailli par de fréquentes tentations, il déjoua toujours les ruses du démon et remporta sur lui les plus glorieuses victoires. Le nom du B. Achard est également inscrit au 15 septembre. (*Exord. dist.* 3. *cap.* 20.)

7. B. Ansolph, moine. Il n'était encore que novice, lorsque Jésus-Christ lui apparut avec sa croix et lui donna sa bénédiction. (*Exord. dist.* 4. *cap.* 10. — *Herb. lib.* 2. *cap.* 2.)

10. B. Laurent, frère convers. (*Exord. dist.* 4. *cap.* 33. — *Herb. lib.* 2. *cap.* 30.)

12 et 2 novembre. Translation des corps d'environ 90 moines, tant religieux que frères convers, qui moururent du vivant de saint Bernard. Le glorieux abbé avait eu révélation que tous ceux qui expireraient entre ses bras seraient sauvés. Transférés en partie, le 2 novembre 1148, du cimetière de la première abbaye dans un cimetière nouveau, ces ossements vénérables furent relevés l'an 1269 et placés dans une crypte creusée sous le maitre-autel de la chapelle des comtes de Flandre. Devant la crypte, on lisait ces vers :

> Hic jacet in cavea Bernardi prima propago
> Cujus mens superas possidet alta domos.
> Hic locus est sanctus : venerans insignia tanta,
> Supplex intrato, cerne, nec ossa rape.

Et ceux-ci :

> Quæ vallem hanc coluit Bernardi prima propago
> Hic jacet. Hùc intrans, si rapis ossa, peris.

Une jeune personne de la suite de la duchesse de Lorraine fut instantanément guérie d'une odontalgie invétérée et rebelle

à tous les remèdes par l'attouchement d'un os de ces saints moines; mais elle ne put sortir de la chapelle tant qu'elle garda sur elle la sainte relique.

Le 24 septembre 1672, le prieur de Clairvaux donna un crâne et deux bras à l'archevêque de Sens, et les religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains de Troyes possédaient aussi quelques-uns de ces précieux ossements.

13. B. Bernard, moine-infirmier. S'il était d'une noble famille, il se rendit plus illustre encore par ses victoires sur l'ange du mal, et il reçut dans les cieux la récompense de sa virginité.

18. B. Adam, moine. Il renonça à l'évêché de Térouane pour revêtir l'habit des moines de Clairvaux.

21. B. Bassus-le-Pacifique, moine. Il fut l'un des premiers disciples de saint Bernard.

27. B. Gérard, moine-sacristain (XIIe siècle). Il prit de bonne heure le joug du Seigneur et mourut en méditant la passion de Jésus-Christ. (*Exord. dist.* 3. *cap.* 12. — *Herb. lib.* 1. *cap.* 2.)

SEPTEMBRE.

3. B. Conrad, IIe abbé de Clairvaux (1214-1217). Il était fils du comte Eginon et de la famille des ducs de Thuringe. Il avait été abbé de Villiers. Il fut chargé par le pape Honorius III de négocier la paix entre Philippe-Auguste et Henri III, roi d'Angleterre. Il quitta le siége abbatial de Clairvaux pour celui de Citeaux. En 1219, il fut créé cardinal par Honorius III. A la mort de ce pape, on lui offrit la tiare, mais il la refusa et fit élire Grégoire IX. Il mourut à la Croisade en 1227 et fut enterré à Clairvaux.

4. B. Simon, abbé de Chésy-sur-Marne. Il avait souvent supplié saint Bernard de l'accepter au nombre de ses religieux; mais Bernard n'y voulait point consentir, parce qu'il croyait sa présence nécessaire à Chésy. Toutefois, il lui prédit qu'il mourrait à Clairvaux. En effet, quand saint Bernard eut quitté cette vallée de larmes, Simon abdiqua sa dignité, et malgré son âge et sa vertu, il prit place parmi les simples religieux qu'il édifia pendant sept ans du spectacle de sa patience et de sa ferveur. (*Herb. lib.* 7. *n°* 11. — *Exord. dist.* 3. *cap.* 28.)

6. B. Jean de Blanchemain. Il fut successivement évêque de

Poitiers, de Narbonne et de Lyon. Son mérite le fit également revêtir du titre de légat apostolique. Il renonça généreusement à ces dignités pour servir Jésus-Christ dans l'humilité du cloître. Ce fut à Clairvaux qu'il se retira et qu'il mourut.

7. B. Humbert. Il quitta le monastère de la Chaise-Dieu (diocèse de Clermont) pour venir à Clairvaux, où il exerça la charge de prieur sous saint Bernard. Bientôt après, il fut mis à la tête de l'abbaye d'Igny (diocèse de Reims) qu'il résigna pour vivre en simple moine à Clairvaux. Saint Bernard, qui l'avait guéri d'une terrible maladie, l'épilepsie, fit son éloge funèbre après sa mort. (*Exord. dist.* 3. *cap* 4 *et* 5.)

8. B. Alphonse de Sainte-Marie-de-l'Oye, frère convers. Il obtint de ses supérieurs l'autorisation de venir de Gallice en France, pour se livrer sous les yeux de S. Bernard aux exercices de la piété la plus tendre et la plus parfaite.

10. B. Serlo, abbé. Du temps de S. Bernard, il réunit et soumit sa communauté de Savigny à celle de Clairvaux, et quand S. Bernard fut mort, il abdiqua sa charge abbatiale pour aller se mêler humblement aux moines de Clairvaux. Il mourut quelque temps après.

17. B. Etienne, frère convers d'une remarquable humilité.

18. B. Etienne de Lexinton, 19e abbé de Clairvaux (1242 à 1257). D'abord moine de Citeaux, il gouvernait l'abbaye de Savigny quand il fut appelé à Clairvaux. Il mourut dans l'abbaye d'Ourscamp, au moment où arrivait la nouvelle de son élection à un siége archiépiscopal.

19. B. Balsame, moine romain du monastère de S. Anastase. Il avait plusieurs fois visité Clairvaux et supplié instamment le Seigneur de lui accorder d'y finir ses jours. Notre Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et S. Bernard lui apparurent et lui dirent que ses vœux étaient exaucés. Il mourut en effet à Clairvaux.

22. B. Gérard, moine. Il eut une grande part à la fondation de l'abbaye de Villers en Brabant et il en fut élu 2e abbé; mais son amour de la solitude l'engagea à renoncer à cette haute fonction : il vivait pauvre et obscur au milieu de ses frères de Clairvaux, quand il fut obligé d'accepter le siége de Tournai.

24. B. Nicolas. Il occupait le siége épiscopal de Rotschild dans l'île de Zélande; mais il dut s'expatrier devant les ennemis de

la liberté de son Eglise, et il se retira à Clairvaux où il mourut en odeur de sainteté, l'an 1249.

27. B. Gilbert, moine. Il quitta son canonicat pour aller à Clairvaux. Il avait voué à S. Bernard un culte spécial et il s'appliquait à en reproduire fidèlement les vertus. Ce saint lui apparut au moment de sa mort.

28. B. Fulcard, frère convers. S. Bernard lui rendit ce beau témoignage qu'il marcha toujours en la présence du Seigneur. Il était bouvier dans une ferme de Clairvaux, et il mérita de voir Jésus-Christ lui-même l'assister dans son travail. (*Exord. dist.* 4, *cap.* 18).

OCTOBRE.

2. B. Urbain IV. Sa vie se trouve dans ce volume, page 325.
Thibaut, comte de Champagne. Sur la fin de ses jours, il revêtit l'habit religieux et couronna une vie pleine de bonnes œuvres par une sainte mort, qui arriva le 8 janvier 1152. Il fut enterré au monastère de Lagny. On aura une idée de ses vertus et de ses mérites par son épitaphe que l'on croit avoir été composée par Simon, chanoine de S. Victor de Paris :

Transivit ille comes Theobaldus, clarus ubique,
Ecclesiæ matris filius, imò pater.
Magnus honore, potens armis, spectabilis ortu,
Mente sagax, verbis lucidus, ore decens.
Exiguis parvus, tumidis ferus, asper iniquis,
Simplicibus simplex, omnibus omnis erat.
Lætus pauperibus, monachis, ægrisque parabat
Incessanter opem, munera, templa, domos.
Hujus erat servare bonos, punire nocentes;
Hujus erat justè vivere, justa loqui.
Omnes virtutes in eo lucere videres,
Certabant que simul mirificare virum.
Gallia nostra gemens tanto viduata patrono,
Sicut eo stabat stante, jacendo jacet.
Ergo dies decimus Jani fuit ultimus illi
Cui Deus est melior millibus una dies.

On peut voir encore son éloge dans Anselme de Gemblours, à l'année 1134; Hugues d'Autun, an 1136; Ernold de Bonne-

val, lib. 2. cap. 8; Geoffroy, lib. 4, cap. 3. — Saint Bernard lui écrivit plusieurs lettres (37e, 38e, 39e, 40e, 41e et 271e.)

6. B. Baudoin. Moine de Clairvaux, il fut créé cardinal au Concile de Clermont et chargé du diocèse de Pise; il mérita le glorieux surnom de *Lumière éclatante de l'Eglise.* (*Exord. dist.* 3. *cap.* 24.)

9. B. Gérard, moine. Il était d'Utrecht ou de Maëstricht. Il avait été désigné avec d'autres par saint Bernard pour aller en Suède former un établissement religieux. Bien que disposé à se rendre où l'appelait l'obéissance, il ne pouvait se faire à l'idée de quitter le saint abbé et d'habiter des régions barbares. « Quoi! disait-il à saint Bernard, j'ai quitté, jeune encore, la maison de mon père ; j'ai foulé aux pieds tout ce que le monde pouvait m'offrir d'attrayant et de séducteur pour m'attacher à vos pas et jouir de votre présence, pour me former à vos leçons, pour trouver dans vos prières et la société de saints frères un puissant secours contre la violence des tentations et la fougue de la jeunesse; j'espérais mourir ici et attendre le jour de la résurrection dans le champ de repos de cette maison, et voici que vous m'éloignez de vous et de mes frères et vous me privez d'une sépulture que je désirais avec tant d'ardeur. » Et ses larmes coulaient en abondance. Saint Bernard ému lui fit cette prédiction qui devait se réaliser cinquante ans plus tard : « Allez, mon fils bien aimé, allez où vous envoie l'Esprit-Saint et travaillez courageusement à la vigne du Seigneur. Pour moi, je vous promets et je vous assure au nom de Dieu que vos désirs seront comblés et que vous mourrez à Clairvaux. » Plein de confiance en ces paroles, Gérard se mit en route. Il fut successivement prieur, cellerier et abbé du nouvel établissement, et se distingua par son indulgente bonté et son invincible patience. Il poussa cette vertu jusqu'à demander pardon à un malheureux apostat qui l'avait cruellement maltraité. Il gouvernait l'abbaye depuis quarante ans quand les infirmités lui annoncèrent sa fin prochaine. Ses frères le suppliaient de choisir sa sépulture au milieu d'eux. « Ne parlez pas ainsi, mes enfants, leur répondit-il; il faut que je meure à Clairvaux; notre bienheureux père me l'a promis. C'est au milieu des saints qui y sont ensevelis que je veux aussi dormir et me reposer. » En effet, malgré les innombrables difficultés du

chemin, il arriva à Clairvaux, où après quelques jours de souffrances, il rendit son âme à Dieu. (*Ex exord. lib.* 7. *cap.* 27.)

14.

B. Alain. Natif de Flandre, il reçut l'habit religieux des mains de S. Bernard, qui le nomma premier abbé de Larrivour, près de Lusigny. Il y resta douze ans et fut ensuite appelé au siége d'Auxerre qu'il gouverna pendant quatorze ans (1152 à 1166). Alors, il donna sa démission et se retira à Clairvaux, où il mourut l'an 1181. On a de lui une vie de S. Bernard.

B. Geoffroy de Melun. Il remplissait à Clairvaux la fonction d'infirmier, et mérita d'avoir de fréquentes apparitions de bienheureux. Il fut élevé au siége épiscopal de Sorre en Sardaigne, où il vécut pendant sept ans. Apprenant que le pape Alexandre III venait de canoniser S. Bernard, et que le 7e abbé de Clairvaux, B. Henri, faisait élever au nouveau saint un sépulcre de marbre, il se rendit à Clairvaux pour assister à la cérémonie de la translation. Mais la fièvre le saisit et le conduisit au tombeau, l'an 1179. La mort de ce pieux évêque fut précédée et suivie de nombreuses merveilles. (*Herb. de Mirac. lib.* 3, *cap.* 9 *et* 10. — *Exord. dist.* 3, *cap.* 21 *et seq.*)

18. B. Guichard, moine. Le saint abbé Robert vit la gloire qui l'attendait au sortir de ce monde.

23. B. Gauzelin, moine. Il aspira de toute la force de son âme à la possession du souverain bonheur, et après quarante ans de mortification et de pénitence, il parvint à l'accomplissement de ses désirs.

25. B. Denis l'Argentier, 45e abbé de Clairvaux (1596-1624). Il naquit à Troyes, se rendit célèbre dans la science théologique, prit ses grades à la Sorbonne, et se recommanda par sa piété, son amour de la discipline, toutes les vertus. Il gouverna vingt-sept ans l'abbaye de Clairvaux, et mourut à Orval (Belgique) en tournée de visite abbatiale. Telle était sa réputation de sainteté que l'abbé d'Orval, Bernard de Montgaillard, lui baisa humblement les pieds, donnant l'exemple à sa communauté qui en fit autant. Le corps de Denis l'Argentier reposa à Orval, mais son cœur fut transporté à Clairvaux et déposé

dans le cloître avec cette épitaphe : *Sub hoc lapide depositum est cor reverendi Dom. Dionysii l'Argentier de Trecis, doctoris Sorbonici,* XLIV *abbatis Claravallis, cujus corpus requiescit in monasterio de Aurea Valle* (Orval), *ubi obiit die* 25 *octobris, anno Domini* 1624.

Son tombeau fut le théâtre de plusieurs prodiges; on en lit le détail dans Henriquez, tome 2. Son oraison funèbre fut prononcée par le R. P. Laurent de la Roche, et imprimée à Luxembourg, en 1624, chez Hubert Reubaud.

Bernard de Montgaillard fit faire l'épitaphe suivante :

D. O. M.
Viator, paulisper adsta.
Dionysius de l'Argentiur ego sum.
Parum scis, si hoc nescis,
Audi :
Treca me genuit, Claravallis monachum fecit,
Sorbona doctorem, Italia ordinis procuratorem
Et vicarium generalem;
Præclara denique Claravallis
Patrem et archimandritam.
Jam modicus pulvis sum Aurea-Valle et urnâ tectus :
Nam dum hanc ut filiam unicè dilectam viso et visito,
Animam in eà reddidi Deo, corpus humo.
Hoc etiam vis?
Vixi, vexi, rexi
Mortalem vitam decades septem demto biennio :
Cisterciense suave jugum quinas, addito biennio :
Denatus sum anno nati Dei
CIↃ. IↃC. XXIV. VIII cal. Novembris.
Abi jam et ora.
F. BernarDVs AVreæ VaLLIs abbas pIo
ParentI et bene MerentI posVit (MDLLVVVVIIII).

D'autres épitaphes ont été composées à sa mémoire; nous en citerons quelques-unes pour leur originalité :

I. (Chronost. MIↃLLVVVVIIↃ.)
Æthera Mens sVperat, L'Argentier aVrea corpVs
Sors tenet et Clara cor tIbI VaLLe IaCet.

II. (anagr.)

Le nom *Dionysius de l'Argentier* fait l'anagramme : *Ales Dei ingreditur Sion*, dont les mots se retrouvent dans l'épitaphe suivante :

Raptus amore *Dei* sanctam Dionysiis *ales*
Ingreditur terram corpore, mente *Sion.*

29. B. Pierre de Toulouse, moine, l'un des disciples les plus distingués de saint Bernard. N. S. J.-C. se montrait souvent à lui sous une forme visible pendant qu'il célébrait les saints mystères. *(Exord. dist.* 3, *cap.* 13. *— Herb. lib.* 1, *cap.* 3.)

NOVEMBRE.

3. B. Tezelin, moine. Il supporta avec une admirable patience de longues et cruelles maladies; les Esprits bienheureux vinrent à sa rencontre au moment de sa mort.

6. B. Geoffroy, moine. Quand il entra à Clairvaux, on vit dans le ciel une main miraculeuse qui semblait bénir de nouveau le monastère.

8. B. Geoffroy, secrétaire de saint Bernard. Il fut élu abbé de Clairvaux de 1161 à 1165. Il gouverna successivement depuis les abbayes de Fosse-Neuve et de Hautecombe. Il a écrit en trois livres la vie du célèbre abbé de Clairvaux, un traité sur le Cantique des Cantiques, la vie de saint Pierre de Tarentaise et un sermon pour l'anniversaire de la mort de saint Bernard.

10. B. Alquirin. Sévère pour lui-même, plein de bonté pour les autres, il eut à sa mort une vision dans laquelle le Seigneur Jésus daigna lui montrer ses plaies adorables. (*Exord. dist.* 4, *cap.* 1. — *Herb. lib.* 3, *cap.* 15.)

12. B. Jean Ier, 10e prieur. Il composa une vie de S. Bernard et reproduisit fidèlement dans sa conduite les vertus qu'il a retracées dans ses écrits. (*Exord. dist.* 4, *cap.* 26 *et* 27.) Il mourut en 1190.

15. B. Evrard de Barres, moine. Il quitta sa charge de Grand-Maitre des Templiers pour se faire simple moine à Clairvaux; il devint l'une des gloires de cet ordre déjà si célèbre. (*Odo de Ludov. itin. libell. III et VII. — Exord. dist.* 4, *cap.* 32.)

17. B. Edmond, moine. Il n'était que novice, lorsqu'une vision céleste l'affermit dans sa vocation religieuse; il persévéra jusqu'à la fin et mourut en odeur de sainteté.

18. B. Eudes Ier, sous-prieur, disciple de S. Bernard. Malgré les vertus de sa vie, il tremblait aux approches de la mort;

S. Bernard le rassura en lui promettant le ciel. Il lui baisa dévotement les pieds aussitôt qu'il eut rendu l'esprit, et il voulut qu'on lui rendît les honneurs d'un saint. (*Exord. dist.* 3, *cap.* 6.)

19. B. Guillaume, moine. Le B. abbé Robert, dont il dépendait, rendit publiquement hommage à ses vertus et à ses mérites.

26. B. Wauthier, moine. S. Bernard l'envoya de Clairvaux à Aunay, près de Liége, et il s'y sanctifia dans la dignité de prieur.

27. B. Fastrède, moine. Il fut envoyé à Villiers avec l'abbé Laurent, et il le remplaça dans la direction de la maison.
B. Guillaume, moine. Il était à la tête des moines noirs de S. Alban; mais il se désista de sa charge et vint se mettre sous la conduite de S. Bernard.

28. B. Gunfred, moine de Clairvaux, puis abbé de Clairemarest (Pas-de-Calais).

29. B. Robert, moine de Clairvaux, puis abbé de la Maison-Dieu (diocèse de Besançon). Il était neveu de S. Bernard et avait, à l'âge de 16 ans, prononcé ses vœux entre les mains de son glorieux parent. Il passa bientôt à Cluny, mais il en fut rappelé par la lettre admirable que S. Bernard lui écrivit au milieu d'une pluie torrentielle sans que le papier fût mouillé. (*Ep.* 1, *apud Mab.*) Il vécut 65 ans dans une régularité parfaite et fut choisi pour diriger l'abbaye de la Maison-Dieu. (*Guill. lib.* 1, *cap.* 2. — *Gauf. cap.* 6. — *Exord. dist.* 3, *cap.* 9 *et* 10.)

30. B. Bernard, frère convers. On admirait surtout sa douceur et son humilité.

DÉCEMBRE.

6. B. Geoffroy, moine, puis prieur d'Aunay, près de Liége, où l'avait envoyé S. Bernard. Dans les jours qui précédèrent sa mort, il chantait en entier le Psautier de David.

7. B. Gérard, martyr. D'abord abbé de Fosse-Neuve, il dirigea ensuite Clairvaux, de 1170 à 1175. Il fut massacré à Igny, en 1175, par un scélérat qu'il avait réprimandé. (*Exord. dist.* 2, *cap.* 27 *et* 28.)
B. Gérard de Furfa, moine. Il avait le don des larmes, et il remporta de fréquentes victoires sur les démons. (*Exord. dist.* 3, *cap.* 15.)

9. B. BARTHELEMY, 5e frère de S. Bernard. Il venait d'être reçu chevalier et se préparait à entrer au service du duc de Bourgogne, lorsque les exhortations de Bernard touchèrent son cœur. Il fut, après son oncle, le comte Gaudry, le premier qui s'engagea à la suite de Bernard dans la milice de Jésus-Christ. Il s'y fit remarquer par une extrême austérité de mœurs et de principes. Il mourut en 1144, abbé de La Ferté.

15. B. BONAVENTURE. Il fut choisi parmi les moines de Clairvaux pour revêtir la dignité épiscopale; mais chassé de son Eglise dont il défendait la foi et la liberté, il revint à Clairvaux, où il mourut, vers 1220. Il fut enseveli dans la sacristie, où l'on voyait son épitaphe.

19. B. JEAN, moine. Telle était l'ardeur de son âme pendant l'oraison, qu'on croyait voir des flammes s'échapper de son corps.

29. B. VITAL, moine, puis abbé en Galice. Il y avait été envoyé par S. Bernard, et il sanctifia par ses exemples autant que par ses conseils les religieux qui lui furent confiés.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

ERRATA.

Page 22, ligne 13, *coups*, lisez *coup*.
— 80, Note : deridetur justi simplicitas (S. Grégoire, pape), lisez (*Job*, XII, 4.)
— 187, ligne 16e, *tirait* un grand nombre de religieux, lisez *attirait*.
— 194, ligne 8e, *carosserie*, lisez *carrosserie*.
— 263, ligne 3e, *afin* de prendre, lisez *enfin*, de prendre.
— 287. La note 1re doit être placée à la page précédente et se rapporte au B. Alain, évêque d'Auxerre.
— 326, ligne 1re, et fut baptisé dans *la paroisse*, lisez dans *l'église*.
— 361, ligne 3e, d'après le *Kalenderium Cisterience*, lisez *Kalendarium Cisterciense*.

TABLE.

APPENDICE.

Troyes, Bertrand-Hu, Imprimeur-Libraire de l'Evêché.

VIE DES SAINTS

DU

DIOCÈSE DE TROYES.

ÉVÊCHÉ DE TROYES.

Troyes, le 10 juillet 1865.

MONSIEUR LE CURÉ,

Je vous félicite de tout mon cœur de la pensée que vous avez eue de donner une publication nouvelle de la VIE DES SAINTS DU DIOCÈSE DE TROYES. Le rapport qui m'a été remis sur cet ouvrage me fait espérer qu'il sera lu avec intérêt et avec profit par les fidèles.

† E.-J., *Evéque de Troyes.*

VIE DES SAINTS

DU

DIOCÈSE DE TROYES

ET

HISTOIRE DE LEUR CULTE

JUSQU'A NOS JOURS;

Par l'abbé E. DEFER.

> Mirabilis Deus in Sanctis suis, in quibus et præsidium nobis constituit et exemplum. (S. Leo, PP.)
>
> Dieu est admirable dans ses Saints; il nous a donné en eux un secours et un modèle.

TROYES,

BRÉVOT-LEBLANC, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

5, rue de l'Hôtel-de-Ville.

—

1865.

DEUXIÈME PARTIE.

PATRONS DES PAROISSES,

PÉLERINAGES, etc.

§ I.

PATRONS DES PAROISSES.

---

22 JUIN.

* (1) SAINT ALBAN ou BLANCHARD,

PROTOMARTYR D'ANGLETERRE.

L'AN 303.

(Patron de Fontvannes).

La naissance de saint Alban est plus glorieuse à l'antique Vérulam (aujourd'hui saint Alban, en Angleterre) que les richesses et les délices qu'y trouvaient ses habitants. Le généreux martyr dont nous donnons ici la courte notice ne vécut pas toujours à la lumière de l'Evangile, car ses parents idolâtres l'avaient élevé dans leur fausse religion. Il y demeura jusqu'à ce que la persécution de Dioclétien, ayant forcé les disciples de Jésus-Christ à se disperser et à chercher un asile contre la fureur des tyrans, un prêtre, nommé Amphibale, se réfugia chez Alban, et, en récompense de son hospitalité, lui fit connaître le vrai Dieu. Alban reçut le sacrement de baptême des mains de son hôte et se prépara à sceller de son sang la foi qu'il venait d'embrasser. L'occasion ne se fit pas attendre. On sut bientôt qu'il cachait un ecclésiastique dans sa maison, et l'on envoya des archers pour arrêter Amphibale; mais Alban, prévoyant leur arrivée, avait fait évader le saint prêtre, après avoir changé d'habits avec lui. Toute la colère des persécuteurs retomba alors sur Alban. Il fut saisi et cruellement tourmenté par le fer et par le feu; mais, comme rien ne put ébranler la fermeté de sa foi, il eut la tête tranchée, le 22 juin de l'an 303.

(1) L'astérisque rappelle que la notice contient quelque fait particulier au diocèse de Troyes.

Les miracles qui s'opérèrent bientôt par l'intercession de saint Alban portèrent si loin sa réputation de sainteté que lorsque saint Loup et saint Germain allèrent en Grande-Bretagne extirper l'hérésie pélagienne, le grand évêque d'Auxerre recueillit des parcelles de terre imbibée du sang du premier martyr de ce pays et les apporta religieusement en France. Vers l'an 794 ou 795, Offa, roi d'Angleterre, fut assez heureux pour retrouver le corps de saint Alban. Il fit le voyage de Rome pour obtenir du pape saint Adrien I[er] l'autorisation de bâtir une église et un monastère en son honneur. Ses désirs furent exaucés, et Vérulam se glorifia d'élever à la mémoire de son plus illustre enfant des monuments de sa foi et de sa confiance.

Le diocèse de Troyes possède plusieurs ossements de ce saint : peut-être les doit-il à la piété de saint Loup. Quoi qu'il en soit, ces reliques précieuses, long-temps vénérées dans l'abbaye de Nesle-la-Reposte, qui appartenait autrefois à notre diocèse, furent transférées au couvent des Bénédictins de Villenauxe-la-Grande. Elles y restèrent jusqu'à la suppression des communautés religieuses. Le 8 mai 1791, elles furent transportées solennellement à l'église paroissiale de Villenauxe, où elles furent trouvées intactes, à l'époque de l'ouverture des églises. Ce respect des choses saintes fut le résultat de l'énergique attitude des habitants du pays, qui, fortement attachés à leurs châsses, n'eussent jamais permis aux révolutionnaires de donner suite à leurs sacriléges desseins. L'authenticité de ces reliques a été publiquement reconnue par M[gr] de Boulogne, le 11 septembre 1819.

L'antique châsse de saint Alban, restaurée et embellie, appartient aujourd'hui à la Cathédrale et renferme les chefs de saint Bernard et saint Malachie.

Saint Alban est aussi connu sous le nom de saint Blanchard, par allusion au mot latin Albanus, formé d'*Albus* (*blanc*).

24 SEPTEMBRE.

S. ANDOCHE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

VERS L'AN 160.

(Patron de Beurey).

Le saint prêtre Andoche était disciple de saint Polycarpe de Smyrne, qui l'envoya avec saint Thirse et saint Félix prêcher l'Evangile dans les Gaules. Ces courageux missionnaires abordèrent à Marseille où ils commencèrent leurs prédications apostoliques. De là, remontant le cours du Rhône, ils instruisirent les peuples qu'ils rencontrèrent et s'arrêtèrent quelque temps à Lyon. Mais ce fut à Autun (Saône-et-Loire) qu'ils fixèrent leur séjour; ce fut aussi là qu'ils déployèrent l'ardeur de leur zèle et qu'ils en reçurent la récompense par l'auréole du martyre. Ils ne tardèrent pas, en effet, à être accusés, saisis et mis en prison. On les fouetta cruellement à diverses reprises. On les suspendit en l'air et l'on alluma sous leurs corps un ardent brasier; enfin, ils eurent la tête tranchée et ils entrèrent ainsi dans la joie du Seigneur, vers l'an 160 de Jésus-Christ.

---

17 JANVIER.

* SAINT ANTOINE, ABBÉ.

251-356.

(Patron d'Allibaudière, Poivres, Vaucogne, Valentigny, la Vendue-Mignot.)

La vie du grand solitaire d'Egypte est trop connue pour que nous en donnions un abrégé. Nous voulons seulement rappeler les institutions et les monuments élevés sous son patronage dans le diocèse de Troyes. Le 3 juillet 1338, Pierre, abbé de Montiéramey, et Oger, prieur de Saint-Jean-du-Châtel (emplacement actuel de la Recette générale), autorisèrent l'abbé de Saint-An-

toine de Vienne à bâtir, à l'extrémité occidentale de la ville de Troyes, une chapelle et un hôpital où des religieux de son ordre donneraient leurs soins aux malheureux atteints de la cruelle maladie, connue sous le nom de *Feu saint Antoine*. L'établissement fut bientôt fondé : il s'appela *Commanderie de saint Antoine*. Les détails de son histoire nous sont inconnus. Seul, le nom d'un de ses chefs a été conservé : c'est celui de Pierre de Provins qui vivait en 1425, et qui s'est rendu célèbre par sa science dans le droit-canon.

En 1590, le comte de Saint-Pol, qui commandait la garnison de Troyes, voulant *aviser par tous les moyens à mettre la ville en bonne deffence et tuicion* contre les armées d'Henri IV, encore calviniste, ordonna d'abattre trois églises, pour faire servir les matériaux à la construction du *Fort-Chevreuse*. Celle de Saint-Antoine fut du nombre et tout porte à croire qu'elle ne fut jamais rebâtie.

Les Antonins subsistèrent jusqu'en 1777. A cette époque, ils furent réunis aux Chevaliers de Malte, qui avaient leur Commanderie dans la rue du Temple (maison de M. Petit-Musnier). Ils furent remplacés dans leur vaste local par les Ursulines, qui firent leur entrée le 21 juin 1785 et y restèrent jusqu'à la Révolution. C'est maintenant le Petit-Séminaire.

Les Antonins ne bornaient pas leurs charitables services à la seule ville de Troyes. Il y avait encore à Bray, pour les vingt-deux villages qui relevaient de la justice d'Isle-Aumont, une maladrerie de Saint-Antoine, qui fut supprimée, on ne sait à quelle époque. Il en était resté un petit château, situé sur le sommet de la colline, au milieu d'une vaste propriété appartenant au couvent de Saint-Antoine de Villy-le-Maréchal (1). Ce domaine fut vendu à la Révolution ; il passa dans les mains d'un habitant de Troyes, qui fit démolir le château.

La Vendue-Mignot, l'un des hameaux d'Isle-Aumont, regarde encore saint Antoine comme son patron, bien que le couvent qui portait le nom de ce saint fût situé sur le territoire actuel de Villy-le-Bois. Il y a encore à la Vendue-Mignot la ferme de Saint-Antoine, qui se compose des anciennes propriétés du

(1) L'église de Villy-le-Maréchal possède plusieurs statues qui proviennent de ce couvent.

couvent, et la statue de l'illustre solitaire surmonte, comme une protection, la porte principale.

Le nom de saint Antoine est également attaché à une chapelle isolée de Ricey-Bas. Ce petit édifice date de 1645 : il se trouvait autrefois dans l'enceinte du prieuré de Notre-Dame-du-Faux, fondé au XIIe siècle et détruit au XVIIe.

---

17 JUIN.

* SAINT AVIT, SOLITAIRE.

L'AN 530.

(Ancien Patron d'Aix-en-Othe).

Saint Avit naquit à Orléans de parents pauvres qui l'élevèrent dans la crainte de Dieu. Devenu grand, il se retira au monastère de Miscy ou saint Mesmin, dirigé par le saint abbé Maximin. Telle fut dès lors la ferveur de saint Avit que l'abbé, craignant qu'il n'en tirât vanité ou que son exemple n'humiliât ses frères, lui fit faire une cellule séparée. A la mort de saint Maximin, Avit fut choisi pour gouverner les religieux. Mais son humilité était si profonde qu'il ne tarda pas à quitter ce poste éminent et à se retirer dans la solitude. Il s'établit d'abord aux environs du Mans (Sarthe); mais sur l'invitation de saint Lubin, évêque de Chartres, il se fixa près de Châteaudun (Eure-et-Loir). Un grand nombre de religieux se mit sous sa conduite; il les conduisit avec sagesse dans les voies de la perfection chrétienne et religieuse; enfin, il mourut en paix, vers l'an 530. Son corps fut porté à Orléans et enterré dans le monastère dont il avait été abbé. De nombreux miracles illustrèrent sa vie et sa mort.

Les habitants d'Aix-en-Othe avaient une grande dévotion à ce saint, et l'ancienne église qu'on lui avait dédiée était autrefois la paroisse du pays.

---

26 NOVEMBRE.

* SAINT BASLE, ERMITE.

VERS 620.

Saint Basle ou Basole sortait d'une famille noble et riche, établie dans le Limousin. Le désir de vivre uniquement pour Dieu lui fit abandonner sa patrie. Il alla à Reims et obtint de Gilles, qui en était évêque, la permission de se choisir une retraite dans les environs. Ce fut à Verzy qu'il se retira, donnant à ses frères en religion l'exemple des plus austères vertus. Bientôt la vie commune ne suffit plus à son amour de la perfection. Il se proposa pour modèles les grands solitaires des siècles antérieurs et se fixa sur une montagne voisine, où il se construisit une chapelle. C'est là qu'il mourut après quarante ans de prières, de jeûnes et de mortifications de tout genre, le 26 novembre de l'an 620. Il fut enterré dans la chapelle même de son ermitage et l'on conserva long-temps ses précieuses reliques.

L'abbaye de Larrivour, près de Lusigny, en possédait aussi quelques parcelles. Aujourd'hui, un village seulement porte le nom du saint ermite : c'est Droupt-Saint-Basle, qui n'en célèbre cependant pas la fête.

1er NOVEMBRE.

* SAINT BÉNIGNE, ÉVÊQUE DE DIJON.

L'AN 179.

(Patron de Vallières, Vitry-le-Croisé).

Saint Bénigne est honoré comme l'apôtre de Dijon et de toute la Bourgogne. Disciple de saint Polycarpe, de Smyrne, il fut envoyé dans les Gaules par ce grand évêque pour en évangéliser les peuples. Bénigne parcourut les villes de Marseille. Autun, Langres et Dijon, convertissant les populations et confirmant sa doctrine par d'éclatants miracles.

Cependant l'empereur Marc-Aurèle alla visiter les fortifications qu'il faisait élever à Dijon. Bénigne, accusé d'être chrétien, fut traduit devant son tribunal. Ce prince inhumain le fit battre d'abord à grands coups de nerfs de bœuf; puis, il ordonna que, versant du plomb fondu sur ses pieds nus, on les scellât dans une pierre creuse; qu'on lui enfonçât sous les ongles des alènes rougies au feu, et qu'en cet état on l'exposât à la voracité de douze énormes chiens affamés. Mais Bénigne fut miraculeusement guéri de ses blessures, et, nouveau Daniel, il échappa à la dent meurtrière des animaux. Enfin, le prince, vaincu par saint Bénigne, le fit assommer à coups de barres de fer, et, pour être plus sûr de sa mort, il fit transpercer son corps de lances, l'an de Jésus-Christ 179.

Depuis 1793, il ne reste plus à Dijon des reliques de saint Bénigne qu'une pierre de son tombeau, solennellement reconnue authentique par Mgr l'Evêque de Dijon, le 30 novembre 1858. L'église de la Maison-des-Champs en ce diocèse possède une parcelle des ossements de ce saint martyr.

---

16 OCTOBRE.

* SAINT BERCAIRE, MARTYR.

636-696.

(Patron de la Chaise).

Bercaire naquit dans une des provinces de l'Aquitaine, du temps du roi Dagobert 1er. Ses parents confièrent son éducation à l'évêque de Reims, saint Nivard, et, sous un tel maitre, le jeune Bercaire ne tarda pas à faire de rapides progrès dans la piété et la science spirituelle. Bientôt même, il voulut atteindre les sommets de la perfection et se retira à Luxeuil, dont la réputation était admirablement soutenue par les saints abbés qui dirigeaient le monastère depuis saint Colomban. Après quelques années de religion, pendant lesquelles Bercaire fut le modèle de ses frères, saint Nivard le rappela auprès de lui et l'établit abbé du monastère de Hautvilliers, qu'il venait de bâtir en son diocèse.

Plus tard, Bercaire, dévoré de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, fonda deux autres monastères dans la forêt de Der, l'un pour les hommes, sur la petite rivière de Voire : on l'appela *Montier-en-Der;* l'autre pour les femmes, à quelque distance du premier : il portait le nom de *Puellemontier.* Ce fut dans le premier que se retira Bercaire; il le gouverna pendant vingt ans avec une vigilance et une charité merveilleuses. Durant ce temps, il fit plusieurs fois le pélerinage de Rome et de Jérusalem; il en rapporta d'insignes reliques dont il enrichit ses deux monastères.

Cependant l'exactitude et la fermeté que montrait le saint abbé dans l'exercice de ses fonctions lui furent fatales, ou, pour parler plus justement, lui méritèrent la gloire du martyre. Dieu lui avait donné comme un pressentiment de sa fin tragique; car le Jeudi saint de l'année 696, étant allé à Puellemontier faire une exhortation aux religieuses, il leur adressa ses adieux, leur annonçant qu'il ne les reverrait plus. Il répéta les mêmes paroles à son retour à Montier-en-Der; mais ses disciples étaient loin de croire que l'événement confirmerait si tôt sa prédiction. En effet, quelques heures après, Bercaire eut à réprimander Daguin, son filleul, qui, depuis peu de temps, avait pris l'habit monastique. L'orgueil s'empara du cœur de ce malheureux qui résolut de se venger. La nuit suivante, agité d'une fureur diabolique, il perça d'un coup de couteau le saint abbé qui reposait dans sa cellule. Dans le trouble que lui causa un crime si odieux, il jeta le couteau dans un bassin, dont l'eau parut tout ensanglantée, et courut à l'église sonner la cloche, comme pour éveiller les religieux. A ce signal insolite, chacun accourut. On saisit le meurtrier et on l'amena devant le saint pour savoir de lui quel châtiment lui serait infligé. Bercaire se souvenant alors que Jésus-Christ sur la croix avait prié pour ses bourreaux, ne voulut point souffrir que Daguin portât la peine de son crime. Il lui pardonna, l'exhorta à la pénitence et lui conseilla de faire le voyage de Rome en expiation de sa faute. Daguin partit et ne reparut plus. Quant à Bercaire, il survécut deux jours à ses blessures, et rendit son âme à Dieu dans la nuit de Pâques. C'était le 27 ou 28 mars.

De nombreux et éclatants miracles illustrèrent la tombe de ce martyre de la correction fraternelle. On voit encore à Montiérender quelques reliques de saint Bercaire et le couteau dont se servit Daguin pour perpétrer son crime.

L'église de Montiéramey possède aussi plusieurs ossements de ce saint religieux.

On croit que ce fut saint Bercaire qui bâtit le mur sud de la nef de l'église de Thil.

---

3 FÉVRIER.

* SAINT BLAISE, ÉVÊQUE ET MARTYR.

VERS 316.

(Patron de Vosnon, Bouy, Jully-sur-Sarce).

On ne connaît de saint Blaise que l'histoire de son martyre, arrivé sous l'empereur Licinius. Ce généreux confesseur de la foi gouvernait l'église de Sébaste, en Arménie, quand il fut arrêté et conduit au tribunal du juge. Sur son refus de sacrifier aux idoles, il fut cruellement fouetté, déchiré avec des peignes de fer et étendu sur un chevalet. Et comme sa constance était invincible, il fut reconduit en prison. Le chemin qu'il parcourut était marqué des gouttes de son sang. Plusieurs femmes pieuses, qui les recueillaient avec empressement, reçurent en récompense la couronne du martyre. Enfin, l'on ne retira le saint évêque de sa prison que pour le jeter dans un cloaque et lui trancher la tête. C'était au commencement du IVe siècle.

La paroisse de Jully-sur-Sarce honore ce saint d'un culte spécial et vénère pieusement un ossement considérable (le fémur), qu'elle tient enchâssé dans un précieux reliquaire.

La ville de Troyes aussi eut pour ce saint évêque une dévotion motivée par de nombreux bienfaits. Les religieux de Montiéramey avaient, au IXe siècle, fondé dans l'enceinte de la ville un établissement qui portait le nom de Saint-Jean-du-Châtel (sans doute à cause de son voisinage du château des comtes de Champagne : c'est l'emplacement actuel de la Recette générale, place de la Tour). Au milieu du XIIIe siècle, ce couvent obtint des reliques de saint Blaise, et les prodiges opérés par l'intercession de cet illustre martyr firent changer le nom de Saint-Jean-du-Châtel en celui de *Prieuré-de-Saint-Blaise.*

Citons quelques-uns de ces prodiges :

Le 16e jour de mai 1248, Nicolas Lespreuvier et sa femme Eméline, demeurant en la rue Moyenne, avaient une jeune enfant du même nom que sa mère. Une de leurs parentes, en jouant avec elle, lui mit imprudemment dans la bouche une bague d'argent, qui, glissant dans sa gorge, faillit l'étouffer. Les parents éperdus recoururent à saint Blaise et la portèrent à l'église du prieuré, où reposaient ses reliques. Aussitôt l'enfant vomit la bague et fut sauvée : « les religieux de ce lieu en sonnèrent joyeusement les cloches, rendirent louange à Dieu et grâces à saint Blaise, son martyr; et les parents de l'enfant donnèrent ce signet (bague) pour l'attacher auprès de l'image du sainct en mémoire de ce miracle et bien-faict. »

L'année suivante, le 1er janvier, une religieuse de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains perdit subitement la parole et ne pouvait même desserrer les dents. Cet état durait depuis quatre jours et faisait craindre une mort imminente. Mais la veille de l'Epiphanie, la religieuse, qui conservait ses facultés intellectuelles, pria intérieurement saint Blaise de la secourir et fit comprendre le désir qu'elle avait d'être transportée à l'église du prieuré. On l'y conduisit. Au milieu de son oraison, elle fut prise d'un profond sommeil, et lorsqu'elle s'éveilla, elle était guérie.

Trois ans plus tard, en 1252, un habitant de Vauchassis, nommé Jean Ozanne, allait être étouffé par un os arrêté dans sa gorge. Après sept jours d'horribles souffrances, il se fit conduire au prieuré de saint Blaise, et fut délivré par l'intercession du saint.

La nature de la plupart des miracles opérés par l'entremise de l'illustre évêque de Sébaste l'a fait long-temps invoquer par ceux qu'un accident semblable à celui de l'habitant de Vauchassis mettait en danger de perdre la vie.

La chapelle de Saint-Blaise fut démolie en 1768 par ordonnance de Mgr de Barral, évêque de Troyes. Les reliques du saint furent transportées dans l'église de Saint-Martin-ès-Vignes.

* SAINT CLAIR, ÉVÊQUE ET MARTYR.

IIIe SIÈCLE.

(Patron de Vaudes, Moussey).

Le saint patron de Vaudes, différent de l'ami de saint Martin de Tours et d'un autre saint Clair, évêque français, naquit en Mésopotamie. Bientôt il abandonna sa patrie avec sept autres jeunes gens, et s'embarqua pour les contrées occidentales. Il alla à Rome, où il fut présenté au Souverain-Pontife et ordonné prêtre avec ses compagnons. En quittant la ville sainte, il se livra à toute l'ardeur de son zèle, prêchant les païens, renversant les idoles, guérissant les malades et chassant les démons du corps des possédés. Arrivé à Cologne, il annonça la foi aux habitants assemblés. Sa parole fut reçue avec respect, et quand le nombre des fidèles se fut suffisamment accru, Clair fut élevé à la dignité épiscopale et mis à la tête de ce nouveau troupeau de Jésus-Christ.

Afin de donner plus de puissance à ses efforts contre les superstitions païennes, Dieu continua le don des miracles à son ardent serviteur. On cite, entre autres, une jeune fille, nommée Astérie, qui, possédée de plusieurs démons, fut délivrée par saint Clair en présence des prêtres des faux dieux.

Cependant la couronne du martyre attendait cet intrépide ouvrier de la vigne du Seigneur. Les païens, voyant dans le saint évêque un implacable ennemi de leur religion, profitèrent de la persécution qui sévissait contre les chrétiens au commencement du règne de Gallius ; ils traînèrent saint Clair devant le tribunal du préfet. Sur son refus d'apostasier, on le battit cruellement de verges, puis on le mena en prison. Mais le courageux confesseur recevait, pour l'encourager, la visite des fidèles et les consolations des esprits angéliques. On le conduisit au temple du dieu Mars pour y sacrifier à l'idole. Clair se mit en prière, et soudain la statue du faux dieu tomba et se brisa en mille morceaux. On traina alors le saint évêque, les pieds dans des ceps ; on l'étendit sur le chevalet, on le battit de fouets armés de plomb; et comme sa fermeté était inébranlable, il fut condamné à

avoir la tête tranchée ; ce qui fut immédiatement exécuté. C'était dans la seconde moitié du IIIe siècle.

Les faits que nous venons de rapporter sont reproduits avec talent dans un beau vitrail du sanctuaire de l'église de Vaudes.

Le même saint est spécialement honoré au village de Moussey : une fontaine est placée sous son vocable, et la chapelle qui la surmonte reçoit chaque année, le lundi de la Pentecôte, un assez grand nombre de pèlerins.

---

23 MAI.

* SAINT DIDIER, ÉVÊQUE ET MARTYR.

VERS 264.

(Patron de Dosnon, Spoy, Chesley).

Saint Didier ou Dizier (Desiderius) conduisait la charrue et cultivait ses terres quand la volonté de Dieu l'appela miraculeusement au gouvernement de l'Eglise de Langres. Les actes de son épiscopat nous sont inconnus. Sa mort héroïque est le seul fait qui soit venu jusqu'à nous. Une armée formidable de barbares, après avoir ravagé plusieurs villes, avait mis le siége devant Langres. Que pouvait le courage des habitants contre une multitude effrénée? Saint Didier parut sur les remparts, suivi de son clergé et de quelques citoyens. S'adressant aux assaillants : « Nous sommes, leur dit-il, les serviteurs du Christ. « Prenez garde d'attirer, par vos cruautés et vos crimes, la colère « d'un Dieu Tout-Puissant. » Pour toute réponse, les Barbares redoublent leurs attaques, s'emparent de la ville et la livrent au pillage. Pendant ce temps, Didier priait dans l'église, au pied de l'autel, pour son troupeau menacé. Des soldats se saisissent du saint évêque et le conduisent à leur chef. Didier supplie ce dernier d'épargner son peuple et d'arrêter l'effusion du sang; mais le farouche capitaine est sourd à ses prières, et Didier, moins heureux que plus tard notre illustre saint Loup, est lui-même massacré sous les yeux de son troupeau.

L'église de Fralignes possède des reliques du grand évêque de Langres.

25 OCTOBRE.

* SAINT ESPAIN, MARTYR.

IVe SIÈCLE.

(Patron de l'Abbaye-sous-Plancy et de la Chapelle-Saint-Luc).

La Champagne, comme la Touraine, a voué un culte spécial au glorieux saint Espain. L'église de Meiz-Saint-Espain, près de Sézanne, a conservé plusieurs de ses reliques, et pendant longtemps la paroisse de la Chapelle-Saint-Luc, près de Troyes, honora, dans un buste doré, quelques précieuses parcelles de son corps.

Espain, le quatrième des neuf enfants d'une femme puissante et noble, appelée Maure, du pays des Goths (midi de la France), était païen comme sa famille. Toutefois la grâce divine les avait tous prévenus de ses faveurs, et, sans avoir reçu le baptême, ils pratiquaient déjà les vertus chrétiennes. Saint Martin de Tours, revenant d'Italie, traversa ces contrées, prêchant sur son chemin la doctrine du salut. Maure eût désiré profiter de cette heureuse circonstance pour entrer dans le sein de l'Eglise; mais Dieu voulait mettre à l'épreuve sa constance et sa foi : saint Martin s'éloigna sans que Maure pût exécuter son dessein. Elle prit alors une généreuse résolution, celle de franchir les distances pour rejoindre le saint évêque. Accompagnée de ses neuf enfants, elle arriva heureusement au terme de son voyage, reçut avec eux le sacrement de la régénération spirituelle, et reprit le chemin de sa patrie.

Mais cet événement n'avait pu rester si secret que les païens n'en eussent connaissance. Ils se mirent à la poursuite de la sainte et nombreuse famille. *Lupicin*, l'aîné des neuf frères, tomba le premier entre les mains des persécuteurs. Alors eut lieu un spectacle touchant qui rappelle l'héroïsme des sept Machabées :

« Tu es donc chrétien? lui crièrent-ils. Tu veux donc vivre dans cette infâme religion, et pour elle tu as renoncé au culte de nos dieux? »

« Oui, répondit-il, je suis chrétien; je veux vivre et mourir dans la foi du Fils unique de Dieu. »

A ces mots, prononcés d'une voix ferme et assurée, un coup d'épée transperça le corps du jeune chrétien et ouvrit à son âme la porte des cieux.

Ce premier meurtre ne put apaiser leur fureur. Ils poursuivirent les autres fils de Maure et rencontrèrent bientôt *Beatus* et *Bénin*, qui s'étaient cachés dans la forêt que les habitants nommaient *Tilletum*. Les Barbares leur demandèrent avec menaces s'ils persistaient dans la folle opiniâtreté de leur frère aîné. Ces jeunes gens, pleins d'intrépidité, répondirent noblement que, soutenus par la présence de l'Esprit saint, ils avaient accepté le joug de Jésus-Christ et qu'ils le trouvaient si doux et si léger que jamais ils ne le rejetteraient, quelques tourments qui dussent leur en arriver. Une mort glorieuse fut la récompense de leur courage.

Après avoir immolé ces trois innocentes victimes, les bourreaux en cherchèrent une quatrième. Ce fut Espain qui tomba dans leurs mains cruelles. Bien que plus jeune et plus délicat, il n'avait pas une foi moins vive, une constance moins invincible que ses aînés. Cependant, ne voulant point témérairement affronter le danger, il s'était enfui devant les persécuteurs; mais sa faiblesse et sa lassitude le contraignirent à s'arrêter sur le bord d'une fontaine. C'est là qu'il fut rencontré par les farouches soldats :

« N'es-tu pas aussi de ces chrétiens hypocrites? lui dirent-ils. N'es-tu pas le frère de ceux que nous venons de livrer à la mort pour leur opiniâtre endurcissement? C'est justement qu'ils ont expié par leur supplice leur audacieuse révolte contre le prince et leur insultant mépris de nos dieux. Veux-tu comme eux perdre la vie? »

Espain répondit sans s'émouvoir : « Je suis chrétien; je n'aimerai jamais d'autre Dieu que le Sauveur Jésus, et je suis dès maintenant disposé à tout souffrir pour son nom, afin que, vivant en lui, je meure aussi heureusement pour lui. Qui pourrait me séparer de l'amour de mon Dieu? Rien au monde : ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la persécution, ni le glaive! »

« Au nom du prince, nous t'ordonnons de renier la secte des chrétiens, à laquelle t'a initié Martin, leur évêque. Adore nos dieux et vis dans notre religion : à ce prix seul tu conserveras ta vie et tu sauveras les jours des frères qui te restent encore. Choisis donc promptement : ou l'adoration de nos dieux, et alors des

honneurs, des dignités, des richesses, la vie de tes frères et de ta mère: ou la désobéissance aux ordres du prince, et alors la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. »

Ces menaces ne firent que rendre plus constante la foi de l'intrépide jeune homme.

« Je suis chrétien, s'écria-t-il; je le répète encore, je suis chrétien! Jamais je ne quitterai la religion sainte que j'ai apprise de l'évêque Martin. Quant à vos cérémonies païennes, je les ai en horreur, et je m'estimerai mille fois heureux, si en dépouillant ce corps misérable, je puis obtenir le ciel, mon espérance, et jouir de la présence de Jésus-Christ, mon unique amour.

Ces courageuses paroles enflammèrent la fureur des bourreaux, qui, d'un coup d'épée, firent rouler à leurs pieds la tête du jeune héros.

Marcellien, Messain, Géniteur, Principin et Tridoire, à de semblables interrogatoires, donnèrent d'aussi généreuses réponses et reçurent également la couronne du martyre. Maure, leur mère, échappa seule aux poursuites des persécuteurs : elle vécut encore quelques années dans un bourg nommé Arciacum, et rendit au Seigneur son âme embellie des plus pures vertus.

L'église de l'Abbaye-sous-Plancy célèbre la fête de saint Espain, le 25 octobre, jour auquel plusieurs martyrologes, entre autres celui de saint Loup de Troyes et de Montier-la-Celle, font mention de ce glorieux martyr.

---

14 JANVIER.

SAINT FÉLIX DE NOLE.

VERS 256.

(Patron de Planty, Polisy, Romaines).

Félix naquit à Nole, en Campanie. La candeur de ses mœurs et la sainteté de sa vie portèrent son évêque Maxime à l'admettre aux divers ordres de la cléricature et enfin à l'honneur du caractère sacerdotal. Quand la persécution força le saint évêque à chercher son salut dans la fuite, Félix fut investi du gouvernement de l'Eglise de Nole, et s'acquitta de sa charge avec tant de

zèle et d'ardeur qu'il fut bientôt accusé comme chrétien et comme prêtre, et traîné dans un obscur cachot. On ne lui épargna point les mauvais traitements ni les injures ; mais, comme pour saint Pierre autrefois, un ange le retira miraculeusement de ce lieu, lui ordonnant d'aller porter secours à son évêque qui se mourait d'inanition. Félix accourt et rend le prélat à la vie en exprimant dans sa bouche le jus d'une grappe de raisin qu'à sa prière le Seigneur venait de faire mûrir sur des ronces.

Si Félix a arraché Maxime à la mort, lui-même a tout à craindre des persécuteurs qui le poursuivent, et il n'échappera à leur fureur que par un nouveau miracle. A peine s'est-il blotti dans l'enfoncement d'un vieux mur, que, par la permission divine, une araignée étend devant lui une toile protectrice qui le dérobe à tous les regards.

Après la mort de l'évêque de Nole, Félix fut désigné par le peuple et le clergé pour lui succéder ; mais rien ne put vaincre son humilité, et il fit retomber l'élection sur un autre. Pour lui, prenant à loyer une petite pièce de terre, il en fit un jardin qu'il cultiva le reste de ses jours. Sa vie austère et pénitente fut couronnée par une mort sainte, vers la fin du IIIe siècle (256 ou 266).

Saint Paulin a célébré dans ses vers les miracles et les vertus de cet illustre prêtre et confesseur, et le pape saint Damase, dans un poëme que lui dicta la reconnaissance, atteste avoir été guéri d'une maladie grave dans un pèlerinage qu'il fit à son tombeau.

18 SEPTEMBRE.

* SAINT FERRÉOL, MARTYR.

VERS 304.

(Patron de Villeret, Bétignicourt, La Saulsotte).

Saint Ferréol, tribun dans l'armée de Dioclétien, vivait à Vienne (Isère), dans les pratiques de la religion chrétienne. Si la prudence l'obligeait, en ces temps de persécution, à ne pas se déclarer ouvertement disciple de Jésus-Christ, du moins il compensait largement cette réserve forcée par la vivacité de sa foi, l'ardeur de son zèle et la perfection que, de concert avec saint

Julien de Brioude (1), il apportait dans l'exercice des plus rares vertus.

L'empereur ne tarda pas à apprendre que Ferréol était chrétien et voulut le contraindre à sacrifier aux idoles; mais ses tentatives réitérées n'eurent pas le moindre succès. Cette résistance alluma sa colère; il le fit frapper de verges, charger de fers et traîner en prison. Le Saint mit sa confiance en Dieu et attendit avec joie l'heure bénie du triomphe. Toutefois, il sembla un instant qu'elle serait différée; car, dès le troisième jour de sa captivité, ses chaînes tombèrent tout-à-coup d'elles-mêmes, et ses gardes endormis lui ménageaient une fuite facile. Ferréol crut voir dans ce miracle la volonté de Dieu; il sortit par la porte qui mène à Lyon. Bientôt il eut traversé le Rhône et gagné la rivière de Gérès qui tombe dans ce fleuve à quelque distance de Vienne. Mais le Seigneur ne voulait pas priver plus long-temps son serviteur de la couronne des martyrs. Les bourreaux s'étaient mis à sa poursuite et l'avaient atteint; déjà, ils le ramenaient à Vienne, les mains liées derrière le dos, quand, saisis d'un subit accès de fureur, ils lui tranchèrent la tête sur les bords du Rhône, vers l'an 304.

Les religieuses Ursulines de Bar-sur-Aube possèdent quelques reliques de ce glorieux confesseur de la foi.

---

30 AOUT.

SAINT FIACRE, SOLITAIRE.

VERS 670.

(Patron de Pougy, Aubigny).

Saint Fiacre sortait d'une illustre famille d'Irlande. Prévenu de la grâce dès sa jeunesse, il quitta sa patrie et la maison paternelle pour venir en France, au diocèse de Meaux. L'évêque, saint Faron, lui assigna pour demeure un lieu écarté dans une forêt qui lui appartenait. C'était Breuil, en Brie, qui depuis a pris le nom de saint Fiacre.

(1) Voir plus loin la notice sur saint Julien de Brioude.

Cet illustre solitaire se construisit une cellule et un oratoire sous l'invocation de la Mère de Dieu. Il se fit aussi un jardin qu'il cultiva de ses mains, et c'est pour cela que les jardiniers l'invoquent comme leur patron.

Sa vie se passait dans la prière, la contemplation et le travail manuel, dont il partageait les produits avec les indigents. Dieu lui communiqua le don des miracles : il s'en servait surtout pour les malheureux qu'il recueillait dans un hôpital construit par ses soins. Il mourut le 30 août, vers l'an 670, et fut enterré dans son oratoire. En 1568, ses reliques furent, en grande partie, transportées à Meaux, où elles sont encore, confondues et mêlées avec celles de saint Chilain. On en descend la châsse dans les temps de calamité publique, comme on l'a fait en 1832 et 1849, époque où le choléra exerçait ses ravages dans la ville de Meaux.

On montre aussi, dans l'église du village de saint Fiacre, une pierre miraculeusement creusée en forme de chaise, au seul attouchement du corps du pieux anachorète.

---

25 AOUT.

* SAINT GENÊT, MARTYR.

L'AN 303.

(Patron de Proverville).

Saint Genêt est un admirable exemple de la puissance de l'Esprit divin qui change à son gré le cœur des hommes, alors même qu'ils y paraissent le moins disposés.

Il était de Rome et ne connaissait le nom de chrétien que pour le tourner en ridicule. Voulant un jour divertir l'empereur Dioclétien et sa cour, il les invita à un spectacle où il devait parodier les mystères et les cérémonies du Christianisme. Il monta sur le théâtre en bouffon, il en devait descendre martyr. En effet, au milieu de cette comédie sacrilége, le Seigneur l'éclaira des lumières de sa grâce, et lui fit comprendre la sainteté et la vérité des mystères qu'il travestissait d'une manière si indigne. Aussitôt

Genêt s'écria qu'il était chrétien. On crut d'abord à une plaisanterie, et l'on s'imagina que l'air de conviction qui accompagnait ses paroles était une perfection dans l'accomplissement de son rôle. Mais on fut bientôt détrompé, et à l'hilarité qui avait accueilli son début succéda de la part de l'empereur une fureur sans égale. Il le fit battre inhumainement en présence du peuple et il l'abandonna à la cruauté du préfet, nommé Plautien. Celui-ci, dès le lendemain, le fit étendre sur un chevalet, déchirer avec des crocs de fer et brûler avec des torches ardentes. Mais ces supplices ne purent ébranler le courage du nouveau converti, qui eut enfin la tête tranchée, l'an 303 de Jésus-Christ.

Les reliques de ce saint martyr, conservées dans l'église de Proverville, dont il est le patron, ont été l'occasion d'un éclatant miracle, relaté dans un procès-verbal en date du 20 août 1682. On en voit un extrait dans un tableau placé contre la muraille sud de l'église de Proverville :

« Il arriva sur le bestial une maladie fort extraordinaire.... il s'eslevoit à la langue des animaux un bouton avec une telle malignité et inflammation, que si lon ny apportoit promptement du remède, dans le temps de 24 heures, ce mal venoit à une telle extrémité que la langue leur tomboit, dont s'en suivoit la mort près.... Dans cette extrémité, les peuples furent divinement inspirés de recourir à Dieu nostre unique secours par les mérites et intercession du glorieux martyr S. Genest, à l'effect de quoy grand nombre de personnes de quinze à vingt lieues à la ronde accoururent de toustes parts en grande dévotion pour réclamer ce grand St en l'église Ns Dame de Proverville qui en conserve des reliques considérables et quy y a un autel dédié, affin d'obtenir de Dieu par son intercession la guérison de cette maladie qui cessa dans tous les lieux qui en estoient infectés aussy tost que lon y eut recours et que lon eut faict veu ou promesse de le venir prier en laditte Eglise. Ce qui servy aussy d'un asseuré préservatif pour les autres lieux qui nen estoient pas encore atteints. Depuis le 10 juin jusqu'au 10 juillet de laditte année 1682 que le mal cessa entièrement, plusieurs communaultés de villages voisins vinrent en procession en laditte Eglise de Proverville sans que leur zèle et leur dévotion peust être empeschée par la pluie et le mauvais temps qu'il faisoit pour lors, ny par la distance des lieux, y en estant venu en procession esloignées de neuf à dix lieues comme celle du village de Donjeux. Ces processions qui se

firent sous les adveus et permissions des évesques diocésains commencèrent per une généralle de la ville de Bar-sur-Aube dont les habitants y vindrent en grande dévotion assemblés sous la conduite de Messrs les chanoines du chapitre S. Maclou dudit Bar, accompagnés des curés et vicaires des paroisses, des religieux des couvents des Révérends Pères Cordeliers et Capucins et de tous les corps de ladîtte ville et cette procession fut accompagnée d'une messe solemnelle à l'autel S.t Genest. Après cette procession solemnelle suyvirent celles des villages de Moustier-en-l'Isle, Alleville, Arsonval, Bossancourt, Dollancourt, Argenson, Jaucour, Eclance, Baroville, Arconvil, Champignolle, Bayel, Colombé-les-deux-Eglises, Colombé-la-Fosse, Colombé-le-Secq, La Molthe-en-Blesy, Susannecourt, la Chapelle, Lignol, Arrenthière, Engente, Spoy, Fravaux, le Brouilleux, Bergère, Couvignon, Meurville, Bligny, Rouvre, Voigny, La Villeneuve, Urville, Saucy, Longchamp, Gillancour, Vauchonvilliers, Le Maisgnil-Fouchard, Longpré, Pra, Argentolle, Montmartin, Lévigny, Ville-sur-Terre, et du village de Donjeux. Et presque toutes les susdittes processions furent accompagnées d'une messe haute et solemnelle par les curés des lieux en l'honneur de Dieu et du glorieux martyr St Genest à l'autel qui lui est dédié.

Les autres villages et communaultés qui ne purent pas venir en procession en ladîtte Eglise de Proyerville soit à cause du mauvais temps ou autre empeschement s'assembloient en trouppe pour en faire le pélerinage ou y envoyoient des députés au nom des communaultés pour y faire des prières et offrandes et y faire célébrer des messes à leure intention, comme firent celles des villages de Leschère, Numecour, Gundrecour, Armencour, Sefond, Montier-en-Der, Vassy, Meizière, Vitry, Champcour, Daillencour, Cirfontaine, Renepont, Braux, Bricon, Vaudrimont, Blesonville, Beurville, Soulencour, Villeneuve-au-Chaisne, Lepuyts, Nuisement, Poisson, Chevillon, Neuilly, Thil, Trémilly, Sompsois, Valsuzenay, Vilers-sur-Marne, Gumond, Vignory, Myrbé, Vonécour, Deschènes, Sommermont, St Urbain, Brienne, Doulevant, Mertrud, Larentière, Arnencour, Loches, Douremy, Rouveray, Bussière, Charmes, Annonville, Bétoncour, Blaise, Ambonville,.... Somvoire, Longeville, Le Plessy, La Chapelle-aux-Planches, St-Légé-sous-Brienne, Soulaine, Rimancour, La Hayë, Aygremont, Valentigny, Boulencour, Morvillières, Magnan, Villiers-au-Bois,..... Dommartin-le-Franc, Bétinicour, Mathault,

Cormont, Piney,..... Juzanvigny, Ribaucour, Blecour, Pelmontié, Trouville, Maurancour, Rosière, Gundrecour-aux-Ormes, La Neville, Courson, Robermagny, Gessen, Humbersin, Somcour, Bronsval, Planru, Myrbel.

Touttes lesquelles communaultés y firent tant par les particuliers que députtés leures prières et offrandes, et firent célébrer grand nombre de messes en laditte Eglise de Proverville, tant par les curés des lieux que par les prestres séculiers et religieux de la ville de Bar-sur-Aube et de telle sorte qu'il y a eu jusqu'à dix huict messes célébrées en un jour en ladite Eglise pendant ce temps. Où il se faisait encore pour tous les pélerins par l'adveu et permission de l'Evesque une bénédiction particulière sous l'invocation de St Genest, de plusieurs herbes, de pain, vin, sel et autres choses que lon donnoit à manger au bestail qui en recevoit beaucoup de soulagement et qui lui servoit aussy de préservatif. »

Suivent les signatures.

(Procès-verbal conservé aux archives de la fabrique de Proverville.)

---

11 MAI.

* SAINT GENGOULF ou GENGON, MARTYR.

760.

(Patron de Chassericourt, l'Etape, Ormes).

Gengoulf ou Gengon était né en Bourgogne d'une famille illustre et chrétienne, qui prit un soin particulier de son éducation. Il répondit à l'attente de ses parents par ses excellentes inclinations, par sa docilité et le bon usage qu'il fit des dons naturels que le Seigneur lui avait départis. Il n'eut rien de puéril dans son enfance, et, dans la suite, il se porta avec ardeur à la pratique de toutes les vertus. Il s'engagea dans les liens du mariage, et bientôt après, il suivit à la guerre le roi de France, Pépin-le-Bref. L'absence de Gengoulf donna occasion à sa femme de se livrer au plus grand libertinage, de sorte qu'à son retour, il la trouva comme un ennemi qui ne pensait qu'à le

persécuter. Il n'en continua pas moins à mener la vie la plus édifiante ; mais voyant que sa femme, loin de se corriger, avait toujours une conduite licencieuse, il lui assigna des revenus suffisants et se retira dans un de ses châteaux, situé près d'Avallon. Tout entier à ses exercices de pénitence et de piété, il ne vivait que pour Dieu et les pauvres. C'est dans cette retraite que sa femme, cédant de plus en plus à ses instincts de débauche et craignant la rigueur des lois que Gengoulf pouvait invoquer contre elle, le fit assassiner par le complice même de ses crimes. Ainsi saint Gengoulf fut le martyr de la justice et de la chasteté conjugale, l'an de Jésus-Christ 760.

Ses reliques furent transportées à Varennes (Haute-Marne), où elles sont encore. L'église de Villenauxe en possède quelques-unes. Il y a aussi dans le diocèse plusieurs fontaines dédiées à ce saint, entre autres celle de l'Etape, paroisse de Mathaut.

Le même saint est invoqué avec confiance par les habitants de Blaincourt qui, par altération, l'appellent saint Geon. Les parents lui recommandent leurs enfants malades, après les avoir revêtus de linges bénits sous l'invocation de son nom.

---

23 AVRIL.

* SAINT GEORGES, MARTYR.

L'AN 303.

(Patron de Chavanges, Epagne, Trouan-le-Grand).

Ce martyr a toujours été très-célèbre dans les Eglises d'Orient et d'Occident : les Grecs même l'appellent par excellence *le grand martyr*. Suivant la tradition la plus générale, Georges naquit en Cappadoce, de parents nobles, riches et chrétiens. Il embrassa la profession des armes dans sa jeunesse et fut honoré d'un grade élevé dans l'armée de l'empereur Dioclétien. Au milieu des camps, il conserva toujours une solide piété, dont il sut allier les exercices avec les obligations de sa charge. Il rendait à Dieu l'adoration qu'il lui devait; à son prince, les services que réclamait sa position. Mais quand l'empereur voulut le contraindre à adorer

les idoles. Georges lui représenta humblement qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, qu'il préférait endurer mille tourments plutôt que de renoncer à la foi de Jésus-Christ et de trahir sa religion. Les détails de son martyre ne sont pas arrivés jusqu'à nous, mais son nom et sa mémoire sont devenus si célèbres dans tout l'univers, qu'il y a peu de Saints en l'honneur de qui l'on ait bâti plus d'églises, dont on ait reçu les reliques avec plus de respect, et qu'on ait invoqués avec plus de confiance contre les ennemis de la foi. On croit qu'il a souffert l'an de Jésus-Christ 303.

On le représente à cheval et foulant aux pieds un dragon, pour faire comprendre que par l'ardeur de sa foi il a vaincu le démon, désigné dans l'Apocalypse sous le nom de dragon.

Quelques églises reproduisent dans leurs vitraux les principaux traits de la vie de saint Georges. Citons en particulier l'église des Noës, près Troyes, deuxième fenêtre de la nef, côté sud.

L'église de Villy-en-Trode, celles de Villenauxe et de Trouan-le-Grand, possèdent quelques reliques de cet illustre martyr.

Autrefois, le diocèse de Troyes avait sur le territoire de Vallant un prieuré du nom de Saint-Georges. Dans l'origine, ce n'était qu'une chapelle élevée en l'honneur du patron des vainqueurs et du protecteur des guerriers, sur la colline même où la défaite d'Attila coûta la vie à Théodoric, roi des Visigoths. En 1089, le Chapitre de l'Eglise de Troyes, à la demande d'Ives de Chartres, alors abbé de Saint-Quentin de Beauvais, consentit à y laisser établir une communauté de chanoines réguliers, et l'évêque de Troyes, Philippe de Pont, donna même à cette maison une prébende de la Cathédrale (1). Il n'en reste plus que le souvenir.

A Bar-sur-Seine s'élevait aussi une chapelle collégiale sous le patronage de saint Georges. Fondée par le comte Milon IV, elle fut consacrée, en 1215, par l'évêque de Langres. Les chanoines, convenablement dotés par le pieux comte, devaient vivre ensemble, célébrer et chanter l'office canonial à l'instar des chanoines de la Collégiale Saint-Etienne de Troyes. Ils subsistèrent jusqu'à la Révolution.

(1) Voir Camusat, f. 117 et suiv.

31 JUILLET.

* SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE D'AUXERRE.

380-448.

(Patron de Saint-Germain, Gyé-sur-Seine, Prunay).

L'illustre ami de notre grand saint Loup naquit à Auxerre même, d'une famille distinguée. Habile dans toutes les sciences, il se fit surtout remarquer dans celle du droit et devint l'un des plus grands légistes de son siècle. Il visita ensuite l'Italie; à son retour, il se maria, et fut établi gouverneur de sa ville natale. Dans cette haute fonction, il n'eut pas toujours pour le saint évêque Amateur le respect et la déférence convenables. Cependant Amateur, inspiré de Dieu, désigna Germain pour lui succéder après sa mort. Germain fut en effet sacré évêque; mais l'onction sainte opéra sur lui un subit et heureux changement. Dès lors, il ne vécut plus avec sa femme que comme avec sa sœur; il foula aux pieds les pompes du siècle qu'il avait tant recherchées; il en fit une sincère pénitence et ne songea plus qu'à travailler à sa propre sanctification aussi bien qu'à celle du troupeau qui lui était confié. Il distribua tous ses biens aux indigents, n'usa plus de vin, se vêtit pauvrement, et coucha sur une planche sans chevet, dont il n'adoucissait la dureté qu'en y répandant de la cendre.

Désirant allier, autant que possible, la vie solitaire et cachée avec les sollicitudes du gouvernement pastoral, il fit bâtir un monastère où il se retirait de temps en temps pour prier et gémir sur ses fautes passées.

Ses remarquables talents et son amour pour la pureté de la foi le firent choisir avec notre incomparable saint Loup, pour aller en Grande-Bretagne éteindre le feu de l'hérésie pélagienne qui y faisait de grands ravages. En passant par Nanterre, il rencontra sainte Geneviève qu'il consacra à Dieu, selon l'inspiration qu'il reçut de l'Esprit-Saint. Après avoir dignement satisfait à sa noble mission (1), il revint à Auxerre et s'appliqua plus que jamais à la conduite de son diocèse. Il fut néanmoins obligé d'aller com-

(1) Voir dans ce volume la vie de saint Loup, page 93 et suiv.

battre de nouveau les doctrines de Pélage en Grande-Bretagne. Cette fois il fut accompagné, non plus par saint Loup, mais par un de ses disciples, Sévère, qui venait de monter sur le siége archiépiscopal de Trèves. Le succès fut complet. Saint Germain emporta la reconnaissance et la vénération du peuple qu'il venait de rendre à la véritable religion. En passant par Paris, il revit sainte Geneviève et la justifia des calomnies répandues contre elle. Il était à peine rentré dans son diocèse, quand il reçut une députation des habitants de l'Armorique, qui le suppliaient d'intervenir en leur faveur dans une circonstance difficile. Ces peuples s'étaient révoltés contre les Romains, et le général Aétius avait confié le soin de la vengeance à Eocaric, roi des Allemands, prince féroce et barbare. Saint Germain céda aux désirs des Armoricains. Il alla trouver Eocaric, et voyant que le barbare refusait de l'entendre, il saisit la bride de son cheval, et l'arrêta à la tête de son armée. Eocaric, étonné d'une telle intrépidité, finit par s'adoucir; il promit même de retirer ses troupes, si les rebelles obtenaient leur grâce d'Aétius ou de l'empereur. Saint Germain ne pouvait laisser inachevée la mission de paix qu'il avait acceptée; il partit pour l'Italie et se dirigea vers Ravenne, où résidait l'empereur Valentinien III. Il fut accueilli par la cour avec le respect le plus profond; mais bientôt il tomba malade, et quelques jours après il expirait : c'était le 31 juillet 448 ; il avait gouverné l'Eglise d'Auxerre trente ans et vingt-cinq jours. Son corps, ramené comme en triomphe dans la ville d'Auxerre, fut inhumé dans l'oratoire de Saint-Maurice, berceau de la célèbre abbaye de Saint-Germain.

C'est à ce dernier voyage de Ravenne que se rapporte un miracle éclatant opéré par saint Germain, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Germain-Linçon, près Troyes. Relaté d'abord par des écrivains contemporains, Constance et Pierre de Lyon, il fut célébré en 850 dans un poëme latin d'Herric ou Henri d'Auxerre, religieux de l'abbaye de Saint-Germain; enfin, en 1655, dom Georges Viole, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, voulant recueillir les matériaux nécessaires pour narrer *la vie, les vertus et les miracles du grand saint Germain d'Auxerre,* vint visiter l'église de Saint-Germain, près Troyes, s'assura de la perpétuité des traditions, et vit le miracle représenté au maître-autel et sur l'une des verrières. Laissons-lui la parole :

« Le saint, dit-il, ne voulut point partir sans prendre congé « de ses meilleurs amis, et, entre autres, de saint Loup, évêque « de Troyes, qui avait été son collègue au premier voyage d'An- « gleterre. Quand on sut à Troyes que le saint y venoit, plusieurs « citoyens sortirent pour lui aller au devant, et particulièrement « les pauvres qu'il chérissoit plus que les autres, et auxquels il « faisoit toujours part de ses faveurs et libéralités. Il y en eut « deux qui gaignèrent le devant; et pour tirer de lui quelque « grosse aumône, ils complotèrent ensemble, par une étrange « malice, que l'un d'eux contreferoit le mort et que l'autre de- « manderoit au saint évêque quand il passeroit quelque charité « pour faire ensevelir et enterrer son camarade. Saint Germain, « voyant un corps étendu sur la place et qui étoit véritablement « mort, et les larmes de son compagnon qui ne pleuroit pas « moins, disoit-il, la mort du défunt que l'impuissance où il se « voyoit réduit (à cause de sa pauvreté) de lui rendre les der- « niers devoirs, fut touché de compassion de l'un et de l'autre, « et se mit à genoux pour faire sa prière pour le repos de l'âme « de ce misérable; puis il fit donner une somme d'argent à l'autre, « tant pour fournir aux frais de la sépulture que pour sa néces- « sité particulière. Mais quand le saint, qui continua son chemin, « fut un peu loin, le survivant fut bien étonné qu'appelant son « compagnon pour partager avec lui cet argent et pour rire aux « dépens de la charité de saint Germain, il le trouva effective- « ment mort, et que la partie avoit été autrement jouée qu'il ne « pensoit. Il courut après le saint, lui demandant pardon, em- « brassant ses genoux et avouant franchement la fourberie qu'ils « avoient complotée l'un et l'autre pour se moquer de lui, et le « pria d'avoir pitié du désastre de son pauvre camarade et de « pardonner à tous les deux un péché si énorme. Il falloit un « cœur aussi grand que celui de notre *Charitable* pour faire ce « qu'il fit. Il retourna sur ses pas, se mit de rechef en prières « pour le défunt, mais à dessein de lui obtenir la vie de l'âme et « du corps; en un mot, il le ressuscita au nom de la très-sainte « Trinité. Pour mémoire de ce miracle qui était accompagné de « tant de circonstances, on bâtit une église en ce lieu, laquelle « étant devenue fort célèbre à cause de plusieurs guérisons mira- « culeuses que les malades y recevoient par les mérites de saint « Germain, à qui elle est dédiée, il se fit avec le temps un village « nommé cy devant la ***Ville Lincourt***, et aujourd'hui Saint-

« Germain, à demi-lieue de Troyes, sur le grand chemin d'Auxerre.
« Cette histoire se voit représentée en plusieurs endroits de la
« même église et particulièrement à la contre-table du maître-
« autel et dans une vitre de la nef, où je l'ai vue avec beaucoup
« de satisfaction, m'étant transporté exprès sur le lieu en la pré-
« sente année 1655 (1). »

L'église actuelle, dédiée à saint Germain, ne possède plus du rétable vu et mentionné par dom Georges Viole qu'un fragment mutilé représentant un évêque, suivi de deux docteurs ecclésiastiques et précédé d'un personnage en posture de suppliant. La verrière aussi disparut dans les dévastations insensées de 1793; néanmoins, la conservation de quelques figures, la glorification d'un saint, garnissant le trilobe qui occupe le sommet de la fenêtre, indiquaient suffisamment que là se trouvait autrefois reproduit le miracle, objet de l'admiration de nos ancêtres. C'en fut assez pour inspirer une excellente pensée à M. l'abbé Delécolle, curé actuel de Saint-Germain, qui a bien voulu nous communiquer les détails qui précèdent et qui suivent. Il prit l'initiative d'une restauration complète : la fabrique répondit à ses désirs; les vestiges de l'ancienne verrière furent confiés à M. Vincent-Larcher, et bientôt une nouvelle verrière se dressa brillante aux yeux des paroissiens satisfaits.

Cette fenêtre, placée dans le sanctuaire, est divisée en deux lancettes, et cinq panneaux rappellent la vie du glorieux saint Germain.

1er TABLEAU A GAUCHE, EN BAS.

Saint Germain s'avance sur Troyes avec une suite nombreuse. Au loin, on voit le sommet des principaux édifices d'une ville et un groupe de personnages sortant des murs. Plus près du saint, un individu gît couché sur le dos, simulant le mort, et aux pieds du saint, un mendiant implore sa charité.

2e TABLEAU, A DROITE, EN BAS.

Même cortége avec le saint, mais revenant tous sur leurs pas. Le mendiant fourbe est à genoux ; d'une main, il rend la bourse si méchamment extorquée, de l'autre, il se cache la figure. Son camarade se relève devant le saint en prières.

(1) L'église actuelle de St-Germain ne remonte qu'à la fin du XVe siècle; auparavant, il y avait sur son emplacement une ancienne chapelle et un cimetière; l'église paroissiale était à Linçon, centre du pays.

3e TABLEAU.

Convoi de saint Germain. Renfermé dans une bière recouverte du manteau impérial, son corps est porté solennellement par les hommes illustres de Ravenne ; ils se dirigent vers la route qui doit le ramener à Auxerre.

4e TABLEAU.

Suite du convoi. En tête, le Pape accompagné d'évêques et d'abbés ; puis l'empereur et l'impératrice, environnés d'éminents fonctionnaires.

5e TABLEAU.

Dans le trilobe qui occupe le milieu de la fenêtre, deux anges enlèvent, sous la figure d'un enfant, l'âme de saint Germain.

Dans la même église est un autel spécial dédié à saint Germain ; un tableau à l'huile, de grande dimension, retrace le miracle dont nous avons parlé, mais avec des détails différents.

L'église Saint-Germain possède aussi des reliques de son saint patron : 1° un morceau *de sudariis S. Germani episc.*, renfermé dans un reliquaire avec toutes les garanties d'authenticité ; 2° un os assez considérable du même saint, avec des ossements de trois autres saints. L'antique châsse qui les contient est de forme carrée et ornée intérieurement d'arabesques dorées. Elle provient d'une dame Lirey de Vesla qui la possédait en 1680.

Une faible portion des ossements de saint Germain se trouve aussi dans un petit reliquaire de l'église de Jully-sur-Sarce.

La dévotion à leur saint patron, que D. Georges Viole avait remarquée parmi les habitants de Saint-Germain, est vive encore de nos jours ; chaque année, après la messe de la fête, plusieurs assistants viennent demander au prêtre pour eux, et surtout pour leurs enfants, la récitation de l'Evangile du jour.

19 JUIN.

* S. GERVAIS ET S. PROTAIS, MARTYRS.

III[e] SIÈCLE.

(Patrons de l'église de Trainel)

Ces deux saints, nés à Milan, étaient frères jumeaux et avaient reçu le jour de saint Vital et de sainte Valérie, honorés comme martyrs, le 28 avril. Après la mort glorieuse de leurs parents, ils vendirent leurs biens, qui étaient considérables, et en donnèrent le prix aux pauvres. Ils rendirent aussi la liberté à leurs esclaves, et, pendant dix ans, s'occupèrent à la prière, à la méditation de la loi de Dieu, à l'exercice de toutes les bonnes œuvres. Ils furent alors accusés, pris et emprisonnés pour leur attachement à la religion de Jésus-Christ. Saint Gervais, le premier, reçut tant de coups de verges plombées, qu'il expira dans la violence de ce tourment. Le juge espérait que ce terrible exemple effraierait saint Protais; il ne servit qu'à enflammer son courage. Aussi, le juge irrité le fit traiter comme son frère et, de plus, le condamna à périr par le glaive.

On ignora longtemps la sépulture de ces généreux confesseurs de la foi. Saint Ambroise l'apprit par révélation, au temps où saint Augustin demeurait à Milan (386). Il retrouva également les actes de leur martyre et les fit connaître à toute l'Eglise par une lettre qui a été conservée. Il ne s'arrêta pas là; mais, pour donner à ces glorieux martyrs un témoignage éclatant de sa dévotion, il transporta solennellement leurs corps à la cathédrale de Milan.

La vie de saint Romain (1) nous fait connaître que, dès le VI[e] siècle, notre diocèse voyait s'élever sur le territoire de Mantenay (aujourd'hui Saint-Lyé) un monastère célèbre qui portait le nom de saint Gervais et de saint Protais, à cause des reliques insignes qui s'y trouvaient. Il n'en reste plus que le souvenir; mais la contrée s'appelle encore aujourd'hui les *Quartiers-de-Saint-Gervais*.

(1) Voir à la page 123.

L'église de Jully-sur-Sarce possède quelques reliques *(de cerebro)* de ces deux martyrs dans une châsse de cuivre doré, surmontée de deux petites croix. Elle les a obtenues de Mgr l'évêque de Langres, l'an 1722, et leur authenticité a été reconnue depuis par M. Arvisenet, en 1828, et par M. Roisard, le 18 juin 1837.

1er SEPTEMBRE.

* SAINT GILLES, SOLITAIRE.

VIe SIÈCLE.

(Patron de Montreuil et du faubourg Croncels, à Troyes).

Saint Gilles naquit à Athènes en Grèce. Dès son enfance, il se livra à l'étude des belles-lettres et à la pratique de la vertu. Mais comme il plut à Dieu d'y ajouter le don des miracles, et que de toutes parts affluaient les félicitations et les visites, le saint jeune homme résolut de quitter sa patrie. Il s'embarqua sur la Méditerranée et aborda vers l'embouchure du Rhône. Un désert voisin fut sa demeure; la prière et les mortifications, son occupation favorite. Dieu le nourrissait lui-même du lait d'une biche qui chaque jour se rendait à l'ermitage du saint.

Sa retraite fut bientôt découverte par l'un de nos rois, Childebert, qui poursuivait à la chasse la biche nourricière de saint Gilles. Les miracles opérés par l'entremise de l'illustre solitaire le firent en peu de temps connaître par toute la France. Childebert voulut aussi témoigner son estime pour les vertus du saint vieillard ; il fit bâtir un monastère où plusieurs religieux vinrent, sous sa conduite, suivre la règle de saint Benoît.

Saint Gilles eut révélation de sa fin prochaine; elle arriva comme il l'avait prédit. Ce fut sur la fin du vie siècle. Son corps repose dans les cryptes inférieures de l'église Saint-Sernin de Toulouse et, la vérification en eut lieu le 6 juillet 1807. Il est enfermé dans une caisse de bois recouverte de lames de cuivre doré.

La vie de saint Gilles est reproduite dans quelques verrières des

églises du diocèse, notamment à Saint-Nizier de Troyes, aux Noës, etc.

Dans un de ses faubourgs (Croncels), Troyes possède un modeste monument à l'honneur de saint Gilles. C'est une chapelle en bois du XIVe siècle, unique et gracieuse en son genre. Les habitants des Trévois, hameau dépendant de la paroisse Saint-Jean, y vont chaque dimanche assister aux offices divins et recevoir l'instruction religieuse.

---

26 MAI.

* SAINT GOND, ABBÉ.

L'AN 690.

(Patron de Bourdenay).

Saint Gond, Gaon ou Godon, naquit à Verdun (Meuse), vers le commencement du VIIe siècle, de parents aussi distingués par la noblesse du sang que par leur attachement à la religion et à la piété. Sa mère appartenait à l'illustre famille des rois de France, et, de plus, elle était sœur du saint abbé Vandrille ou Vandrégisille, qui s'arracha aux plaisirs et aux honneurs de la cour du roi Dagobert pour embrasser, au monastère de Saint-Romain, sur le mont Jura, les austérités de la vie religieuse. L'abnégation de Vandrille fit sans doute une impression profonde sur le cœur du jeune Gond ; car, loin de prendre goût aux fêtes splendides des princes, ses parents, il n'aspira qu'à la faveur de suivre son oncle dans la solitude. Un désert voisin de Calais (Pas-de-Calais) fut le premier témoin des vertus admirables de nos deux saints ; mais il ne leur parut pas assez éloigné des habitations. Ils s'établirent à vingt kilomètres de Rouen (Seine-Inférieure) et le seigneur du lieu, nommé Erchinoald, leur offrit le terrain nécessaire à la construction d'un monastère, qui du grand nombre de fontaines qui l'arrosaient prit le nom de Fontenelle (654).

Cette communauté naissante prit de rapides accroissements, et bientôt plus de trois cents religieux obéirent à Vandrille. Le saint fondateur voulut alors enrichir son église de quelque monument précieux aux yeux de la foi ; il envoya son neveu à

Rome pour en rapporter de saintes reliques. Gond s'acquitta de sa mission avec un pieux empressement; il reçut du pape Vitalien, qui gouvernait alors la chrétienté, une grande quantité de restes vénérables des martyrs, des livres de piété et des présents de toute sorte. A son retour, voyant que la communauté augmentait sans cesse et qu'elle suffisait à peine à contenir ses religieux, Gond, sur l'avis de son oncle, résolut d'aller établir ailleurs une colonie de serviteurs de Dieu. Quelque regret qu'il éprouvât de quitter Vandrille, il partit sans hésiter, et, guidé par la divine Providence, il arriva dans une agréable vallée du voisinage de Sézanne (ancien diocèse de Troyes).

La beauté du site détermina saint Gond à y fixer sa résidence (660). Aidé de ses compagnons, il défricha la partie boisée de ce lieu, construisit quelques cellules et bâtit une église sous le vocable de saint Pierre.

Les exercices religieux n'empêchaient point saint Gond et ses frères de s'occuper aux travaux manuels; ils cultivaient la terre, et des fruits qu'ils récoltaient, ils soulageaient la misère de plus pauvres qu'eux-mêmes.

Dieu ne tarda pas à récompenser par le don des miracles la sainteté du nouvel abbé. La peste s'étant déclarée dans le pays, les malades accouraient à saint Gond; il leur imposait les mains, traçait sur eux le signe de la croix ou répandait quelques gouttes d'huile bénite sur leurs plaies, et ils étaient guéris. Et quand le fléau eut arrêté ses ravages, chacun fut persuadé que le Seigneur s'était laissé toucher par l'intercession de notre saint.

C'est ainsi qu'il passa de longs jours dans la pratique des vertus religieuses et de la charité chrétienne. Quand enfin il vit approcher le terme de sa carrière, il rassembla ses religieux, leur recommanda la parfaite observance de leur règle, se fit administrer les sacrements des mourants et s'endormit dans le Seigneur, le 26 mai 690.

Le monastère de saint Gond subsista long-temps encore après la mort de son fondateur. Ruiné au IXe siècle par les Normands qui, sous la conduite du farouche Hastings, pillèrent les bâtiments, brûlèrent l'église et mirent tout le canton à feu et à sang, il fut relevé par les soins de la comtesse Eve, sœur d'Udalric, archevêque de Reims. Cette illustre dame, qu'une lente et incurable maladie conduisait au tombeau, avait fait vœu, si elle recouvrait la santé, de chercher les ossements de saint Gond, ense-

velis sous les décombres du monastère. Dieu exauça ses désirs, et, pour exécuter sa promesse, Eve fit aussitôt commencer les fouilles. Elle eut le bonheur de retrouver le corps de son bienfaiteur, le fit relever de terre, fournit l'argent nécessaire à de nouvelles constructions et assigna d'abondants revenus au monastère, qui dès lors prit le nom de saint Gond.

En 1342, ce monastère devint un prieuré sous la direction des religieux de Montier-la-Celle et il n'y resta plus que huit religieux. Ruiné de nouveau dans les guerres de religion, il fut une seconde fois rétabli au commencement du XVIIe siècle. Enfin, en 1698, il fut réuni au Grand-Séminaire de Troyes, qui, avec les revenus, recevait et entretenait gratuitement quelques élèves choisis dans de pauvres familles.

Le corps de saint Gond, qui reposait en l'église de son monastère dans une châsse dorée, fut visité par Mgr René de Breslay en personne, le 16 septembre 1621. On n'en a plus que de faibles parcelles, notamment à Saint-André et Lusigny.

---

3 NOVEMBRE.

S. HUBERT, ÉVÊQUE DE MAESTRICHT ET DE LIÉGE.

727.

(Patron d'Herbisse et de Pars).

Les premières années de saint Hubert sont assez peu connues. On croit généralement qu'appartenant à une riche et noble famille d'Aquitaine, il vécut à la cour du roi de France, Thierri III. Il aimait passionnément la chasse et négligeait, pour s'y adonner, les devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne. Dieu cependant était jaloux de son cœur et l'appela à son service par une voie extraordinaire. Un jour qu'Hubert se livrait dans la forêt des Ardennes à son divertissement favori, un cerf se présenta tout-à-coup à sa vue, portant sur son bois l'image de Jésus crucifié, et une voix se fit entendre : « Si tu ne te convertis au Seigneur, tu tomberas bientôt dans les abîmes de l'enfer. » Cette miraculeuse apparition remplit Hubert d'admiration et de frayeur :

il sauta de cheval, se prosterna contre terre et protesta qu'à partir de ce jour, il renonçait au monde et à ses joies insensées pour s'attacher irrévocablement à Jésus-Christ.

Cette conversion fut sincère. Il se mit sous la conduite de saint Lambert, évêque de Maëstricht, et mérita bientôt, par l'austérité de sa pénitence et la sainteté de sa vie, l'honneur insigne du sacerdoce. Après le meurtre de saint Lambert, Hubert fut unanimement choisi pour occuper le siége épiscopal de la ville (708 ou 709). Dans cette haute fonction, il signala principalement sa sollicitude et sa vigilance pastorales à l'égard des païens et des pécheurs. Aussi parvint-il à détruire presque entièrement le culte des idoles dans les pays les plus éloignés et les plus sauvages de la forêt des Ardennes.

Saint Hubert avait fait transporter le corps de saint Lambert en la ville de Liége, qui avait été baignée du sang de l'évêque-martyr. Bientôt le désir de n'être pas plus long-temps séparé de celui qu'il considérait comme son père spirituel le détermina à y transférer aussi son siége épiscopal. C'est depuis ce temps que les Liégeois, qui regardent saint Hubert comme leur premier évêque, honorent saint Lambert comme leur patron principal.

Saint Hubert mourut le 30 mai 727, et son corps fut déposé dans l'église collégiale de Saint-Pierre de Liége. Cent ans plus tard, il fut transféré dans une célèbre abbaye fondée à Andain, dans les Ardennes, par un évêque de Liége. On l'y vénère encore, et les miracles qui s'y opèrent chaque jour ont donné lieu à un pélerinage des plus fréquentés.

Bien que tristement délabrée, la chapelle de saint Hubert conserve encore aujourd'hui son antique célébrité. « Le trois novembre, elle ne désemplit pas. Dès trois heures du matin, les trompettes sonnent le réveil. A l'instant, chasseurs et piqueurs, gardes et autres personnes accourus en foule, se mettent en route pour la chapelle, où un prêtre dit la messe aux flambeaux. Les trompettes sonnent un air religieux à la consécration et à la bénédiction. Telle est la vénération pour ce saint, que protestants et juifs se mêlent parmi les rangs des fidèles. Les habitants du pays affirment que les malades ne s'en retournent guère sans avoir été guéris par leur saint patron. Comment, du reste, expliquer une affluence si considérable, si l'intercession de saint Hubert auprès de Dieu ne se faisait de nos jours encore sentir par des prodiges? » (Migne, *Dictionnaire des Pélerinages*.)

9 JANVIER.

* SAINT JULIEN L'HOSPITALIER.

309.

(Patron de Plancy, Orvilliers, Longsols, Vallant, Maizières, Magnant).

Saint Julien, que son immense charité fit surnommer l'Hospitalier, vivait en Egypte au sein d'abondantes richesses. Jeune encore, il s'engagea dans les liens du mariage; mais, dès le premier jour de ses noces, il persuada à son épouse, Basilisse, de garder une continence parfaite. Nulle proposition ne pouvait être plus agréable à Basilisse, qui, très-vertueuse déjà, mérita plus tard les honneurs réservés aux saints. Ils s'appliquèrent donc, d'un commun accord, aux œuvres de miséricorde, aux jeûnes et à la prière. Basilisse mourut dans un âge peu avancé, et Julien continua ses œuvres de piété avec un zèle et une ferveur que couronna dignement la gloire du martyre. Accusé d'être chrétien, il fut conduit en présence du juge qui le fit horriblement tourmenter par le fer et par le feu, et ordonna enfin qu'on lui tranchât la tête ainsi qu'à plusieurs autres confesseurs de la foi qu'il avait convertis. C'était vers l'an 309.

Le crâne de saint Julien fut apporté d'Orient à Paris, au temps de saint Grégoire-le-Grand, et plusieurs églises furent élevées sous son vocable; nous en avons quelques-unes dans notre diocèse. Celle de Plancy, entre autres, a conservé une partie de vitrail qui rappelle les traits principaux de la vie de son saint patron; elle a, de plus, le privilége de posséder quelques-uns de ses ossements vénérés.

---

28 AOUT.

* SAINT JULIEN DE BRIOUDE.

IVe SIÈCLE.

(Patron de Dierrey, saint Nabord et saint Julien, près Troyes).

Il n'est aucune profession, quelque antipathique à la religion que le supposent les préjugés des hommes, dans laquelle on ne

puisse se sauver : saint Julien de Brioude en est une preuve admirable. Il appartenait à l'une des meilleures familles de Vienne en Dauphiné (Isère), et il avait un grade élevé dans l'armée de l'empereur Dioclétien. Il s'encourageait dans la foi par l'exemple du tribun Ferréol, qui lui avait offert l'hospitalité et qui adorait aussi Jésus-Christ. Quand la persécution fut déclarée dans les Gaules et que Crispin, gouverneur de la province viennoise, eut promulgué les décrets impériaux contre les chrétiens, Julien quitta la maison de saint Ferréol et se retira à Brioude (Haute-Loire), chez une pieuse veuve qui le déroba aux recherches des persécuteurs.

Cependant Julien n'avait pas quitté Vienne par crainte de la mort : bien au contraire, il n'ambitionnait rien tant que la gloire du martyre. Aussi, informé que les satellites de l'empereur le cherchaient de toutes parts, il alla à leur rencontre et leur dit avec intrépidité : « C'est rester trop long-temps dans ce monde, je brûle d'un ardent désir d'être réuni à Jésus-Christ. » Il eut à peine fini de parler que les soldats lui tranchèrent la tête. C'était au commencement du IVe siècle.

Le lieu de la sépulture du saint resta long-temps ignoré. Dieu le découvrit miraculeusement à saint Germain d'Auxerre lorsqu'il passa par Brioude en revenant d'Arles, vers l'an 431.

On peut voir dans Grégoire de Tours, livre IIe de la *Gloire des Martyrs*, les nombreux miracles opérés par l'intercession de saint Julien.

Les actes de sa vie et de son martyre sont reproduits dans une magnifique verrière que vient de faire placer dans le sanctuaire de l'église M. le curé de Saint-Julien, près Troyes.

---

2 OCTOBRE.

* SAINT LÉGER, ÉVÊQUE ET MARTYR.

616-678.

(Patron de Saint-Léger-sous-Margerie, Saint-Léger-sous Bréviandes, Chaudrey, Dolancourt, Cussangy, Montfey, Soligny-les-Etangs).

Il est peu de saints dont le culte soit aussi répandu en France que celui de saint Léger. C'est qu'il s'est illustré autant par les

services qu'il a rendus à sa patrie que par les belles vertus qui lui ont mérité une place sur nos autels.

Il était d'une noble famille des Gaules et fut élevé par son oncle Didon, évêque de Poitiers. Ses progrès rapides dans les sciences et la piété engagèrent ce prélat à enrôler son neveu dans la milice sacerdotale. Il le fit ensuite archidiacre, puis abbé de Saint-Maixent (Deux-Sèvres). Dans ces fonctions diverses, Léger se conduisit avec tant de sagesse et de prudence que sa réputation parvint promptement jusqu'à la cour du roi Clotaire. La reine-régente, sainte Bathilde, désira s'inspirer de ses conseils. Léger se rendit aux vœux de la princesse; mais deux ans plus tard (659), l'évêché d'Autun (Saône-et-Loire) perdit son pasteur, et Léger fut contraint d'accepter la charge épiscopale. Il s'y comporta en véritable et digne ministre de Jésus-Christ, pacifiant les troubles par sa parole douce et conciliante, reformant les mœurs par ses sages décrets, décorant avec luxe les temples du Seigneur, portant même ses soins jusqu'à la restauration des murs de sa ville épiscopale. Au bout de dix ans, le roi Clotaire mourut. Saint Léger fut alors cruellement persécuté par Childéric qui l'exila à Luxeuil (Haute-Saône). Ce ne fut que sous le règne de son successeur que saint Léger reparut au milieu de son peuple d'Autun. Il n'avait encore qu'effleuré la coupe des épreuves; il la devait épuiser jusqu'à la dernière goutte. Ebroin, maire du palais, qui attribuait à saint Léger la disgrâce qu'il avait encourue sous Childéric, voulut se venger quand il eut recouvré son ancienne puissance. Il n'eut pas honte d'accuser le saint évêque d'être le meurtrier du roi; c'était un prétexte pour le perdre plus sûrement. Léger le comprit sans peine. Aussi voyant arriver à Autun des troupes chargées de se saisir de sa personne, il ne voulut pas, par une résistance d'ailleurs légitime, exposer sa ville aux malheurs d'un siége; il préféra se livrer lui-même à ses persécuteurs, qui lui crevèrent les yeux, lui coupèrent la langue et le laissèrent languir dans un obscur cachot. On dit que le saint fut amené en Champagne par ses ennemis, et qu'il y endura une longue et pénible captivité. Enfin, sur un nouvel ordre d'Ebroin, saint Léger, conduit dans la forêt d'Iveline, (aujourd'hui Saint-Léger) au diocèse d'Arras, tomba sous le fer d'un infâme assassin.

Ce martyre arriva l'an 678. Son corps fut transporté au mo-

nastère de Saint-Maixent, et de nombreux miracles illustrèrent son tombeau.

L'église Saint-Nizier de Troyes possède quelques reliques de cet illustre martyr.

---

15 OCTOBRE.

SAINT LÉONARD DE CORBIGNY, ABBÉ.

VERS 570.

(Patron de Droupt-Saint-Basle).

Ce saint naquit dans le pays des Tongres (ancienne Gaule-Belgique) au commencement du VIe siècle. Désireux d'atteindre le sommet de la perfection, il se retira dans un lieu désert, appelé Vendeuvre, au diocèse du Mans. De rudes tentations y assaillirent son cœur; mais il en sortit victorieux et plus affermi que jamais dans sa vocation à la vie solitaire. Il bâtit même un monastère sous les yeux et avec l'approbation de l'évêque du Mans, saint Innocent, et, en peu de temps, il vit se rassembler autour de lui une famille nombreuse de fervents religieux. Toutefois, sa vertu ne le mit pas à l'abri de la calomnie. On le peignit sous des traits si odieux au roi de France, Clotaire Ier, que ce prince résolut de le chasser de son royaume. Il envoya des soldats pour exécuter ce dessein; mais ceux-ci n'eurent pas plus tôt vu le saint abbé, qu'ils reconnurent l'injustice des ordres qu'ils avaient reçus et revinrent à la cour détromper le roi. Clotaire regretta sa trop prompte crédulité, et, pour réparer sa faute avec plus d'éclat, il rendit ouvertement sa protection à Léonard. Il eût même puni rigoureusement les calomniateurs, si le saint n'eût intercédé pour eux.

On place sa mort vers l'an 570. Environ trois cents ans plus tard, vers 881, son corps fut transporté à l'abbaye de Corbigny (Nièvre), qui prit depuis le nom du saint abbé. En 1562, les calvinistes le brûlèrent et pillèrent le couvent. On ne sauva qu'une partie de ses précieuses reliques, qui trouvèrent un asile dans la collégiale de Varzi (Nièvre).

---

6 NOVEMBRE.

SAINT LÉONARD, ERMITE.

559.

(Patron de Torcy-le-Petit).

Saint Léonard naquit en France sous le règne de Clovis-le-Grand, et fut tenu par cet illustre monarque sur les fonts du baptême. On voit assez par cette circonstance que notre saint appartenait à la première noblesse du pays. Jeune encore, il entra dans le monastère de Micy, et n'en sortit que pour se laisser diriger par saint Remi. Dieu l'honora bientôt du don des miracles; mais comme ce privilége blessait sa modestie et faillit même lui attirer le fardeau de l'épiscopat, Léonard alla retrouver son ancien père spirituel, saint Mesmin, fondateur et abbé de Micy, et s'enfonça dans la retraite et l'obscurité. Quelque temps après, il se dirigea vers l'Aquitaine, passa par le Berri, où les miracles qui accompagnaient ses prédications contribuèrent puissamment à la conversion des idolâtres, encore nombreux à cette époque. De là, il se rendit à la forêt de Pauvin, à quelque distance de Limoges (Haute-Vienne), et l'ayant trouvée très-propre à élever l'âme vers Dieu par son éloignement des bruits du monde, il y bâtit un petit ermitage, où il mena long-temps une vie plus angélique qu'humaine. Le roi de France, édifié de la sainteté du nouveau solitaire, lui fit donation des terres qu'il occupait, et c'est depuis ce temps que l'emplacement de l'ermitage porte le nom de Nobiliacum ou Noblat. Après de longues années passées dans l'exercice des plus belles vertus, Léonard rendit son âme à Dieu, vers l'an 559.

Nos rois eurent souvent recours à la puissance d'intercession de saint Léonard. De son vivant même, cet illustre solitaire obtint de Dieu, en faveur de l'un des successeurs de Clovis, la naissance d'un héritier et la conservation des jours de la reine. Long-temps après (XVI[e] siècle), Marie de Médicis fit un vœu à saint Léonard et mit heureusement au monde un fils qui fut le roi Louis XIII.

Le corps de saint Léonard fut d'abord inhumé par ses religieux

dans une chapelle construite par le saint lui-même en l'honneur de la Vierge Marie et de saint Remi. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau attirèrent bientôt une foule de pélerins qui furent les fondateurs de la ville de Saint-Léonard, en Limousin. Deux siècles plus tard. on bâtit une vaste et belle église sous son vocable, et son corps, trouvé tout entier et sans corruption, y reçut les hommages des fidèles. On vénère encore dans l'église actuelle le chef bien conservé, un bras entier, plusieurs ossements et une grande quantité de poussière du corps de ce glorieux confesseur.

---

11 AOUT.

* SAINT LIÉBAULT,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE FLEURY OU S.-BENOÎT-SUR-LOIRE.

650.

(Patron d'Estissac).

Saint Liébault (Leovaldus) était d'une riche et opulente famille. Les biens de la terre ne furent cependant pas capables de le retenir dans le monde, et il leur dit un généreux adieu pour se retirer au couvent de Saint-Anian. Il ne tarda pas à s'y faire remarquer par son admirable patience, ses rares vertus, et il mérita d'être choisi pour gouverner la communauté.

Cependant Dieu l'appelait à être le père spirituel d'une autre famille religieuse; il lui inspira le désir de fonder un monastère. Liébault alla donc trouver le roi de France, Clovis II, le priant de lui permettre de construire un monastère sur le territoire de Fleury, et lui offrant en échange tous les biens qu'il avait hérités de ses parents. Le roi y consentit, et Liébault commença les travaux, qui, promptement terminés, donnèrent asile à un grand nombre de religieux. Il mit à leur tête l'illustre Mommolus, qui depuis a mérité de prendre rang parmi les Saints (8 août). Liébault, plein de jours et de mérites, alla enfin recevoir l'éternelle récompense, vers l'an 650.

Son chef reposa long-temps dans la châsse de saint

Mesmin, au prieuré de ce nom, et Mgr Louis de Lorraine en fit la visite, le 15 avril 1554. Les religieuses de Notre-Dame-aux-Nonnains possédaient un ossement considérable qu'elles avaient enfermé dans un bras d'argent. L'an 1612, on en détacha un fragment qui fut donné à l'église du village de Saint-Liébault (aujourd'hui Estissac). La plus grande partie de ces précieuses reliques a dû être dispersée par la tempête révolutionnaire.

1er SEPTEMBRE.

* S. LOUP ou LEU, ARCHEVÊQUE DE SENS.

623.

(Patron de Champfleury, Viâpres-le-Grand, Turgy, Marcilly-le-Hayer, Mesnil-Saint-Loup).

Saint Loup, appelé aussi saint Leu, naquit au diocèse d'Orléans de parents chrétiens et vertueux. Il avait parmi ses oncles deux évêques, saint Austrène d'Orléans et saint Aunaire d'Auxerre. Ces prélats, voyant les heureuses dispositions de leur neveu et son amour des choses divines, l'engagèrent de bonne heure dans la milice du sanctuaire et lui donnèrent la tonsure. Cet honneur fut pour saint Loup un nouveau stimulant : aussi le vit-on redoubler ses prières, ses jeûnes, ses austérités et ses œuvres de miséricorde envers les pauvres. Ses vertus grandirent avec l'âge, et quand le siége de Sens devint vacant par la mort de saint Arthène, on jugea saint Loup digne d'occuper cette éminente fonction.

Le nouveau pontife n'eut rien tant à cœur que de s'acquitter saintement de sa charge. Son zèle était ardent, sa vigilance active, sa parole forte et pénétrante, sa charité sans bornes. Il plut à Dieu d'accompagner ces qualités du don des miracles; mais il voulut en même temps ne point ménager au saint archevêque les épreuves et les persécutions. Des esprits jaloux le décrièrent faussement auprès du roi Clotaire II; Loup fut obligé de s'exiler au fond de la Neustrie (Normandie). Il n'y demeura pas oisif; mais il instruisit les idolâtres qu'il rencontra et contribua puissamment à leur conversion.

C'est à notre illustre abbé Vinebauld, de Nogent-sur-Seine, que l'archevêque de Sens dut son retour dans sa métropole aussi bien que les faveurs dont Clotaire voulut le combler, pour réparer, autant que possible, ses injustices à son égard (1). Le saint pontife édifia long-temps encore ses diocésains du spectacle de ses vertus; enfin, il mourut le 1er septembre 623, à Brienon, patrimoine de ses ancêtres, où il avait fondé une église et une collégiale sous l'invocation de saint Martin. Il avait demandé par humilité à être inhumé sous la gouttière de la basilique de Sainte-Cobombe. Ses désirs furent accomplis. La collégiale de Brienon possède son cœur, et l'abbaye de Sainte-Colombe le reste de ses dépouilles mortelles. Il s'en fit une translation solennelle en 853, sous l'archevêque Wénilon, et une autre en 960, sous Archambaud.

Le chef de saint Loup fait aujourd'hui partie du trésor de la métropole de Sens. On l'expose chaque année, le 1er septembre, et de nombreux fidèles de la ville et des campagnes viennent le baiser avec dévotion.

Dans notre diocèse, l'église de Chappes possède quelques reliques de saint Loup de Sens.

---

15 NOVEMBRE.

* SAINT MACLOU, ÉVÊQUE D'ALETH

(AUJOURD'HUI SAINT-MALO, EN BRETAGNE).

Vers 565.

Saint Malo ou Maclou (Maclovius) naquit en Grande-Bretagne (Angleterre) de parents nobles et vertueux qui l'instruisirent dans les belles-lettres et la piété. Il se mit ensuite sous la direction de saint Brendan qui l'avait baptisé ; mais bientôt, pressé du désir d'une plus grande perfection, il voulut suivre son maitre spirituel dans une solitude plus profonde. Il passa donc la mer et aborda à un petit îlot où vivait un saint ermite nommé Aaron

(1) Voir la vie de saint Vinebauld, page 156.

et, comme lui, originaire de la Grande-Bretagne. Le pays était peuplé d'idolâtres : Maclou s'y fit leur apôtre et réussit à en convertir plusieurs. Dès lors sa réputation se répandit au loin, et quand la ville d'Aleth, qui était voisine, compta un nombre suffisant de chrétiens, les évêques de la province forcèrent Maclou à gouverner, en qualité de pontife, le troupeau qu'il avait gagné à Jésus-Christ. Pendant quarante ans, il édifia son peuple par ses paroles et ses exemples. Dieu cependant voulut le purifier en le faisant passer par le creuset des épreuves. Quelques hommes pervers excitèrent contre lui une tempête si violente qu'il fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Saintes (Charente-Inférieure) et y resta quelque temps. Plus tard, il retourna dans sa ville épiscopale d'Aleth; mais Dieu lui ayant inspiré de se rendre de nouveau à Saintes, Maclou obéit à la voix du Ciel. Il mourut quelque temps après, à l'âge de cent dix ans au moins, vers l'an 565.

Ses ossements furent reportés à Aleth et, dans la suite, cette ville prit le nom de son premier évêque et s'appelle encore aujourd'hui Saint-Malo (Ile-et-Vilaine).

La fête de saint Maclou a toujours été célébrée avec une grande dévotion par les habitants de Bar-sur-Aube. Dès l'an 1333, Jean, évêque de Langres, ordonnait qu'elle fût *solennellement chômée*. Soixante-quinze ans plus tard, l'évêque d'Apt, administrateur perpétuel du diocèse de Langres, ordonnait à son tour au doyen et au chapitre de Saint-Maclou de se réunir à quelques bourgeois de la ville pour célébrer la fête du saint, en représentant sur les places de Bar-sur-Aube sa vie et ses miracles, et en disant la messe sur un autel portatif dressé en plein air. Pour être moins extérieur à notre époque, le culte des paroissiens de Saint-Maclou pour leur illustre patron n'en est pas moins sincère et empreint des plus vifs sentiments de confiance et de piété.

Une précieuse relique de saint Maclou est exposée à la vénération des fidèles dans l'église qui lui est dédiée à Bar-sur-Aube.

17 AOUT.

SAINT MAMÈS, MARTYR.

Vers 274.

(Patron de Thieffrain).

Il est peu de saints, dans l'Eglise d'Orient, qui soient aussi célèbres que S. Mamès, et il en est peu en même temps dont la naissance ait été moins distinguée selon le monde. Si l'on en croit les panégyriques de S. Basile et de S. Grégoire de Nazianze, Mamès n'avait de grand que sa pauvreté et sa piété. Dépourvu des biens de la fortune, étranger aux honneurs de la terre et plein de mépris pour la sagesse du siècle, il ne dut sa gloire et son mérite qu'à lui-même et à ses vertus. Il était berger de profession et demandait à un travail pénible sa nourriture de chaque jour. On ignore les autres circonstances de sa vie et même la plus grande partie de celles de sa mort; mais on est autorisé à croire qu'il était jeune encore, lorsqu'il souffrit le martyre pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Aurélien, vers l'an 274.

La ville de Césarée en Cappadoce fut le théâtre de la confession et du triomphe de S. Mamès; elle hérita de ses dépouilles sacrées après sa mort. On dit que Julien, qui plus tard devait mériter le surnom d'Apostat, voulut faire élever une église sur le tombeau de S. Mamès, de concert avec Gallien, son frère. Chose merveilleuse! tandis que les travaux dirigés par Gallien avançaient rapidement, ceux de Julien ne pouvaient sortir de terre. L'illustre martyr de Césarée ne voulait pas souffrir que le prince qui devait si cruellement persécuter l'Eglise de Dieu, élevât en son honneur un temple ou un autel (1).

Au IXe siècle, les reliques de S. Mamès furent transportées à Constantinople, et c'est de cette dernière ville que l'Eglise de Langres reçut le chef précieux de celui qu'elle a adopté pour patron principal. Elle n'en possède plus que la partie supérieure, renfermée dans un buste en vermeil représentant le saint martyr.

(1) Sozomène; S. Grég. de Nazianze.

Ce riche reliquaire est un don de S. E. le cardinal Matthieu, archevêque de Besançon, ancien évêque de Langres.

---

15 JANVIER.

* SAINT MAUR, DIACRE ET ABBÉ.

Vers 584.

(Patron du Chêne, de Pouàn).

Maur naquit en Italie, de parents nobles, riches et pieux, qui l'élevèrent dans l'amour et la pratique des vertus chrétiennes. A peine était-il âgé de douze ans qu'ils le confièrent à S. Benoît, qui en fit un modèle de la vie religieuse. Ce qu'on remarquait surtout en lui avec admiration, c'était sa foi vive, sa prompte et aveugle obéissance, son infatigable charité. Dieu voulut couronner tant de précieuses vertus par le don des miracles, et bientôt la réputation de Maur se répandit au loin. Quand, plus tard, S. Benoît, cédant aux pieuses instances de l'Evêque du Mans, envoya en France une colonie de religieux de son ordre, ce fut à notre saint qu'il en confia la direction. Mais l'évêque était décédé lorsqu'arrivèrent ces nouveaux anges terrestres. Maur se fixa alors, avec ses frères, sur un terrain que lui donna généreusement le roi Theudebert. Ce premier établissement fut celui de Glanfeuil en Anjou. Maur eut la consolation de voir, avant son trépas, la fondation en France de cent-vingt maisons de l'ordre bénédictin. Un tel succès, non plus que ses relations avec les évêques et les princes de la terre, ne lui fit rien perdre de son humilité, et quand il sentit approcher le terme de sa carrière, il se fit couvrir d'un cilice, étendre sur la cendre, et il rendit son âme à Dieu, à l'âge de soixante-douze ans. C'était vers l'an 584.

Avant l'année 582, la ville de Troyes avait une chapelle dédiée à un saint Maur : celle-ci céda la place à une église qui prit le nom de St-Nizier, quand, en 582, notre évêque Gallomagne y déposa les reliques de l'illustre pontife de ce nom, qu'à-son retour du concile de Mâcon, il avait rapportées de Lyon. La date du décès de S. Maur nous montre assez que le titulaire de la cha-

pelle ne pouvait être le saint dont nous avons retracé la vie en abrégé. Mais les églises du Chêne et de Pouan se glorifient de posséder des reliques du fondateur des Bénédictins en France, qu'elles honorent comme patron secondaire.

Au Chêne, une ancienne châsse de bois a reçu une nouvelle dorure, et les restes précieux sont déposés sur une étoffe de soie cramoisie avec des ornements dorés. Ils ont été reconnus authentiques le 6 octobre 1839, par M. l'abbé Roisard.

A Pouan, dans une châsse de bois qui a la forme d'un bras, se conserve religieusement un ossement de S. Maur, d'environ sept centimètres de long sur trois de circonférence : c'est un de ceux qui se trouvent entre le coude et la main. Avant 1793, l'officiant portait lui-même la châsse en procession, et pendant la journée du 15 janvier, elle restait exposée sur l'autel de St-Nicolas : c'était là que les paroissiens et les pélerins étrangers venaient satisfaire leur dévotion. Cette pieuse cérémonie se continua jusqu'en 1814. A cette époque, deux habitants de Pouan, Antoine-Jean Emberluy et Aventin Villenet, voulant soustraire la sainte relique aux profanations des troupes alliées, la mirent en sûreté, de concert avec M. l'abbé Rivot, curé de la paroisse. Son authenticité a été solennellement reconnue par Mgr de Séguin des Hons, le 20 juillet 1832.

---

22 SEPTEMBRE.

* S. MAURICE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

286.

(Patrons de Coclois, Nogent-sur-Aube, Briel, Rouvres, Cunfin, Marigny.)

Saint Maurice et ses six mille six cent soixante compagnons étaient de Thèbes, en Egypte. Enrôlés dans les armées de l'empereur Dioclétien sous les ordres de Maximien-Hercule, ils formaient la plus valeureuse phalange de l'Etat et n'étaient connus que sous le nom de *Légion Thébaine*. Ils eurent le bonheur d'être instruits et convertis à la foi par l'évêque de Jérusalem, et lorsqu'ils passèrent par Rome pour venir en Gaule, le pape

saint Marcellin leur fit promettre de plutôt mourir que de renoncer à leur sainte religion.

Ils furent fidèles à leur parole. Tant que les ordres de leur chef purent s'accorder avec les commandements de Dieu, ils se montrèrent d'une souplesse et d'une docilité sans égale. Mais un jour, Maximien voulut les forcer à sacrifier aux idoles avant de marcher à l'ennemi. Tous s'y refusèrent et déclarèrent d'une seule voix qu'ils étaient prêts à endurer les plus cruels tourments plutôt que de désobéir à Dieu. Cette résistance affligea Maximien qui estimait la Légion Thébaine et appréciait sa valeur. Il tenta donc les voies de douceur pour faire condescendre à sa volonté ces intrépides confesseurs de la foi. Mais voyant l'inutilité de ses efforts, il les fit décimer. Il se flattait que cet exemple de sévérité ferait impression sur ceux qui seraient épargnés et les amènerait à l'apostasie. Ce fut le contraire qui arriva. Ces vaillants héros s'encourageaient mutuellement à la constance, et ceux qui restaient jalousaient saintement le sort de leurs frères qui passaient par les armes. Leur chef Maurice déployait surtout un zèle et une ardeur infatigables. Il exhortait ses compagnons à ne pas craindre des supplices passagers qui ouvrent sûrement les portes de l'immortalité et méritent une impérissable couronne de gloire. Il n'eut à pleurer aucune défection; car, Maximien, désespérant de vaincre leur persévérance, les fit tous passer au fil de l'épée. Cette sanglante exécution eut lieu le 22 septembre de l'an 286, à Agaunum, qui changea depuis son nom en celui de saint Maurice (diocèse de Lyon).

Les reliques de ces glorieux martyrs furent distribuées en divers endroits de la chrétienté. Le diocèse de Troyes tient à honneur d'en posséder une partie. Un ancien procès-verbal de reliques de l'abbaye de Larrivour, dressé, en 1548, par le R. abbé de Clairvaux, fait foi que dans une châsse exposée dans l'église de l'abbaye se trouvent des restes de saint Maurice et de ses compagnons. Cette châsse est actuellement dans l'église de Lusigny, à la muraille de la chapelle saint Nicolas, du côté de l'Evangile.

Une relique de saint Maurice est également dans une des châsses qui proviennent de l'abbaye de Montiéramey et qui sont exposées dans l'église paroissiale.

8 JUIN.

* SAINT MÉDARD, ÉVÊQUE.

457-545.

(Patron de Saint-Mards-en-Othe, Pâlis).

Saint Médard ou Mards naquit, en 457, à Salency, en Picardie, d'une ancienne et noble famille. Prévenu de la grâce dès sa plus tendre enfance, il se distingua par ses vertus précoces, surtout par ses grandes austérités, et son intarissable charité pour les pauvres. Lorsqu'il put s'appliquer à des études sérieuses, ses parents le confièrent à l'évêque de Vermand, alors capitale du Vermandois, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département de l'Aisne, sous le nom de Saint-Quentin. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses succès et encore plus par la ferveur de sa piété. A trente-trois ans, il fut jugé digne du sacerdoce, et quand son évêque fut passé à une meilleure vie, Médard fut élu pour remplir sa place. Saint Remi lui-même, plein d'estime pour le nouveau pontife, voulut être le prélat consécrateur.

Médard ne pouvait se résigner à accepter cette haute et redoutable fonction; mais, lorsqu'il en fut revêtu, il donna libre carrière à son zèle infatigable. Il volait partout où il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut de ses frères. Rien ne pouvait l'arrêter, ni les fatigues, ni la longueur ou la difficulté des chemins.

Il transféra le siège épiscopal de Vermand qu'avaient ruiné les incursions des Huns et des Vandales, à Noyon (Oise), qui l'a conservé pendant plusieurs siècles. A la mort de saint Eleuthère, évêque de Tournai (Belgique), il lui fallut étendre sa sollicitude pastorale aux fidèles de ce diocèse orphelin. Il mesura alors ses travaux, ses prières et ses aumônes sur l'étendue de ses nouveaux devoirs : aussi réussit-il merveilleusement à gagner et à convertir les cœurs, surtout parmi les flamands qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur les nations franques et gauloises. Enfin, après s'être signalé par une rare prudence dans l'administration de ses deux diocèses, saint Médard eut une violente maladie dont les cruelles souffrances achevèrent de le purifier,

et il passa dans le repos éternel vers l'an 545. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon; mais le roi Clotaire fit transporter son corps à Soissons (Aisne), où la sainteté du serviteur de Dieu éclata par de nombreux miracles.

La paroisse de Beauvoir (canton ecclésiastique de Ricey-Bas) a une fontaine qui porte le nom de saint Médard.

5 AOUT.

* SAINT MEMMIE ou MENGE, ÉVÊQUE.

IIe ou IIIe siècle.

(Patron de Vinets, Villette).

Saint Memmie, premier évêque et apôtre de Châlons-sur-Marne, naquit à Rome d'une ancienne et illustre famille. Ses parents étaient païens, et il vécut avec eux dans l'idolâtrie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ou trente ans. Mais la splendeur de la vérité éclaira bientôt son intelligence, et pour suivre plus parfaitement le chemin du ciel, il renonça au monde en recevant le baptême. Il prit la croix à la suite de Jésus-Christ, et ne respira plus que travaux et souffrances pour l'amour de son divin Maître. Son zèle le poussait aux missions éloignées. Il suivit cet attrait, et, accompagné du diacre Donatien et du sous-diacre Domitien, il se dirigea vers les Gaules pour y prêcher l'Evangile. C'est à Châlons-sur-Marne que s'arrêtèrent nos voyageurs apostoliques. Les habitants, encore barbares et idolâtres, ne leur ménagèrent ni contradictions ni persécutions. Saint Memmie fut même obligé de s'enfuir et de se cacher plusieurs fois; mais enfin l'éclat de ses miracles fit impression sur le peuple, et quand le saint évêque, en présence de la foule, eut ressuscité le fils du gouverneur, la religion chrétienne fut implantée dans le pays. Les idoles furent impitoyablement brisées et les saints apôtres suffirent à peine à donner le baptême aux nouveaux convertis. Memmie exerça alors publiquement et librement ses fonctions épiscopales; il continua d'affermir la foi encore chancelante de

quelques-uns par le nombre de prodiges qu'il opéra au nom de Jésus-Christ.

Le nom de saint Memmie est inséparable de celui de sainte Pôme, sa sœur. Elle était restée à Rome; mais apprenant les merveilles que le Seigneur avait faites par le ministère de son frère, elle le vint retrouver à Châlons. Elle y fut un modèle de sainteté, de chasteté et surtout de charité envers les pauvres, pour lesquels elle fit bâtir un hôpital.

Enfin saint Memmie, après tant d'heureux travaux pour la gloire de Dieu et l'accroissement de son Eglise, alla recevoir sa récompense au ciel. La date de sa mort est incertaine.

Ses reliques, ainsi que celles de sa sœur, sont encore à Châlons, du moins en très-grande partie, et, le lundi de la Pentecôte, on les porte en procession dans la ville, au milieu d'un immense concours de fidèles.

L'église Saint-André, près Troyes, et celle de Saint-Parre-les-Tertres, possèdent une partie du linceul du premier évêque de Châlons.

---

21 AOUT.

SAINT PRIVAT, MARTYR.

Vers 266.

(Patron de Bourdenay, Fays).

Saint Privat, évêque de Mende (Lozère), vivait, suivant l'opinion la plus commune, dans le courant du IIIe siècle. Il alliait les fonctions pastorales à l'amour de la solitude, et se retirait souvent dans une petite grotte qu'il s'était construite au pied de la montagne qui domine la ville de Mende. C'est là qu'il se livrait à son attrait pour les veilles, le jeûne et la prière.

Pendant qu'il travaillait à sa propre sanctification et à celle de son troupeau, Chrocus, roi des Allemands, passa le Rhin pour aller ravager les Gaules. Les habitants de Mende, craignant que leur ville ne pût résister à ces hordes sauvages, se retirèrent dans un château-fort et attendirent l'ennemi. Pour le saint évêque, il ne voulut d'autre protection que la prière et resta dans sa grotte.

Les barbares le surprirent en oraison. et, apprenant qu'il était l'évêque du lieu, ils le voulurent contraindre à exhorter son peuple à se rendre. Privat les assura qu'il ne consentirait jamais à une telle lâcheté. Ils le frappèrent alors de coups de bâton et lui proposèrent de sacrifier à leurs idoles. Privat leur répondit que s'il n'avait pu se résoudre à être infidèle envers les hommes, il ne donnerait jamais à son peuple l'exemple de l'ingratitude envers Dieu. Les barbares irrités le maltraitèrent si cruellement qu'ils le laissèrent pour mort. Privat n'était qu'évanoui, et quand il reprit ses sens, il pria Dieu d'épargner son troupeau et de le délivrer des mains des Allemands. Ses vœux furent exaucés sur-le-champ. Le saint prélat reçut des témoignages sensibles de la reconnaissance et de l'affection de son peuple; mais il ne survécut que peu de temps à ce triste événement : il mourut vers l'an 266 de Jésus-Christ.

---

31 OCTOBRE.

* SAINT QUENTIN, MARTYR.

Vers 287.

(Patron de Nozay, Mathaux, Epothémont).

Saint Quentin était fils d'un sénateur romain. Dévoré du zèle de la gloire de Dieu, il résolut de porter lui-même les lumières de la foi dans les contrées les plus éloignées du monde alors connu. Il se mit en route avec quelques compagnons et, après un long et pénible voyage, il arrêta ses pas à Amiens. Il commença sa mission apostolique par mener une vie extrêmement austère et par demander à Dieu de bénir ses travaux et ses instructions. Il fut exaucé, et le don des miracles dont il usait en faveur des malades ajouta encore à la force de sa parole. Il prêchait publiquement, au milieu même des idolâtres, avec un courage et une fermeté invincibles. Ce zèle ardent lui devait coûter la vie.

Rictiovare, intendant de la province, entendit parler de l'intrépide prédicateur. Il se le fit amener, et quand il connut la noblesse de son extraction, il tenta de l'amener par la douceur au

culte des idoles. Ses efforts étant inutiles, il le fit battre cruellement, puis conduire en prison; mais Quentin fut miraculeusement délivré. Le lendemain il annonçait Jésus-Christ sur la place publique avec plus de zèle et d'ardeur que jamais. Il convertit alors un si grand nombre d'idolâtres que Rictiovare, l'ayant saisi de nouveau, inventa d'affreux supplices pour lui faire expier ses succès apostoliques. On le tira sur un chevalet avec de puissantes poulies qui lui disloquèrent les os; on lui déchira le corps avec des peignes de fer; on versa de l'huile et de la poix bouillantes sur ses plaies ensanglantées; on appliqua des torches enflammées sur sa chair en lambeaux; mais ces raffinements de cruauté ne furent pas capables d'ébranler la foi de l'héroïque martyr. Rictiovare menaça Quentin de l'envoyer à Rome pour l'y faire mourir en présence de ses parents; cependant il changea bientôt d'avis et on le conduisit, chargé de chaines, dans la capitale du Vermandois. Ce fut dans cette ville, qui plus tard devait porter son nom, que saint Quentin fut empalé et eut la tête tranchée, le 31 octobre 287.

Des soldats gardèrent son corps le reste du jour, et la nuit, ils le jetèrent dans la Somme. Mais les chrétiens le recueillirent et lui donnèrent la sépulture sur une montagne voisine. En 342, on le découvrit, et une femme aveugle recouvra la vue. On avait perdu le souvenir du lieu où reposait le corps de saint Quentin, lorsqu'en 641, saint Eloi le retrouva ainsi que les clous dont il avait été percé; il le fit mettre dans une belle châsse, derrière le maître-autel de l'église qui lui était consacrée. Cette église fut rebâtie sous Louis-le-Débonnaire. La crainte des Normands fit porter les reliques du saint à Laon, d'où on les rapporta bientôt après chez les chanoines de Saint-Quentin.

On voit encore aujourd'hui à Troyes, rue Crémone, les restes d'une église du nom de Saint-Quentin. C'était, avant la fin du VIIe siècle, une abbaye de filles, à laquelle saint Frobert avait donné une règle et qui florissait sous sa direction. En 1110, Philippe de Pont, évêque de Troyes, la donna à Robert, abbé de Molesme, qui en fit un prieuré de son ordre. Cette église possédait des reliques de son saint patron. On avait surtout recours à la puissance de son intercession pour les hydropisies, et les pélerinages s'y multipliaient. Mais à la fin du XVe siècle, les malades se rendaient de préférence à la collégiale de Saint-Urbain, qui exposait aussi des reliques du même thaumaturge. Aujour-

d'hui les pélerinages ont cessé, et la plupart de ces précieux restes ont disparu. Toutefois, l'église de Saint-André-lès-Troyes possède encore une châsse antique provenant de l'abbaye de Montier-la-Celle, où une enveloppe de soie grise recouvre des ossements et de la poussière du corps de saint Quentin.

La paroisse de Nozay avait autrefois, derrière le maître-autel de l'église, une verrière éclatante qui retraçait les principales circonstances de la vie et de la mort de son glorieux patron. Elle n'a plus aujourd'hui qu'une fontaine, dite de Saint-Quentin, dont l'accès vient d'être dégagé (1862) par les soins du propriétaire actuel du terrain. La fontaine, tarie depuis long-temps, a été fouillée et nettoyée, l'édicule réparé; une statue du saint a pris place à l'intérieur, et le tout est couronné par une croix de pierre sculptée.

---

16 AOUT.

* SAINT ROCH.

XIVe SIÈCLE.

(Patron de Ramerupt, Juvancourt).

Bien que ce grand saint ait vécu dans un temps où l'histoire s'enregistrait avec plus de soin qu'aux premiers jours du christianisme, les actes de sa vie, trop peu développés, laissent dans une ombre regrettable beaucoup de faits qui n'eussent pas manqué d'édifier les pieux lecteurs.

Saint Roch naquit à Montpellier de parents riches et considérés dans le monde. Dès ses jeunes années, il mena une vie austère et réglée, et quand moururent ses parents, il vendit ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres. Il fit ensuite le pélerinage de Rome. En passant par Acqua-Pendente, il trouva cette ville presque dépeuplée par une peste violente. Il se consacra alors au service des malades dans les hôpitaux, et il en guérit plusieurs par ses prières autant que par ses travaux et ses remèdes. Il atteignit ensuite le but de son pieux voyage, et comme la même épidémie ravageait la ville sainte, il se dévoua de nouveau

au soin des pestiférés, dont il rendit un grand nombre à une santé parfaite.

Mais afin que l'éclat et la publicité de ces miracles n'élevassent pas son cœur. Dieu permit que Roch lui-même fût atteint de la cruelle maladie qu'il guérissait sur les autres. Cette épreuve fit briller dans tout leur jour les vertus qu'il savait si bien cacher aux hommes. On admira sa patience, sa résignation, son amour de Dieu. Roch craignit toutefois que ce mal contagieux ne se communiquât par lui aux habitants de Plaisance où il se trouvait alors, et il se retira dans une forêt voisine. On rapporte que tant que dura sa maladie, le chien d'un gentilhomme nommé Gothard, lui apporta chaque jour un pain pour sa nourriture. C'est sans doute cette circonstance merveilleuse que veulent rappeler les peintres, lorsqu'ils représentent saint Roch accompagné d'un chien. Après sa guérison, il revint à Montpellier.

La maladie, les austérités avaient tellement changé sa figure que son oncle, qui était magistrat de la ville, ne voulut point le reconnaître ; il le fit même jeter dans un cachot, le prenant pour un espion. Il y resta plusieurs années, et mourut dans un âge peu avancé, l'an 1327, selon quelques-uns, l'an 1352, selon plusieurs autres.

On ne tarda pas à l'invoquer contre la peste et les maladies contagieuses. Pendant la tenue du concile de Constance, la peste ayant éclaté dans cette ville, les Pères qui y étaient assemblés ordonnèrent par un décret qu'on portât solennellement dans les rues l'image de saint Roch, et le fléau cessa tout d'un coup.

Ses reliques furent transportées à Arles en 1372, et c'est de là que se firent les diverses distributions de reliques qui enrichirent l'Italie, la France, l'Espagne et l'Allemagne.

On invoque surtout saint Roch dans les temps de calamités. En 1637, une terrible épidémie jetait l'épouvante dans la population de Ricey-Bas. Le P. Crampion, curé du lieu, fit, pieds nus, le voyage de Rome, et demanda au Souverain-Pontife l'érection d'une confrérie de Saint-Roch, Saint-Sébastien, Saint-Gond et Sainte-Julienne pour obtenir de Dieu, par leur intercession, la cessation du fléau. La foi du pieux curé et de ses ouailles reçut sa récompense : l'épidémie disparut du bourg, et, en reconnaissance, on construisit sur le flanc de la montagne une chapelle dédiée à saint Roch, où, chaque année, le jour de sa fête, toutes les femmes, vêtues de blanc, allaient en procession

rendre des actions de grâces à leur puissant protecteur. Cette procession existe encore aujourd'hui sous le nom de ***Fête-des-Filles-blanches.***

A Troyes et dans les environs, surtout depuis l'épizootie de 1714, la dévotion à saint Roch se développa merveilleusement, et l'on peut voir encore les nombreuses croix érigées en l'honneur du glorieux thaumaturge (rue des Trois-Moutons, route de Chicherey, la Moline, etc.)

Une confrérie était érigée sous l'invocation de l'illustre confesseur de Montpellier dans l'église Saint-Aventin de Troyes. Il y avait un autel et une statue, et chaque année on donnait *soixante sous* aux deux prêtres qui portaient la statue aux processions de la Fête-Dieu et de l'Assomption.

La confrérie de Saint-Roch établie à la Cathédrale, compte de nos jours un grand nombre d'associés.

Le nom de ce saint est aussi en vénération dans plusieurs endroits du diocèse, où des maladreries étaient placées sous sa protection.

---

20 JANVIER.

* SAINT SÉBASTIEN, MARTYR.

288.

(Patron de Crésantignes, les Croûtes, les Granges, les Maisons, etc.)

Le saint martyr Sébastien, surnommé le ***Défenseur de l'Eglise***, naquit à Milan d'un père narbonnais (Aude) et d'une mère milanaise. Il fut élevé dans la piété, et quand l'âge lui permit de porter les armes, il fut enrôlé sous les étendards de l'empereur Dioclétien. Ce prince ne tarda pas à apprécier les qualités du jeune Sébastien : pour lui témoigner son estime et son amitié, il le revêtit d'un grade élevé dans les rangs de son armée.

Cependant la vie des camps ne fit point oublier à Sébastien les engagements de son baptême. Il se servit au contraire de son influence pour protéger ceux de ses frères en religion qu'inquiétaient les gouverneurs païens. Il convertit même à Jésus-Christ un grand nombre d'idolâtres, et il eut la consolation d'en voir

plusieurs mourir pour la défense de la foi qu'il leur avait annoncée.

Pour servir plus long-temps et plus sûrement l'Eglise. Sébastien évitait, autant que le permettait sa conscience, les occasions qui auraient pu révéler à l'empereur le culte qu'il professait. Mais enfin il fut découvert et accusé. Dioclétien employa tour à tour les reproches, les menaces et les promesses pour lui faire abandonner la religion de Jésus-Christ; mais, voyant son inébranlable constance, il le condamna à être percé de flèches. Lorsque le courageux martyr tomba sans mouvement baigné dans son sang, on le crut mort et on l'abandonna; cependant il guérit de ses blessures. Quelques jours plus tard, il se présenta sur le passage de l'empereur et lui reprocha sa cruelle impiété. Dioclétien stupéfait n'en pouvait croire ses yeux; mais quand il se fut assuré que Sébastien vivait bien réellement, il le fit assommer à coups de pierres. C'est ainsi qu'il acheva son double martyre, l'an 288 de Jésus-Christ.

Six siècles plus tard, en 826, le roi de France, Louis-le-Débonnaire, obtint du pape Eugène II la permission de faire transporter à Saint-Médard de Soissons les restes de saint Sébastien. Les Ephémérides de Vandelbert nous apprennent que le passage des précieuses reliques à travers la France fut un triomphe et une ovation continuels, et qu'on éleva sous son vocable une église qui, par sa grandeur et sa magnificence, peut être comparée aux anciennes basiliques (1).

Mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est que le saint martyr honora nos contrées d'un éclatant miracle. Le pieux cortége s'était arrêté près de Villenauxe-la-Grande, au prieuré de Celle-sous-Chantemerle, fondé par saint Serein. Quand il voulut reprendre sa marche, le corps du saint devint d'une telle pesanteur qu'il fut impossible de le soulever. Les prêtres et les assistants se mirent en prière, et Dieu leur inspira de le placer sur l'autel de saint Serein. Ils essayèrent donc, et voici que le fardeau sacré était si léger qu'il semblait n'avoir plus

(1) Sebastianum quinis (idibus Decembris) celebramus ab Urbe
Translatum, proprio quo Gallica rura patrono
Exultant; ingens templum cui surgit et ara,
Antiquoque nitent æquantia culmina fastu.

aucun poids. Cette merveille fit comprendre à tous que le martyr de Jésus-Christ voulait qu'on déposât en ce lieu quelque relique de son corps. On y laissa en effet une partie de son crâne.

La Cathédrale, l'église Saint-Nizier, celle de Bourguignons possèdent aussi des fragments d'ossements de saint Sébastien. Un grand nombre d'églises de notre diocèse ont des statues remarquables de ce saint; nous citerons, entre autres, celle de l'église des Noës, près Troyes, due au ciseau du fameux sculpteur troyen, François Gentil.

---

22 AOUT.

SAINT SYMPHORIEN, MARTYR.

VERS 178.

(Patron de Charmont, Unienville, Bligny).

Saint Symphorien était d'une pieuse et illustre famille d'Autun (Saône-et-Loire). Malgré son jeune âge, il avait la gravité et la sagesse des plus vénérables vieillards; il joignait de plus la science des belles-lettres à une parfaite connaissance de la religion. Le monde, en lui donnant son estime, allait ouvrir devant lui la voie des honneurs et des dignités, quand Symphorien fit généreusement le sacrifice de sa vie pour Jésus-Christ.

La ville d'Autun adorait encore les idoles et célébrait des fêtes solennelles en l'honneur des faux dieux Cybèle, Diane et Apollon. Un jour qu'au milieu d'un immense concours de peuple, on portait sur un char magnifique la statue de Cybèle, Symphorien passa sans donner aucune marque de respect. Il fut aussitôt arrêté et conduit en présence du gouverneur Héraclius, qui recherchait les chrétiens par ordre de l'empereur. Sur son refus d'adorer les idoles, Symphorien fut cruellement battu et envoyé en prison. Deux jours après, il subit un nouvel interrogatoire; mais, comme il persista dans sa courageuse résolution, il fut condamné à avoir la tête tranchée. On le conduisait au supplice quand sa mère, heureuse de donner au ciel un saint et un martyr, et faisant passer les sentiments de la foi avant ceux de la

nature, se présenta sur son chemin et l'encouragea par ces admirables paroles : « Mon fils, mon cher fils, souvenez-vous du Dieu vivant, et montrez votre courage jusqu'à la fin. Elevez votre cœur vers le ciel et considérez Celui qui y règne. Ne craignez point la mort qui conduit à la vie éternelle. »

Saint Symphorien consomma son martyre vers l'an 178.

Le tombeau du jeune héros fut illustré par de nombreux miracles, et l'on éleva à Autun une église sous son vocable. Ses reliques reposèrent dans la crypte jusqu'en 1570; mais alors, l'amiral de Coligny, ardent calviniste, les fit jeter au feu. On put toutefois préserver quelques ossements qui sont encore aujourd'hui exposés à la vénération des fidèles d'Autun.

1er JUILLET.

* SAINT THIBAUT, ERMITE.

1017-1066.

(Patron de Mesgrigny, Saint-Léger-sous-Brienne, Saint-Thibaut).

Ce saint était parent des comtes de Champagne et vivait au XIe siècle. Natif de Provins (Seine-et-Marne), il était fils du comte Arnould et de la comtesse Gizelle, fille de Raimond, comte de Sens. Destiné par sa naissance au métier des armes, il fut fait chevalier à l'âge de dix-sept ans, et suivit en cette qualité son parrain, le comte Eudes II, dans sa lutte contre l'empereur Conrad-le-Salique. Mais ses goûts ne le portaient pas à la vie des camps: il préférait le calme de la solitude et il soupirait après le bonheur de servir Dieu dans la prière et la contemplation. Malgré sa répugnance, le comte Arnould permit enfin à son fils de suivre son attrait. Thibaut se retira donc à l'abbaye de Saint-Remi de Reims avec un de ses amis nommé Gauthier; mais voulant que les hommes ignorassent à jamais le lieu de leur retraite, ils quittèrent bientôt cet asile, échangèrent leurs habits contre les haillons de deux mendiants, et se rendirent à pied en Allemagne. Ils s'arrêtèrent dans la forêt de Petingen, en Souabe, et à la vie ascétique ils unirent le travail des mains.

Malgré leur illustre origine, ils exerçaient le métier de manœuvres sous la direction de maçons; ils se joignaient aux domestiques de ferme et les remplaçaient dans les fonctions les plus pénibles et les plus dégoûtantes.

Cependant la sainteté de leur vie ne tarda pas à attirer sur eux le regard des hommes. Ils abandonnèrent de nouveau ce lieu, firent nu-pieds le pèlerinage de Compostelle (Espagne), et à leur retour, en passant par Trèves (Gard), Thibaut rencontra son père. Il eut la force de sacrifier à Dieu les sentiments d'amour filial qui agitaient son cœur, et il ne se fit point connaître. Il continua sa route et entreprit avec son compagnon le pèlerinage de Rome. Quand leur dévotion fut satisfaite, ils se fixèrent dans un endroit affreux, nommé Salanigo, près de Vicence, et se bâtirent chacun une cellule dans le voisinage d'une chapelle qui tombait en ruines. On peut se faire une idée de la vie mortifiée que menèrent en ce lieu nos deux fervents solitaires. Saint Thibaut, en particulier, porta si loin l'amour du sacrifice que, pendant cinq ans, il ne quitta son cilice que pour ensanglanter sa chair avec une discipline formée de longues et dures courroies. Il se réduisit au pain d'orge et à l'eau, et, plus tard, trouvant encore trop de délicatesse dans cette nourriture, il se l'interdit complètement et ne vécut plus que de fruits et d'herbes, tels qu'il les trouvait dans la campagne. Son lit était une planche, son chevet un tronc d'arbre, sa couverture, l'habit même dont il était revêtu.

Tant de sainteté le fit estimer digne du sacerdoce, et il reçut l'imposition des mains de Sindichérius, évêque de Vicence.

Cependant la mort de Gauthier annonça à Thibaut que sa fin n'était pas éloignée; il s'y prépara par un redoublement de ferveur. Ce fut alors que ses parents apprirent à la fois et le lieu de la retraite et les vertus éminentes du fils dont ils n'avaient plus entendu parler, et dont la réputation remplissait cependant l'Europe entière; ils se mirent en route pour l'aller voir. Ils se prosternèrent à ses pieds dans le respect et l'admiration, et ne voulurent plus le quitter. Arnould fut toutefois obligé de retourner en Brie; mais Gizelle resta sous la conduite de son fils.

Thibaut reçut ensuite l'habit des Camaldules (ordre religieux fondé en 1012 à Camaldoli en Toscane), et, un an plus tard, il rendit sa belle âme à Dieu, le 30 juin 1066. Il avait environ quarante-neuf ans. Il en avait passé douze dans le désert de Sala-

nigo. Son corps fut apporté en France et placé à Sens dans l'église de Sainte-Colombe. Il fut ensuite transféré près d'Auxerre, dans une chapelle qui porte depuis le nom de Saint-Thibaut-aux-Bois. Ce grand serviteur de Dieu fut canonisé par le pape Alexandre III. Il y avait à Metz une église collégiale sous son invocation.

La ville de Provins possède dans les deux églises de Sainte-Croix et de Saint-Quiriace, des reliques de l'illustre solitaire auquel elle a donné le jour.

Saint-Thibaut est patron de trois paroisses de ce diocèse : l'une d'elles porte même son nom avec un légitime orgueil. Dans cette dernière (Saint-Thibaut, près d'Isle-Aumont), on voit un fort joli vitrail qui représente le saint partant pour la chasse. « Il a la tête couverte d'une toque à la Louis XII et ceinte d'une auréole radiée comme le soleil. Son manteau est violet; il a une robe brochée d'or, des bottines à retroussis et des éperons avec des étriers de couleur bleu-clair; on a voulu probablement par là simuler l'argent. De la main gauche, il porte un oiseau de proie, et de l'autre il guide le cheval blanc sur lequel il est monté. Une meute de chiens de chasse l'entoure, et, au milieu des chiens, devant lui, est un lion privé, lancé à la course. C'est le signe de la puissance (1). »

Au-dessus de l'ogive de la porte est également placée une statue équestre de saint Thibaut. Le même saint est aussi représenté dans l'une des chapelles collatérales de l'église Sainte-Savine, près Troyes.

---

2 AVRIL.

* Ste THUISE ou THÉODOSIE, VIERGE-MARTYRE.

286-308.

(Honorée à Sainte-Thuise, près de Dommartin-le-Coq, et à Jasseine).

Sainte Thuise, que la plupart des martyrologes appellent Théodosie, était originaire de la ville de Tyr, en Phénicie. Elle fut instruite et élevée dans la piété chrétienne dès son enfance.

(1) Arnaud, *Voyage arch.*

Elle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle alla à Césarée, en Palestine. C'était, au rapport d'Eusèbe, une jeune fille aussi modeste que grave, distinguée des autres personnes de son sexe par la sainteté de ses actions et la pudeur qui respirait dans toute sa conduite.

A cette époque, la persécution sévissait dans toute sa violence en ces contrées. Loin de trembler, Théodosie sentit s'enflammer en son âme le désir du martyre. Aussi bientôt, sa ferveur la mettant au-dessus de la crainte des souffrances, elle s'approchait des héroïques confesseurs de la foi, dont le courage et la fermeté l'enthousiasmaient; elle les félicitait de leur prochain triomphe, les encourageait à la persévérance et se recommandait à leurs puissantes prières. Ce zèle hardi dans une jeune fille parut au gouverneur une insulte à son autorité; il résolut de se venger. Sur la simple déclaration de Théodosie qu'elle était chrétienne, il la fit étendre sur un chevalet et l'appliqua à la torture la plus cruelle. On lui déchira le sein et les côtés avec des crochets de fer et l'on mit ses os à nu. Mais la vierge intrépide ne laissait échapper ni plainte ni soupir; son visage, au contraire, prit un air de sérénité et de joie qui contrastait si fort avec les tourments qu'elle endurait, que le tyran, exaspéré d'être vaincu par la faiblesse d'une enfant, la fit jeter à la mer, et c'est ainsi qu'elle couronna son glorieux martyre, le 2 avril 308.

Une chapelle est élevée à Sainte-Thuise, sur la paroisse de Jasseine, et le hameau qui porte le nom de cette sainte s'honore d'avoir au ciel une aussi illustre patronne.

---

4 JUILLET.

SAINT VALENTIN.

519-547.

(Patron de Bagneux et Lantages).

Saint Valentin appartenait à une puissante famille de France. Elevé à la cour du roi Childebert Ier, il n'attacha point son cœur aux richesses ni aux grandeurs humaines. Il ne trouvait, au contraire,

de satisfaction qu'à venir en aide aux malheureux et à visiter les églises et les monastères. Quand il eut vingt ans, son père voulut l'engager dans les liens du mariage et lui faire épouser la fille d'un riche citoyen de Troyes, nommé Palladius. Valentin, qui ne se sentait aucune inclination pour ce genre de vie, demanda un sursis de cinq ans, qui lui fut accordé. Ce temps écoulé, le père de Valentin renouvela sa proposition ; mais le saint jeune homme ne put se résoudre à céder aux désirs de ses parents. Pour échapper à de plus vives instances, il prit la fuite et s'alla cacher dans un four à chaux. Son père, alarmé, le fit chercher de toutes parts ; ce fut en vain. Il se mit alors luimême en marche, et sa tendresse paternelle lui suggérant un ingénieux moyen de réussite, il se fit accompagner de ses chiens de chasse. Il était persuadé que le flair délicat de ces intelligents animaux lui serait d'un utile secours, et il ne se trompa point. Se voyant découvert, Valentin comprit alors que Dieu voulait qu'il retournât avec son père. Il revint donc au foyer domestique ; mais il resta inébranlable dans sa résolution de ne servir que Dieu seul et de ne connaître d'autre amour que celui de son Créateur. Le père admira la vertu de son fils et ne le contraignit pas davantage. Valentin profita alors de sa liberté ; il se retira sur une montagne voisine, se bâtit un oratoire qu'il dédia aux saints Apôtres, et bientôt, par la sainteté de sa vie, il mérita de recevoir l'honneur du sacerdoce des mains de l'évêque de Langres.

On cite un grand nombre de miracles opérés par ce saint prêtre. Rappelons, entre autres, une multiplication miraculeuse de vin, en présence du roi et de sa cour ; la délivrance de deux criminels, dont l'un avait déjà subi sa peine et l'autre était sur le point de la subir ; enfin la punition de voleurs, qui, ayant dérobé au saint le cheval qu'il montait, ne purent jouir du fruit de leur rapine et furent obligés d'implorer leur pardon.

Valentin n'avait que vingt-huit ans quand le Seigneur le jugea mûr pour le ciel. Il sortit de ce monde l'an 547, après avoir édifié par le spectacle de ses vertus tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître.

Ce saint est particulièrement honoré à Griselle, près de Molesme, au diocèse de Langres.

22 OCTOBRE.

SAINT VALIER, MARTYR.

VERS 264.

(Patron de Bourguignons).

Valier appartenait à une noble famille patricienne de la ville de Langres. Il fut de bonne heure confié aux soins vigilants de l'évêque saint Didier qui, remarquant dans ce jeune homme d'heureuses dispositions pour la science et la vertu, se flatta de trouver en lui un auxiliaire aussi intelligent que dévoué. Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions; car il put bientôt, en honorant Valier du titre d'archidiacre, se reposer sur lui pour la prédication de la parole divine et la dispensation des sacrements.

Cependant les Barbares, comme un torrent débordé, avaient fait irruption dans les environs de Langres. La vertu même n'avait point trouvé grâce à leurs yeux, et saint Didier avait payé de sa vie sa courageuse intervention en faveur de la ville épiscopale assiégée. Le troupeau désolé restait donc sans pasteur. Valier, qui avait échappé à la fureur des ennemis, ne savait quel parti prendre. Restera-t-il exposé aux vexations des infidèles, ou, pour obéir au conseil évangélique, demandera-t-il à des contrées étrangères asile et protection? Il adopta le dernier parti, et, suivi de quelques fidèles qui avaient survécu au massacre des habitants, il se dirigea vers les montagnes du Jura. Il était à peine à quelques lieues de la ville, à Port-sur-Saône (60 kilomètres), qu'il tomba entre les mains de ceux-là mêmes qu'il voulait éviter.

Les Barbares se saisissent de sa personne, et sur son refus d'apostasier, ils le suspendent à un chevalet, lui déchirent le corps jusqu'aux os, le frappent inhumainement de cordes noueuses et de nerfs de bœuf; mais l'intrépide martyr ne cesse de prier; il lasse ses bourreaux par sa patience; enfin sa tête tombe sous le glaive du tyran, et son âme prend son vol vers les cieux. C'était, à ce que l'on croit, l'an 264 de Jésus-Christ.

Les chrétiens donnèrent à sa dépouille mortelle une sépulture honorable. On en avait perdu le souvenir quand le duc Gaudric, dirigeant une expédition contre les Lombards, campa, sans le

savoir, au lieu même du martyre de l'archidiacre de Langres. Valier lui apparut et l'assura du succès, s'il promettait d'élever un monument à sa mémoire. Gaudric s'y engagea, et quand la victoire eut récompensé sa foi, il fit construire une église que l'on voyait encore, il y a vingt ans, à un kilomètre environ de Port-sur-Saône.

---

26 MAI ET 16 JUIN.

* SAINT VORLES, PRÊTRE.

551-591.

(Patron de Plaines).

Nous empruntons à la notice sur Châtillon-sur-Seine, par M. l'abbé Tridon, la plus grande partie de ce que nous disons sur saint Vorles. « Les légendes châtillonnaises font descendre saint Vorles des anciens rois de Bourgogne. Elles le font naître au milieu du VIe siècle, en 551, à l'époque précise de la mort de sainte Clotilde. S'il faut en croire le P. Legrand, il serait, d'après une tradition antique, originaire de la province. On nomme même Marcenay, village situé entre Châtillon et Laignes, comme lui ayant donné naissance. Ce qui est hors de doute, c'est que saint Vorles en fut le pasteur, qu'il gouverna son troupeau en homme de Dieu, et que l'éclat de sa renommée, ses lumières et ses rares vertus, lui méritèrent l'estime et la confiance du bon roi Gontran, dont il fut l'ami, le conseiller et peut-être le parent. Les détails de la vie de saint Vorles sont peu connus. Le document le plus grave qui s'y rapporte remonte au XIe siècle. C'est l'homélie qu'Aganon, chanoine de Notre-Dame (de Châtillon), prononça le jour de sa fête, devant un nombreux auditoire; j'y remarque le trait suivant, qui en est la partie la plus saillante, et qui a suffi pour populariser dans nos contrées la mémoire et le culte de notre saint patron : « Le roi Gontran, étant allé à Marcenay, assistait à la messe du saint prêtre. Au milieu du sacrifice, après la lecture de l'Evangile, saint Vorles, tout-à-coup, est saisi d'un ravissement extatique,

assez semblable à celui qu'éprouva saint Ambroise au moment du trépas de saint Martin. Témoin de ce spectacle, le bon roi et les gens de sa suite sont frappés de stupéfaction, mais personne n'ose approcher du bienheureux. Après une heure d'attente et de perplexité du côté des assistants, le serviteur de Dieu revient à son état naturel et continue l'action du sacrifice. A peine la messe est-elle terminée que Gontran aborde le saint et le presse de lui expliquer l'incident extraordinaire qui lui a fait interrompre les saints mystères.

A l'heure même, dit le saint, que j'offrais le sacrifice, les habitants de Plaines assistaient à Mussy à l'office divin. En leur absence, l'ennemi du genre humain incendiait leur village; une maison, où reposait un enfant en bas-âge, était en feu. Ce fut alors que Dieu me fit connaître le danger qui menaçait cet innocent; j'ai couru en toute hâte pour arrêter les flammes et délivrer l'enfant.

A ce récit, Gontran dépêche à Plaines des messagers fidèles, qui trouvent le peuple en émoi, et en apprennent les faits tels que le saint les avait racontés. On avait vu le saint prêtre de Marcenay au milieu des flammes, prenant l'enfant entre ses bras, l'arrachant du sein de l'incendie et le rendant plein de vie à ses parents. Gontran, assuré du miracle, conçut une vénération encore plus profonde pour saint Vorles, et fit de l'homme de Dieu le plus intime confident de son cœur. Ce prodige, pour le dire en passant, a inspiré aux artistes sculpteurs et peintres l'idée de représenter saint Vorles en habits sacerdotaux, tenant un enfant à la main. »

C'est ainsi qu'à Chaource, en face de la chapelle dite du Paradis, on remarque, fixé à un pilier, un groupe de sculpture qui représente saint Vorles retirant un enfant d'une maison enflammée.

« On ne sait plus rien de saint Vorles, sinon qu'il mourut à Marcenay comme il avait vécu, c'est-à-dire en bon pasteur et en saint. On y voit son tombeau dans une crypte de l'église paroissiale.

« Le corps de saint Vorles reposa à Marcenay depuis sa bienheureuse mort, en 591, jusqu'au IXe siècle. Alors les peuples du Nord, païens et barbares, ravageaient le pays de France, n'épargnant rien, brûlant châteaux, chaumières, églises et monastères, outrageant sans pudeur Dieu et ses saints. » Dans la crainte

d'une profanation et de la perte du corps de saint Vorles, l'évêque de Langres, Isaac-le-Bon, fit ouvrir le tombeau du saint, en retira les reliques et les transporta à Châtillon même. Placées d'abord dans l'église dédiée à la Mère de Dieu et au glorieux saint Martin, elles reposèrent dans le temple élevé sous le vocable de saint Vorles depuis sa fondation (XIe siècle) jusqu'à la révolution française. On les descendait pour les solennités religieuses et surtout dans les calamités publiques. Les châtillonnais ne perdront jamais le souvenir du bienfait signalé dont ils furent redevables à l'intercession de saint Vorles lorsqu'en 1016 et 1784, une grande sécheresse désola leur contrée. Après quelques jours de prières, la pluie tombait en abondance.

Les habitants de Marcenay, en 1636 et 1646, ressentirent également les effets de la protection de leur vénéré patron. En 1784, la paroisse de Châtillon alla en procession, à Plaines, prier devant les reliques du saint, qui y sont aussi conservées. Elle n'était pas de retour à Saint-Vorles que les vœux de tous étaient exaucés : la sécheresse avait fait place à une pluie bienfaisante. Enfin en 1832, quand, dans l'espace de douze jours, le village de Plaines se vit enlever cinquante-deux de ses habitants par le choléra, saint Vorles fit connaître le crédit qu'il avait auprès de Dieu et la protection qu'il aimait à répandre sur ceux qui l'invoquent. A la suite d'une procession où furent portées ses reliques, le 16 juin, jour de sa fête, l'épidémie ne fit plus aucune victime, et les malades furent guéris.

Terminons en disant qu'une petite chapelle est élevée à Plaines en l'honneur de saint Vorles, à l'endroit même où éclata l'incendie dont nous avons parlé. Elle rappelle aux habitants qu'ils ont au ciel un protecteur aussi puissant que dévoué. Ses reliques, conservées dans un buste et un bras de bois doré, consistent dans une partie de vertèbre du saint pasteur.

8 OCTOBRE.

SAINT YVOSE, ÉVÊQUE DE ROUEN.

Vᵉ SIÈCLE.

On sait peu de choses de saint Yvose (Evodius), qui porte encore le nom d'Evode ou Ived. Il était fils de Florentin et de Céline, personnages distingués de la Neustrie. Il entra dans la cléricature, et, après avoir exercé divers emplois dans l'Eglise de Rouen, il fut appelé à la gouverner comme évêque. Il succédait à saint Innocent, mort vers l'an 422. Son attrait le portait au ministère de la prédication ; il s'y livra avec autant de succès que d'ardeur. On ignore l'année de sa mort, qui eut lieu, à ce que l'on croit, dans la ville des Andelys (Eure). Son corps fut reporté à Rouen et enterré dans l'église cathédrale. Ce n'est que plus tard qu'on le transporta à Braine, au diocèse de Soissons, avec les restes de saint Victrice, qui l'avait précédé de quelques années sur le siége de Rouen.

Les nombreux miracles qui s'opérèrent au tombeau du serviteur de Dieu rendirent ce lieu si célèbre qu'au XIIᵉ siècle, il s'éleva une abbaye de Prémontrés qui portait le nom de Saint-Ived. Dans le bois de Bouron, qui dépend de la Chaise, en ce diocèse, il y a une chapelle isolée consacrée au saint évêque de Rouen.

§ II.

PÉLERINAGES LES PLUS CÉLÈBRES

DU DIOCÈSE DE TROYES.

> **Je me suis choisi, j'ai voulu consacrer pour moi ce lieu, ce sanctuaire. Mes yeux et mon cœur y resteront spécialement attachés pendant de longs siècles, et tous ceux qui viendront y invoquer mon nom seront exaucés.**
>
> **(2 Par. vii, 15, 16).**

Rien n'est louable, rien n'est fructueux comme un pélerinage entrepris dans un esprit de foi, accompli avec recueillement et dévotion. Il suggère les réflexions les plus graves et les plus salutaires; il laisse après lui les plus saintes impressions et comme un souvenir embaumé, qui procure souvent l'accroissement de la piété, l'amélioration des mœurs; il rend enfin plus facile et plus doux l'accomplissement des devoirs journaliers du chrétien. Lorsqu'il dirige ses pas vers les sanctuaires privilégiés où la puissance et la miséricorde du Seigneur se manifestent plus particulièrement, le pélerin regarde son pieux voyage comme l'emblème de la vie qui n'est elle-même qu'une course laborieuse vers le sanctuaire éternel. En se séparant pour un temps de sa famille et de ses intérêts, il fait une sorte d'apprentissage de cette séparation dernière où il devra tout quitter sans retour. C'est un essai de détachement de tous les objets terrestres, un acheminement vers les biens du ciel.

Chaque contrée a ses pélerinages; le diocèse de Troyes en compte plusieurs, dont quelques-uns remontent à une haute et vénérable antiquité. Nous ne parlerons que des plus célèbres et des plus fréquentés : Notre-Dame-du-Chêne; Notre-Dame-du-

Valsuzenay; Notre-Dame-de-Sainte-Langueur; Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance; Sainte-Anne de Cunfin; Sainte-Germaine; Saint-Jean-Baptiste; Saint-Parre; Sainte-Philomène; Sainte-Reine.

I.

Notre-Dame-du-Chêne.

La Reine des cieux a toujours eu dans notre pays de trop nombreux et trop dévoués clients pour ne pas s'y choisir quelques sanctuaires particuliers, où elle pût recevoir les témoignages de leur confiance et de leur amour, et leur dispenser, comme d'un trône de miséricorde, ses faveurs et ses bénédictions. Le plus célèbre est celui de Notre-Dame-du-Chêne, sur la montagne qui domine la petite ville de Bar-sur-Seine; il est probablement aussi le plus ancien, car il était certainement en honneur du temps des Croisades.

A toutes les époques de l'année, les habitants de Bar, ceux des communes voisines, les populations les plus éloignées, celles même des diocèses étrangers, montent à la chapelle de Notre-Dame pour y demander protection et appui. Mais c'est surtout le deuxième dimanche après Pâques, jour de la fête du pieux oratoire, c'est surtout pendant le mois de Marie et aux fêtes de la Vierge-Mère, que l'affluence des pélerins est plus considérable. Les ex-voto suspendus aux murs du lieu saint ou autour de la statue miraculeuse, les attestations consignées sur un registre spécial à la sacristie, témoignent assez de la bienveillance avec laquelle la Vierge bénie accueille et exauce les prières de ceux qui recourent à elle dans le sanctuaire qu'elle s'est choisi.

Selon la tradition, de jeunes bergers auraient trouvé une image sculptée de la Vierge « de la hauteur de la main, d'un « bois inconnu, ayant le haut du corps assez bien travaillé, et le « reste sans façon, » dans l'ouverture naturelle d'un vieux et énorme chêne, dont la cime dominait tous ceux des alentours. Malgré les tentatives réitérées de ces enfants pour la garder dans leurs humbles chaumières, la statue se retrouvait à chaque fois dans le creux du chêne, sans qu'on pût découvrir comment elle y avait été reportée. Le clergé de la ville voulut à son tour,

à une certaine époque, conserver dans l'église la statue qui recevait déjà les hommages des fidèles; mais telle n'était pas la volonté du Ciel. L'image disparut de l'église et se retrouva à l'endroit même où les bergers l'avaient découverte. Dès lors on ne songea plus à la déplacer, mais on environna le chêne d'une chapelle où, sans crainte des injures de l'air, on pouvait prier avec recueillement. Ce sanctuaire, formé d'abord des branches entrelacées des arbres environnants, était encore, en 1669, une simple construction en planches. Mais le 8 septembre de cette année, l'affluence fut si considérable (plus de 6,000 personnes y étaient réunies), que les dons abondants et le produit des quêtes permirent d'élever une chapelle en pierre. C'est celle qui disparaît en ce moment pour faire place à un édifice plus vaste et plus digne de Celle qu'on y vénère.

Le chêne adopté par la Vierge Marie est enclavé dans le rétable de l'autel, et son ouverture regarde l'intérieur du chœur. Il fut coupé à la hauteur de la voûte, lors de la construction de la chapelle, et l'on reconnut, à l'inspection des cercles, qu'il pouvait avoir à cette époque (en 1674) cinq cents ans d'existence. Si cette donnée est exacte, il aurait aujourd'hui six cent quatre-vingt-onze ans.

Autrefois, la statue de la Vierge n'était déplacée que dans les calamités publiques. On la portait en procession à l'église paroissiale de Bar-sur-Seine, et on l'exposait quelques jours à la dévotion des fidèles. Citons le fait suivant, certifié par un témoin oculaire, qui le fixe au 25 juillet 1758 :

« Il pleuvoit, dit-il, depuis six semaines, les blés germoient sur pied; l'on projeta d'aller en procession à la chapelle. Le bailliage en robe, la maîtrise, la mairie, l'élection, le grenier à sel, les corps de métiers, tous les habitants assemblés dans l'église, l'on sortit en corps de procession après les vêpres de la fête de saint Jacques et de saint Christophe, la pluye tomboit abondamment, le ciel paroissoit tout noir; malgré cela, tout le monde partit, et quand on arriva à la chapelle, tout le monde étoit mouillé jusqu'à la peau.

« Il n'y eut que les prestres et les corps constitués qui entrèrent dans la chapelle, le peuple resta dehors. L'abbé Autrand, chanoine, monta sur l'autel pour ouvrir la petite grille et descendre la Vierge sur l'autel. Au même instant, les nuages qui estoient sur nous se séparèrent comme l'on ouvre deux rideaux;

une moitié rétrograda au midi et l'autre moitié au nord, sans vent; l'air, au contraire, estoit très-tranquille, ce qui est contre nature, par conséquent, ce qui qualifie le miracle.

« Alors, tout le monde cria : *Miracle,* et les larmes coulèrent des yeux de près de deux mille témoins. Le soleil devint brûlant; la Vierge fut portée sous un dais à la paroisse de Bar-sur-Seine où elle est restée douze jours; puis elle a été reportée à la chapelle, le dimanche 6 aoust, avec la même cérémonie. Le temps est resté constamment au beau; la récolte s'est bien faite.

« Je ne suis pas fanatique; je ne crois pas facilement; mais j'ai vu et j'en crois mes yeux, et je certifie le fait être véritable. Il y a un procès-verbal signé de tout le monde.

« Signé : Le François *l'aîné.* »

La chapelle de Notre-Dame-du-Chêne est embellie de quelques verrières qui ne manquent pas de valeur, et qui méritent de se retrouver dans le nouvel oratoire.

PRIÈRES A NOTRE-DAME-DU-CHÊNE.

(*Monseigneur Ravinet, évêque de Troyes, accorde 40 jours d'indulgences aux fidèles qui réciteront, avec les dispositions requises, les deux prières suivantes.* — 14 octobre 1862).

PRIÈRE EN ENTRANT A LA CHAPELLE.

Bonne et très-sainte Vierge Marie, l'Eglise vous nomme avec justice la Reine des Martyrs, puisque, ayant passé par toutes les peines de la vie, vous en avez triomphé avec une invincible patience. Si Dieu a voulu que vous soyez une Mère de Douleurs, c'est sans doute afin que, devenue toute-puissante, vous soyez la Mère de miséricorde. Ecoutez donc avec bonté la prière de votre pauvre enfant.

Hélas! à tous mes maux se joint le découragement qui vient y mettre le comble. Mais à la vue de Marie et au pied du Chêne sacré que sa bonté a choisi pour son trône, je ne puis désespérer. Que de malheureux avant moi y ont trouvé grâce, soulagement et guérison! Votre puissance, ô grande Reine, n'est pas moins grande aujourd'hui et votre bonté n'est pas diminuée. O bonne Mère, ô douce Marie, salut des infirmes, refuge des pécheurs, consolation des affligés, ne méprisez pas ma prière;

obtenez-moi la faveur tant désirée que j'implore à vos pieds; vous connaissez mes pressants besoins.

Obtenez-moi surtout la résignation qui rend méritoires les peines de la vie, la patience qui les adoucit et le pardon de mes péchés, qui sont la seule cause de mes misères. Faites que je connaisse le prix de la Croix, que je l'aime et que je la porte, à votre exemple, tous les jours de ma vie, à la suite de Jésus-Christ. Faites enfin qu'après avoir vécu avec cette bonne Croix, je meure entre ses bras en l'amour du bon Dieu et la soumission parfaite à sa volonté suprême. Je demande ces grâces, ô ma bonne Mère, pour moi, pauvre pécheur, et pour tous les malheureux qui ont mis leur espérance en vous pour le temps et pour l'éternité. Amen.

PRIÈRE AVANT DE QUITTER LA CHAPELLE.

O Vierge Immaculée! glorieuse Marie! si justement appelée Bonne Notre-Dame-du-Chêne, agréez les sentiments d'amour et de reconnaissance dont mon cœur est pénétré pour vous. Du haut de cette montagne chérie où vous résidez comme sur le trône de vos miséricordes, daignez jeter un regard favorable sur nous, sur nos parents, nos amis, nos héritages et sur tout ce qui nous appartient. Nous sommes vos enfants, ô Mère auguste de Jésus!

Répandez dans nos cœurs les vertus dont le vôtre est rempli : l'humilité, la pureté, la chasteté. Aidez-nous à sanctifier notre vie et notre mort, et faites que notre dernier soupir soit un soupir d'amour pour Jésus et pour vous! Ainsi soit-il.

II.

Notre-Dame-du-Valsuzenay.

Sur le bord de l'antique forêt du *Der* est un agréable vallon, appelé le *Valsuzenay*. Ce nom celtique (*Val-sur-Zeneth*, c'est-à-dire vallon de la source de la Prêtresse ou de la Vierge), francisé seulement au siècle dernier, semble indiquer qu'avant l'établissement du Christianisme, cet endroit fut souillé par le culte druidique, et qu'une prêtresse ou vierge gauloise y faisait son séjour.

Aujourd'hui, la Reine auguste de ce lieu, Celle dont le nom remplit la contrée tout entière du bruit de sa puissance et de ses bienfaits, est la Mère de Dieu elle-même, la Vierge Marie, et, depuis plusieurs siècles, un humble monument abrite son image miraculeuse.

Dans le cours de l'année, on voit souvent de nombreux fidèles, conduits par leurs pasteurs vénérables, aller offrir à Notre-Dame-du-Valsuzenay leurs hommages et leurs prières. On voit souvent de dévots pélerins remporter dans leurs maisons l'eau sacrée de la source voisine ou faire brûler devant l'autel de Marie un cierge béni, symbole de leur foi ardente et de leur vive confiance. Mais c'est surtout le 8 septembre que l'affluence est considérable. En ce jour, trois ou quatre mille personnes entrent dans l'antique (1) chapelle, s'agenouillent pieusement devant l'image miraculeuse, et vont boire à la fontaine.

L'origine de ce pélerinage remonte à plusieurs siècles. Voici la tradition qui se conserve dans le pays, telle qu'elle est consignée dans une *Notice historique sur Vendeuvre et ses environs :*

« L'ancien grand chemin de Bar-sur-Seine à Brienne, par Vendeuvre, passait près du lieu où fut élevée la chapelle que l'on voit encore aujourd'hui. Un pauvre homme y embourba son char et ses chevaux. Il eut recours à la Vierge Marie. Au même instant, une image de la Mère de Dieu lui apparut. Secouru dans

(1) Certains détails accusent le XII[e] siècle.

son malheur, il édifia une chapelle au-dessus de la claire fontaine qui remplaça le gouffre où il avait failli périr, et il y plaça l'image miraculeuse. Ce lieu devint l'objet d'une grande dévotion, et un village se groupa autour de la modeste chapelle. »

Le village a disparu au XVIe ou XVIIe siècle, et la chapelle s'est trouvée isolée; mais les populations n'en ont pas oublié la route. La divine protectrice de la contrée sut toujours les attirer à son autel par les bienfaits signalés dont elle fut la généreuse dispensatrice. La tradition orale a conservé le souvenir de certains faits merveilleux qui ont contribué à soutenir la célébrité dont la Vierge du Valsuzenay jouit encore de nos jours. Une pieuse mère de famille de Vendeuvre mit au monde un enfant qui mourut sans baptême. Grande fut sa désolation à cette triste nouvelle : son fils chéri ne verrait jamais Dieu ! Mais sa foi, et surtout sa confiance en Marie, lui fit trouver un remède à sa douleur. Elle insista pour que l'innocente créature fût déposée aux pieds de la Madone de Valsuzenay ; elle éleva son cœur et sa prière vers la Consolatrice des affligés, et soudain l'enfant donna signe de vie, put être baptisé, et s'envola aussitôt dans la compagnie des Anges.

Depuis ce temps. les mères ont recours à Notre-Dame-du-Valsuzenay dans de semblables circonstances, et l'on affirme que la miséricorde de la Mère de Dieu s'est plusieurs fois manifestée par des prodiges. De nos jours encore, on porte dès leur naissance les enfants à la chapelle, et l'on y fait des neuvaines pour les mettre sous la protection spéciale de la sainte Vierge.

Si les annales du Valsuzenay n'ont été écrites que dans les cœurs des heureux pélerins dont Marie fut si souvent la douce consolatrice, il est toutefois parvenu jusqu'à nous un intéressant témoignage du passé. C'est une inscription gravée sur le frontispice de la chapelle et qui remonte à cent sept ans. La voici textuellement :

« POUR SERVIR DE MONUMENT A LA POSTÉRITÉ.

« L'an 1758, le 25 juillet (1), la paroisse de Vendeuvre vint ici en procession pour implorer le secours de la Mère de Dieu.

(1) Ce fut le jour même où les habitants de Bar-sur-Seine montaient à Notre-Dame-du-Chêne. Voir plus haut, page 459.

Depuis vingt-huit jours, les pluies étoient continuelles, et on étoit à la veille d'une cruelle famine. Dans le moment que la procession se mit en marche, le temps changea subitement et d'une manière qui ne permit pas de méconnoître la main bienfaisante à laquelle on étoit redevable de ce bienfait. Pour en conserver à jamais le souvenir, pour apprendre aux générations à venir quel est le crédit et la bonté de Marie, et pour en perpétuer sa reconnoissance, ladite paroisse a fait graver et poser ici cette inscription :

« Passant, pensez à Marie, invoquez Marie ; que son auguste nom soit sans cesse dans votre bouche, qu'il soit sans cesse dans votre cœur. *Ave, Maria.* »

La sainte image, objet de la vénération des habitants du Valsuzenay, de Vendeuvre et des environs, est en bois ; elle représente la divine Mère debout, tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu. Des peintures rehaussées d'or, dans le goût du moyen-âge, décorent la statuette, haute d'environ quarante centimètres, à laquelle les populations sont très-attachées. On aime à la couvrir d'ornements, et, aux jours de fête, on pose sur la tête de l'enfant et sur celle de la mère des couronnes royales.

Une indulgence plénière vient d'être accordée à ceux qui visitent la chapelle du Valsuzenay les jours de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption, et une indulgence partielle de sept ans et sept quarantaines à ceux qui la visitent une fois par mois. (3 février 1865.)

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE

(*Composée par saint Germain*).

O vous, ma puissante protectrice, et, après Dieu, ma véritable consolation en ce monde ! Vous qui êtes la céleste rosée qui adoucissez mes peines ; vous qui êtes la lumière de mon âme quand elle est environnée de ténèbres ; vous qui êtes mon guide dans mes voyages, ma force dans mes faiblesses, mon trésor dans ma pauvreté, mon remède dans mes blessures, ma joie dans tous mes chagrins, mon refuge dans tous mes dangers, l'espérance de ma vie et de mon salut, daignez exaucer mes prières, vous intéresser à mes maux et avoir compassion de moi, comme il convient à la mère d'un Dieu, qui a tant d'amour et de bonté pour les

hommes. Il est leur Père, et il vous a établie pour être leur Mère; mettez-moi au nombre de vos chers enfants, et obtenez-moi de Dieu toutes les grâces que vous voyez être nécessaires au salut de mon âme. Ainsi soit-il.

III.

Notre-Dame-de-Sainte-Langueur.

A l'ouest de Vitry-le-Croisé, à l'entrée du village et dans l'angle formé par la bifurcation de la route actuelle avec l'ancienne route romaine, il existe une chapelle dédiée à la sainte Vierge, sous le vocable de *Notre-Dame-de-Sainte-Langueur*.

Son origine est ancienne et inconnue. Avant 1793, elle était desservie par un vicaire attaché à la paroisse, mais payé par le chapitre de Saint-Maclou.

Les fidèles, dont la piété n'a rien perdu de sa vivacité, se proposent d'honorer la douleur de la Vierge Marie, qui y est représentée par une statue enfoncée dans le mur, au-dessus du tabernacle. Cette statue n'a que cinquante centimètres de haut. La Vierge porte sur le bras un Enfant Jésus à l'apparence maladive; elle-même a quelque chose de languissant. De là sans doute la dévotion particulière qui amène à ses pieds, de Vitry et des villages voisins, les parents dont les enfants sont malades. Ils font bénir les linges ou les vêtements qu'ils leur destinent, et demandent pour ces petits êtres souffreteux une neuvaine à *Sainte-Langueur*.

Non loin de la chapelle est une colline appelée la *Côte aux Malades*. On croit que là s'élevait une Maladrerie où les personnes atteintes de maladies de langueur se réunissaient pour implorer de plus près la compassion de la Vierge Marie.

La chapelle menaçait ruine depuis long-temps; mais les habitants de Vitry ne voulaient pas perdre un édifice que leur foi leur rend précieux. Ils consacrèrent généreusement une somme considérable à sa reconstruction, et la bénédiction solennelle du nouveau sanctuaire eut lieu le 15 septembre 1851.

Au-dessus de la porte d'entrée, une pierre qui fait saillie sur le mur, porte cette inscription :

S. V. M., MÈRE DE LANGUEUR,
PRIEZ POUR NOUS.

Deux fois par an, à la Fête-Dieu et à l'Assomption, on se rend processionnellement à la chapelle, et l'empressement des fidèles atteste leur confiance et leur piété.

PRIÈRE.

O Marie, tendre Mère de Jésus! je me prosterne à vos pieds avec les sentiments de la vénération la plus profonde, et j'implore votre secours avec une inébranlable confiance. Voyez, ô Vierge puissante, voyez les souffrances d'un enfant chéri et détournez le danger qui le menace. Serait-ce en vain que j'aurais recours à votre cœur si compatissant et si bon? Ne vous souviendriez-vous plus des angoisses qui percèrent votre âme, quand on déposa dans vos bras le plus beau des Enfants des hommes, défiguré par la mort et couvert de blessures? Exaucez donc les désirs de mon cœur. Mais ne veillez pas seulement sur son corps; veillez aussi sur son innocence. Qu'il n'oublie jamais les engagements sacrés de son baptême; qu'il ne s'écarte jamais des sentiers de la sagesse; qu'il fasse ma couronne ici-bas et que je le retrouve un jour dans la patrie céleste pour y bénir éternellement avec vous, ô Marie, votre divin Fils, Notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

IV.

Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance.

Le pélerinage de Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance n'a pas pour lui les longs souvenirs du passé ni les antiques gloires de sanctuaires plus fameux, mais il n'en est pas moins cher à la dévotion des fidèles. Il doit son origine à une pieuse association de prières établie à Mesnil-Saint-Loup, le 1er mai 1853, et enrichie de nombreuses indulgences.

« Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance, convertissez-nous! » Tel est le cri que plus de quatre-vingt-douze mille personnes, distribuées en autant de séries qu'il y a d'heures dans la journée,

adressent chaque jour à la très-sainte Vierge pour former le pieux Exercice de la *Prière perpétuelle.*

Tous les ans, le 4ᵉ dimanche d'octobre, la fête de Notre-Dame-de-la-Sainte-Espérance amène à Mesnil-Saint-Loup de nombreux pélerins qui, joints aux pieux habitants du village, retrempent leurs âmes dans la prière et la participation aux sacrements, et reportent au foyer domestique un cœur rempli d'une sainte joie et mieux disposé à la pratique des vertus.

De nombreuses indulgences sont accordées aux associés de la *Prière perpétuelle.*

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE

(*Composée par saint Jean Damascène*).

Je vous salue, ô Marie! vous êtes l'*Espérance* des chrétiens, et c'est en cette qualité que je m'adresse à vous. Recevez, ô tendre Mère, la prière qu'ose vous présenter un pécheur, mais un pécheur pénitent qui vous honore et qui, après Dieu, met en vous toute l'espérance de sa conversion et de son salut. Je vous suis déjà redevable de tant de faveurs; maintenant établissez-moi dans la grâce et l'amitié de votre aimable Fils. Vous êtes la consolation des affligés. Daignez donc intercéder pour moi auprès du Seigneur; obtenez qu'il me délivre du poids de mes péchés, qu'il dissipe les ténèbres de mon esprit, qu'il bannisse les affections déréglées de mon cœur, qu'il réprime les efforts et les tentations de mes ennemis, afin qu'aidé de sa grâce, je règle désormais tellement ma conduite, que je puisse, avec son secours et sous vos auspices, arriver à l'heureux port de la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

V.

Sainte Anne.

Une chapelle qui, pendant cinq cents ans environ, fut le but d'un pélerinage très-fréquenté, est celle de Sainte-Anne à Cunfin. Située sur un côteau pierreux, à quelque distance du village, elle rappelle le prieuré dont elle dépendait et qui fut fondé au XIe siècle par saint Simon, de Bar-sur-Aube. Peut-être même est-elle l'oratoire où le pieux et illustre comte aimait à se retirer pour converser avec Dieu. Quoi qu'il en soit de l'origine de cette chapelle, « il est de tradition que parmi ceux qui sont venus autre-« fois prier sainte Anne avec une foi vive, il s'est trouvé des « boiteux qui ont marché aussitôt, des aveugles qui tout-à-coup « ont vu, des invalides qui ont retrouvé la santé qu'en vain ils « demandaient à l'art des hommes.

« ..... Tous les ans, pendant l'été, les curés du voisinage ve-« naient en grande et solennelle procession avec leurs paroissiens « y faire des prières. On attribuait à sainte Anne le pouvoir de « faire tomber de l'eau dans les grandes sécheresses, après invo-« cation préalable. Nos pères allaient alors processionnellement « à sa chapelle, ce qui s'exécutait avec beaucoup de dévotion. « On en rapportait sur un brancard l'image de la sainte, qu'on « déposait à l'église paroissiale pour un ou deux jours ; on la « reportait ensuite à la chapelle, de la même manière qu'elle « avait été apportée, ce qui se faisait quelquefois le même jour. « Souvent la procession n'était pas rentrée au pays qu'une pluie « abondante venait rendre aux habitants la joie et l'espérance. « Dans toutes leurs nécessités, nos pères étaient habitués à « recourir à sainte Anne. Ainsi quand des jours de douleurs « s'élevaient sur notre pays ; quand quelque fléau destructeur « venait y jeter l'épouvante, tous les regards se tournaient pleins « de confiance vers la colline où veillait notre protectrice, et « souvent nos aïeux ont imploré son secours avec succès. »

(TYNTURIÉ, *Notice historique sur Cunfin*).

La dévotion des habitants de Cunfin pour leur sainte patronne n'est pas éteinte de nos jours, et le nombreux concours de fidèles qui se pressent chaque année, le 26 juillet et le mardi de Pâques,

autour du sanctuaire béni, atteste la foi et la confiance qui animent encore la population de ces contrées.

L'antique chapelle de Sainte-Anne tombait en ruines dans ces derniers temps; elle a été reconstruite par les soins d'un pieux habitant, Nicolas Bellot, et bénite solennellement le 27 juillet 1837.

La fontaine de Sainte-Anne, qui jaillissait au pied de la colline où est assise la chapelle qui porte le même nom, a disparu depuis long-temps; elle était, comme la chapelle, le rendez-vous de nombreux pélerins. On y accourait de toutes parts, et l'on ne retournait jamais chez soi sans emporter quelque peu de cette eau à laquelle on attribuait une vertu miraculeuse.

PRIÈRE A SAINTE ANNE

(*D'après un auteur ancien*).

O très-sainte et très-auguste Dame, vous que le Ciel admire, que la terre bénit! Dieu le Père vous aime comme la mère de sa Fille chérie; le Verbe incarné, comme son aïeule bien-aimée; le Saint-Esprit, comme la mère de sa parfaite épouse; les Anges et les élus vous honorent comme l'arbre sacré qui leur a produit la fleur, dont le parfum céleste et la beauté les charment, et le fruit divin qui est leur vie et leur félicité. Les justes, les pénitents et les pécheurs vous réclament sur la terre, comme leur puissante avocate auprès de Dieu. Les justes, par votre intercession, espèrent un accroissement de grâce; les pénitents, l'expiation de leurs fautes; et les pécheurs, la rémission de leurs iniquités. Soyez-nous propice, ô miséricordieuse Dame, auprès de Marie, votre chère et aimable Enfant, et, par son crédit et le vôtre, soyez-nous propice auprès de Jésus, votre adorable petit-fils, tous les jours de notre vie et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

VI.

Sainte-Germaine.

Il n'est pas étonnant que les habitants de Bar-sur-Aube et des environs se soient fait un devoir d'aller chaque année en pélerinage à la chapelle de leur sainte et aimable patronne. Depuis qu'elle a pris possession d'un trône de gloire dans la Jérusalem céleste, Germaine n'a cessé d'user en leur faveur de la puissance de son crédit, et d'obtenir pour eux les plus abondantes bénédictions.

Aussi, souvent dans l'année, mais surtout au jour anniversaire de son triomphe et durant le mois que la foi de nos pères lui a consacré (mois de Mai), on voit les pélerins gravir la montagne qui porte le nom de la Vierge-Martyre ou visiter les autels qui lui sont consacrés dans les deux églises de Bar-sur-Aube, et qui conservent quelques-unes de ses précieuses reliques.

Et ce pieux usage remonte à une époque reculée. L'ancien Bréviaire de Langres, recueillant les divers témoignages de la piété des fidèles pour sainte Germaine, célébrait la mutuelle affection de la protectrice et des protégés. Nous répéterons ici les paroles de Bénigne Cenrez, savant théologien de Langres au XVIIe siècle, paroles que nous avons déjà citées dans la vie de sainte Germaine :

« Toutes les fois, dit-il, qu'une longue sécheresse ruine l'es-« pérance des moissons et désole le laboureur, les prêtres et les « fidèles se rassemblent, et portant pieusement le chef sacré de « Germaine, ils vont invoquer la sainte vers la montagne. Le « ciel s'ouvre bientôt pour répandre une pluie bienfaisante, et « jamais cette confiance si touchante ne s'est trouvée déçue. Et « ceux qui sont tourmentés par la fièvre se font transporter à « l'église de la montagne ou vont boire à la fontaine de la « sainte, et bien souvent Germaine récompense leur foi par « une prompte guérison. »

Nous trouvons dans un ancien manuscrit le cérémonial des processions extraordinaires en l'honneur de sainte Germaine.

« Lorsque, dit le manuscrit, les habitants désirent qu'on aille solennellement invoquer la Martyre sur la montagne, la ville tient un bureau où l'on nomme un député chargé de prier M. le

syndic de Saint-Maclou de convoquer le Chapitre. Et le soir, les tambours annoncent la cérémonie du lendemain. Le matin, à l'heure convenue, la procession se réunit devant l'hôtel-de-ville. La compagnie de l'arquebuse est en tête ; viennent ensuite les officiers de la milice bourgeoise, les sergents de ville et les députés du corps municipal ; les Cordeliers, les Capucins et le Clergé séculier ferment la marche. On va prendre le Chef de la Martyre à la Collégiale, et les Chanoines s'adjoignent au cortége. Un peuple nombreux accompagne la procession, et on alterne les hymnes pieux aux fanfares de la musique. Arrivé à la montagne, on célèbre avec dévotion une messe solennelle. »

Si, de nos jours, ce brillant appareil a disparu, la foi, l'amour, la confiance des populations sont toujours les mêmes ; le souvenir de la glorieuse Martyre n'a pas cessé de vivre dans tous les cœurs. Une chapelle modeste, il est vrai, rappelle l'ancienne et belle église élevée autrefois sous l'invocation de sainte Germaine, mais elle est elle-même un témoignage de la foi vive des premières années de ce siècle, et la confrérie, érigée en 1837 par le pape Grégoire XVI et enrichie de grâces et de faveurs spirituelles, compense avantageusement l'absence de cet éclat extérieur qui environnait jadis les fêtes et les pélerinages organisés en l'honneur de l'illustre Germaine (1).

LITANIES DE SAINTE GERMAINE

(*D'après un ancien manuscrit*).

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Seigneur, notre Père et notre Dieu, ayez pitié de nous.
Seigneur, notre Rédempteur et notre Dieu, ayez....

(1) La pieuse vierge Honorée n'est pas oubliée des fidèles de Bar-sur-Aube. Après avoir vénéré les reliques de Germaine dans la chapelle de la montagne, ils vont s'agenouiller devant celles de sa glorieuse parente, et lui adressent leurs prières avec la plus grande confiance. Autrefois, le corps de cette sainte reposait en grande partie dans l'église du prieuré, Saint-Nicolas (aujourd'hui l'Hôpital), et sa fête se célébrait le lundi de la Pentecôte. Le souvenir s'en est perpétué jusqu'à ces derniers temps dans l'église de l'Hôpital. Il y a vingt ans environ, on y célébrait en ce même jour, à l'honneur de sainte Honorée, une grand'messe, des vêpres solennelles, suivies du Salut du T.-S. Sacrement. Enfin, naguère encore, il existait à Bar-sur-Aube une confrérie sous son vocable.

Seigneur, Esprit de Dieu, ayez....
Seigneur, Dieu unique en trois personnes, ayez....
Sainte Marie, Vierge des Vierges et Martyre des Martyres, priez pour nous.
Sainte Germaine, Vierge et Martyre, priez pour nous.
Fleur des champs et lis de nos vallées, priez....
Violette pleine du parfum de l'humilité, priez....
Rose éclatante de charité, priez....
Encens de suave odeur, priez....
Baume délicieux, priez....
Digne fiancée du Sauveur, priez....
Admirable thaumaturge, priez....
Ange tutélaire de nos contrées, priez....
Généreuse fille de Bar, priez....
Tendre fleur moissonnée par le glaive, priez....
Lis empourpré de sang, priez....
Grappe foulée sous le pressoir, priez....
Astre du ciel des Saints, priez....
O Vierge, plus forte que le monde et la mort, priez....
O Vierge, associée à la céleste cohorte des Vierges, priez....
O Ange, mêlé aux chœurs angéliques, priez....
O Epouse du Sauveur, qui suivez partout l'Agneau sans tache, priez....
O notre patronne et notre protectrice, priez....
O joie et ornement de notre cité, priez....
O couronne de notre allégresse et bouquet de notre réjouissance, priez....
Et vous, sainte Honorée, digne parente de sainte Germaine, priez pour nous.
Agneau de Dieu....
Agneau de Dieu....
Agneau de Dieu....

℣. Qu'elle est belle devant le Seigneur, ℟. La mort des justes !

PRIONS.

Dieu Tout-Puissant et Eternel, qui nous entourez de la protection glorieuse de sainte Germaine, Vierge et Martyre, faites que, appuyés de son intercession et fortifiés par ses exemples, nous soyons toujours ainsi aidés par les mérites de Celle dont la bienheureuse vie nous sert de guide. Par J.-C. N. S. Ainsi soit-il.

VII.

Saint Jean-Baptiste,

A BRIENNE-LA-VIEILLE.

Le voyageur qui, pour quitter Brienne-Napoléon, tourne le parc du château, au sud-ouest, trouve, à l'angle d'un chemin, une croix plantée depuis trente ans environ. En suivant ce chemin, qui lui fait traverser le bois appelé *Défaut*, il arrive bientôt près d'une fontaine qui jaillit au bas d'un terrain incliné au sud. La source et sa position ont donné à ce lieu le nom de *Basse-Fontaine*. Quant au chemin, il conduit à l'emplacement d'un ancien monastère de l'ordre des Prémontrés, qui, bâti en 1143 par le comte Erard de Brienne, dut long-temps sa splendeur à la possession d'une insigne et précieuse relique, l'index même de saint Jean-Baptiste. Elle avait été rapportée d'Orient et donnée à l'abbaye par Gauthier V, comte de Brienne et duc d'Athènes, mort en 1356. De nombreux pélerins accouraient de toutes parts et passaient par le chemin que nous avons signalé en commençant, et qui, pour ce motif, a pris le nem de *Voie-de-Saint-Jean*.

Les évêques de Troyes voulurent encourager la dévotion des peuples et donner à la relique vénérée une garantie d'authenticité. Jean Léguisé, le 28 novembre 1428, après avoir confirmé l'indulgence plénière accordée par son prédécesseur Pierre d'Arcis, ajoute une indulgence de 40 jours à gagner plusieurs fois l'année, le jour de la Conception, de la Nativité, de l'Annonciation, de la Purification et de l'Assomption de Notre-Dame, ainsi que la vigile, le jour et le lendemain de saint Jean-Baptiste.

Jacques Raguier approuva un procès-verbal où tous les anciens affirmaient sous la foi du serment que, de tout temps, ils avaient ouï dire que la relique honorée dans l'abbaye de Basse-Fontaine était véritablement le *doigt de Monsieur saint Jean-Baptiste, duquel il monstra nostre benoist Créateur et Rédempteur Jésus-Christ, en disant : Ecce Agnus Dei, etc.*

L'authenticité de cette même relique a été constatée plusieurs

fois depuis : 1° par Mgr Denis-François Bouthillier de Chavigny, le 7 mai 1704; 2° par Mgr de Barral, le 2 juin 1773; 3° par M. l'abbé Coudrin, vicaire général capitulaire, le 3 janvier 1826; 4° par M. l'abbé Roisard, spécialement délégué, le 26 juin 1831 ; 5° enfin par Mgr de Séguin des Hons, le 4 juillet de la même année.

Quand, au XVIIIe siècle, l'abbaye, qui ne comptait plus que trois religieux, fut supprimée, la relique de saint Jean-Baptiste fut transférée à Brienne-la-Vieille au milieu d'un immense concours de peuple : c'était le mardi 8 juin 1773.

Depuis ce temps, elle a toujours reçu les témoignages du respect et de la confiance des fidèles. Encore aujourd'hui, l'église de Brienne-la-Vieille offre un touchant spectacle d'édification, le 25 juin de chaque année. Une foule nombreuse, arrivée de différents endroits, entoure pieusement l'autel et se prosterne devant la châsse. Tous à l'envi se font réciter l'Evangile du jour, et l'on cite plusieurs faits qui constateraient d'une manière certaine la protection dont l'illustre saint Jean a souvent, et jusque dans ces derniers temps, récompensé la foi des malades.

LITANIES DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Jésus, écoutez-nous.
Jésus, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, à la voix de qui Elisabeth, mère de saint Jean-Baptiste, fut remplie du Saint-Esprit, priez pour nous.
Saint Jean-Baptiste, priez pour nous.
Saint Jean-Baptiste, Précurseur de Notre Seigneur, priez....
Saint Jean-Baptiste, qui avez été sanctifié dès le sein de votre mère, priez....
Saint Jean-Baptiste, qui avez tressailli de joie à la voix de Marie, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui êtes l'Ange envoyé devant le Seigneur, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez aimé la solitude, priez....

Saint Jean-Baptiste, modèle de pénitence, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui appelez les pécheurs à la pénitence, priez....

Saint Jean-Baptiste, *qui de votre doigt sacré avez montré l'Agneau de Dieu,* priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez mérité de baptiser Jésus-Christ, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez méprisé votre gloire pour ne chercher que la gloire de Jésus-Christ, priez.,..

Saint Jean-Baptiste, Prophète du Très-Haut, priez....

Saint Jean-Baptiste, le plus grand de tous les Prophètes, priez....

Saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez été digne de recevoir des louanges de la bouche même de la Vérité, priez....

Saint Jean-Baptiste, modèle admirable d'humilité, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui ne vous êtes pas jugé digne de dénouer les cordons des souliers du Seigneur, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez désiré rester inconnu et être compté pour rien, priez....

Saint Jean-Baptiste, lampe ardente et luisante, priez....

Saint Jean-Baptiste, ami de l'Epoux divin, priez....

Saint Jean-Baptiste, qui avez prêché sans crainte la vérité, priez....

Saint Jean-Baptiste, soutien de la justice, priez....

Saint Jean-Baptiste, vengeur de la pureté outragée, priez....

Saint Jean-Baptiste, martyr de la justice et de la pureté, priez....

Saint Jean-Baptiste, protecteur et gardien de ce pays, priez....

Agneau de Dieu, etc,

Agneau de Dieu, etc.

Agneau de Dieu, etc.

Jésus, écoutez-nous.

Jésus, exaucez-nous.

℣. Priez pour nous, saint Jean-Baptiste,
℟. Afin que nous méritions d'avoir part aux promesses de Jésus-Christ.

PRIONS.

Seigneur, qui avez rendu glorieux ce jour, consacré à honorer la naissance de saint Jean-Baptiste, accordez à votre peuple la grâce des joies spirituelles, et dirigez les cœurs de vos fidèles dans la voie du salut éternel; Par Jésus-Christ Notre Seigneur.
Ainsi soit-il.

VIII.

Saint Parre.

De temps immémorial, l'église de Saint-Parre-aux-Tertres, consacré au premier martyr troyen, à deux kilomètres de la ville, est le but d'un pieux et édifiant pélerinage. Les guérisons miraculeuses qui s'y sont fréquemment opérées expliquent le concours des fidèles qui, chaque année, viennent vénérer les saintes reliques des serviteurs de Dieu et puiser à la source de la vie le remède à leurs maux.

Nous disons *les serviteurs de Dieu*. En effet, saint Parre et saint Savinien, qu'une même foi, un même zèle, une même amitié avaient réunis sur la terre, ne devaient pas avoir un culte séparé dans cette église, et la portion assez considérable du chef et du bras de saint Savinien est exposée en même temps que les reliques de saint Parre. On y vénère de plus, en particulier, plusieurs autres puissants protecteurs : sainte Radégonde, reine de France; saint Eugène, martyr; sainte Euphémie, vierge et martyre, dont les reliques proviennent de l'abbaye de Foicy; saint Loup, saint Bernard, saint Edme, saint Vorles, sainte Syre, etc.

Trois jours dans l'année, le 19 janvier, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, appellent les fidèles à ce pieux rendez-vous. Mais c'est surtout le lundi de la Pentecôte que l'affluence est plus considérable. C'est un spectacle touchant que celui d'une

foule recueillie, priant aux autels des Saints, baisant respectueusement leurs ossements sacrés et passant sous leurs châsses bénies. Aussi Dieu souvent se laisse attendrir par cette foi vive et onctueuse, et il n'est pas rare d'entendre dire qu'il a exaucé les prières de quelque pélerin, amené dans ce lieu par une confiance sans bornes en sa puissance et sa bonté.

Une confrérie est établie à Saint-Parre-les-Tertres en l'honneur du glorieux patron du pays; les associés peuvent gagner une indulgence plénière, s'ils remplissent les conditions ordinaires. Dès le matin du lundi de la Pentecôte, les marguilliers sont à leur bureau et tiennent ouvert le registre où ils inscrivent les noms de tous ceux qui viennent demander à Dieu quelque grâce et s'agréger à la confrérie. Après une messe basse, la *Messe des Pélerins,* le prêtre impose l'étole sur les personnes qui visitent les saintes reliques, et il récite en même temps l'invocation suivante :

Per intercessionem Beati Patrocli Martyris, atque aliorum sanctorum, tribuat tibi quæcumque piè petiisti omnipotens et misericors Dominus. Amen.

Que le Seigneur Tout-Puissant et miséricordieux vous accorde tout ce que vous lui avez pieusement demandé par l'intercession de S. Parre et des autres Saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Ainsi soit-il.

A la Saulsotte, près de Nogent-sur-Seine, un semblable pélerinage a lieu en l'honneur de saint Parre, et les localités voisines s'y rendent avec autant de dévotion que d'empressement.

PRIÈRE A SAINT PARRE.

Illustre martyr de Jésus-Christ! glorieux saint Parre! vous vivez aujourd'hui dans les cieux d'une vie immortelle qui ne peut plus vous être arrachée. Votre âme, au sein de la lumière éternelle. est inondée d'un torrent de délices que rien ne peut troubler. Mais ce séjour de bonheur ne saurait être un séjour d'oubli. Abaissez vos regards sur cette terre que vous avez fécondée par votre sang ; voyez les dangers qui nous menacent de toutes parts; incertains de notre sort, nous voguons au gré des tempêtes de ce monde. Aplanissez, nous vous en prions, les

difficultés de la route, et, pour cela, affermissez notre foi chancelante; qu'elle devienne inébranlable comme la vôtre. Obtenez qu'en marchant sur vos traces, nous ne craignions qu'une seule chose ici-bas, le péché; qu'en dépit des embûches du démon, nous restions fidèles à Jésus-Christ jusqu'à la mort. Faites-nous souvenir que les maux que nous souffrirons patiemment sur cette terre nous procureront une incomparable couronne dans les cieux, et que si, comme vous, nous n'avons pas à éprouver la rage et la cruauté des tyrans, nous devons exercer une sainte vengeance contre nous-mêmes et armer notre bras du glaive spirituel de la mortification et de la pénitence. Demandez aussi pour nous à Dieu les grâces temporelles dont nous avons besoin, afin que, délivrés des soucis et des incommodités de la vie, nous puissions plus facilement travailler à l'affaire importante de notre salut.

Ainsi soit-il.

IX.

Sainte Philomène,

A NEUVILLE-SUR-SEINE.

Quinze siècles se sont écoulés sans que le nom de Philomène ait été connu du monde chrétien. Il semble que Dieu veuille compenser un aussi long oubli par l'éclat extraordinaire dont il a entouré, dans ces derniers temps, sa jeune et illustre servante. Avant de parler du pélerinage de sainte Philomène, disons quelques mots de sa vie.

Philomène (que l'on interprète *fille de lumière*, ou, selon d'autres, *bien-aimée)* naquit vers 275 d'un prince de la Grèce et d'une mère également de sang royal. Elle n'avait que treize ans lorsque son père, obligé de demander à l'empereur Dioclétien un secours efficace contre de puissants ennemis, l'emmena avec lui, vers 288. Son air de candeur, d'innocence et de modestie ajoutait un charme nouveau à la beauté et à la noblesse de ses traits. Elle fit une impression profonde sur le cœur de

Dioclétien, qui mit une condition à l'appui qu'il promettait au prince grec, c'est qu'il lui donnerait sa fille en mariage. Le prince ignorait la généreuse résolution de Philomène de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ; il s'empressa d'accepter une proposition qui d'ailleurs flattait singulièrement son amour-propre. Mais la jeune vierge ne put se résoudre à violer la promesse qu'elle avait faite au Seigneur.

« Dieu m'est témoin, répondit-elle à ses parents qui la pressaient de céder à leurs désirs et à ceux de l'empereur, Dieu m'est témoin de tout l'amour et la reconnaissance que je vous ai voués dès mon enfance; mais puis-je trahir le Dieu que j'adore? »

Dioclétien ne fut pas plus heureux dans ses tentatives de séduction. En vain fit-il tour à tour briller à ses yeux la pourpre impériale, la couronne et les trésors des Césars; en vain chercha-t-il à l'effrayer par l'horreur des plus obscurs cachots et des plus cruels supplices, rien ne fut capable de l'ébranler. Trente-sept jours durant, elle dut se contenter de l'eau et du pain qu'on lui donnait avec parcimonie et seulement pour l'empêcher de mourir; trente-sept jours durant, elle sentit ses membres délicats ployer endoloris sous de lourdes chaînes; toujours inébranlable, elle vainquit, faible enfant, le plus puissant potentat de la terre; elle triompha de ses insidieuses tentations comme de ses cruels tourments.

Dioclétien sentit sa défaite; il se vengea en tyran. Dans sa fureur, il fit flageller Philomène pour lui donner un trait de ressemblance avec Celui à qui elle avait voué un si héroïque amour. Guérie miraculeusement la nuit suivante, elle fut soumise aux interrogatoires des philosophes; mais elle les réduisit au silence par la sagesse de ses réponses inspirées. Précipitée dans les eaux du Tibre avec une ancre au cou, elle surnagea et fut portée par deux anges sur le rivage. Exposée aux traits enflammés des archers les plus habiles, elle ne reçut aucune blessure. Enfin Dioclétien, humilié et furieux de ne pouvoir rien sur cette jeune héroïne, lui fit trancher la tête, un vendredi, 10 août 288.

Le corps de Philomène fut enterré dans les Catacombes, dites aujourd'hui de Sainte-Priscille. La pierre qui le couvrait portait gravés les flèches, l'ancre, la palme et le lis, insignes de son martyre et de sa virginité. L'inscription qui les accompagnait

devait faire connaître aux siècles futurs le nom de l'illustre martyre.

Les autres détails ont été révélés par la sainte elle-même à diverses personnes, étrangères les unes aux autres, et qui, malgré la distance des lieux et la différence des positions, se sont parfaitement accordées dans leurs rapports explicatifs avec l'épitaphe et les symboles dépeints sur la pierre sépulcrale.

Ce ne fut que le 25 mai 1802, sous le pontificat de Pie VII, que les fouilles annuelles, pratiquées dans le lieu de la sépulture des Martyrs, amenèrent la découverte de ce précieux trésor. La cour de Rome ne se prononça qu'après de longues et minutieuses informations qui durèrent jusqu'en 1805. Alors seulement, le corps de la sainte fut donné à la petite ville de ***Mugnano del Cardinale***, au diocèse de Nole (Italie). La translation fut signalée, depuis Naples jusqu'à Mugnano, par une suite presque continuelle de miracles éclatants. Les prodiges se multiplièrent bientôt dans des proportions vraiment extraordinaires; mais le plus grand, sans contredit, que le Seigneur ait opéré en faveur de la sainte martyre, c'est l'étonnante rapidité avec laquelle s'est répandu son culte. Comme la lumière qui, en quelques instants, parcourt l'espace immense qui sépare le ciel de la terre, le nom de Philomène est parvenu, en peu d'années, jusqu'aux extrémités du monde.

Notre intention n'est pas de donner ici la liste des sanctuaires dédiés à la grande thaumaturge de Mugnano. Nous ne pouvons cependant passer sous silence la chapelle élevée en son honneur dans notre diocèse, à Neuville-sur-Seine. Pressé par la reconnaissance, le dévot et zélé pasteur de cette paroisse, qui devait à l'intercession de sainte Philomène d'être revenu des portes du tombeau, résolut de propager dans nos contrées le culte de sa bienfaitrice (1). Non content d'établir dans sa paroisse une neuvaine préparatoire à la fête de la sainte, il conçut le projet d'édifier un oratoire à l'une des extrémités du village. Admirablement secondé par les habitants, il put, en 1844, célébrer dans un gracieux sanctuaire la fête de sainte Philomène, et, depuis ce temps, le nom de la jeune vierge-martyre est dans toutes les bouches. Sa dévotion a gagné tous les cœurs; ses médailles, ses images,

(1) Voir la *Notice sur sainte Philomène*, par M. Poupelier, curé de Neuville-sur-Seine.

ses litanies se trouvent dans toutes les maisons, et les mères sont heureuses de placer leurs filles sous son puissant patronage.

Chaque année, un triduum préparatoire commence le 7 août, et le 11 du même mois, depuis l'aurore jusqu'à midi, plus de vingt prêtres des localités voisines offrent à Dieu le saint Sacrifice de la messe, en implorant les suffrages de la glorieuse martyre dont quelques ossements reposent sous l'autel.

De grands avantages spirituels attirent en ce lieu de nombreux pélerins. Sans parler de l'autel privilégié dont peut jouir, chaque jour de l'année, tout prêtre séculier ou régulier (Grégoire XVI, 10 février 1843), Notre saint P. le Pape Pie IX, par un rescrit de Rome, en date du 26 avril 1852, a daigné accorder la faveur d'une Indulgence plénière pour tous les fidèles qui, venant en pélerinage à la chapelle de Sainte-Philomène, y feront la sainte communion pendant les octaves de la fête de sainte Philomène, c'est-à-dire du 11 au 18 août, et de l'anniversaire de la bénédiction de la chapelle, c'est-à-dire du 11 au 18 septembre. Sa Sainteté Pie IX accorde encore une Indulgence de cent jours, qu'on pourra gagner tous les jours, à tous ceux qui visiteront la chapelle, pourvu qu'ils soient au moins contrits de cœur.

LITANIES DE SAINTE PHILOMÈNE.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Esprit saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Trinité sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de nous.
Sainte Marie, Reine des Vierges, priez pour nous.
Sainte Philomène, dont la naissance récompensa la foi de vos parents, priez pour nous.
Sainte Philomène, qui jeune encore, fûtes agréable à Dieu par votre fidélité, priez....
Sainte Philomène, qui vous êtes consacrée à Dieu dès votre enfance, priez....

Sainte Philomène, dont le cœur fut constamment en garde contre la vanité, priez....

Sainte Philomène, qui ne désirâtes de plaire qu'à Jésus-Christ, priez....

Sainte Philomène, qui vainquîtes la chair et le monde, priez....

Sainte Philomène, qui fîtes généreusement à Dieu le sacrifice de vos affections les plus chères, priez....

Sainte Philomène, pleine de confiance en la grâce de Dieu, priez....

Sainte Philomène, consolée dans votre prison par la divine Marie, priez....

Sainte Philomène, flagellée comme votre divin Epoux, priez....

Sainte Philomène, percée d'une grêle de traits, priez....

Sainte Philomène, guérie miraculeusement dans la prison, priez....

Sainte Philomène, conduite pour être précipitée dans les eaux du Tibre, priez....

Sainte Philomène, miraculeusement transportée par les Anges sur le rivage, priez....

Sainte Philomène, inaccessible, par la protection divine, aux dards enflammés, priez....

Sainte Philomène, qui, par votre admirable constance, avez converti les témoins de vos divers supplices, priez....

Sainte Philomène, qui livrâtes généreusement votre tête au fer du bourreau, priez....

Sainte Philomène, puissante dans le Ciel, priez....

Sainte Philomène, protectrice spéciale des enfants de Marie, priez pour nous.

Du malheur de perdre la foi, délivrez-nous, Ste Philomène.

D'une coupable indifférence pour la religion, délivrez-nous....

D'une volonté faible dans le bien, délivrez-nous....

De l'amour du monde et de la vanité, délivrez-nous....

Du démon de l'orgueil et de l'impureté, délivrez-nous....

De l'amour désordonné de nous-mêmes, délivrez-nous ...

Du respect humain, délivrez-nous....

Du danger des mauvais exemples, délivrez-nous....

Du malheur de préférer le service du monde au service de Dieu, délivrez-nous....

Des maladies de l'âme et des infirmités du corps, délivrez-nous....
Des guerres civiles et étrangères, délivrez-nous....
Des fléaux du Ciel, délivrez-nous....
De la damnation éternelle, délivrez-nous, S° Philomène.
Agneau de Dieu, etc.
Agneau de Dieu, etc.
Agneau de Dieu, etc.
Seigneur, écoutez-nous.
Seigneur, exaucez-nous.
℣. Priez pour nous, S° Philomène,
℟. Afin que nous soyons dignes des promesses de J.-C.

PRIÈRE.

O glorieuse Vierge, invincible Martyre, sainte Philomène, vous qui, pour l'amour de Jésus, votre Epoux, avez enduré tant de tourments et donné votre sang et votre vie pour la confirmation de la sainte religion que nous avons nous-mêmes le bonheur de professer, obtenez-nous une foi vive, une espérance ferme, une ardente charité et les grâces particulières que nous sollicitons par votre puissante intercession, afin que, servant fidèlement N. S. J.-C. pendant la vie, nous ayons le bonheur de le posséder dans le ciel après la mort; par le même J.-C. N. S.
Ainsi soit-il.

X.

Sainte-Reine (1).

Avant de parler des pèlerinages dont sainte Reine est le pieux objet parmi nous, disons quelques mots de sa mort héroïque.

Sainte Reine naquit à Alise (Côte-d'Or) vers 236, de parents nobles et riches, mais idolâtres. Privée de sa mère dès sa naissance, elle fut confiée aux soins d'une nourrice chrétienne qui

(1) Voir le *Pèlerin de Sainte-Reine*, par M. l'abbé Tridon.

l'éleva dans les principes de la vraie religion. Elle avait quinze ans, quand le préfet Olibrius vint à Alise pour y persécuter les chrétiens. Il vit la jeune Reine, se sentit épris de ses charmes et voulut l'épouser. Mais Reine refusa ses offres, malgré les pressantes sollicitations et les menaces de Clémentinus, son père, qui, d'accord avec Olibrius, la fit enfermer dans une des tours du château de Grignon. Une respectable tradition rapporte qu'elle fut aussi emprisonnée à Flavigny, dans un caveau souterrain, où les pélerins voyaient la chaîne de fer de quarante-sept anneaux qui tenait son corps délicat dans une position verticale, sans qu'il lui fût possible de prendre le moindre repos.

Les mauvais traitements n'affaiblirent point le courage de la jeune vierge. En récompense de son inébranlable fermeté elle fut battue de verges et déchirée avec des ongles de fer. Guérie miraculeusement de ses plaies, elle fut amenée sur la place publique, où des torches ardentes furent appliquées à ses côtés. Cet affreux supplice remplissait de joie l'intrépide héroïne; mais le tyran furieux, pour augmenter ses douleurs, la fit plonger dans une cuve d'eau froide. « A peine y fut-elle, dit la vieille chronique, que ses fers se brisèrent, ses plaies disparurent, et une colombe, que déjà elle avait vue dans sa prison, vint se reposer sur sa tête. En même temps, on entendit une voix du ciel : « Venez, Reine, venez recevoir la palme due à « votre courage et à vos vertus. » Plus de huit cents personnes, témoins de ce miracle, se convertirent aussitôt. Mais Olibrius épouvanté, et craignant une émeute populaire, ordonna de trancher la tête de la jeune vierge: ce qui fut exécuté sur-le-champ. C'était au mois de septembre 253 : sainte Reine n'avait alors que dix-sept ans.

Le culte de sainte Reine ne se perpétua pas seulement en Bourgogne; il pénétra jusqu'en Champagne, et notre diocèse compte trois chapelles dédiées à la vierge d'Alise, et qui sont l'objet d'un pieux pélerinage.

La première chapelle est au hameau de Roche, paroisse d'Isle-Aumont. Les archives de ce pays constatent qu'elle existait avant 1570; celle que l'on voit aujourd'hui ne remonte qu'à l'an 1774. Avant la révolution de 1793, de nombreux pélerins se rendaient chaque année avec un saint empressement à la chapelle de Roche. Si le malheur des temps a pu ralentir la ferveur primitive, on peut dire que de nos jours la dévotion à Sainte

Reine se ranime parmi les habitants de ces contrées. L'édifice a été récemment restauré; des reliques de la sainte, données par Mgr Rey, évêque de Dijon, y ont été solennellement transférées, et le 8 septembre 1851, la statue, portée en triomphe, fut replacée au frontispice du modeste oratoire, au milieu d'un grand concours de fidèles, au bruit d'une salve de mousqueterie des sapeurs-pompiers de la commune, et au chant solennel du *Te Deum*.

Chaque année, le mardi des Rogations, la procession se rend à la chapelle de Sainte-Reine et l'on y célèbre la messe, ainsi que le dimanche de la Sainte-Trinité. De plus, le 7 septembre, on y solennise la fête de la sainte, comme patronne secondaire, et le dimanche suivant, après la messe paroissiale, le clergé et les fidèles vont processionnellement vénérer les restes de la vierge d'Alise.

On voit à côté de la chapelle, une petite fontaine, appelée *fontaine de Sainte-Reine*. C'est là, au rapport de la tradition, que s'opérèrent plusieurs miracles dans ces siècles heureux où la foi brillait d'un si vif éclat.

La seconde chapelle dédiée à Sainte Reine est celle de Bérulle. On ignore l'époque de sa construction et l'origine du pélerinage qui se perpétue de générations en générations depuis un temps immémorial. Peut-être l'illustre et pieux cardinal de Bérulle ne fut-il pas étranger à l'érection de cet oratoire; peut-être est-ce sur ses propres terres et par ses soins qu'il fut érigé. Cependant une antique tradition rapporte qu'un seigneur de Céant-en-Othe (ancien nom de Bérulle), partant pour la croisade, aurait fait vœu, s'il revenait sain et sauf, de construire une chapelle à Sainte Reine d'Alise. D'autres disent que ce fut la femme du seigneur qui formula ce vœu.

Quoi qu'il en soit, avant 1793, ce sanctuaire était très-vénéré et très-fréquenté. De nos jours, on s'y rend encore, de quatre ou cinq lieues à la ronde, au jour de la Sainte-Trinité et au 7 septembre, fête de Sainte Reine. La foi et la piété y conduisent un si grand nombre de pieux fidèles qu'il faut ordinairement deux prêtres pour satisfaire leur dévotion.

Enfin, le village de Brevonnes honore aussi Sainte Reine d'un culte spécial et se plait à l'aller invoquer dans la chapelle qui lui est consacrée.

LITANIES DE SAINTE REINE.

Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, ayez pitié de nous.
Seigneur, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.
Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de nous.
Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez....
Saint-Esprit, qui êtes Dieu, ayez....
Sainte Trinité, qui êtes un seul Dieu, ayez....
Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous.
Sainte Reine, priez pour nous.
Reine, vierge noble par votre origine, priez....
Reine, vierge qui avez méprisé le monde, priez....
Reine, épouse toute belle de Jésus-Christ, priez....
Reine, lumière de la Bourgogne, priez....
Reine, patronne d'Alise, votre patrie, priez....
Reine, admirable par vos prodiges, priez....
Reine, santé des malades, priez....
Reine, guérison des blessés, priez....
Reine, chargée de chaînes, priez....
Reine, prisonnière, priez....
Reine, battue de verges, priez....
Reine, par Dieu fortifiée, priez....
Reine, brûlée par les flammes, priez....
Reine, plongée dans une cuve glacée et fétide, priez....
Reine, couronnée dans les tourments, priez....
Reine, frappée du glaive, priez....
Reine, portée au ciel par les Anges, priez pour nous.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.
Christ, écoutez-nous.
Christ, exaucez-nous.

℣. Priez pour nous, bienheureuse Reine, Vierge et Martyre,
℟. Afin que nous devenions dignes des promesses de J.-C.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui nous gardez et nous protégez, par le témoignage glorieux que vous rendit la bienheureuse Reine, Vierge et Martyre, faites qu'à son exemple, aidés du secours de sa prière et soutenus par ses mérites, nous pratiquions fidèlement les vertus chrétiennes. Par Jésus-Christ Notre Seigneur.

Ainsi soit-il.

§ III.

STATISTIQUE DES PATRONS

DU DIOCÈSE DE TROYES.

Chaque contrée a ses saints de prédilection. Si des circonstances spéciales ne désignent pas quelqu'un des serviteurs de Dieu pour lui offrir plutôt qu'à un autre le patronage d'une localité, le choix d'un titulaire peut être regardé comme l'expression de l'esprit religieux des peuples et le signe de leur confiante dévotion. Nous constatons avec bonheur que le culte de la vierge Marie domine dans notre diocèse : cette auguste Mère de Dieu reçoit les hommages particuliers de soixante-dix-sept paroisses, qui l'ont établie leur Reine et leur Patronne. Après elle, vient l'Apôtre Saint Pierre, soit que les fidèles l'honorent seul dans sa captivité à Jérusalem ou dans l'exercice de sa suprême autorité, soit qu'ils associent son nom à celui de son inséparable compagnon, Saint Paul. Soixante-et-une paroisses réclament sa haute et puissante protection. Le saint le plus populaire de la France, Saint Martin, devait aussi compter parmi nous un grand nombre de clients : quarante-sept paroisses lui ont élevé des temples et des autels. Saint Nicolas ne pouvait être oublié : treize églises sont placées sous son patronage. Les quatre-vingt-dix-sept autres saints patrons du diocèse en comptent un nombre plus ou moins considérable.

Le tableau suivant donne d'abord le nom du saint, et, en regard, le nom des pays où l'on en célèbre spécialement la fête.

LA TRÈS-SAINTE VIERGE

DANS SON IMMACULÉE CONCEPTION......	Bréviandes; Chapelle des Carmélites, à Troyes.

DANS SA NATIVITÉ...	Balnot-la-Grange, Bercenay-le-Hayer, Bérulles, Channes, Chauchigny, Courgerennes, Courteranges, Crespy, Droupt-Sainte-Marie, Fontaines, Fouchères, La Rothière, Les Noës, Mâcon, Neuville-sur-Seine, Nogent-en-Othe, Pargues, Pavillon, Rances, Vauchassis, Verpillières, Villechétif, Villeloup, Villy-le-Maréchal.
DANS SON ANNONCIATION	Lirey.
DANS SA PURIFICATION.	Aubeterre.
DANS SON ASSOMPTION.	Aix-en-Othe, Avant, Avreuil, Beauvoir, Bossancourt, Brantigny, Bûchères, Chalette, Chamoy, Champigny, Chauffour, Chessy, Courtaoult, Coussegrey, Davrey, Etrelles, Fontaine-Luyères, Fresnoy, Herbisse, Javernant, Jully-sur-Sarce, Landreville, Laubressel, Le Puits, Lévigny, Marnay, Méry-sur-Seine, Metz-Robert, Montiéramey, Montmorency, Payns, Pel-et-Der, Pont-Se-Marie, Frécy-Notre-Dame, Proverville, Radonvilliers, Rosnay, Ruvigny, St-Flavit, Thil, Vannes, Vauchassis, Ville-au-Bois-lès-Soulaines, Ville-au-Bois-lès-Vendeuvre, Villemaur, Villeneuve-au-Châtelet, Villevoque, Villiers-Herbisse, Voué.
S. PIERRE ET S. PAUL.	La Cathédrale, Assencières, Boulages, Brienne-Napoléon, Courceroy, Dampierre, Fresnay, Géraudot, La Motte-Tilly, Le Mériot, Les Grandes-Chapelles, Loches, Montier-en-l'Isle, St-Pierre-de-Bossenay, Trancault, Vauchonvilliers, Villenauxe-la-Grande.

S. Pierre.........	Bouranton, Dosnon, Isle-Aumont, Longueville, Pouan, St-Pierre de Bar-sur-Aube, Semoine, Trouan-le-Petit, Vendeuvre, Verrières, Villette.
S. Pierre-ès-liens .	Arelles, Argançon, Avon-la-Pèze, Barbuise, Bragelogne, Brienne-la-Vieille, Brillecourt, Clérey, Courtenot, Dierrey-St-Pierre, Ervy, Jasseines, Jessaint, Joncreuil, Laines-aux-Bois, Lassicourt, Le Chêne, Lesmont, Les Petites-Chapelles, Longpré, Mesnil-Lettre, Messon, Merrey, Mussy, Noë-les-Mallets, Ossey-les-Trois-Maisons, Ricey-Bas, St-Mesmin, Torcy-le-Grand, Urville, Ville-sur-Terre, Villeneuve-aux-Riches-Hommes.
S. Paul (*Conversion*).	Montsuzain.
S. Afre...........	Voigny.
S. Alban..........	Fontaine-Luyères, Fontvannes.
S. Amand..........	Donnement.
S. Andoche.......	Beurey.
S. André..........	Mesnil-Saint-Père, Saint-André.
Ste Anne..........	Tremblay.
S. Antoine........	Allibaudières, Bercenay-en-Othe, Juvancourt, La Loge-aux-Chèvres, Poivre, Rhèges, Valentigny, Vaucogne, Vulaines.
S. Aubin..........	Moirey, Saint-Aubin, Ville-sur-Arce.
S. Aventin........	Amance, Bouy-sur-Orvin, Creney, Saint-Aventin-sous-Verrières.
S. Barthélemy.....	Blignicourt, Gélannes, Hôtel-Dieu-le-Comte, à Troyes, Jeugny, Lépine, Plessis-Barbuise, Rumilly-les-Vaudes.
S. Bénigne........	Vallières, Vitry-le-Croisé.
S. Benoit.........	Feuges, Meurville, St-Benoît-sur-Seine, St-Benoît-sur-Vannes.
S. Bercaire.......	La Chaise.
S. Bernard.......	Clairvaux.
S. Blaise.........	Longsols, Pouy, Vosnon.
S. Brice..........	Eclance, Saulcy.

S. Christophe......	Saint-Christophe.
S. Clair..........	Vaudes.
S. Clément........	Brevonnes, Courcelles.
S. Corneille et S. Cyprien......	Fontette.
Ste Croix (*Exaltation*)...........	Bailly-le-Franc, Montgueux, Plaines.
S. Denis..........	Avant, Maizières-la-Grande-Paroisse, Origny, Perthes-en-Rothière, Polisot, Torvilliers, Viâpres-le-Petit.
S. Didier..........	Chesley, Dosnon, Spoix, Villiers-le-Brûlé.
S. Donat.........	Rouilly-Saint-Loup.
S. Eloi..........	Racines.
S. Etienne........	Arembécourt, Arcis, Baroville, Bar-sur-Seine, Bergères, Bertignolles, Charny, Mesnil-le-Petit, St-Etienne-sous-Barbuise, Virey-sous-Bar.
S. Eusèbe........	Saint-Usage.
S. Evre..........	Trancault.
S. Félix..........	Planty, Polisy, Romaines.
S. Ferréol........	Bétignicourt, La Saulsotte, Villeret.
S. Fiacre.........	Assencières, Aubigny, Liours, Paisy-Cosdon, Pougy.
S. Flavit........	Marcilly-le-Hayer, Saint-Flavit.
S. Genêt..........	Proverville.
S. Gengoult......	Chassericourt, Juvanzé, L'Etape, Ormes, Sacey.
S. Georges.......	Chavanges, Epagne, Etourvy, Pâlis, Trouan-le-Grand, Vallant-St-Georges.
S. Germain........	Gyé, Marolles-sous-Lignières, Prunay, Saint-Germain-Linçon, Villemorien.
S. Gervais et S. Protais............	Traînel.
S. Gilles..........	Croncels (faubourg de Troyes), Montreuil.
S. Gond..........	Bourdenay.
S. Hilaire........	Saint-Hilaire.
S. Hubert........	Herbisse, Pars.
S. Jacques........	Arrentières, Bucey-en-Othe, Dival, Maraye-en-Othe, Plessis-Gâtebled.

S. JACQUES ET S. PH.	Lentilles.
S. JEAN	Vanlay, Villiers-le-Bois.
S. JEAN DEVANT LA PORTE LATINE	La Louptière.
S. JEAN-BAPTISTE...	Chaource, Charmesseaux, Daudes, Bosches, Morembert, Pouy, Ricey-Haute-Rive, Romaincourt, Saint-Jean-au-Marché, à Troyes, Saint-Jean-de-Bonneval, Soulaines, Villacerf, Villeneuve-au-Chemin.
S. JULIEN DE BRIOUDE.	Dierrey-Saint-Julien, Luyères, St-Julien, près Troyes, Vallant-Saint-Georges.
S. JULIEN L'HOSPITALIER..........	Longsols, Magnant, Maizières, Orvilliers, Plancy.
Ste JULIENNE	Courcelles.
S. LAMBERT........	Courteron.
S. LAURENT........	Bouilly, Champignol, Fuligny, Longchamp, Mesnil-la-Comtesse, Mesnil-Sellière, Morvilliers, Nogent-sur-Seine, Premierfait, Soulaines, Villy-en-Trodes, Yèvres.
S. LÉGER..........	Chaudrey, Cussangy, Dolancourt, Saint-Léger-sous-Bréviandes, Saint-Léger-sous-Margerie, Montfey, Soligny-les-Etangs.
S. LÉONARD DE CORBIGNY	Droupt-Saint-Bâle.
S. LÉONARD, ERMITE.	Torcy-le-Petit.
S. LEU...........	Blaincourt, Champfleury, Crancey, Ferreux, Marcilly-le-Hayer, Mesnil-Saint-Loup, Turgy, Viâpres-le-Grand.
S. LIÉBAULT.......	Estissac.
S. LOUP	Auxon, Bouy, Buxeuil, Chappes, Molins, Montpothier, Saint-Loup-de-Buffigny, Thuisy.
S. LUC...........	Chapelle-Saint-Luc.
S. LUPIEN.........	Chaumesnil, Colombé-la-Fosse, Saint-Lupien ou Somme-Fontaine.
S. LYÉ...........	Saint-Lyé, Thennelières.

S. Maclou........	Saint-Maclou, de Bar-sur-Aube.
Ste Madeleine......	Belleville, Celles, Magnifouchard, Ortillon, Paisy-Cosdon, Resson, Sainte-Madeleine de Troyes, Thors.
S. Mamès.........	Thieffrain.
S. Mandé.........	Fays.
S. Martin.........	Ailleville, Amance, Arconville, Arsonval, Auzon, Bayel, Braux, Buxières, Chennegy, Colombé-le-Sec, Coursan, Couvignon, Dommartin-le-Coq, Echemines, Eguilly, Faux-Villecerf, Grandville, Isle-sous-Ramerupt, Jaucourt, Juzanvigny, L'Abbaye-sous-Plancy, Lagesse, Lignières, Lusigny, Macey, Mailly, Montangon, Montaulin, Moussey, Neuville-sur-Vannes, Pars, Piney, Pont-sur-Seine, Précy-St-Martin, Quincey, Rigny-le-Ferron, Romilly-sur-Seine, Rouilly-Sacey, Salon, Savières, Sommeval, Saint-Martin-ès-Vignes, St-Martin-la-Fosse, Villadin, Villehardouin, Villemoyenne, Ville-sous-Laferté.
S. Marc..........	Saint-Pouange.
S. Mathieu........	Lusigny.
S. Maur..........	Le Chêne, Pouan, Villadin.
Ste Maure.........	Sainte-Maure.
S. Maurice........	Briel, Coclois, Cunfin, Marigny, Nogent-sur-Aube, Rouvres.
S. Médard........	Pâlis, Saint-Mards.
S. Memmie ou Menge	Lentilles, Vignets, Villette.
S. Michel........	Bessy, Trannes.
S. Nabord........	Saint-Nabord.
S. Nicolas........	Charmoy, Chassenay, Fontaine-les-Grès, Hampigny, Montigny, Saint-Nicolas de Troyes, Saint-Nicolas près de Nogent-sur-Seine, Pougy, Prugny, Rigny-la-Nonneuse, Vailly, Verricourt, Villeneuve-au-Chêne, Villiers-sous-Praslin.
S. Nizier.........	Saint-Nizier, de Troyes.

S. Parre.........	Fraligues, Onjon, Praslin, Saint-Parre-aux-Tertres, Saint-Parre-les-Vaudes.
S. Pantaléon......	Saint-Pantaléon, de Troyes.
S. Phal..........	Avirey, Saint-Phal.
S. Pouange..... .	Saint-Pouange.
S. Privat	Bourdenay, Fays.
S. Quentin.......	Dienville, Epothémont, Mathaux, Nozay.
S. Remy.........	Aulnay, Châtres, Essoyes, Marolles-lès-Bailly, Périgny-la-Rose, Saint-Remy de Troyes, Saint-Remy-sous-Barbuise.
S. Robert........	Les Loges-Margueron.
S. Roch.........	Javernant, Ramerupt.
Ste Savine........	Sainte-Savine, faubourg de Troyes.
S. Savinien.......	Balnot-sur-Laignes, Rilly.
S. Sébastien......	Crésantignes, Les Croûtes, Les Granges, Les Maisons, Villemoiron.
Ste Sévère........	Gumery.
S. Sulpice	Barberey, Bercenay-en-Othe, Mergey, Poivre, Rhèges, Valentigny, Vaucogne.
S. Sylvestre. . . .	Lignol.
S. Symphorien . . .	Bligny, Charmont, Unienville.
Ste Syre	Montceaux, Rilly-Sainte-Syre.
Se Tanche . · . . .	Lhuître, Vaupoisson.
S. Thibault. . . .	Saint-Léger-sous-Brienne, Mesgrigny, Saint-Thibault.
S. Thomas de Cantorbéry	La Loge-Pomblain, Rosnay, Vannes.
S. Urbain	Saint-Urbain, de Troyes.
S. Valentin	Bagneux, Lantages.
S. Valier	Bourguignons.
S. Victor	Chervey, Viviers.
S. Vincent.	Ricey-Haut, Saint-Oulph, Vernonvilliers.
S. Vincent de Paul.	Bréviandes.
S. Vinebaud	Bernon, Magnicourt.
S. Vorles.	Plaines.

§ IV.

TABLEAU ALPHABÉTIQUE

DES PATRONS DE CORPORATIONS

DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE DE TROYES.

En général, les corps d'état ont choisi leurs patrons parmi les saints qui ont exercé la même profession, ou qui, dans quelque circonstance particulière de leur vie, rappellent de loin ou de près telle ou telle occupation ; mais il ne faut pas espérer de rencontrer toujours un sens aussi judicieux. La raison en est fondée tantôt sur l'attribut d'un saint, comme la Balance de saint Michel pour les mesureurs et les épiciers, tantôt sur une étrange analogie, comme l'Ascension, pour les maçons, tantôt même sur un misérable calembourg. Souvent aussi, l'on cherche en vain à expliquer le rapport qui peut exister entre le patron d'une corporation et la nature du métier qu'on y exerce.

Se Anne. . . . . . | 26 *Juillet.* | Les menuisiers, ébénistes, tourneurs, sculpteurs, parqueteurs.

Nous ne voyons guère la raison de ce choix, si ce n'est que sainte Anne était la belle-mère de saint Joseph, qui travaillait le bois.

S. Antoine. . . . | 17 *Janvier.* | Les fossoyeurs, sonneurs.

La sépulture de saint Paul, premier ermite, eut quelque chose d'inusité qui fit choisir saint Antoine pour patron des fossoyeurs. Ce patriarche des déserts, que Dieu semblait n'avoir envoyé vers Paul mourant que pour lui rendre les derniers honneurs, ne savait comment creuser une fosse pour lui confier

la sainte dépouille. Tout-à-coup, deux lions se présentent, grattent la terre de leurs griffes, font un trou capable de contenir le corps d'un homme, et reprennent le chemin du désert.

A cause de la mauvaise saison, les fossoyeurs ont remis leur fête au 13 juin, jour où l'Eglise honore saint Antoine de Padoue. La similitude des noms a sans doute déterminé ce choix.

ASCENSION. . . . . | *Fête mobile.* | Les maçons, entrepreneurs de bâtiments.

Ces artisans travaillent suspendus en l'air, sur des échafauds.

ASSOMPTION. . . . | 15 *Août.* | Les tisserands, marchands de toile.

L'objet de la dévotion des ouvriers en toile est moins le glorieux triomphe de Marie que Marie elle-même, tissant de ses propres mains la robe sans couture de son divin Fils. Même observation pour la Nativité de la sainte Vierge, que célèbrent les bonnetiers, etc.

Ste BARBE. . . . . | 4 *Décembre.* | Les artilleurs, les femmes mariées.

Le père de sainte Barbe eut à peine tranché la tête de sa fille, qu'il fut lui-même frappé de la foudre. — Quant aux femmes mariées, le rapport nous échappe.

Ste CATHERINE. . . | 25 *Novembre.* | Les jeunes filles. — En certains pays, les charrons, les carrossiers.

Elle fut martyrisée pour son amour de la virginité. — L'un des supplices qu'on lui fit endurer fut d'être attachée à une machine composée de plusieurs *roues* et garnie de pointes aiguës.

Ste Cécile . . . . | 22 *Novembre.* | Les musiciens.

Cécile, d'une illustre famille de Rome, était destinée par ses parents à un jeune patricien, nommé Valérien. Déjà un chœur de musiciens profanes chantait pendant le festin nuptial. Cécile chantait aussi, mais dans son cœur, et sa mélodie s'unissait au concert des esprits angéliques. Elle redisait au Seigneur cette strophe du roi David : « Que mon cœur et mon corps demeurent sans tache, afin que je ne sois pas confondu. » (Ps. CXVIII, 80.)

S. Charlemagne. . | 28 *Janvier.* | Les instituteurs.

Tout le monde sait qu'ennemi de l'ignorance et de la barbarie de son siècle, il protégea les sciences et les arts, établit des écoles dans les cathédrales et les monastères de son empire. Il fonda des écoles publiques dans les grandes villes, et une espèce d'académie dont les séances se tenaient dans son palais.

S. Christophe . . | 25 *Juillet.* | Les chargeurs.

Saint Christophe était d'une taille colossale, comme l'attestent les reliques conservées à Compostelle et à Astorga, en Espagne. La *Légende dorée* de Jacques de Voragine rapporte que Christophe s'installa sur le bord d'un fleuve et que, pour l'amour de Dieu, il passait les voyageurs sur ses épaules, en s'appuyant sur un bâton. Un jour un enfant se présente : Christophe entre avec lui dans le fleuve; mais plus il avançait, plus l'eau s'élevait, et plus l'enfant pesait sur ses épaules. Quand il fut à l'autre bord : « Enfant, lui dit Christophe, tu m'as mis en grand danger, mon fardeau n'eût pas été plus lourd, si j'eusse porté le monde entier. » C'est que, répondit l'enfant, tu n'as pas porté le monde, mais le Créateur même du monde; et il disparut. Disons de suite que le nom de Christophe (Porte-Christ) est plutôt

allégorique : ce saint portait véritablement J.-C. dans son cœur par le pur amour qu'il avait pour lui ; dans sa bouche, par la prédication de l'Evangile ; dans ses membres, par sa participation aux souffrances du Sauveur.

S. Constance. . . | 23 *Septembre.* | Les sacristains, suisses, bedeaux.

Il était mansionnaire, c'est-à-dire sacristain de l'église de Saint-Etienne, près d'Ancône. Il se sanctifia par le zèle avec lequel il s'acquitta de ses fonctions et par la pratique des vertus chrétiennes. Dieu lui accorda le don des miracles, et l'on venait à lui de fort loin. Un paysan avait fait un long voyage pour le voir. Il trouve un homme d'une taille peu avantageuse, monté sur une échelle et occupé à nettoyer les lampes de l'église. Il ne peut croire que c'est là le fameux Constance ; et comme on lui affirme que c'est lui-même, il s'écrie désappointé : « Je pensais voir un homme parfait, et je ne vois pas même une figure d'homme. » Constance, ayant entendu ces paroles, courut l'embrasser en lui disant : « Je vous remercie, car vous êtes le seul qui m'ayez apprécié à ma juste valeur. » Ce saint mourut au VIe siècle.

S. Crépin et S. Crépinien. . . } 25 *Octobre.* | Les Cordonniers, bottiers.

Ces deux saints, appartenant à une noble famille de Rome, étaient frères et exerçaient le métier de cordonnier tout en évangélisant les païens, au milieu desquels ils s'étaient fixés à Soissons.

L'ancienne corporation de cordonniers célébrait la fête de saint Crépin dans l'abbaye royale de Saint-Loup, et faisait remonter ce privilége au temps de Charles-le-Chauve. Ce roi s'étant arrêté quelques jours à Troyes, en 859, fit raccommoder ses chaussures. L'ou-

vrier refusant d'accepter le prix de son travail, le roi lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine. — Que la corporation fasse dire son office patronal à Saint-Loup, répliqua l'artisan. — Après quelques objections, le roi concéda cette faveur exceptionnelle à la corporation.

Se Croix (*Exaltation*) . . | 14 *Septembre.* | Les couvreurs.

Les couvreurs ont l'habitude de suspendre deux lattes en forme de croix au-dessous des toits qu'ils réparent, pour avertir les passants de se détourner.

S. Eloi. . . . . . | 1er *Décembre.* | Les laboureurs, bourreliers, selliers, maréchaux, forgerons.

Saint Eloi avait une grande aptitude pour les travaux manuels; il devint si habile dans son art, que Clotaire II le chargea de faire un trône orné d'or et de pierreries, et lui remit la quantité de matière jugée nécessaire pour la confection de cet ouvrage. Eloi fit deux trônes au lieu d'un. Le roi le félicita de son talent, mais il admira plus encore sa probité. Il est probable que saint Eloi travailla le fer aussi bien que l'or; mais il faut mettre au nombre des légendes le fait souvent rappelé dans les verrières de nos églises et que nous nous abstenons de citer, parce qu'il est bien connu de tout le monde.

Saint Eloi n'est pas seulement le patron de ceux qui font usage du marteau, il l'est encore, par extension, de ceux qui ont besoin de chevaux, comme les laboureurs.

Fête-Dieu . . . . | *Fête mobile.* | Les bouchers, charcutiers, tripiers.

Il nous semble qu'on aurait pu traiter avec plus de respect et de convenance ces paroles de notre divin Sauveur : « Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. »

S. Fiacre. . . . . | 30 *Août.* | Les jardiniers, maraichers, fleuristes.

Bien qu'issu d'une illustre famille d'Irlande, Fiacre, devenu solitaire dans la forêt de Breuil (dioc. de Meaux), cultivait de ses mains un petit *jardin* qui entourait sa cellule.

S. Grégoire-le-Grand. . . . . | 12 *Mars.* | Les chantres.

Ce grand pape réforma le chant de l'Eglise, qui, de son nom, s'est appelé *Chant Grégorien.*

S. Honoré. . . . | 16 *Mai.* | Les boulangers, pâtissiers, meuniers, marchands de farine.

Ce saint était évêque d'Amiens.

S. Hubert. . . . | 3 *Novembre.* | Les chasseurs.

Chacun sait qu'avant d'être évêque de Maëstricht et de Liége, Hubert aimait passionnément la chasse.

S. Jean-Baptiste. | 24 *Juin.* | Les aubergistes, cabaretiers, restaurateurs. — En quelques lieux, les maréchaux, bourreliers, selliers et laboureurs.

C'est au milieu d'un *festin* que fut mise à prix la tête de saint Jean-Baptiste.

S. Jean. *(Décollation de).* . . | 29 *Août.* | Les tailleurs, fripiers.

Hérodiade, du vivant de son mari, avait épousé Hérode Antipas, son beau-frère, dont la femme vivait encore. Saint Jean-Baptiste reprochait fréquemment à Hérode cette union incestueuse et adultère : aussi Hérodiade ne put-elle jamais pardonner à Jean cette sainte hardiesse. Un jour, elle obtint sa mort, et quand on lui apporta sur un plat la tête du Précurseur de Jésus-Christ, elle lui *perça* la langue avec un *poinçon*, pour se venger des paroles qu'il avait si souvent fait entendre contre ses déréglements.

S. Jean (*devant la Porte latine*). . | 6 *Mai.* | Les tonneliers, huiliers, les imprimeurs, lithographes, relieurs, cartonniers, régleurs, papetiers.

Pendant la persécution de Domitien, saint Jean l'évangéliste, âgé d'environ 89 ans, fut arrêté comme disciple de Jésus-Christ et conduit à Rome, où l'empereur le fit jeter dans une *chaudière remplie d'huile* bouillante. Dieu lui conserva miraculeusement la vie, comme il l'avait conservée aux trois enfants dans la fournaise. Domitien attribua ce prodige à la magie et bannit S[t] Jean dans l'île de Pathmos. C'est là que Dieu communiqua au saint vieillard les secrets mystérieux consignés dans le *livre* de l'Apocalypse.

S. Joseph. . . . . | 19 *Mars.* | Les charpentiers, bûcherons. — Les hommes mariés.

Saint Joseph, le modèle des *vertus conjugales*, exerçait la profession d'artisan, comme nous l'apprennent les Juifs en appelant J.-C. *le fils du Charpentier, fabri filius.*

S. Louis. . . . . | 25 *Août.* | Les perruquiers, coiffeurs, barbiers. — En quelques lieux, surtout aux environs d'Arcis, les bonnetiers, les fileurs.

Si l'on en croit ses historiens, Louis IX avait un extérieur avantageux ; sa taille était majestueuse, son visage agréable, ses *cheveux beaux et flottants.*

S[e] Maure. . . . . | 21 *Septembre.* | Les lessiveuses.

Sainte Maure se plaisait à blanchir le linge de l'Eglise.

S. Maurice. . . . | 22 *Septembre.* | Les teinturiers, blanchisseurs, gratteurs, tondeurs, apprêteurs.

La ressemblance des noms *Maure* et *Maurice*, la proximité de la fête de ces saints, le

genre de travail des blanchisseurs et des lessiveuses, ne sont-ils pas autant de motifs qui ont pu déterminer les premiers à se ranger sous la bannière de saint Maurice?

S. MICHEL. . . . | 29 *Septembre.* | Les mesureurs. — Les peintres, vitriers, doreurs, plafonneurs.

Saint Michel, l'ange de la justice, est représenté tenant à la main la *balance* qui pèse les âmes. — Saint Michel était le patron de Michel-Ange. De là, sans doute, la dévotion des peintres et doreurs pour le patron de leur inimitable modèle. — Par extension, les plafonneurs ont adopté la même fête.

NATIVITÉ DE LA Ste VIERGE. . . | 8 *Septembre.* | Les bonnetiers.

Voir l'observation que nous avons faite au sujet de l'Assomption.

S. NICOLAS. . . . | 6 *Décembre.* | Les jeunes garçons, les sapeurs-pompiers, les mariniers, les meuniers.

Les nombreux miracles de saint Nicolas l'ont fait invoquer par une multitude de personnes. Il ressuscita à Myre deux jeunes écoliers qu'un hôtelier avare et cruel avait égorgés et placés dans un saloir pour profiter de leur argent et de leur corps. D'autres disent que le saint évêque opéra le même miracle sur le chemin de Nicée, en faveur de trois jeunes gens qui avaient été traités avec la même barbarie.

Il signala plusieurs fois sa puissance sur les flammes. Par la vertu du signe de la Croix, il ressuscita un enfant qui était mort en tombant dans le feu.

Une violente tempête s'étant élevée sur la mer, les nautonniers s'adressèrent à saint Nicolas, qui était du nombre des passagers; le saint se mit en prière, et le calme se fit à

l'instant. Ce miracle fut souvent répété, tant durant sa vie qu'après sa mort.

Pendant une affreuse disette qui désolait sa ville épiscopale, saint Nicolas apparut à un riche marchand de blé et l'engagea de venir à Myre vendre son grain. Il multiplia ensuite ce blé d'une manière si merveilleuse, que ce qui n'aurait pu suffire à son peuple pour quelques jours, put le nourrir pendant plus de deux années.

S. Pierre-ès-liens. | 1er *Août.* | Les serruriers, ferronniers, taillandiers, chaudronniers, tôliers, ferblantiers, doreurs et argenteurs sur métaux, fondeurs, plombiers.

Saint Pierre avait été jeté en prison par ordre d'Hérode; de lourdes *chaînes* garrottaient ses mains. Tout-à-coup, la veille du jour fixé pour son supplice, à minuit, un ange se présente à l'apôtre, lui ordonnant de le suivre. Pierre se lève : ses chaînes tombent; il suit son guide et échappe ainsi à la mort.

S. Réné . . . . . | 12 *Novembre.* | Les sabotiers.

S. Roch . . . . . | 16 *Août.* | Divers corps d'état, particulièrement les cultivateurs et jardiniers.

Dans les temps anciens, saint Roch signala surtout sa puissance et sa bonté en préservant de la peste les habitants des Trévois, de la Moline et de la Vacherie. Aussi est-ce parmi leurs descendants que la confrérie de Saint-Roch compte un plus grand nombre de membres.

S. Simon. . . . . | 28 *Octobre.* | Les tanneurs, corroyeurs.

Ces ouvriers ont choisi saint Simon en souvenir, sans doute, du corroyeur hospitalier qui reçut saint Pierre dans sa maison, et qui portait le même nom que l'apôtre de Jésus-Christ. (Act. Apost., ix, 43.)

S. Vincent. . . . | 22 *Janvier.* | Les vignerons.

La fonction de ce saint diacre était de verser le vin du sacrifice et de l'offrir avec le prêtre.

S. Yves . . . . . | 19 *Mai.* | La magistrature et le barreau.

Ce saint prêtre, très-versé dans le droit civil et canonique, passa la plus grande partie de sa vie à prévenir les procès, terminer les différends, défendre les justes causes.

§ IV.

LISTE DES ÉVÊQUES DE TROYES. (1)

IVe SIÈCLE. — 5 ÉVÊQUES.

1. Saint Amateur, 340-346.
2. Optatien, 346-375. Plusieurs évêques s'assemblent à Troyes pour aviser aux moyens de fléchir la colère divine. — Optatien assiste au concile de Cologne et à celui de Sardique. — Sous son épiscopat vit saint Ursion, abbé d'Isle.
3. Léon, 375-380. Sous son épiscopat vit sainte Exupérance.
4. Héraclius, 380-390.
5. S. Mélain, 390-400.

Ve SIÈCLE. — 3 ÉVÊQUES.

6. Aurélien, 400-426. Sous son épiscopat vit saint Baussange.
7. S. Urse, 426.
8. S. Loup, 426-479. Sous son épiscopat fleurissent sainte Germaine, sainte Honorée, saint Mesmin.
9. S. Camélien, 479-536. Les chanoines adoptent la vie commune, l'an 500. — Saint Aventin vit sous son épiscopat.

VIe SIÈCLE. — 4 ÉVÊQUES.

10. S. Vincent, 536-546. Sous son épiscopat vivent saint Aventin, saint Maurèle, saint Lyé, saint Phal.
11. Ambroise, 546-550. Il assiste au 5e concile d'Orléans, le 28 octobre 549. — Mort de saint Phal.

(1) Pour les détails de chaque épiscopat, il sera bon de consulter les *Tablettes Ecclésiastiques du diocèse de Troyes*, que nous publions en ce moment.

Quelques catalogues donnent ici le nom d'un évêque, CHARDARIC, qui aurait occupé le siége épiscopal de 550 à 562.

12. GALLOMAGNE, 562-582. Il assiste au concile de Paris, en 573, et à celui de Mâcon, en 581. — Il dépose des reliques de saint Nizier de Lyon dans la chapelle de Saint-Maur, qui depuis a pris le nom de Saint-Nizier. — Sous son épiscopat vivent saint Bouin et saint Vinebaud.

13. AGRÈCE, 582-600.

VIIe SIÈCLE. — 11 ÉVÊQUES.

14. LOUP II, 600-623. — Introduction des cloches dans les églises.

15. EVODE, 623-626.

16. MODÉGISILE, 626-631.

17. RAGNÉGISILE, 631-650. Archidiacre de Sens, puis évêque de Troyes. Il fonde des écoles dans lesquelles étudie saint Frobert. Son tombeau se voit dans l'église Sainte-Savine, qu'il a fait bâtir. — Mort de saint Flavit, sainte Tanche et saint Victor.

18. S. LEUÇON, 650-656. Il est enterré dans l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains (emplacement de la préfecture).

19. BERTHOALD, 656-660. Fondation de Montier-la-Celle. — Introduction des orgues dans les églises.

20. ABBON-L'HEUREUX, 666-670. Dédicace de l'église de Montier-la-Celle sous le titre de Saint-Pierre. — Mort de saint Frobert.

21. WAIMER, d'abord duc de Champagne, meurt en 678, victime de la cruauté d'Ebroin.

22. WILFRED, 679-688.

23. RAGEMBERT, 688-695.

24. ALDEBERT, 695-710. — Religieux, puis abbé de Montier-la-Celle, enfin évêque de Troyes. Il fut inhumé à Montier-la-Celle avec de grands honneurs, *nobilem sortitus est sepulturam*. Sa vie avait été pleine d'édification : *Aldobertus, vir summi ingenii et præcipuæ sanctitatis*.

(CAMUSAT, *Prompt. f.* 6. *v°*.).

VIIe SIÈCLE. — 6 ÉVÊQUES.

25. Gautsère, 710-722.
26. Arduin, 722-734.
27. Censard, 734-750.
28. S. Bobin, 750-766. Précédemment religieux de Montier-la-Celle.
29. Amingue, 766-789. — Sous son épiscopat, Charlemagne donne l'abbaye de Saint-Loup, aujourd'hui Saint-Martin-ès-Aires, au docte Alcuin, qu'il avait fait venir en France.
30. Adelgaire, 789-800.

IXe SIÈCLE. — 8 ÉVÊQUES.

31. Bertulphe ou Osulphe, 800-814. Il avait été disciple d'Alcuin.
32. Elie ou Elisée, 820-836.
33. Adalbert, 836-845. — Il reçoit, en 840, le roi Charles-le-Chauve, qui passe à Troyes les fêtes de Pâques. — Fondation de l'abbaye de Montiéramey.
34. S. Prudence, 845-861. — Sous son épiscopat vécut sainte Maure.
35. Fulchrique, 861-870, d'abord chanoine de Reims, chorévêque ou coadjuteur de Sens, puis évêque de Troyes.
En 867, 1er concile de Troyes, auquel assistent les archevêques de Tours, Rouen, Bordeaux, Sens, Bourges et plusieurs évêques.
36. Ottulphe, 870-883. — Plusieurs événements signalent son épiscopat : 1° la première translation des reliques de saint Frobert, le 19 février 872; 2° l'agrandissement de l'église Saint-Pierre (Cathédrale); 3° le 2e concile de Troyes, présidé en 878 par le pape Jean VIII. Trente évêques français et trois évêques italiens s'y trouvent. A la fin de ce concile, le roi Louis II se fit sacrer par le pape en présence du synode, dans l'église Cathédrale, selon les uns, dans l'église Saint-Jean, selon les autres.
37. Bodon, 883-890, d'abord religieux, puis abbé de Montier-la-Celle. — Translation du corps de saint Loup de l'ab-

baye de Saint-Martin-ès-Aires à l'hospice de Notre-Dame-de-la-Cité (depuis abbaye de Saint-Loup, aujourd'hui bibliothèque publique).

38. Rithuée, 890-902. — Il remplace un intrus déposé par le pape Formose. — Pillage et destruction de la Cathédrale par les Normands.

Xe siècle. — 8 évêques.

39. Otbert, 902-914.

40. Anségise, 914-970. — Synode tenu à Troyes en 929. — Translation du corps de saint Parre en Westphalie; son chef seul reste à l'église bâtie sur le lieu de son martyre. — Seconde invasion des Normands. — Martyre de saint Adalric.

41. Walon ou Gualon, 970-973. — Inhumé à Montier-la-Celle dont il avait été abbé.

42. Hadric, 973-974.

43. Milon Ier, 974-985. — Réédification et agrandissement de la Cathédrale, en 980. — Invention du corps de sainte Mâthie.

44. B. Manassés Ier, 985-993. — Il est secondé par saint Adérald dans l'administration du diocèse.

45. Rainauld Ier, 993-997.

46. Frotmond Ier, 998-1034.

XIe siècle. — 6 évêques.

47. Mainard, 1034-1049. — Transféré à l'archevêché de Sens, il mourut le 10 mars 1062, et fut inhumé dans la salle capitulaire de Saint-Pierre-le-Vif.

48. Frotmond II, 1049-1058. — Sacré à Langres par le pape Léon IX.

49. Hugues Ier, 1059-1072. — Natif de Paris; il est successivement chanoine de Châlons-sur-Marne et évêque de Troyes.

50. Vauthier, 1072.

51. Hugues II de Dampierre, 1072-1081.

52. MILON II PHILIPPE DE PONT-SUR-SEINE, 1082-1121. — En 1104, 3e concile de Troyes, présidé par Richard, évêque d'Albano, légat du Saint-Siége. En 1107, 4e concile de Troyes, présidé par le pape Pascal II en personne. — Mort de saint Simon et de saint Robert.

XIIe SIÉCLE. — 7 ÉVÊQUES.

53. RAINAULD II DE MONTLÉRY, 1121-1122. — Il était auparavant prévôt de l'Eglise de Troyes.

54. HATTON, 1122-1146, auparavant moine de Cluny. Sa charité mérita les éloges de saint Bernard. Dans une lettre qui commence par ces paroles : *Pauperi episcopo pauper abbas*, l'illustre abbé de Clairvaux lui écrivait : « Le titre de pauvreté est noble en effet, et il vous rend plus illustre que tous les trésors des rois. Job est loué pour avoir souffert patiemment, comment ne louerons-nous pas un évêque qui s'est privé volontairement de ses biens et les a distribués avec générosité? Il n'a point attendu la mort, où il n'eût pas été en son pouvoir de donner ou retenir, comme il arrive à plusieurs, dont le testament ne s'exécute qu'après le décès; il a fait ses aumônes de plein gré et de son vivant, lorsqu'il flottait entre l'espérance de la vie et la crainte de la mort, afin que sa justice demeurât dans tous les siècles. Belle récompense pour votre argent! La justice vaut infiniment mieux que tous les trésors : ceux-ci ne remplissent que le coffre-fort; mais celle-là remplit et nourrit l'âme. Grâces en soient rendues à Dieu qui opère en vous le glorieux mépris de ces choses qui ne donnent qu'une gloire passagère! »

En 1128, 5e concile de Troyes auquel assiste saint Bernard, et où l'on approuve l'ordre des Templiers, dont le premier grand-maitre fut Hugues de Payens, notre compatriote. — Fondation par Abailard de l'oratoire du Paraclet, près de Nogent-sur-Seine. — Fondation par Hatton, Thibaut II de Champagne et saint Bernard, de l'abbaye de Larrivour, près de Lusigny, en 1138. — En 1145, réforme dans le chapitre de la Cathédrale. — Hatton est inhumé à Larrivour, selon les uns, à Montiéramey, selon

les autres. — Mort de sainte Elisabeth, sainte Hombeline et du B. Pierre de Jully.

55. Henri Ier de Carinthie, 1146-1169. Allié à la maison des comtes de Champagne, profès de l'abbaye de Morimond, puis évêque de Troyes. Il fut l'intime ami de saint Bernard, du pieux Allain, abbé de Larrivour, de Pierre de Celle et de Pierre Comestor, depuis premier doyen de la Cathédrale.—Fondation, par le comte Henri Ier de Champagne, de l'église collégiale de Saint-Etienne, du chapitre de Pougy, de l'Hôtel-Dieu-le-Comte, à Troyes. — Fondation des couvents de Foicy et de Scellières. — Henri de Carinthie est inhumé dans l'église de l'abbaye de Boullancour. — Mort de saint Malachie, saint Bernard, sainte Béline.

56. Mathieu, 1169-1180. — Il assiste, en 1179, au concile général de Latran ; il est inhumé dans l'église de Boullancour, à côté de son prédécesseur.

57. Manassès II de Pougy, 1180-1190. — Le 23 juillet 1148, incendie de la Cathédrale, de la collégiale de St-Etienne, de l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains et d'une partie de la ville de Troyes. — Ce prélat est inhumé dans la Cathédrale.

58. Barthélemy ou Haïce de Plancy, 1190-1193. — Il est inhumé dans l'abbaye de Larrivour.

59. Garnier de Traînel, 1193-1205.—Il accompagne les Croisés jusqu'à Constantinople, en qualité d'aumônier de l'armée latine; il enrichit le trésor de la Cathédrale d'objets précieux et de reliques sacrées provenant de la Terre-Sainte, entre autres du corps de sainte Hélène et du chef de saint Philippe. — Il meurt à Constantinople.

XIIIe SIÈCLE. — 5 ÉVÊQUES.

60. Hervée, 1206-1223, natif de Courmorin, aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Vannes. — Il arrête le plan d'une nouvelle cathédrale et voit élever, dans l'espace de quinze années, le sanctuaire et les chapelles semi-circulaires de l'édifice actuel. — Il est inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge. Le 2 novembre 1844, dans les fouilles pratiquées

dans cette chapelle, on retrouve sa crosse et son calice, précieux objets conservés au trésor de la Cathédrale.

61. Robert, 1223-1233. — Fondation à Troyes, rue Saint-Paul, du monastère des Frères-Prêcheurs, de l'ordre de Saint-Dominique; des Chartreux; de Notre-Dame-des-Prés et de la Piété-sous-Ramerupt.

62. Nicolas de Brie, 1233-1269. — Réception, à son passage à Troyes, de la sainte Couronne d'épines, dont la Cathédrale possède une faible portion. — Elévation d'Urbain IV au trône pontifical, et de Thibaut, chanoine de Troyes, au siége de Châlon-sur-Saône. — En 1262, construction de la collégiale Saint-Urbain. — En 1268, introduction du premier bréviaire troyen, composé par les chanoines de Saint-Pierre. — Translation du corps de la B. Jeanne-la-Recluse. — Le corps de Nicolas de Brie, d'abord inhumé dans le chœur, au pied de l'aigle, repose sous le marbre du sanctuaire, depuis le mois de juillet 1864.

63. Jean Ier de Nanteuil, 1269-1297. — Ce prélat est inhumé dans la Cathédrale de Beauvais, dont son frère était évêque.

64. Guichard, 1297-1314. Il avait d'abord été abbé de Montier-la-Celle.

XIVe SIÈCLE. — 10 ÉVÊQUES.

65. Jean II d'Auxois, 1314-1316. Il est inhumé au pied du maître-autel de la Cathédrale.

66. Guillaume Méchin, 1316-1324. — Il fut d'abord notaire du pape, puis conseiller du roi de France, évêque de Pampelune, enfin évêque de Troyes. Il abdiqua et mourut à Avignon, en 1324.

67. Jean III de Cherchemont, 1324-1325. Transféré à l'évêché d'Amiens.

68. Jean IV d'Aubigny, 1325-1341. Il est inhumé à la chapelle du Sauveur (Sacré-Cœur) à la Cathédrale.

69. Jean V d'Auxois, 1342-1352. Il était natif d'Auxerre et, après dix ans d'épiscopat, fut transféré à l'évêché d'Auxerre. Les Anglais attaquaient cette ville, quand on lui admi-

nistra les derniers sacrements. Le clergé dut environner son lit mortuaire les armes à la main. C'était le 8 janvier 1359.

70. HENRI II DE POITIERS, 1352-1370. Il était d'abord évêque de Gap. Il mourut dans sa maison de la Montée-Saint-Pierre ; il est inhumé en face du maître-autel de la Cathédrale. Aussi brave guerrier que pieux évêque, il avait, en 1358, signalé son courage contre les Anglais, qui, battus dans les plaines de Nogent-sur-Seine, furent forcés de se retirer.

71. JEAN VI DE BRAQUE, 1370-1375. Inhumé derrière le maître-autel de la Cathédrale.

72. PIERRE Ier DE VILLIERS, 1376-1377, natif de Villiers-Herbisse. Il est inhumé dans l'église des Jacobins.

73. PIERRE II D'ARCIS, 1377-1395. — Le 22 avril 1383, pose et bénédiction de la première pierre du jubé de la Cathédrale (il se voyait encore avant 1792). — Dédicace de l'église Saint-Urbain de Troyes. — Pierre d'Arcis, d'abord inhumé dans le chœur de la Cathédrale, repose aujourd'hui sous le marbre du sanctuaire.

74. ETIENNE DE GIVRY, 1395-1526. — Il est inhumé vis-à-vis le maître-autel de la Cathédrale.

XVe SIÈCLE. — 3 ÉVÊQUES.

75. JEAN VII LÉGUISÉ, 1426-1450. — Il ouvre les portes de Troyes à Charles VII, accompagné de la Pucelle d'Orléans. — Le 9 juillet 1429, dédicace de la Cathédrale de Troyes sous le vocable de saint Pierre et saint Paul. — Mort du B. Jean de Gand. — Ce prélat est inhumé dans la chapelle du Sauveur (Sacré-Cœur) à la Cathédrale.

76. LOUIS Ier RAGUIER, 1450-1483. — Translation des reliques de saint Lupien, saint Frobert, sainte Syre. — Louis Raguier abdique, en 1483, en faveur de son neveu, et meurt le 19 août 1488 ; il est inhumé près du maître-autel de la Cathédrale.

77. JACQUES Ier RAGUIER, 1483-1516. — Il jette les fondations du portail de la Cathédrale. — Il lègue les bois de Macey

au chapitre, qui, en reconnaissance, célèbre chaque année, le 14 novembre, un service solennel à son intention. — Il est inhumé auprès de son oncle.

XVe SIÈCLE. — 5 ÉVÊQUES.

78. Guillaume Petit, 1518-1527. — Il est le premier évêque nommé par le roi, en vertu de la pragmatique-sanction, signée par Léon X et François Ier. — Dédicace de l'église de Villemaur. — Il permute avec Odard-Hennequin, évêque de Senlis.

79. Odard-Hennequin, 1527-1544. Il était natif de Troyes. — Il dédia l'église de Saint-Nizier, en 1542. — Il est inhumé au milieu de la nef de la Cathédrale.

80. Louis II de Lorraine, 1545-1550. — Frère et oncle des Guises. Il permute avec Antoine Caracciole pour l'abbaye de Saint-Victor de Paris. Il devient successivement évêque d'Alby, en 1550, cardinal, en 1553, archevêque de Sens, en 1560, enfin évêque de Metz, en 1568. — Il meurt à Paris, le 28 mars 1578, et est enterré à l'abbaye de Saint-Victor. — Il est connu sous le nom de Cardinal de Guise.

81. Antoine Caracciole, de Melphes, 1550-1562. — Il est déposé cette même année.

82. Claude de Beauffremont, 1562-1593. — Sacré à la Cathédrale de Troyes, le 9 mai 1563. — Il tient trois synodes contre l'hérésie luthérienne. — Il est inhumé à Scey-sur-Saône (Haute-Saône).

Vacance du siége pendant onze ans. — Trois synodes se tiennent durant cet intervalle, le 13 mai 1603, le 21 mai et le 1er juin 1604.

XVIIe SIÈCLE. — 4 ÉVÊQUES.

83. René de Breslay, 1604-1621. — Dédicace de l'église de Chennegy. — René abdique en 1621.

Jacques Vignier et Nicolas de Mesgrigny de Villebertin sont successivement désignés pour lui succéder; mais ils meurent tous deux avant d'être sacrés. Le premier est

inhumé à Saint-Louis de Rome ; le second à la Cathédrale de Troyes, à l'entrée du premier bas-côté du pourtour du chœur, à droite.

RENÉ DE BRESLAY occupe de nouveau le siége de Troyes, jusqu'à sa mort arrivée en 1641. Il est inhumé dans la chapelle du Sauveur (Sacré-Cœur). — Sous son épiscopat, établissement des Capucins, 1610, des Prêtres de l'Oratoire, 1617, des Carmélites, 1620, des Ursulines, 1629, de la Visitation, 1631, des Prêtres Missionnaires, 1637, de S. Vincent de Paul, etc.

84. FRANÇOIS MALIER DU HOUSSAY, 1641-1678. Il était coadjuteur de Mgr de Breslay depuis le 1er juillet 1636. — En 1644, établissement des Conférences ecclésiastiques. En 1647, impression d'un catéchisme en français pour les paroisses, en latin pour les pensions et colléges du diocèse. — Il tient quatre synodes et meurt le 11 octobre 1678. D'abord inhumé au milieu du chœur de la Cathédrale, il repose, depuis le mois de juillet 1864, sous le marbre du sanctuaire. Quant à son cœur, il est conservé dans la chapelle de la Visitation.

85. FRANÇOIS Ier BOUTHILLIER DE CHAVIGNY, 1679-1697. — abdique cette dernière année et meurt en 1731. Il est inhumé à Paris.

86. DENIS-FRANÇOIS II BOUTHILLIER DE CHAVIGNY, 1698-1718. — Neveu du précédent et petit-neveu du célèbre abbé de la Trappe, Armand de Rancé. Sacré par l'archevêque de Sens, au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, le 20 avril 1698, il administre vingt ans le diocèse. — En 1700, incendie du clocher de la Cathédrale. L'édifice échappe au danger, et depuis ce temps, le 8 octobre de chaque année, le chapitre chante en actions de grâces les Vêpres du Saint-Sacrement. — En 1717, établissement des Sœurs de la Charité de saint Vincent de Paul. — 23 août 1718, Mgr de Chavigny prend possession du siége métropolitain de Sens, et meurt le 9 novembre 1730, à l'âge de soixante-cinq ans. Il avait été abbé commendataire de Marcigny, de Vauluisant et de Saint-Loup de Troyes.

XVIIIe SIÈCLE. — 5 ÉVÊQUES.

87. JACQUES-BÉNIGNE BOSSUET, 1718-1742.—Il était neveu et filleul du grand Bossuet. — Sacré à Paris, le 31 juin 1719 par le cardinal de Noailles, assisté des évêques d'Auxerre et d'Avranches, il transporte à Troyes une partie de la précieuse bibliothèque de son oncle.—Il publie un *Missel*, un *Graduel* et un *Processionnal*, et rétablit les Conférences ecclésiastiques. — Il abdique en 1742, et meurt à Paris, le 12 juillet 1743, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

88. MATHIAS PONCET DE LA RIVIÈRE, 1742-1758. — Il eut fort à souffrir des Jansénistes, qui le firent exiler d'abord à Méry-sur-Seine, puis en Alsace. Orateur distingué, il prononça l'oraison funèbre de Louis XV, et mourut en 1780. Il avait abdiqué en 1758.

89. JEAN-BAPTISTE-MARIE CHAMPION DE CICÉ, 1758-1761. — Né à Rennes, le 10 février 1725, vicaire général de Bourges vers 1755, il fut sacré évêque de Troyes, à Rome, par le pape Clément XIII, le 5 septembre 1758. — Il dédie l'église de Vauchassis, le 9 octobre 1760, et monte sur le siége d'Auxerre, l'année suivante. La révolution le trouva encore vivant, mais il s'exila en Allemagne et mourut à Halbersadt, le 16 novembre 1805, à l'âge de quatre-vingt-un ans. — Il fut enterré dans l'église des Franciscains.

90. CLAUDE-MATHIAS-JOSEPH Ier DE BARRAL, 1761-1789. En 1774, il unit au séminaire le prieuré d'Isle-Aumont et celui de Saint-Flavit de Villemaur. — Le 20 septembre 1778, translation des reliques de saint Loup dans la châsse de l'orfèvre Rondot. — Le 29 octobre 1780, il consacre le maître-autel de la Cathédrale, et abdique en 1789. — Il est enseveli à Meaux.

91. LOUIS-MATHIAS-JOSEPH II DE BARRAL, 1789-1802. — Né à Grenoble en 1746, il fut d'abord coadjuteur, puis évêque de Troyes. Après le Concordat, il devint évêque de Meaux,

puis archevêque de Tours. Il donna sa démission en 1815, et mourut à Paris, le 7 juin 1816.

XIXe SIÈCLE.

92. Marc-Antoine de Noë, 1802. — Né au château de la Grimaudière, près de la Rochelle, en avril 1726, il fut d'abord abbé de Simore, vicaire général de Rouen, puis évêque de Lescar (Basses-Pyrénées). A la révolution, il s'exila en Angleterre, et, à son retour, il fut nommé évêque de Troyes, en 1802. — Il érigea les cures du diocèse, et mourut l'année même de sa nomination, le 21 septembre 1802, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il est inhumé dans la chapelle de Saint-Michel, à la Cathédrale. Deux jours après sa mort, on apprend qu'il avait été désigné pour être promu au cardinalat. Son talent oratoire l'a fait comparer à Fléchier et à Massillon.

93. Louis-Apollinaire de la Tour du Pin Montauban, 1802-1807. Evêque de Nancy en 1777, archevêque d'Auch en 1783, il prend possession du siége de Troyes le 6 février 1803. — Il érige le chapitre de la Cathédrale, fonde les deux séminaires, reçoit, le 2 avril 1805, Napoléon Ier et l'impératrice, et, quatre jours après, Sa Sainteté Pie VII, qui célèbre, le 7 avril, une messe basse à la Cathédrale et bénit les rameaux de toutes les paroisses de la ville. Il meurt subitement, le 28 novembre 1807. Il est inhumé dans la chapelle de Saint-Pie et Saint-Apollinaire, à la Cathédrale.

94. Etienne-Antoine de Boulogne, 1808-1825. — Né à Avignon, le 26 décembre 1747, il fut ordonné prêtre le 13 décembre 1771, et nommé évêque de Troyes le 8 mars 1808. Il ne fut sacré que le 2 février 1809 par le cardinal Fesch, oncle de l'Empereur. Sa fermeté et son zèle à défendre les intérêts de l'Eglise lui ont valu la prison de Vincennes et l'exil à Falaise, d'où il ne rentra dans sa ville épiscopale qu'en 1814. Au consistoire du 1er octobre 1817, Pie VII préconisa M. de Boulogne au siége archiépiscopal de Vienne; mais le prélat resta chargé du gouvernement du diocèse

de Troyes. Il reçut toutefois du pape l'autorisation de conserver le titre d'archevêque et de porter le pallium (bref de Léon X, 25 février 1825). Il rétablit les Frères des écoles chrétiennes, le 8 avril 1821 à Bar-sur-Seine, et le 30 décembre à Troyes. — Il obtint la restitution du Grand-Séminaire du roi Louis XVIII, qui le créa comte et pair de France en 1822. Enfin il mourut subitement à Paris, le 12 mai 1825, à l'âge de soixante-dix-huit ans, avec la réputation bien méritée de grand évêque et d'éloquent orateur. Ses cendres furent rapportées à Troyes, le 21 avril 1842, et réunies à son cœur, déposé depuis sa mort dans la chapelle de Saint-Pie et Saint-Apollinaire, à la Cathédrale. — En 1818, fondation du couvent de la Providence par M. Boisgegrain, curé de Pargues, mort chanoine titulaire, le 2 septembre 1845.

95. Jacques-Louis-David de Séguin des Hons, 1826-1843. — Né à Castres en 1760, il était grand-vicaire d'Alby quand il fut appelé à l'évêché de Troyes. Il fut sacré à Paris, le 20 février 1826, et prit possession le 17 mars de la même année. — En 1827, autorisation définitive de la Communauté et des statuts du Bon Pasteur. — En 1830, dédicace de l'église Saint-Jean-de-Bonneval. — En 1831, il refusa le siége d'Avignon. — En 1838, il accorda 40 jours d'indulgence à ceux qui prieront au pied de la croix qui rappelle le martyre de Saint Parres, à Saint-Parres-les-Tertres. — Il posa et bénit la première pierre du pignon sud de la Cathédrale. Sa mort arriva le 31 août 1843. Son affabilité, sa douceur, son amour des pauvres sont encore présents à la mémoire de tout le monde.

96. Jean-Marie-Mathias Debelay, 1844-1848. Né à Viriat (Ain), le 24 février 1800, il passa de la cure de Nantua en Bresse à l'évêché de Troyes. — Le 4 juillet 1847, rétablissement de la liturgie romaine. — Il fut transféré au siége d'Avignon en 1848, et mourut le 27 septembre 1863.

97. Pierre-Louis Cœur, 1849-1860. Né à Tarare, le 14 mars 1805, il était chanoine titulaire de Paris et professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne depuis 1842, quand il

accepta le siége épiscopal de Troyes. Il fut sacré à Paris le 25 février 1849. Il assista au concile provincial de Sens, tenu le 2 septembre 1850. — Etablissement à Troyes de religieuses Franciscaines. — Mgr Cœur meurt subitement, au château de Charmont, le 9 octobre 1860. Mgr Mellon Jolly, archevêque de Sens, prononce son oraison funèbre.

98. Emmanuel-Jules Ravinet, préconisé le 18 mars 1861, sacré à Paris, le 1er mai; il prend possession de son siége le 11 mai de la même année. *Utinam ad multos annos!*

ADDITION.

GRÉGOIRE IX,
Pape.

NICOLAS DE BRIE,
62e évêque de Troyes.

LOUIS IX,
Roi de France.

TRANSLATION

DE

LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES

DE NOTRE SEIGNEUR.

11 août 1239.

Tu seras une couronne de gloire pour le Seigneur et un diadème pour ton Dieu.
(ISAÏE, LXII, 3.)

SOMMAIRE.

La sainte Couronne à Constantinople. — Baudouin II l'offre à S. Louis. — Départ des messagers. — Ils entrent en conditions avec les Vénitiens. — Translation de la sainte Couronne à Venise, puis en France. — Elle passe à Troyes; saint Louis va à sa rencontre. — Ouverture de la châsse. — Entrée triomphante à Sens. — Arrivée à Paris. — La Sainte-Chapelle. — Médaille commémorative.

Le plus riche joyau du trésor impérial de Constantinople était, au XIIIe siècle, la Couronne d'épines de Notre Seigneur (1). On l'y conservait avec une sorte d'orgueil, ainsi que la Lance, le

(1) La science n'a pu encore déterminer la nature de la plante qui a fourni ses rameaux pour tresser la Couronne d'épines de Notre Seigneur. Suivant la tradition des chrétiens de Jérusalem, ce fut l'arbrisseau appelé *Lycium spinosum*, qui fut choisi par les bourreaux du Sauveur. D'après le savant Hasselquist, ce fut le *nakba* des Arabes : c'est un végétal qui a des branches droites, horizontales et inclinées, avec une multitude de pointes doubles très-aigües. Voici la raison que donne ce botaniste distingué : « Le nakba, dit-il, est très-commun dans l'Orient. On ne pouvait choisir une plante plus propre à cet usage, car elle est armée de piquants; ses branches sont souples et pliantes et sa feuille est d'un vert foncé comme celle du lierre. Peut être les ennemis de Jésus-Christ choisirent-ils, pour ajouter l'insulte à la souffrance, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée. » Néanmoins, le *Jonc marin* est plus généralement indiqué, comme étant la plante qui a servi à faire la couronne du Sauveur.

Roseau et l'Eponge, instruments de la Passion du Sauveur (1). On comprend qu'il fallut de graves raisons à l'empereur Baudouin II, pour qu'il se décidât à se séparer de si précieuses reliques. Le siége était devant sa capitale, et son empire ébranlé allait inévitablement crouler, s'il n'avait recours à quelque puissance étrangère. Il s'adressa à la France. Déjà, en échange de son comté de Namur, il avait obtenu de Louis IX des sommes importantes. Un extrême embarras, voisin de la pénurie, n'en était pas moins dans ses finances. Il avoua donc à saint Louis que ses ministres se trouvaient dans la cruelle nécessité de vendre, ou, du moins, de mettre en gage la sainte Couronne d'épines. Il connaissait assez la délicatesse de conscience du pieux monarque français pour ne pas lui proposer de l'acheter : il la lui offrit. « Je désire ardemment, lui dit-il, vous faire passer ce trésor, à vous, cousin, mon seigneur et mon bienfaiteur, et je vous prie de l'accepter. »

Aucune proposition ne pouvait être plus agréable à saint Louis, qui envoya sur-le-champ à Constantinople deux religieux dominicains, Jacques et André, avec un officier de Baudouin. Lorsque arrivèrent ces messagers, la sainte Couronne était engagée aux Vénitiens pour des sommes considérables, dont le paiement devait se faire à une époque très-rapprochée. On avait stipulé qu'elle resterait déposée pendant quatre mois dans l'église que les Vénitiens possédaient à Constantinople. A l'échéance du terme, faute de remboursement, elle serait transportée à Venise, et, après un certain délai, elle deviendrait la propriété de ceux qui avaient prêté l'argent.

Les messagers du roi de France présentèrent aux Vénitiens les lettres de leur maître et de Baudouin, promirent de remplir les engagements quand ils seraient à Venise, et, du consentement des barons de Constantinople, ils emportèrent la précieuse relique.

On la déposa dans le trésor de la chapelle de Saint-Marc, et, tandis qu'un des religieux resta pour la garder, l'autre revint en

(1) L'éponge est conservée à Rome, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran; la lance, dans celle de Saint-Pierre. Seule, la pointe de cette arme est à Notre-Dame de Paris avec un des clous, la couronne d'épines et une parcelle de la vraie Croix. On les expose solennellement le Vendredi-Saint, et les fidèles sont admis à les vénérer.

France pour informer le roi de l'état des choses. Louis approuva tout, renvoya le religieux à Venise, et fit donner ordre aux marchands français qui négociaient dans cette ville de payer la somme convenue. Il écrivit en même temps à l'empereur Frédéric pour le prier de donner une escorte, qui protégeât le transport de Venise en France; ce qui lui fut accordé.

Le trajet fut heureux : la protection du Ciel accompagnait visiblement les voyageurs, et l'on remarqua avec admiration que la pluie ne mouilla jamais la terre durant la marche, quoiqu'elle tombât souvent en abondance, quand la caravane était arrêtée dans les hôtelleries.

Dès qu'ils arrivèrent à Troyes, les messagers en informèrent le roi. L'évêque Nicolas de Brie se félicita de recevoir au passage la sainte couronne du Sauveur; mais, pas plus que nos pères, il n'eut la consolation de la voir à découvert : elle était renfermée dans une caisse scellée.

Cependant le roi faisait hautement éclater sa joie. Il se mit en route, accompagné de sa mère, de ses frères, de l'archevêque de Sens, Gauthier Cornut, qui nous a laissé le récit de cette translation, de Bernard, évêque d'Auxerre, et de tous les seigneurs de la cour qu'il put rassembler à la hâte. Il rencontra la relique à Villeneuve-l'Archevêque, à cinq lieues de Sens, le 10 août 1239.

Aussitôt on procéda à la visite de l'objet impatiemment attendu. On ouvrit la caisse de bois et l'on aperçut la châsse d'argent. Les sceaux des barons de Constantinople y étaient apposés; on les vérifia avec soin, en les comparant avec les empreintes dont les envoyés s'étaient munis, et, quand leur identité fut constatée, on les brisa, et l'on trouva dans la châsse d'argent un petit vase d'or contenant la sainte relique. Impossible de peindre l'émotion qui saisit alors le roi et tous les assistants : Louis IX, la reine et leur suite versaient des larmes d'attendrissement et poussaient des soupirs de componction; tous se prosternaient respectueusement, comme s'ils eussent vu le Sauveur lui-même, le front ceint de la couronne sanglante.

Après s'être livré à ces premiers sentiments de dévotion, le roi fit refermer le vase d'or et la châsse d'argent; il les scella du sceau royal et l'on se disposa à continuer la route.

Le lendemain, on était à Sens. Aux portes de la ville, le roi et son frère, Robert, comte d'Artois, nu-pieds et revêtus d'une simple tunique, veulent porter sur leurs épaules le fardeau sacré.

Ils sont précédés et suivis de soldats qui marchent aussi nu-pieds. Une foule immense se presse autour d'eux, tandis qu'un clergé nombreux rehausse encore l'éclat de cette imposante cérémonie par la richesse de ses ornements et l'harmonie de ses pieux cantiques. Les saints du ciel prennent aussi part à cette fête de la terre, et leurs reliques, portées par des religieux, viennent au-devant de leur Seigneur et Maître et se mêlent au cortége. Sur tout le parcours de la procession, les maisons sont tapissées, les places publiques sont illuminées, la musique fait entendre ses plus mélodieuses symphonies, les cœurs sont transportés d'une joie toute céleste. Enfin, l'on arrive à l'église métropolitaine, et le peuple ne se retire qu'après avoir contemplé et vénéré ces épines empourprées autrefois du sang d'un Dieu.

Le jour suivant, le roi partit pour Paris, au milieu des acclamations de la multitude qui s'écriait : Béni soit celui qui vient pour honorer le Seigneur; béni soit le grand monarque qui enrichit la France d'un si noble présent!

Huit jours après, on dressait une estrade au milieu des champs, auprès de l'abbaye de Saint-Antoine. Plusieurs prélats, vêtus pontificalement, y prenaient place, et l'on montrait la relique insigne à la foule assemblée. Quand la dévotion de tous fut satisfaite, Louis IX et Robert d'Artois, dépouillés, comme à Sens, de leurs habits royaux, accompagnés des prélats, du clergé, des religieux et des soldats, tous nu-pieds, transportèrent la sainte couronne en grande solennité jusqu'à l'église de Notre-Dame, où ils s'arrêtèrent quelque temps pour rendre grâces à Dieu; puis ils reprirent leur noble fardeau et le déposèrent à l'oratoire du palais, qui était sous le vocable de saint Nicolas. C'est sur son emplacement que, trois ans plus tard, Louis IX fit bâtir la Sainte-Chapelle, qui ne fut terminée qu'en 1248. Il y déposa la sainte Couronne, une partie considérable de la vraie Croix et plusieurs autres reliques qu'il avait reçues de Constantinople, en 1241. On sait que ces vénérables instruments de la Passion y restèrent jusqu'à la Révolution, et qu'ils furent restitués à Notre-Dame de Paris au mois de brumaire an XIII (1805). On les expose à la vénération des fidèles pendant la Semaine-Sainte.

La Cathédrale de Troyes possède quelques parcelles de la sainte Couronne d'épines, renfermées dans une châsse de cuivre doré.

La translation de la sainte Couronne d'épines est un événement

important du règne de saint Louis : aussi fut-il frappé une médaille commémorative. La sainte Couronne est sur un coussin que soutient une crédence couverte d'un tapis ; au pied de la crédence est la couronne royale ; à droite, Louis IX, à genoux, les mains jointes, lève les yeux au ciel ; à gauche, la reine, également à genoux, porte avec respect la main sur le coussin. Autour, l'exergue porte ces mots : HÆC · REGIS · REGVM · TOTO · PRETIOSIOR · AURO (1). Enfin, dans le bas : SACR. PING. Il y a sans doute transposition de lettres, et il faudrait lire : SACR. PIGN (2).

(1) *Cette couronne du Roi des rois est plus précieuse que tout l'or de l'univers.* Et dans le bas : *Souvenir sacré.*

(2) Gualt. apud Boll. 25 Aug.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE ET GÉNÉRALE.

Troyes, BERTRAND-HU, Imprimeur-Libraire de l'Evêché.